



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

1
2/10/17
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-DIX-NEUVIÈME ANNÉE

TOME LXXV



LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & C^{ie}, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & C^o, 9 East, 16th Street.

1914

Tous droits réservés.

137801
10/2/16

LES ALOUETTES

A propos de la renaissance de l'idéalisme
en littérature.

Et l'aloete chante quant le jor vit.

Mort de Garin (12^e siècle).

Le grand intérêt de ce temps-ci, disait Henri de Tourville, le continuateur de Le Play, c'est que le monde fait peau neuve. Notre époque est, en effet, une époque de crise et de métamorphose, d'inquiétude universelle et d'universelle aspiration.

Des voix s'élèvent de toutes parts, attestant le travail de l'âme française¹. Il s'agit de discerner les tendances profondes, celles qui annoncent ou préparent l'avenir prochain. On essaie de voir clair, on consulte les augures, on ausculte curieusement la jeunesse. Une multitude d'enquêtes — elles-mêmes indice certain de secrètes préoccupations ou d'aspirations intenses — nous renseignent sur la nouvelle génération littéraire.

La nouvelle génération littéraire est loin d'être une et homogène. Mais comment le serait-elle ? Chez les aînés,

¹ « Le nouvel état d'esprit en France, » c'est une rubrique qui devient extrêmement fréquente dans la presse étrangère. *The new spirit in France*, c'est une rubrique presque quotidienne dans la presse anglaise.

chez les maîtres, ne trouve-t-on pas toutes les inspirations, toutes les idées, toutes les doctrines, toutes les solutions ? Aussi les jeunes demeurent-ils fort incertains. Voire, leur état d'esprit fait un peu songer à l'état d'esprit du pauvre Panurge lorsqu'il se demande s'il doit ou non prendre femme et dit à Pantagruel : « Vostre conseil semble à la chanson de Ricochet. Ce ne sont que redictes contradictoires. Les uns détruisent les autres. Je ne sais esquelles me tenir. » Et, après avoir consulté Nazdecabre, Raminagrobis, frère Jean des Entommeures, un théologien, un médecin, un philosophe, Panurge n'est pas plus avancé que devant. A l'exemple de Panurge, et en présence de tant d'opinions et de directions qui se contredisent, les jeunes écrivains ne savent pas toujours très bien où ils vont ni ce qu'ils veulent. Les groupes pullulent ¹, qui quelquefois s'entre-dévorent. Les petites revues foisonnent : on ne les compte plus. Toutes sortes de remous agitent la France intellectuelle. Des puissances antagonistes sont aux prises. Lutttes incessantes, confusion désordonnée. C'est la forêt immense, inextricable, où se marient aux arbres et aux arbustes les plantes sarmenteuses, les lianes, les ronces, les herbes folles. Ne prétendons pas défricher la forêt. Ne prétendons pas tailler en charmille la forêt tumultueuse et vivante. N'essayons que d'y ménager, si nous pouvons, un peu de lumière. D'ailleurs, la mêlée chaotique est sans doute plus apparente que réelle ; le fond même, après tout, ne manque pas d'unité et d'harmonie.

Une chose est sûre : dans le renouvellement général et

¹ Il y a le *vers-librisme*, le *décadisme*, le *magnificisme*, le *paroxysme*, le *jammisme*, le *somptuarisme*, l'*intégralisme*, le *néo-mallarmisme*, l'*uranisme*, le *visionarisme*, le *futurisme*, le *primitivisme*, le *sincérisme*, l'*intensisme*, le *druidisme*, le *bonisme*, etc.

dans l'inquiétude commune, le besoin d'idéalisme n'a jamais été davantage senti. Et une renaissance de l'idéalisme se dessine largement et dans toutes les directions. Oui, un renouveau des aspirations idéalistes se manifeste, et aussi bien à gauche qu'à droite, aussi bien parmi les révolutionnaires que parmi les traditionalistes, aussi bien parmi les chevaliers de l'avenir que parmi les champions du passé. Rencontre sur un même terrain d'esprits très dissemblables, d'attitude ou de méthode opposée, ou complètement indépendants, qui, sous certaines influences, ressentent les mêmes besoins, sont attirés vers un même idéal, aspirent également à l'être, à la vie, cherchent leur Dieu, cherchent leur âme. Partout les mêmes espoirs, partout le même souffle, la même palpitation d'ailes. Les alouettes montent vers le ciel, chantant leur tireli....

I

« Le matérialisme a cessé d'être à la mode et de toutes parts se manifeste une renaissance de l'idéalisme, » écrivait, le soir de la première des *Flambeaux* d'Henry Bataille, Robert de Flers, un auteur dramatique qui n'a guère l'habitude de platoniser. — Quoi ! l'idéalisme aurait-il donc envahi le boulevard ? Assurément non : c'est le matérialisme qui tient encore le boulevard ; et une littérature artificielle et violente, et curieuse des problèmes de la chair, règne toujours au théâtre.

En outre, l'idéalisme va tout à fait, dirait-on, en sens contraire du courant de la vie moderne. Les aspirations idéalistes ne se peuvent aisément concilier, par exemple, avec le culte des valeurs brutales, — conséquence de l'amour des sports, — avec cet impérialisme positif, dur, parfois barbare, où les appétits remplacent les aspira-

tions. Il est vrai. Et les constantes transformations matérielles des sociétés entretiennent une sorte d'instabilité mentale et morale. La vie sociale revêt, de nos jours, un caractère de perpétuel combat. Notre époque apparaît, certes, plus dramatique que lyrique. Une civilisation de fer et d'or s'épanouit. Le progrès mécanique s'accélère. C'est le siècle de la vitesse, de l'automobile et de l'aéroplane. Notons, toutefois, que les conquêtes de la science et de l'audace baignent les âmes d'enthousiasme et d'orgueil, développent la solidarité en créant une âme collective, découvrent à l'imagination des perspectives infinies.

Mais, par chance, il existe un puissant facteur social, d'ordre intellectuel celui-là, qui vient intensément renforcer les tendances idéalistes qu'il a, du reste, contribué à faire naître : je veux parler de la philosophie nouvelle, du bergsonisme. Bergson et la philosophie anti-intellectualiste, c'est comme le fond du tableau qu'il faut regarder avant de considérer la littérature proprement dite.

La littérature d'une époque est généralement le reflet de la philosophie de cette époque. N'a-t-on pas montré la corrélation qui existe entre la psychologie d'un héros de Corneille et la pure doctrine cartésienne ? En un siècle utilitaire et « sensualiste », comme la fin du dix-huitième siècle, où les philosophes enseignent que l'homme doit tout à la nature extérieure, la littérature s'affaisse, s'alourdit ; mais qu'une Staël appelle au grand jour la philosophie idéaliste allemande, et la littérature se fait l'écho sonore d'imaginations vibrantes. Avec le progrès des idées positivistes, les voix consolatrices que les romantiques entendaient sur la terre ou dans le ciel apparaissent comme un pur rêve et une pure illusion. Plus de voix, plus d'âmes. Le vide de la nature, le vide du ciel. La

science triomphe. Elle est l'unique maîtresse de vérité. Même on attend d'elle qu'elle comble toutes les aspirations, qu'elle remplisse tous les besoins de l'homme et qu'elle se substitue sans réserve aux antiques disciplines spirituelles. L'attitude parnassienne et l'épanouissement du réalisme correspondent au mouvement positiviste issu d'Auguste Comte. Cependant, dès 1867, le philosophe Ravaisson voyait poindre un « réalisme ou positivisme spiritualiste. » Boutroux l'a préparé. Bergson nous le donne. On ne saurait, je crois, exagérer l'importance de Bergson et des idées que son nom symbolise. Nos littérateurs sont, pour ainsi dire, sous l'empire du philosophe de l'*Evolution créatrice* ; Bergson est, dans toute la force du terme, le maître de l'heure.

« La philosophie de Bergson, a écrit un jeune poète, Henri Franck, mort à vingt-trois ans, la philosophie de Bergson exerce sur toutes les intelligences modernes une influence égale à celle que la philosophie de Taine a exercée sur les intelligences de 1880 ¹. » Or l'anti-intellectualisme bergsonien est la forme même de la réaction contre Taine et contre Renan, — réaction extrêmement forte, à l'heure présente.

Bergson a fait tomber les privilèges illusoires de la science, mis en déroute les théories déterministes, qui entouraient le monde d'un réseau de mailles logiques et abstraites et réduisaient sous leur loi tous les élans de de l'âme. Il a ruiné l'intellectualisme. L'erreur des philosophes fut de vouloir pénétrer, saisir par l'intelligence qui se déploie dans l'espace et ne comprend que l'inerte, — ce qui ne change ni ne dure, — la réalité de la vie qui est durée, continuité d'écoulement, création incés-

¹ *La danse devant l'arche*, vers et essais critiques. Paris, éditions de la Nouvelle revue française.

sante. Ce n'est pas à l'intelligence qu'il faut s'adresser pour approfondir la nature de la vie, le sens de la vie. L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. Son domaine, c'est la matière. Seule, l'intuition, c'est-à-dire l'instinct — l'instinct devenu désintéressé et conscient de lui-même — serait capable de nous conduire à l'intérieur de la vie et de nous en livrer les plus intimes secrets. Mais devant la vie l'intelligence ne peut qu'échouer. La vie déborde l'intelligence. En nous comme hors de nous, la vie est indiscutablement devenir, progrès, travail incessamment renouvelé de création, marche à l'esprit, ascension dans une voie de libération et de spiritualisation croissante. L'évolution universelle, dont notre philosophe a magnifiquement dit le drame, n'est ni errante ni anarchique. Elle forme une suite. Son flot marche dans un sens défini, monte et s'élargit toujours. Avec la conception bergsonienne, l'homme n'est plus isolé dans l'humanité et l'humanité n'est plus isolée dans la nature qu'elle domine. Car « tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée.... » Vues fécondes et qui ouvrent tout grand un immense horizon. Aussi bien les jeunes littérateurs d'aujourd'hui — j'entends les vrais, les sincères, ceux qui cherchent, et non les courtisans du succès ou les fournisseurs de la littérature industrielle — ne s'y sont pas trompés. Le bergsonisme, voilà la source principale de pensée à laquelle ils se désaltèrent. Et le bergsonisme les a même enivrés. Si une philosophie se prête aux applications lyriques, c'est le bergsonisme ; et je découvre à l'œuvre, dans la littérature actuelle, un lyrisme fécond et fort — lyrisme qui a la passion du mouvement et qui est un lyrisme d'intuition ¹.

¹ Nos écrivains idéalistes, chacun à sa façon, bien entendu, sont des

Bergson hausse l'Ame au-dessus de l'Idée (c'est lui-même qui s'exprime ainsi). Et en délimitant, comme il l'a délimité, le rôle de l'intelligence, et par conséquent le rôle de la science, en glorifiant l'intuition et descendant aux profondeurs du *subliminal*, aux profondeurs intimes de l'être, il apaise d'éternels conflits, satisfait à des besoins secrets de croyance, laisse leur place légitime à la spiritualité et au sentiment chrétien. Et lorsque Bergson traduit la tragédie universelle et montre la conscience humaine faisant effort pour soulever la matière et y réussissant, lorsqu'il nous admet créateurs, affranchis de la nécessité, mettant librement notre sceau sur la nature. ces idées et ces conclusions optimistes flattent notre fierté d'hommes et vont appuyer de leur force vivifiante ou inspirer l'enseignement des écrivains qui sont nos professeurs d'énergie et les apôtres de la volonté, de l'action, de la puissance de joie. Incontestablement le réveil de la littérature idéaliste est dû en grande partie à la philosophie nouvelle d'Henri Bergson ; je vois un double courant littéraire s'accorder merveilleusement à la mouvante philosophie bergsonienne : le courant optimiste des poètes de la vie sociale, des écrivains de la vie intense (on pourrait dire de la *vie* tout court), et le courant mystique des écrivains de vie intérieure ou des poètes de l'âme. Défions-nous, toutefois, des classifications arbitraires et n'oublions pas que certains peintres de la vie

lyriques. Ils empruntent beaucoup la forme du roman. Le lyrisme contemporain, la chose est digne de remarque, ne compte pas que des poètes, je veux dire des versificateurs. Il n'y a plus guère aujourd'hui de barrière entre vers et prose. Les deux sont associés. Notre principale revue poétique, la revue du poète Paul Fort, s'intitule : *Vers et Prose*. Des prosateurs comme Paul Claudel, comme André Gide, capables de créer une si merveilleuse musique, sont parmi les plus grands poètes que nous ayons à l'heure actuelle.

collective et du grand jour ou du plein air sont de grands poètes de l'âme, écrivains qui se penchent à la fois sur le mystère des foules et le mystère de l'existence individuelle, sur « la mer des multitudes » et sur l'océan intérieur, écrivains qui considèrent le plus large horizon, le visible et l'invisible, et qui, après avoir exploré le palais des machines, sont capables de se recueillir longuement dans une nef de la cathédrale. Après tout, il est peu de littérateurs aujourd'hui qui accepteraient, sans plus, la phrase fameuse de Théophile Gautier : « Je suis un homme pour lequel le monde visible existe, » ou le mot d'un personnage de la *Gioconda* de Gabriel d'Annunzio : « Je ne sculpte pas des âmes. » Tous ou presque tous voudraient ajouter au domaine du monde visible celui de l'invisible et réaliser le sculpteur d'idéal.

II

La rénovation littéraire actuelle se fait au nom de l'idée de vie. Fascinés par Bergson, nos jeunes auteurs ont le souci de ne point dédaigner la vie et de ne point s'écarter du réel. Tous veulent vibrer en harmonie sympathique avec la vie.

C'est l'un des traits les plus marquants de notre époque, cette disposition à envisager toute chose du point de vue de la vie. Il y a même un groupe, sinon une « école », de la vie, un groupe qui prêche l'action, combat la formule de l'art pour l'art, dénonce le dilettantisme, l'intellectualisme et beaucoup d'autres *ismes*, et méprise l'éducation livresque et les préoccupations livresques. Par une heureuse contradiction, ces partisans de la vie produisent sans relâche des volumes et seraient très déçus évidemment si, pour éviter de paraître livresque, on s'abstenait de les lire.

Jadis, et naguère encore, l'activité littéraire se concentrait sur des questions d'art pur, des problèmes d'esthétique. L'intellectualisme l'emportait. On était immoraliste. On préférait au « paradis naturel » les « paradis artificiels », au paysage le tableau. On prenait des attitudes empruntées aux théories et aux livres. On fuyait la vie. A l'écart, on se figeait dans l'abstraction et dans le rêve.

Assurément l'idéal de « l'artiste au cœur pur, » étranger aux hommes, « fils des solitudes, » perdu dans son « aire inaccessible, » était très noble. Toutefois, il y avait une mesure à garder, et on ne l'a pas gardée, puisque le « mal littéraire » sévit encore et que nous sommes empoisonnés d'esthétique et de littérature. Dans l'effort artistique on oublia l'humanité, puis on la dédaigna. Plus de correspondance, d'intimité entre l'écrivain et les hommes, partant antinomie entre l'art et la vie. La mission de l'écrivain, mission nationale, mission sociale, dont rêvait la première génération romantique, un Flaubert s'en moque, déclarant que l'amour de l'humanité est un piètre sentiment, grognant perpétuellement contre son temps, contre ce siècle d'airain auquel il reproche d'avoir tué la Beauté. Danger de l'art : sans y prendre garde, on s'arrache à ce qui est humain ; l'imagination supprime le cœur, et l'homme est immolé à l'artiste. « Nous ne vivons que nos livres, nous n'aimons pas, » avouaient les Goncourt. Repoussons l'idée d'une littérature qui n'est pas liée à l'âme de l'écrivain, qui n'est qu'un jeu de sons et de rythmes, un divertissement de stylistes ou un passe-temps de mandarins. Mais la création littéraire ne vaudrait pas une heure de peine si on la réduisait là. Et il faudrait donner raison à la boutade de Malherbe disant qu'un poète est moins utile à l'Etat qu'un joueur

de quilles. Le véritable écrivain ne distingue pas son talent de son âme. Être écrivain, ce n'est pas être auteur ni artiste, c'est être homme et vivre en homme ; et c'est aussi vivre parmi les hommes. Si grand que soit l'écrivain, il est homme et il a besoin des hommes ; il en a besoin, qui sait ? plus que personne, car il souffre peut-être plus que personne.

L'art pour la vie ; fonder un art en qui se rejoigne tout entière la nation vivante : tel est le vœu de jeunes écrivains de talent, et en particulier du groupe de la revue *l'Effort libre* que dirige l'idéaliste révolutionnaire Jean-Richard Bloch. « La fin de l'art n'est pas le rêve, mais la vie, » répètent-ils avec l'auteur de *Jean-Christophe* et du *Théâtre de la Révolution*. Ils ont le suffrage de Romain Rolland. S'ils combattent la formule de l'art pour l'art (cette formule possède encore son crédit), ce n'est pas qu'ils veuillent le moins du monde qu'un enseignement moral exprès soit jamais la fin de l'art. La moralité n'est pas l'objet de l'art. Foin de ces écrivains qui sacrifient la vérité de l'art à la cause qu'ils défendent ! Mais il y a un art qui consiste « à rendre l'homme plus fortement homme, à le mettre sur la voie de lui-même et à lui indiquer la route où il rencontrera ses semblables, » un art qui — c'est Jean-Richard Bloch qui parle — « se sent pair et compagnon avec la commune humanité tout aussi bien qu'avec le plus particulier d'entre les hommes. » Refusons énergiquement à l'écrivain, à tout artiste, « l'incorrupible orgueil de ne servir à rien. » Aux yeux des défenseurs de l'art pour la vie, l'art lui-même a son rôle et nous aidera à mieux voir la vie, à vivre et à retrouver le chemin de l'altruisme, le chemin de la pitié et de l'amour. Il y a cent ans, M^{me} de Staël avait parfaitement compris cela.

Nous avons une littérature qui, comme le romantisme de M^{me} de Staël, est une large tentative de communion avec les hommes et même avec tout ce qui vit. En 1913 comme en 1820, les écrivains cherchent des sympathies et des intimités, vibrent d'émotions humaines, participent à la vie, se mêlent au siècle, recueillent l'âme moderne avec ses espérances et ses mélancolies, aspirant noblement à la porter et l'élever vers l'idéal.

Ils ont ouvert leur fenêtre sur la vie belle et palpitante, sur la puissante vie sociale qui passe.... Grondements, rumeurs des chantiers, des usines, travail, trafic du monde, rougeurs de forge ou d'émeute, tumulte des foules, passions qui se heurtent, tous les cris, tous les bruits, tous les échos divers, et toutes les nuances de la grande symphonie moderne, nos romanciers, nos poètes les ont saisis et les ont notés.

Tout de même, les temps changent ! Car il fut un temps, chez nous, — déjà bien loin, il est vrai, — où l'on n'eût conseillé à personne de chanter son cantique en l'honneur des industries reines, des villes de charbon ou des chemins de fer. On eût crié haro sur le poète démagogue :

Cet homme-là n'est point moral dans ses propos :

C'est un socialiste....

Oui, les temps changent.... De quels accents aujourd'hui les meilleurs parmi les nouveaux venus dans la littérature évoquent ou glorifient toute la richesse humaine de la vie sociale, le spectacle du monde transformé par l'homme, les « villes tentaculaires, » les cités électriques, et les découvertes, les inventions et, derrière ces inventions, les forces cosmiques ou la grande nature sacrée ! Et de quelle étreinte ils embrassent, dans une

passionnée et idéale sympathie, les joies, les peines et les travaux, et les amours et les péchés des pauvres hommes, magnifiant surtout les simples, intronisant l'ouvrier, l'artisan, le paysan, jusqu'à en faire des types symbolique d'humanité ; jugeant avec Emerson que l'héroïque, le sublime et le divin sont à chercher dans la vie humble et quotidienne et non dans les exploits des paladins haussés sur leurs palefrois avec des gestes traditionnels ! Le forgeron du poète belge Verhaeren exprime à merveille le sens de l'œuvre des écrivains idéalistes de la vie, — ce forgeron magnifique qui forge l'avenir sur son enclume en psalmodiant son rêve, du geste de Siegfried martelant l'épée de victoire dans la caverne des Niebelungen !

Mais si une vraie sympathie humaine, un profond sentiment humain, et l'intuition aiguë des réalités sociales inspirent à ce point la littérature contemporaine, ne le devons-nous pas, pour une part, — malgré ce qu'a pu écrire à ce sujet M. Jules Lemaitre, — aux influences étrangères et à la pensée du Nord ? A coup sûr, le symbolisme scandinave et, avec lui, le réalisme russe ont élargi la vision de beaucoup de romanciers et de beaucoup de poètes français, leur ont ouvert les yeux sur l'universalité de cette inénarrable misère humaine devant laquelle se prosternait l'étudiant affranchi de Dostoïevski.

Ce qui éclipse tout chez les nouveaux romanciers et chez les nouveaux poètes, c'est la glorification de la vie, seule chose, disent-ils, qui compte pour l'humanité :

« Louée soit la vie sur la montagne et dans les plaines, sur les eaux courantes et parmi les pierres ! Bénie soit-elle parmi les arbres, les fleurs et les herbes ! Louée soit-elle, à jamais, la glo-

rieuse, toute puissante, toute bonne, toute aimable, parfaite, délectable, sereine, amoureuse, merveilleuse, prestigieuse, sur-humaine, inimaginable vie ! »

C'est en ces termes d'un lyrisme inconcevable que le « nouvel homme » du jeune romancier Michel Epyu célèbre la vie, ayant rejeté tout autre culte que le culte de la vie, tout autre évangile que l'évangile de la vie.

Prestige d'une œuvre qui est, tout entière, comme un hosanna à la vie ! C'est le prestige du *Jean-Christophe* de Romain Rolland, dont l'importance et l'action s'avèrent considérables, et qui pourrait bien être le chef-d'œuvre du roman lyrique, du roman qui sert d'expression complète à une personnalité, du roman qui exprime les émotions et les méditations d'une âme religieuse. Mais il faudrait s'entendre, une bonne fois, sur le sens de ce mot vie qui joue un si grand rôle dans la littérature d'aujourd'hui. Il est bien difficile à définir. M. Paul Seippel dit, à propos de Romain Rolland, que la vie est le Saint-Esprit de ceux qui ont cessé d'être chrétiens et que chacun l'adore à sa façon. Pour Romain Rolland, elle est une émanation du Dieu d'amour qui lutte sans trêve contre le néant, ou plutôt elle est ce Dieu lui-même tel que nous pouvons l'apercevoir. L'aspiration à la vie équivaut chez Jean-Christophe à une croyance au divin. Jean-Christophe croit, coûte que coûte, à la victoire définitive, au triomphe de la vie. Et c'est pourquoi cette âme de tempête, qui a respiré tous les vents et subi toutes les rafales, ne cesse presque jamais d'être une âme de joie. Rappelez-vous Christophe allant se terrer, comme une bête blessée, dans une ferme du Jura bâlois. Il a tout perdu : son ami, et son

âme. Tout est fini pour lui. Mais non ! après un hiver de tortures et de fièvre où il est en proie au dégoût et à la terreur de lui-même, un jour, un vent chaud, le fœhn, annonciateur du printemps qui vient réveiller la terre, passe sur la forêt, entre dans la chambre de Christophe. Son cœur renaît. Il a entendu Dieu qui passait (Dieu, c'est la vie, et l'on n'est rien sans Dieu). Il renaît, et chante de nouveau, avec la nature réveillée, le chant de la vie. Louée soit la vie ! « Louée soit la joie, et louée la douleur ! »

On voit comme nos littérateurs s'éloignent de ce pessimisme qui régnait, il y a trente ou trente-cinq ans, dans la littérature française, laquelle semblait avoir perdu toute confiance en l'avenir et toute foi en l'homme. La nouvelle génération littéraire est guérie de la crise de mélancolie ou de neurasthénie qui passa sur la France vers 1885. On en a fini, décidément, de considérer la vie avec horreur ou mépris. Ce qu'on veut, ce n'est plus la « course à la mort » qui assombrissait Edouard Rod, mais bien la course à la vie. Ce n'est pas de désespérance qu'on est avide, maintenant, ce n'est pas au néant qu'on aspire. On aspire à la vie. En ceux-là mêmes, — je songe à nos aînés, — en ceux-là mêmes qui aimèrent, d'aventure, à poser leur tête sur un oreiller de ténèbres, invinciblement le goût de la vie remonte. Etouffés, bannis, les hantises, le spleen, les névroses :

L'ardeur est revenue en nous, morts sont les doutes,
Et nous croyons déjà ce que d'autres sauront ¹.

C'est comme un rideau qui, lentement, s'est déchiré pour découvrir des terres nouvelles aux multiples aspects et d'une richesse infinie, où, hardiment, pénètrent et se

¹ Emile Verhaeren.

précipitent les jeunes hommes, entraînés par toutes leurs volontés et tous leurs espoirs, poussés par un souffle puissant de liberté, chantant l'hymne de joie et buvant la lumière, s'enivrant aux sources pures de lumière et de joie :

« — Que dis-tu de la nuit ? que dis-tu de la nuit, sentinelle ?
— Je vois une génération qui monte, et je vois une génération qui descend. Je vois une énorme génération qui monte, qui monte tout armée, tout armée de joie vers la vie¹ ! »

III

Seule l'âme fait vivre. Il ne saurait y avoir d'action véritable s'il n'y a pas à la racine de l'action une foi profonde : un arbre ne poussera pas dans une terre complètement desséchée. La vie héroïque, dont nos maîtres les Romain Rolland, les Charles Péguy, les Louis Bertrand et les Suarès sont devenus les historiens ou les apôtres², ne se conçoit qu'en fonction de la vie intérieure.

Vous n'ignorez pas quelle place la vie intérieure, l'âme, la musique de l'âme, si je puis dire, tient aujourd'hui dans la littérature. C'est un fait important³, qui explique que le roman se rapproche souvent du poème

¹ André Gide.

² Romain Rolland, surtout, a cherché à propager la contagion de vaillance, avec ses vies de Beethoven, Michel-Ange, Hændel, Millet, Tolstoï, avec ses *Tragédies de la foi* et son *Théâtre de la Révolution*. Il est, par excellence, l'historien des vies héroïques et l'apôtre de la religion de l'héroïsme moral. Suarès a exalté Ibsen et Dostoïevski et fait de Pascal son héros et son modèle. Louis Bertrand vient de nous révéler en saint Augustin une des créatures « les plus humaines et les plus divines qui soient passées par nos chemins. » Charles Péguy, comme chacun sait, a trouvé la « voie de chrétienté » en prenant pour guide une bergerette, notre Jeanne d'Arc, qui me paraît exercer, de nos jours, sur l'imagination et la conscience françaises une action étonnante.

³ Cf. R. Rolland, *Bibliothèque universelle* novembre 1912, p. 359.

lyrique et le poème lyrique de l'œuvre musicale, et qui rend compte de l'exubérante floraison poétique de notre temps. Lyrisme et vie intérieure, l'un appelle l'autre, l'un s'accorde inévitablement avec l'autre. Ils ne songent plus, nos romanciers, à emprunter aux savants leurs procédés et à la science sa précision formelle et sa certitude objective. Lyriques, essentiellement soucieux de la vie intérieure, de leur vie personnelle, ils n'empruntent au monde extérieur, au spectacle de la nature, que les images nécessaires à suggérer leurs secrets les plus profonds.

Il y a, assurément, dans la république des lettres des écrivains plus habiles que ces écrivains-là. Il y a, parbleu ! tous les écrivains à la mode qui remplacent la vérité humaine et l'âme par l'artifice, le pittoresque ou la fantaisie ultra-moderne. Il y a des écrivains plus habiles que ces écrivains-là ; mais, comme disait Chardin, « on peint non avec des couleurs, mais avec le sentiment ; » et ici le sentiment est tout, l'âme est tout : des livres comme la *Laure* d'Emile Clermont, le *M. des Lourdines* d'Alphonse de Chateaubriant et le *Jean Barois* de Roger Martin du Gard en sont très riches, et iront plus loin dans la mémoire des hommes que tant de volumes lancés avec de grands cris dans la gloire tapageuse.

Il paraît bien que les premières influences qui ont suscité en France un renouveau spirituel parmi les écrivains ont été plus étrangères que françaises. Elles sont même arrivées, ces influences étrangères, relativement très vite jusqu'à la masse du public, preuve qu'elles répondaient à un besoin de vie profonde que n'avaient pu satisfaire ni la poésie parnassienne ni le roman naturaliste. Rappelons le théâtre scandinave, le roman russe, le spiritualisme anglais, l'idéalisme germanique : Ibsen, Tolstoï et Dostoïevski, Emerson, les préraphaélites, Novalis. Deux

précurseurs intuitifs de la rénovation spirituelle en littérature, ce sont Mæterlinck et Edouard Schuré. Ceux-ci conçoivent un théâtre héroïque, lyrique, un théâtre de l'âme ou du rêve. Ils atteignent en nous les régions subconscientes, ces « régions profondes et broussailleuses, aux latentes fécondités, » comme parle André Gide. Ils sont obsédés par le problème de la destinée et ils évoquent l'océan de mystère qui bat notre rivage et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile. Indéfectible chevalier de la divine « Psyché », Edouard Schuré a inscrit au fronton de son *Théâtre de l'âme* cette pensée des « grands Initiés » : « L'âme est la clef de l'univers, » dans le dessein d'affirmer hautement que le drame digne de ce nom doit être un initiateur d'idéal. L'un des premiers, Schuré se met à l'école de Richard Wagner, dont il partage l'horreur pour le naturalisme ; il se fait en France l'apôtre du wagnérisme. Des enthousiastes du compositeur de *Parsifal* feront des revues littéraires qui ont pour titre : *le Saint-Graal, la Revue wagnérienne*. Les poètes, les artistes nouveaux regardent vers Bayreuth comme vers une Jérusalem. Taine a déclaré que la poésie finirait par se dissoudre dans la musique. La hantise de la musique devient de plus en plus tyrannique. « De la musique avant toute chose, de la musique encore et toujours ! » s'écrit Verlaine, sûr d'être compris de sa génération. La poésie des disciples de Mallarmé est orchestrée comme de la musique. La musique envahit le domaine littéraire, on est submergé d'harmonies. A l'infini s'étend le champ du lyrisme. On rêve d'un style intermédiaire entre la prose et le vers, qui permette aux nouvelles générations de noter la musique qui chante en elles. Certains ne parlent pas d'inspiration, mais d'*aspiration*, entendant par là un mouvement inté-

rieur vers l'idéal, une effusion psychique, une tendance constante, illimitée, indéfinie, au travers de laquelle l'âme est conçue comme une continuité d'écoulement, un processus dynamique, un courant qui incessamment passe et se transforme. Rien n'était plus bergsonien que cette théorie-là. On comprend que ses adeptes ne redoutassent rien tant que de figer leurs émotions dans des formes trop rudes et d'en arrêter ainsi l'élan. Même préoccupation en peinture où l'impressionnisme, avec son emploi des lignes courbes, enveloppantes, expressives, réintérait dans l'art le sentiment et la sensibilité, en sculpture avec l'inachevé si vivant et évocateur de Rodin, en musique aussi, avec la théorie de la mélodie continue, les accords fluides et dissonants qui évitent les « résolutions » et les « cadences parfaites. » L'intuition reprend ses droits dans l'art. Vienne Bergson avec sa « philosophie intérieure ainsi qu'un poème, et, si j'ose dire, symphonique ¹, » et l'intuition sera souveraine.

Elle est présentement souveraine. La vie de l'âme a le champ libre. Le sens nous est enfin rendu des réalités cachées, du sanctuaire intime, de « l'au-delà intérieur. » C'est le drame intérieur qui compte surtout désormais. Un personnage quelconque, un être humain n'existe, aux yeux de nos meilleurs romanciers, que par sa vie intérieure. Et nous découvrons chez nos contemporains comme un besoin de lyrisme intime, secret, qu'ils demandent au roman, qu'ils demandent même au théâtre. Nos contemporains sentent que les poètes de l'âme seuls peuvent combler leurs désirs de vie spirituelle, désirs que la folie du siècle rend plus intenses. Comment n'aurions-nous pas eu une résurrection du lyrisme ? Et comment

¹ Tancrède de Visan.

le sentiment religieux ne serait-il pas rentré dans le lyrisme?

A propos du dernier roman de Maurice Barrès, on a affirmé que l'heure présente était au mysticisme. Il est sûr que la *Colline inspirée* a été un événement littéraire et qu'aucun romancier peut-être n'a défini l'instinct religieux, l'inquiétude religieuse, avec plus d'émotion et de perspicacité que Maurice Barrès. Cet « amateur d'âmes, » cet écrivain qui n'a pas la foi chrétienne, en a gardé les aspirations et, avant toute autre, l'appétit d'éternité. Il faut voir en Barrès l'un des principaux restaurateurs de l'idéalisme parmi les jeunes générations. Ses accents dominant et subjuguent. Comme Bergson, il a fortifié certaines aspirations de l'heure présente et il tente de discipliner l'idéalisme contemporain selon les lois de notre esprit national. Maurice Barrès est le maître du chœur des traditionalistes. Il demeure encore au seuil du sanctuaire catholique où ont pénétré les autres grands traditionalistes : Bourget, René Bazin, Louis Bertrand, Henry Bordeaux. Mais si un romancier est en communion directe avec les jeunes écrivains catholiques, c'est lui. Des enquêtes toutes récentes l'ont prouvé : un lien puissant unit Barrès à tous les jeunes écrivains qui font profession ouverte de catholicisme.

L'art catholique triomphe, c'est indéniable. Nos attentions furent longtemps indifférentes ou distraites ; Huysmans, pourtant, avait ouvert les portes de la cathédrale et rappelé le sens des liturgies. L'idée religieuse est en passe aujourd'hui d'envahir le roman. Et l'on sait l'abondant épanouissement de poésie que nous vaut le sentiment chrétien. Pour constater que de plus en plus s'affirme une renaissance chrétienne de la poésie, je pourrais

même signaler le dernier volume de la comtesse de Noailles, *Les vivants et les morts*, où la « faunesse » de naguère, mal domptée encore cependant, se retourne, avec élan, vers la vie chrétienne et adresse à Dieu cette parole, belle transposition d'un mot célèbre de Pascal :

« Je vous possède enfin, puisque vous me manquez. »

Témoignons sans embarras de la fécondité du mouvement littéraire catholique.

Certains s'en indignent ou le déplorent. A en croire M. Marcel Sembat, la cause principale d'une telle éclosion de poèmes ou de romans catholiques serait tout bonnement « la perspective d'une prompte édition, du rapide accès à la scène, d'une presse amie, d'un public sympathique. » Mais M. Sembat n'a vu que l'un des moindres mobiles, l'un des plus matériels. Cherchons plus haut, et tâchons de discerner quelle est, au point de vue qui nous intéresse, la valeur de cette énorme production de spiritualisme catholique.

A la fin du dix-neuvième siècle, on aperçoit chez nombre d'écrivains la préoccupation ou, comme on a dit, la nostalgie du divin. Mais rien de marqué, de défini, rien de fermement reconquis, dans ces aspirations encore vagues de l'âme moderne : « ce n'est qu'un souffle », selon le mot d'Anatole France parlant du néo-christianisme de 1890 ; rien de suffisant, en tout cas, pour nourrir l'âme et donner la force de vivre. Les nouveaux venus se sont dégagés de ces voies obscures. Les rêves de leurs aînés leur sont trop peu de chose, il leur faut des réalités vivantes. « Un homme qui a faim, disent-ils avec le prophète, peut rêver qu'il mange ; mais quand il se réveille, son cœur est vide. » Rien n'est plus étranger aux écrivains catholiques d'aujourd'hui que le spiritua-

lisme sensuel ou nuageux, l'humanitarisme anarchique, le christianisme littéraire ou poétique de leurs devanciers. Ils se font de la religion une idée à la fois plus riche et plus franche et plus simple. Ils ne dissimulent point Dieu sous des nuées. Ils dédaignent les compromis subtils, les faux-semblants, les sophismes, exorcisent les fantômes :

« Soyez béni, mon Dieu, vous qui m'avez délivré des idoles et qui faites que je n'adore que vous seul et non point Isis et Osiris, ou la Justice, ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité, ou l'Humanité, ou les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la Beauté.... Seigneur, je sais que vous n'êtes point le Dieu des morts, mais des vivants¹. »

Avouons qu'ils sont un peu dans le vrai. Les abstractions n'arment guère un homme contre les très concrètes tentations qui l'assaillent, les abstractions ne poussent pas, d'une manière féconde, à l'action. La vie ne peut s'allumer qu'à la vie. Nous sommes assurés de ne rien trouver pour vivre dans les abstractions, dans les théories, dans les sociologies. Comme ils ont raison, nos maîtres virils, de dénoncer les excès de l'intellectualisme, et de nous affranchir ou de nous élargir, en nous dévoilant de hautes figures héroïques, en déployant devant nous l'étendard glorieux et sanglant des héros ! Un idéal ne vivifie pleinement que s'il est vivant. Au fond, c'est pour cela que chez tant d'idéalistes la religion de l'idéal se convertit en religion de l'humanité et culte des héros. Ceux-là qui, dans le Héros, dans l'Homme vivant, servent Dieu, sont extrêmement en progrès sur les autres idéalistes ; leur religion est psychologiquement mieux fondée. A mon sens, tout est là : la vie ne vient que de

¹ Paul Claudel.

la vie, dans tous les domaines. Un être mort, fût-il même un Dieu, ne vivifie pas. Un Dieu mort ne vivifie pas. Le Dieu des idéalistes est au Dieu des chrétiens ce qu'est à la lumière vivante du soleil l'indécise clarté d'un astre mort.

Je ne suis pas catholique. Mais ce qui, pour moi, est particulièrement intéressant chez les jeunes écrivains catholiques, c'est, beaucoup plus que l'étendue de leur mouvement, l'admirable sincérité de leur religion. Il y a chez eux toute la foi catholique, toute la vision catholique. Leur catholicisme est un catholicisme vécu et vivant. Ils seraient en droit, tous, de mettre comme épigraphe à leurs livres, romans ou poèmes, le mot : *Credidi, propter quod locutus sum*. Ils ne peuvent envisager les hommes que sous la clarté des deux faits auxquels se ramènent tous les autres : la chute et la rédemption. Les romans de l'un d'eux, le plus fort peut-être, le plus vigoureux, Emile Baumann, exaltent la vertu vivifiante du sacrifice et commentent la parole de l'Evangile : « Celui qui consent à perdre son âme la sauvera. » Ah ! que j'aime un littérateur soucieux de tourner nos aspirations vers une religion qui déchire la conscience ! Plus que jamais le monde a besoin d'être sauvé et plus que jamais les consciences ont besoin d'être déchirées ; plus que jamais il s'agit de mourir pour vivre !

Elle est très grande aussi la place que tient l'idée d'immolation et de sacrifice dans l'œuvre de ces gentils amateurs de lyrisme que sont Robert Vallery-Radot, François Mauriac, André Lafon, Francis Caillard, Ernest Psichari. J'admire en eux le besoin d'intégrité et de franchise qui les pousse à préférer en tout l'être au dire. Jeunes hommes pour qui l'invisible existe, ils rêvent d'ouvrages d'imagination qui tentent de chanter l'amour véritable dans sa mys-

térieure et terrible réalité, l'amour dont parle Dante, qui meut les sphères et les âmes, l'amour qui animait Pascal en la nuit de feu et de joie, l'amour qu'ont vécu les saints dont nous sommes les participants très indignes¹. Dieu les bénisse, ces jeunes romanciers, ces jeunes poètes, qui nous ont délivrés de la pesanteur brutale des naturalistes et du sourire supérieur des dilettantes ! Avez-vous lu l'*Appel des armes* ? C'est un livre de foi, et c'est le roman de début d'un petit-fils de Renan, Ernest Psichari. Loin de se plaire à la musique que son grand-père faisait chanter à ses doutes, loin d'être un joueur de flûte flanant au milieu des décombres parmi des statues de dieux mutilées, Ernest Psichari n'a de goût que pour l'affirmation, la croyance, l'ordre, la discipline. Il s'agenouille et sa prière est très différente de la prière sur l'Acropole. Le héros de l'*Appel des armes* a conscience de représenter une « grande force du passé, » l'armée, « la seule avec l'Eglise qui reste vierge, non souillée, non décolorée par l'impureté nouvelle, » — l'armée, la vraie armée, pas l'armée humanitaire, philosophe et pacifiste. Ce livre du lieutenant Psichari en témoigne, la foi patriotique est une marque essentielle de la jeunesse littéraire française. La jeunesse littéraire française, elle aussi, affirme : « La France a besoin d'héroïsme pour vivre. »

Mais les ouvrages des Vallery-Radot, des Mauriac ou des Lafon — un des groupes les plus homogènes, et c'est pourquoi je l'ai signalé — ne nous émeuvent pas toujours. Lyrisme d'enfants chrétiens dont l'esprit n'a jamais reflété « que l'étoile du ciel où luit la volonté de Dieu, » lyrisme d'enfants dociles que les doutes insolents, les effroyables visions de la raison n'ont pas fait trem-

¹ Voir lettre-préface de l'*Homme de désir*, de Robert Vallery-Radot.

bler, ces ouvrages ne sont pas tout à fait exempts de froideur et de monotonie. Ils n'ont pas, en tout cas, l'espèce de vibration qui désigne les ouvrages d'hommes ayant dû conquérir la foi sur le doute, faire taire l'orgueil de la chair pour se courber, étouffer le cri des passions humaines pour écouter Dieu. Les romanciers, les poètes qui nous touchent, qui nous font tressaillir, ce sont ceux dont les vêtements de pèlerins que la rude ascension a éprouvés laissent voir quelque trace de la boue des chemins : un Charles Guérin, un Louis Le Cardonnell, un Francis Jammes, un Claudel, un Péguy. Ceux-là sont plus voisins des âmes de nos contemporains, dont il est absolument exact de dire que l'inquiétude religieuse constitue un des traits caractéristiques. Ceux-là — et en particulier Claudel, Péguy et F. Jammes — ceux-là ont opéré la grande fascination. Ils inspirent à la jeunesse, même incroyante, des admirations passionnées. Ils ont exercé une influence positive — influence qu'un Barrès n'a jamais exercée — dans le développement moral et religieux de plusieurs. Ils portent témoignage des sympathies, des amitiés, des tendances d'une élite parmi la nouvelle France.

Le plus représentatif est Charles Péguy. Ecoutez le doux chant de France que chante Péguy, et vous connaîtrez le pouvoir de l'espérance. Rien d'abstrait, de décoloré ni de fade. Péguy nous la montre, l'Espérance, il l'anime devant nous. Entre ses deux grandes sœurs, la Foi et la Charité, la petite Espérance s'avance, et on ne prend seulement pas garde à elle ; elle est comme une petite fille de rien du tout, elle a l'air de se laisser traîner ; mais, en réalité, c'est elle qui entraîne tout. Simple, familier, fort, âme raisonneuse et mystique, cœur profond, Péguy m'apparaît chrétien comme un bâtisseur du moyen âge

ou comme cette M^{me} Gervaise dont les discours traduisent ses propres pensées. Il est un mot qui, dans sa langue, a repris une nouvelle vie, un vieux mot, le mot de chrétienté. C'est à la chrétienté que Charles Péguy appartient. Il le laisse entendre constamment dans son *Mystère de Jeanne d'Arc* : « Il faut que Lorraine, il faut que France, il faut que chrétienté continue. » Cette idée revient sans cesse ; c'est la conviction profonde de Péguy, c'est le cœur de son cœur : la France a une mission, la France est élue. Il compare la France au bon jardinier qui soigne ses plantations avec amour et Dieu lui dit : « Peuple, qui, sans compter, aux pieds du Très-Haut, jettes les fleurs, jettes les âmes, sachant qu'il en poussera toujours... peuple, je te ferai mon peuple jardinier, et tu me feras de ces belles roses de France, et de ces beaux lys blancs de France qui portent un col non ployé. » Telle est la foi qui consume une partie de la génération nouvelle.

N'oublions pas, cependant, que les sentiments, les tendances ou les aspirations, signalés parfois comme tout à fait nouveaux dans la littérature d'aujourd'hui, existaient dans la littérature d'hier ou d'avant-hier ¹ et

¹ En vérité, notre génération se rattache aux précédentes par des fils innombrables et ténus. Ceux-là mêmes, comme Edouard Rod, et j'ajouterai Emile Zola, qui avaient pratiqué les disciplines positives et s'étaient enfermés dans la réalité fatale et brutale, n'ont-ils pas voulu nous apporter l'espérance et écrire la Bible des temps nouveaux ? Un Rosny aîné, vigoureux héritier de l'âge naturaliste, n'a-t-il pas fait sortir peu à peu l'idéalisme du naturalisme, n'a-t-il pas tiré de la science même le lyrisme ? Ce serait vraiment une critique grossière, à coups de hache, que celle qui prétendrait faire du naturalisme et de l'idéalisme deux blocs bien opposés et tranchés. Gardons-nous d'étrécir et de fausser l'image de notre littérature au moyen de généralisations et de simplifications. Il est indispensable de rendre aux choses leur complexité, leur confusion, leurs apparentes contradictions. Il n'y a pas, en art, de système de bascule,

gardons-nous de méconnaître les dures épreuves par où les Charles Péguy et les Romain Rolland ont passé, les efforts qu'ils ont dû faire pour défendre leur idéal menacé, rappeler la France au respect de ses traditions ou au devoir de ses destinées, affirmer, dans les heures les plus sombres, l'invincible espérance et prophétiser la victoire :

*Leur chanson s'éleva dans l'ombre, et la première ;
C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière.*

Sur le point de conclure, je répète ce que je disais en commençant, que la littérature française actuelle présente des éléments d'une complexité presque infinie. Mais je trouve là-même une preuve de la force irrésistible du mouvement idéaliste, et de sa vitalité, et je dirai de son authenticité. Les aspirations idéalistes sont diverses, très diverses. Ce serait une erreur de vouloir les grouper toutes en un seul courant d'une certaine force se dirigeant vers un certain but. A côté de l'idéalisme catholique, il y a l'idéalisme révolutionnaire, dont Romain Rolland a dit l'importance dans ses chroniques de la *Bibliothèque universelle*. Il y a l'idéalisme protestant, très beau et noble, de Gaston Riou et des Jeune-France.

Qu'ils soient catholiques, socialistes ou protestants,

une alternance perpétuelle de l'idéalisme et du naturalisme. Dans le passage d'une époque à une autre, ce qu'il faut voir et marquer, ce sont les transitions insensibles et les nuances. Ne parlez pas de révolutions littéraires, mais de prolongement ou de transformations lentes et compliquées. Par exemple, la génération de 1850 ne tourna pas brusquement le dos au romantisme : en beaucoup de points qu'on peut saisir, la génération réaliste et artiste fut le prolongement, sinon l'épanouissement et la floraison, du romantisme. La théorie bergsonienne du perpétuel écoulement apparaît ici comme une image représentative de la réalité des événements.

tous ces jeunes écrivains manifestent un frémissement lyrique, la passion de la vie, l'amour des hommes plutôt que des idées, le souci des problèmes qui se posent devant la conscience, une ardeur d'espérance, la volonté de puiser aux sources profondes. Seulement, les uns savent beaucoup plus nettement ce qu'ils veulent que les autres. Mais tous, la chose est certaine, savent encore mieux ce qu'ils ne veulent pas que ce qu'ils veulent. Et on remarque dans leur attitude une outrance, une exagération.

C'est qu'ils réagissent. — Rendons pleine justice aux jeunes écrivains du temps présent. Ils réagissent. Ils réagissent contre l'apathie morale, l'hypocrisie de pensée et la lâcheté d'action, contre la médiocrité envahissante des histrions de la Foire sur la Place, que Romain Rolland et Charles Péguy ont marqués au fer rouge. Ils réagissent contre les tendances matérialistes, contre les hantises mortelles du sensualisme, du pessimisme et de l'ennui. Ils réagissent contre un monde moral ennemi, contre une fausse élite à qui, avec un de leurs maîtres ¹, ils ont, dès l'abord, crié énergiquement : « Vous mentez, vous ne représentez pas la France ! » Ils réagissent contre leurs devanciers critiques, dilettantes, sceptiques, destructeurs, dévastateurs. Ils ont l'aversion insurmontable de ce nihilisme, de cet esprit inhumain qui a démoli sans rien bâtir, parce qu'il se trouve impuissant à construire, étant du reste incapable de découvrir le roc, le fondement, ne voyant partout que du sable ou de l'eau. Et ils se détournent d'œuvres que ne soutient aucun amour, aucune espérance, aucune foi. Ils veulent être de ceux qui édifient (au sens étymologique du mot) : et quelques-uns d'entre eux n'ont-ils

¹ Romain Rolland.

pas trouvé le fondement d'une pensée constructive ? leur philosophe de prédilection, n'est-ce pas Pascal ? Et ardemment, allègrement, hâtivement, tous ils se sont mis à la besogne. Lyriques actifs, créateurs inspirés, qui se souviennent de l'antique Thèbes s'élevant aux sons de la lyre d'Orphée, ils créent, ils chantent, ils construisent, ils rebâtissent la maison, la maison française. Bons ouvriers, braves petits Gaulois qui représentent l'esprit vivace de la vraie France et dont le chant annonce l'aube blanchissante d'une « nouvelle journée ! »

... Non, les « mauvais jours » dont parle l'Ecclésiaste ne sont pas venus. Ce que nous humons dans l'air, ce ne sont pas les miasmes de la décomposition, les vapeurs du sang et les chaudes bouffées de l'incendie, ce sont les fraîches senteurs du matin et les brises du renouveau.... Ecoutez, les cloches de France sonnent un délicieux carillon d'aurore. L'air est transparent, la lumière pure et prophétique.... Joie de la lumière, joie divine des matins clairs ! O jeunesse de la terre ! Espoirs éternellement renaissants !... Les alouettes chantent au ciel....

RAOUL GOUT.



LE DERNIER CHAPITRE

DU « ROBINSON SUISSE »

Les classiques de l'enfance supportent mal la critique de l'âge mûr. Les jeunes imaginations ont plus de souplesse et de ressort. Je doute que les esprits raisonnables, ou qui se croient tels, goûtent encore un très vif intérêt à ce manuel d'histoire naturelle, de botanique et de morale, qui enchantait leur jeunesse à l'égal des voyages de Sindbad le marin. Jadis ils ont converti leur chambre de jeux, ou le marronnier de leur jardin, en demeure périlleuse, que visitaient tous les animaux de la terre. Une table, trois chaises, une vieille brouette ont été tour à tour le radeau, la hutte, le nid de faucon, la grotte de sel, où ils ont retrouvé les émotions de cette honnête famille suisse jetée sur une île déserte comme dans une épicerie. Certains parents fortunés n'ont-ils pas fait découvrir, dans la mousse des parcs, des boîtes de conserves vraiment providentielles ? Cette profusion de plantes et d'animaux utiles et comestibles que l'île révèle à M. Spark, à sa bonne Elisabeth, à leurs quatre enfants, ces modèles de piété et de sens pratique, n'était pas moins merveilleuse. Je n'oserais engager les lecteurs sérieux à rafraîchir des souvenirs un peu évanescents. L'image que l'on en garde fait tout le prix des livres que l'on admire dans les transports de l'enfance, surtout lorsqu'ils étaient défendus. Et cela est peut-être vrai pour tous les

livres. Relire est une épreuve que peu d'ouvrages supportent, surtout les plus graves.

Mais chacun a gardé une vision un peu confuse de ce pays mystérieux et charmant, où les faits et les êtres les plus invraisemblables paraissaient les plus réels. Il y a dans le *Robinson suisse* une fantaisie, si j'ose dire, encyclopédique et morale, dont l'ennui ne rebutait pas les jeunes lecteurs. Ils la jugeaient, avec le robuste bon sens de l'enfance, inutile et même nuisible comme ces enseignements que les parents et les maîtres d'école s'évertuent, par lassitude ou par routine, à tirer des faits quotidiens. Nous sautions, il faut l'avouer, les préceptes sentencieux du père de famille, et cette science que le pédant Ernest puisait dans une bibliothèque malheureusement sauvée du naufrage. Nous pensions que le conte vaut mieux que la morale. Ainsi la vie, que nous devinions d'instinct, dément les interprétations simples et chagrines de ceux qui perdent la leur à la commenter.

J'ai pensé, néanmoins, que quelques personnes auraient du plaisir à revoir les héros de nos jeux oubliés. Une brillante conférencière du Lyceum a bien voulu me communiquer ce dernier chapitre, récemment retrouvé dans des papiers de famille. Il termine l'ouvrage d'une manière plus satisfaisante que la conclusion un peu hâtive donnée par les anciennes éditions. Le départ de Frédéric et de Franz avec Miss Jenny laissait le lecteur sur une impression un peu mélancolique, et peu en harmonie avec le bienfaisant optimisme de l'ouvrage. Il manquait à cette fin un mariage, un établissement de fortune, toutes ces précisions que demande le public. Ces quelques pages viennent combler cette lacune, et les vœux des lecteurs. Ceux-ci voudront bien excuser les imperfections de cette traduction et les licences que je me suis permises, en abrégéant un peu les digressions techniques et morales, qui sont, pour quelques-uns, la valeur essentielle d'un récit destiné à instruire la jeunesse, bien plus qu'à l'amuser.

CHAPITRE LXIII

Installation de la nouvelle colonie.**L'église et l'harmonium.****Le café. Mariages et projets d'avenir.**

Quand nous fûmes un peu remis de la tristesse bien compréhensible que nous causa le départ de nos deux chers garçons et de Miss Jenny que nous considérions un peu comme notre fille, nous donnâmes notre temps et nos soins à l'aimable famille Wolston, que la Providence avait amenée à partager notre vie saine et laborieuse. Nous l'installâmes dans la métairie du lac, car le château branlant de Falkenhorst inspirait de sérieuses inquiétudes à M^{me} Wolston, habituée jusqu'alors au confort d'une demeure bien aménagée. Et d'ailleurs, quel que fût pour M^{me} Elisabeth le plaisir de rencontrer une personne avec qui elle pourrait échanger les longues confidences de son sexe, et malgré la bonne grâce, l'enjouement de Caroline, la plus jeune de ses filles, qui avait consenti à rester avec ses parents, je redoutais un peu ce voisinage, pour mes fils surtout, peu habitués à la compagnie féminine. Je voulais aussi conserver une solitude que le temps et mes travaux m'avaient fait apprécier vivement.

Nos aimables compagnons consentirent facilement à cet arrangement, et les premiers jours se passèrent à organiser dans les chambres de roseaux un ameublement qui, joint aux commodités de la vie moderne, représentées par leurs bagages, transforma la métairie en un séjour des plus attrayants. Ernest et Jack rivalisèrent de zèle pour procurer à nos nouveaux amis un établissement conforme à leurs goûts et à leurs habitudes. Et ce

n'était pas une chose aisée, car ces dames se montraient difficiles sur certains points. Chaque jour nos deux fils partaient, l'un sur l'autruche et l'autre sur l'onagre, si bien que ma chère femme s'inquiéta de voir nos cultures négligées. Je lui représentai que l'attrait de la nouveauté excusait l'ardeur de notre étourdi, et même du savant docteur, que je ne reconnaissais plus, tant ses manières étaient changées, et je dois le dire, à son avantage.

Nous eûmes au bout de trois semaines une bien grande joie. Comme nous étions sur la rive en train de goudronner le kajak, nous vîmes dans les rayons du soleil couchant briller les ailes d'un grand oiseau.

— Un albatros ! cria Ernest, sans avoir recours à la longue-vue, tant son instinct de naturaliste lui faisait reconnaître d'un coup d'œil la nature et le nom précis de tous les êtres vivants ou inanimés.

C'était, en effet, un des albatros familiers de Miss Jenny, qu'elle avait emmenés avec elle, à la façon des pigeons voyageurs (*columba migratoria*) que nous avions dressés avec tant d'intelligence. Sans se laisser effrayer par nos cris de joie, l'oiseau vint à nous. Un billet était attaché à sa patte ; je le dépliai en tremblant, et en fis à haute voix la lecture :

« Chers parents. Le temps est beau et la traversée excellente. Nous n'avons pas été malades. Nous approchons des côtes d'Angleterre. Nous prions Dieu pour vous. Vos enfants Frédéric, Franz, Jenny. »

Ce message remplit nos cœurs d'allégresse, et nous nous agenouillâmes, les larmes aux yeux, pour remercier le Créateur de cette nouvelle marque d'indulgence à notre égard. Ce fut dans cette posture que nous surprit M. Wolston, à cheval sur le buffle, que nous lui

avons cédé. Il profita de cette scène attendrissante pour me prendre à part.

— Mon cher monsieur Spark, me dit-il, je sais que vous avez consacré vos jeunes années au saint ministère. Ne croyez-vous pas qu'il serait convenable d'élever à Celui qui a si clairement manifesté ses faveurs à vous et à votre famille un temple, où nous lui rendrions un culte digne de sa toute-puissance ? J'ai le regret de ne point voir, parmi vos établissements, une chapelle où l'âme puisse se recueillir et s'élever à lui.

Je fus, je l'avoue, un peu froissé par ce reproche, que je sentais fondé. Je ne cherchai cependant point à m'excuser, et entrai dans ses vues, qui me réjouissaient.

— Il est vrai, répondis-je, et vous pouvez croire que nos âmes n'ont eu que des préoccupations matérielles. Mais nous avons fidèlement observé le repos du dimanche, et voici le calendrier qui porte les marques de nos pieux devoirs. Notre assemblée était trop peu nombreuse pour nécessiter un de ces édifices qui proclament souvent moins la Toute-Puissance divine que la vanité de l'homme. Mais vous appartenez comme nous à la religion réformée, et nous pouvons former une paroisse et une église.

— Je suis méthodiste, me dit-il, et j'appartiens aux Chrétiens de la Bible. Nous pouvons nous rattacher à la Société de Londres, que guida notre maître Wesley, et nous formerons une classe et un circuit. Et comme la parole est donnée à qui Dieu donna l'inspiration, nous parlerons à tour dans l'assemblée.

Je lui remontrai qu'ayant fait des études spéciales, il serait plus convenable que je fusse seul pasteur. Il voulut bien m'accorder les fonctions sacerdotales, mais il resta inflexible sur la question de la prédication. Et je lui cédai

pour éviter les discussions, et ne point commencer, comme il arrive souvent, une œuvre de paix par des querelles.

Tandis que nous cherchions des emplacements pour la future construction, Jack proposa la grotte de cristal, que nous avions récemment découverte. Cette proposition fut accueillie par nous avec une très grande faveur. Sa ressemblance avec une cathédrale nous avait déjà frappés. Nous construisîmes deux bancs, pour l'auditoire, et un des tonneaux à poudre, que le temps avait rendu impropre à la conservation de nos provisions, fut converti en chaire. Ma diligente ménagère l'orna d'une toile de lin, tissée par nos métiers, qu'elle releva en festons gracieux. Elle broda avec du coton de nos plantations, teint à la cochenille, un verset biblique, et nous inaugurâmes notre temple par des chants, des poésies. M. Wolston fit un sermon en anglais, et moi dans ma langue maternelle¹. Nous avions rempli d'huile de baleine des noix de coco et des calebasses qui formaient des lustres d'un effet vraiment grandiose.

Cependant Miss Caroline qui avait, comme tant de ses compatriotes, une voix aiguë et peu exercée, se plaignit un jour de la monotonie de nos cantiques. Ernest fabriqua avec la peau d'un morse tendue sur un cercle une sorte de tambour pour rythmer nos pieux exercices. Mais cet instrument fut jugé propre tout au plus aux danses des peuplades sauvages, et nous ne l'admîmes pas à notre culte.

Jack m'avait intrigué par de mystérieux préparatifs. Je le surpris un jour en train de tailler des tiges de cannes à sucre, d'inégales grandeurs.

Il leur adaptait une anche, formée de deux lamelles

¹ L'allemand suisse. (*Note du traducteur.*)

de bois léger, extrêmement minces. Je ne l'interrogeai pas, respectant un secret que je devinai sans peine. Ce fut lui qui vint à moi pour me soumettre certaines difficultés de son dessein. Mon garçon s'était imaginé de venir à bout de construire à lui tout seul un orgue pour notre église.

Je le louai beaucoup pour cette pieuse pensée, dont je ne soupçonnai pas alors le mobile intéressé. Je lui offris mes services et nous convînmes de travailler en secret dans l'atelier qu'il s'était aménagé près de Zeltheim, pour surprendre agréablement ma bonne Elisabeth et nos amis Wolston. Je comptais même sur cette fête pour dissiper certains nuages que je voyais s'élever entre nous, et qui menaçaient de troubler la paix de nos relations et de notre séjour.

Lorsque nous eûmes confectionné les tuyaux de longueur et d'épaisseur convenables, la soufflerie qu'il fallait adapter au buffet nous embarrassa quelques instants. Nous songeâmes à employer les vessies de chiens de mer, qui nous avaient été déjà si utiles. Mais leur capacité était insuffisante. Nous prîmes la poche d'un kangourou que Jack alla chasser dans la savane. Pour lui donner plus d'élasticité, nous la tendîmes par des fanons de baleine, qui communiquaient avec les deux pédales. Pour le clavier, Jack ne voulut point suivre mon avis, qui était de faire les touches de bois de citronnier ; il me démontra qu'il était plus simple et plus durable d'utiliser l'ivoire des nombreuses dents de morse qui jonchaient le rivage de la côte aux huîtres perlières. Je cédai à son désir, bien excusable, de parer l'instrument destiné aux jolis doigts de Miss Caroline, et nous collâmes avec de la colle de poisson le placage d'ivoire et d'un bois foncé, que nous reconnûmes être de l'ébène, sur les touches mobiles.

Le tout fut renfermé dans une caisse que nous peignîmes en noir avec un vernis composé de noir de fumée, de résine et de cire d'abeilles.

Mais Jack ne voulut point que nous donnions le nom d'orgue au nouvel instrument ; il le baptisa du terme d'*harmonium* , parce que, disait-il, la forme en est aussi harmonieuse que le son. En effet, lorsque nous l'essayâmes, nous fûmes surpris par les sons émouvants et mélodieux qui en sortaient. A la vérité, les intervalles chromatiques n'eussent pas satisfait entièrement une oreille exercée, et ils étonnaient parfois par leurs rapports imprévus. Tels quels, ils nous plaisaient infiniment, et ils n'étaient pas sans me rappeler ces accordéons rustiques qui me charmaient jadis dans les fêtes de mon pays.

Ce fut à l'occasion de la Pentecôte, c'est-à-dire au début de la saison des pluies, que nous fîmes l'inauguration solennelle de l'instrument à l'église. Ce fut pour tous une bien douce surprise, et les yeux de ma chère épouse étaient mouillés de larmes, lorsqu'elle tourna vers moi son regard reconnaissant. La joie de Miss Caroline fut pour Jack la plus belle récompense. Elle se fit un peu prier avant d'effleurer le clavier de ses doigts rouillés, disait-elle, par le manque d'exercice. Nous en étions alarmés, mais Wolston nous rassura en nous disant que tel était l'usage des demoiselles bien élevées. Le jeu de Miss Caroline était si expressif, lorsqu'elle eut tiré le tibia de canard qui servait de registre pour la voix céleste, que nous en fûmes profondément émus. Et nos voix s'unirent dans un même élan de reconnaissance, pour chanter les ving-cinq strophes du cantique 39.

Il fallait cette nouvelle preuve de notre ingéniosité pour opérer un rapprochement entre nos deux familles.

Ma chère femme s'était réjouie de trouver en M^{me} Wolston une amie à qui les personnes du sexe confient une foule de petits secrets pour qu'ils soient divulgués. Elle comptait aussi sur cet échange de conseils, de recettes, de recommandations qui entretient le zèle des ménagères. Mais elle avait été habituée depuis trop longtemps à l'assentiment et à l'admiration de toute sa famille, qui ne tarissait pas d'éloges sincères sur son sac enchanté, son aiguille de fée, faite d'un piquant de porc-épic, et la manière supérieure dont elle nous apprêtait la soupe à la tortue, ou aux nids de salangane, les salmis d'ortolans, la salade aux pommes de terre, le pécari à l'étouffée et le cuissot d'antilope, et les crèmes succulentes de vanille, de cacao, d'algues marines, aux œufs de goémons, que sucrèrent les produits de notre raffinerie en pleine activité. M^{me} Wolston avait de réelles vertus, mais plus idéales que ménagères. Elle était végétarienne, et mettait jusque dans son régime une intention morale. Lorsqu'elle était priée à dîner avec nous, elle disait devant un succulent rôti de tapir :

— Comment pouvez-vous manger la chair des animaux morts ?

Cela nous désobligeait, en nous rebutant de notre nourriture. Car, comme elle était aussi de la Société protectrice des animaux, elle réprouvait la chasse. Elle se contentait d'un chou palmiste ou d'une purée de goyaves. Elle voulait aussi donner à ma bonne Elisabeth des leçons sur la tenue du ménage, ce que ma femme, malgré toute sa patience, ne put supporter. Elle était d'ailleurs inhabile à tenir une aiguille, et à faire une reprise, et lorsqu'une de ses robes de soie était trouée, elle la recouvrait d'une autre robe, de manière à ce que les trous ne se rencontrassent point. C'était une vue que ma

femme, si soigneuse de ses effets, comme des nôtres, ne pouvait supporter. Bref, il y avait eu entre ces deux dames des froissements regrettables, et elles ne se parlaient plus au sortir de l'église. L'harmonium, qui réunit leurs voix, réconcilia leurs cœurs.

Il n'y eut qu'une ombre dans cette joie générale. Le front d'Ernest s'était assombri devant l'invention de Jack et la faveur visible qu'elle lui valait auprès de Miss Caroline. Aussi, je l'attirai à part et lui tins ce discours :

— La jalousie, mon cher Ernest, est un vice qui empoisonne l'âme humaine. Souviens-toi de Caïn et d'Abel, de Jacob et d'Esau, de Saül et de David, de tant d'exemples que nous lisons dans l'Écriture sainte. C'est par la jalousie et l'envie que l'humanité est corrompue. Au lieu de t'affliger, tu devrais, d'un visage ouvert, applaudir au succès de ton frère, et voir dans son modeste effort une nouvelle dispensation de la Providence.

Il me promit de réfléchir à mes paroles et de s'amender. Mais, le lendemain, il me demanda la permission de s'éloigner pour un jour ou deux, dans le kajak, permission que je lui accordai volontiers, jugeant la distraction du voyage nécessaire à son état d'esprit. Je cachai à sa mère le véritable motif de ce départ.

Au bout du troisième jour, comme il n'était pas rentré, je commençai à m'inquiéter. Pour rassurer mon épouse, j'eus recours à cette suprême ressource qui nous avait toujours si bien réussi. Nous allâmes tirer trois coups de canon sur le cap de l'Espoir trompé. Une voix sur la mer répondit bientôt à nos signaux, et nous vîmes venir à nous le savant docteur, semblable à un sauvage, car il était complètement nu, sauf l'indispensable caleçon. Il répondit à nos exclamations de surprise en nous montrant sa veste, son pantalon et sa chemise trans-

formés en sacs, et pleins d'une graine que je ne reconnus pas tout d'abord. Nous réunîmes cette cargaison dans un grand sac de raphia que j'avais toujours la précaution de prendre avec moi, et il remit ses habits pour se présenter plus décemment devant sa mère.

Les premiers transports passés, ma digne épouse reconnut du premier coup d'œil les grains précieux :

— Du café !

Notre savant docteur sourit avec une satisfaction évidente :

— C'est en effet, le *coffea arabica*. Je remarquai sur la rivière des Crocodiles une plantation d'arbustes, variant de deux à douze mètres, couverts de fleurs blanches et d'odeur agréable. J'examinai de près les fruits. C'était une sorte de drupe contenant deux noyaux minces de contenance parcheminée. Ils enveloppaient chacun des fèves portant un sillon à la face plane, et je songeai au plaisir de notre chère mère, qui est depuis si longtemps privée d'une honnête jouissance.

Nous fîmes rôtir les grains sur une plaque de tôle chauffée. Alors ma femme sortit de son sac un paquet soigneusement enveloppé dans un papier jaune. Lorsque le café fut torréfié et réduit en poudre, dans le moulin employé pour les fèves de cacao, ma bonne Elisabeth répondit à nos plaisanteries en mêlant à la poudre brune une poudre noire de senteur forte, et en disant :

— Voilà qui donnera à notre café le goût du plus pur moka.

C'était un paquet de chicorée que cette inestimable ménagère avait sauvé du naufrage.

Elle avait eu la précaution de faire bouillir le lait de nos vaches, et de faire sauter des pommes de terre bouillies. Elles nous prépara notre mets national, communé-

ment appelé *rösti*, et autour des tasses fumantes de café au lait, nos pensées retournèrent vers notre chère patrie, et nous chantâmes un chœur national à quatre voix.

— Le caféier, nous dit le docteur, est une plante de la famille des rubiacées¹....

Notre contentement fut de courte durée. Il fut troublé par l'arrivée d'un cormoran, en qui nous reconnûmes l'intelligent animal dressé par Miss Jenny. Il nous apportait un message, que nous trouvâmes attaché à sa patte gauche. Malheureusement, le cormoran avait dû plonger plusieurs fois pour chercher sa nourriture pendant ce long voyage, et l'eau de mer avait transpercé la toile cirée et rendu la majeure partie de la lettre illisible. Nous pûmes néanmoins déchiffrer les lignes suivantes :

« Londres.... Parents.... Mariés, Jenny et moi devant Franz trouvé femme.... Pfäffikon.... Santé. »

C'en était assez pour nous atterrer, ma femme et moi. Ainsi, sans nous consulter, nos fils avaient profité de leur indépendance pour nouer étourdiment les liens sacrés du mariage. Et profitant de cette occasion, notre fils Ernest vint nous annoncer son dessein d'épouser Miss Caroline, pour laquelle il sentait un penchant secret. J'eusse consenti à ce projet, si quelques minutes après son frère Jack ne nous eût avoué qu'il nourrissait le même dessein. Je pensai que sa générosité naturelle céderait facilement le pas à son aîné. Mais, à ma grande surprise, il montra dans sa résolution un entêtement coupable.

Pour éviter une lutte fraternelle, j'eus recours au procédé qui est usité, comme je l'avais lu dans un livre de

¹ Je supprime, pour le lecteur français, trois pages de description botanique que l'on trouvera dans les manuels spéciaux. C'est ainsi que procédent d'ailleurs, avec beaucoup de bon sens, les plus jeunes lecteurs. (Note du traducteur.)

la bibliothèque, chez les frères moraves. Je mis les noms dans un chapeau, en déclarant que le sort déciderait de l'élu. Ma femme tira l'un des papiers, et ce fut à Ernest qu'échut la faveur d'aspirer à la main de Miss Caroline.

Mais Jack ne voulut point se soumettre à son sort, et il s'écarta de nous, disant qu'il irait s'établir dans la savane plutôt que de renoncer à un engagement cher à son cœur. Miss Caroline, consultée, déclara également qu'elle n'accepterait pour époux que Jack, et qu'elle préférerait attendre, comme Rachel, deux fois sept années. Je ne voulus point, néanmoins, changer l'arrêt de la Providence.

A ces ennuis d'ordre moral s'ajoutèrent des ennuis physiques, qui en furent un peu la conséquence. Grâce à la nature robuste que Dieu nous avait octroyée, à ma femme et à moi, nous avons bien supporté jusque-là les intempéries et l'âge. Mais le poids des années commençait à se faire sentir, et avec lui des petites misères se déclarèrent, que notre jardin de plantes médicinales ne parvenait pas toujours à guérir. Ma bonne Elisabeth se plaignait surtout de ses dents, qui se déchaussaient malgré les frictions de cochléaria, ces plantes antiscorbutiques que nous avions recueillies sur l'île de Miss Jenny. Je fus obligé de lui extraire quatre grosses molaires. J'essayai de la méthode des Japonais, qui arrivent à retirer, avec deux doigts, la dent la plus solide, comme une amande d'un pain d'épices. Mes doigts n'avaient plus la vigueur nécessaire ; Ernest ne fut pas plus heureux que moi. J'usai d'une paire de tenailles, et comme ma pauvre femme redoutait la douleur très vive de la première opération, nous usâmes du procédé qui avait si bien réussi avec l'aigle apprivoisé. La fermentation de la cassonnade de notre raffinerie de sucre produisait une

liqueur brune, parfumée, et qui procurait, prise à dose raisonnable, un agréable étourdissement. Ma femme absorba quelques verres de cette liqueur, puis, bourrant une grosse pipe de feuilles de tabac, nous l'enfumâmes comme la ruche des abeilles sauvages. Dans cet état d'étourdissement, il nous fut facile d'extraire à ma patiente Elisabeth des dents rongées par l'abus de la canne à sucre. Et ma femme, revenue à elle, déclara n'avoir ressenti aucune douleur.

Malheureusement, ainsi privée de son appareil masticateur, elle se plaignit bientôt de maux d'estomac. Les aliments, imparfaitement triturés, lui causaient des digestions incomplètes et difficiles qui influèrent sur son caractère. Cette femme courageuse perdit tout ressort, et la vie lui devint comme à nous-mêmes un fardeau insupportable. C'est alors que j'imaginai de suppléer par mon industrie aux défections de la nature. Je priai mon épouse de serrer fortement entre ses gencives une pâte de manioc préparée à cet effet. Avec le plâtre que j'avais découvert dans la caverne, je remplis cette empreinte, qui me donna la forme exacte des mâchoires et du palais. Puis je formai avec du caoutchouc liquide et du goudron un enduit à la fois résistant et élastique. Je l'appliquai sur la forme de plâtre et, lorsqu'il fut suffisamment durci, j'y insérai une double rangée de dents de requin. Mais je craignis que ma femme ne se rebutât de cette dentition dangereuse et vraiment repoussante. Ernest vint à mon secours ; il m'apportait deux douzaines de perles, allongées, et du plus bel éclat. Nous les alignâmes avec soin, et nous pûmes constater qu'elles accomplissaient à merveille la fonction à laquelle elles étaient destinées.

J'offris à ma chère Elisabeth pour son anniversaire ce

petit cadeau. Elle montra quelque difficulté à l'essayer. Mais la pensée de pouvoir jouir à nouveau d'une nourriture saine et variée la décida à mettre l'appareil. Il fonctionna à notre satisfaction générale. Mon excellente compagne retrouva sa bonne humeur et son sourire. Et comme j'avais eu le soin de dissimuler la partie antérieure des gencives artificielles sous une mince couche de corail, je disais en plaisantant à la mère de mes fils :

— Ton sourire donne raison au langage imagé des poètes.

J'ai su qu'on usait en Europe d'un appareil analogue, qui porte le nom de râtelier. C'est de lui que vient sans doute l'expression de manger au même râtelier.

Un matin, nous fûmes réveillés par une salve de mousquets d'artillerie. Un superbe navire était mouillé près de l'îlot du requin. Je chercherais en vain à exprimer les sentiments qui s'emparèrent de notre âme à la pensée qu'il nous ramenait nos chers enfants, nous frêtâmes en hâte la pinasse et nous approchâmes du vaisseau. Sur le pont, deux couples que nous reconnûmes de loin agitaient des mouchoirs, et une jeune femme élevait dans ses bras un poupon.

Je laisse à penser nos transports lorsque je serrai mes enfants sur mon cœur et lorsque je sus qu'ils revenaient s'établir définitivement dans notre île. Tout l'équipage assistait les larmes aux yeux à cette scène de famille. Franz me présenta sa jeune femme, Minna, qui me plut beaucoup par sa modestie, et le sens pratique que je devinais en elle. Elle était accompagnée d'une sœur aînée, Adélaïde, qui était fort belle personne, quoiqu'elle portât des lunettes. Elle avait été longtemps institutrice dans une grande maison de Russie, et je ne fus pas sans remarquer que notre docteur Ernest semblait séduit par

les charmes sérieux que donne l'instruction, et par le maintien imposant de cette jeune personne.

Lorsque nous les débarquâmes tous, avec les nombreux bagages qu'ils rapportaient d'Europe, nous vîmes sur le rivage la famille Wolston, attirée par les coups de canon que tirait l'équipage en notre honneur. Quel ne fut pas mon dépit de voir aux côtés de Miss Caroline Jack, qui nous avait si brusquement quittés ! Il s'approcha de moi timidement et me pria de lui accorder la grâce d'unir ses jours à ceux de sa chère Caroline. Et l'état de cette jeune personne ne rendait que trop urgente la légitimité de cette prière. Frédéric et Jenny, Franz et Minna, Elisabeth, M. et M^{me} Wolston s'agenouillèrent pour me fléchir. Le cœur magnanime d'Ernest le poussa à implorer le pardon de son cadet. Prenant la main d'Adélaïde, qui rougit, il me dit :

— Cher père, je renonce à un projet que j'avais inconsidérément formé. Voici la compagne que j'ai choisie. Ces quelques instants d'entretien m'ont révélé une éducation soignée, et des connaissances aussi étendues que variées. Je serai l'époux d'une personne si accomplie, si elle m'en juge digne.

Rien ne s'opposant plus au bonheur de Jack et de Miss Caroline, je bénis les quatre couples, et j'invitai les Wolston à venir communier dans l'église de cristal. Alors Frédéric, dont l'esprit me parut remarquablement mûri par ce court séjour en Europe, prit la parole au nom de tous, et nous dit :

— Chers et vénérés parents, cette heure attendrissante marquera dans notre existence et dans l'histoire de cette île. Elle était déserte quand nous y arrivâmes, nous l'avons peuplée et rendue prospère. La Providence n'a pas

répandu à profusion ses richesses pour que nous en fassions un usage égoïste. Il est temps d'en faire jouir les autres, et d'en tirer profit. J'ai ouï dire en Europe que toute chose a une valeur commerciale ; notre cher et beau pays, mieux que tout autre, sait exploiter les curiosités et les merveilles naturelles qui restèrent pendant longtemps un terrain sauvage et redouté. De tous côtés, les étrangers affluent pour admirer ses glaciers sublimes, ses pics sourcilleux, ses forêts, ses cascades et ses lacs. La population aimable et industrielle a su les retenir dans des hôtels simples, propres et chers, et la distinction de ces hôtes a créé un grand bien-être sans altérer la pureté des mœurs patriarcales. Un descendant du célèbre navigateur Cook, qui, à l'exemple de son illustre aïeul, a organisé des entreprises de voyage, et à qui je parlais de notre île, m'a dit que nous avions ici une source de revenus inestimables.

» Encouragés par la promesse de son concours pécuniaire, nous sommes donc rentrés auprès de vous, chers parents. Nous élèverons sur les divers points de l'île des stations d'été et d'hiver, qui seront autant de lieux de séjour et de repos pour les personnes désireuses d'honnêtes distractions, et les malades. J'ai fait un stage chez un architecte allemand pour posséder le secret de ces vastes habitations qui ont la majesté d'une caserne. Ma femme s'est perfectionnée dans la lingerie, et notre chère mère sera là pour organiser le service de la cuisine, et la tenue du ménage. Elle saura accommoder les divers gibiers de l'île à cette sauce universelle qui les rend tous semblables et agréables au goût. Et les produits de l'île lui permettront d'instituer de nouveaux régimes alimentaires, qui sont indispensables à la santé de l'âme et du

corps. Franz et Minna s'occuperont des sommeliers, cavistes et femmes de chambre que nous pouvons faire venir des îles de l'Océanie.

» Quant à vous, mon père, vous serez le pasteur de notre église, et M. Wolston se chargera du service anglais, que ne manqueront pas de réclamer nos hôtes. Ainsi vous attirerez les bénédictions de Dieu sur notre entreprise.

» Et toi, dit-il s'adressant à Ernest, notre savant docteur, tes connaissances te désignent pour diriger l'importante maison d'éducation qui sera subsidiaire de nos établissements économiques. L'école, voilà la base de la société moderne. Et tu auras comme élèves, non seulement nos fils, nombreux comme il convient à une famille de pasteur, mais la jeunesse étrangère qu'attirera bientôt le renom d'une solide instruction ; notre excellente Adélaïde inculquera aux jeunes personnes, en même temps que le sens de la vie pratique, le charme et la politesse des manières distinguées.

» Toi, Jack, ton humeur indépendante et inventive te rend apte au commerce et à l'industrie. Tu dirigeras les grandes fabriques de chocolat que nos plantations de cacao et nos raffineries de sucre permettront de développer rapidement. De même nos épices, nos fruits exotiques, conservés par des procédés nouveaux, la viande de nos troupeaux, congelée dans les glaces arctiques, trouveront de nombreux débouchés. Il n'y a pas jusqu'à la source dont notre mère apprécia si souvent les vertus purgatives qui ne soit appelée à un avenir rémunérateur.

» Ainsi nous introduirons le Progrès dans cette île que nous avons civilisée, et nous l'appellerons la « Nouvelle-Suisse. »

Nous fûmes fort émus par ce discours ; et nous nous

occupâmes aussitôt de la réalisation de ces projets. Aujourd'hui, ayant atteint une vieillesse avancée, et Dieu soit loué, exempté d'infirmités, ainsi que la vénérable Elisabeth, j'ai la joie de terminer ce journal, entouré de quarante-cinq petits-enfants, dans mon île en plein état de prospérité et de civilisation. On y vient de tous les points de la terre, et les navires de plaisance comme les vaisseaux marchands nous amènent journellement des hôtes nouveaux. De majestueux édifices, auxquels nous avons donné des noms poétiques, *Belle-Vue*, *Beau-Site*, *Eden*, s'élèvent sur les divers points de l'île, dont le sol est égalisé et bien cultivé. Nous avons réservé un coin de forêt vierge, en y plaçant quelques bancs que nous avons nommés : *Waldstille* (silence de la forêt), *Minnaruhe* (le repos de Mina), et *Vanillenduft* (parfum de vanille). Près des bâtiments scolaires, nous avons considérablement agrandi le musée où nous conservons encore la peau du boa, la tortue géante, et divers spécimens de la faune, qui commence à disparaître. Nos fabriques sont en pleine prospérité, et nous utilisons les nègres, qui forment actuellement la moitié de la population. Nous hésitons à faire une loi de naturalisation.

Je sens que ma fin est proche, mais je bénis le Seigneur qui a manifesté sa bienveillance envers ses serviteurs d'une manière si éclatante. C'est à lui que je dois le grand honneur d'avoir le premier, et par nos faibles moyens, donné à la Suisse, ma chère patrie, une colonie.

Adapté par RENÉ MORAX.

LE SOMMEIL DE LA MARMOTTE

Pendant les jours chauds de l'été, la marmotte de nos montagnes est active, vigilante, rapide ; quand arrivent les froides journées d'hiver, elle s'immobilise, se pelotonne sur elle-même et demeure inerte, comme endormie, son sommeil durant autant que persiste le froid. Pendant la période de sa vie active, elle a une température élevée, voisine de 39 degrés, remarquablement constante ; pendant la période de son hibernation, elle a une température basse, ne dépassant généralement que de quelques degrés la température du milieu ambiant et variant avec elle. Ce sont là des faits universellement connus : tous les observateurs ont été frappés de la vivacité extrême de la marmotte en été et de sa torpeur en hiver ; tous les observateurs ont été surpris de la sentir chaude en été à l'égal d'un mammifère quelconque et de la sentir glacée en hiver à l'égal d'un batracien ou d'un reptile : souvent, pendant qu'elle est dans cet état de sommeil hibernant, l'observateur non prévenu s'est demandé s'il était en présence d'un animal vivant ou d'un cadavre, et, pour résoudre le problème, il a dû se livrer à un examen attentif, qui a fini par lui révéler que la boule poilue qu'il contemple vit réellement, parce que,

de très loin en très loin, elle exécute un très faible mouvement respiratoire, et parce qu'une auscultation très attentive permet de percevoir le bruit très faible de contractions du cœur, extrêmement espacées.

Les biologistes ont songé à utiliser la marmotte pour résoudre deux grandes questions physiologiques : la question du sommeil et la question de la régulation thermique de l'organisme.

L'homme dort sans doute depuis qu'il existe sur la terre, et, malgré que le sommeil soit vieux de plusieurs milliers d'années, les observateurs et les expérimentateurs n'ont jamais pu en découvrir la cause immédiate : on a discuté longuement, très longuement sur le sommeil ; on a noté les conditions dans lesquelles il s'impose à nous ; on a reconnu sans peine les différences individuelles de son établissement, de sa durée, de sa profondeur, de sa tyrannie ; on a constaté que son insuffisance et sa suppression entraînent un affaiblissement grave et la mort ; on a découvert et appris à manier diverses substances et divers agents qui le provoquent, le retiennent, le rendent plus calme, etc. ; mais on en est réduit à des hypothèses, aussi multiples que peu satisfaisantes, sur cette question : Quelle est la cause du sommeil ?

Quelques physiologistes ont songé à faire une étude méthodique du sommeil de la marmotte, sommeil dont on peut régler à volonté l'apparition, la profondeur et la durée par les modifications de la température du milieu ambiant, espérant trouver dans les résultats de ces recherches la clef de l'explication du sommeil naturel. Leurs espérances ont été trompées, et, à vrai dire, il n'en pouvait être autrement. Le sommeil de la marmotte, son sommeil hibernant, bien entendu, n'a de commun avec notre sommeil nocturne que l'immobilité du dormeur ;

mais ce sont là deux états éminemment différents et auxquels il eût été raisonnable d'appliquer des noms différents. Malheureusement, le peuple est simpliste ; il désigne par un même mot tout ce qui présente une apparence semblable ; son vocabulaire est pauvre, éminemment pauvre. L'homme qui, après une journée de travail, se jette épuisé sur son lit, y dort d'un profond sommeil ; la femme qui, sous l'influence du médecin, a été mise en état d'hypnose s'est endormie d'un sommeil tranquille ; le malade qu'on va opérer, et auquel on a fait respirer de l'éther ou du chloroforme, est plongé dans un sommeil sans rêves et sans souvenirs ; et ces trois états sont, pour l'homme du peuple, un seul et même état de sommeil ; et l'on ne saurait lui en vouloir, parce qu'il n'a pas reçu l'éducation scientifique suffisante pour pouvoir comparer et séparer. Mais que penser du biologiste, qui, suivant passivement l'homme du peuple, admettant sans critique les termes, invariables et plus ou moins précis, qu'il emploie, rapproche ces divers états qu'il devrait s'efforcer de distinguer et cherche à connaître les causes de l'un d'eux en analysant les autres ? Des études ainsi conduites ne sauraient l'amener à aucun résultat valable, et, de fait, elles n'ont eu d'autre conséquence que d'embrouiller encore un peu plus un problème déjà éminemment complexe.

La marmotte ne peut donc rendre aucun service aux expérimentateurs, qui s'efforcent de résoudre le problème physiologique du sommeil. Elle en rend par contre, et de très grands, aux observateurs qui étudient la question de la température animale, parce que, participant, au point de vue thermique, aux qualités des deux grands groupes d'animaux, de ceux dont la température est constante et de ceux dont la température est variable, pouvant, à la

volonté de l'expérimentateur, passer d'un groupe dans l'autre, pour revenir ensuite dans le premier, elle permet, dans une certaine mesure, d'établir, entre les deux grands groupes des animaux à sang chaud et des animaux à sang froid, la jonction que nos divisions très tranchées (et par conséquent nécessairement trop tranchées, car la nature ne procède pas par bonds), que nos divisions trop tranchées avaient maladroitement ignorée.



Les animaux forment, au point de vue de la température de leur corps, deux grands groupes, les animaux à température variable ou animaux à sang froid, et les animaux à température constante ou animaux à sang chaud : les premiers comprennent tous les invertébrés, et, parmi les vertébrés, les poissons, les batraciens et les reptiles ; les seconds comprennent les mammifères et les oiseaux.

On étudie facilement la température et les variations de température présentées par les animaux à sang froid, en utilisant la grenouille, par exemple. En écartant les mâchoires de l'animal, on peut faire pénétrer dans sa bouche, qui est très vaste, et dans son œsophage, qui est très large, la cuvette d'un petit thermomètre à mercure, et déterminer, au dixième de degré près, la température de l'animal. On reconnaît sans peine que cette température varie comme varie la température du milieu, air ou eau, dans lequel est placé l'animal, les deux températures augmentant ou diminuant simultanément. On reconnaît, en second lieu, que la température de l'animal est toujours supérieure à la température du milieu ambiant : la température de la grenouille sera par exemple $15 \frac{1}{2}$ degrés, quand elle aura été conservée dans une atmosphère à 15 degrés. On reconnaît enfin que cet excès de la température de l'animal sur la température du milieu

est d'autant plus grand que la température du milieu est plus élevée : l'excès est, par exemple, d'un dixième de degré dans l'air à 5 degrés, d'un demi-degré dans l'air à 20 degrés, d'un degré dans l'air à 25 degrés. La première observation démontre que l'animal ne fabrique pas assez de chaleur pour maintenir sa température à un niveau déterminé ; la seconde, que l'animal fabrique toujours un peu de chaleur, puisque, malgré la perte calorifique qui se produit à sa surface, il a toujours une température plus élevée que le milieu ; la troisième, que cette chaleur produite est d'autant plus abondante que la température est plus élevée, par conséquent que les organes sont plus actifs, comme si la chaleur produite était un déchet du fonctionnement vital.

Cette variabilité extrême de la température du corps a pour conséquence une variabilité extrême de l'activité physiologique ; les phénomènes fondamentaux de la vie cellulaire, ou vie élémentaire, sont en effet conditionnés très strictement par la température des cellules dans lesquelles ils s'accomplissent : motilité, sensibilité, nutrition, multiplication, tout est exagéré quand la température s'élève jusqu'à un optimum voisin de 40 degrés, tout est diminué quand la température s'abaisse vers zéro.

Voici, par exemple, une grenouille que nous avons placée sous une cloche dans une atmosphère à 15°. Nous constatons, si nous lui pinçons la patte, qu'elle saute aussitôt après que l'impression a été produite et qu'elle saute en exécutant un bond souvent considérable avec une remarquable précision. Nous constatons, si nous la jetons dans un cristalliseur rempli d'eau à 15°, qu'elle y nage franchement, vigoureusement, en accomplissant des mouvements rapides et bien coordonnés. Ajoutons à l'eau du cristalliseur de petits blocs de glace : ceux-ci, en

fondant, refroidissent l'eau, la faisant passer de 15° à 10°, à 5°, et finalement, si la quantité de glace est suffisante, à 0°. La grenouille se refroidit en même temps que le milieu dans lequel elle est immergée et son refroidissement suit immédiatement celui de l'eau, parce que l'eau refroidie absorbe rapidement, avidement, la chaleur en excès contenue dans les corps plus chauds qu'elle enveloppe. On constate que les mouvements de l'animal deviennent de moins en moins actifs, de moins en moins étendus, de moins en moins réguliers, de moins en moins coordonnés, à mesure que s'abaisse sa température ; finalement, quand tout est tombé à zéro, l'animal est à peu près inerte ; il n'exécute que de rares et minimales mouvements, irréguliers et incoordonnés, quand on l'excite vigoureusement. Retiré de l'eau, et avant qu'il ait repris la température plus élevée de l'air, il reste immobile ou n'accomplit que quelques mouvements incertains et imprécis : il ne bondit plus, il se traîne, il rampe misérablement. Mais peu à peu, au contact de l'air plus chaud, la grenouille s'échauffe, et, à mesure qu'elle s'échauffe, elle recouvre une motilité plus parfaite. La motilité de la grenouille est donc fonction de la température.

Cette conclusion s'applique au cœur, organe moteur du sang dans les vaisseaux, comme aux muscles, organes moteurs des articulations et des membres : le rythme du cœur s'accélère quand augmente la température ; il se ralentit quand la température s'abaisse. Et de cela on peut se convaincre bien facilement. Supposons qu'une grenouille ait été fixée sur le dos, étalant largement la paroi antérieure de son thorax et de son abdomen sous les yeux de l'observateur ; en examinant la région du sternum, on reconnaît, aux jeux d'ombre et de lumière

qui s'y produisent, que la paroi thoracique est soulevée rythmiquement, chacun de ses soulèvements étant produit par une contraction du cœur sous-jacent. On compte ainsi, par exemple, quarante contractions quand l'atmosphère ambiante est à 15° ; on en compte trente à 10° ; on en compte vingt à 5° ; on en compte à peine dix ou douze à 0° ; et l'observation de ces faits intéressants se fait très aisément en immergeant la planchette, sur laquelle a été fixé l'animal, sous une mince couche d'eau se refroidissant au contact de petits blocs de glace. L'observation terminée, on ramène la planchette et son fardeau à l'air, dans lequel la grenouille se réchauffe peu à peu ; on note alors un retour progressif du rythme du cœur à sa primitive valeur. On peut d'ailleurs rendre ce rythme plus rapide au lieu de le rendre plus lent ; il suffit d'immerger la grenouille dans de l'eau tiède, à 30° par exemple.

Tous les autres appareils physiologiques se comportent comme les appareils musculaires : les nerfs sont rendus moins excitable par le refroidissement, plus excitable par l'échauffement ; dès lors, les phénomènes réflexes se manifestent d'autant mieux que la température est plus élevée, jusqu'à 40° environ. En pratiquant sur la face postérieure de la cuisse une incision cutanée longitudinale et écartant les deux masses musculaires sous-jacentes, on a mis à nu le nerf sciatique, qui préside à la sensibilité générale et à la motricité du membre inférieur ; on l'a chargé sur les deux fils d'un excitateur électrique, par lequel sont amenés des courants électriques d'induction, dont l'intensité peut être augmentée ou diminuée à volonté. Par tâtonnements, on détermine l'intensité minima de ces courants, pour laquelle il se produit une contraction des muscles du membre considéré, et c'est ce qu'on appelle le seuil de l'excitation motrice ;

puis on détermine de même l'intensité minima de ces courants, pour laquelle il se produit une réaction convulsive générale, comme il s'en produit quand un animal souffre, et c'est ce qu'on appelle le seuil de l'excitation dolorifique. En faisant cette double détermination sur le nerf dans des milieux à température plus ou moins élevée, on constate que les deux seuils sont d'autant plus élevés que la température est plus basse et inversement. Si on sectionne l'axe nerveux entre l'encéphale et la moelle, au niveau du trou occipital, entre le crâne et la première vertèbre, et si on suspend la grenouille ainsi préparée, on peut, en déposant à la surface d'une patte une gouttelette d'une solution acide (acide acétique dilué, par exemple), provoquer une réaction motrice plus ou moins étendue, c'est-à-dire intéressant un nombre de muscles plus ou moins considérable, selon que la concentration de la solution acide est plus ou moins grande. C'est là un réflexe de défense. Ce réflexe se produit plus ou moins tardivement, d'ailleurs, c'est-à-dire après une période d'incubation plus ou moins longue, et la réaction motrice subsiste plus ou moins longtemps, selon que la solution est plus concentrée ou plus diluée. Si, après avoir observé ces faits sur une grenouille, maintenue à une température de 15° par exemple, on répète les essais sur la même grenouille, refroidie à 5°, on constate, sans erreur possible, que, pour une même concentration acide, la réaction se produit plus tard, avec moins d'intensité et moins de durée qu'elle ne le faisait primitivement ; la concentration acide nécessaire pour faire apparaître la première réaction motrice, chez la grenouille refroidie, le seuil de l'excitation réflexe, est plus grande qu'elle ne l'était pour la grenouille non refroidie. Par contre, la réaction se produit plus tôt, avec plus d'inten-

sité et de durée qu'elle ne le faisait primitivement, si la grenouille a été échauffée à 25° , par exemple ; la concentration acide nécessaire pour faire apparaître la première réaction motrice chez la grenouille échauffée, le seuil de l'excitation réflexe, est plus petite qu'elle ne l'était pour la grenouille non échauffée.

Les phénomènes plus complexes, tels que les phénomènes de digestion et de nutrition, subissent dans le même sens les mêmes influences. Les matières ingérées par une grenouille refroidie restent plus longtemps inaltérées dans son estomac qu'elles n'y restent chez la grenouille échauffée, et cette différence reconnaît une double cause : le ralentissement des sécrétions et la diminution de leur activité chimique sous l'influence du refroidissement. Les oxydations organiques, qui traduisent à peu près exactement et exclusivement les faits essentiels de la nutrition, et dont nous pouvons connaître l'intensité en déterminant la quantité de l'oxygène consommé ou la quantité de l'acide carbonique produit, augmentent ou diminuent selon que la température augmente ou diminue, et leurs variations sont si rigoureusement l'image des variations de température qu'on pourrait sans doute, sans risquer de commettre une erreur même minime, apprécier la température du milieu ambiant par la détermination des échanges gazeux. C'est d'ailleurs là qu'on trouve l'explication de ce fait que nous avons ci-devant noté, à savoir que l'excès de la température de l'animal à sang froid sur la température du milieu ambiant est d'autant plus grand que cette dernière température est plus élevée. Cet excès résulte en effet de la chaleur produite par l'animal dans des conditions données, et cette chaleur produite représente une fraction, probablement toujours la même ou à peu près, de l'énergie dépensée

dans l'accomplissement des actes vitaux: si ceux-ci augmentent, et c'est ce qui se produit, comme nous venons de le rappeler, quand la température s'élève, la quantité de chaleur produite augmentera, et l'excès de la température de l'animal sur la température du milieu ambiant augmentera lui aussi.

La vie, ou plus exactement l'intensité de la vie des animaux à sang froid est strictement conditionnée par la température du milieu ambiant; l'animal à sang froid est l'esclave de cette température, il ne peut jamais la dominer. Et comme cette dernière peut être éminemment variable, sa vie est elle-même éminemment variable. L'animal à sang froid est presque équivalent, à ce point de vue, à la plante. Pendant les froids de l'hiver, l'arbre dépouillé de son feuillage est en état de mort apparente: il ne décompose plus l'acide carbonique de l'air, fixant le carbone et libérant l'oxygène; il ne respire plus à l'obscurité, consommant de l'oxygène et produisant de l'acide carbonique; il ne fait plus aucune des synthèses chimiques qui lui permettent de constituer ses réserves pendant la période de son activité; il ne forme plus de bois; il est inerte, rigoureusement inerte. Au printemps, quand la température s'élève, l'arbre développe ses bourgeons, étale ses feuilles et ses fleurs, fabrique de l'amidon ou du sucre, ajoute une enveloppe ligneuse à celles qu'il a fabriquées les années précédentes, etc., et cette activité vitale augmente ou diminue avec la température du milieu.

Les manifestations de la vie des végétaux diffèrent sans doute profondément des manifestations de la vie des animaux à sang froid, mais les conditions thermiques agissent de la même façon et dans le même sens sur ces deux groupes de manifestations. Une différence pourtant doit être relevée entre eux: durant l'hiver, quand la tem-

pérature est voisine de zéro, les végétaux sont vraiment en état de mort apparente ; aucun phénomène énergétique ne se passe plus en eux ; ils sont rigoureusement comme s'ils ne vivaient pas ; les animaux à sang froid sont simplement en état de vie extrêmement ralentie : le cœur continue toujours à battre, faiblement, lentement à coup sûr, mais assez pourtant pour assurer une circulation minime ; les échanges gazeux sont extrêmement réduits et les oxydations sont difficiles à manifester, mais on les reconnaît pourtant, si on emploie des méthodes précises et si on y apporte un soin suffisant. On peut, il est vrai, en refroidissant suffisamment l'animal à sang froid, — il faudrait abaisser sa température de quelques degrés au-dessous de zéro, — produire l'arrêt du cœur et l'arrêt des échanges ; mais ces arrêts marquent l'établissement de la mort vraie et non celui de la mort apparente, car le cœur arrêté et les échanges suspendus totalement par le froid le sont définitivement. Un froid très intense peut aussi tuer les végétaux, sans doute, mais la température de mort apparente et la température de mort réelle chez les végétaux diffèrent souvent de 10, de 15, de 20 degrés et plus ; elles correspondent au même nombre chez les animaux à sang froid. Le rapprochement qui a été proposé ci-dessus entre les végétaux et les animaux à sang froid ne saurait donc être considéré comme ayant une valeur absolue.

Quoi qu'il en soit, pendant l'hiver, la plupart des animaux à sang froid disparaissent : guidés par leur instinct, ils se sont cachés dans des retraites où ils sont à l'abri d'un trop vif refroidissement, incompatible avec la conservation d'une vie réduite au minimum ; au printemps, sous l'influence du renouveau de chaleur, ils reparaissent quand les bourgeons viennent d'éclater.



Les animaux à sang chaud ou à température constante se comportent tout autrement. Dans des conditions extrêmement variables de la température du milieu, ils conservent leur température constante, grâce à laquelle toutes les manifestations de leur vie présentent elles-mêmes une grande régularité : la vie de l'animal à sang chaud est vraiment indépendante de la température ambiante, au moins dans les limites de cette température ambiante compatibles avec la conservation de la température constante de l'organisme.

Quelle que soit la température du milieu, les muscles de l'homme se contractent toujours avec la même rapidité, avec la même puissance, pourvu que l'excitation qui provoque cette contraction ait la même intensité, et ce résultat est la conséquence de leur température constante, car les muscles de l'homme comme ceux des animaux à sang froid deviennent moins excitables quand, artificiellement, on est parvenu à abaisser leur température. Quelle que soit la température du milieu, le cœur de l'homme présente un rythme constant, pourvu que des causes physiologiques ou pathologiques exceptionnelles ne viennent pas le modifier, et ce résultat est la conséquence de sa température constante, car le rythme du cœur de l'homme se ralentit comme celui des animaux à sang froid, quand accidentellement sa température s'abaisse au-dessous de la normale. Quelle que soit la température du milieu, les nerfs de l'homme présentent toujours une même conductibilité, et si l'on observe chez lui des variations de l'excitabilité réflexe, il en faut en général chercher la cause dans un phénomène intra-organique et non dans une modification de la température ambiante ; et cette constance des propriétés nerveuses résulte de la

constance de la température du corps, car, si l'on refroidit artificiellement un segment de nerf, on reconnaît que sa conductibilité diminue et peut disparaître si le refroidissement est suffisant ; et si on refroidit artificiellement l'organisme tout entier, on reconnaît que l'excitabilité réflexe devient rapidement moindre, puis minime. Le refroidissement extérieur n'entrave pas et ne diminue pas les phénomènes de la digestion de l'homme et des animaux à sang chaud, parce que les organes de la digestion, profondément enfouis dans l'organisme, y sont bien à l'abri des modifications thermométriques, et sécrètent dès lors un suc aussi abondant et aussi actif, que le milieu ambiant soit à une température voisine de zéro ou qu'il soit à une température voisine de 30 degrés. Chez les animaux à sang froid, le refroidissement du milieu extérieur, qui a pour conséquence un refroidissement de l'organisme, diminue considérablement les échanges gazeux et les combustions intra-organiques ; chez les animaux à sang chaud, le refroidissement du milieu extérieur, qui n'a pour conséquence aucun refroidissement de l'organisme, ne diminue ni les échanges ni les combustions, mais, tout au contraire, les augmente considérablement, et dans la mesure nécessaire pour assurer une production de chaleur supplémentaire, capable de maintenir l'organisme à sa température normale : c'est là, en réalité, la seule modification produite dans l'organisme des animaux à sang chaud par le refroidissement ; mais cette modification ne traduit pas, on le comprend aisément, une dépendance servile de l'organisme vis-à-vis du milieu ambiant ; elle traduit, bien au contraire, une activité propre de l'organisme luttant vigoureusement par les moyens dont il dispose contre l'influence que pourrait

exercer sur sa température propre l'abaissement de température du milieu.

Pour maintenir sa température constante, quand le milieu se refroidit, l'organisme dispose de deux moyens : il peut augmenter la quantité de chaleur qu'il produit ; il peut diminuer la quantité de chaleur qu'il laisse rayonner autour de lui. L'analyse physiologique a démontré que chaque fois, sans aucune exception, que la température du milieu s'abaisse, la quantité d'oxygène consommé et la quantité d'acide carbonique produit augmentent, et augmentent d'autant plus que la température extérieure s'est plus abaissée. C'est dire que, dans ces conditions, les combustions sont toujours augmentées, et d'autant plus augmentées que l'abaissement de la température extérieure est plus grand ; donc, sous l'influence du refroidissement du milieu, la quantité de chaleur produite est plus grande. Ce résultat n'est évidemment obtenu que si une quantité plus grande de réserves organiques est brûlée, et par suite le refroidissement du milieu a pour conséquence une dépense plus grande des réserves, et nécessite une consommation alimentaire plus grande, faute de quoi l'organisme manquerait de combustible et ne pourrait compenser ses pertes calorifiques et par conséquent se maintenir à sa température normale. L'analyse physiologique a fait connaître aussi un second moyen de défense contre le refroidissement, moins efficace que le premier sans doute, mais qui rend pourtant quelques services et qu'on ne doit pas oublier de mentionner. Sous l'influence du refroidissement, par un acte nerveux complexe, mais admirablement ordonné, les vaisseaux sanguins des téguments se resserrent et la circulation de la peau est diminuée ; or, si les organes pro-

fonds, muscles et viscères, fabriquent abondamment de la chaleur, la peau en fabrique assurément moins, et elle emprunte au sang qui lui arrive des régions profondes et chaudes de l'organisme une partie de la chaleur dont elle a besoin pour remplacer celle qu'elle ne cesse de perdre à la périphérie. Si donc la circulation cutanée est diminuée, si le sang arrive en moindre quantité à la peau, celle-ci se trouve privée d'une partie de la chaleur dont elle pouvait précédemment disposer, et nécessairement elle se refroidit : ce refroidissement diminue évidemment le rayonnement calorifique, — puisque ce dernier dépend de la différence des températures de la peau et du milieu, — et concourt par là à préserver l'organisme du refroidissement. On a traduit ces faits par cette formule : l'organisme sacrifie sa température cutanée pour conserver sa température profonde.

On peut encore préciser, à condition de schématiser un peu, le rôle respectif de ces deux moyens dans la défense de l'organisme contre le refroidissement. Un homme peu vêtu est dans une enceinte à une température de 20 degrés ; brusquement, il passe dans une enceinte à 5 degrés : en fort peu de temps, en quinze ou vingt secondes par exemple, la peau a pâli ; ce qui traduit nettement le phénomène de resserrement des vaisseaux sanguins dont nous avons parlé, et c'est là la première réponse de l'organisme à l'attaque brusquée du froid. Et puis la respiration devient plus profonde, ce qui traduit à nos yeux l'augmentation de la ventilation pulmonaire et l'augmentation des échanges gazeux qui en est la conséquence. Maintenant l'organisme lutte contre le refroidissement par tous les moyens dont il dispose, mais ce n'est que pour quelques instants. Bientôt la peau, tout d'abord pâle, reprend progressivement sa coloration rosée,

puis devient rouge, sous l'influence d'une hyperémie qui traduit la dilatation de ses vaisseaux sanguins succédant au resserrement primitif, comme le repos succède dans tous les organes à l'activité. — Il semble que ces deux moyens de défense peuvent être comparés aux moyens de défense dont les nations modernes disposent contre leurs ennemis : elles ont placé à la frontière des troupes de couverture qui doivent entrer en action à la première attaque de l'envahisseur et protéger le territoire contre l'invasion précoce. Grâce à cette résistance, les masses des armées peuvent se réunir et s'organiser dans la profondeur du pays, pour entrer en ligne quelque temps après. A ce moment, les troupes de couverture, épuisées et décimées, peuvent céder et disparaître : elles ont rempli leur rôle, qui était tout provisoire ; l'armée nationale est prête pour la défense et pour la victoire.

Nous pouvons pousser plus loin encore notre comparaison. L'armée nationale, pour défendre efficacement le territoire, doit être constamment ravitaillée en hommes, en munitions, en nourriture, etc., qui ont dû être judicieusement accumulés en arrière. Si le ravitaillement est insuffisant, c'est la défaite, la déroute et l'invasion. D'autre part, l'armée nationale ne saurait résister indéfiniment si les ressources de l'ennemi sont infiniment supérieures aux siennes et indéfiniment renouvelables, et dans ce cas encore, c'est la défaite, la déroute et l'invasion. De même, l'organisme, pour défendre sa température, doit posséder des réserves qu'il a constituées jadis, alors qu'il n'avait pas à lutter contre un refroidissement intense, et, pour réussir dans son effort, il ne doit pas être exposé à un froid trop vif ou trop prolongé.

On sait avec quelle facilité, dans un milieu qui n'exerce pas d'influence sur les hommes sains, reposés

et bien nourris, se refroidissent les hommes épuisés par le travail ou par la maladie, c'est-à-dire les hommes qui ont brûlé leurs réserves nutritives pour subvenir aux besoins de leur travail ou de leur température fébrile, sans pouvoir les remplacer par une alimentation suffisante ; et ces faits, incontestables et incontestés, établissent la nécessité de réserves abondantes dans un organisme qui doit lutter contre le refroidissement.

Si un homme est exposé dans une atmosphère à température très basse sans être suffisamment vêtu, ou s'il est plongé dans un bain froid qui absorbe (ceci résulte de la grande conductibilité calorifique de l'eau et de son avidité extrême pour la chaleur), qui absorbe une beaucoup plus grande quantité de chaleur que l'air, il se peut que son organisme soit inhabile à fabriquer de la chaleur supplémentaire en quantité suffisante pour satisfaire aux besoins nouveaux de l'organisme, et le refroidissement se produit nécessairement. Il ira d'ailleurs en s'accroissant progressivement, car les tissus producteurs de chaleur chez l'homme, comme ces mêmes tissus chez les animaux à sang froid, possèdent une activité moindre à 36 degrés qu'à 37 et moindre à 35 qu'à 36 ; si donc le milieu extérieur reste le même, et si l'organisme à 37 degrés ne peut suffire à la dépense calorifique qui lui est imposée, l'organisme à 35 degrés y suffira moins encore et le refroidissement s'accroîtra. C'est ce qui se produit par exemple quand l'homme est plongé dans un bain très froid, dans un bain à 5 degrés par exemple : presque aussitôt, sa température s'abaisse et ne cesse de s'abaisser que si on retire le sujet du bain, pour le ramener dans l'air, où, la dépense calorifique étant considérablement diminuée, il pourra peut-être y suffire et recouvrer sa température normale.

Si un homme est plongé dans un bain froid, à 15° par exemple, il peut, pendant un temps plus ou moins long, dix, quinze, vingt minutes, une demi-heure peut-être, maintenir sa température à 37° , en augmentant considérablement ses dépenses, et y parvenir grâce à l'abondance des réserves de combustible qu'il avait précédemment amassées. Mais finalement ces réserves s'épuisent, les combustions sont nécessairement réduites, la quantité de chaleur produite devient insuffisante pour réparer les pertes, le refroidissement commence, et, ici encore, il va constamment en s'aggravant, et parce que les réserves s'épuisent de plus en plus et parce que les tissus producteurs de chaleur deviennent de moins en moins actifs à mesure qu'ils se refroidissent. Ici encore le refroidissement ne peut être arrêté et compensé que si l'organisme est ramené dans des conditions où la dépense calorifique est réduite à un taux qui ne dépasse pas la capacité actuelle de production calorifique de l'organisme.

L'animal à température constante, qui a commencé à se refroidir et qui, de ce fait, n'est plus un animal à température constante, n'est pourtant pas assimilable à l'animal à température variable. Ce dernier suit passivement les oscillations de température du milieu ambiant et ne fait rien pour s'y soustraire ; jamais ses dépenses n'augmentent quand la température extérieure s'abaisse ; le premier, au contraire, même quand il se refroidit, lutte contre le refroidissement autant qu'il le peut, en faisant feu de tout bois, et, grâce à cette lutte désespérée, il maintient sa température sinon à sa valeur normale, du moins à un niveau très supérieur à la température du milieu. L'animal à sang froid est un esclave absolument docile, vis-à-vis de la température du milieu extérieur ; l'animal à sang chaud, même quand il est dé-

bordé et qu'il succombe, est invariablement, inlassablement et jusqu'à la mort, un sujet révolté, qui n'accepte jamais la domination du vainqueur.

Supposons que l'organisme vaincu ne puisse maintenir sa température normale : il se refroidit, et, comme nous l'avons dit, il se refroidit progressivement et à une allure accélérée. Tout d'abord, s'il s'agit d'un homme, chez lequel l'analyse peut se faire plus exactement que chez l'animal, il éprouve une sensation de froid, il frissonne, il claque des dents ; mais bientôt il se sent envahir par une torpeur de plus en plus puissante, torpeur physique et torpeur psychique : ses mouvements deviennent plus lents, ses sensations s'émoussent, ses pensées s'endorment ; il tombe dans un état qui rappelle le sommeil hivernal de la marmotte, avec sa respiration diminuée et son cœur ralenti, mais qui n'est pas un véritable sommeil, car il ne comporte ni rêves, ni réveils spontanés ou provoqués ; finalement, la mort, une mort douce entre toutes, car elle vient sans angoisses et sans souffrances, la mort marque la fin de cette décroissance graduelle de toutes les fonctions organiques. Les mammifères meurent en général quand leur température profonde s'est abaissée à 18 ou 20° ; l'homme semble devoir mourir entre 20 et 24°.

Dans ce refroidissement, les biologistes distinguent d'ordinaire deux phases successives : une première phase, correspondant à peu près pour l'homme aux températures de 37 à 32°, et une seconde correspondant à peu près aux températures de 32 à 20°, sans qu'il soit possible de fixer rigoureusement la frontière de ces deux phases. Durant la première, l'organisme a conservé la propriété de revenir par ses propres moyens à la température normale, pourvu qu'on supprime la cause actuelle

de son refroidissement : un naufragé flotte, accroché à une épave ; sa température s'est maintenue constante pendant quelque temps, mais l'eau est froide et l'homme finit par se refroidir, il n'a plus que 34° quand on le sauve ; on le sèche ; il frissonne, et, de ce fait, sa température remonte peu à peu, pour, finalement, plus ou moins vite selon l'état de ses réserves, revenir à sa valeur normale, sans qu'on ait été obligé de recourir à un réchauffement artificiel. Durant la seconde période, l'organisme a perdu cette propriété de revenir par ses propres moyens à la température normale, et si l'on ne venait à son secours par des bains chauds ou des enveloppements chauds, le sujet se refroidirait de plus en plus et mourrait par insuffisance thermique, moins vite sans doute, mais aussi sûrement que si les causes de son refroidissement avaient continué à agir : un naufragé a fui dans un bateau de sauvetage, il a ramé jusqu'à épuisement, il est tombé de fatigue au fond de la barque ; la brume glacée l'enveloppe, il se refroidit, il s'endort d'un sommeil de marmotte, il se refroidit encore : sa température est tombée à 28° ; on le sauve, on le sèche, on l'étend sur un lit dans une cabine à 20°, il continue à se refroidir : une heure après son sauvetage, sa température est descendue à 26°, il est condamné à mort, à moins que, le plongeant dans un bain à 37°, on ne supplée à l'insuffisance de son organisme : sa température remonte alors passivement, elle atteint 28, 30, 32° et plus ; il est sauvé, car il peut dès lors, dans cette cabine à 20°, assurer par lui-même son retour à la température normale.

Ces deux phases que nous distinguons ici ne correspondent pas à deux états foncièrement différents ; mais elles ont une valeur médicale, et leur connaissance permet au médecin de régler plus judicieusement son in-

tervention, quand il se trouve en présence d'un homme refroidi, qu'il ne le saurait faire s'il ignorait cette distinction.



Sans doute, me dira-t-on, tout cela est fort bien, mais nous sommes loin, semble-t-il, du sommeil de la marmotte ; revenons à la question, s'il vous plaît. Nous y voici.

Pendant l'été, lorsque la température de l'atmosphère est supérieure à 10° , la marmotte est un animal à sang chaud, comme tous les mammifères, comme l'homme ; elle a une température constante comprise entre 38 et 39° , comme le lapin. Pour maintenir à ce niveau sa température, elle fabrique de la chaleur ; elle en fabrique plus ou moins selon que la température de l'air est plus basse ou plus élevée, et par conséquent elle consomme en quantité plus ou moins considérable le combustible, c'est-à-dire le sucre ou la graisse, qu'elle possède en son organisme. Sa dépense doit être modérée, parce qu'elle est enveloppée d'une fourrure longue et épaisse qui la protégerait à coup sûr très efficacement contre le refroidissement. Grâce à cette température fixe et élevée, la marmotte est vive et son activité fait un contraste frappant avec l'inertie absolue qu'elle présente durant l'hiver. Elle mange abondamment, presque avec voracité, digère vite et fixe, dans son foie, dans ses muscles et sous sa peau, ces abondantes réserves sucrées et grasses dont elle vivra pendant la période de son jeûne hivernal.

Mais, voici la fin de l'automne, il fait frais, la température est tombée un peu au-dessous de 10° . Brusquement, la marmotte abandonne la lutte contre le refroidissement ; sa température baisse jusqu'au voisinage de

la température du milieu ambiant, jusqu'à 12 à 15° par exemple quand l'air est à 10°. Et puis, voici l'hiver ; il fait froid, même dans la retraite profonde où s'est réfugiée la marmotte ; sa température baisse encore, suivant passivement les oscillations de la température extérieure, comme si la marmotte était un animal à sang froid. Comme ce dernier, elle ne réagit pas pour maintenir sa température au-dessus de celle du milieu ; comme ce dernier, elle a une température toujours un peu supérieure à la température du milieu, l'excès sur le milieu étant d'autant moindre que la température est plus basse ; comme ce dernier, elle présente des manifestations vitales infiniment réduites : sa respiration est peu fréquente, son cœur est extrêmement lent, ses mouvements sont rares et misérables, ses réactions sont faibles et tardives, ses combustions ne représentent plus que le cinquantième de ce qu'elles étaient vers la fin de l'été, son alimentation est suspendue, elle vit sur ses réserves. Tels sont les faits.

La marmotte dans l'air à 10° se refroidit et cesse d'être un animal à sang chaud ; mais ce qui doit retenir l'attention, ce n'est pas seulement son refroidissement, c'est aussi et surtout l'abandon de la lutte contre le refroidissement. En parlant des animaux à sang chaud, nous avons noté qu'ils se refroidissent également quand la température extérieure est trop basse et quand ils ont fortement entamé leurs réserves, mais nous avons également noté qu'ils continuent à lutter contre le refroidissement, en exagérant leurs combustions autant qu'ils le peuvent et que le leur permet l'état actuel de leurs réserves. Si l'on plaçait un homme nu et immobile dans une atmosphère à 10 ou 15°, il se refroidirait après un temps de lutte efficace plus ou moins prolongé ; il se re-

froidirait, mais non pas en s'abandonnant au refroidissement ; il s'efforcerait de soutenir la lutte en maintenant ses combustions bien au-dessus du taux normal et en brûlant ses réserves sans compter. Le refroidissement de la marmotte est d'ailleurs remarquablement précoce : sans doute, l'homme commence à se refroidir, quand il est nu et immobile, à 12 ou 15°, mais l'homme n'a pas le corps protégé contre le refroidissement par une épaisse fourrure, comme la marmotte, et, à coup sûr, à part l'homme, aucun animal mammifère, même parmi les moins bien vêtus, ne se refroidit à 10°. La marmotte est donc bien devenue un animal à sang froid, et cette conclusion est encore confirmée par la survie de la marmotte refroidie au-dessous de 20°. L'homme et les mammifères peuvent se refroidir, nous l'avons vu ci-dessus ; à mesure que leur température profonde s'abaisse, leurs fonctions vitales, motricité, sensibilité, nutrition, s'atténuent progressivement jusqu'au moment de la mort, qui arrive sans incident quand le sang n'a plus que 20° environ. La marmotte, au contraire, peut se refroidir à 15, à 10, à 5° même sans en mourir, et, en cela, encore une fois, elle est animal à sang froid.

Nous avons reconnu ci-dessus qu'en abaissant progressivement la température d'un animal à sang froid à zéro et au-dessous de zéro, on finit par déterminer chez lui la mort, et cette mort arrive comme la conséquence d'une diminution régulière et ininterrompue de toutes les fonctions vitales : aucun incident ne vient troubler la progression régulière de cette insuffisance organique. Si les choses de la biologie pouvaient se traiter par le raisonnement, nous admettrions que la marmotte, ancien animal à sang chaud, devenue animal à sang froid, pourra mourir refroidie, comme la grenouille ou comme le ser-

pent, quand la température de son corps sera tombée au-dessous d'une certaine valeur, sans qu'aucun fait intéressant ait marqué cette période de refroidissement graduel ; mais les choses de la biologie ne se traitent pas par raisonnement, et celui qui le ferait se réserverait de terribles surprises.

Supposons que, dans la retraite qu'elle s'est choisie pour ne point être exposée à un froid trop vif, la marmotte, contrairement à ses prévisions, soit soumise, par suite d'un abaissement anormal de la température ambiante, d'une prolongation exagérée de l'hiver, ou d'un accident quelconque, à un refroidissement trop considérable ; supposons que sa température descende à 2 ou 3°, alors un phénomène imprévu et inexplicable se produit. La marmotte reprend la lutte contre le refroidissement ; bien que considérablement refroidie, elle réussit dans sa tentative : sa respiration s'amplifie, son cœur s'accélère, ses combustions deviennent plus vives ; elle s'échauffe ; elle y met le temps, certes, c'est une affaire d'heures, même de beaucoup d'heures, mais elle s'échauffe pourtant, si longtemps et si bien qu'elle atteint les 38 à 39° qu'elle avait durant l'été. Elle a dépensé beaucoup, il est vrai, pour y parvenir, et ses réserves en sont singulièrement diminuées, mais elle y est parvenue, et cela lui suffira sans doute pour se chercher une autre retraite, plus profonde et mieux protégée, afin de se mettre à l'abri d'un froid trop vif, pour pouvoir reprendre sans danger son sommeil interrompu.

Il est encore une autre circonstance qui coupe le sommeil de la marmotte, et qu'il faut signaler, parce qu'elle montre les soins extrêmes qu'a pris la nature pour assurer le bien-être de ce petit animal. Deux ou trois fois durant le long hiver, la marmotte se ranime en se réchauf-

fant, malgré que la température ne se soit pas anormalement abaissée. Elle sort de son refuge, s'en éloigne de quelques pas et s'en va vider sa vessie ; et cela lui permet de conserver une propreté irréprochable en son logis et de ne pas laisser souiller sa fourrure par l'urine qui, s'accumulant progressivement dans sa vessie, eût fini par en forcer la porte pour se répandre au dehors.

Et voici que, par ces particularités remarquables, la marmotte se sépare nettement des animaux à sang froid, qui, eux, restent plongés dans le sommeil hibernale sans rémission possible tant que dure le froid, dût leur vie être menacée et détruite. La marmotte refroidie au voisinage de zéro redevient animal à sang chaud, et même animal à sang chaud prodigieusement puissant pour lutter contre le refroidissement. Nous avons vu, et nous avons insisté sur ce fait, que, lorsque l'homme se refroidit au-dessous de 32° , il ne peut plus revenir à la température de 37° par ses propres moyens, même si les causes primitives de son refroidissement sont supprimées ; il ne peut être réchauffé qu'artificiellement. Et voici que la marmotte, cette pauvre marmotte, qui n'avait pu résister à une température de 10° , étant elle-même à 38 ou 39° , voici que la marmotte se réchauffe toute seule, sans aucun secours extérieur, pour recouvrer une température de 38 ou 39° , n'ayant elle-même qu'une température de 2 ou 3° . C'est là le plus puissant effort calorifique dont un biologiste ait été le témoin. La marmotte est paradoxale.

Mais, me demandera-t-on peut-être, pourquoi la marmotte est-elle ainsi plongée dans le sommeil hibernale, et quelle est la signification de celui-ci ? La marmotte vit dans les montagnes ; elle vit de racines, de tiges tendres et de feuillages délicats ; le froid vient, les feuilles sont tombées, les tiges sont durcies, les racines sont dissimu-

lées dans la terre glacée ; la marmotte va mourir de faim. Elle pourrait sans doute émigrer, et, sans songer à traverser la mer, comme font les oiseaux grands voiliers, elle pourrait descendre au moins dans la plaine et se rapprocher de nos demeures pour y glaner quelques miettes, que nous lui donnerions avec joie, car la marmotte est sympathique. Oui, mais la marmotte a peur des dangers de la plaine, et elle se défie de l'homme, même quand il semble généreux. Doit-on vraiment l'en blâmer ? Et puis la marmotte n'a pas nos idées modernes : c'est une vieille personne fort aristocratique, qui aime ses aises et son chez-soi et qui déteste la vie vagabonde que les parvenus mènent de nos jours : elle préfère son trou aux palaces, et elle a bien raison. Elle pourrait aussi accumuler en son terrier des provisions pour l'hiver, de bonnes grosses racines bien gorgées de sucre qu'elle mangerait en les savourant en famille ou entre amis. Oui, mais la marmotte est insouciante, et c'est peut-être ce qui fait son charme : c'est si bon de vivre là-haut, c'est si bon de se chauffer au beau soleil et de respirer l'air vivifiant des hauts plateaux, c'est si bon de grignoter quand l'envie vous en prend, c'est si bon de flâner parmi les roches et les herbes parfumées, c'est si bon de rêver et de philosopher dans l'azur lumineux des monts ! Alors vivons et profitons de tous ces biens, à quoi bon amasser des provisions qui seront peut-être pillées ou détruites, à quoi bon thésauriser ? Sans doute, il y a demain, sans doute, il y a l'hiver ; mais demain sera aussi un beau jour, et l'hiver est encore bien loin. Et puis la nature y pourvoira. Et la marmotte a bien raison, la nature y a pourvu.

A la fin de la saison chaude, la marmotte est abondamment munie de réserves nutritives ; son foie et ses mus-

cles sont littéralement gorgés de glycogène, qui se transformera peu à peu en sucre combustible quand le besoin s'en fera sentir ; le tissu sous-cutané et toutes les logettes interorganiques qui peuvent l'abriter sont bourrés de graisse. Avec tout ce dont elle dispose à ce moment, la marmotte subirait allégrement un jeûne de deux semaines, durant lequel elle devrait faire assez de chaleur pour conserver sa température estivale de 38 à 39 degrés. Mais elle s'abandonne au sommeil hibernant, elle se refroidit, elle ne fabrique plus de chaleur pour se maintenir à une température élevée ; le peu qu'elle en produit est un simple déchet des transformations énergétiques dont elle est le siège, et grâce auxquelles les mouvements respiratoires et les mouvements du cœur s'accomplissent encore. Mais elle n'a plus à se chauffer, et, de ce fait, elle économise au moins les neuf dixièmes de ce qu'elle brûle en temps chaud ; au lieu de pouvoir supporter un jeûne de deux semaines, elle en supporterait fort bien un de vingt semaines. Et puis sa respiration est réduite à un minimum, et son cœur n'accomplit plus qu'un travail restreint, ses muscles ne fonctionnent plus et ses glandes digestives ou autres sont réduites au repos ; et, de ces faits, la dépense est encore réduite assurément des neuf dixièmes : au lieu de pouvoir supporter un jeûne de vingt semaines, la marmotte en supporterait fort bien un de deux cents semaines, quatre ans ! Le sommeil hibernant est donc une merveilleuse assurance contre la privation d'aliments.

Et si l'on veut bien réfléchir, on se rendra compte que la marmotte doit économiser pendant les nuits fraîches comme elle économise pendant l'été. Après avoir vagabondé gaîment au soleil durant une chaude et claire journée d'été, elle rentre en sa demeure ; la nuit tombe,

la fraîcheur vient, le froid est vif sur les hauteurs ; la marmotte s'endort, mais non pas seulement de notre banal sommeil nocturne ; elle se refroidit et ne dépense plus jusqu'au retour du soleil du lendemain ; son sommeil est d'ailleurs le plus profond, le plus calme qui soit. Imprudence, dira-t-on peut-être, car, pendant ce sommeil sans réveils faciles, la marmotte va être à la merci de ses ennemis. Oui, sans doute, mais les ennemis sont-ils vraiment si nombreux là-haut dans la montagne ? Et puis la marmotte n'est-elle pas avisée et ne sait-elle pas se dissimuler si bien que nul ne saurait la découvrir ?

Enfin, il semble bien vraisemblable, quoique cela ne résulte pas de recherches expérimentales, que, durant son sommeil hibernale, la marmotte ne vieillit pas, puisque, durant cette période, ses organes ne fonctionnent pas ou ne fonctionnent que pour mémoire. Aussi peut-on dire que, parmi les mammifères, la marmotte est bien celui qui emploie le mieux le temps que lui a prêté la nature ; les autres en gaspillent une bonne part en la consacrant au sommeil vulgaire, durant lequel ils vieillissent aussi bien que durant la veille ; la marmotte, elle, grâce à sa vie intermittente, emploie vraiment tout son temps à vivre. Heureuse marmotte ! Si les hommes pouvaient, comme toi, se livrer au sommeil hibernale, et s'ils avaient la sagesse d'en user, quand est venue la vieillesse, ils sauraient sans doute arriver aux âges vénérables des patriarches des temps bibliques et voir naître les enfants de leurs arrière-petits-enfants !

MAURICE ARTHUS.

UNE VAUDOISE DU BON VIEUX TEMPS

Fragments d'une correspondance
et du « Journal secret » d'une jeune fille
1807-1821

SECONDE PARTIE¹

Le malheur des temps n'empêche pas la petite cour de chercher à s'amuser. On donne des bals, des soirées ; on fait des tableaux vivants, divertissement très prisé à cette époque. Louise Martin prend sa part de tout cela, mais sans y mettre beaucoup d'entrain :

Lundi soir, 22 février 1813.

Au milieu de ces fêtes, j'ai toujours souffert, — et nous avons toujours été dans l'inquiétude sur la terminaison de cette guerre : les Russes sont à Berlin. La Grande-Duchesse, craignant pour sa sûreté personnelle du fait des Français, — craintes que beaucoup de gens ont eues, — me prit à part il y a quelque temps, et me dit qu'elle n'était pas sûre de ce qu'elle deviendrait ; qu'en cas de malheur, il faudrait prendre telle et telle mesure qu'elle m'indiqua. Elle me remettrait, ajouta-t-elle, la clef de papiers importants pour ses enfants, et qu'elle n'avait pas pu brûler. Ses diamants restaient pour eux. De l'argent, elle s'était arrangée pour que nous n'en manquassions pas. Comme médecin, nous pourrions prendre Schwab, pour cavalier M. de Gersdorf.

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juin.

J'étais très affectée. Elle parla de l'idée qu'elle avait eue d'envoyer les princesses dans un endroit qui eût chance, dans l'avenir, d'être plus tranquille, mais impossible de le trouver en Allemagne. Elle avait pensé à la Suisse, mais c'était trop loin. Il faudrait voir les événements. « Dans tous les cas, je compte sur vous, me dit-elle, et que vous n'abandonnerez point mes enfants. Si l'on m'emmenait en France, je demanderais à les avoir. Si on me laisse choisir le lieu de ma captivité, ce sera certainement la Suisse. » Elle parla avec infiniment de bonté et de confiance pour moi, de noblesse et d'ouverture à l'égard de sa famille d'ici. J'en fus fort touchée, et cette conversation m'a rapprochée d'elle et m'a disposée à l'aimer, d'autant plus que depuis quelque temps elle est vraiment amicale dans sa manière d'être avec moi.

Jeudi 25 au soir.

Hier, la Grande-Duchesse, me voyant inquiète, m'a parlé de nouveau. Le Duc et la Duchesse ont enfin pris l'alarme, et lui ont proposé de partir. Elle leur a fait observer que, dans ce moment, elle ne croyait pouvoir le faire avec honneur, puisqu'il faudrait *fuir* ou errer ici ou là ; que sa famille ne pouvait la joindre ; que quitter au moment qu'on attend les Russes, tandis qu'elle était restée au milieu de leurs ennemis, ne convenait pas ; que les dangers et la crainte pour leurs Etats vis-à-vis de la France étaient les mêmes qu'au commencement, et pires, puisqu'alors elle allait voir sa mère, et qu'aujourd'hui elle fuirait par peur ; que le parti qui lui paraissait le plus noble, le plus raisonnable, était de s'abandonner à sa destinée et de l'attendre de pied ferme ; qu'elle s'y arrêta donc. Ils sont convenus de tout cela et ont tout approuvé. Mais le Duc parut fort sombre et l'effraya en lui disant qu'il prévoyait un fort grand remueménage, qu'il ne pouvait répondre de rien, et pas même qu'une balle ne tombe pas dans son appartement.... Cette pauvre Grande-Duchesse, tout en affectant beaucoup de fermeté, en riant même, était bien loin d'être tranquille. Je lui dis qu'elle me paraissait avoir pris le bon parti, que Dieu le bénirait sans

doute, et qu'elle n'aurait point à s'en repentir ; que je ne pouvais pas non plus supporter l'idée qu'elle allât ailleurs que chez les siens ; et je lui demandai s'il n'y aurait pas moyen pour elle d'expédier un messenger à l'Empereur¹ qui était si près, et qui pourrait l'envoyer chercher. « Oh ! dit-elle, cela offrirait trop de difficultés. » Mais que son frère n'y pensât point me semble inconcevable. N'avoir pas cherché un moyen de donner des nouvelles à sa sœur depuis qu'il est en Prusse, me paraît bien extraordinaire.... Enfin, elle conclut qu'il fallait attendre, et il ne fut plus question d'éloigner les enfants. Quant à moi, je ne mettrai pas ceux-ci en avant, parce qu'on pourrait se tromper sur mes motifs, et qu'au fond je préfère beaucoup qu'ils soient ici, sous l'œil de leurs parents, que d'en être chargée dans les temps de trouble où nous vivons. Cependant je ne suis pas tranquille. Tout le monde, du reste, est agité, dans l'attente d'événements ; on peut être foulé par les uns et les autres. Des révolutions paraissent couvrir dans toutes les têtes.... Que Dieu nous aide ! Je crains que les Russes ne s'embarquent mal à vouloir délivrer l'Allemagne, et qu'ils n'en deviennent dupes. Enfin, si cette situation dure, je deviendrai politique et demi, et hypocondre de tous les détails qui arrivent.... On s'est battu dans les rues de Berlin, les Russes tuaient à droite et à gauche ; ils étaient entrés, les Français ayant oublié de fermer les portes. On a capitulé bientôt, de sorte que ceux-ci ont pu sortir ; et c'est sûrement le tas de voitures qui ne cessent de passer jour et nuit depuis trois ou quatre jours.

Mardi 9 mars.

Point de lettre de mon paresseux père, mais hier, une bonne de M^{lle} Mazelet qui me rassure sur sa santé. Ils sont bien tous. Mais on a de tristes nouvelles des officiers suisses. Ils se sont fait honneur par leur bravoure, mais aussi ils sont abîmés. Le pauvre Marc Warnery est resté les mains gelées et la goutte au pied, en novembre, à Vilna, et dès lors on n'en a aucune nouvelle. C'est lamentable. Il doit avoir été fait prisonnier par les Russes. On a écrit à M^{lle} de Sybourg de s'en informer.

¹ Alexandre I^{er}.

4 avril.

Mlle *** est venue me dire que S. A. I., ayant reçu des lettres de son frère ¹, qui l'engageait à se rendre en Bohême, où elle le verrait, elle s'était décidée à partir avant que les Français vinsent l'en empêcher, qu'elle partirait le mardi 6 de grand matin ; que ses dames viendraient ensuite ; plus tard aussi la princesse Auguste, qui dans ce moment est malade de ses dents ; mais qu'il ne fallait pas en dire un mot. J'ai pris une émotion affreuse... j'en suis malade. Je m'éloigne encore plus de la Suisse et de tout moyen d'y retourner. Je serai malade en route... je le suis déjà. Tout doit être prêt, et pourtant on ne doit rien dire. Je ne sais où j'en suis.

Dimanche 4.

Tout est changé : on part seulement mercredi matin, mais rien ne doit se dire avant demain soir, ou mardi matin. S. A. I. me fait pitié, quoique je trouve qu'elle ait tort de s'en aller ; tout danger est probablement passé, et ses parents le prendront en mauvaise part. Je suis tout à fait hors de moi. M^{me} Batsch reste avec la Princesse Auguste, et ne viendra point pour que le Prince, qui ne peut naturellement pas quitter, ait une distraction.

Mardi 6.

Nous sommes sens dessus dessous. Les malles, les coffres, tout à faire, et des visites qui vont et viennent continuellement, et qui redoublent mon désespoir. Je ne me rappelle pas de journée plus pénible depuis la mort de ma pauvre mère. Et tout ce que je crains pour Weimar !... Que le bon Dieu ait pitié de nous !... M^{me} Schiller m'a envoyé en cadeau trois volumes des œuvres de son mari, et M^{me} de Wolzogen m'a apporté trois paires de gants danois. Adieu, mon pauvre Weimar !

Tœplitz, lundi 26.

... Plusieurs petites choses m'ont peinée, et entre autres que S. A. I. m'ait fait des reproches de ce que sa fille était retardée. (Ce n'est pas du tout mon avis.) Elle trouve inconcevable que la Princesse ne sache pas rendre compte des mots *devoir* et *pro-*

¹ L'empereur Alexandre I^{er}.

chain. Hier après-midi, elle recommença à me dire qu'il était tout à fait inconcevable que je ne voulusse pas faire prier sa fille. Je lui répondis que jusqu'à présent elle n'aurait pas compris ce qu'elle faisait. Elle répliqua qu'elle ne le comprendrait qu'à seize ans, et qu'on ne pouvait pas les attendre. J'expliquai que j'avais voulu retarder jusqu'à la belle saison, et la préparer par quelques conversations sur Dieu, qu'amènerait le spectacle des beautés de la nature ; mais S. A. voulait, me dit-elle, que sa fille prit de bonne heure de bonnes habitudes, elle affirmait que tout ce que nous faisons de bien était d'abord habitude, prier Dieu et le servir comme le reste ; enfin elle voulait absolument que sa fille dît matin et soir *Notre Père*. Je répondis à S. A. I. qu'elle était certainement maîtresse de sa fille, mais non de me faire parler ou agir contre ma conviction ; que je croyais — et cela d'après un homme d'autant d'esprit que de piété, M. Osterwald — que l'oraison dominicale n'était point à la portée de cet âge. La discussion fut longue. Je demeurai respectueuse, mais ferme et décidée. Je n'eus aucune émotion, car j'étais offensée, la Grande-Duchesse avait commencé en me reprochant de lire un sermon de Schulze, sous prétexte que Bossuet et Massillon valaient bien mieux. « Mais, votre Altesse, lui dis-je, si on ne voulait lire que ces deux prédicateurs.... » Elle ajouta que la Bible était d'ailleurs ce qu'il y avait de mieux. Je le pensais aussi ; mais la Bible n'exclut pas les autres ouvrages édifiants. Elle reprit d'un ton sec et vif qu'en général je lisais beaucoup trop de ces autres ouvrages, que l'excès était partout à reprendre, que j'avais tort, etc. Je répondis que je n'en jugeais pas comme elle ; et nous nous quittâmes ainsi, moi fort ulcérée. L'après-midi elle revint à moi, s'excusa de sa vivacité, et de ce qui peut-être m'avait fait de la peine si je n'en avais pas compris le motif : elle craignait, dit-elle, que les lectures de ce genre ne me fissent du mal en affaiblissant mon esprit au lieu de le remonter, et ne me confirmassent dans une disposition sérieuse et triste qu'elle donnerait tout au monde pour pouvoir détruire. Je répondis qu'elle se trompait, que seule la religion, au contraire, était capable de me soutenir et de me consoler.

Hier soir on apprit indirectement que l'Empereur arriverait demain à Dresde. Il fut de suite résolu que M. le maréchal d'Ende s'y rendrait aujourd'hui, et nous fera passer le plus tôt possible l'invitation de nous y rendre. Dès lors nous ne reviendrons pas ici, à moins que l'Impératrice d'Autriche, qu'on y attend dans quinze jours, n'y fût arrivée. Je serais bien aise d'aller à Dresde, si partout je n'étais pas également esclave et sans pouvoir jouir de rien.

Mercredi matin.

... On ne sait rien de nouveau. Hier nous eûmes de bonnes nouvelles de Weimar. Mais M. de Saint-Aignan a manqué d'être arrêté à Gotha par les Prussiens : il s'est sauvé à moitié nu, et ensuite, en se déguisant, a gagné Eisenach. Le pauvre secrétaire Sch. a été pris, conduit à Altenbourg et assez mal-traité, quoiqu'il soit mourant, parce qu'il avait voulu déchirer des papiers. Je suis curieuse de tout ce qu'on y trouvera, mais j'en tremble. La Grande-Duchesse m'a lu ce matin une lettre du Duc qui ne voit pas tout couleur de rose. Les Français sont bien plus forts qu'on ne le pense. La jonction du maréchal Ney avec le vice-roi a eu lieu. On se dispose à défendre la forêt de Thuringe, et Dieu seul sait ce qui peut résulter pour la Saxe de tout ceci. Le Prince Bernard est encore à Weimar, ce qui me confond. Hier un courrier de Vienne est arrivé à minuit. Rien d'intéressant. Lundi l'Empereur annonça qu'il viendrait passer la journée ici, où il désirait avoir un logement à lui. On en chercha un immédiatement, et on prépara tout. Le mardi matin, dès neuf heures, tous étaient sous les armes. L'Empereur n'arriva qu'à midi. Une demi-heure après, il vint à pied, suivi d'une foule qui l'avait accueilli à son arrivée avec des *vivat* redoublés. S. A. I. envoya ses Dames en bas, et nous dans notre chambre; elle reçut l'Empereur dans celle qui était à côté. Son émotion était extrême, et j'avais craint qu'elle ne pût la soutenir; mais elle éclata en pleurs de joie et fut soulagée. « Mon frère, mon frère, disait-elle avec ce cri de l'âme si touchant, que je suis heureuse de vous revoir ! » Leurs embrassements confondirent leur mutuel attendrissement. Bientôt après, elle nous ap-

pela, présenta sa fille, puis moi à l'Empereur, qui reçut l'une avec infiniment d'amitié, l'autre avec infiniment de bonté. Je le trouvai moins beau que je ne m'y attendais, mais on n'a pas une physionomie plus heureuse, plus parfaite, plus agréable. Il est un peu trop gros : ses yeux ne disent pas grand'chose ; toute son expression est dans sa bouche, la plus belle du monde. Ce qui lui nuit beaucoup, c'est sa surdité très sensible ; il faut crier quand on lui parle, et tout répéter trois ou quatre fois. Lui-même parle très haut, et un peu comme quelqu'un de sourd ; il a le ton entrecoupé et bref d'un soldat, mais du plus poli, du plus excellent militaire. La Grande-Duchesse nous renvoya bientôt et resta seule avec lui jusqu'à deux heures. Alors les Dames vinrent, et on se mit à table. L'Empereur n'avait avec lui que son maréchal, le Comte Tolstoï. Nous le revîmes un instant avant le dîner ; il caressa l'enfant, qui était fort embarrassée avec lui, quoiqu'il lui plût beaucoup. Après le repas, il fut dormir. Nous allâmes à cinq heures nous promener au parc. S. A. I. nous dit de l'y attendre, qu'elle y viendrait avec l'Empereur. A six heures, ils arrivèrent tout seuls ; nous les accostâmes. Tout de suite Sa Majesté voulut que nous fussions de la promenade, et eut cent bontés pour moi, comme de vouloir que je marche sur la même ligne qu'eux, de recommander toujours à la Grande-Duchesse de laisser de la place pour moi à côté d'elle, voyant que je restais en arrière si le chemin se rétrécissait. Nous arrivâmes à un petit temple orné pour l'Empereur. Je restais dehors ; mais il vint lui-même me chercher, me dit : « Nous sommes sans façons... venez, je suis à la vieille mode, dans les vieux principes.... » Il me demanda de quelle partie de la Suisse j'étais, me dit combien il est attaché à tous nos compatriotes, et que s'il sait et vaut quelque chose, il leur en est redevable. Il fit l'éloge de leur conduite à l'étranger, de leur mérite à tous, et en particulier de celui de M. de la Harpe. Je lui dis que le cœur de celui-ci était bien vraiment russe, et dévoué à Sa Majesté. « C'est moi, dit-il, qui lui suis et qui dois lui être dévoué.... » Il ajouta mille choses aimables ; il me fit toujours passer devant lui aux portes.... En rentrant, ils prirent du thé ; puis la Grande-

Duchesse alla s'habiller pour sortir avec l'Empereur en droschka. Pendant ce moment il vint à moi et me baisa plusieurs fois la main, comme c'est l'usage en Russie, et comme il l'avait fait pour ces dames. En bonne règle, il faut l'embrasser quand il vous fait cette politesse, mais je n'en fis rien. Il me fit de grands éloges de ma petite, et me dit plusieurs choses agréables pour moi. J'aurais voulu lui dire quelques-unes de celles que vraiment je pensais sur son compte, mais la nécessité de tant crier ajoutait à mon embarras. L'Empereur et la Grande-Duchesse furent promener. L'Empereur prit congé de nous, parce qu'on lui dit que sa nièce serait au lit à son retour ; mais je ne pus y déterminer la petite, elle voulait revoir et embrasser encore une fois « son cher oncle Alexandre. » Cette belle passion vainquit sa timidité, et à son retour elle lui fit mille grâces. Lui fut d'une bonté touchante avec elle. Il a quelque chose de si extrêmement simple, franc, sans façons et doux. Qu'il aime les jolies femmes, on s'en aperçoit. Il fit un petit bout de cour à la Comtesse de Beust qu'il a toujours fort protégée. Pendant qu'il soupait, on vint lui faire de la musique, et crier mille fois : « Vive le grand Alexandre ! » Toute la ville de Tœplitz était là, comme elle l'avait suivi tout le jour. Beaucoup de maisons étaient illuminées. Cet enthousiasme spontané m'émut extrêmement. L'Empereur a laissé chacun enchanté de sa grâce et de sa politesse si cordiale. Il s'en fut à dix heures et partit le matin entre six et sept, sans revenir ici, laissant pour nos domestiques 200 ducats et pour chaque soldat ou gendarme qui avait monté la garde devant chez lui dix ducats, et vingt pour leurs officiers.

Nous étions tous aussi tristes de son départ que nous avions été joyeux de sa présence. S. A. I. qui, la veille, était hors d'elle de joie et m'embrassait à chaque instant, en me disant : « Ah ! que je suis heureuse ! » avait repris sa mine sombre, quoiqu'elle se dit fort soulagée et que tout lui *devenait clair*, sans s'expliquer davantage. (Jamais je ne fais la moindre question, préférant passer pour froide que de risquer d'être indiscrete.) Elle était triste, découragée, et avait de l'humeur. Elle me vit écrire, demanda à qui.... « Je vous prie, dit-elle, aucun

détail politique, ni sur nous.... » Elle avait un air si sec ! Je me rappelai avoir dit dans ma lettre qu'on avait illuminé et porté des toasts pour l'Empereur : je le lui avouai. Nouvelle mercuriale, invitation à me dispenser de donner aucun détail sur leur compte.... Cette lettre tomberait entre les mains des Français, disait-elle, etc. Enfin, j'ai gardé ma lettre.

Ce soir, tard, jeudi.

La comtesse Nesselrode est arrivée avec la nouvelle que l'Empereur et l'armée ont quitté Dresde et se portent en avant. Napoléon doit être entre Weimar et Naumbourg. Dans peu, il y aura donc une affaire, et une affaire bien importante !... Combien de temps nous faudra-t-il pour en savoir le résultat, et tout ce que cela peut amener ? Quand, comment, et pour combien de temps tout cela doit finir, Dieu seul le sait ; nous, nous sommes petits, bien petits, bien bornés et misérables. Nous nous inquiétons, nous nous agitions, et n'en sommes pas plus avancés.... Sans la confiance que Dieu conduit les événements, il y aurait de quoi perdre la tête. Je n'étais pas bien ce matin, et angoissée. Je suis sortie à onze heures, seule, la Princesse ne se promenant pas aujourd'hui, pour me distraire un peu ; mes pensées me suivent partout. J'ai rencontré M. W. Il m'a accompagnée. Hélas ! nous n'étions pas ensemble depuis cinq minutes que chacun communiquait à l'autre les mêmes idées fixes qui ne quittent presque plus aucune tête. Cela éteint et abîme tout à fait. On ne se sent plus ni imagination, ni gaieté, ni aptitude à rien. On répandait le bruit que le Duc de Weimar était allé à Francfort ou Mayence faire sa cour à l'Empereur des Français. Je n'en crois rien.... Je revois les dernières pages de l'autre cahier de mon journal, et n'y trouve pas marqué que l'on avait eu je ne sais quel jour la nouvelle que les Prussiens et les Français s'étaient battus dans les rues de Weimar, qu'à trois reprises les Français avaient repoussé leurs ennemis, et que la division ¹ y était restée et s'était étendue jusqu'à Iéna. Toutes communi-

¹ Nom illisible dans le manuscrit.

cations étant ainsi interrompues, les dernières lettres étaient du 7 ; et dès lors rien du tout.

Vendredi 30.

Goethe est arrivé mardi et a déjà passé deux soirées ici. La première, il était fort triste ; hier, très aimable et gracieux.

1^{er} mai.

Un soir Goethe était ici, il s'occupa un peu de la Princesse, plaisanta avec elle ; elle fut charmante pour lui. Il nous fit une lecture ; elle s'assit au milieu des dames d'honneur, fit de la charpie, et quand je lui demandai plusieurs fois si elle ne voulait pas aller au lit : « Non, non, dit-elle, je voudrais tant rester si longtemps Goethe s'en va pas.... » Elle estropie le français, mais commence à s'en servir journellement, avec moi et pour ses jeux. Je la laissai un peu ; ensuite elle céda, quoiqu'elle eût fort envie de rester encore, et fit mille petites grâces à notre auteur. Chaque jour la rend plus gaie et plus amicale ; c'est une preuve de bonne santé qui me réjouit.

Le même jour, après souper.

Ce soir, Goethe est revenu pour achever sa lecture, mais il y avait du monde qui l'en a empêché. Ma Princesse lui a fait mille amitiés, et il lui a rendu bonnes grâces pour bonnes grâces. Elle a été l'inviter à venir souper avec elle, ce qu'il a fait. Il lui a conté plusieurs charmantes historiettes d'animaux, de chasse, de troubadours, qui l'ont rendue fort heureuse et m'ont vraiment divertie. Il est parfait avec les enfants, et eux sentent tout de suite quand on leur veut du bien.... Il était enchanté de la petite.

Mercredi 5 mai.

La faveur où Goethe est monté chez ma Princesse ne fait qu'augmenter. Tous ces jours il a été ici, et nous l'avons beaucoup vu. La Princesse a obtenu qu'il soupe avec elle. Il aime fort les asperges ; nous en avons presque chaque soir : c'est l'heureux prétexte qui nous l'amène. Ensuite, il raconte à la Princesse de petites histoires. Elle est enchantée et lui fait beau-

coup d'amitiés. Elle est encore timide pour les étrangers, mais pour ceux qu'elle connaît ou préfère, extrêmement amicale. Rien n'est drôle comme de la voir avec Goethe. Elle meurt d'envie de l'embrasser; mais comme on lui a dit que cela ne convenait pas à l'égard des hommes qui ne sont pas nos parents, elle ne fait que prendre sa main, qu'elle serre contre sa poitrine de toute sa force. Elle l'invite pour toutes ses parties. Le premier jour où il avait accepté les asperges, elle me dit en se couchant : « La première fois où Goethe reviendra, ayez la bonté de commander un plat de belles asperges exprès pour lui. » Le soir elle lui disait : « Jugez le bonheur ! j'ai encore des asperges, vous ne pourrez pas refuser de souper avec moi ! Mon Goethe, dit-elle, racontez-moi quelque chose. » Lui est charmant avec elle ; la bonté même.

Jeudi soir.

La princesse a prié, après dîner, Goethe de venir se promener avec elle, ce qu'il a fait. Nous avons été nous asseoir au parc dans un petit temple qui se trouve dans la partie que s'est réservée le prince Clary, et dont nous avons la clef en son absence. Tous les jours où nous n'allons pas en voiture, nous nous y établissons dès le matin jusqu'à midi, et de deux ou trois heures jusqu'à six ou sept. La princesse court et joue là autour pendant que je lis ou travaille. Aujourd'hui, M. Goethe lui a conté en allemand, et avec une grâce toute particulière, une féerie que je garde par écrit, parce que, m'a-t-il dit, elle fait partie de petits contes arrangés pour les enfants depuis plusieurs années, et qui ne sont point imprimés. La Princesse était tout attention pendant le récit, qu'elle joue à présent avec sa poupée.

Après cela Goethe et moi avons un peu causé. Je lui ai demandé s'il voyait de l'inconvénient à raconter des contes et allégories aux enfants. Il m'a dit que non, bien au contraire ; que l'imagination, qui fait partie de nous-mêmes et existe aussi chez eux, avait besoin d'être nourrie ; que si on ne leur faisait pas des contes, ils s'en faisaient à eux-mêmes ; et qu'on pouvait utiliser le goût des enfants pour le merveilleux en donnant un but moral aux contes, après les avoir avertis que telles ou telles

choses sont fabuleuses et inventées pour leur amusement. Car il ne veut point qu'on trompe les enfants : mais ceux-ci distinguent fort bien ce qui est réel de ce qui ne l'est pas, et ils ne s'imagineront point que les animaux parlent, ou autre chose de ce genre. « Je sais, dit-il, que Rousseau s'est fort élevé contre cette idée, mais je prends la liberté de n'être pas de son avis. Nous n'éteindrons pas l'imagination, a-t-il ajouté, et à Dieu ne plaise, car sans elle nous ne sommes rien ; mais nous la laisserons aller à travers champs... tandis que nous aurions pu la régler en lui fournissant des aliments bien préparés. Impossible, d'ailleurs, dit-il encore, d'empêcher que jamais rien de fictif, de symbolique, soit présenté à un enfant, surtout du rang de votre Princesse ; elle voyage : une tapisserie, une gravure, un tableau, lui offriront quelque trait de mythologie ou quelque symbole, et elle apprendra alors que par le monde il y a des fictions. Quel inconvénient y a-t-il à ce qu'elle le sache un peu plus tôt. et que vous en profitiez pour donner plus d'intérêt aux idées que vous désirez lui inculquer ? » Il a ajouté que, pour les enfants, il voyait infiniment moins de danger qu'on ne le supposait à quantité de choses, par exemple aux spectacles. Le matériel les frappe bien plus que le sentimental. Son fils, ayant assisté, à l'âge de dix ou onze ans, à la tragédie de *Hamlet*, avait été occupé surtout d'une jarrettière blanche qui sortait sous le vêtement noir de Hamlet, et lui avait ôté toute illusion ; tandis que Goethe lui-même, vivement intéressé par la pièce, ne s'en était pas aperçu.

Goethe m'a parlé ensuite du caractère de ma Princesse. Je lui ai dit le bien que j'en pensais, mes bonnes espérances, et que pour le moment rien ne m'inquiétait que ses caprices ; mais que parfois, sous ce rapport, je ne savais comment m'y prendre, et je lui ai demandé la permission de le consulter, tout ce que j'ai vu et lu de lui me prouvant qu'il aime et connaît les enfants ; tandis que nous-mêmes avons peu d'expérience, et allons un peu en tâtonnant. « Avec de la raison, dit-il, cela n'a pas d'inconvénient. Tâchons seulement de ne pas juger les enfants d'après nous, mais de nous mettre à leur place. Quant à vos

inquiétudes, elles ne sont pas fondées.... Laissez aller ; laissez le naturel se développer ; fermez les yeux pour n'avoir pas à punir, du moins le plus rarement possible... vous verrez que tous ces petits défauts passeront avec l'âge. Sans eux, les enfants ne pourraient pas croître. Le moral, comme le physique, a *besoin* de certaines imperfections pour se développer ; c'est là-dessus qu'il travaille. Vous savez que quand un enfant a les genoux trop gros, c'est une preuve qu'il deviendra grand. Il en est ainsi de ces petits défauts qui passent tout seuls.... » Je crois qu'il a bien raison, car la princesse, qui par exemple ne donnait rien il y a deux ans, et qui, disait-on, ne serait jamais généreuse, a pris une vraie passion de donner. « Mais, dis-je à Goethe, le difficile me semble de distinguer entre les défauts qui tiennent à l'âge et ceux qui tiennent au caractère. » « Sans doute, dit-il, c'est tout ce qu'il y a de plus difficile, et je conviens que l'habitude du bien n'est pas à négliger, qu'on s'y accoutume comme à autre chose. Aussi avez-vous raison de réveiller de temps en temps votre Princesse en ne laissant pas aller ses caprices trop loin ; mais croyez-moi, le moment viendra où sa raison, ses sentiments entendront tout à coup les vôtres, et d'eux-mêmes feront plus que ne feraient à présent toutes les punitions, qui sous d'autres rapports peuvent avoir une fâcheuse influence sur le caractère. »

Cette conversation m'a fait grand plaisir. Elle m'a rassurée sur mon indulgence, dont je craignais qu'elle fût peut-être préjudiciable à la Princesse. Je suis heureuse aussi que Goethe m'ait affirmé trouver la petite très bien, vive, animée agréablement, mais sans exagération. Elle lui paraît annoncer beaucoup d'intelligence, de justesse d'esprit, de bonnes dispositions. J'espère le retrouver, et causer encore là-dessus avec lui.

Samedi 8 mai.

Ces dames sont allées à Dresde dimanche soir et revenues le jeudi dans la nuit. La veille était arrivée par le prince Wolkonsky, aide-de-camp de Sa Majesté l'Empereur, la nouvelle que les Russes et les Prussiens avaient remporté, près de Leipzig, une victoire assez considérable sur les Français.... Une nouvelle

affaire devait avoir lieu hier vendredi ; on n'en sait pas encore le résultat ; mais aujourd'hui le bruit courait que les Français sont entrés à Dresde, et que l'Empereur l'avait quitté déjà hier. Une estafette part dans ce moment : ce soir ou demain nous saurons quelque chose. Il faut être prêt à partir à chaque instant, dit S. A. I. Hier au soir, la Grande-Duchesse Catherine est arrivée à huit heures et demie avec la princesse Wolkonsky mère, sa Grande-Maitresse, qui est fort laide et bête, dit-on. La Grande-Duchesse est charmante, quoique sa sœur la trouve très changée. Elle a plus de couleur et de vie que je ne m'y attendais. Seulement sa poitrine est un peu enfoncée, et elle se laisse aller. Notre Grande-Duchesse est beaucoup plus belle. M^{me} Catherine doit avoir eu une vivacité bien agréable, car malgré sa profonde douleur, j'ai été tout étonnée de la voir si causante, si allante et gracieuse.

La santé de la jeune gouvernante, jamais bonne depuis son arrivée en Allemagne, se détraque tout à fait, au point que les médecins conseillent pour elle de longues vacances et un séjour dans son pays. La grande-duchesse lui propose d'aller passer trois mois chez son père.

En attendant, elle se rend à Prague avec son élève, la grande-duchesse et les dames d'honneur.

... Nous avons encore causé de mon départ avec la Grande-Duchesse. Elle parla beaucoup du désagrément de cette absence, mais pas un mot qui marquât de l'amitié pour moi, ou un regret. Elle me dit cette phrase qui m'a frappée, m'a paru dure, dont j'ai pleuré ensuite longtemps, et qui me justifiera si je ne puis pas revenir, ce qu'on traitera, j'en suis sûre, d'ingratitude : « Il faut que vous me promettiez sur votre conscience de dire à M^{lle} *** si vous vous trouvez mieux les premières semaines que vous serez là, afin qu'elle ait le temps, en cas contraire, de me trouver quelqu'un d'autre. » Ma pauvre petite était là, et en pensant que je ne la reverrais peut-être pas (car qui peut

dire si je serai bien au bout de quelques semaines?), je ne pus que dire oui, et fondre en larmes.

27 au soir.

Les Grandes-Duchesses arrivèrent jeudi, à dix heures du soir. Je n'ai pas entendu dire grand'chose de leur séjour. L'Empereur a beaucoup travaillé avec M. de Metternich, envoyé d'Autriche; mais qu'a-t-il fait? Dieu le sait. Il paraît que toute cette entreprise va assez mal, que les Russes ne la conduisent pas bien et sont fatigués des obstacles qu'ils trouvent; que l'Autriche ne s'avance point comme elle le leur avait positivement promis, dit-on; que les Français se renforcent; que cet armistice, enfin, aura été bien fâcheux. Comment tout cela finira pour bien finir, je n'y conçois rien, car on m'assure que la paix ne peut pas se faire, et n'est pas à désirer. Probablement mercredi nous partirons pour Carlsbad et pour Egra.

... La Comtesse H., que je vois souvent et chez qui je passai ce soir pour aller au jardin, était sur son canapé, dans les larmes. J'ai tâché de la consoler et de la distraire : elle voyait tous les princes de Saxe perdus, puisqu'on dit que Jérôme Napoléon doit être le successeur du roi de Saxe; elle disait que nous irions en Russie pour n'en plus jamais revenir....

... Hier, je parlai à S. A. d'un pauvre Français établi ici depuis vingt-trois ans, marié avec une femme qui a un cancer et père de cinq enfants, dont deux sont estropiés; ils sont dans la misère. Elle promet de le bien traiter, et j'eus un moment de joie, puisque sans moi elle aurait ignoré l'état de cet infortuné. Il s'était adressé à moi avec tant de modestie et de confusion! Ah! il y a dans l'idée de pouvoir être utile aux autres, de quelque manière que ce soit, quelque chose qui surpasse toutes les jouissances de ce monde et qui, à lui seul, me ferait envier le sort des reines.

La Grande-Duchesse Catherine est partie hier matin. Elle va par Tœplitz à Carlsbad, et nous-mêmes nous mettrons en route demain matin à six heures.

Carlsbad, 2 juillet.

Il pleuvait à notre arrivée ici ; notre entrée n'était pas brillante. Parties à trois heures, nous sommes arrivées à onze, toujours accompagnées du général Canicof qui doit, à son corps défendant, suivre la Grande-Duchesse, par ordre de l'Empereur, son maître. C'est un homme horriblement laid et déjà un peu sur le retour, surtout fort dégoûtant par sa malpropreté ; mais rempli de connaissances et d'esprit, avec cela fort distrait. Il avait, dit-on, à Prague, pour une jeune Comtesse S., une inclination qui lui a rendu ce départ pénible. Il est du reste, je crois, assez rompu à trouver des consolations. — Hier nous avons eu à chaque station la visite du Landgrave Frédéric de Hesse, qui est mortellement ennuyeux, et de son fils, un intéressant jeune homme, il me semble. La Grande-Duchesse Catherine est arrivée à trois heures de l'après-midi et n'est pas loin de nous. Il y a, dit-on, peu de monde ici, et presque seulement des Russes.

De Prague, la petite cour s'était donc rendue à Carlsbad, dont le paysage sévère, les sapins, les rochers, plaisent à Louise, en lui rappelant la Suisse. Les dames d'honneur, en revanche, y étouffent.

La vie y est très mondaine ; les bals, les concerts, les parties de tout genre se succèdent sans interruption. « Cette vie dissipée, en l'air, car on ne peut ni travailler ni écrire quand on prend les eaux, écrit Louise, ne serait pas longtemps de mon goût, et je ne conçois rien aux gens qui se portent bien et viennent chaque année ici pour leur plaisir. » On voit assez souvent le Prince Paul de Nuremberg, « qu'on dit très mauvais sujet, mais qui est un bien bel homme, et qui a bien de l'esprit ; le Prince Gagarine, qui a des moyens, de la drôlerie, mais qui n'est au fond pas grand'chose ; la Duchesse de Courlande, encore belle quoique déjà sur le retour, assez minaudière

et se ressentant de la vie qu'elle a menée... du jargon et peu de conversation; une Princesse Louis de Rohan, qui fait la pluie et le beau temps.... »

8 août.

... Nous partons demain à une heure après-midi. Les Grandes-Duchesses attendent le retour d'un courrier envoyé à l'Empereur pour savoir où il désire s'aboucher de nouveau avec elles. Cela a fait événement ici. On ne s'y croit plus en sûreté. Chacun va bientôt partir, ou est déjà parti. On dit que le congrès formé à Prague est dissous, que l'Autriche va se déclarer. Le 16, les hostilités peuvent recommencer. Aujourd'hui on disait que Wellington avait emporté Bayonne. Quels temps d'incertitude et de cruelle attente ! Je regrette fort de ne pouvoir achever ma cure comme il faut; ces éternels déplacements me minent. Demain est mon jour de naissance : demain j'aurai vingt-cinq ans ! Combien cette époque de ma majorité est importante et doit me porter à la réflexion ! Hélas ! suis-je devenue meilleure depuis quelques années ? Au contraire.... Depuis que je vis à la cour surtout, ma pitié, ma patience, ma bienveillance pour mon prochain, la rondeur et l'ouverture de mon caractère ont souffert. Je me reproche aussi, depuis quelque temps, une dissipation sans bornes. Enfin, c'était l'affaire des circonstances, et j'espère que si nous trouvons un lieu de repos, je retrouverai le mien, et une vie plus utile.... Maintenant je veux prier Dieu de bénir cette année de mon existence qui commence demain, et où je deviens plus particulièrement, par la sanction des lois, maîtresse et responsable de moi-même. Je ne suis plus jeune.... Qu'il m'accorde l'esprit de mon âge, les vertus qui y sont propres, qu'il oublie les fautes de ma jeunesse, et s'il m'appelle à parcourir une carrière plus longue que je n'aurais voulu, qu'elle ne soit pas du moins entièrement inutile aux autres, ni nuisible à moi-même !

Lundi 9 août, à six heures du matin.

Le voilà commencé, ce jour si plein d'idées pour mon âme. Je me suis réveillée avec un poids sur le cœur et une indéfinissable

émotion. Je me suis habillée seule, je voulais gagner du temps pour faire ma prière qui, le matin, est toujours interrompue. Puis je suis allée sur la galerie. Un soleil éclatant brillait devant moi. Mon cœur flétri et repentant des fautes de cette dernière année, surtout contre mon Seigneur, mon Dieu et mon Père, se présentait avec découragement au pied de son trône. Tout à coup, au milieu du souvenir de tous mes péchés, je ne sais quel espoir vif et remontant m'a saisie ; il m'a semblé que Dieu souriait à mon repentir, qu'il acceptait ma promesse de me consacrer à lui, qu'il exauçait l'ardente prière que je lui faisais de m'aider de ses grâces, soit pour les choses du temps présent, soit pour celles d'une autre économie.... Une paix, un baume ont passé dans mon cœur déchiré. Je te rends grâces, ô mon Dieu, pour tous tes bienfaits !

Jeudi, 22 août.

Avant-hier soir arriva le courrier. Il fut décidé, d'après les nouvelles qu'il apportait, que la Grande-Duchesse Catherine partirait ce matin, ce qu'elle a fait, et nous demain matin, vu que le dimanche 15 l'Empereur se trouvera à Prague, où l'Empereur d'Autriche viendra aussi. Nous devons loger au Radschin ; ce sera beau, mais bien loin de tout. Que j'appréhende ces jours de grandeur, et ceux de Vienne où nous irons, dit-on, au bout d'une ou deux semaines !

Prague, le 15 août.

Nous sommes au Radschin, assez mal logées, la belle vue exceptée, et comme des prisonnières d'Etat, car nous n'avons point de voiture à notre disposition, et nous sommes à cent lieues de tout. L'Empereur d'Autriche¹ était arrivé dix minutes avant nous samedi. L'après-midi, nous nous fîmes à la hâte aussi belles que nous pûmes : il venait nous faire une visite. Les Dames d'honneur, les cavaliers, etc., sortirent au-devant de lui. La Grande-Duchesse le reçut dans la première chambre,

¹ François, né en 1761. Il avait pour fille, d'un second mariage, Marie-Louise, épouse de Napoléon I^{er}, née en 1791. Il avait épousé en troisièmes noces (1808) Marie-Louise-Béatrice d'Autriche.

avec la Princesse Marie, qui fut fort gentille. Elle l'emmena dans son cabinet, l'entretint assez longtemps, puis ressortit avec lui pour nous présenter toutes. Il ne dit pas un mot à aucune de ces dames : on ne croit pas que ce soit hauteur, mais bien embarras. Il était si gauche, et avait l'air si en peine, que cela faisait pitié. On m'a conté que chez M^{me} Catherine, celle-ci l'avait mis à l'aise, lui avait ôté son chapeau elle-même, l'avait prié d'être sans compliments avec elle.

— Oh ! dit-il, comme cela me soulage ! Je suis d'un caractère si timide, je m'embarrasse si facilement....

La Grande-Duchesse lui répliqua :

— Mais, Votre Majesté, c'est un triste caractère pour un empereur.

— Vous avez raison, détestable ; mais je suis comme cela.

On dit que quand il est à l'aise cela va bien, c'est-à-dire qu'il montre un certain bon sens, car pour de l'esprit, il n'en est pas question. Il est assez grand, extrêmement maigre et laid.

Je fus après avec ma princesse chez sa tante Catherine, et je le rencontrai qui en sortait. Je dis dans la conversation qu'il avait déjà été chez M^{me} Marie. Il fallait voir l'étonnement de ces dames, comme elles relevèrent la chose, et comme M^{lle} Alledinsky dit à S. A. :

— Entendez-vous, Madame, il a déjà été chez la Grande-Duchesse Marie !

— Oui, dit M^{me} Catherine d'un ton très dégagé, je le sais. Le Général Koller m'a dit que c'était par embarras, qu'il avait voulu garder pour la fin le supplice de venir ici. Mais j'ai su le mettre bien vite à son aise.... Demain il viendra en surtout chez moi, et après-demain je ne désespère pas de le voir en bonnet de nuit et en robe de chambre.

Elle a quelque chose d'original, d'ouvert et de spirituel, mais de si décidé que cela irait mieux à un homme qu'à une femme. Ce dernier petit trait d'elle-même et des Dames de sa suite me montra qu'on n'avait pas tort de dire qu'elle voulait toujours avoir le pas sur notre Grande-Duchesse. Elle aurait dû trouver

tout naturel que l'Empereur, obligé de commencer par l'une, vint en premier lieu chez l'aînée ; et d'ailleurs, s'il faut, comme saint Paul, avancer ses titres, si elle est Altesse Impériale, ne le sommes-nous pas aussi ? Princesse mariée, ne le sommes-nous pas aussi ? Et à un prince héréditaire au lieu d'apanagé, et d'une maison qui vaut bien celle d'Oldenbourg ? Aussi ai-je été enchantée de la réponse que la Grande-Duchesse Marie lui a faite hier. M^{me} Catherine fit dire à sa sœur de venir chez elle pour voir l'Empereur (Alexandre) et aller ensuite chez celui d'Autriche. Notre Grande-Duchesse fit répondre à sa sœur que son frère n'ayant pas encore été chez elle, il y viendrait sûrement, et que, de chez elle, c'était infiniment plus près pour aller chez l'Empereur d'Autriche ; qu'ainsi, si Madame Catherine voulait venir, elle en serait charmée.... Chacune alla de son côté ; mais enfin cela marque la disposition. L'Empereur de Russie est très bon, très amical avec notre Grande-Duchesse, ce qui la rend fort heureuse, on le voit ; elle en est mieux pour chacun. A Oppotschno, il avait mis, à ce que chacun me dit, une grande différence entre les deux sœurs, et beaucoup mieux traité M^{me} Catherine. La Comtesse Henckel, qui voit toujours les dessous de cartes et tout en mal, prétend que son attitude actuelle vient de ce qu'il trouve M^{me} Marie plus jolie et qu'elle se met bien. Elle a pris de l'embonpoint aux eaux, et il est vrai qu'elle est charmante ; mais quel misérable motif ! Moi je crois que c'est bien plutôt parce que, encouragée par les façons aimables de son frère, elle a été elle-même plus aimable, plus gaie, plus prévenante, plus amicale. Et alors elle peut être délicieuse : c'est tout ce qui lui manque. Peut-être aussi l'Empereur a-t-il été blessé de la fureur qu'a sa sœur d'Oldenbourg de tout gouverner. Il s'est montré toujours aussi bon pour ma petite Princesse. Toutes les fois qu'il est venu chez sa sœur, il est entré chez nous. Il a des manières si agréables ! L'enfant dormait le premier soir, et on approcha la bougie pour la lui montrer, mais il mit tout de suite la main devant pour l'en préserver. M^{me} Catherine ayant envoyé le petit chez lui deux fois, M^{me} Marie de-

manda la permission que ma Princesse lui rendit aussi ses devoirs chez lui. Il fit une petite grimace de la cérémonie avec laquelle on le traitait, et accepta pour hier dans la matinée. Quand nous y fûmes, il était sorti à cheval.... J'avais été dans une angoisse cruelle pour rien. Je vis là le Prince Pierre Wolkonsky ; il est laid et petit.... De tous ces Russes, celui qui est le plus agréable de figure, de tournure et de manière d'être, c'est bien l'Empereur ; la plupart le copient, mais en caricature. Il n'annonce point un grand esprit, et cependant se tire toujours bien de tout, dit toujours ce qu'il faut, et laisse tout le monde disposé à l'aimer, convaincu qu'on n'est pas plus honnête ni meilleur que lui. Il a bien un peu l'air *libertin*, mais pas du tout mauvais sujet. On lui en veut de sa galanterie avec toutes les femmes, dont il baise la main par bonté ; mais je ne puis dire qu'il perde par là quelque chose de sa dignité. Il a la plus belle bouche qu'on puisse voir ; c'est là qu'est tout le charme répandu sur sa physionomie. Ses yeux ne sont pas très expressifs. Autrefois il avait un fort beau teint ; maintenant il est brûlé du soleil : cela lui va bien, à mon avis. Il lui manque déjà des cheveux sur le sommet de la tête.... C'est bien dommage qu'il entende si difficilement ; on n'aurait avec lui aucun embarras s'il ne fallait pas lui répéter deux ou trois fois les choses les plus insignifiantes. C'est si désagréable devant témoins ! Cela donne aussi à son organe quelque chose de coupé et de fort qui n'est pas flatteur, mais qui ne jure pourtant pas avec sa grande figure, son air franc, loyal, militaire. Je me représente assez Henri IV dans ce goût, avec quelque chose de plus caractéristique et marqué. On voit avec regret chez l'Empereur qu'il ne doit pas avoir tout le *caractère* nécessaire pour régner, surtout dans des temps aussi difficiles. Il est aussi bien à plaindre avec ses entours. On voit qu'il aurait besoin de pouvoir être franc, ouvert, sans gêne, et sans étiquette, et tout ce qui l'approche lui impose un devoir contraire. Il ne connaît pas, et ne peut pas se fier à la moitié des gens auxquels il a affaire. Jamais il ne choisit quelqu'un le connaissant bien, ni sans faire

cent mécontents. Il a mis à la tête de ses armées Barclay de Tolly, qui n'est point aimé. Je n'ai fait que l'entrevoir, mais il ne m'a pas paru inspirer de confiance, et l'on me dit qu'il n'a pas quelque chose d'agréable.

Pour en revenir à notre visite d'hier, elle fut donc en blanc, mais nous rencontrâmes l'Empereur dans le corridor.

— Je gage que vous venez de chez moi.

— Oui, Sire.

— Pauvre petite ! dit-il à sa nièce, je suis bien fâché que vous soyez venues inutilement. Embrasse-moi.

La petite lui donna un gros bouquet qu'elle avait cueilli pour lui, mais elle était embarrassée. Deux cavaliers accompagnaient son oncle.

— Je suis indigne de tant de bontés, reprit-il, ce serait à moi de lui offrir un bouquet.... Promets-moi, Marie, que tu reviendras ; — et à moi : N'est-ce pas que vous me la ramènerez ?

Le soir, il revint encore ; la petite dormait, et j'étais allée chez la Comtesse de Henckel qui a été malade. Ce matin nous y sommes retournées. On nous a fait entrer ; il était seul, ce qui nous a rassurées, car lui n'est pas fait pour embarrasser. Il a pris la petite dans ses bras, l'a tenue à la fenêtre, l'a baisée sur le front, sur la nuque, a dit qu'elle était charmante ; ensuite il s'est entretenu avec moi. Je ne lui avait jamais, par embarras, répondu que des bêtises, ou des *oui* et des *non* ; mais j'ai été un peu moins décontenancée étant seule avec lui. Il a parlé de son séjour.

— Votre Majesté nous quitte déjà demain ?

— Mademoiselle, il faut aller travailler, nous ne vivons pas pour le plaisir.

— Si Votre Majesté ne consacrait pas son temps au bien de l'humanité, la vie qu'elle mène depuis quelque temps serait bien pénible et fatigante, mais un but si noble dédommage de tout.

— Oui, on ne pense pas à la fatigue, quand on a une perspective comme celle-là devant soi.

— Aussi n'est-ce pas ceux qui agissent que je plains, mais

ceux qui restent au coin du feu, et ne peuvent que prier Dieu pour la conservation de Votre auguste personne. et pour la réussite de sa noble entreprise.

Il s'est incliné avec beaucoup de grâce et d'expression, en disant :

— Je suis bien reconnaissant... le ciel doit exaucer, il exaucera vos prières.

Et il a ajouté avec autant de simplicité que de modestie :

— La bonne cause doit enfin triompher. Si ce n'est pas tout de suite, la persévérance doit nous conduire au succès. Nous avons cru bien faire, après nous être délivrés de l'ennemi, d'aider l'Allemagne à s'en débarrasser. Il y a trop longtemps que l'Europe gémit sous le joug de la tyrannie. Nous ne devons pas nous enorgueillir ni chanter victoire d'avance, mais il est permis d'avoir espoir et confiance dans le succès.

— Chacun est plein d'espérance pour l'avenir, Votre Majesté. Le temps est venu où l'on doit y croire.... Cette armée invincible est presque détruite....

— Mais c'est une nouvelle armée que nous avons à combattre.

— Cependant, quelle immense différence !

— Sans doute.... Il nous est arrivé un homme bien intéressant, Moreau. Il arrive du fond de l'Amérique, juste la veille de la reprise des hostilités, pour nous aider à combattre.

— J'ai un vif regret de ne pas l'avoir vu.

— Hier, cependant, il a été chez ma sœur.

— Oui, Votre Majesté, et je ne me console pas de l'avoir manqué.

— Il est, continua-t-il, tout l'opposé de Napoléon : autant de franchise, de simplicité, que l'autre a de fourberie et d'astuce. Avec Napoléon, on sent à chaque parole qu'il cherche à vous induire en erreur, à vous tromper.... Moreau parle de lui-même avec une extrême modestie ; c'est un homme bien intéressant.

— Nous avons aussi de notre côté, reprit l'Empereur, un de vos compatriotes, M. Jomini. Il a servi plusieurs années l'Em

pereur Napoléon, qui l'a élevé au-dessus du Grand Frédéric. C'est un homme de beaucoup d'esprit, de connaissances....

— Un homme d'un grand talent, Sire....

Il a vu que j'hésitais et a ajouté :

— Je ne sais pas si l'on peut avoir une opinion aussi avantageuse de son caractère.

Je n'ai rien répondu, car au fond je ne puis approuver la conduite de M. Jomini, et m'en suis expliquée hier avec S. A. I. qui pense de même. L'Empereur a continué :

— Il y a certains traits dans sa vie qui ne sont pas bien purs... et il n'a pas montré autant de caractère que Moreau.

— Sire, ai-je dit, il doit en tout cas inspirer moins d'intérêt, car il n'est pas, comme le général, *victime* d'opinions estimables, et il n'a pas les mêmes raisons d'embrasser une nouvelle cause. Moreau est toujours resté fidèle à sa façon de penser ; républicain dans l'âme, il ne désire pas sans doute replonger son pays dans les troubles et les horreurs auxquels il fut en proie, mais il souhaite ardemment l'aider à se délivrer du joug si pesant dont il est accablé, et ne pas voir perdus tous les efforts, tous les sacrifices que ses concitoyens ont faits dans un temps pour améliorer un sort moins mauvais que celui qui est maintenant leur partage. Une animosité particulière, mais qui n'est que trop fondée, lui inspire contre la personne de Napoléon une haine qu'il aurait déjà pour l'oppresseur des Français....

— Quant à nous, dit l'Empereur, si les Français s'accommodent de cette oppression, c'est leur affaire, et nous n'avons point envie de leur en demander compte ; mais nous voulons borner si possible l'influence cruelle, la domination tyrannique que cet être infernal exerce sur le reste du monde.

C'est là à peu près ce qu'il m'a dit de plus intéressant. Je trouvais une vraie jouissance à l'entendre et ne pensais plus à mon embarras. Il avait quelque chose de si bon et de si confiant ! L'enfant a demandé à voir des tableaux qui sont dans l'autre pièce ; il l'a prise par la main et conduite dans son

appartement. Mais on l'avait demandé, et j'ai cru devoir lui faire des excuses de ce que la Princesse le dérangeait et dire à celle-ci que nous ne devions pas incommoder son oncle plus longtemps.

— Au contraire, dit-il, sa visite m'a été bien agréable, et je suis trop heureux qu'elle m'ait procuré l'avantage de vous voir.

Je lui ai réitéré mes vœux ; il m'a demandé ma main, m'a assuré de sa reconnaissance. Il a ajouté qu'il espérait me dire adieu demain et me revoir bientôt.

— Oui, Sire, nous voulons garder l'espérance de vous retrouver avant longtemps dans des moments plus heureux et plus tranquilles.

— Oui bien, dit-il, et si tout est heureusement terminé, nous jouirons un peu de la vie ensemble ; ce ne sera plus des échappées, comme à Tœplitz et à Prague.

Puis il m'a raccompagné jusqu'à l'escalier dérobé. Que Dieu le conserve et le bénisse !

... On attend ce soir le roi de Prusse, avec, dit-on, quatre ou cinq cents personnes, son état-major. Les deux Empereurs partent demain. Je ne sais ce que nous ferons après. Il me semble que la Grande-Duchesse ne pense plus à Weimar.

... L'Archiduc Ferdinand a aussi été chez la Grande-Duchesse, mais je ne l'ai pas vu. On dit qu'il ressemble fort à sa sœur l'Impératrice ; il a comme elle quelque chose d'italien, mais en moins agréable. Je regrette un peu de ne pas voir tout ce beau monde célèbre. Ce matin, par exemple, il y a eu une grand-messe grecque que j'aurais aimé à voir, ainsi qu'avant-hier l'entrée au spectacle des deux Empereurs et de notre Grande-Duchesse. On dit que celle-ci était superbe, et que l'enthousiasme était général pour les deux Empereurs. Mais je n'ai point voulu demander à quitter.

Cette époque est bien intéressante au point de vue politique.... Voilà l'Autriche qui se déclare en faveur de l'Alliance, ainsi que les Suédois ; leur Prince Royal commande une partie considérable

de l'armée. Les affaires allant très mal en Espagne, comment Napoléon se tirera-t-il de là ? Est-il possible que sa tête seule balance tant d'avantages chez ses ennemis ?

On m'a conté que l'Empereur et Moreau se faisaient réciproquement des compliments. Le général aurait dit :

— Sire, vous avez huit ans d'exercice qui, pour moi, se sont passés à désapprendre mon métier.

L'Empereur répondit :

— On n'oublie point ce qu'on sait si bien.

Jeudi matin 19 août.

Hier après dîner arriva le roi de Prusse, et les canonnades, les vivats recommencèrent. Il vint chez la Grande-Duchesse, mais je ne pus le voir, à mon grand regret. Il est parti ce matin, mais reviendra ce soir ; ainsi il n'est pas impossible que je le voie. L'Empereur vint le soir à dix heures, passa chez la Grande-Duchesse une demi-heure : j'avoue que j'eus le tort d'écouter en entendant parler de notre retour à Weimar. Je n'entendis que peu, parce que je restai assez éloignée, mais la Grande-Duchesse était obligée de crier. Elle disait s'impatisier de pouvoir retourner ; mais il répondit que, pour le moment, il désirait la sentir éloignée des endroits qui pouvaient devenir champs de bataille.

— Il est si cruel de rester sans nouvelles, dit-elle.

— Oh ! vous en aurez... cette situation ne peut pas durer longtemps, il faut qu'il y ait quelque chose de décisif d'ici à deux mois....

Je ne voulus pas écouter davantage et m'éloignai ; je me faisais de vifs reproches de cette indiscretion. Je ne sais donc ce qui a été décidé.... Je ne savais point du tout que l'Empereur dût partir pendant la nuit, et tombai de mon haut quand il entra pour embrasser sa petite nièce endormie. Je l'éclairais : il prit ma main gauche qui restait libre, la baisa, me dit avec une voix qui me parut émue :

— Je me recommande à votre souvenir.

Il fit quelques pas, revint, me serra la main en ajoutant comme si nous nous comprenions :

— Faites des vœux pour que tout aille bien.

J'étais si émue que je ne pus dire un mot, et d'un premier mouvement qu'il n'aura pas mal interprété, j'espère, quoiqu'il fût peut-être inconvenant, je lui rendis son serrement de main. Je ne sais quel triste pressentiment j'ai pour ce pauvre Empereur. Je crois toujours qu'il lui arrivera quelque chose de fâcheux....

Ce matin, j'ai vu chez la Grande-Duchesse le général Moreau.

Sa figure n'a rien de bien remarquable. Il n'est pas grand, il a bien, je crois, cinquante ans. Ses manières sont excessivement simples. Il gesticule beaucoup. Il a parlé de sa femme avec enthousiasme, de sa petite fille, qui a huit ans, avec tendresse, du fils qu'il a perdu avec de vifs regrets. S. A. I. lui demanda comment il se trouvait de la vie qu'il mène.

— Un peu étourdi, dit-il; car après huit ans de repos, elle contraste furieusement (c'est le terme dont il s'est servi) avec celle qui l'a précédée... mais je m'y ferai.... On m'accueille si bien, on m'encourage si fort....

Vendredi 20 courant.

Hier soir, je fus chez les Princesses Wolkonsky. Toute la journée, j'avais été fort triste du départ de l'Empereur, du commencement des hostilités, de tout ce que cette époque a de sombre et d'inquiétant.

... L'Empereur d'Autriche, revenu hier soir, est reparti ce matin pour tout à fait. On dit que le roi de Prusse ¹ s'en va aussi ce soir. Je voudrais bien le voir avant. Tous les généraux, et une partie des aides-de-camp et officiers russes restés encore ici, ont reçu l'ordre de partir ce matin. Toutes les cours du château, où il en logeait beaucoup, étaient encombrées de voitures attelées. Avec celles de la suite de l'Empereur et ses bagages, il y en avait bien une centaine, et tous ces soldats, cosaques, etc.,

¹ Frédéric-Guillaume III, né en 1770.

au milieu. C'était un coup d'œil assez drôle. Le château va être bien désert !

Samedi 21.

Hier, au retour de la promenade, nous rencontrâmes le roi de Prusse ; c'est un grand bel homme parfaitement bâti, mais dont la physionomie n'a pas l'heureuse expression et n'annonce pas l'ouverture de celle de l'empereur Alexandre. Il a quelque chose de sombre. Peu après, comme nous étions chez S. A. I., on l'annonça, ainsi que le Prince Royal¹. Elle nous présenta à eux, sa fille et moi. Le Prince Royal causa un moment avec nous. Il est d'une assez jolie figure, mais encore bien jeune, seize ou dix-sept ans. Il ressemble beaucoup à notre Prince Bernard ; la petite Princesse le trouva tout de suite. Il parle parfaitement le français et a un organe très flatteur, comme la reine sa mère, dit-on. On dit le Prince très brave.

.

S. A. I. a annoncé à la Comtesse Henkel que nous partirions pour Vienne mercredi. La Grande-Duchesse ne m'en a rien dit, et cela a toujours été de même partout. Je devrais être faite à cette blessante façon d'agir, mais je ne puis m'empêcher de le sentir. Je suis contente de voir Vienne, si le ciel permet que nous n'y restions pas longtemps. Je tremble pour Weimar ; c'est la direction que prennent les armées alliées. Le quartier français est à Leipzig. Il va encore se passer de terribles affaires. Qu'elle est cruelle, cette nécessité que le sang coule ! On ne peut s'y faire....

La nouvelle est arrivée que le général Wiegenstein a fait lever le camp des Français à Vierna, que Napoléon a été obligé de se replier sur Dresde, et qu'ils ne pourront ainsi passer en Bohême. Ils doivent avoir perdu assez de monde dans cette expédition.

Dans les derniers jours du mois d'août 1813, on

¹ Plus tard Frédéric-Guillaume IV, né en 1795.

quitta Prague pour se transporter à Vienne. Après l'arrivée, au moment de l'installation, Louise écrit :

Vienne, 29 août.

Nous avons fait un voyage assez désagréable. La Grande-Duchesse fut tout le long d'une impatience, d'une injustice pour ses gens qui me révoltèrent; si bien que la petite lui dit :

— Mais, maman, vous grondez tout le monde !

S. A. I. prit cela en fort mauvaise part, et se tournant vers moi :

— Je vous prie, mademoiselle Martin, empêchez Marie de dire de ces choses-là.

Dans l'auberge elle recommença, demandant qui pouvait apprendre à l'enfant ces choses-là. Je lui répondis fort haut, parce que cette question était indélicate. Elle revint encore sur ce qu'on ne devait pas souffrir que sa fille dit de semblables choses. Je lui répliquai tout uniment que si elle l'ordonnait, on pouvait imposer silence à l'enfant, mais qu'en l'empêchant de parler on ne l'empêcherait pas de penser. Après avoir discuté un moment, elle finit par dire :

— Je vois qu'il faut se garder d'avoir tort devant elle.

Et c'était bien là l'histoire. Elle veut toujours se mêler de tout, tout savoir, tout rectifier, comprend très peu de chose aux affaires de tout genre, exige des impossibilités, et pour avoir raison soutient toujours que les autres ont tort, puis ne permet pas la réplique. Cela m'a fort peignée d'avoir cette histoire en voyage.

... La Grande-Duchesse nous a dit de vite nous habiller et d'aller encore avant le dîner chez l'Impératrice qui n'était pas bien. Nous l'avons trouvée au lit, fort élégante, mantelet de satin rose, dessus de mousseline brodée, magnifiques dentelles; deux doigts de rouge. Auprès d'elle, l'Archiduchesse Béatrix, sa mère et son frère, l'Archiduc Ferdinand. La première a plus l'air d'une bonne femme que d'une intrigante telle qu'on me l'avait peinte. L'Archiduc a quelque chose d'agréable, soit dans

la figure, soit dans le ton. J'ai fait la bêtise, ne le connaissant pas, de dire à la Princesse : « Saluez Monsieur. » Or je devais présumer que seul un parent de l'Impératrice serait dans sa chambre à coucher. Le mal au reste n'est pas grand. L'Impératrice a été fort aimable avec la Princesse, qui a été charmante, c'est-à-dire sans embarras, et toute naturelle, ce qu'on ne se lassait point d'admirer.

Jeudi matin.

J'ai demandé à la Grande-Duchesse la permission d'aller en ville pour acheter un chapeau.

— Avez-vous de l'argent ? m'a-t-elle dit.

— Mais, Votre Altesse... et je me suis mise à rire d'embarras.

— J'en aurai soin, dit-elle. Pareilles questions ne sont pas indiscrètes en voyage.

J'ai fait des compliments.... Elle était de fort bonne humeur. On a reçu l'excellente nouvelle que sur trois points différents les alliés ont remporté des avantages considérables sur les Français, qui se retirent très capots sur Magdebourg, épargnant ainsi notre pauvre Saxe. Vandamme est fait prisonnier avec 40 000 hommes, dit-on. Mais, ô douleur ! notre pauvre Moreau a les deux jambes emportées ! On n'a aucun détail. Je ne comprends pas comment cela est arrivé, il ne voulait pas servir ! Peut-être dans une reconnaissance.... Mais quel sort ! Et il n'y a pas de gens nés pour le malheur ! Après dix ans d'exil, arriver des déserts de l'Amérique pour.... Ah ! Dieu, sa pauvre femme, que je la plains ! Quelle infernale joie son ennemi personnel n'éprouvera-t-il pas ? Son malheur sera considéré comme une punition bien méritée. Vrai est-il que, si les détails reçus sont exacts, Napoléon a assez de rabat-joie, assez de choses pour abattre son orgueil. Le pauvre Dresde a été attaqué, défendu, bombardé, et brûlé en sept endroits. La ville est encore entre les mains des Français, mais ils ne pourront pas y tenir longtemps.

Le soir.

On a eu plus tard la nouvelle que Moreau est mort pendant l'amputation. Pauvre homme ! Ses intentions qui paraissaient si équivoques à tant de gens sont maintenant devant le tribunal suprême, et le condamnent ou l'absolvent. Il a noblement fini sa carrière.... Mais sa pauvre femme ! L'Empereur de Russie sera sûrement bien affligé.

Nous sommes allés ce soir voir des voltigeurs.... C'était charmant ; des tours très forts, d'autres très agréables, des chevaux, surtout, et un cerf si bien dressés !

Les voyageuses sont invitées à la cour; Louise Martin fait un récit assez pittoresque de cette réception, où tout alla, comme elle dit, *de guingois* :

Nous fûmes avec la Comtesse de F. pour acheter chacune un habit et quelques bagatelles. Au retour j'eus la visite du Conseiller Bühl, de Schaffhouse. Il est très mal de figure, mais a quelque chose de bon, de franc, d'ouvert qui est bien suisse, et que je retrouve avec transport. Il est entre quarante et cinquante ans; il doit avoir beaucoup d'esprit et de connaissances. Je le reçus à la hâte et dans l'angoisse, car nous étions fort loin d'être prêtes pour la réception de la cour. Je le priai de m'excuser; il promit de revenir bientôt. Après, impossible d'avoir à dîner; il fallait s'habiller. M^{lle} K. pleurait de ce que le chapeau de la Princesse n'était pas arrivé; ce chapeau nous fit attendre une demi-heure. Les Dames étaient furieuses; la Comtesse H. ne tarissait pas de choses piquantes; j'étais sur les braises. Enfin, nous partons à nous quatre dans une voiture à deux places. Au bout d'une demi-heure, c'est-à-dire à deux heures et quart, nous descendons de voiture et montons sans savoir où, au milieu d'une foule; mais pas une âme de connaissance. Nous demandons S. A. I. Elle était chez l'Impératrice. Son appartement : elle n'en avait point. On nous fit monter dans l'antichambre, qui était remplie; de là nous vîmes qu'on se mettait à table.

Nous attendimes longtemps ; nos pauvres Dames ne savaient où se mettre d'embarras. J'étais moi-même bien confuse que nous fussions arrivées trop tard par la faute de la toilette de la Princesse. Enfin, arrive le Comte Altorn, Grand-Maitre, un gros homme à qui je crois de l'esprit, mais un peu enfoncé dans la matière ; il demanda à chacun :

— Avez-vous diné ?

Quand vint mon tour, je dis que j'avais diné, et la Princesse aussi.

— Eh ! bien, dit-il, ne voulez-vous pas aller faire un tour de jardin ?

— Oh ! très volontiers !

Cette manière de recevoir les gens me parut assez drôle. Nous fûmes nous promener un peu, puis nous entrâmes dans une chambre en bas, où étaient les paquets de la Grande-Duchesse et à côté de laquelle dinaient les femmes de chambre à leur petit couvert. M^{me} D. vint nous rejoindre ; elle me conta que toute la suite des deux Grandes-Duchesses était venue sur une prétendue invitation de l'Impératrice, mais que personne n'était là non plus pour recevoir. Après une longue attente, on mena tout ce monde dans un appartement où dinaient déjà à la même table valets de chambre, filles de service, etc. M^{me} D. dit qu'elle avait diné et s'en fut. Les autres allèrent se promener. Enfin, tout cela allait un peu de guingois.

Je pensais que les Archiduchesses viendraient au-devant de nous, mais point. A quatre heures, le dîner fini, l'Impératrice fit venir la Princesse.

Il y avait là sept Archiducs, ni plus ni moins, tous frères de l'Empereur ; je ne distingue que le Palatin Joseph, qui me plaît malgré son air embarrassé, son branlement de corps et surtout ses yeux de côté ; jamais il ne regarde en face ; c'est très désagréable. L'Archiduc Charles, qui est son aîné, a le même regard. J'en étais fort curieuse, et ai été bien surprise de le trouver un petit, petit homme assez maigre, l'air tout rentré et timide. Il m'adressa quelques paroles en allemand, assez bien, mais rien

de marquant. La Grande-Duchesse Marie en est enchantée. Elle dit qu'il a beaucoup d'esprit, de connaissances, de raison, de jugement, d'amabilité, de tout au monde. Les Grandes-Duchesses sont toutes les deux enchantées de trouver ces Archiducs avec lesquels elles peuvent causer, et en général les louent tous, quoiqu'elles disent qu'ils sont polissons et fous. Ils font des éclats de rire et des cris qu'on entend d'un bout de la maison à l'autre; au spectacle ils se tirent les uns aux autres leurs chaises pour se faire tomber....

... Il fut question d'aller se promener dans le parc, j'entends en voiture. La Princesse qui s'était accrochée à l'Impératrice ne l'abandonnait point, et fut avec elle et sa mère, je crois, dans la voiture. Nous étions, la Comtesse F., M^{lle} Alledinsky et moi, dans une chaise, bien mal. Enfin, nous parcourûmes diverses parties de ce parc qui est délicieux, arrangé à l'anglaise, et de très bon goût. En se promenant, on arriva au bord d'une fort belle pièce d'eau d'où l'on s'embarque pour aller au *Ritterschloss*, château des chevaliers. Une quantité de petits bateaux étaient là tout prêts. La Comtesse Beust vint m'avertir de la part de la Grande-Duchesse que la petite allait avec l'Impératrice, et que je devais suivre.

— Fort bien, mais qu'appellez-vous suivre?

— Oh ! dit-elle, je ne conçois pas ce que veut dire ce message ; vous devez venir avec nous.

Nous étions tous sur le bord. Les Grandes-Duchesses entrèrent avec tous les Archiducs, qui ramaient, dans un bateau ; l'Impératrice resta sur la rive avec la Princesse, à attendre sa gondole, à ce que je croyais. Nous entrons dans un bateau : la Grande-Duchesse me prie d'en sortir et de me tenir aux côtés de sa fille. J'obéis. Me voilà seule avec l'Impératrice. Je la vois dans un embarras marqué : je pense qu'elle ne sait que faire de moi... j'étais dans un cruel embarras. Je me tiens à une certaine distance. Arrive la Comtesse Od. qui me dit :

— Sa Majesté est très fâchée de n'avoir pas de place à vous offrir, elle n'a pas su que vous la suivriez. Elle vous prie de monter dans sa petite voiture que voilà....

Or il faut savoir que ladite voiture est une petite carriole toute basse, ouverte, une sorte de petit fauteuil auquel on attelle un petit gris haut comme un chien. L'Impératrice se promène souvent dans cette carriole, conduite par le Prince héréditaire. Cela me parut si drôle, je me fis l'effet si ridicule, que l'envie de rire l'emporta sur mon embarras ; je ne pus pas répondre un mot à la Comtesse Od., m'inclinai, en lui tournant le dos, et montai dans ma petite brelingue, entourée d'une centaine de personnes qui croyaient que c'était l'Impératrice qui arrivait là dedans. Je mordais mon mouchoir de poche pour ne pas éclater tout haut.

Samedi soir.

De bonnes nouvelles sont encore arrivées ; Blücher a remporté une victoire importante. Les Russes et les Autrichiens ont, dit-on, fait à qui mieux mieux avec les Prussiens. L'Empereur de Russie a ôté son ordre pour en décorer le prince de Schwarzenberg sur le champ de bataille.... Après quatre heures, nous sommes allées faire un tour de Prater en voiture ; à cinq, revenues pour voir la procession dans la cour du château. Le courrier, le Comte Paur, a traversé, précédé et suivi de militaires portant les aigles enlevées aux Français ; puis des trompettes, puis des postillons claquant leurs fouets, puis la garde bourgeoise, etc. Une foule énorme, trois ou quatre mille personnes dans la cour dite « de Suisse » où donnent les fenêtres de la Grande-Duchesse et de l'Impératrice. Dès le matin, le peuple était transporté ; dans chaque boutique on se réjouissait, et les processions qui durent depuis trois jours pour la réussite de la guerre duraient encore aujourd'hui. Les rues étaient si pleines qu'à peine on pouvait passer, et nous avions assez à faire à remercier. J'eus une vraie émotion en entendant cette foule applaudir et crier *vivat* à l'arrivée du courrier. L'enthousiasme d'une grande masse a quelque chose de bien entraînant, et quelque décevante que soit la déesse Gloire, elle est pourtant divine.... Si j'avais été homme et que j'eusse pu parcourir une carrière, je sens que j'aurais voulu m'y distinguer ou mourir.

Le bruit que Dresde était au pouvoir des alliés courait encore hier, mais le Comte Paur assurait que c'était impossible, que Napoléon s'y était enfermé avec toutes ses troupes d'élite, et qu'il ne fallait pas y penser pour le moment. Le quartier-général est à Tœplitz. Selon les apparences, ils ont eu près de Dresde un échec qu'on passe sous silence.

... Le corps du pauvre Moreau sera transporté en Russie; ses derniers mots ont été :

— Poursuivez vivement les Français, ne leur donnez pas le temps de se reconnaître : battez le fer pendant qu'il est chaud.

Vandamme a été pris par les uhlans et non par le roi de Prusse. Il a été envoyé en Russie. Le peuple a voulu le lapider à Prague, briser son carrosse, et lui criait :

— Monstre, souviens-toi de Lubeck et de Hambourg !

Les gardes russes, au nombre de 8000 contre 40 000 Français, ont fait près de Tœplitz, sous les ordres d'Ostermann, une défense que M. d'Alopeus compare à celle des Thermopyles. Les cordons ont été donnés en grand nombre : Saint-Alexandre à Schwarzenberg et à Blücher. C'est à ce dernier que l'Empereur a envoyé le sien. Son fils s'est également distingué. Le pauvre Ostermann a perdu le bras entier (le bras gauche). Il écrit chaque jour à sa femme sans avoir le courage de lui apprendre ce triste événement. Rien n'égale l'humanité que les habitants de Prague ont montrée pour les blessés, qui arrivaient en grand nombre. La Grande-Burgrave a pris vingt officiers blessés chez elle, et les meilleures maisons ont suivi cet exemple. Les dames russes ont organisé un hôpital pour les officiers blessés de leur nation, et ont envoyé des sommes pour les soldats à l'hôpital général. Toutes ces dispositions raniment un peu le cœur flétri par les horreurs qu'entraîne ce cruel fléau de la guerre.

Jeudi matin 6 octobre.

Nous partons, dit-on, dans peu de jours. Je ne le regretterai pas. Il est possible que les distractions que j'ai eues ici viennent à me manquer, que je m'ennuie au commencement; mais

j'espère aussi que cela ne durera pas, et que je saurai redevenir raisonnable, et retourner à une façon d'être meilleure.

... L'autre soir, je fus chez la vieille Comtesse Pratossof; le Prince de Ligne, qui fait l'aimable, mais ne l'est plus, y était. Je ne lui entendis rien dire de joli qu'une méchanceté. Il répondit à M^{me} Soldan, qui voulait savoir de quoi il parlait avec la jeune Comtesse :

— Vous êtes trop petite pour qu'on vous dise cela; quand vous serez plus grande....

Comme tout le désespoir de M^{me} Soldan est sa taille au-dessous du médiocre, c'était très mordant.

J'ai fait la connaissance de M^{me} de Puhler. Elle m'a paru comme auteur très modeste et simple. Cependant un de ses propos m'étonna. Je lui parlais de son *Agathocle*.

— J'ai eu un grand plaisir, me dit-elle.... Des Français me donnèrent, il y a quatre ans les *Martyrs* de Chateaubriand; j'ai été charmée de voir tant de rapports de temps, de lieux, de scènes, avec mon livre; et cependant Chateaubriand ne sait pas l'allemand, et moi je n'avais pas lu son ouvrage quand le mien parut. *Nous n'avons donc pas pu nous copier* réciproquement.

Cette simplicité me parut pourtant un peu forte.

Mardi 12.

J'ai eu ce matin mon compatriote M. Buhl. C'est un homme très bon, intéressant au point de vue moral. Je n'ai jamais rien vu de plus laid, mais sa conversation est très agréable, et l'on apprend toujours quelque chose avec lui.

— Deux conseils que je donne à tout le monde, me dit-il, sont de tenir un journal et de se marier.

Il me dit que ce qui me ferait faire en allemand des progrès très rapides, ce serait de copier des morceaux des bons auteurs; que cet exercice, quelque mécanique qu'il parût, était d'une utilité extrême, et que je sentirais au bout de six mots combien il me donnerait de facilité.

— A propos des hommes en général, je les divise, me dit-il, en trois classes, ceux que j'aime, ceux que je hais autant que le

christianisme me le permet, et ceux qui sont pour moi comme s'ils n'existaient pas. Je n'aime point à être seul, mais je ne fréquente jamais que des gens de qui je puis gagner ou à qui je puis faire gagner quelque chose. La solitude est ma passion, mais c'est celle de la campagne ; dans une grande ville on n'est pas seul, on est abandonné, si l'on ne vit pas dans le monde.

Il m'a donné ou prêté deux ou trois petits essais qui m'ont intéressée. Il a eu de tout temps une passion pour l'éducation qui l'a retenu jusqu'à présent, quoique depuis longtemps il pût vivre libre ; il a cinquante-trois ans, en a passé dix-sept ministre dans un petit village suisse avec sa femme, Allemande remplie de mérites, qui l'a rendu le plus heureux des hommes. Là ils ont passé ces dix-sept ans à l'abri de toutes les révolutions. Lui pas payé, dans une paroisse très petite, y faisant un bien infini, enfin remplissant le rôle que j'ai toujours cru devoir être celui d'un pasteur de campagne, père et aussi précepteur de toutes ses ouailles. Il n'avait point de maître d'école et instruisait lui-même tous les enfants, — une trentaine environ, — depuis l'âge de quatre ans. Il a dépensé là, dit-il, plus de 12 000 florins ; ce temps demeure à jamais le plus beau de ses souvenirs. Jamais il n'eût quitté ce genre de vie, si bien assorti à ses goûts et à ses moyens, sans la mort de sa femme, qui lui rendit impossible à mener seul une existence dont elle avait fait le plus grand charme. Il voulut voyager ; il n'avait pas d'enfants ; bientôt sa manie d'éducation prit le dessus et il se fit précepteur. Il est chez le Comte Brown depuis dix ans. Son élève a quinze ans, mais il me dit hésiter s'il ira plus loin. Il commence à sentir le désir du repos, et il a le projet de s'établir à Zurich.

Dimanche 24 octobre.

J'ai eu deux ou trois fois la visite de M. Buhl qui m'intéresse véritablement. Il a un sens si droit, tant de franchise, de clarté, de solidité dans les idées, un christianisme si pur et si bien fondé ! C'est un ami que j'ai fait. Il m'a promis de m'écrire quelquefois. Un homme comme celui-là me serait bien utile à Weimar.

Prague, le 31 octobre.

Les derniers jours de mon séjour à Vienne j'ai manqué de temps et de courage pour continuer mon journal. J'ai eu à écrire, des visites à recevoir et à rendre, des empaquetages, la Princesse à conduire chez l'Impératrice, chez les Archiduchesses, etc.

Mon compatriote Buhl vint encore une fois. Nous eûmes de nouveau une conversation bien intéressante sur plusieurs objets, et surtout sur l'éducation. Il inspire une vraie confiance et une estime très particulière. Je voudrais bien qu'il fût à Weimar ; j'aurais du moins quelqu'un à qui parler et à qui demander un conseil. Il a tant de netteté dans les idées, de repos dans l'âme, et de si bons principes ! Il est religieux de cœur et par raison, mais ni l'habitude, ni les préjugés, ni la faiblesse n'ont aucune prise sur lui. Il ramène la religion à sa vraie simplicité et à sa beauté première, en la débarrassant de ce qu'on s'est plu à donner pour elle. Enfin, on se sent meilleur et plus à l'aise quand on a causé une heure avec lui. On peut dire ce qu'on voudra (et je commence à me ranger à cet avis après l'avoir longtemps combattu), la conversation d'un homme a pour une femme des avantages que n'aura jamais celle d'une personne de son sexe. Les femmes ont en général des idées vacillantes, peu nettes. Elles s'encombrent de minuties, et n'acquièrent jamais entre elles ou par elles-mêmes un certain sang-froid, une certaine impartialité de jugement.

J. DE MESTRAL COMBREMONT.

(La fin prochainement.)

MADemoiselle NOÉMIE

ET

MONSIEUR HONORÉ

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

V

Le samedi suivant, M^{lle} Noémie se leva à son heure accoutumée, bien qu'ayant passé une fort mauvaise nuit. Elle était restée de longues heures sans sommeil, et le bois de son lit avait souvent gémi, ébranlé par la masse pesante de son corps en mouvement. Ce qui l'énervait, c'était de se sentir si peu maîtresse d'elle-même.

« Eh quoi ! je n'ai plus vingt ans, se disait-elle, pour être ainsi troublée ! Et troublée pourquoi ? Puisque je ne songe nullement à ce mariage ! A mon âge ce serait une folie.... Je suis vraiment sotte d'avoir accepté cette invitation. »

Et il ne lui venait pas à l'esprit qu'il eût été maintenant encore très facile de ne pas s'y rendre.

Quand elle se vit dans la glace, elle se trouva le teint plus jaune et plus fané qu'à l'ordinaire. Tout bas elle marmotta :

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juin.

— C'est dommage !

Puis quand elle eut compris pourquoi elle déplorait ce contre-temps, sa mauvaise humeur s'en accrut.

« Je deviendrai folle, se disait-elle ; certainement cela m'arrivera. »

Elle s'occupa du ménage plus activement encore que les autres jours, afin de ne pas laisser vagabonder ses pensées. Elle vérifia la dernière lessive, disposa dans une grande corbeille le linge à raccommoder et rangea le reste dans des armoires déjà bien pleines. Elle était montée sur une chaise et sa jupe retombait tout autour d'elle en plis lourds et serrés.

« En voilà, du linge, pour une personne seule ! songea-t-elle en contemplant les hautes piles compactes ; jamais.... »

Elle vit encore une fois, mais trop tard, pourquoi cette remarque lui venait à l'esprit. La préoccupation qu'elle voulait chasser la hantait, la poursuivait, la tourmentait, comme font à l'approche de l'hiver ces mouches engourdies qui reviennent inlassablement se poser sur vous et dont les pattes semblent collantes. En vain s'efforçait-elle d'éloigner cet insecte harcelant : toujours elle sentait autour d'elle son vol obsédant et lourd.

Elle finit par renoncer à lutter, et, résignée, s'assit dans le grand fauteuil, près de la fenêtre. Elle suivait d'un œil distrait les mouvements de Minet, qui, sous la table, procédait à sa toilette, et, pour la première fois depuis de longues années, se laissa aller à rêver. Elle n'enferma plus ses pensées dans le cercle étroit de sa petite vie quotidienne : il lui sembla que son horizon s'étendait, se prolongeait très loin, à l'infini. Un mari... quelqu'un avec qui partager son existence, quelqu'un à aimer, à soigner.... Elle voyait en lui non pas seulement

l'homme fort sur lequel on s'appuie et qui vous soutient, mais aussi l'être faible qu'il faut aider, qu'il faut gâter. C'était à la fois l'époux et l'enfant ; et tout ce que ce long corps osseux cachait d'amour resté jusqu'alors sans emploi semblait prêt à sortir, à faire explosion. Une chaleur l'envahissait ; son cœur se mettait à battre plus vite.

Minet, fatigué de se lécher, regardait la vieille fille de ses prunelles vertes et allongées.

M^{lle} Noémie, les yeux fixés sur les siens, paraissait scruter cette âme féline ; mais elle ne voyait que son rêve intérieur.

Quand Armandine entra, sa maîtresse revint à elle. Il était trop tard ; cet oubli momentané du réel avait suffi à troubler son âme.

Elle revêtit, pour aller chez M^{me} Mauroy, la robe qu'elle avait l'habitude de mettre pour sortir ; mais elle fit légèrement bouffer ses cheveux avant de coiffer son tout petit chapeau noir. Quand elle se fut enveloppée de son long collet, noir également, elle jeta un coup d'œil dans la glace. Sa silhouette lui parut sombre et triste. Alors elle songea à une cravate en mousseline blanche qu'elle conservait depuis plusieurs années soigneusement pliée dans son armoire ; elle ne l'avait arborée qu'une fois, pour aller à l'église, certain dimanche de Pâques où il faisait beau. Elle la noua soigneusement autour de son cou, étalant avec complaisance les pans neigeux et doux sous son menton osseux ; puis, sans une caresse à Minet, sans un mot à Armandine, elle partit.

Dans la rue, elle s'aperçut que le ciel était couvert et qu'il faisait froid.

— Je dois être ridicule avec cette cravate par ce temps, marmotta-t-elle fâchée ; et pourquoi justement

aujourd'hui ? On va dire que j'ai voulu me faire belle ; et Dieu sait que....

Elle ne voulait pas s'avouer que, si elle s'était souciée d'égayer sa toilette, ce n'était pas par hasard, mais bien à cause des circonstances extraordinaires qui pouvaient, de cette simple tasse de thé chez M^{me} Mauroy, faire pour elle le commencement d'une nouvelle vie.

VI

M. Honoré, ce matin-là, attendait dans son lit que sa propriétaire voulût bien lui apporter son café au lait et ses trois tartines. Il en était ainsi tous les jours, car M. Honoré ne se levait jamais avant d'avoir déjeuné, et, en hiver, attendait qu'un bon feu fût allumé dans sa chambre. Malheureusement cette dame était fort inexacte, de quoi M. Honoré, qui aimait l'ordre en toutes choses, souffrait beaucoup. Il lui arrivait, dans son impatience, de se mettre très sérieusement en colère ; il se retournait dans son lit, regardait l'heure et bougonnait :

— Huit heures un quart ! C'est insensé ! On ne se moque pas ainsi du monde ! C'est ma faute, je suis trop bon. Mais aujourd'hui elle verra....

Et lorsqu'après un violent coup de genou dans la porte, car elle avait les mains embarrassées, l'honorable M^{me} Dumontier apparaissait, une tasse fumante dans les mains, M. Honoré gardait le silence. Il était ainsi fait qu'en présence de l'ennemi tout son courroux tombait, et que son ardeur belliqueuse faisait immédiatement place à une pacifique béatitude.

Ce jour-là, l'attente lui parut plus longue encore que de coutume ; son indignation alla même jusqu'à lui faire envisager comme possible un changement d'organisation domestique.

« Cela ne peut vraiment pas durer ainsi, se disait-il. Si elle ne tient pas compte de mes observations, — il oubliait que c'était toujours à lui-même qu'il les adressait, — eh bien, j'aviserai. »

Mais, à la seule idée de se lever dans cette chambre sans feu, il frissonnait ; et comme les paroles de M. Blanc avaient souvent, depuis l'avant-veille, trotté dans son cerveau, il murmura :

— C'est bien certain : avec une femme....

M^{me} Dumontier entra tout juste à ce moment et vint couper court à ces réflexions. Elle posa la tasse près du lit, ouvrit les volets et regarda son locataire. M. Honoré ne soufflait mot, tel un homme engourdi par un reste de sommeil. M^{me} Dumontier s'excusa :

— Allons ! je vous ai encore réveillé aujourd'hui, je vois ça ! Mais comment pouvais-je imaginer que vous dormiez à huit heures passées ? Peut-être avez-vous eu une mauvaise nuit ? On le dirait, car vous n'avez guère bonne mine. Hé ! monsieur Honoré, il ne faut pas se laisser aller, que diable ! On réagit ! Sans cela, à nos âges, la maladie prend vite le dessus, voyez-vous !

Ces paroles troublèrent fort M. Honoré ; puis, songeant que tout le mal venait sans doute du vide de son estomac, il osa dire :

— Mais non, madame Dumontier, j'ai fort bien dormi ; et même je vous attendais....

Il hésita :

— ... Depuis longtemps !

— Oh ! pauvre monsieur Honoré ! s'exclama sa propriétaire, sur un ton parfaitement indifférent.

Puis elle alluma le feu, ce qui eut pour premier résultat de remplir la chambre de fumée.

M. Honoré, pris à la gorge, se mit à tousser.

— Bon ! voilà que vous toussiez, à présent ! Vous avez dû prendre froid. C'est que vous ne vous couvrez pas assez ; vous sortez comme un jeune homme, sans cache-nez ! Et ce temps-là est traître : on prend bien vite une pleurésie ; ainsi ce pauvre monsieur Servel....

Et M^{me} Dumontier allait se lancer dans un long et lamentable récit, car elle n'en connaissait que de tels, quand une voix, l'appelant de la rue, mit fin à ce bavardage.

Lorqu'elle eut refermé la porte derrière elle, M. Honoré respira.

— Que cette personne est donc stupide, grommela-t-il, avec ses histoires de maladies ! Pourquoi serais-je malade?... »

Mais comme cette pensée l'inquiétait pourtant, il sortit de son lit pour aller se regarder dans la glace. Il se vit d'abord à travers un brouillard de fumée, puis, celui-ci se dissipant peu à peu, il s'aperçut dans le mauvais miroir qui ornait la cheminée. Ses cheveux ébouriffés, ses yeux gonflés et larmoyants, ses joues flasques et sans teint, tout cela contribuait en effet à lui donner pitteuse figure. Il en fut frappé, et se considéra quelques instants ; puis, avec sa main, il essaya de remettre ses cheveux en ordre, se frotta les joues pour y ramener quelques couleurs.

« C'est toujours comme cela, tant qu'on n'a pas fait sa toilette ! » se dit-il pour se consoler.

Et il commença activement à s'habiller.

Dès qu'il fut prêt, un nouvel examen le rassura tout à fait : « Je suis comme d'habitude, » pensa-t-il.

Avec un soupir de satisfaction, il s'assit devant la table pour faire ses comptes : opération par laquelle, tous les matins, il commençait sa journée. Mais, bien que ras-

séréné sur son état présent, les réflexions de M^{me} Dumontier l'effrayaient quant à l'avenir.

« Je puis évidemment tomber malade, » songeait-il ; et, se scrutant, il en arrivait à se demander si, réellement, il ne sentait pas en lui le germe sourd de quelque terrible maladie.

« Qui me soignera, alors ? Je serai seul... abandonné ! »

Cette idée l'attendrissait à tel point que les larmes lui venaient presque aux yeux.

« Je n'ai pas d'ami... d'ami qui donnerait sa vie pour sauver la mienne. Je puis mourir : qui me pleurera ?... »

A ce moment, son émotion l'obligea à se lever ; il fit quelques pas dans la chambre pour secouer ses pensées.

Alors les propos de M. Blanc lui revinrent encore à l'esprit ; il vit dans le mariage une planche de salut, à laquelle il s'accrocha avec l'énergie de l'homme qui se noie et, dans un plongeon, a entrevu la profondeur de l'eau qui l'entoure.

Il s'assit sur son lit en désordre, mit les deux mains dans les poches de son pantalon, et réfléchit longuement.

« Je n'ai pas refusé de me marier, se dit-il ; mais il est vrai que je n'y ai jamais songé.... Comment se fait-il que maintenant j'y pense très sérieusement ?... Oui, une femme.... Quelqu'un qui saurait s'occuper de moi, qui s'intéresserait sans cesse à moi, m'aimerait.... »

Il ne lui venait même pas à l'esprit de dire : *que j'aimerais*, car il n'en éprouvait nullement le besoin.

Et c'est dans ces dispositions qu'il endossa le nouveau costume envoyé par M. Blanc. Il tenait à se montrer sous un jour favorable à la réception de M^{me} Mauroy.

VII

Cette réception avait été laborieusement et savamment préparée par la maîtresse de maison et ses deux amies. Toutes trois avaient décidé que ce mariage se ferait, qu'elles s'y amuseraient fort, et, pendant ces quelques jours, elles n'eurent en tête que la mise en scène du *five o'clock*, comme disait M^{me} Mauroy. Elles avaient arrêté ce qu'on boirait, ce qu'on mangerait, et même ce qu'on dirait. La place de M^{lle} Noémie était fixée d'avance ; on lui avait décerné un fauteuil bas, afin qu'elle parût moins grande. Auprès de celui-ci était une haute chaise, destinée à faire valoir la taille exiguë de M. Honoré. On donnait deux cuillers à ce dernier, et on n'en donnait point à M^{lle} Noémie, afin qu'il eût l'occasion d'être galant. Les tasses s'alignaient tout autour de la table. Au milieu, on mit une plante verte, dans laquelle furent piquées quelques roses blanches en papier, confectionnées par les mains habiles de M^{me} Pichot. Ces fleurs blanches avaient fait le bonheur des trois dames, qui voyaient là une délicate allusion à la situation présente, en même temps qu'un moyen d'isoler les amoureux, ainsi qu'elles appelaient M^{lle} Noémie et M. Honoré.

Enfin, à six heures moins un quart, il était convenu que la femme de ménage pousserait un grand cri, et qu'à ce signal toutes trois feindraient de se porter à son secours, de façon à ménager à leurs victimes quelques minutes de tête-à-tête. Elles étaient très fières de ce stratagème, qui ne pouvait manquer de précipiter les événements.

Bref, si tout marchait comme elles l'espéraient, M. Honoré et M^{lle} Noémie seraient, ce soir même, engagés par des paroles définitives.

M. Mauroy, qui était dentiste, se promettait de paraître entre deux opérations. Malheureusement, le samedi étant jour de marché, il craignait d'être fort occupé. M. Blanc devait venir chercher sa femme ; il espérait arriver, disait-il finement, « sinon pour le bouquet, du moins pour la fusée d'adieux. » M. Pichot ne pouvait quitter son magasin et le regrettait fort.

A quatre heures, les organisatrices, dissimulées derrière le rideau, virent M^{lle} Noémie tourner le coin de la rue ; et des éclats de rire étouffés, des exclamations partirent de la fenêtre.

— La cravate, la cravate ! s'exclamaient-elles toutes trois ; elle a mis la cravate : c'est magnifique !

Et le succès de leur entreprise leur parut assuré.

Quand M^{lle} Noémie fit son entrée dans la pièce, le calme était rétabli ; mais les visages rayonnaient encore d'une joie contenue, qui frappa celle-ci.

Après force politesses, on l'invita à prendre place à la table ; et M^{me} Mauroy, d'un geste affable, lui désigna le fauteuil.

— Cette bonne mademoiselle Noémie, qui nous arrive fraîche comme un printemps ! On ne penserait pas qu'il fait froid et vilain dehors, à vous voir si pimpante, dit M^{me} Blanc avec un sourire plein de grâce.

« C'est à cause de la cravate, songea M^{lle} Noémie, décontenancée ; je n'aurais pas dû la mettre ; c'est ridicule ! »

Elle allait s'asseoir, quand un coup de sonnette les fit toutes tressaillir.

« C'est lui, pensèrent en même temps les trois dames ; la fête commence. »

M^{me} Mauroy joua la surprise, afin de donner plus de naturel à l'entrevue.

— Qui cela peut-il être ? dit-elle en regardant ses invitées.

— Peut-être monsieur Honoré : ne devait-il pas venir ? hasarda M^{me} Pichot.

M^{me} Mauroy parut se souvenir :

— C'est vrai, j'oubliais que mon mari l'avait prié. Quelle mauvaise maîtresse de maison je suis !

Et elle se tourna vers M^{lle} Noémie, mais celle-ci baissait obstinément les yeux et semblait se livrer à la contemplation des roses en papier de M^{me} Pichot.

Il y eut un court silence ; la porte s'ouvrit ; M. Honoré entra. Il s'arrêta interdit devant ces quatre dames debout et muettes ; mais M^{me} Mauroy s'empressait au-devant de lui :

— Que c'est aimable à vous, monsieur Honoré, de bien vouloir nous accorder quelques moments et de consentir à venir distraire de pauvres femmes comme nous ! Les messieurs ont toujours tant à faire ! Tenez, asseyez-vous. Je ne vous présente pas : vous connaissez tout le monde... sauf peut-être mademoiselle Noémie Poirier ; une bonne, une excellente amie !

Et M. Honoré s'inclina très bas devant M^{lle} Noémie. Elle se demanda si elle devait lui tendre la main, et hésita si longtemps, qu'au moment où elle la tira de dessous sa pèlerine, M. Honoré regardait d'un autre côté.

« Je dois vraiment avoir l'air emprunté, » se dit la pauvre fille.

Ces dames s'installèrent autour de la table ; M^{lle} Noémie prit place sur la grande chaise, mais M^{me} Mauroy s'exclama :

— Non, mademoiselle Noémie, prenez ce fauteuil !

M^{lle} Noémie se défendit :

— Je vous assure, je préfère les chaises.

— Oh ! que dites-vous là ? s'écrièrent M^{me} Blanc et M^{me} Pichot.

— C'est pourtant la vérité, affirma M^{lle} Noémie.

Il ne restait plus pour M. Honoré que le fauteuil profond et bas. M^{me} Mauroy, agacée de ce premier contretemps, le lui indiqua. Il essaya timidement une protestation :

— Oh ! je ne saurais....

Mais personne n'y fit attention, et il dut se résigner à disparaître dans le grand fauteuil, qui sembla se refermer sur lui comme une anémone de mer sur sa proie. A côté de lui, M^{lle} Noémie, droite et comme tendue sur sa chaise, paraissait plus grande que jamais.

— Eh bien, monsieur Honoré, avez-vous été au théâtre dimanche dernier ? demanda M^{me} Mauroy, qui avait eu le temps de se consoler.

— Au théâtre, moi ?... Cela ne m'arrive pas souvent : c'est trop fatigant !

— Il paraît, dit M^{me} Pichot, que c'était une pièce tout à fait immorale : il s'agissait d'un homme qui pardonnait à sa femme de l'avoir trompé.

— Pas possible ! s'écrièrent en même temps M^{me} Blanc et M^{me} Mauroy.

— Si, si, je vous le certifie, reprit M^{me} Pichot ; et on disait même dans l'*Eclair* que si beaucoup de maris se conduisaient ainsi, il n'y aurait pas énormément de femmes vertueuses. Qu'en pensez-vous, monsieur Honoré ?

— Oh ! moi, vous savez, répondit celui-ci, qui, tout en restant silencieux, avait paru prendre à la conversation le plus grand intérêt, je ne puis guère avoir d'opinion

sur ce sujet, mais je n'approuverai jamais une femme qui trompe son mari ; non, certes !

— A la bonne heure ! voilà de saines idées, qu'on aimerait voir dans la tête de nos jeunes gens, dit M^{me} Mauroy, en songeant à son fils, qui avait quatorze ans.

M^{lle} Noémie ne disait rien. Elle avait retiré ses gants, les avait pliés soigneusement et placés près de sa tasse. M. Honoré, enhardi par l'approbation de M^{me} Mauroy, crut devoir affirmer encore plus énergiquement son point de vue :

— Je dirai même davantage, reprit-il ; pour moi, une femme qui trompe son mari est toujours blâmable, toujours ! Il n'y a pas d'exception.

Et il jeta un coup d'œil circulaire autour de la table.

— Et vous, mademoiselle Noémie, quel est votre avis ? questionna M^{me} Mauroy.

M^{lle} Noémie réfléchit un instant, puis prononça lentement :

— Je crois que tous les cas ne sont pas les mêmes et qu'il est bon de distinguer entre une nature vraiment vicieuse et une personne qui se laisse simplement entraîner par les circonstances.

M^{me} Pichot s'exclama :

— Comment ! c'est vous, mademoiselle Noémie, qui soutenez la femme infidèle ?

— Dieu m'en garde ! répondit celle-ci, — et elle rougit à l'idée de ce qu'on lui faisait dire, — mais il est souvent très difficile de juger : voilà !

Tout le monde se récria :

— Non, non, je ne suis pas de cette opinion !

— Une femme qui trompe son mari est toujours blâmable, dit M^{me} Blanc.

— Il n'y a pas d'exception, dit M^{me} Pichot.

La conversation était vive, mais la grande affaire avançait fort peu. Les deux futurs époux se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre comme les deux champions de causes opposées. De plus, leurs différences de niveau rendaient impossible entre eux toute conversation intime.

M^{me} Mauroy s'en aperçut et se désola ; elle voulut au moins parler d'autre chose.

— On dit que nous aurons un hiver très rigoureux. Avez-vous vu cela dans l'*Eclaireur* ?

— Oui, renchérit M^{me} Pichot ; plus froid que depuis dix ans, paraît-il ; c'est affreux pour les malheureux !

— Heureusement qu'il y a de bonnes âmes qui ne les oublient pas ; n'est-ce pas, mademoiselle Noémie ? s'empessa d'ajouter M^{me} Blanc, car vous savez, monsieur Honoré, que mademoiselle Noémie est l'amie des pauvres, la protectrice des orphelins....

Gênée par cette avalanche de compliments, M^{lle} Noémie se raidit encore. Elle balbutia :

— Oh ! vous exagérez ! Je fais ce que je peux, mais....

— C'est une belle tâche que de se dévouer ainsi pour autrui, dit M^{me} Mauroy se tournant vers M. Honoré.

— Oui, c'est une très belle tâche, reprit celui-ci d'un ton pénétré ; les pauvres gens sont tellement à plaindre !

Puis, après un court silence :

— Les orphelins doivent être bien intéressants....

M^{lle} Noémie avait horreur d'entendre parler de ses bonnes œuvres. L'entrée de M. Mauroy vint à propos couper court à cet entretien.

C'était un homme grand, gros, rouge, au souffle bruyant et à la voix claironnante.

Il salua tout le monde, jeta un coup d'œil sur les fleurs blanches, sur M^{lle} Noémie, sur sa femme, et, s'approchant de M. Honoré, qui s'était levé, il lui aplatis si fortement sa large main sur l'épaule, que celui-ci chancela et retomba assis dans ses coussins. M. Mauroy semblait ravi. Il s'installa sur une chaise, à côté de M. Honoré, dont on aurait vraiment pu oublier l'existence, tant la taille de ses deux voisins l'anéantissait.

— Je vous dérange, clama M. Mauroy ; de quoi parliez-vous ? Allons, continuez, faites comme si je n'étais pas là.... Eh bien, Honoré, toujours jeune, toujours fringant ! — et il considérait son étique invité d'un œil amical, — toujours l'ami des belles, le protecteur du sexe faible !

C'était une de ses plaisanteries habituelles : il oubliait tout à fait la présence de M^{lle} Noémie. Sa femme lui lança un regard sévère. Il comprit, mais un peu tard, et voulut réparer le mal.

— Oui, je plaisante, je te taquine, hein, mon vieux ? Mais tout le monde sait que tu es la sagesse même, l'homme le plus vertueux de la ville, n'est-ce pas, mademoiselle Noémie ?

Et le fait de s'adresser directement à celle-ci lui sembla tellement spirituel, qu'il ne put retenir un rire énorme et rebondissant.

M^{lle} Noémie rougit extrêmement. Elle trouva l'allusion si déplacée, qu'elle répondit sur un ton très sec :

— Il me serait difficile de juger M. Honoré, que je vois aujourd'hui pour la première fois.

— Que mon mari est donc méchant ! soupira M^{me} Mauroy, pour tâcher d'arranger les choses.

Le thé vint apporter une heureuse diversion. M^{lle} Noé-

mie était triste et mécontente ; elle se demandait ce qu'elle faisait là ; elle sentait que tout le monde n'avait qu'une pensée ; elle s'apercevait qu'on lui faisait jouer un rôle absurde ; et cela la rendait revêche ; elle s'en rendait compte, ce qui augmentait encore son irritation. M. Honoré avait aussi l'impression que les choses ne marchaient pas, mais il ne voyait aucun remède et attendait avec patience.

Chez ces dames, le dépit allait grandissant.

Chacune se livra à des considérations générales sur le thé, ses effets, ses inconvénients ; M. Honoré le prenait très faible, avec beaucoup de lait ; il craignait, autrement, de ne pouvoir dormir. M^{lle} Noémie, au contraire, le prenait très fort.

On en vint à parler du sommeil et des rêves. M^{me} Pichot demanda si les rêves pouvaient être prophétiques.

— Heureusement que non ! s'exclama M. Mauroy, car généralement les rêves sont absurdes.

— Pourtant, protesta M^{me} Blanc, on rêve souvent d'un ami dont on n'a pas eu de nouvelles depuis très longtemps ; et le lendemain on reçoit une lettre de cet ami.

— Je ne dis pas non, répliqua M. Mauroy, mais cela ne prouve rien.

— Comment ? s'écria M^{me} Pichot.

M^{me} Mauroy intervint :

— M. Honoré va nous expliquer cela.

— Oh ! j'en serais bien incapable ! d'autant que je rêve rarement.... Je crois qu'on peut en effet rêver quelque chose qui arrivera plus tard, mais ce n'est pas une règle absolue. Combien de gens rêvent qu'ils tombent par la fenêtre, sans que cet accident leur arrive jamais ?

— J'ai entendu affirmer, reprit M^{lle} Noémie, faisant un effort pour dire quelque chose, que les rêves venaient de l'estomac.

— Ou de la conscience... prononça d'un ton grave M^{me} Pichot.

« Tout cela est très joli, pensa M. Mauroy, mais avec cette conversation de salon, le mariage n'avance pas. » Il voulut frapper un grand coup.

— Alors, toi, mon vieux, — et il s'approcha si près de M. Honoré que son souffle devait lui chatouiller le bout du nez, — une supposition : si tu rêvais cette nuit que tu te maries, — et il ne put s'empêcher de rire, tant la figure de son interlocuteur était ahurie, — penserais-tu pour cela que tu vas te marier, et te mettrais-tu en quête d'une femme ?

M. Honoré balbutia :

— Oh ! tu présentes les choses d'une telle façon !... Non, bien sûr, je ne le penserais pas... mais ça ne signifierait pas non plus le contraire, car....

M. Mauroy l'interrompit :

— Bref, tu conclus que cela ne signifierait rien du tout ?

M. Honoré, charmé de cette solution qui semblait satisfaire tout le monde, s'empressa d'acquiescer :

— Oui, justement, c'est ça, c'est parfaitement ça !

Et il regarda M. Mauroy avec reconnaissance. Ce dernier, enhardi par l'approbation qu'il lisait sur la figure de sa femme, continua :

— Et vous, mademoiselle Noémie, si vous rêviez la même chose ?

M^{lle} Noémie sentit tous les regards, sauf celui de M. Honoré, se diriger sur elle. Elle aurait voulu formuler une réponse claire, mais aucune idée ne lui venait.

— Je dirais, je dirais... commença-t-elle d'un ton ferme ; puis après une hésitation : que je digère mal.

Elle s'aperçut trop tard du sens fâcheux de ses paroles : on ne la laissa pas continuer. Tout le monde s'écria :

— Alors ce serait un cauchemar ?

M^{me} Mauroy prit un air pincé. M^{lle} Noémie voulut expliquer :

— Ce n'est pas là ce que je voulais dire....

Mais l'indignation était telle que personne n'entendit. M. Mauroy dit, en regardant sa femme d'un air entendu :

— Si c'est ainsi que vous apparaît le mariage, c'est différent !

M. Honoré ne soufflait mot.

M^{lle} Noémie comprenait qu'une parole définitive venait d'être prononcée par elle, et cela sans aucune intention ; mais elle avait, depuis le commencement de l'après-midi, si complètement perdu ses moyens, qu'elle renonça à donner d'autres éclaircissements, et baissa le nez dans sa tasse.

M^{me} Blanc et M^{me} Pichot se regardaient en hochant la tête.

Devant la tournure que prenaient les événements, M. Mauroy résolut de s'en aller. Lui seul avait conservé son air de bonne humeur. Il salua tout le monde avec affabilité et sortit sur un : « Amusez-vous bien ! » qui acheva de glacer l'assistance.

Par bonheur il restait quelques gâteaux dans les assiettes, et celles-ci se mirent à faire plusieurs fois le tour de la table. Personne n'osait prendre l'initiative d'arrêter leur course, et c'est accompagnées de mille politesses qu'elles passaient de mains en mains.

— Oh ! merci.... Ils sont délicieux !... Il faut une fin à tout, même aux bonnes choses.... Vous êtes trop aimable !

M. Honoré, qui n'avait pas eu de cuiller et n'eût pas osé en demander une, venait de boire son thé et considérait avec tristesse le sucre à peine fondu demeuré au fond de la tasse.

M^{me} Mauroy essaya quelques sujets de conversation qui eurent peu de succès ; M. Honoré et M^{lle} Noémie ne parlaient que lorsqu'on s'adressait spécialement à eux.

Tout à coup, au milieu d'un silence, retentit un grand cri, venant d'un pièce voisine : c'était le signal convenu entre M^{me} Mauroy et la femme de ménage.

M^{lle} Noémie tendit l'oreille.

M. Honoré eut un sursaut d'effroi et prononça d'une voix tremblante :

— Qu'y a t-il ?

Les trois dames se regardèrent, eurent un moment d'hésitation ; elles comprirent que l'affaire était manquée, que leur manège serait inutile ; et M^{me} Mauroy dit avec le plus grand calme :

— Ce n'est rien ; c'est la bonne.

— Ah ! est-ce qu'elle crie souvent ainsi ? questionna M. Honoré, la mine encore effarée.

— Ça dépend, répondit distraitement M^{me} Mauroy.

— Comme c'est drôle ! reprit M. Honoré.

Mais un second cri, plus fort et plus effrayant que le premier, eut un tel effet sur M. Honoré, qu'il se leva, renversant sa tasse, tandis que ses yeux agrandis de terreur se tournaient vers la porte.

— Cette fois.... balbutia-t-il.

M^{lle} Noémie elle-même osa dire :

— Cette fille semble vraiment avoir quelque chose d'anormal.

Mais les trois dames restaient parfaitement placides, M^{me} Mauroy voulut donner une explication :

— Elle a dû se brûler.

— Ou se couper, ajouta M^{me} Pichot.

— La pauvre fille ! dit la voix tremblante de M. Honoré : n'aurait-elle pas plutôt mis le feu ou été assaillie dans sa cui....

Un troisième cri, n'ayant plus rien d'humain, lui coupa la parole. Cette fois il ne dit plus rien, mais pâlit.

La femme de ménage, croyant que ses deux premiers hurlements n'avaient pas été entendus, essayait ainsi d'attirer l'attention. M^{me} Mauroy se leva pour aller lui imposer silence. M^{me} Blanc et M^{me} Pichot ne jugèrent pas utile de la suivre.

Au bout d'un moment elle revint ; elle était toujours très calme.

— Il n'y a rien ; je le savais bien. Cela lui arrive souvent.

— Est-elle folle ? interrogea M. Honoré, encore angoissé.

— Non, je ne crois pas, répondit M^{me} Mauroy ; mais asseyez-vous donc, monsieur Honoré !

— Non, madame.... vous voyez, j'étais levé pour partir. Il est tard, j'ai quelques courses à faire....

— Alors je n'ose vous retenir ; c'est déjà si aimable à vous d'être venu !

— Oh ! mais c'est moi qui vous remercie !

M. Honoré salua tout le monde, mais son trouble était si grand qu'il faillit oublier M^{lle} Noémie. Quand il s'inclina vers elle, celle-ci s'inclina également, mais sa main ne fit aucune tentative hors de sa pèlerine.

— Faut-il vous reconduire ? questionna M^{me} Mauroy.

M. Honoré allait dire non, car il connaissait fort bien le chemin, mais il se souvint qu'il lui fallait passer devant la cuisine où devait être enfermé le monstre mugissant ; il se ravisa et dit, hésitant :

— Ma foi, je vous en serais bien obligé... je crains un peu de m'égarer... mais je ne voudrais pas....

Et il sortit, suivi de M^{me} Mauroy.

M^{lle} Noémie sentit qu'elle ne pouvait s'en aller immédiatement, malgré le grand désir qu'elle en avait. Elle dut donc se rasseoir en compagnie de M^{me} Blanc et de M^{me} Pichot. Chacune reprit sa place.

— Comme les jours sont courts ! dit M^{me} Blanc, gênée par le silence.

— Oui, répliqua M^{lle} Noémie ; c'est cela, bien plus que le froid, qui rend l'hiver si triste.

— Je ne suis pas de votre avis, repartit M^{me} Pichot ; c'est la saison où l'on vit le plus en famille, autour de la lampe.

Ceci était une vengeance à l'adresse de M^{lle} Noémie, mais elle ne le remarqua pas.

M^{me} Blanc insista :

— En effet, on est entre soi, c'est plus intime.

Cette fois, M^{lle} Noémie avait compris ; elle ne dit plus rien, et, renonçant aux convenances, résolut de partir. Dès que M^{me} Mauroy revint dans la pièce, elle se leva, prête à lutter si on insistait pour la retenir. Il n'en fut rien. Pourtant M^{me} Mauroy ne put éviter de dire :

— Comment, déjà ? vous êtes bien pressée !

Mais il y avait tant de mollesse dans le ton que M^{lle} Noémie n'eut même pas besoin de trouver une excuse, et après des adieux froids et raidis, des adieux compassés et distingués, ces dames se quittèrent.

La chambre était obscure, et, quand M^{lle} Noémie ouvrit la porte, sa grande ombre se profila sur l'antichambre faiblement éclairée, plus écrasante et plus sombre que jamais.

Quand elles furent seules, M^{me} Mauroy, M^{me} Blanc et M^{me} Pichot restèrent un moment silencieuses. Puis M^{me} Blanc, après un soupir, prononça lentement :

— Ça n'a pas marché !

— Non, c'est dommage, ajouta M^{me} Pichot.

— A qui la faute ? Nous avons pourtant fait ce que nous pouvions, dit d'un ton aigre M^{me} Mauroy.

Et M^{me} Pichot reprit sentencieusement :

— On est bon pour les gens et ils vous en remercient en vous faisant la tête !

— On les laissera bien dans leur coin, maintenant, dit M^{me} Blanc.

Il y eut encore un silence, puis M^{me} Mauroy conclut :

— Ces vieilles filles, c'est sec comme du bois, ça n'a pas de cœur.

VIII

M. Honoré, après quelques pas dans la rue, sentit ses craintes se dissiper complètement. Mais il eut la sensation d'un grand vide. Il ne comprit pas d'abord ce qui lui manquait. Ce ne fut qu'en retrouvant sa chambre sans lumière, où le feu se mourait lentement dans la cheminée, qu'il se souvint de ses espoirs du matin ; et il se dit : « Oui, tout a raté. » A tâtons, il trouva sa lampe, qu'il alluma, et le désordre de ses vêtements jetés sur une chaise, l'écœurante odeur de savon qui flottait dans l'air, tous ces détails qu'il retrouvait chaque jour le frappèrent particulièrement ce soir-là. Le poids

de son isolement pesa plus lourdement sur ses épaules. Il se laissa tomber dans un fauteuil, et il eut la sensation nette et pénible qu'il en serait toujours ainsi. « Et pourtant, rien n'est changé.... » Non, rien n'était changé, mais son âme, peu portée à la rêverie et à la méditation, s'était évadée un instant. Il avait vécu un moment en dehors de sa vie, il avait entrevu quelque chose de meilleur, de plus complet. De tout cela, à vrai dire, il ne se rendait pas compte. Naïvement, il se répétait : « Qu'ai-je donc de moins qu'hier, et quelles sont ces idées ? »

Mais cette échappée sur un autre bonheur avait troublé celui qu'il croyait avoir.

Il ne changea rien à sa vie, continua ses promenades hygiéniques, ses parties au cercle, mais ce n'était pas toujours avec la même quiétude béate. Les idées que M. Blanc lui avait mises dans la tête, ces idées de maladie possible, de solitude, de vieillesse, le hantèrent souvent, quand il errait désœuvré par les rues ou qu'il retrouvait, comme ce soir-là, sa chambre en désordre et son feu presque éteint.

Les gens finirent par dire :

— Il vieillit, monsieur Honoré !

IX

M^{lle} Noémie rentra chez elle le plus vite qu'elle put, voulant laisser loin derrière elle cette pénible réception. Elle était furieuse, et sa colère se traduisait par un déhanchement plus grand et le bruit qu'elle faisait en frappant ses pieds sur le pavé. Elle était fâchée contre ces dames, mais plus encore contre elle-même.

« Je suis une sotte, se disait-elle, de m'être prêtée à cette comédie ; une sotte, d'avoir pu croire que je de-

vais, que je pouvais même me marier ! Et que me fait le mariage ? Qu'ai-je besoin de rhumatismes à soigner ? N'aurai-je pas les miens et ne pourront-ils donc me suffire ? »

Chez elle, dans sa chambre, elle ne se calma pas : au contraire. Devant sa glace, la cravate blanche, qu'elle avait oubliée, ne fit qu'augmenter son énervement.

« Et cette cravate ! en voilà encore une idée ! Voulais-je donc le séduire, ce monsieur, avec ce visage jaune et mes quarante ans ? Et pourquoi cette timidité, ces propos incohérents, ces rougeurs ? Ah ! non, n'y pensons plus ! Il était impossible d'être plus sotte ! »

Mais tout son dîner se passa en reproches contre elle-même.

Son irritation se traduisait par une activité fébrile ; en sortant de table, elle prit un ouvrage, un petit bonnet au crochet, qu'elle voulut finir ; et ses mains s'agitèrent, tandis que, tout haut, elle comptait les points.

Ce n'est que le lendemain matin, après une nuit d'un lourd sommeil, qu'elle se retrouva elle-même et put songer avec calme aux événements de la veille.

Et une grande tristesse l'envahit.

Elle avait vu dans le mariage un but à sa vie et maintenant celle-ci lui paraissait vide et inutile :

« Toujours seule ! » se disait-elle. Elle ne songeait pas : « Personne ne pense à moi, ne s'occupe de moi ! » mais : « De qui puis-je m'occuper ? » Elle avait pensé qu'il lui serait permis de se dévouer à quelqu'un, et maintenant le poids de sa solitude l'écrasait :

« Vivre pour qui ? »

Elle avait presque la sensation d'avoir perdu quelqu'un.

Elle se livra aux mêmes occupations que les jours précédents, mais sans entrain.

Elle vérifia ses confitures. Elle souleva délicatement le papier qui les recouvrait ; aucune trace de moisissure, de cette moisissure envahissante et sournoise, ne se montrait à leur surface. Elles sentaient si bon que M^{lle} Noémie se revit, dans sa cuisine, devant les plats tout pleins de prunes écrasées, dont s'échappait un lourd et chaud parfum. Elle entendait encore le bourdonnement des mouches autour d'elle. Elle se rappelait qu'il faisait chaud et clair, et tout à coup la pièce, autour d'elle, lui parut plus sombre et plus froide, et elle se sentit exténuée par le fardeau d'une existence qu'elle était seule à porter. Et son émotion fut telle qu'elle dut s'asseoir ; ses lèvres tremblaient ; des larmes lui vinrent aux yeux. Et ces larmes tombèrent lentement sur ses mains osseuses posées à plat sur ses genoux.

« Oui, à présent, c'est fini : le bonheur est passé sans s'arrêter. »

...Ces vieilles filles, c'est sec comme du bois ; ça n'a pas de cœur.

JEAN-BERNARD DAVID.



A PROPOS

DE

L'EXPOSITION NATIONALE

Berne, depuis un mois, a pris un air de fête. Dans ses rues pittoresques où quelques restes de décoration rappellent encore les festivités récentes, sous ses vieilles arcades une foule se presse, animée et joyeuse, qui fait croire à un perpétuel dimanche.

Là-haut, à la lisière de la forêt de Bremgarten, une cité éphémère a surgi qui vient d'ouvrir aux foules impatientes ses portes si longtemps closes jalousement.

La « fête du travail national » a commencé.

Pour la troisième fois, la Suisse, résumant en un tableau grandiose les résultats de son activité industrielle, économique et sociale, passe la revue de ses forces productrices.

En 1883 c'était Zurich, en 1896 Genève qui assumaient la lourde tâche d'organiser « cette fête des fêtes qui les résume et les embrasse toutes, » pour employer l'heureuse expression dont se servait l'autre jour M. Richard, le président du Conseil des Etats.

L'Exposition nationale de Berne dépasse de bien loin en importance ses devancières. Quelques chiffres donneront une idée du chemin parcouru. Alors que celle de Zurich couvrait une superficie de 175 000 m², dont 38 000

étaient occupés par les bâtiments, et celle de Genève une superficie de 300 000 m², dont 73 000 réservés aux bâtiments, l'Exposition actuelle couvre un emplacement de 500 000 m², — soit un peu plus que l'Exposition internationale de Bruxelles, — et les bâtiments occupent une superficie de 135 000 m². Ils représentent à eux seuls une valeur de 4 millions et les richesses qu'ils renferment sont assurées pour une quarantaine de millions.

On est surpris au premier abord de constater que malgré cela le nombre des exposants qui figurent dans le catalogue ne dépasse pas 5000, alors qu'il était à Zurich de 5600 et à Genève de 7700. L'explication est simple : les exposants sont en réalité beaucoup plus nombreux à Berne. Mais le comité, heureusement inspiré, a réussi à provoquer l'organisation d'un nombre assez considérable de groupes collectifs. Au lieu de juxtaposer en une succession incohérente une foule d'expositions de détail qui se répètent les unes les autres et lassent l'attention, on s'est uni et l'on a groupé en un ensemble parlant qui laisse au visiteur une impression claire et nette tout ce qui concerne telle culture, telle industrie ou tel métier.

Il est bien caractéristique de notre époque de syndicats, de sociétés par actions, de « cartels », ce phénomène de concentration ! Et nous allons retrouver tout à l'heure, en parcourant l'Exposition, cette tendance à substituer le groupement à l'individu, à montrer l'effort collectif et anonyme au lieu de l'effort individuel.

Quelle somme de travail et de persévérance exige la préparation d'une exposition, quelle énergie et quel dévouement elle suppose chez les hommes qui se sont faits les artisans de cette œuvre nationale, les discours prononcés à la cérémonie d'ouverture, et surtout celui de

M. Moser, président du comité central, l'ont laissé entrevoir.

C'est en 1895 — on était alors dans la ville fédérale sous l'heureuse impression du succès de l'Exposition suisse d'agriculture — qu'il fut pour la première fois question d'une Exposition nationale à Berne. L'idée ne prit forme que douze ans plus tard. En 1907, une nombreuse assemblée publique convoquée sur l'initiative de quelques personnalités bernoises se prononçait affirmativement et nommait une commission pour préparer le terrain.

Et dès lors nous assistons à toutes les étapes de la genèse de l'œuvre qui vient d'être inaugurée.

En un espace de temps relativement court, cette commission, présidée par M. Kunz, conseiller aux Etats, avait élaboré un programme et un plan financier. Consultés, les grands groupements économiques suisses se déclarèrent favorables. On arrêta la date : 1914. Les progrès réalisés dans l'industrie, la science, l'agriculture, les métiers justifiaient l'organisation d'une nouvelle exposition vingt ans après celle de Genève.

Le 19 décembre 1908, le Conseil d'Etat décidait de revendiquer pour Berne auprès du Conseil fédéral l'honneur d'organiser l'Exposition nationale. Un mois plus tard celui-ci répondait affirmativement.

Après de nouvelles études préliminaires, le 14 avril 1910 la grande commission de l'Exposition se constituait sous la présidence de feu le conseiller fédéral Deucher et nommait le comité central et deux commissions, chargées l'une d'établir le programme général de l'exposition, l'autre de choisir un emplacement.

Et le travail proprement dit commença. Pendant que l'énorme appareil des comités se constituait, commençait

à fonctionner et lançait invitations et circulaires aux futurs exposants, le directeur général, avec son état-major de fonctionnaires et d'employés, les architectes, les entrepreneurs et l'immense armée des ouvriers se mettaient à la besogne.

Et lentement l'œuvre s'élabora, étudiée dans ses moindres détails, sans que rien fût laissé au hasard, organisée dans toutes ses parties avec un sérieux et une conscience admirables, soutenue de toutes façons par les autorités fédérales, cantonales et municipales et par la population tout entière.

Nous n'avons pas la prétention de présenter ici des appréciations complètes et motivées sur le résultat de cet effort. D'autres plus autorisés que nous le feront sans doute. Notre but est de noter simplement quelques impressions et quelques réflexions que nous semble suggérer la visite de l'Exposition.

Le premier sentiment que l'on éprouve, avant toute analyse et tout raisonnement, est un sentiment d'admiration, lorsque, pénétrant dans l'Exposition par la majestueuse allée de la Neubrückestrasse, on parcourt rapidement l'immense terrain et les bâtiments où la Suisse a groupé en un ensemble grandiose et saisissant les résultats de son travail dans tous les domaines de l'activité humaine.

Impossible de rêver pour une semblable manifestation nationale un emplacement plus admirable : aux portes de Berne, un vaste plateau légèrement accidenté, long de plusieurs kilomètres, qui s'étend à la lisière de la forêt de Bremgarten et domine la ville confortablement assise entre les hauteurs qui l'enserrent. A l'horizon, lorsque le temps est beau, les Alpes dessinent leur barrière blanche.

Les organisateurs ont su à merveille tirer parti du ter-

rain, auquel ils ont conservé autant qu'il était possible sa configuration naturelle, et ont eu l'heureuse idée d'englober dans l'enceinte quelques coins de la forêt qui ne sont pas un des moindres charmes de l'Exposition. Partout de larges avenues, de l'espace, des pelouses. Les bâtiments s'étalent confortablement, sans jamais se gêner.

Deux allées d'arbres qui le traversent divisent le plateau en trois parties bien distinctes auxquelles correspondent les trois grandes divisions de l'Exposition. Au centre, le *Mittelfeld*, qui groupe autour d'une vaste place et de pelouses semées de massifs de fleurs et de pièces d'eau la salle des fêtes, les principaux restaurants, les pavillons de l'Horticulture, de l'Alimentation, de la maison Maggi, des chocolats et le cinématographe.

A gauche, à l'ouest, le *Neufeld*, aussi grand à lui seul que les autres divisions de l'Exposition, constitue le quartier de l'Industrie, du Commerce et de l'Administration. Au milieu des pelouses qui forment entre les deux rangées de bâtiments comme une immense avenue s'élève, sur une esplanade, le pavillon de l'Armée, devant lequel flottent deux grands drapeaux suisses, et le pavillon des Bureaux internationaux, avec ses colonnades blanches, qui, à défaut d'intérêt intrinsèque, rappelle le rôle joué par la Suisse entre les nations et la confiance dont l'honore l'Europe.

Enfin le *Viererfeld*, qui occupe la partie orientale de l'Exposition, réunit en deux rangées séparées par des jardins et des allées tous les divers bâtiments de l'Agriculture, les pavillons de la Pêche et de la Sylviculture, le pavillon des Sports attenant à la place des sports, les Beaux-Arts et le Village.

Une constatation s'impose bientôt, lorsqu'on a parcouru l'exposition : cette manifestation nationale n'ac-

cuse presque nulle part un caractère spécifiquement suisse, — si tant est que l'on puisse parler d'un caractère suisse et concevoir une « uniformité » de la Suisse.

— Partout dans l'exposition, disait un visiteur, j'ai cherché la Suisse sans la trouver.

Il exagérât un peu, évidemment. Mais nous comprenons fort bien cette impression. Voyez l'architecture. A part le bâtiment harmonieux et sans prétention où est installée l'administration de l'Exposition, en retrait à gauche de l'entrée de la Neubrückstrasse, et qui est bien, lui, dans le vieux style du pays, l'architecture de la plupart des bâtiments se distingue par une absence complète d'invention suisse, — et qui pis est, pourrait-on ajouter, d'invention propre. Où que l'on se tourne, on ne voit guère que l'assyrien en toc, le style prétentieux du Munich moderne, avec ses formes écrasées, le « Monumentalstyl » qui sévit actuellement outre-Rhin.

Reconnaissons cependant, pour être juste, qu'il prête aux bâtiments un aspect de solidité et de lourdeur massive qui n'est peut-être pas sans valeur pour l'impression d'ensemble.

Tout au moins s'attendrait-on à voir le caractère suisse — nous adoptons pour la commodité cette expression, ayant indiqué plus haut la réserve nécessaire — se marquer dans le village du Heimatschutz. Hélas ! il faut déchanter. Le Heimatschutz n'a voulu faire ni l'image d'un village suisse donné, ni un ensemble composite réunissant des types divers d'architecture nationale, comme l'avait fait Genève en 1896. Et nous devons avouer que nous le regrettons. Malgré ses montagnes en carton-pâte qui lui donnaient peut-être un peu l'air d'un décor d'opéra-comique, le Village suisse de Genève avait du charme, il évoquait bien, dans la diversité de ses styles,

la notion « Suisse » et méritait bien plus que le *Dörfli* de Berne de figurer dans une exposition nationale.

Mais qu'a donc alors voulu faire le Heimatschutz, dirait-on ? Nous préférons avouer franchement que nous ne le comprenons pas, et nous serions tenté de nous demander s'il est bien au clair lui-même. « Un groupe de bâtiments d'exposition, ni plus ni moins, nous dit-il dans l'introduction au catalogue du *Village*, créés pour servir de cadre à une certaine catégorie de travaux. Le *Dörfli*, — nous traduisons tant bien que mal, le Heimatschutz ayant jugé inutile ou peut-être trop malaisé d'exposer clairement son but en français, — le *Dörfli* doit servir des buts sérieux et être un *coin d'exposition appliquée*. » (« Ein Stück angewandter Ausstellung. ») Voilà le lecteur renseigné !

Quel qu'ait bien pu être le but mystérieux du Heimatschutz, il n'en reste pas moins que l'on ne trouve pas dans son œuvre amorphe et sans vie ce qu'on eût été précisément en droit d'y chercher : quelque chose qui ait nom « Suisse. »

Et cette réflexion d'un ami nous semble résumer assez heureusement l'impression produite par le *Dörfli* sur de nombreux visiteurs : « Comme nous parlons les uns allemand, les autres welsche, de même nous voyons les uns allemand, les autres welsche. Le *Dörfli*, c'est de l'architecture en « espéranto ! »

Cette Suisse que le visiteur dont nous citions plus haut l'opinion se plaignait de ne pas trouver, la découvrons-nous davantage en parcourant les divers pavillons, au milieu de cette profusion d'objets manufacturés dans notre pays ? Il se pourrait bien qu'ici encore notre interlocuteur eût raison.

Depuis une vingtaine d'années la Suisse a subi une

évolution qui se marque très nettement à Berne, nous semble-t-il. Ce que l'on constate presque partout dans l'exposition, à part quelques tentatives intéressantes pour restituer le sens d'industries locales disparues ou en train de disparaître, c'est un effort qui en se « mécanisant » tend à l'anonymat, une tendance vers une civilisation purement matérielle, anonyme et collective. (Peut-être pourrait-on établir une corrélation entre cette évolution et celle que nous constatons dans le domaine politique.) De plus en plus nous devenons un pays industriel et presque tous les orateurs qui ont pris la parole à l'ouverture de l'exposition l'ont souligné. Les industries locales où se manifestait, dans une sphère modeste, un génie divers comme nos races et nos langues et qui s'exprimait par des œuvres expressives d'une vie individuelle disparaissent peu à peu pour faire place aux produits anonymes de la machine.

La tentative faite par le Heimatschutz qui a installé sous les arcades du *Dörfli* vis-à-vis d'un bazar d'objets suisses des potiers, des dentellières, des sculpteurs sur bois est tout artificielle. On ne va pas contre une évolution. Actuellement la Saxe — et d'autres pays allemands, sauf erreur — manufacture à bien meilleur compte tout ce qui se fabrique là. Et l'on cite l'anecdote suivante qui est significative : dans tel village de l'Oberland bernois le pasteur s'attira l'hostilité de la paroisse pour avoir tenté d'y restituer le goût de la dentelle au fuseau. On trouvait plus commode d'acheter en Saxe de la dentelle manufacturée à très bon marché pour la revendre un bon prix aux étrangers comme produit indigène.

L'industrialisation de notre pays entraîne une « uniformisation » — si nous osons employer le mot — dans

les diverses branches de notre production qui perd peu à peu les caractères propres par où elle se distinguait de la production d'autres pays. Ce phénomène nous paraît se marquer nettement dans l'Exposition actuelle et c'est dans ce sens que nous disions que l'on n'y trouve pas grand chose de spécifiquement suisse.

Ce qui s'y traduit avant tout, — et avec combien de force et d'éloquence ! — c'est notre force anonyme et collective. Voyez la halle aux machines, par exemple, — ce qu'il y a de plus impressionnant, peut-être dans toute l'Exposition, — dont un diplomate disait l'autre jour : « C'est l'exposition d'un grand pays industriel et non pas celle d'un Etat de moins de quatre millions d'habitants. »

Voyez tels pavillons où s'exprime la Suisse cité politique et administrative :

C'est l'exposition de l'Art militaire avec sa partie historique, sa collection admirable de canons du quatorzième siècle à nos jours, que l'on peut voir en tout temps disséminés dans nos musées, mais qui tirent ici une éloquence singulière du fait de leur réunion. Et combien vivante la façon dont sont présentés nos armements modernes, nos services sanitaires ou topographiques !

C'est l'exposition des Services publics des Communications, une des plus réussies à notre goût, où se manifeste la constante préoccupation de nous présenter de la façon la plus plastique possible le développement des moyens de transport. Point de ces abstraites statistiques qui lassent le visiteur, mais des tableaux parlants, toute une série de modèles d'anciennes diligences, des reliefs où figurent nos lignes de montagne, avec des vues comparatives de leurs altitudes. En outre, — et ce n'est pas le moindre attrait de ce pavillon, — le bureau de poste installé pour le service de l'Exposition et dont de grandes

baies vitrées permettent d'observer dans sa réalité le fonctionnement.

Si ces pavillons répondent bien à l'idéal d'une exposition, qui devrait être avant tout une leçon de choses, il en est un grand nombre malheureusement dont on peut dire juste le contraire et qui semblent constituer uniquement une réclame commerciale. Entre maints exemples, nous nous contenterons de citer le pavillon des Sports et du Tourisme qui, à part un fort beau relief des Alpes bernoises, ne renferme guère que ce que nous montre toute devanture de magasin spécial.

Mais qu'elles paraissent peu de chose en présence de la grandeur du résultat, les réserves que l'on peut formuler sur telle ou telle partie de l'Exposition ! Elle n'enlèvent rien à la beauté de l'effort accompli par l'ensemble du pays. « Grands et petits, pauvres et riches, puissants et faibles, ainsi que le disait si bien le président de la Confédération le jour de l'ouverture, du directeur au manœuvre, de l'artiste au plus modeste artisan, du grand industriel au simple paysan, chacun a contribué à l'œuvre immense et mérite aujourd'hui notre reconnaissance et notre admiration tout entière. »

L'Exposition est une grandiose et saisissante révélation des progrès réalisés par la Suisse dans tous les domaines depuis dix-huit ans. Pour notre peuple elle constituera un encouragement à persévérer dans son effort. Elle augmentera l'estime et le respect que la Suisse a su imposer aux nations voisines. Leçons de choses admirables pour le pays, les expositions sont aussi des instruments importants de la politique commerciale.

A la veille du renouvellement de nos traités de commerce, l'Exposition nationale de Berne vient à son heure.

ANDRÉ GODET.

VARIÉTÉS

LA JEUNESSE DE SAINTE-BEUVE ¹

Un reproche que l'on pourrait faire à cette *Jeunesse de Sainte-Beuve*, c'est d'être, en quelque façon, en partie double. Dans la première moitié du volume, M. Faguet étudie la sensibilité de Sainte-Beuve jeune, l'imagination de Sainte-Beuve jeune, l'intelligence du jeune Sainte-Beuve, tout cela à travers les *Poésies et pensées de Joseph Delorme*, les *Consolations*, *Volupté*. Et dans la seconde moitié il étudie *Volupté*, les *Consolations*, etc., et revient un peu sur ses pas. C'est un Sainte-Beuve à répétition. Un autre reproche qu'on pourrait également faire à ladite *Jeunesse*, c'est d'être un peu scolastique, du moins en apparence. Il y a le chapitre de la sensibilité naturelle et le chapitre de la sensibilité acquise, celui de l'intelligence naturelle et celui de l'intelligence acquise, celui de l'imagination naturelle et celui de l'imagination acquise. M. Faguet divise et subdivise comme un petit saint Thomas. Et cela fait un Sainte-Beuve à compartiments. J'aurais mieux aimé un autre plan. Et à ceux qui, ignorant ou connaissant mal la jeunesse de Sainte-Beuve, auraient envie de s'en instruire, je dirais : « Lisez plutôt le livre de M. Michaut ; vous en aurez pour six mois, car il est long, mais vous aurez suivi le fleuve. » Après cela, M. Faguet est plus spirituel que M. Michaut. D'ailleurs, il n'a pas la prétention d'épuiser son sujet. Il apporte, nous dit-il, sa contribution. Lisez donc M. Faguet ; c'est un

¹ *La jeunesse de Sainte-Beuve*, par Emile Faguet, 1914.

métier fort agréable que d'être receveur des contributions, surtout quand c'est M. Faguet qui contribue.

Toutes jeunesses ne sont pas gaies, et celle de Sainte-Beuve ne le fut point. Relisez, si vous pouvez, *Joseph Delorme* et *Volupté*, la jeunesse de Sainte-Beuve. Joseph Delorme a une muse : c'est une pauvre fille

qui lance les graviers de son poumon meurtri.

Joseph Delorme aspire à se noyer : « c'est son plus doux vœu, » à seule fin d'être repêché un an plus tard et brouetté au cimetière « sous l'œil de la lune blafarde. » Pauvre Joseph Delorme ! Amaury n'est guère plus en train. Une maladie étrange « a saisi sa chair, flotte dans son sang, serpente dans ses veines. » Il finit par se faire curé. Déplorable Amaury ! Ah ! que la jeunesse de Sainte-Beuve serait donc ennuyeuse si M. Faguet ne s'en était mêlé ! Et comme il faut remercier M. Faguet d'avoir tiré de ces pages léthifères un livre amusant ! M. Faguet aurait de l'esprit dans une salle de dissection. Il a le sourire ; il a même la pirouette. Il dit à propos de je ne sais plus quoi : « C'est ce que je ne vois point qu'il ait avoué, mais c'est ce que je ne doute point qui ne se soit produit. » La voyez-vous, la pirouette ? Moi, je la vois.

I

La jeunesse de Sainte-Beuve, dit M. Faguet, ressemble à beaucoup d'autres. Sainte-Beuve a été pauvre, laid, sensuel, timide et jaloux.

Il a été pauvre, et c'est une misère assez commune. Il est vrai qu'il paraît s'y être résigné, et toute sa vie ; il ne souhaitait pas le luxe ; il n'a même jamais demandé le confort moderne.

Une cause plus sérieuse de tourment intime fut sa laideur. Car il ressemblait à un maître d'école. Il ressemblait à un maître d'école, et il en souffrait, craignant de ne pas être aimé. « C'est une grosse erreur, observe là-dessus M. Faguet, de croire que les femmes s'y connaissent en beauté masculine et qu'elles n'aiment point les hommes laids. » M. Faguet n'allègue pas d'exemples : il y en aurait trop, sans doute. Il aurait pu rappeler du

moins George Sand qui, après Musset, lequel avait une jolie figure, aima furieusement Michel de Bourges, lequel avait deux crânes. (Il est juste d'ajouter qu'elle était alors férue de phrénologie.) Sainte-Beuve souffrait. A tort, assurément : les jeunes gens ne savent pas. Sainte-Beuve ne prévoyait pas l'idylle — réconfortante pour les nabots — d'Everard et de Lélia. Et il écrivait : « On serait stupéfait si l'on voyait à nu combien ont d'influence sur la moralité et les premières déterminations des natures les mieux douées quelques circonstances à peine avouables : le pois chiche ou le pied bot.... » Sainte-Beuve était mari quand il passait devant une armoire à glace.

Autre cause plus sérieuse encore de tourment intime : il était sensuel. « J'appris, dit Amaury, dans mes courses lascives, à discerner, à poursuivre, à redouter et à *désirer* le genre de beauté que j'appellerai funeste : c'est une beauté réelle, mais accablante, toute de chair. » Amaury-Sainte-Beuve connut ces amours accablantes et surtout leurs lendemains : « Oh ! dans ces jours d'abandon et de précipice, qui dira les fuites, les instincts sauvages, la crainte des hommes où tombe l'esclave des délices ! » Et que de mauvais ferments germent dans le cœur ! On devient dur, farouche, terne, prompt à la colère.... Tout cela ne rend pas heureux.

Autre misère : il était timide ; il était de ceux qui aiment à s'isoler, à se replier : il était « fuyard », donc malheureux en core : il se rongait.

Et puis il était jaloux. Jusque dans ces amours banales où il semble qu'il y ait peu de place pour la jalousie. « Il y avait d'elle à moi, dit encore Amaury, une portion du passé inconnue, non avouée, quelque chose de sa vie ancienne qu'elle ne m'avait pas permis de pénétrer ; c'était une fermeture sourde et obstinée.... » Et Amaury est jaloux. D'une jalousie où il entre de l'amour, mais où aussi, selon M. Faguet, il entre de la curiosité. Etre aimé ne suffit pas : on veut savoir si on a été le premier. Mais, observe M. Faguet, cette curiosité c'est encore de l'amour : « Je sais tel homme qui, lorsque celle qu'il aimait lui a révélé l'homme qu'elle avait aimé avant lui, a été très partagé entre le

chagrin de n'avoir pas été aimé le premier et la satisfaction de voir qu'il était aimé puisqu'on ne pouvait lui cacher un premier amour, et qui n'a jamais su si cette satisfaction était plus grande que le chagrin, mais qui, encore, croit que ce chagrin a été comme noyé dans cette joie, encore que cette joie ait été altérée par ce chagrin. » Oh ces psychologues ! Sainte-Beuve épilogue sur le cas d'Amaury et Faguet sur la dissertation de Sainte-Beuve. Il faudrait être bien malin pour subtiliser plus outre. Aussi je n'essaierai point. Vous dirai-je toute ma pensée ? Je soupçonne M. Faguet d'avoir inventé l'homme dont il nous parle uniquement pour faire sa phrase. Elle est d'ailleurs bien jolie, encore que....

Sainte-Beuve était donc un jeune homme assez meurtri. Il essaya de se consoler. Il rêva. Et c'est ici que la jeunesse de Sainte-Beuve commence à ne plus ressembler tout à fait à celle de tout le monde, et qu'elle commence à être, comme dit M. Faguet, plus intéressante que beaucoup d'autres.

II

Il rêva d'amours humbles, cachées, ensevelies au fond d'une campagne, d'amours discrètes et quasi crépusculaires, d'amours amorties, sans fougue ni pointe.

Il rêva de vie monastique :

Oh ! j'ai toujours rêvé de vivre solitaire

En quelque obscur débris d'antique monastère...

Il rêva de religion. Très sincèrement, par besoin du cœur et non par curiosité intellectuelle, non par dilettantisme et avec le secret dessein de se reprendre, comme on l'a dit, comme il l'a dit lui-même plus tard. Il a fait effort pour être religieux : « Il n'y a qu'une voie ouverte pour échapper à l'ennui dévorant, aux lâches défaillances, etc. » (Préface des *Consolations*.)

Il rêva — très sincèrement aussi — d'une petite communauté d'âmes pures, détachées, où, loin de Rome, « car Rome l'embarasse, » on pratiquerait ensemble « l'esprit de pardon, d'indulgence et de larmes. »

Il rêva, — et ceci montre à quel point il connaissait son mal et

le remède approprié, — il rêva d'un malheur, d'un de ces bons gros malheurs qui vous remettent un homme d'aplomb :

Un malheur bien reçu, quelque douleur sévère
Qui tire du sommeil et du desséchement...

Il rêva d'amitié : « L'amitié nous rattache insensiblement et par un lien invisible à la vie humaine. » Et ce rêve devint, du moins pour un temps et grâce à Victor Hugo, une réalité.

Mais tous ces rêves tour à tour ou simultanément caressés l'ont-ils guéri? Il faut bien dire que non. Il ne se consolait pas d'être laid ; il était toujours sensuel, toujours blessé :

Il est un jour aride et triste
Où meurt le rêve du bonheur....

Heureusement, dit M. Faguet, « il était susceptible de patient labeur. » Et cela sauve toujours.

Et puis il lut ; il lut Rousseau ; il lut saint Augustin. Et il apprit qu'il n'était pas le seul de son espèce. Et ceci encore est une consolation : « On croit posséder en son sein d'incomparables secrets ; on se flatte d'avoir été l'objet de fatalités singulières, et pour peu que le cœur des autres s'ouvre à nous, on s'étonne d'y apercevoir des misères toutes semblables, des combinaisons équivalentes » (*Volupté*). Sainte-Beuve lut Bourdaloue. Et il apprit que son mal était depuis longtemps classé par les docteurs : « Comment, dans un sentier si glissant, ne tomber jamais? Est-il rien qui nous échappe plus vite que notre esprit, rien qui nous emporte avec plus de violence que notre cœur, rien qui soit plus difficile à retenir que nos sens? » Ainsi parlait Bourdaloue ; et encore : « Ce sont certaines complaisances de cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, et qui flottent intérieurement. » Et Sainte-Beuve « pâissait de surprise » de se voir si bien connu. Et il concluait : « Oh ! comme on arrive à savoir tout le fond d'ici-bas, sans presque jamais sortir de son cœur ! » Eh bien, il ferait comme Bourdaloue ; il s'attacherait, lui aussi, et sans presque sortir de son cœur, à savoir tout le fond d'ici-bas. Et c'est à quoi il s'est occupé. Et c'est de quoi est sorti le roman de *Volupté*. Et c'est en quoi la jeunesse de Sainte-Beuve

n'est pas celle du premier venu, car pour écrire *Volupté* il ne suffit pas d'avoir été « l'esclave des délices. »

Et puis il était poète ou se croyait tel. En prose il s'analyserait et se confesserait. En vers il « gémirait harmonieusement » (Préface de *Joseph Delorme*). Autre consolation encore et qui n'est pas à la portée de tout le monde, sinon de gémir, du moins de gémir harmonieusement.

III

Abordons la jeunesse littéraire de Sainte-Beuve. Et d'abord sa jeunesse poétique.

L'une des parties les plus intéressantes du livre de M. Faguet est celle où il extrait des *Pensées de Joseph Delorme* la doctrine littéraire qui s'y trouve contenue. C'est un romantisme très restreint. Sainte-Beuve distingue trois courants — ou trois sources — de romantisme : Chateaubriand, M^{me} de Staël, Chénier. Chateaubriand, il le met à part, très haut, mais à part, avec l'intention de ne rien lui demander. Quant à M^{me} de Staël, Sainte-Beuve lui accorde l'honneur d'avoir dit d'excellentes choses touchant la couleur locale, « la peinture fidèle des caractères, la naïveté des croyances, le cri instinctif des passions, » mais il juge qu'après tout il n'y a pas lieu de s'attarder en la compagnie de M^{me} de Staël : on n'y apprendrait pas l'essentiel, qui est de faire de beaux vers. Reste André Chénier : celui-là est le maître. « Faites attention, dit M. Faguet, au soin extrême que prend Sainte-Beuve de ne pas vouloir que le romantisme se rattache à d'autres qu'à Chénier. Il sait très bien que Chateaubriand est l'initiateur du romantisme, mais il tient à ce qu'il ne le soit pas, pour faire dériver le romantisme d'André Chénier, pour ramener le romantisme à André Chénier. »

Rien de plus intéressant que cette poétique de Joseph Delorme soulignée par M. Faguet. Je dois cependant faire une petite réserve. Et je veux aussi compléter la poétique de Sainte-Beuve jeune, qui ne se trouve pas tout entière dans *Joseph Delorme*.

Voici ma réserve. Je ne crois pas que Sainte-Beuve ait jamais eu la pensée de rattacher le romantisme, tout le romantisme à

Chénier. Il n'avait qu'à ouvrir les yeux — et M. Faguet le reconnaît — pour constater qu'à ce compte-là il excluait du romantisme et Victor Hugo qui affichait dans la préface de *Cromwell* des principes fort analogues à ceux de M^{me} de Staël, et Lamartine qui goûtait modérément Chénier. En vérité, il aurait eu fort à faire s'il avait eu l'ambition qu'on lui prête. Il me paraît qu'en voulant faire de Chénier le révélateur d'une poésie d'avenir, Sainte-Beuve songeait non à ses confrères en poésie, mais à lui-même, et j'ose dire à lui seul. Ce n'était pas le romantisme qu'il mettait sous le patronage de Chénier, mais bien lui, Sainte-Beuve.

Et alors il se séparait des autres romantiques ? Mon Dieu oui, ou à peu près. Il ne leur défendait pas de recueillir leur part dans l'héritage de Chénier, mais tandis qu'ils « agrandissaient ce glorieux héritage¹, » et au point de le rendre méconnaissable, il se bornerait, lui, Sainte-Beuve, à en cultiver fidèlement son petit coin : « Peintures d'analyse sentimentale, paysages de petites dimensions² » (Chénier eût dit *quadri*), voilà ce qu'il entendait faire à la manière de Chénier, et loin, bien loin des Hugo et des Lamartine. En d'autres termes, il ne me paraît pas qu'à cette époque³, et si tant est qu'elle lui soit venue plus tard, Sainte-Beuve ait eu l'ambition d'être « professeur de romantisme. » Certes, il n'ignorait pas que le romantisme était autre chose que du Chénier, mais, comme il le dit quelque part (*Épître à Villemain*), quand il tenta de s'y faire une place, « tout était pris. » Il ne lui restait qu'à s'enclorre « dans un étroit espace. » Et c'est ce qu'il fit. Il se fit son romantisme à lui,

Et le fit tout petit pour le faire avec soin.

Les *Pensées* sont une oraison *pro domo*. Joseph relègue donc Chateaubriand dans les hauteurs comme un grand dieu. Et s'il écarte poliment M^{me} de Staël, c'est que « ce tourbillon d'idées et de paroles » fait mal à la tête et aux oreilles d'un pauvre garçon. Il lui fallait à lui un petit dieu, un dieu lare. Il adora Chénier. Ecoutez-le dans sa mansarde : « Des émotions rapides

¹ *Vie de Joseph Delorme*. — ² *Ibid.* — ³ 1829.

qui sont toutes diverses, et toutes furent vraies à un moment, rident tour à tour la surface de son âme, mais sans la bouleverser, sans lancer les vagues au ciel et montrer à nu le sable du fond » (article de 1829). Chénier était son maître, son frère aîné, parce que artiste et doucement rêveur (du moins avant les jambes), il « gémissait harmonieusement. » Et Joseph laissait à d'autres le soin de montrer à nu le sable du fond et de lancer les vagues au ciel.

Et tout ceci était bien, comme le dit M. Faguet, parler du romantisme de façon à laisser entendre qu'on n'était pas soi-même très romantique, mais ce n'était pas régenter le nouveau Parnasse. J'ai assez dit que Sainte-Beuve ressemblait à un maître d'école pour pouvoir ajouter qu'il n'avait que le physique de l'emploi.

Voilà ma petite réserve. Voici mes additions. « En cette même année 1829, dit M. Faguet, Sainte-Beuve met ensemble, *je ne sais trop pourquoi*, dans le même article, Régnier et Chénier. » Ce « je ne sais trop pourquoi » m'étonne. Il suffit de lire l'article pour le savoir, ce pourquoi. Et il serait bien étrange que Sainte-Beuve eût mis ensemble, dans le même article, Chénier et Régnier sans dire pourquoi il les y mettait. Il avait ses raisons et il les donne. Elles sont intéressantes ; et elles complètent la poétique des *Pensées*. Après avoir en effet présenté Chénier comme le poète « du rêve et des *extases choisies* », et Régnier comme le peintre de la réalité, Sainte-Beuve s'exprime ainsi : « Sans vouloir ériger notre opinion en précepte (vous voyez bien qu'il n'a pas de férules), il nous semble que comme en ce bas monde, même pour les rêveries les plus fraîches, les plus idéales, le point de départ est sur terre, que la vie réelle est toujours là, il est bon de ne pas l'omettre tout à fait ; il nous semble en un mot, *et pour revenir à l'objet de cet article*, que la touche de Régnier, par exemple, ne serait point, en beaucoup de cas, inutile pour accompagner, encadrer et faire saillir certaines analyses de cœur ou certains poèmes de sentiment à la manière d'André Chénier. » Ce qui revient à dire : Chénier n'est pas assez réaliste, Chénier est un excellent modèle, à condition

qu'on en ait un autre sous les yeux pour apprendre à revenir à terre de temps en temps. Vienne un poète qui ait les deux « touches », et il nous donnera des merveilles. Vous plaît-il un mélange d'André et de Mathurin ? Lisez les poésies de Joseph Delorme ; prenez mon ours. Mes petits tableaux vous rappelleront Chénier, et si d'aventure je vous parais prosaïque, sachez que mon autre maître est celui qui « rimait de la prose » et dont « les nonchalances étaient des artifices. »

Et voici maintenant un troisième élément de l'éducation poétique du jeune Sainte-Beuve : les poètes français du XVI^e siècle. Oserai-je regretter ici que M. Faguet, dans sa *Jeunesse*, n'ait pas tenu plus de compte du *Tableau* que Sainte-Beuve fit sur ses vingt-trois ans ? C'est dans le commerce des Marot et des Ronsard et des autres de ce temps-là qu'il prit en effet la première idée de sa technique. Pour le fond, il se croyait assez riche : « Il ne voulait que dire fidèlement ses souffrances. » (Préface de *Joseph Delorme*). Mais il était ambitieux de les dire avec des mots nouveaux ou renouvelés, avec des « alliances », avec des rythmes plus savants ou plus curieux que ceux dont on usait autour de lui. Et s'il étudia notre vieux trésor avec passion, ce fut pour pouvoir ajouter aux accents connus quelques nombres et couplets tombés en désuétude. Car Chénier, si harmonieux, si musical (*Salut, ô belle nuit étincelante et pure !*), n'est pas très varié dans ses rythmes, tandis que Du Bellay, Ronsard sont variés et harmonieux. Et puis, chez eux, que d'expressions charmantes :

Tandis que votre âge *fleuronne*
 Dans sa plus *verte nouveauté*...

Faudrait-il laisser perdre cela ? Ah ! que non pas ! pensait Joseph. Et c'est ainsi qu'il se faisait son petit romantisme à lui,

après Matinée
More modoque

non sans peine, *plurimum per laborem*, son petit romantisme qu'autant vaudrait nommer alexandrinisme.

Allons plus loin. Par delà Chénier, par delà Ronsard, par

delà Régnier, notre jeune Sainte-Beuve, qui avait fait d'excellentes humanités, rêvait de retremper la muse française aux sources antiques. Il lisait et relisait Virgile. Il allait aux leçons de M. Patin :

Il admirait comment aux écrits anciens
On peut lire en détail et gloser avec grâce
Et tirer maint secret pour un art qui s'efface.

Il lisait Properce et se souvenait de ce qu'il avait lu — pour le replacer. Ce n'est pas impunément qu'on a été premier prix de vers latins. Charles Ritter et Frédéric Amiel disputaient jadis sur le sens d'un vers de Sainte-Beuve :

Elle est trouvée enfin....
La Nymphé sans danger dans les bains de Pallas.

Qui pouvait donc être cette nymphe « sans danger » et que signifient « ces bains de Pallas ? » Et ils se soumettaient l'un à l'autre d'ingénieuses explications. Ils eussent mieux fait d'ouvrir leur Properce à l'élégie IX du livre IV ; ils y eussent lu l'histoire que voici : Hercule, après avoir tué Cacus, épuisé de fatigue et mourant de soif, entend rire des jeunes filles dans l'enceinte d'un lieu sacré où elles se baignent dans une onde pure. Hercule voudrait bien entrer, mais la prêtresse sort et lui dit : « N'approche pas ; il en coûta cher à Tirésias pour avoir vu Pallas, dépouillée de son égide, se livrer au plaisir du bain, »

*Magno Tiresias aspexit Pallada vates
Fortia dum posita Gorgone membra levat.*

Depuis la fâcheuse aventure de Tirésias (il devint aveugle), les jeunes filles qui se baignent dans les bains de Pallas sont à l'abri des regards indiscrets : elles sont « sans danger, » c'est-à-dire qu'elles ne risquent rien. Et M^{me} Récamier — car c'est d'elle qu'il s'agit dans la pièce de Sainte-Beuve — éveille le souvenir de ces jeunes baigneuses dont la pudeur est si bien protégée. Dans le tableau de Gérard, en effet, elle est en costume de bain ou peu s'en faut, ou du moins il a plu à Sainte-Beuve de la voir ainsi. Et Pallas veille sur elle : « elle est sans danger. » Je ne

vous dirai pas que le vers de Sainte-Beuve soit limpide : je dis seulement que l'auteur a fait du Properce, et j'ajoute qu'en cela il est antiquisant et non romanticisant, et qu'il est même alexandrinisant, ce qui est une manière d'antiquiser un peu subtile et maniérée. Et j'ajoute encore que, de cet alexandrinisme, il ne s'est jamais tout à fait guéri. En 1840, et dans un article sur la même M^{me} Récamier, il la compare à Aréthuse. Aréthuse, vous savez... mais je ne vous fais pas l'injure de croire que vous ignorez la septième idylle de Moschus. Joseph Delorme, en tout cas, ne l'ignorait pas : il l'a traduite.

Il faut avouer maintenant que, comme poète, Sainte-Beuve est illisible, ou peu s'en faut. S'il suffisait de mélanger du Chénier, du Régnier, du Ronsard, de l'Ovide, de l'Horace, etc., pour être un bon poète, Sainte-Beuve serait un poète excellent. Il faut sans doute autre chose encore. La vérité est qu'il est entortillé, impropre, cacophonique en diable : « Il a fait, dit M. Faguet, les plus mauvais vers du monde. » Et M. Faguet en cite, en cite... que c'est à demander grâce. Il y en a bien tout de même, dans le tas, quelques-uns de bons, et M. Paul Bourget en a ramassé d'excellents¹ ; mais, en somme, il y en a peu, et surtout, il y en a fort peu *de suite*. Le curieux est que la poésie de Sainte-Beuve, et la pire, celle des *Pensées d'août*, a ses fanatiques. A quoi cela tient-il ? A ceci, d'abord, que la poésie de Sainte-Beuve évoque le plus souvent des coins de banlieue pauvres, plats, jaunes et souffreteux, et dont la tristesse a quelque chose de pénétrant et qui « charme » à sa façon. « L'imagination de Sainte-Beuve, dit M. Faguet, consiste à chercher une certaine beauté dans le terne et une certaine grâce dans le médiocre. » Il y a des gens qui aiment cette beauté-là, qui raffolent de cette certaine grâce. Et à ceci, ensuite, que la poésie de Sainte-Beuve est fort obscure. On sait gré à l'auteur de l'avoir compris et, plus encore, de ne l'avoir pas compris. Il y a ainsi des gens pour qui cinq ou six vers de Properce sont à la fois un tourment et une jouissance. Ce sont, en général, de très honnêtes gens.

¹ *Etudes et portraits*, 1^{re} série : Sainte-Beuve poète.

IV

Je sais beaucoup de gré, pour ma part, à M. Faguet d'avoir dit que, bien souvent, Sainte-Beuve jeune écrit en prose aussi mal qu'en vers, ou, du moins, à peu près aussi mal : « Mêmes défauts, même syntaxe difficile et tourmentée, effort continuel pour parler en style poétique, pour exprimer sa pensée en images ; et, parce que l'image ne se présente pas nette à son esprit, style impropre, confus, *brouillé*. » Cela ne veut pas dire que Sainte-Beuve jeune ignorât sa langue : il la connaissait fort bien, mais il éprouvait le besoin de lui faire violence. On est comme cela quand on est jeune : on s'aventure. Le jeune Sainte-Beuve pratiquait avec quelque indiscrétion le précepte d'Horace :

*Dixeris egregie notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.*

Et cela lui est un peu resté, comme le goût des mythologies absconses. Il dit, dans son *Port-Royal*, que Montaigne « savait tous les flots. » — Savoir des flots !

Et nous revoici à *Volupté*. Confessions et analyses, analyses et confessions. Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit plus haut, à savoir qu'Amaury c'est Sainte-Beuve et que c'est son propre mal, — et celui de plusieurs autres, — la sensualité, qu'il y décrit par le menu avec toutes ses ramifications et infiltrations qui vont à l'infini. En sorte que *Volupté* est bien tout le fonds d'ici-bas et même le tréfonds et l'arrière-fonds. Toutes façons d'aimer s'y trouvent, ou plutôt de n'aimer pas, car, « à mesure que les sens avancent », et ils ne font que cela, du moins quand on est jeune, « l'amour vrai tarit. » Et non seulement l'amour vrai tarit, mais aussi l'esprit s'en va, dont je crois que le jeune Sainte-Beuve, au retour de ses équipées, souffrait plus encore que de l'appauvrissement de son cœur. Il tenait, car il était ambitieux, à garder vive ce qu'il appelle « la sphère intellectuelle. » « Tel en qui une création sublime de l'esprit allait éclore sous une continence sévère, manquera l'heure, le passage de l'astre, le moment enflammé qui ne se rencontrera plus. » La voilà, la vraie confession ; le voilà, le vrai remords.

Volupté est l'œuvre d'un analyste singulièrement lucide et intéressé. Et c'est aussi l'œuvre d'un moraliste nourri de la moelle des Pères et des sermons de Bourdaloue. *Volupté* est une homélie, mais une homélie d'une espèce particulière. L'auteur avait assurément l'intention d'édifier, mais il était homme de lettres, et dès la première ligne il s'est mis à faire de la littérature.

Quelle littérature? J'aime autant dire tout de suite qu'elle appartient au genre ennuyeux. *Volupté* n'est ni un sermon, ni un roman. Ce n'est pas un sermon, malheureusement, — car ce serait plus court; — ce n'est pas non plus un roman, car cela ne vit pas : « Les personnages de *Volupté*, dit M. Faguet, ne sont pas très vivants; ils sont décrits plus qu'ils ne sont peints. » Je suis bien aise que ce soit là l'opinion de M. Faguet; je puis dire avec plus d'aplomb que ça a toujours été la mienne. Voyons, vous qui avez lu *Volupté*, vous représentez-vous M. de Couaën? le voyez-vous? l'entendez-vous? — Moi pas. Il me fait l'effet d'un très ancien portrait de famille qu'on aurait oublié d'épousseter depuis quelques siècles. Et M^{me} de Couaën? — Elle avait, dit Sainte-Beuve, « une masse de sensibilité profonde, le plus souvent flottante et sommeillante.... » Je ne sais si vous êtes comme moi, mais cette masse flottante et sommeillante ne me dit rien qui vaille. M^{me} de Couaën serait-elle en gélatine? Ailleurs il la compare, ou du moins — car la comparaison serait ridicule — il la symbolise au moyen d'un lac uni, gracieux, sans fond, sans écume, sans zéphir, et même sans reflet : « L'oiseau qui passait à la surface, en l'effleurant presque de l'aile, n'y jetait point son image, et moi, il me semblait souvent avec un découragement mort que je glissais sur une onde qui ne s'en apercevait pas. » Singulière femme ! Et ne trouvez-vous pas que ce nom seul — M^{me} de Couaën — éveille l'idée de quelque chose d'amorphe, de triste, de stagnant? Les belles madames de M. Paul Bourget ont de bien autres noms : M^{me} de Sauves, M^{me} de Moraines. C'est plus joli.

On me dira peut-être que si les personnages de *Volupté* vivent peu, c'est que Sainte-Beuve l'a ainsi voulu. Il aurait pu leur

donner plus de relief; il les a volontairement effacés, afin que se dégageât de son œuvre une atmosphère de langueur, d'énervement, d'atonie. Cela est possible, mais j'en doute, et je crois plutôt que Sainte-Beuve n'était pas romancier, ni dramatiszte, ni créateur d'êtres, de types vivants; mais enfin cela est possible, et si telle était sa pensée, il faut convenir qu'il l'a pleinement réalisée. Mais quatre cents pages de marasme, c'est un peu beaucoup : quatre cents pages de « sensibilités qui flottent intérieurement », comme parle le Bourdaloue, cela est long. Et puis, la prose de Sainte-Beuve jeune, comme les vers du jeune Sainte-Beuve, *Volupté* comme *Joseph*, cela sent un peu le pastiche. Le jour où l'on creusera les « sources » de *Volupté*, je ne serais pas surpris que le livre y fondit presque et que nous nous trouvions en face de beaucoup de saint Augustin, de beaucoup de Bourdaloue et d'un peu de Sénancour. Je crains qu'il n'y ait dans les confessions d'Amaury quelque alexandrinisme comme dans les *Pensées d'août*. Ce jeune Sainte-Beuve lisait énormément. Sans cela, Amaury ne dirait pas qu'il était « l'esclave des délices ». Et il ne dirait point de je ne sais plus quoi que c'est « turgescent » et de je ne sais plus quoi d'autre que c'est « nitescent. » O latiniste! que de jolies choses pourtant dans ces phrases caressantes et travaillées :

« Je me laisse entraîner à l'enchantement volage des souvenirs. Ils sommeillaient; on les croyait disparus; mais au moindre mouvement qu'on fait dans ces recoins de soi-même, au moindre rayon qu'on y dirige, c'est comme une poussière d'innombrables atomes qui s'élève et redemande à briller. »

On a beaucoup épilogué sur le dénouement de *Volupté*. La conversion d'Amaury et son entrée dans les ordres ne faisaient point plaisir à George Sand. Elle aurait mieux aimé que cela finit par un mariage ou quelque chose d'approchant : « Le vice d'Amaury, écrivait-elle à Sainte-Beuve, me semble bien guérissable sans l'aide du cloître et du serment; lui-même sait le remède lorsqu'il cherche le ciel et la terre dans l'amour d'une seule femme. Si le hasard la lui eût présentée, etc.... » Ah ! l'excellente femme ! — Je parle de George Sand.

Vinet, lui, acceptait le dénouement de *Volupté*, mais avec tant de réserves que cela équivalait à ne point l'accepter. « L'histoire de cette conversion est vraie, disait-il, j'aime à le croire, » mais Amaury devrait nous dire quelle « idée » l'a converti. Et c'est ce qu'il ne fait pas. Vinet trouvait qu'il n'y avait pas dans cette conversion « une *vue distincte* du grand mystère de piété, » ou, pour parler comme Sainte-Beuve, qu'il y avait dans cette conversion « l'atmosphère » de la foi, mais point « le rocher ».

D'autres ont dit crûment : Le dénouement de *Volupté*, c'est de la littérature, un dénouement de théâtre, un dénouement romantique. Et d'autres, plus crûment encore : C'est un dénouement pour le Faubourg Saint-Germain, un dénouement mondain, un dénouement *snob*.

Quant à M. Faguet.... Ah ! qu'il est subtil, M. Faguet ! Amaury, dit-il, se convertit par amour pour M^{me} de Couaën. « N'ayant jamais aimé que M^{me} de Couaën, car on n'a jamais aimé que la femme qu'on n'a point possédée, et que l'on n'a jamais espéré avoir, il trouve à adorer la religion de M^{me} de Couaën le plaisir secret et subtil et sourdement senti de l'adorer elle-même encore, et c'est précisément pour cela que Sainte-Beuve le met au chevet de M^{me} de Couaën mourante et morte, comme son confesseur et son père spirituel, pour que le souvenir de M^{me} de Couaën, associé à sa pensée religieuse, rende cette pensée irrévocable ; et la véritable ordination d'Amaury, c'est au lit de mort de M^{me} de Couaën qu'il l'a reçue. » Qu'il est donc subtil, M. Faguet ! Et il a peut-être raison ! Et il n'est pas impossible — avec ce jeune Sainte-Beuve, on ne sait jamais — que la conversion d'Amaury soit une déviation — je ne crois pas trahir la pensée de M. Faguet — de l'instinct sexuel. Mais si c'est là la conversion d'Amaury, ne le dites pas à Vinet : vous lui feriez de la peine.

V

M. Faguet conclut : « La jeunesse de Sainte-Beuve est une aventure romantique. Il était né classique : il fut séduit par le romantisme, devint mystique, etc ... »

Cela est joliment dit, et cette jeunesse de Sainte-Beuve, qui est une aventure romantique, ne laisse pas d'avoir du panache et n'est point pour déplaire.

Et il y a du vrai dans la formule. Il est sûr que si le romantisme n'eût pas existé, le jeune Sainte-Beuve ne l'aurait pas inventé, et qu'il s'y est plutôt « aventuré » qu'il n'y est entré de plain-pied et comme chez lui. Et il n'est pas faux de dire qu'il était né classique, c'est-à-dire que son hérédité — il était de bonne bourgeoisie lettrée — le prédisposait à combattre les romantiques et non à les soutenir. S'il était né au XVII^e siècle, dit M. Faguet, il aurait été un Maucroix, eût adoré La Fontaine, trouvé Racine un peu shakespearien et Corneille un peu espagnol. Au XVIII^e, continue M. Faguet, il eût goûté Bernis et Dorat, et il eût trouvé Rousseau un peu ridicule. Bref, s'il était né quatre-vingts ans ou cent cinquante ans plus tôt, il n'aurait pas soupçonné le romantisme. Mais, — poursuit M. Faguet, — ayant eu seize ans en 1820, il fut ébloui par Chateaubriand, et en ayant eu vingt-cinq en 1829, par Victor Hugo. Et il fut romantique : « Il adopta tout du romantisme : la littérature confidentielle, la mélancolie, la désespérance, la méditation religieuse, tout, même un peu de moyen âge, même l'imitation des littératures étrangères.... » Et non seulement il fut romantique, mais il fut professeur de romantisme, chercha des ancêtres au romantisme, créa une doctrine de romantisme et s'aperçut en fin de compte qu'il n'était pas romantique, ce qui prouve bien qu'il ne l'était que par aventure. Et il sortit du romantisme pour retourner « aux coteaux modérés » et à sa véritable nature.

Il y a du vrai, je le répète, dans cette façon de résumer le jeune Sainte-Beuve, mais j'ai peur que cette « aventure romantique » ne caractérise qu'à moitié la jeunesse de Sainte-Beuve.

Je suis plus frappé pour ma part de ce qu'il y a de non romantique dans les œuvres romantiques du jeune Sainte-Beuve que de ce qu'il y a de romantique. Il y a de la désespérance dans *Joseph*, de la mélancolie dans *Consolations*, de la « méditation » dans *Volupté*, et tout cela est bien du romantisme, mais du romantisme déjà *refroidi*, du romantisme réfléchissant, analy-

seur, sans jet, sans spontanéité, sans force lyrique, du romantisme d'Alexandrin attentif au mot rare et à la nuance de sentiment, du romantisme de décadent, du romantisme de philologue et du romantisme de précieux.

Et je ne dirai pas que ce romantisme-là soit chez Sainte-Beuve une aventure de jeunesse. C'était sa nature. Il n'était point né classique, comme vous le dites, mon cher maître. On ne naît point classique : on le devient, quelquefois. Sainte-Beuve était né humaniste, bouquineur, scholiaste. Il tenait cette complexion de monsieur son père qui ne sortait jamais sans son Virgile-*elzévir* et qui, en se promenant, le surchargeait de notes. Et il tenait cette disposition du Père éternel qui lui avait donné un gros nez, un de ces gros nez qui sont l'apanage des bibliophiles. Faites attention au nez de Sainte-Beuve avant de prononcer qu'il naquit classique. On ne naît point classique avec de semblables narines, oui bien scholiaste, humaniste et rat de bibliothèque, comme Sylvestre Bonnard. Au collège il eut des prix de vers latins, comme j'ai dit, et cela revient à dire qu'il était né collectionneur de métaphores savantes et d'hémistiches rares ; point romantique, mais alexandrin.

Et il vint au romantisme par le tribraque et le spondée, ce qui était un chemin un peu détourné, et qui le prédestinait à n'y rien comprendre et à n'y être pas compris. Mais il fut, dites-vous, professeur de romantisme ? Fut-il professeur de quelque chose ? J'en doute, mais, à supposer qu'il ait enseigné, ce n'est point le romantisme qu'il enseigna. Car il enseigna Chénier, Ronsard, Tibulle, Anacréon, Virgile, c'est-à-dire qu'il fut professeur d'antiromantisme. Et il est peut-être vrai qu'il croyait, ce faisant, enseigner le romantisme, mais il se trompait lourdement. La prédication romantique de Sainte-Beuve est un des plus amusants malentendus qu'il y ait dans l'histoire littéraire. Et, en ce sens, il n'est pas faux de dire que la jeunesse de Sainte-Beuve est une aventure romantique, mais il serait plus simple de dire qu'elle est un malentendu romantique.

— Mais il fit campagne pour les romantiques ! — Cela est exact. Il dit comme les autres :

Oui, de ta suite, roi, de ta suite, j'en suis.

Il égratigna un peu — pas bien fort — Racine et Boileau. Et cela prouve deux choses : d'abord qu'il n'était pas encore tout à fait classique, et ensuite qu'il était en fort bons termes avec Hugo et qu'il était, non pas romantique, mais l'hôte du romantisme. Accueilli par le romantisme, le pauvre Joseph s'y réchauffa. Il trouva le patron réconfortant, encore qu'un peu bavard, la maîtresse de maison charmante. Et ceci est bien une aventure romantique, mais surtout romanesque.

— Mais il a « ossianisé ! » Mais il a fait des sonnets lakistes ! Mais il a fait du moyen âge ! — Si peu, si peu !...

— Mais il a fait de la littérature confidentielle ! Et cela, c'est bien du romantisme et il n'y a pas à aller contre. — Oui, et là-dessus j'accorde que Sainte-Beuve a été pleinement romantique. Il est sûr que sans le romantisme il n'eût donné ni *Joseph*, ni *Consolations*, ni *Volupté*. Seulement, remarquez qu'ici il ne faut plus parler d'aventure. *Joseph*, *Consolations*, *Volupté*, Sainte-Beuve les portait en lui avec souffrance et « compression », quand il fit la connaissance du romantisme. Et il n'osait les sortir, par peur de M. Daunou qui était très boutonné. Le romantisme dit au jeune Sainte-Beuve : « Tu peux y aller de tes confessions. Ici, nous sommes pour la liberté. » Et le jeune Sainte-Beuve se débonda. En quoi il fit du romantisme, mais point par aventure, s'il vous plaît, point par mode romantique, et nullement pour faire figure de romantique, mais parce qu'il avait un vrai besoin de pleurnicher. S'il n'eût rencontré le romantisme sur son chemin qui lui dit : « Ne te gêne point, » il serait mort d'un *Joseph* rentré. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais il a fait de la méditation religieuse ! Romantisme et romantisme d'aventure, car cela n'était point son fait. — En quoi romantisme, je vous prie ? Bourdaloue était-il romantique ? Et saint Augustin ? Et pourquoi n'était-ce point son fait ? J'ai déjà dit qu'il avait un gros nez, apanage des bibliophiles ; je répète qu'il avait un gros nez, apanage des hommes sensuels, et conséquemment mystiques, car cela va ensemble. Il était naturellement sujet à syndérèse :

Omne animal triste....

J'espère que vous m'épargnerez de vous parler latin... Rien ne me paraît plus naturel — vu son nez — que la jeunesse contrite de Sainte-Beuve. Je n'y vois point l'ombre de romantisme et point l'ombre d'aventure. Il est vrai cependant qu'au sortir de l'école de médecine il était matérialiste et point religieux. Mais cette crise de matérialisme dura peu. Le jeune Sainte-Beuve trouva cette philosophie « coriace. » Il lui fallait des senteurs plus subtiles. Il les chercha, il les trouva et il écrivit *Volupté, Volupté* dont le titre seul est un parfum.

Au surplus, M. Faguet et moi nous sommes d'accord. Car je lis à la page 88, à propos de l'imagination de Sainte-Beuve : « Il est d'une charmante imagination de se baigner tout un jour dans l'atmosphère du passé, puis ce passé, et tout entier, de le *respirer* dans la fleur qu'il a produite et qui, par le *parfum qu'elle exhale*, le représente.... » L'imagination de Sainte-Beuve était une imagination d'olfactif. Répétons avec Pascal : « Le nez de Sainte-Beuve, s'il eût été plus court.... »

Concluons. Concluons que la jeunesse de Sainte-Beuve n'est pas autant qu'on pourrait le croire une aventure romantique, mais une jeunesse un peu malade d'humaniste en quête de sénares iambiques, une jeunesse de bénédictin que le diable tente à certaines heures et qui voudrait bien l'exorciser, faute de pouvoir, en toute sécurité de conscience, s'entendre avec lui.

Et la vieillesse de Sainte-Beuve ? La vieillesse de Sainte-Beuve ressemble un peu à sa jeunesse. L'humaniste, en suivant sa pente naturelle, et en se « filtrant », est devenu le classique que vous savez. Et le bénédictin a renoncé à des exorcismes inutiles, d'autant mieux qu'entre temps il a lu Montaigne, celui qui « savait tous les flots, » et il s'est converti à sa religion. Et si la jeunesse de Sainte-Beuve, *Joseph, Volupté, Consolations*, peut se résumer ainsi : livres et femmes, — la vieillesse de Sainte-Beuve, *Lundis et Nouveaux Lundis* peut se résumer ainsi : femmes et livres. Car jusqu'au bout Sainte-Beuve a eu son nez, son nez aux spirielles volutes, apanage des bibliophiles et des gens sensuels.

PAUL SIRVEN.

CHRONIQUE PARISIENNE

La question de l'Odéon. — Les vingt-cinq directeurs de ce théâtre de 1796 à 1914. — Le cas d'Antoine : histoire et motifs de sa démission. — Les trente-cinq prétendants à sa succession. — Situation fautive de l'Odéon, théâtre de quartier et théâtre d'art. — La concurrence faite aux théâtres en général par les cafés-concerts et par le cinématographe. — Diminution des recettes. — Décadence de l'art dramatique.

Encore que je n'emploie de ces formules toutes faites qu'à mon corps défendant, je suis bien obligé d'écrire qu'à Paris, et même en province, vingt jours durant, la question de l'Odéon a fait « couler des flots d'encre. » Non pas qu'en elle-même et pour elle seule je l'estime passionnante : nombre d'autres, dont journaux et revues s'occupent beaucoup moins, intéressent infiniment plus la vie profonde de la France. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que le moindre fait divers des coulisses et le moindre incident de la scène prennent sur-le-champ des proportions de drame et de tragédie... à moins que ce ne soit de comédie. Et puis je ne fais aucune difficulté de reconnaître qu'en ce qui concerne Antoine et l'Odéon il s'agit de quelque chose d'autre et de plus important qu'un fait divers, et que par certains côtés la question de l'Odéon est celle de l'art dramatique français, classique et moderne.

Je pense qu'il n'est personne qui ignore les trente-sept *autem* *genuit* des versets 2 à 16 du premier chapitre de l'évangile selon saint Mathieu. Il en faudrait employer presque autant pour énumérer les directeurs qui de 1796 à 1914 se succédèrent à l'Odéon, non pas de père en fils comme dans l'évangile, mais au hasard de réussites de candidatures. Construit par ordre de Louis XVI d'après les plans des architectes Peyre, Lainé et de Wailly à l'extrémité du terrain qu'occupait le jardin de l'hôtel Condé, l'Odéon ne commença à avoir d'existence propre qu'à

partir du 13 juillet 1796, date de l'arrêté du Directoire qui lui donnait son nom (en souvenir du théâtre couvert, bâti à Athènes par Périclès pour les concours de musique), et le concédait à Poupart-Dorfeuille & C^{ie}, entrepreneurs de spectacles mêlés de chants. De 1782 à 1796 les artistes de la Comédie française, qui n'avaient plus de salle attitrée, y jouèrent. Des 25 directeurs de 1782 à 1914 la plupart se retirèrent après échec, voire après faillite.

Antoine écrivait récemment : « Il est à remarquer avant tout que, depuis 1870, la succession de l'Odéon ne s'est jamais ouverte sur la fin d'un privilège : c'est là un signe, un fait qui révèle évidemment quelque chose d'anormal, quelque vice de construction qui marque une exploitation difficile, pour ne pas dire impossible. » Mais alors que faudrait-il dire des soixante et onze années qui, de 1796 à 1867, précédèrent 1870, puisque dix-neuf directeurs s'y succédèrent, soit en moyenne un tous les quatre ans, tandis que de 1867 à 1914 nous n'en trouvons que six, soit en moyenne un tous les huit ans, et dont quelques-uns se retirèrent, sinon enrichis, du moins satisfaits ? Antoine, lui, est parti non pas découragé, certes, — il a encore plus d'un projet en tête et ce n'est pas demain que seront brisés les ressorts de son énergie, — mais convaincu de l'absolue inutilité de continuer l'effort qu'il avait fourni huit années durant en pure perte, c'est le cas de le dire, puisqu'il partit à peu près ruiné. « La raison dominante de ma résolution, a-t-il dit, est un dégoût du travail inutile que j'accomplis depuis quelque temps. Je pars, parce que je n'ai plus d'espoir en l'Odéon. J'étais écœuré d'avoir à me consacrer à un théâtre mort et de me débattre parmi d'inextricables questions d'argent. »

On sait dans quelles circonstances il fut amené à donner sa démission. Une subvention extraordinaire de 125 000 francs lui avait été accordée par la Chambre et par le Sénat : mais ses créanciers lui réclamaient 300 000 francs. M. Viviani, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, estima que ces 125 000 francs devaient servir à payer, non pas les créances, mais le personnel de l'Odéon et à permettre à An-

toine de continuer son œuvre. Il demanda également à Antoine de chercher une commandite nouvelle. Des pourparlers s'engagèrent et se continuèrent non sans difficultés, quand, le 5 avril, Antoine pria que, sur les 125 000 francs votés, on lui en donnât en acompte 40 000 pour payer son personnel : il apprit alors qu'il y avait opposition pour 128 092 francs. Si bien qu'au matin du 6 avril il se trouva en face de cette situation : 300 000 fr. de dettes d'une part, et de l'autre 128 092 francs d'oppositions sur une subvention de 125 000 francs. De plus *Psyché*, la pièce alors en représentation, perdait de 1500 à 2000 francs par soirée. Enfin le groupe dont Antoine attendait beaucoup pour la commandite se dissolvait. Ce fut alors qu'il écrivit à M. Viviani sa lettre de démission. Commentée dès le lendemain par tous les journaux, la démission d'Antoine fut officiellement acceptée le 19 avril. Mais déjà les candidatures avaient plu en averse, quelques-unes justifiées, quelques autres pour le moins inattendues, la plupart parfaitement ridicules. Quand Bocage fut révoqué en 1850, il y eut dix prétendants à sa succession. Ce serait bien mal connaître la prodigieuse vanité et le besoin de réclame qui sévissent aujourd'hui dans le monde du théâtre et des lettres que de s'imaginer qu'à la succession d'Antoine il n'y eut que dix prétendants ! Je n'en ai pas compté moins de trente-cinq.

On sait également que parmi tous ces candidats M. Gavault fut appelé, à la date du 30 avril, à remplacer Antoine dont l'échec, en tout cas, n'avait découragé aucun des trente-cinq compétiteurs.

Et pourtant qui mieux que celui-ci connaît les nécessités du théâtre ? Sans doute on l'a blâmé d'avoir à l'Odéon fait trop œuvre d'artiste et pas assez de commerçant, d'avoir monté, presque uniquement pour sa satisfaction personnelle, en des décors coûteux, des spectacles dont il savait d'avance qu'à peu de chose près « ils ne feraient pas le sou. » Qu'il me suffise de rappeler que, d'octobre 1906 à mars 1914, c'est-à-dire en 256 semaines d'exploitation, il fit représenter sur la scène de l'Odéon 231 pièces comprenant 725 actes, dont 208 en vers,

soit à peu près une par semaine, ce qui apparaît aux gens de théâtre comme le témoignage d'une activité admirable : un vrai tour de force. De plus, le chiffre de recettes, qui était en 1904 de 496 212 francs, s'éleva en 1906 à un total de 748 852 francs et se maintint à une moyenne de 794 770 francs. Le chiffre des abonnements, qui était pour la saison 1905-1906 de 32 955 francs, fut, pour celle de 1913-1914, de 86 322 francs.

Alors, dira-t-on, pourquoi Antoine s'est-il trouvé dans l'obligation de démissionner ? Tout simplement parce qu'à mesure que les recettes doublaient, ou presque, les dépenses triplaient. Le magasin de décors étant trop éloigné de l'Odéon et étant devenu insuffisant, il fallut en louer trois supplémentaires : coût 200 000 francs. Il fallut également confectionner de nouveaux décors : coût 500 000 francs. De plus, la subvention annuelle de l'Etat est inférieure à ce qu'elle était même sous la Restauration : de 160 000 francs elle est tombée à 100 000. Or les frais généraux d'exploitation pour l'éclairage, pour le matériel, pour l'éclairage surtout, ont augmenté de 40 %. Enfin, et avant tout, il y a l'emplacement de l'Odéon.

Certes Poupart-Dorfeuille en 1796 se fit gloire de reculer les bornes de l'art. Sait-on s'il n'a pas exagéré ? Il y a plus de cent ans Geoffroy disait : « L'Odéon est le tonneau des Danaïdes : rien n'y reste ; c'est toujours à recommencer. » Et, voici soixante ans, Théodore de Banville se moquait de son isolement :

Le mur lui-même semble enrhumé du cerveau,
Bocage a passé là. L'Odéon, noir caveau,
Dans ses vastes dodécaèdres,
Voit verdoyer la mousse. Aux fentes des pignons
Pourrissent les lichens et les grands champignons,
Bien plus robustes que des cèdres.

Banville exagérait par humour. Il est certain, est-il besoin de le dire ? que jamais l'Odéon ne fut en cet état d'abandon et de délabrement, mais il est également hors de doute que, même aujourd'hui, — et surtout aujourd'hui, devrais-je préciser, — il est en dehors du centre de l'activité parisienne.

Littérairement et dramatiquement placé entre le Conservatoire et la Comédie-Française, il a pour mission de faciliter l'éclosion des talents nouveaux d'écrivains de théâtre aussi bien que d'acteurs. Mais, en même temps que second « théâtre national, » on oublie trop qu'il est un théâtre de quartier et spécialement du Quartier-Latin. Or les mœurs de la rive gauche ont changé, si tant est qu'autrefois elles aient été favorables à la réussite continue de l'Odéon : à lire l'énumération des directeurs impuissants ou ruinés on peut se convaincre du contraire. Il n'en reste pas moins que, pour différents motifs, les étudiants, qui devraient composer en grande partie sa clientèle, de plus en plus s'éloignent de lui. Je n'en veux comme témoignage que cette déclaration de M. Ginisty : « La rive droite reproche à l'Odéon d'être trop loin, et la rive gauche n'y va pas. Une preuve : tous les soirs j'accordais cinq places de faveur à l'Association des étudiants. Eh bien ! souvent ces cinq places n'étaient pas occupées. » Les goûts littéraires ont changé. Les œuvres classiques intéressent de moins en moins. Théâtre de quartier, l'Odéon n'a guère que les ressources d'un théâtre de ce genre ; mais aussi, « théâtre national, » il est astreint à peu près aux mêmes obligations que la Comédie-Française, c'est-à-dire à représenter des œuvres classiques — et d'avant-garde, — qui n'attirent que médiocrement les spectateurs. Cette situation de théâtre mixte : de quartier et d'art, a créé autour de l'Odéon, par rapport au grand public, une zone dangereuse, trop souvent désertique. Aussi les recettes d'une pièce à succès s'y élèvent-elles à peine, en moyenne, à la moitié de celles que ferait, dans le même décor et avec la même interprétation, la même pièce sur le boulevard.

« On s'est toujours plu à dire, écrivait encore Antoine, et c'est aujourd'hui une légende, que par sa situation l'Odéon était un théâtre perdu à l'autre bout de Paris. Cependant, depuis quelques années, les taxi-autos, le métropolitain, les autobus ont établi des communications rapides : ces moyens auraient dû permettre aux spectateurs de se dérouter plus facilement et de

venir à l'Odéon. Ce sont les habitants de la rive gauche qui en ont profité pour fréquenter plus assidûment les théâtres des boulevards. Donc l'Odéon n'a pas été rapproché du centre de Paris, et son éloignement est demeuré aussi grand qu'aux temps de la légende. »

L'attraction qu'exerce « le boulevard » est incontestable, surtout depuis que les cinématographes se sont multipliés le long de ses trottoirs. Et des chiffres en feront la preuve la moins discutable.

Il y avait à Paris en 1913, d'après la statistique la plus récemment parue, 137 salles *payantes* de spectacle. (Que ce chiffre ne nous étonne pas. En 1891 il y en avait proportionnellement le double : 62, alors que la population était quatre fois moins nombreuse qu'aujourd'hui.) Je range sous ce vocable 49 théâtres, 34 concerts et cafés-concerts, 9 music-halls, 8 cirques, skatings et attractions diverses, 9 bals, 4 musées et expositions, et 24 cinématographes. Leur recette globale fut de 68 452 395 francs. C'est un chiffre imposant, qui dépasse de trois millions celui de 1912 et de 10 millions celui de 1911, lequel avait pour la première fois battu le record de 1900, l'année de l'Exposition : 57 923 640 francs. Mais si nous en décomposons les éléments, nous constaterons que les quatre théâtres subventionnés — Opéra, Comédie-Française, Opéra-Comique, Odéon — figurent pour 8 963 565 francs, et les 24 cinématographes pour 8 655 864 francs. En 1912 les recettes des quatre théâtres subventionnés avaient été supérieures de 2 125 811 francs à celles de 1902 ; en 1913 elles ont été inférieures de 1 107 081 francs à celles de 1912. De ce fléchissement d'une année il serait absurde de conclure a priori à la continuation forcée de l'amointrissement. En tout cas l'augmentation des recettes des cinématographes, qui furent en 1912 de 6 841 566 francs, coïncide avec la diminution de celles des quatre théâtres subventionnés. Les quarante-cinq autres — si l'on en retranche le théâtre des Champs-Élysées et la comédie des Champs-Élysées qui n'existaient pas en 1912 — n'ont encaissé en 1913 que 253 273 francs de plus qu'en 1912.

Bien entendu je ne songe nullement à insinuer que la clientèle des cinématographes se recrute parmi les habitués de l'Opéra, de la Comédie-Française, de l'Opéra-Comique, de l'Odéon ni de quelques autres théâtres importants. Il y aurait au contraire de fortes raisons pour qu'un abonné de l'Opéra où de la Comédie-Française y conservât sa loge ou simplement son fauteuil. C'est surtout le peuple qui va au cinématographe, à cause de la modicité du prix; mais ce n'est pourtant pas uniquement le peuple : des dizaines de milliers d'employés de toutes catégories, et de bourgeois, sans absolument cesser d'aller au music-hall ou au café-concert, ont pris le chemin du cinématographe et ne l'ont plus oublié. Qu'on songe que cette industrie n'existe que depuis quelques années, que déjà elle alimente à Paris vingt-quatre établissements principaux qui, malgré des tarifs de beaucoup inférieurs à ceux de nos quatre théâtres subventionnés, ont gagné seulement 300 000 francs de moins ! Elle ne peut manquer de se développer. Mathématiquement nous arriverons à la « cinématographie en couleur avec le synchronisme du phonographe amélioré. Alors on entendra les acteurs parler ou chanter en même temps qu'on les verra gesticuler et ouvrir la bouche. »

Théâtre et cinématographe ! Il ne s'agit ni de dire ni de penser que « ceci tuera cela. » Les deux rivaux pourront vivre longtemps encore, et sans doute toujours, sinon en bonne intelligence, du moins en gardant chacun ses positions... et son public. Mais il se pourrait que, dans dix ou vingt ans, — l'entreprise est trop récente pour que de son premier développement on puisse conclure à son total épanouissement, — des chiffres exacts vinssent confirmer *en partie* les prévisions des pessimistes qui voient dans la cinématographie une marée montante destinée à tout submerger.

Même dans ce cas il est pour moi hors de doute que des îlots, et même de grandes îles, ne doivent continuer d'apparaître au-dessus des eaux de ce déluge de médiocrité et même leur résister victorieusement. Il y aurait alors d'un côté le véritable art dra-

matique, et de l'autre une industrie qui n'aurait pas de prétentions, à moins que nettement injustifiées, à être de l'art. Ce ne sont là que pures hypothèses, je me hâte de le dire. Mais M. Adolphe Brisson pouvait écrire dernièrement : « Pour l'instant la prospérité du théâtre, son existence matérielle se trouvent compromises par la formidable diffusion du cinéma. L'art nouveau (j'aurais préféré que M. Brisson écrivît : l'industrie nouvelle) étouffe sous des végétations trop drues l'art traditionnel, l'empêche de respirer et de vivre. »

Il n'y a donc pas de raison pour que l'Odéon, qui périclita si souvent et plus qu'aucun autre grand théâtre, ait échappé à la crise. En 1904 on se plaignait des music-halls et des concerts. Le théâtre contemporain, disait-on, ne manque pas de spectateurs. On va au théâtre autant et peut-être plus qu'autrefois puisque, de 1894 à 1904, la moyenne annuelle des recettes s'est élevée de 29 à 40 millions. (Exactement 40 025 502 francs en 1904.) Le malheur, c'est qu'on ne va plus au même théâtre, car ce sont les music-halls et les concerts qui ont égoïstement absorbé les trois quarts de cette majoration respectable. Ils ont non seulement pris aux théâtres leur clientèle possible ou réelle, mais ils les ont contraints encore, pendant qu'ils subissaient sous toutes ses formes le contre-coup de la cherté grandissante de la vie, à soutenir la concurrence par un éclat nouveau de figuration et de mise en scène. Le public en a profité, les théâtres en ont pâti, car toute entreprise qui se borne à maintenir ses recettes pendant qu'elle double ses dépenses s'accule au dénouement mathématique de la liquidation judiciaire. Cette nécessité où se trouva Antoine à l'Odéon ne fut pas, nous l'avons vu, étrangère à son échec. Et constatons, avant de terminer, qu'en 1913, sur les 68 452 395 francs de recettes des salles *payantes*, les cafés-concerts, music-halls, cirques, bals, musées et cinématographes ont encaissé 32 784 126 francs, soit presque la moitié.

Certains esprits, qui font vraiment trop bon marché de la réalité matérielle, tangible et la moins contestable, ont prétendu trouver la vraie cause de la crise théâtrale actuelle dans l'abais-

sement intellectuel et moral de l'art dramatique. Et, si l'on me permet de me citer, je rappellerai que j'écrivais ici même, au mois d'octobre dernier : « Oui, l'un après l'autre les théâtres vont rouvrir leurs portes ; aux étalages des libraires les livres nouvellement parus se serreront comme des moutons sortis de bercails différents, que le hasard rassemble et qui ne se connaissent pas. Ici et là qu'apprendrons-nous de nouveau sur la France et sur le monde ? Ce ne seront encore — sauf exceptions qu'heureusement chaque année nous réserve — que les mêmes petites histoires d'adultères « bien parisiens, » les mêmes intrigues vaudevillesques, les mêmes cas de conscience pour esprits superficiels résolus de manière trop prévue. » Je ne revendique point le mérite d'avoir été bon prophète : il était vraiment trop facile de l'être. Dans la production dramatique de 1913-1914 je ne trouve pas, en cherchant bien, une seule pièce qui soit destinée à devenir, avec le temps, un chef-d'œuvre.

Une vérité demeure : c'est que seules « font de l'argent » ou les pièces qui s'adaptent nettement à la mentalité du gros public, ou celles qui, tout en ayant l'air de lui être supérieures, sont en réalité de la plus vulgaire platitude. Elles ont toujours réussi. Elles réussissent encore. Elles réussiront toujours. Dans des conditions différentes, il en fut de tout temps ainsi. On croit communément, n'est-ce pas, que la partie qui devint classique du théâtre français du XVII^e siècle eut à cette époque un succès sans précédent ? Ce succès, ce furent les plus médiocres tragédies et comédies de Thomas Corneille, Boursault, Haute-roche, Campistron, Montfleury, Pradon, etc., qui l'obtinrent. *L'avare, Bajazet, Le bourgeois gentilhomme, Britannicus, Les femmes savantes, Le misanthrope, Phèdre*, etc., furent froidement accueillis.

Il existe à Paris quelques milliers de bons esprits à qui ne suffisent point les ordinaires nourritures que dispensent sous forme de vaudevilles, de comédies légères, voire de tragédies en prose, les théâtres achalandés. Ce sont eux qui peuvent constituer le public d'un ou de plusieurs théâtres d'art. Mais ils ne feront

jamais tache d'huile ni boule de neige, ou si peu ! Ils ne réussiront jamais à détourner le gros public de ses distractions préférées. Ils ne lui barreront le chemin ni des théâtres amusants ni de ces cinématographes qui vont se multipliant et dont les illuminations éblouissantes aussi bien que les affiches violemment colorées attirent avec force le regard, à défaut de l'âme.

HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE ITALIENNE

Le nationalisme italien. — Le beau crime et le procès d'un rustique. — Carlo Dossi et Alfred Oriani. — *Madre nostra* d'Olindo Malagodi. — *L'Epistolario* de G. Carducci.

Le congrès du parti nationaliste, qui s'est tenu à Milan en mai dernier, a fourni matière à de nombreuses discussions. Il fut intéressant par la masse des participants, par l'importance des questions traitées et, surtout, par la singularité de quelques décisions qui y furent prises. De ces dernières, la plus importante est celle où le congrès a prononcé qu'il était incompatible pour ses participants d'appartenir à des associations dont le programme ou l'activité ne rentrent pas dans la ligne directrice de l'association nationaliste.

A première vue, cette décision est assez banale. Elle est, en outre, tempérée par une autre affirmation : celle de vouloir collaborer avec des partis ayant quelque affinité. Mais elle prend du sens et de la couleur parce qu'il s'y reflète, en réalité, que le seul parti dont les nationalistes aient voulu délibérément se détacher est le parti libéral. On sait bien que le congrès de 1912 avait déjà contraint à s'éloigner les quelques adeptes des idées démocratiques qui, jusqu'alors, avaient appartenu au parti nationaliste.... Il faut aussi tenir compte du zèle avec lequel le congrès s'est appliqué à afficher ses sympathies pour le

parti catholique, en en proclamant, de la façon la plus généreuse, le patriotisme et en désapprouvant, avec une grande âpreté, les orateurs peu amis du catholicisme italien ou qui se défient de lui.

Une telle attitude et les décisions votées semblèrent étranges ou même excessives à plusieurs adhérents du parti, qui le quittèrent, à peine le congrès eut-il terminé ses travaux, tout comme d'autres en étaient sortis après le congrès de Rome, en 1912. Est-ce bien là qu'en est ce mouvement qui s'était affirmé pour la première fois à Florence, avec des tendances montrant un amour pour la patrie à peine un peu plus ardent, opposé seulement aux aspirations internationales des socialistes, au laisser-aller des pacifistes, à la rhétorique des humanitaires, à l'activité secrète des francs-maçons ? Est-ce là ce mouvement qui, depuis, se déclare antidémocratique à Rome, non libéral et à tendances catholiques à Milan ?

En ce qui concerne leur non-libéralisme, les nationalistes l'expliquent ainsi : le libéralisme qui se rallie directement au mouvement philosophique et politique de la Révolution française, considère la société comme un moyen de réaliser le bien-être individuel, tandis que la nationalisme renverse précisément les rapports et considère l'individu comme organe et comme instrument des fins de la société qui, chez les peuples avancés, est la société *nationale*. On peut seulement travailler avec les libéraux pour autant que le libéralisme, oublieux de ses buts ou en contradiction avec lui-même, travaille, comme cela lui arrive souvent, pour la grandeur de la nation.... Quant à leurs sympathies pour les catholiques, les nationalistes s'expliquent moins clairement. Ils se contentent de déclarer calomnieuse l'opinion commune au sujet du patriotisme à double face de ces associations ou de ces députés qui continuellement, de gré ou de force, doivent accepter le mot d'ordre du Vatican. Ils applaudissent, certes, un orateur qui veut raffermir le sentiment de l'Etat comme contrepoids à la proposition des catholiques de soumettre la loi des garanties à une approbation internationale. Mais personne ne se donne la peine d'observer si une telle propo-

sition, repoussée sans avoir eu même l'honneur de la discussion, ne serait pas par hasard le postulat fondamental du parti catholique italien. Personne ne se demande s'il est ou comment il est possible d'entretenir une telle amitié avec un parti dont le programme nie et combat l'article le plus important et le plus caractéristique du nationalisme.

Qu'est-ce donc que le nationalisme italien ? Car cette question peut intéresser aussi les personnes qui suivent l'activité économique, puisque le congrès s'est déclaré en principe très favorable à la doctrine protectionniste. Est-ce, comme les nationalistes le pensent et le disent, un mouvement spontané, un réveil puissant de l'âme italienne, une doctrine organique, déduite avec logique du concept de la nation ? Ou est-ce au contraire, comme il paraît aux adversaires, un plagiat, un dilettantisme, ou même un leurre sous lequel se cachent des intérêts privés ? Il faut, je crois, bien distinguer. Parmi les éléments du nationalisme italien, plusieurs sont certainement spontanés et sincères. Chacun doit reconnaître que l'idée de patrie s'est puissamment raffermie en Italie pendant ces dernières années et que, au contraire, certaines doctrines mêlées de positivisme et de christianisme ont perdu pas mal de leur crédit, doctrines déjà prêchées avec beaucoup de succès par les apôtres de la fraternité universelle. Et c'est la croyance désormais commune, croyance des plus ardentes auprès de la jeunesse, que la nation doit être forte, prompte à se défendre de toute façon (politique extérieure, guerre), disposée à s'agrandir aussi de toute façon (colonies, activité commerciale, influence intellectuelle). Le socialisme continue certes à traîner à sa suite de nombreux adhérents, il arrive même, par-ci par-là, à augmenter ses milices ; mais ses idées ne rencontrent plus chez les hommes cultivés et désintéressés cette sympathie ou cette quasi-unité d'idées qui constituaient, voici vingt-cinq ans, un facteur important de sa force et la raison principale de ses espérances. La franc-maçonnerie commence à sembler une chose démodée et suspecte même à ceux qui, hier encore, l'avaient soutenue ou tolérée. Il en est ainsi de l'anticléricalisme professionnel qui s'est manifesté étroit

et sectaire aux yeux de tous. Combien vide de sens paraissent certaines phrases vagues ou sonores par lesquelles la démocratie vieillie s'imagine se distinguer des partis proprement conservateurs ! En somme, il prévaut, en Italie, surtout dans les rangs de la jeunesse cultivée, un état d'âme nouveau, profondément différent de la foi, de la passion ou de l'incertitude d'hier. Et, dans cet état d'âme, se trouve la raison d'être du nationalisme italien et l'explication de plusieurs articles de son programme.

Mais cependant pas de tous, me semble-t-il. Quand les nationalistes italiens se déclarent essentiellement antidémocratiques et, pis encore, quand ils proclament que leur parti est inconciliable avec le parti libéral, ils se montrent plutôt élèves et successeurs de Maurras et même de Sorel que de Cavour et de Mazzini, c'est-à-dire des véritables auteurs de l'unité italienne. On a observé et pas à tort, me paraît-il, que condamner en bloc la Révolution française, comme cela va aux nationalistes, signifie renier l'esprit et presque la raison d'être du *risorgimento* italien.... Et de marque purement française semble être aussi ce « philo-catholicisme » qui n'est accompagné d'aucune foi dans les dogmes, d'aucune pratique du culte. Au contraire, c'est de la marchandise de provenance germanique et non pas romaine que ce concept de la nation, presque en antithèse avec l'individu, ce *collectivisme national*, comme quelqu'un l'a défini au dernier congrès. Car la théorie du protectionnisme, à laquelle les nationalistes accordent leur entière faveur, tout en reconnaissant qu'elle n'est pas constamment applicable, ne représente pas, elle non plus, une tendance sincèrement italienne. De toute façon, chacun voit combien est douteuse et périlleuse, même au point de vue nationaliste, la formule qui consiste à faire payer par la nation le progrès et la prospérité des industries du pays.

Pour conclure : le nationalisme italien a voulu à tout prix devenir un parti, de simple tendance qu'il était. Dans cet effort pour se distinguer et pour se déterminer, il a accordé l'hospitalité et le triomphe à certaines idées, pas du tout italiennes, du nationalisme européen. Il s'est davantage préoccupé de la *nation*

que de l'*Italie*. Mais l'état d'esprit dont j'ai parlé plus haut subsiste, et il est capable d'écarter ou d'épurer les grossières erreurs de la doctrine.

— Un des sujets les plus chers à nos moralistes est l'intérêt avec lequel le public italien suit les débats des grands procès. Intérêt morbide, disent les moralistes, qui blâment aussi l'abondance des journaux fournissant à leurs lecteurs des pages entières de chronique judiciaire. Le fait est exact : dans aucun pays peut-être, les gens ne sont autant disposés à goûter la fascination artistique du beau délit, l'attraction dramatique du beau procès. Il est certain que la presse des autres nations relate avec beaucoup moins de zèle et de coloris ce qui se passe dans les tribunaux. Pendant tout le mois de mai, ce sont les comptes rendus du procès d'Oneglia qu'on a le plus lus en Italie. A travers mille incidents, mystères et périls, la belle comtesse Tiepolo, accusée d'avoir tué le domestique de son mari, en est sortie acquittée. Durant plusieurs semaines, le public italien a assisté, frémissant et curieux, faisant des souhaits ou proférant des malédictions, à ce spectacle, dirais-je presque, d'une personne tombée à la mer, luttant avec la tempête. Minute par minute, il en a suivi les efforts, il l'a vue cent fois s'accrocher à un récif et en être arrachée, se sauver et périr. Il en a entendu les cris désespérés jusqu'au jour où l'accusée a réussi à gagner des lieux sûrs, portée par les ondes magnifiques de l'éloquence de son défenseur Orazio Raimondo.... Le Mexique, l'Albanie ont eu, pendant cette période, bien peu de lecteurs et de commentateurs. Le général Huerta ? Pas assez intéressant quand on le compare au simple soldat Polimanti. Essad pacha ? Ah ! non. Plus attrayant et plus passionnant est le mystère de la noble dame vénitienne, petite-fille de doges, devenue la femme d'un modeste capitaine en garnison à San-Remo !

Alors ? Ils ont donc raison les moralistes ? En partie, oui, peut-être ; il est rare qu'un de ces messieurs ait tellement tort qu'il n'ait pas aussi un peu raison. Les journaux vont dans les mains de tous et certains minutieux comptes rendus judiciaires peuvent, sans doute, devenir dangereux pour celui qui est moins

résistant, vu sa trop grande jeunesse et vu la faiblesse de son tempérament. Et il fut prévoyant ce législateur italien qui défendit à la presse de relater, ne fût-ce que dans leurs grandes lignes, les procès jugés à huis-clos. Mais ce qui est purement et simplement curiosité ou passion du public ne me paraît pas chose si différente du désir qui nous pousse à lire des histoires ou des romans et à aller au théâtre. C'est là, au fond, une forme, rudimentaire sans doute, mais sincère et urgente, de l'activité artistique. C'est aussi, en même temps, une manifestation de sensibilité morale, puisqu'à vouloir analyser la sympathie ou l'aversion que le public témoigne aux accusés et aux accusateurs, on y trouve en somme l'idée de la raison ou du tort, de l'innocence ou de la culpabilité, du bien ou du mal. D'autre part, si le vice est contagieux, le délit l'est peu ou point.... Certes, celui qui a l'âme délicate doit se sentir offensé par ce penchant des hommes à rechercher une source de plaisir dans les mésaventures d'autrui. Ces milliers d'yeux avides, fixés sur un malheureux qui se débat, coupable ou non, dans les serres de la justice, ne sont certainement pas un témoignage de pure bonté. Mais, en se plaçant au point de vue de la pure bonté, la tragédie simplement littéraire devrait aussi être condamnée. Le vieux Plaute écrivait : *dii nos quasi pilas homines habent*. Les dieux sont morts, mais les hommes continuent à être le passe-temps et le jeu de chacun des autres hommes, Et les hommes sont, du moins dans ce domaine, supérieurs aux dieux, parce qu'ils savent s'amuser aujourd'hui tout en pensant à la possibilité de devenir demain eux-mêmes le divertissement d'autrui.

— La critique italienne s'est beaucoup occupée ces derniers temps de deux écrivains, qui sont morts depuis quelques années et dont l'activité littéraire appartient, complètement ou presque, au dix-neuvième siècle. Je veux parler de Carlo Dossi et d'Alfredo Oriani. L'éditeur Treves est en train de publier les œuvres de Dossi ; trois ou quatre volumes ont déjà paru. La réimpression complète des romans d'Oriani est faite par l'éditeur Laterza de Bari ; la bibliothèque de la *Voce* de Florence s'est occupée d'une nouvelle édition de la *Lotta politica*. Il est

grand le nombre des études publiées par les journaux et les revues sur l'un ou l'autre écrivain : gloire posthume, et aux yeux de plusieurs, œuvre de réparation, car il est évident que ces deux écrivains n'ont pas trouvé à leur époque l'accueil que méritait leur valeur. Non pas qu'ils fussent inconnus ou méconnus. Ils n'avaient pas peu d'admirateurs, et souvent d'admirateurs à l'enthousiasme ardent. Je me souviens d'avoir entendu parler, il y a longtemps, d'Oriani comme du plus puissant romancier italien. Je me souviens d'avoir lu çà et là dans les journaux de magnifiques éloges sur l'un ou l'autre auteur. Mais c'étaient des voix isolées et non soutenues ; elles ne suffisaient pas à faire la réputation d'un homme. Pour qu'un homme devienne célèbre et populaire, il ne suffit pas que quelques personnes, même très compétentes, le proclament et le répètent de temps en temps ; il faut aussi cette clameur indistincte qui monte on ne sait d'où, et qui accompagne les louanges dispersés, les lie et les justifie. Un tel complément nécessaire d'admiration manqua à l'œuvre de Dossi et d'Oriani, qui sont demeurés, durant leur vie entière, presque ignorés du grand public. D'autre part, il est certain que dans leurs livres on trouve plus d'originalité, de beauté, de force et, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus de génie que dans beaucoup de livres connus et admirés par tous. Cela explique le désir généreux et honnête de ceux qui voudraient aujourd'hui, au moins sous la forme d'une gloire tardive, dédommager ces deux écrivains de l'oubli injuste où on les a laissés jusqu'ici. Réussiront-ils ? Rien n'est moins certain, bien que, comme je l'ai dit, plusieurs personnes se soient mises à cette tâche avec la plus grande compétence et la volonté la plus délibérée. Pour Dossi, il me semble que les chances de succès sont rares. Carlo Dossi (ou Alberto Pisani, tel était son vrai nom) est un écrivain très curieux : sensibilité aiguisée et vive, parfois pénétrante, écrivain affranchi de tout culte littéraire ou philosophique, bigot, inquiet, cahotant comme quelques très jeunes de notre époque, auxquels on comprend qu'il doive plaire. Mais ainsi constitué pour interpréter et vouloir l'art, ce fut pour lui une mésaventure irrémédiable d'être né

et de s'être conservé aussi opiniâtrement lombard. De l'homme de la Lombardie, il a gardé toujours l'allure pesante, la langue lente, l'élégance non native : ce sont là des habitudes et des défauts qui éclatent trop ouvertement dans l'effort de vouloir au contraire être agile, subtil, évaporé. Son manque de bon goût vient encore s'y ajouter (on sait que seuls les tout grands hommes peuvent se passer de bon goût!). Ce manque de goût lui fait mêler étrangement dans la même page, dans la même période, de grasses saveurs milanaïses avec les saveurs âcres et piquantes de provenance toscane, des négligences plébéiennes et des pédanteries académiques. Il résulte de tout cela un mélange curieux et discordant qui fatiguerait même les plus indulgents. Seul quelque étranger qui n'a pas dans l'oreille le juste son de la langue italienne pourrait peut-être y trouver un plaisir complet.

Un autre tempérament d'homme et d'écrivain fut Alfredo Oriani, dont j'ai déjà parlé à sa mort, voici quelques années. Outre la hauteur et la difficulté de comprendre ses idées, l'esprit de son temps a nui à Oriani, écrivain des événements politiques. Il n'était pas possible que la dernière période du dix-neuvième siècle, si intensément imbue de positivisme, de démocratie, de socialisme, prêtât quelque attention à un penseur voué à Giovan-Battista Vico et à Giuseppe Ferrari plus qu'à Spencer et à Marx, à un penseur nettement italien au lieu d'être vaguement internationaliste, zélé aussi, par goût dédaigneux, de paraître plus réactionnaire que ne l'exigeaient ses propres doctrines. Il est plus difficile d'expliquer l'insuccès d'Oriani comme romancier. En effet, on trouve dans ses romans un élément réaliste qui devait correspondre aux tendances d'alors. Mais peut-être manque-t-il à ces récits puissants les qualités, certainement extérieures et étrangères à l'art pur, qui cependant sont nécessaires pour faire agréer et accepter l'art par les hommes. Le don qu'Alfredo Oriani offre à ses lecteurs est rare et précieux, mais il ne sait pas l'offrir avec grâce : sa main est rude, le geste n'est pas amical, le poing est fermé comme pour retenir et non pour accorder. Et la foule à qui on offre ainsi tourne les épaules : elle préfère quelque babiole, présentée avec une belle courtoisie,

enveloppée de papier flamboyant.... Peut-être aussi d'autres succès littéraires, passagers ou définitifs, doivent-ils s'expliquer de cette façon-là. Pour obtenir une faveur de beaucoup de monde, il ne suffit pas que le livre renferme toutes les qualités d'art les plus exquises : il faut qu'il possède et montre aussi quelques-unes de ses qualités inférieures ou d'un autre genre où se complaît l'esprit des non-artistes. Un exemple : de tous les romans de Fogazzaro, celui qui s'est le plus lu et le plus vendu est le *Santo*, c'est-à-dire le plus pauvre en pure beauté. Mais c'est le plus riche en discussions qui paraissent ou paraissaient intéressantes. Et il est probable que Gabriele d'Annunzio s'est imposé non pas tant par sa délicatesse intime que par son amabilité.

— Parmi les volumes de poésie qui ont paru récemment, il faut mentionner le livre intitulé *Madre nostra ed altri versi* (Notre mère et autres vers) par Olindo Malagodi (Milan, Treves). L'auteur, déjà favorablement connu dans le monde des lettres par un autre recueil de vers, *Il focolare e la strada* (Le foyer et la rue), publiés il y a dix ou douze ans, est un des plus insignes journalistes italiens, et même le directeur du plus important journal de Rome, la *Tribuna*. Je note ceci, parce qu'il est rare et consolant qu'un homme si accablé de soucis et si riche en puissance comme l'est le directeur d'un grand journal, reste dévoué au culte de la poésie pure. Je dis de la poésie pure, parce qu'il y a aussi une autre poésie : celle qu'on appelle la poésie de l'action, de la réalité, de la vie, la poésie de ceux qui, s'appliquant à des labeurs appréciés et qui rapportent, aiment quand même aussi une certaine contenance de travailleurs désintéressés. Je connais un avocat qui, chaque fois que je le rencontre, fait le geste de frapper son portefeuille rempli de papier timbré utile et lucratif en disant : « Sache que, là-dedans aussi, il y a de la poésie ! » Je connais un ingénieur aimant répéter que, dans sa table de logarithmes, se trouve plus de poésie que dans la *Divine comédie*. Possible, mais il y a poésie et poésie. Et nous devons reconnaître à Olindo Malagodi le haut mérite d'avoir résisté à la tentation de confondre la poésie de la pro-

fession avec la poésie de l'esprit, la beauté du faire avec la beauté du créer. Celle que Malagodi appelle *Madre nostra* est la terre ou, plus largement, la nature. Mais le chant et la méditation du poète (car dans ce volume il y a de la musique et de la pensée) ne s'arrêtent pas à décrire des formes concrètes ou à poétiser des concepts scientifiques. Le sentiment des choses naturelles est vivifié par une chaleur de foi d'autant plus poétique qu'elle est cachée et indéterminée. C'est une façon de comprendre l'univers qui n'est pas celle enseignée par le positivisme, ni celle suggérée par l'idéalisme. C'est une attitude ingénument humaine, spontanément religieuse de l'homme vis-à-vis de la nature. Et c'est la façon la plus riche en puissance artistique. Les choses existent en vérité : et ce ne sont pas nos créatures, mais nos sœurs. La réalité est ce qui apparaît à nos sens, mais ce n'est pas là toute la réalité. Quand nos sens semblent remplis, la réalité demeure, comme dit Dante, *en excès infini*. La nature n'est pas la puissance extérieure, ignorante ou malfaisante telle qu'elle paraissait à Léopardi. Il faut s'en approcher avec des sentiments amicaux pour en saisir toute l'amitié divine ; il faut lui offrir notre bonté afin qu'elle nous réponde par sa bonté infinie.

Telles sont, me semble-t-il, quelques-unes des idées qui constituent non pas la substance de la poésie d'Olindo Malagodi, mais son état d'esprit, le motif et la raison de ses vers.

— Le second volume de l'*Epistolario* de Giosuè Carducci (Bologne, Zanichelli) vient de paraître. Il continue la publication des lettres à la famille et à celui qui fut l'élève chéri de Carducci : Severino Ferrari. Ces lettres, dans leur ensemble, sont très importantes, malgré la brièveté de la plus grande partie d'entre elles, parce qu'il s'y révèle un aspect nouveau du grand homme : la simplicité de son esprit et de sa vie, l'intime bonté cachée sous cette écorce rude, âpre et tranchante et aussi, ce qui était encore moins connu, l'esprit porté à la plaisanterie bienveillante.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE RUSSE

Michel Delines. — L'effort vers le progrès, en Russie, et le résultat obtenu. — Tourguéniev. — Le sommeil et le réveil. — Alcoolisme. L'interdiction de fêter le centenaire de Schevtchenko. — La poésie petite-russienne, Gogol et l'Ukraine. — Centenaire de Lermontov. — Le calme littéraire. — La Russie n'exporte plus des romanciers, mais des danseurs. — Le mouvement philosophique. — Un ouvrage sur Soloviov. — Lettres inédites d'Alexandre Herzen. — La mort de Viroubov.

La *Bibliothèque universelle* a déjà rendu hommage à son fidèle collaborateur, Michel Delines, emporté par la mort implacable. Qu'il me soit permis, à mon tour, de m'incliner devant la tombe de cet excellent écrivain et parfait honnête homme. Il y a quarante ans que Delines avait quitté la Russie du knout pour venir goûter les bienfaits relatifs de l'Occident. L'effort que la Russie a fait vers le progrès, durant ces quarantes années, est immense, pourquoi faut-il que la disproportion entre l'effort et le résultat obtenu soit si grande ? Les paroles que Tourguéniev met dans la bouche de Nejdanov, un des personnages de *Nove* (1877), me reviennent, involontairement, à la mémoire : « Il y a longtemps que je n'ai revu le lieu de ma naissance, mais je n'y trouve pas le moindre changement. Torpeur de mort, maisons sans toit, murailles ruinées, et fange, et puanteur, et pauvreté, et misère, regards d'esclaves, insolents ou mornes, tout est resté pareil. Notre peuple est affranchi et sa main, comme autrefois, pend inerte à son côté. Rien, rien n'est changé. Jamais mes chers compatriotes n'ont dormi d'un si terrible sommeil ! Tout dort : partout, au village, à la ville, en télègue, en traîneau, le jour, la nuit, assis, debout... le marchand, le tchinovnik dort ; dans sa tour dort ce veilleur, sous le froid de la neige, sous l'ardeur du soleil ! Et ce prévenu dort et le juge sommeille ; les paysans dorment d'un sommeil de mort ; ils moissonnent, ils labourent, ils dorment ; ils battent le blé, ils dorment encore ;

père, mère, enfants, tous dorment ! Celui qui frappe et celui qu'on frappe dorment également. Seul, le cabaret veille, l'œil toujours ouvert ! Et serrant entre ses cinq doigts un cruchon d'eau-de-vie, le front au pôle Nord et les pieds au Caucase, dort d'un sommeil éternel notre patrie, la Russie sainte. »

Non, non, la Russie ne dort plus à l'heure actuelle, elle se réveille, mais que ce réveil est pénible, et douloureux et... lent, terriblement lent ! Tout se réveille, tout, excepté le cabaret qui n'a jamais eu le temps de dormir. Les méfaits de la vodka deviennent monstrueux, si monstrueux que le gouvernement lui-même, qui en a monopolisé la vente, pour vivre, est effrayé des résultats de l'encouragement à l'intoxication alcoolique que ses tchinovniky ont prodigué au peuple. La liberté de s'enivrer pleine et entière, individuelle et collective, est la seule liberté que les compatriotes de Tolstoï ont obtenue jusqu'à présent. Malgré les avantages considérables de l'alcoolisme pour un Etat comme la Russie : l'homme ravagé par l'alcool ne sent pas la faim, il ne demande ni pain ni instruction ; les ressources matérielles dues à l'alcool permettent de remplir les caisses des serviteurs fidèles du tsarisme et d'augmenter le nombre des prisons ; la déchéance physique et morale des alcooliques aide à organiser, par exemple, des pogromes, etc., malgré tous ces « bienfaits », le gouvernement russe, dis-je, est effrayé du ravage alcoolique et il songe aux remèdes pour l'enrayer. Certains prétendent que ces remèdes pourraient bien être pires que le mal. L'avenir nous le dira.

— En attendant, la majorité de la Douma, sur la suggestion amicale du gouvernement, trouve que la poésie est moralement nuisible au peuple russe. Aussi a-t-on interdit de fêter le centenaire du grand poète petit-russien, Schevtchenko, poète-martyr (1814-1914), dont la poésie, imprégnée d'un coloris tout personnel, fait sentir le souffle lointain d'un génie oriental mêlé à celui du Nord. Schevtchenko est le poète par excellence de l'Ukraine. C'est le peuple tout entier qui chante par la bouche de son élu. Il personnifie les traditions, les tendances et les aspirations nationales. Le père de Tarass Schevtchenko, charron,

esclave, apprit à lire à son fils esclave. A l'âge de onze ans, le futur poète resta orphelin sous la dépendance d'une marâtre qui l'obligea à mener paître les pourceaux.. A quinze ans, on le mit à l'office du maître comme aide-cuisinier. Depuis sa tendre enfance, Tarass aimait à dessiner. Un soir, le terrible barine trouva son petit serf dessinant à la lumière d'une chandelle, il le fit fouetter par le cocher, puis se décida à le mettre en apprentissage chez un peintre décorateur, à Vilna et ensuite à Saint-Pétersbourg. Il avait seize ans. Sa misère fut extrême. Son rêve était d'entrer à l'Ecole des Beaux-Arts, mais on n'y admettait guère de serfs. Le grand poète Joukovsky eut l'idée de racheter Tarass à son maître, il mit en loterie son portrait fait par Brûlov, l'auteur du *Dernier jour de Pompeï*, tableau injustement célèbre en Russie. La loterie rapporta dix mille roubles. Tarass fut racheté et reçut la liberté le 22 avril 1834. Tout en étudiant la peinture, il s'adonna à la versification. Son premier recueil de poésies, en langue petite-russienne, paru en 1840, sous le titre de *Kobzar* (Barde, chantre populaire), obtint un très grand succès en Ukraine. Il s'établit alors à Kiev, vit de sa peinture et écrit des vers qui le rendent célèbre. Il se lie avec les membres d'une société secrète dont le but est la libération des serfs. Arrêté en 1847, il est envoyé, comme simple soldat, à Orenbourg et on lui interdit d'écrire et de dessiner, mais il ne cesse de travailler en cachette. Libéré en 1857, il est arrêté encore une fois et meurt en 1861, après avoir racheté toute sa famille du servage, la veille de la libération des serfs par Alexandre II. Avant de mourir, il demanda à être enseveli sur une colline, dans la steppe, au bord du Dniéper, en Ukraine. Le rêve du poète fut exaucé. Sa tombe, lieu de pèlerinage pour tous les Ruthènes, est très simple : une croix de fer peinte en blanc. De cette tombe on jouit de toute la splendeur du Dniéper, si bien décrit par Gogol qui, de tous les écrivains slaves, a le mieux compris la nature petite-russienne : « ... Connaissez-vous la nuit de l'Ukraine ? L'air est frais et pourtant il oppresse, chargé de langueur et de parfums. Nuit divine ! Nuit enchan-

teresse ! Immobiles et pensive, les forêts reposent pleines de ténèbres, projetant leurs grandes ombres. Voici des étangs silencieux ; leurs eaux sombres et froides sont tristement emprisonnées dans les murailles de verdure des jardins. La petite forêt vierge de merisiers et de prunelles risque timidement ses racines dans le froid de l'eau ; par moments, ses feuilles murmurent comme en un frisson d'abandon, quand le vent de nuit se glisse à la dérobée et la caresse. Tout l'horizon dort, tout respire, tout est auguste et imposant. Et dans l'âme, comme au ciel, s'ouvrent des espaces infinis ; une foule de visions argentées se lèvent avec grâce de ses profondeurs. Nuit divine ! Ukraine enchanteresse ! »

Si Gogol a bien compris la nature petite-russienne, c'est Schevtchenko qui a le mieux chanté l'énergie créatrice, les douleurs, les espérances de son pays natal. La steppe petite-russienne a fait naître toute une pléiade ukrainienne, nul n'a jamais dépassé Schevtchenko. Cependant, le folklore petit-russien est d'une grande richesse. Aux époques les plus belles de la gloire des Cosaques de la Petite-Russie, une foule de ballades et de chants réellement artistiques nous frappent par leurs incomparables beautés, par leurs harmonieuses mélodies et par leur complète conformité avec la vérité historique. Il y a tout lieu d'admettre que, si toutes les ballades et tous les chants composés par le peuple de la Russie méridionale à l'époque cosaque s'étaient conservés jusqu'à nous, aucun peuple slave n'aurait pu rivaliser avec les Petits-Russiens.

La Petite-Russie est un pays de chants et de rêves. Livrée aux quatre vents de la steppe, ouverte jadis au passage de toutes les hordes asiatiques, elle est comme un trésor que la nature a laissé tomber de sa main et qu'elle a abandonné sur la grande route. Le Petit-Russien rapporte au sillon tous ses sentiments, toutes ses aspirations, il en fait un confident de ses chagrins. Lorsque des soucis le chassent de sa *khata* (maisonnette), il s'en va dans les champs : la nature l'apaise. Le Petit-Russien ne fait rien sans chanter ; son travail de tous les jours, ainsi que

les événements importants de sa vie, sont accompagnés d'un chant. Quand sa faux siffle dans le blé, il chante, il chante en conduisant sa charrue, et l'alouette invisible lui répond. Ils se comprennent tous les deux. La nuit, quand il mène au pâturage son bétail et ses chevaux, il chante tandis que tout dort dans la campagne, Et alors, ce n'est pas un seul homme qu'on entend, c'est toute une bande nombreuse qui, en chevauchant dans l'obscurité, entonne un chœur. Les pleurs funèbres, chez les Petits-Russiens, c'est encore un chant. J'ai assisté un jour, — il y a bien longtemps, — en Ukraine, à l'enterrement d'une jeune fille. Les pleurs de la mère étaient d'une beauté effrayante. Lorsque son dernier sanglot se perdit dans l'espace, quelqu'un me dit : « Comme c'est beau ce qu'elle a pleuré ! » Paroles étranges, sauvages et belles. Les chants populaires de la Petite-Russie évoluent, en passant de bouche en bouche, sans jamais rien perdre de leur caractère primitif. Ils germent comme les fleurs de la steppe que le vent sème et que la rosée féconde. Qui les a créés, ces chants ? Personne et tout le monde et, comme les fleurs de la steppe, à tout le monde ils appartiennent. Schevtchenko, qu'on peut comparer, sous certains rapports, à Shelley et à de Vigny, a bien mérité de l'Ukraine.

— La Russie intellectuelle fête également cette année le centenaire de Lermontov (1814-1914). Mort à vingt-sept ans, le Byron russe a laissé une œuvre considérable, célèbre depuis longtemps en Europe. Doué d'un riche tempérament poétique, d'une imagination forte et sombre, capable d'élans généreux et d'enthousiasme, il prit, peu à peu, la société en haine ; son amour-propre dégénéra en misanthropie et il devint le poète du doute et du désespoir. Le scepticisme de Byron, qui fit tant d'adeptes, le fascina. *Démon* est la plus belle œuvre de Lermontov. Le démon, chassé du ciel, erre dans le monde, fait le mal par plaisir ou par bravade. Il rencontre la belle Tamara et comprend toute la grandeur de l'amour, de la vertu, de la beauté. Son cœur s'ouvre au bien et, cependant, malgré lui, il ne cesse de faire du mal et en même temps, mécontent de lui-même, il aspire vers la solitude.

Lermontov comprend la nature, il y découvre l'idée de liberté et de force morale prise dans son ensemble. « Salut, Caucase au front blanchi !... O libre terre des montagnes, tu es sauvage, mais que tu es belle !... » Le *Héros de notre temps* est un pur chef-d'œuvre. La fine psychologie des personnages, les descriptions du Caucase et des mœurs de ses habitants, tout rend captivant ce roman ou plutôt ce poème en prose. En le lisant, on pense à la *Confession d'un enfant du siècle* d'Alfred de Musset. Petschorine, le personnage principal du roman, est un proche parent d'Oniéguine (Pouchkine), tous deux sont des ancêtres de Roudine (Tourguéniev), d'Oblomov (Gontscharov), de Lévine (Tolstoï).

Au mois d'août 1913, excursionnant en Suisse, dans les Alpes valaisannes, je me trouvais à la cabane de Bertol. Tous les ascensionnistes, groupés sur la petite terrasse qui environne la cabane, admiraient le merveilleux panorama qui se déployait sous nos yeux. Subitement une jeune fille blonde, énervée, sans doute, par la chaleur, la marche, l'altitude (3423 m.), le spectacle, se mit à pleurer. La crise passée, je l'entendis murmurer la fameuse *Prière* de Lermontov : *Molitva*, dont voici la traduction bien imparfaite (on ne traduit pas la poésie de Lermontov !) :

Aux instants difficiles de la vie,
Une tristesse oppresse-t-elle mon être,
Je murmure par cœur
Une prière merveilleuse.

Il est une force solitaire
Dans la cadence de ces mots vivifiants,
Ils ont un effet mystérieux,
Ils sont plein d'un charme pieux.

Et l'âme est comme soulagée d'un fardeau,
Ses doutes sont aussitôt dissipés, —
On croit, on pleure,
On se sent léger, léger....

— Le mouvement littéraire est bien calme, tout est à la politique, à la lutte acharnée des partis, aux grèves. Après un long séjour en Italie, Gorki est de retour, mais on ne s'occupe plus

de lui, ni de ses écrits. En 1905, dans mon ouvrage *La psychologie des romanciers russes au XIX^e siècle*, page 414, j'écrivais : « La tâche de Gorki, comme romancier, est terminée. Il a dignement achevé le XIX^e siècle littéraire. L'auteur de la *Famille Orlov* est jeune, il écrit beaucoup, mais tout ce qu'il écrira désormais ne sera qu'une répétition, une réédition de ce qu'il a déjà écrit. Il fait partie intégrante du siècle précédent et non de celui qui commence. » Mes paroles, malheureusement, se sont réalisées. Gorki, c'est déjà le passé ; le présent, au point de vue littéraire, est vide, bien vide. La Russie n'exporte plus à l'étranger des romanciers, mais des ballerines. Chaque printemps, des danseuses et des danseurs envahissent Paris, à la grande joie des amateurs et aussi des snobs. Il est à présumer que le nouveau directeur de l'Opéra, M. Jacques Rouché, et le secrétaire général, M. Louis Laloy, musicographe distingué, tous deux amis des Russes, feront venir encore plus souvent les ballets moscovites. La Russie doit bien cela à la France... pour ses écus.

— Si le mouvement littéraire est nul, le mouvement philosophique est intense. C'est le mysticisme et la métaphysique qui dominant, comme toujours. Le prince E.-M. Troubetzkoy¹, ancien professeur à l'université de Moscou, vient de publier deux gros volumes sur *Vladimir Soloviov* (1853-1900). L'auteur considère son illustre ami comme un grand génie. Génie ! c'est beaucoup dire. J'ai connu personnellement Soloviov ; le premier, j'ai signalé, dans la *Revue philosophique*, ses travaux ; le premier chapitre de mon livre, *La philosophie russe contemporaine*, lui est consacré. Tout cela prouve que Soloviov m'est sympathique, ce qui ne m'empêche pas de ne pas partager certaines de ses idées. Eh bien, franchement, je ne puis pas décerner le titre de *génie* à

¹ Le frère décédé de l'auteur du livre dont il est question, Serge Troubetzkoy, ancien recteur de l'université de Moscou, se trouva à la tête de la députation du 19 juin 1905, désignée pour présenter une adresse au tsar, lui demandant de conclure la paix et de « convoquer avant qu'il soit trop tard, une représentation nationale élue par le suffrage universel. »

l'auteur de la *Justification du bien*. Soloviov a beaucoup de mérite : après la mort d'Alexandre II, à peine nommé professeur à l'université de Saint-Petersbourg (il avait 27 ans), il y fit une conférence sur la nécessité impérieuse d'abolir la peine de mort. On l'obligea de donner sa démission. Nous ne pouvons pas oublier cela. Après la suspension de son cours, Soloviov ne vécut que de sa plume, et très pauvrement. « Dîner tous les jours, disait-il, est une simple habitude. L'homme peut parfaitement ne dîner que tous les *deux* jours, surtout s'il permet par là à l'un de ses semblables de dîner tous les deux jours. » Les paroles de Soloviov n'étaient jamais en contradiction avec ses actes. Nous devons l'aimer pour sa tolérance religieuse : orthodoxe, né et élevé dans une famille pieuse de slavophiles, il était un grand ami et un ami éclairé du peuple juif, ce qui peut nous sembler naturel, peut-être, mais, en Russie, la vraie tolérance religieuse est rare. Je connais des Russes qui se disent très avancés, quand ils sont en Europe, et qui se montrent réactionnaires et antisémites dès qu'ils traversent la frontière russe. La tolérance religieuse de Soloviov n'était pas fondée sur un intérêt personnel, ni même sur le sentiment, mais sur l'idée ; *c'est de la tolérance scientifique*, pour ainsi dire. Tout cela n'a rien à voir avec le *génie*. Soloviov a-t-il son système de philosophie ? Point. Mais il n'est pas nécessaire, pour être philosophe, d'avoir son système. Soloviov est un honnête, un noble penseur, un philosophe mystique, sans être sectaire ; il est, avant tout, un moraliste. Sa morale, c'est l'idéal souverain, intérieur, indéfinissable en mots, mais réalisable en actions de tout instant de la vie. L'homme seul, de tous les êtres vivants, peut avoir à son propre égard une attitude critique, il a le pouvoir de juger consciemment sa conduite et la vie même et de se dire que cette conduite et cette vie ne sont pas ce qu'elles pourraient et ce qu'elles devraient être. L'homme peut se juger et ce jugement est une condamnation. Une voix intérieure nous pousse vers la perfection et notre raison nous signale constamment notre imperfection. L'homme veut être meilleur et au-dessus de la réalité, et s'il le veut réellement, il le peut, et s'il

le peut, il le doit. Si l'homme est le produit d'une réalité déterminée et antérieure à la loi, il a aussi le pouvoir, par la force intérieure de son être, de réagir contre cette réalité et cette réalité devient telle que l'homme lui-même la fait.

— J'ai eu l'occasion de feuilleter, tout dernièrement, à la Bibliothèque nationale de Paris, département des manuscrits, les nouvelles acquisitions françaises, et j'ai eu l'agréable surprise de découvrir neuf lettres autographes d'Alexandre Herzen à Edgar Quinet¹. Vu la date de l'acquisition des manuscrits de Quinet et la date du classement de sa correspondance, on peut, il me semble, affirmer que ces lettres sont inédites. Leur valeur est purement documentaire, pour ne pas dire de simple curiosité. En tout cas, j'estime intéressant de les reproduire ici, en résumé :

I. Genève, 14 décembre 1865. — Herzen recommande à Quinet un compatriote, Alexandre Mordvinov, historien des religions. Il lui annonce qu'il a lu son ouvrage sur la *Révolution* et aurait voulu lui présenter quelques objections, objections que nous trouvons dans la lettre suivante.

II. Genève, 30 décembre 1865. — « ... Le rapport de l'homme au sol tel que nous l'entendons n'est pas une nouvelle invention en Russie, mais un fait primordial, *naturel*, pour ainsi dire, nous l'avons trouvé en naissant, nous l'avons négligé, méconnu, nous voulons maintenant, avec un remords sincère, le développer à l'aide de la science et de l'expérience occidentale.... Nous n'échangerons pas notre loi agraire dans son état d'embryon contre la vieille codification latine, contre la législation anglo-saxonne.... La Russie n'a été envisagée jusqu'à présent que comme une avalanche qui menace ; eh bien, nous autres, nous voulons montrer qu'au-dessous de la neige il y a une terre et que cette terre est possédée d'une autre manière que la terre historique du vieux monde. » Herzen parle d'une lettre qu'il avait adressée à Michelet « sur le peuple russe et le socialisme. » Il annonce l'envoi d'une brochure, *Situation de la Russie*, publiée par Ogarev à Londres. « L'édition française du

¹ *Fonds Quinet*. Nouv. Acq. Fr., n° 20 790, t. X, p. 85-96.

Kolokol ne paraît plus. M. Fontaine a l'intention de rédiger une revue composée de la traduction de nos articles. »

III. Ni date, ni lieu. — Lettre d'excuses de ne pas pouvoir accepter une invitation. Recommandation d'un ami.

IV. Genève, 5 janvier 1866. — Remerciements pour une lettre de Quinet.... Excuses de ne pas pouvoir venir à Veytaux avant une dizaine jours.

V. 27 janvier 1866. Regrets d'avoir manqué une visite de Quinet. « J'ai trouvé quelque chose de très bon à Vevey, non loin de la gare, du côté de la promenade. » Envoi d'un article du journal *le Nord* où il est question de l'expropriation du clergé en Pologne.

VI. Genève, 9 septembre 1866. — Recommandation d'un compatriote.

VII. Nice, 8 janvier 1869. — « Votre lettre du 4 a été une grande consolation pour moi. Je vous en remercie beaucoup et de tout cœur. On se raidit, on se dessèche sans des paroles de sympathie venant des personnes que nous sommes habitués à estimer, à aimer. » Herzen parle de la suppression du *Kolokol* : « Grâce aux acharnements de nos ennemis.... Nous continuerons notre travail.... » Il croit que la Russie va heurter « dans un an (en 1870) à un formidable rocher », il prévoit, « la fin du rachat des terres », couronnement de l'émancipation des paysans.... « Je vous suis de loin, et dans le livre de M^{me} Quinet, *L'exil* et dans vos *Montagnes*.... »

VIII. Genève, 12 juin. — Herzen envoie une poésie italienne qu'il a copiée pour M^{me} Quinet.

IX. Bruxelles, 22 juillet 1869. — « ...Un jeune savant, M. Robin, vient d'être expulsé de Belgique pour ses opinions socialistes. J'ai fait sa connaissance à Paris chez le rédacteur de la *Philosophie positive*. C'est un homme marié et sans moyens. Il va en Suisse chercher des leçons ou une occupation quelconque. Je prends la liberté de lui donner une lettre.... » Herzen compte aller, pour une dizaine de jours, à Paris, pour voir « si l'on peut faire quelque chose avec Delacroix ou la *Revue des Deux-Mondes*.... »

Le rédacteur de la *Philosophie positive* dont parle Herzen, Viroubov, positiviste russe bien connu, collaborateur de Littré, vient justement de mourir à Paris. Sans être positiviste, il faut reconnaître qu'il a exercé une certaine influence sur le mouvement des idées dans le dernier quart du dix-neuvième siècle. Sa mort a passé inaperçue à Paris. En Russie, M. Maxime Kovalevsky, dans les *Rousskia Viedomosty* de Moscou, et M. E. de Roberty, dans le *Viestnik Evropy* de Saint-Pétersbourg, lui ont consacré des articles très sympathiques.

OSSIP LOURIÉ.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Tell, par M. René Morax.

M. René Morax mérite mieux qu'un éloge banal. Et même, je me sens embarrassé de le louer. Une œuvre d'une telle sincérité, inspirée par un sentiment si profond, prend une solennité en quelque sorte religieuse. N'est-ce pas lui faire injure que de l'examiner comme une œuvre d'art ?

...J'ai vu, lumineuse et paisible, émerger
La planète qui luit comme un feu de berger
Sur ma Patrie, à qui j'apporte mon offrande.

Pieuse et noble et belle offrande. Rendons hommage à celui qui se fait l'interprète de la ferveur d'un peuple et trouve pour l'exalter des accents dignes d'elle.

Mais enfin, le *Tell* de M. René Morax est une œuvre dramatique, soumise aux conditions du genre, calculée pour l'optique du théâtre, conçue en vue d'un certain public. L'enthousiasme, le patriotisme s'y expriment dans le cadre d'une légende à l'aide de personnages traditionnels. Des questions d'art se posaient que l'auteur ne pouvait écarter, qu'il fallait résoudre, et ce n'est pas, je pense, le diminuer, c'est au contraire chercher à le mieux comprendre, que de nous demander comment il s'y est pris.

Ce qui me frappe plus que toute autre chose, c'est la forte unité du drame. D'un bout à l'autre, malgré les changements de scène, de décor, malgré la diversité des personnages et des événements, le spectateur reste dans le même ordre d'impressions. D'un bout à l'autre, l'auteur a voulu lui donner l'obsession de la force. C'est la coloration uniforme de l'œuvre; je n'aurais pas cru qu'on pût mettre tant de variété dans cet éclat, dans cette fougue, dans cette violence continue. Vous rappelez-vous toutes les précautions que Schiller avait prises pour adoucir son drame? Ce chant du pêcheur, au lever du rideau, cette berceuse si fraîche, et plus loin ces traits pittoresques de la vie des forêts, et les scènes d'amour de Rudenz et de Bertha? De tout cela, M. René Morax ne laisse rien subsister; il le balaie, il fait disparaître ce qui le détournerait un instant de la gravité et de la sévérité qu'il s'est imposées.

Je retrouve chez lui ce culte de la force que nos artistes, peintres, sculpteurs, littérateurs semblent professer; caractéristique singulière qui ne leur a pas toujours été commune. D'où leur vient-elle?

Mais revenons. Tell, c'est la fierté joyeuse et l'ivresse de la liberté; Melchthal, c'est l'emportement sauvage de la haine; Fürst, c'est la décision longuement mûrie; Stauffacher, c'est la colère prompte et la révolte; Gertrude, c'est la douceur, si l'on veut; sans larmes, pourtant, sans faiblesse, et dont la fermeté ne se dément pas; et dans le désespoir, c'est la lionne.

Une seule note ou plutôt un seul thème avec toutes sortes de modulations? Peut-être. On pense à quelque contingent d'anciens Suisses en route pour la guerre, portant, les uns la cuirasse, les autres le pourpoint de cuir, celui-ci l'épée à deux tranchants, celui-là la pique ou la hallebarde, mais tous de fière mine, hardis et rudes.

Cela encore, M. Morax le simplifie. Un personnage domine tous les autres: Tell. Et voilà pourquoi le drame, puissant, violent à souhait, n'est point sinistre, ni même sombre. On peut discuter, du point de vue historique, le Tell de M. Morax. Pour

le drame, il le fallait comme il est. Et la vérité dramatique m'importe ici plus que l'autre.

L'historien s'écriera : « Il n'y a qu'un Tell, celui que nos pères se sont créé. Ils ont incarné, dans le héros de leur légende nationale, non pas tant la liberté que l'indépendance, la haine du pouvoir arbitraire. La flèche de Tell est libératrice non seulement parce qu'elle tue, mais parce qu'elle accomplit l'œuvre de la justice collective. Il ne frappe ni en son nom, ni pour son compte. La voix d'un peuple criait vers le ciel ; le carreau de l'arbalète a répondu. De l'archer de Bürglen, les Suisses ont fait le symbole de l'héroïsme national. Faites-en une personnification, non une personnalité ; ne l'individualisez pas. Vous le dépouilleriez de son caractère symbolique et c'est par là qu'il existe. Il n'a de traits et ne doit avoir que ceux de la conscience collective. Car c'est en cela que la légende est devenue de l'histoire. »

De fait, autant qu'il m'a été possible d'en juger, le public a paru surpris, non pas indisposé, certes, mais décontenancé, comme s'il se disait : qu'ai-je à faire avec cet homme, qui ne venge, après tout, que sa querelle personnelle ? Ce n'est point là un libérateur.

Ne nous méprenons pas sur la question. Il ne s'agit nullement de savoir si l'auteur a le droit de modifier un type consacré. Il a pleinement ce droit et il en a bien d'autres. Mais, en renouvelant ce type, l'auteur lui maintiendra-t-il ses attaches avec l'âme populaire ou parviendra-t-il à lui en créer de nouvelles ? Lui conservera-t-il cette force, cette grandeur, cette puissance d'é-mouvoir que la tradition avait mise en lui ?

Pour moi, je réponds : oui. La conception de M. Morax est d'une originalité savoureuse, et singulièrement vivante. Plus j'y réfléchis et plus elle me séduit.

Au sein d'un peuple opprimé, où l'on gronde sourdement, où l'on se tait prudemment,

— Tu la connais, cette prudence

Qui se mouille le doigt pour mieux tâter le vent

Et qui règle son pas sur l'allure des autres. —

et où l'on s'enlise peu à peu en prenant son parti de l'impuis-

sance, un homme surgit. Il ne pleure pas la liberté, il ne la revendique pas, il ne la conquiert pas. Il en use. De l'oppression, il n'en tient nul compte. Sa nature est d'un homme libre et il suit sa nature. De même qu'il est la liberté, il est aussi la jeunesse. Mettez-le en pleine montagne, au vent des glaciers, dans les vastes étendues de neige, perché sur le vide ; son chant vibrera dans les airs, sa poitrine se dilatera, sa flèche percera l'aigle en attendant mieux ; fier de son poing, sûr de son pied, le regard hardi, confiant en son étoile, il suit le chemin de son caprice. Parce qu'il est la liberté indomptée et la jeunesse insouciant, il est aussi la joie. Il traverse le brouillard et le brouillard se déchire. La montagne sourcilleuse lui découvre ses sentiers ; le soleil lui sourit. Et parce qu'il est l'enfant de la nature, il fera de grandes choses dans la cité des hommes.

J'entends des chuchotements, des protestations étouffées. Paix, moralistes ! Nous ne sommes qu'au théâtre.

— Mais encore ! Le théâtre est-il assez grand pour donner l'illusion d'une réalité pareille ? C'est l'illusion de l'infini. Et l'on dispose d'une voix humaine, de quatre planches et d'un pinceau !

— Le monologue de Charles-Quint aussi dépasse la scène, dans *Hernani*. Et le Walhalla de Wagner, si grand qu'on le fasse, est bien petit pour la musique. C'est l'écueil du lyrisme de porter au delà des réalisations scéniques possibles. Mais le branle qu'il donne à l'imagination se prolonge de lui-même, dans les âmes bien nées.

— Celles qui le sont n'ont pas le temps de s'en apercevoir. Le drame haletant les presse. Il faut du temps à la parole pour se convertir en émotion chez ceux qu'elle atteint.

— L'émotion se continuera de scène en scène et grandira par le contraste. Tell redescend parmi les siens et leurs gémissements feront le refrain de son chant triomphal.

— Il ne fait pas l'apprentissage de leur commune douleur. Elle lui demeure étrangère et il leur demeure étranger jusque dans la victoire.

Ici je prends la parole. Il me semble que l'autre n'a pas tout

à fait tort, mais il s'en faut qu'il ait entièrement raison. Si la grande, la vraie unité de l'œuvre dramatique est l'unité d'émotion ou d'intérêt, on peut dire qu'elle subsiste et s'accroît dans l'œuvre de M. Morax jusqu'au moment où le héros s'efface, jusqu'à la fin de la scène du Rütli. L'auteur a soin de le rappeler quand il n'est pas là, par le plus simple et le plus heureux des moyens, par le moyen de sa femme. Mais il écrase tout. Non pas tous les rôles ; il y en a de fort nets et bien détachés, celui de Melchthal, celui de Walther Fürst. Ce qu'il écrase, ce sont les intérêts de la communauté, ce sont les hommes d'Uri, de Schwytz, d'Unterwalden, ce sont les libertés mêmes pour lesquelles on combat. Si bien que la dernière scène devient anonyme et n'élargit pas, n'amplifie pas la conception dramatique autant que l'auteur l'a voulu.

Belle conception, pourtant, conception imposante : le lyrisme devenant épopée ; l'effort spontané de l'individu reproduit, multiplié par mille volontés, par mille bras ; l'œuvre du héros, de celui qui va seul, aboutissant à la régénération et à la libération de tout le peuple. C'est là, sans doute, ce que l'auteur a voulu marquer en nous montrant Tell qui vient à l'assemblée et demande aux conjurés de l'absoudre du meurtre de Gessler, puis, solennellement accueilli, rentre dans le rang et n'est plus dès lors qu'un combattant parmi les autres. C'est là ce qu'il annonce aussitôt après le meurtre, quand il fait répéter à la gardeuse de brebis :

C'était un homme
Comme les autres hommes.

Tyran ou non, tu l'as tué, la tache du sang est sur toi. Et l'horreur du sang ramène Tell auprès de ceux qui le justifieront.

Mais ce qu'on voulait nous montrer et qu'on ne nous a pas fait voir ou pas assez, parce qu'on n'en a pas assez préparé et annoncé l'évidence, c'est autre chose. On voulait amener le mot que Stauffacher profère, avec une hardiesse grammaticale dont je ne lui fais nul reproche :

C'était pour ton pays que tu versas le sang.

Or, justement, ce mot est un peu trop visiblement amené. Et je le regrette, parce qu'il y a dans la conception dramatique une gradation d'une grande beauté qui pourrait se faire mieux sentir.

M. Morax parle une langue forte et pleine, nourrie d'images vigoureuses, dont quelques-unes se gravent dans la mémoire comme une vision :

L'ombre de mon malheur a marché devant moi.

Et encore :

Vogue sans timonier vers la nuit éternelle.

Il en faudrait citer de partout. Ce vers libre ou cette prose très rythmée a d'incontestables avantages à la scène. Elle arme la diction, en quelque sorte, et la soutient en laissant à l'auteur une liberté presque entière. On en prend son parti moins aisément à la lecture, comme de quelque chose de provisoire ou d'inachevé. Après tout, l'œuvre est composée pour être vue et entendue et si l'un doit être sacrifié à l'autre, n'est-ce pas la lecture qui doit être subordonnée à la récitation ? Et puis cette forme est peut-être mieux appropriée qu'une autre à la commodité des acteurs qui ne sont pas des professionnels.

De la beauté des décors et de l'exquise harmonie des costumes on a tout dit et l'on n'a rien dit de trop. Vraiment, le poète, le peintre et le musicien se sont conjurés, eux aussi. Ils ont entendu créer une œuvre d'art empreinte de toute leur âme. Et, tantôt martelée d'un rythme frénétique, tantôt large et grave, tantôt aiguë comme le chant matinal de l'alouette, la phrase poétique et musicale retentit sur le lac aux eaux profondes, s'élève vers la majesté des Alpes. On n'oublie pas la vue du Rütli, l'invocation de Walther Fürst.

J'en reviens à M. René Morax, puisqu'enfin ni le peintre, ni le musicien ne m'appartiennent. Il a gardé toutes les ressources de sa poésie, de ce lyrisme savoureux, débordant de suc, et tout aussi capable de tendresse que d'éloquence, de nuances et de frissons que de rudesse ; je me rappelle les câlineries d'*Aliénor* ;

la mélancolie de *Claude de Siviriez*, les lugubres appels de la *Nuit des Quatre-Temps*. Même, il a une forme de comique bien à lui, le comique de l'imagination, qui n'est pas ce que nous appelons l'esprit. A son degré inférieur il voisine avec le burlesque ; dans sa forme la plus haute il confine à la vision cyclopéenne. Il y a des pointes de ce comique dans cette œuvre-ci, et plus que des pointes. Tell, agrippé sur sa corniche de rocher, jaugeant le vide et déclarant ses os trop courts pour en prendre la mesure, en voilà un exemple. Il y a surtout le personnage et le monologue de la vieille gardeuse de brebis et tout son dialogue avec Tell. Qu'il soit hors de la légende, il se peut ; hors du drame, non pas ; au contraire, il y fait le lien indispensable des deux parties, de la partie héroïque, que Tell domine, et de la partie épique, où l'action populaire éclate pour s'arrêter aussitôt dans le triomphe. Ce qui donne à la scène de la sorcière son caractère épisodique, c'est qu'elle est seule de ce ton d'humour bizarre et macabre, à part quelques indications rapides.

M. Morax a gardé toutes ses ressources, mais ne s'y est point abandonné. Content de nous les avoir fait pressentir, il les retient pour se contracter et se tendre du commencement à la fin. Nuages, crépuscule, tempête, aurore, toute sa division, toute sa composition est dans ce raidissement musculeux et progressif, jusqu'à la détente qui se fait d'un coup. C'est pourquoi sans doute il n'a pas voulu rêver, lui, le poète aux rêveries si délicieusement brouillées ; c'est pourquoi il n'a voulu s'attendrir nulle part, lui qui sait éveiller par des mots des images si timidement caressantes et d'une si pénétrante douceur. Il n'a voulu la montagne qu'en granit et fermant l'horizon, pour former mieux le berceau de la liberté. Soit ; cela est d'une forte simplicité et d'une sévérité imposante. Je m'incline devant ces dispensations et je m'y sou mets.

Mais cette part de lui-même qu'il n'a pas dépensée ici, qu'il a gardée, et ce qui reste de lumières irisée sur la palette de son frère et de flatteuses harmonies dans le clavier de M. Doret, qu'en fait-il ? Ne nous le donnera-t-il point ? Ne va-t-il pas nous découvrir, au pied de la citadelle héroïque, les mousses velou-

tées, les clairs ruisseaux, les soupirs mystérieux de la nuit et tous ces paysages d'âme qui sont la contrée natale de son inspiration poétique? Des émerveillements naïfs, le caprice de la fantaisie, de la douceur et de la terreur, du comique surnaturel et des naturels superstitieux, tout ce qui palpite invisiblement sur les flancs du colosse, tout ce qui tressaille et gronde en lui ou se lamente... Faites-la délirer, cette montagne. Vous l'avez assez àprement sculptée, il ne lui manque, pour vivre, qu'un peu de folie.

Tenez, M. René Morax nous doit une féerie. Nationale, s'entend, dans le cadre de nos légendes et surtout de son imagination à lui. M. René Morax, un bon mouvement : mettez-nous à la scène *Michel et Nérine*. Et puis vous complétez la trilogie.

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le fluor des eaux potables. — Emigration aux Etats-Unis et en Argentine. — L'économie du combustible. — Conservation des poissons vivants par congélation — Appareils pour tuer les mouches. — L'assimilation de l'azote aérien par les plantes. — Le coup de soleil. — Publications nouvelles.

Le fluor, d'après les recherches de MM. Armand Gautier et Clausmann, fait partie de tous les tissus et organes de l'homme. Il y joue un rôle important, quoique indirect, en ce qui concerne la nutrition. Les deux chimistes français ont montré qu'il s'introduit dans le corps par les aliments ; il existe en effet dans les tissus des animaux et des plantes. Mais il a une autre origine aussi : il peut venir des eaux potables. On le rencontre encore dans les eaux minérales. Jusqu'ici on a été peu renseigné sur la proportion de fluor existant dans les eaux potables. Cela tient à ce que les méthodes et procédés de recherche et de dosage étaient insuffisants. La quantité de fluor est faible et il fallait des procédés très délicats pour les révéler. Ces procédés,

MM. A. Gautier et Clausmann les ont découverts : les deux chimistes dosent avec certitude le fluor au dixième de milligramme.

Dans les fleuves et rivières la proportion de fluor est très variable : comme chiffres extrêmes on peut citer ceux de l'eau de l'Allier (0 mg. 020 de fluor par litre) et de la Vilaine (0 mg. 600).

Même variabilité pour les eaux des lacs et sources. L'eau du Léman contient 0 mg. 010, et dans les terrains primitifs on trouve des sources contenant 0 mg. 520.

En aucun cas, semble-t-il, on ne trouve plus de 0 mg. 600 par litre, pour les eaux potables ; pour les eaux minérales on peut avoir un milligramme et presque deux.

La richesse des eaux potables en fluor paraît réglée par la géologie des régions qui la fournissent.

Les eaux des terrains calcaires sont plus pauvres en fluor que celles des terrains primitifs : les eaux de la Vanne, de l'Hérault, du Léman sont très pauvres comparées à celles des sources, utilisées à Rennes, de la Vilaine et de la Saône. Mais là où les eaux originaires de terrains primitifs sont obligées de traverser des terrains calcaires, elles s'appauvrissent en fluor au contact de ceux-ci. Cela tient à ce que le carbonate de chaux, surtout s'il est phosphaté, enlève le fluor, et le retient.

La proportion de fluor fournie chaque jour à l'homme par les eaux potables varie ; mais à Paris, d'après les calculs de MM. A. Gautier et Clausmann, elles apportent à chacun 0 mg. 12 de fluor, environ, c'est-à-dire le quart de ce qu'il perd par les fèces et les urines, et une proportion bien moindre de ce qu'il en perd par la desquamation épidermique, les cheveux, les poils et les ongles. Ce sont donc les aliments solides, viande, et végétaux, qui apportent à l'homme la plus grande partie du fluor qu'il utilise : l'apport par les eaux potables est plus faible.

— Les phénomènes sociaux sont parfois très inattendus. Peut-être, toutefois, à la réflexion, devrait-on s'y attendre. Jusqu'à une époque récente les Etats-Unis étaient un pays d'immigration. Or depuis quelques années il y a un courant d'émigra-

tion des Américains vers le Canada. Il y a mieux : c'est le cas de la République Argentine. Elle ne connaissait que des immigrants. Or voici qu'elle donne à son tour des émigrants. Des Argentins ont été examiner l'Australie et ont décidé d'y amener des compatriotes pour fonder une colonie agricole.

— A la Société d'encouragement de Paris, une intéressante conférence a été faite par M. Emilio Damour sur les moyens d'économiser le combustible. L'auteur n'a pas de peine à montrer que l'on gaspille partout la houille. On pourrait en économiser beaucoup. D'après ses observations, on pourrait réduire la consommation de 10, 15 et même 20 % dans la métallurgie du fer, dans les hauts-fourneaux, fours à acier et laminoirs. Une même réduction serait possible dans la verrerie, et surtout dans la céramique ; elle serait considérable encore dans l'industrie électrique, si l'on avait recours aux grands moteurs à explosion, dont le rendement est supérieur à celui des meilleures turbines et chaudières. Le gaspillage est énorme dans les industries administratives ou municipales. Au total, une réduction de 15 % serait très réalisable. D'autre part, dit M. Damour, on n'utilise pas encore assez les ressources naturelles, comme la houille blanche, et on devrait tirer parti de résidus et déchets de houille dont on tirerait encore beaucoup d'énergie.

— Voici longtemps qu'on assure que les poissons congelés dans la glace par refroidissement de l'eau où ils se trouvent peuvent revenir à la vie, à condition que la congélation ait été faite dans certaines conditions, et le dégel conduit avec des précautions déterminées. M. Raoul Pictet a repris l'étude de cette question, qui est intéressante pour le biologiste, et aussi pour l'industrie de l'alimentation, puisque la congélation fournirait un moyen de conservation du poisson frais et vivant.

Le savant physicien a lentement congelé l'eau contenant un certain nombre de poissons frais, pleins de vie, et le bloc de glace dans lequel étaient pris les animaux a été amené à -20 %. Ce bloc a été mis de côté, en lieu frais, où il ne pouvait fondre, et il y est resté deux mois. Au bout de ce temps on a permis à

la fusion de la glace de s'effectuer, et les poissons ainsi libérés se sont montrés parfaitement vivants. On peut donc, par cette nouvelle application du froid, conserver des poissons vivants d'un moment de l'année à l'autre ; on peut encore utiliser la méthode pour faire voyager le poisson vivant à de grandes distances.

Les expériences faites montrent qu'on doit congeler les poissons très lentement. En pratique, il faut disposer d'un bassin contenant de la glace, et de beaucoup d'oxygène pour aérer l'eau contenant les poissons. Dans cette eau, on met la glace, et la température baisse. Les poissons restent vivants grâce à l'oxygène. Puis on applique le froid pour congeler le peu d'eau qui reste : le tout se prend en un bloc que l'on met en lieu froid. La décongélation doit être très lente. Des expériences sont en cours à Munich ; on voudrait élaborer une méthode pratique et facile, une méthode vraiment industrielle.

— La saison des mouches est commencée. Ces insectes insupportables sont malfaisants, parce que malpropres. Leur instinct est de se poser sur toutes les ordures, d'y prendre des microbes, *intus et extra*, et de venir ensuite les déposer sur nos vêtements, nos aliments et notre peau, au détriment de notre santé. Elles promènent, disséminent et inoculent, en effet, quantité de microbes pathogènes.

Il faut bien le dire, le fléau des mouches est un des châtiements de la malpropreté, individuelle et collective. Là où feraient défaut les ordures et les charognes, les mouches manqueraient aussi : elles ne trouveraient pas les milieux favorables au développement de leurs œufs. Une localité où rien de putrescible ne leur serait accessible ignorerait les mouches. Mais comment faire comprendre et imposer les précautions nécessaires ? Il faudrait une coopération de tous qui n'est pas près de se réaliser, malheureusement. Et la mouche continue ses méfaits.

Comment s'en défaire ? La *Revue d'hygiène* signale comme particulièrement efficace l'emploi de deux appareils bien simples.

L'un est le classique filet à papillons. Chacun en connaît le fonctionnement. Il est indiqué d'en faire usage à deux moments

de la journée plus particulièrement : vers 7 h. du matin, avant que ces animaux aient repris leur activité, et le soir après le coucher du soleil. Avec un peu de dextérité, et en choisissant bien les points à balayer d'un geste rapide, on les prend par centaines, que l'on tue ensuite.

L'autre est le balai : un petit balai formé d'un manche en bois portant un paquet de fils métalliques légers, en éventail. Ce balai semble être d'invention italienne, mais on le trouve en France aussi, et ailleurs. Il sert à la chasse individuelle ; on l'abat sur l'insecte posé sur la table ou bourdonnant contre la fenêtre. Le plus souvent, on ne tue qu'une mouche à la fois : le balai fait moins de besogne que le filet à papillons. On l'utilisera là où les mouches ne sont pas en trop grand nombre. C'est le moment de préparer ses armes contre ces intolérables et dangereuses bêtes.

— Les plantes assimilent-elles l'azote libre de l'air ? Voici longtemps qu'on discute la question, sans arriver à se mettre d'accord. Sans doute on admet l'assimilation directe pour les plantes inférieures en partie ; on l'admet pour les légumineuses, chez qui elle s'opérerait par les nodosités des racines, et les bactéries qu'elles renferment, mais pour les autres plantes on demeure indécis. Un travail important, qui vient de paraître, et qui est dû à MM. Mameli et Polacci, semble toutefois supprimer l'indécision, et obliger à répondre affirmativement à la question posée. Les deux savants ensemencent des graines dans un milieu stérilisé pour supprimer les bactéries nitrifiantes qui constitueraient une cause d'erreur, naturellement ; ils purgent l'atmosphère où vivent les plantes nées de ces graines de toutes traces de produits ammoniacaux, nitreux, nitriques, et ils constatent que toutes les plantes se développent normalement malgré l'absence de composés azotés. On sait ce que les graines contenaient de ces composés : on sait ce qu'en renferme toute la plante, et d'autre part le dosage de l'azote de l'air montre quelle proportion de ce gaz subsiste. La plante renferme plus d'azote (plus du double) que n'en contenait la graine, et à la fin de l'expérience l'atmosphère a perdu en azote autant qu'ont ga-

gné les plantes. La conclusion s'impose : la plante a emprunté l'azote à l'air.

Comment s'y prend-elle, et pourrait-on trouver le moyen de stimuler l'assimilation, afin de n'avoir pas tant à dépenser en engrais ? La question a un intérêt pratique aussi bien que scientifique. Qui se charge de la résoudre ?

— Le coup de soleil, on le sait, est un des effets des rayons ultra-violets. D'après les récentes recherches de MM. Victor Henri et V. Moycho, les rayons les plus efficaces sont ceux qui se trouvent à la limite du spectre solaire. Les particularités physiques de ces radiations expliquent pourquoi le coup de soleil se produit si facilement dans la montagne. Leur intensité est beaucoup plus grande sur les hauteurs, parce que l'atmosphère en absorbe beaucoup : elle en absorbe tant que la proportion de radiation traversant toute l'atmosphère jusqu'au niveau de la mer n'est que le centième de celle qui arrive à l'altitude de 3000 ou 4000 mètres. Dans ces conditions le coup de soleil se produit beaucoup plus vite en montagne : il s'opérera là en un temps qui peut être cent fois plus court que celui où il se produit au bas de la vallée.

— Publications nouvelles : A signaler *Radiations visibles et invisibles*, par Silvanus Thompson (A. Herrmann & Fils, Paris, traduction Dunoyer), une étude d'ensemble excellente sur l'ultra-violet, l'ultra-rouge, les rayons Röntgen, et la radiation du radium.

CHRONIQUE POLITIQUE

Toujours l'Orient : la sagesse roumaine ; le conflit gréco-turc ; le prince de Wied et l'Albanie. — La politique italienne ; une fâcheuse surprise. — Un beau désordre en France. — En Suisse : des fêtes ; la session des chambres fédérales.

Qui donc aurait cru, voici deux ans bientôt, quand les armées alliées, poussées par un souffle de victoire, chassaient l'Osmanli des contrées qu'il avait opprimées quatre siècles et menaçaient

sa capitale, qui donc aurait cru qu'après un tel effort presque toutes les questions resteraient ouvertes et que la guerre ne laisserait, chez les vainqueurs eux-mêmes, qu'inquiétudes, rancunes et colères ?

Pourtant rien n'est plus vrai. Un seul Etat paraît jouir sans trouble de sa situation agrandie et c'est celui qui s'est imposé le moins de sacrifices. Chacun reconnaît que, si les armées roumaines n'ont pas recueilli beaucoup de gloire dans leur courte campagne de l'été dernier, la diplomatie roumaine, elle au moins, a procédé avec une habileté consommée. Dès lors cette diplomatie a maintenu ses positions : bien persuadée que la rancune est mauvaise conseillère, elle a effacé de sa mémoire les souvenirs cuisants du congrès de Berlin et accueilli avec gratitude les avances de la Russie, ce qui lui a permis d'affronter d'un cœur léger la mauvaise humeur de l'Autriche-Hongrie. Elle vient de recevoir une première récompense : le tout-puissant Nicolas II qui, comme chef d'un immense empire, continue de faire une impression profonde, est venu rendre visite à son bon frère le roi Carol ; les toasts échangés à Constantza ont été d'une cordialité impressionnante ; chacun s'est dit : voilà la Roumanie inféodée au système slave. Mais, comme il n'est pas d'usage de faire grise mine à des gens bien épaulés, tout fait supposer que l'Autriche, revenue à une plus saine conception des choses, cherchera, par de bons procédés, à rapprocher d'elle son ancienne cliente. Voilà donc un pays heureux. Cependant, la diplomatie roumaine tient le premier emploi dans le tohubohu balkanique ; car le mot de concert cadre insuffisamment avec ce qui se passe là-bas.

— Ailleurs cela va plus mal. En attendant que la question des frontières se pose à nouveau, et pour beaucoup de gens ce n'est qu'une question de mois, on récrimine ferme d'une capitale à l'autre. A Sofia l'on déclare que les Serbes font un sort effroyable aux malheureux Bulgares de la Macédoine. A Constantinople on se plaint que, dans leurs nouvelles provinces, les Grecs attentent aux biens et à la religion de leurs sujets musulmans. A Athènes on dénonce la tyrannie bulgare et l'on crie les

maux de l'hellénisme qui est menacé d'extermination en Thrace et en Asie-Mineure.

Il est probable que tous ont raison, moyennant quelque atténuation, s'entend. Si l'Europe avait voulu faire une bonne œuvre, elle se serait réservé le droit de s'assurer au moyen de commissions mixtes que, dans les nouveaux cadres, les populations annexées avaient une vie acceptable. Car la douceur et l'équité ne sont point précisément le fait de gens tout bouillants de passions. Mais les puissances, qui ne se préoccupaient que de faire tomber les armes, à tout prix, des mains des combattants, ne sont pas entrées dans ces considérations-là. Et maintenant le péril de guerre a surgi de nouveau.

En effet, dans cette joute, le Turc a révélé sa supériorité habituelle. En Thrace et en Asie, des villages et des quartiers de villes grecs ont été livrés à des bandes de Pomaks qui ont pillé les maisons et violenté les habitants. Des malheureux, par milliers et dizaines de milliers, se sont réfugiés dans les îles ou groupés sur la côte, attendant anxieusement l'approche d'un navire. Le gouvernement grec s'est ému. S'il voulait agir, il devait faire vite, ne pas attendre l'arrivée du nouveau dreadnought construit sur les chantiers anglais pour le compte de la république brésilienne, à l'achat duquel la Turquie a consacré une part respectable des millions souscrits en vue de sa régénération sur la place de Paris.... Il a envoyé à Constantinople une note ressemblant fort à un ultimatum.

Le ministère turc s'est inquiété ; si les Grecs avaient lieu de se hâter, lui désirait gagner du temps. Vite Talaat-bey s'en est allé faire, en Asie, une de ces tournées d'inspection dont il a le secret. Il a constaté, comme on pouvait s'y attendre, que les faits avaient été énormément grossis. Des nouvelles colportées, une part, une petite part seulement était vraie ; cependant, des sanctions sévères avaient été arrêtées, tous les coupables étaient punis. Une réponse a été rédigée dans ce sens. Là-dessus l'Europe qui, dans son ardent désir de paix, était intervenue doucement à Constantinople et vigoureusement à Athènes, s'est déclarée enchantée de la sagesse des Turcs ; le danger de guerre

paraît s'évanouir. Et peut-être, étant donnée l'immense naïveté qui caractérise la diplomatie d'aujourd'hui, y a-t-il des gens qui s'imaginent que c'est là une solution.

— L'Albanie, cette enfant gâtée que l'Europe prétendait protéger non seulement contre les malintentionnés du dehors, mais contre ses propres entraînements, achève de se révéler d'un caractère insupportable.

Le prince de Wied prévoyait qu'il aurait une rude partie à jouer ; mais il ne savait pas tout. La rivalité austro-italienne lui avait d'avance fait une situation impossible. Tandis que l'Autriche resserrait son influence sur les Mirdites et les Malissores, ses traditionnels clients, l'Italie exerçait son action sur la masse musulmane. C'est l'Autriche qui a encouragé le coup de main contre Essad-pacha ; l'Italie a vu avec ravissement la descente contre Durazzo des clans musulmans qu'elle avait au préalable munis de fusils et de cartouches d'assez bonne qualité.

Ballotté entre des intérêts opposés, l'infortuné prince Guillaume paraît avoir perdu pied d'emblée. Il a subi aveuglément les inspirations d'Essad, pour se retourner brusquement contre lui ; il a obéi en un instant d'égarement au ministre italien Aliotti qui lui indiquait, peut-être avec intention, un désastreux geste de fuite, puis il est revenu engager la bataille, utilisant pêle-mêle, contre ses propres sujets, des Albanais chrétiens, des contingents de débarquements et même une canonnière autrichienne qui s'est livrée sur les rebelles à d'utiles exercices de tir. Auprès de lui, comme serviteurs fidèles et désintéressés, il n'a trouvé que ses braves et loyaux Hollandais qui ont fait tout leur devoir, jusqu'au sacrifice de la vie inclusivement. Lui-même s'est révélé en dessous de la situation ; car, si rien ne permet de suspecter son courage, il n'a su ni frapper terriblement, ni pardonner noblement ; il n'a entraîné personne ; il n'a trouvé ni l'attitude, ni le mot qui auraient parlé à l'imagination de ses rudes et brutaux sujets, sensibles autant que d'autres au geste et à la bravoure.

Aujourd'hui Guillaume de Wied, *mbret* éphémère d'Albanie, est en train de perdre son trône ; car, que Durazzo soit ou non

au pouvoir des rebelles, que le prince soit en fuite ou qu'il résiste encore, un souverain qui emploie l'étranger pour tirer sur son peuple ne peut plus revendiquer ni obéissance, ni dévouement. Il ne lui reste que la force. Mais, pour conquérir l'Albanie vallée après vallée, castel après castel, il lui faudrait une bonne armée et beaucoup d'argent, choses qu'il ne possède point et que personne n'est disposé à lui fournir. Il s'en ira ; mais qui verrons-nous venir après lui ? Si le sort lointain de la côte albanaise apparaît assez clair, personne au monde n'est en mesure de dire ce que réserve un avenir prochain.

— Cette politique italienne qui, étendant son action par delà l'Albanie sur une bonne moitié du Levant, soutient l'islam après l'avoir combattu et contrecarre les aspirations nationales des peuples, continue d'étonner, pour ne rien dire autre, les plus chauds admirateurs de la patrie de Victor-Emmanuel II et de Cavour. Elle a ses défenseurs ; c'est ainsi que le très habile correspondant de Rome du *Temps* exposait récemment, dans un article remarquable, que l'Italie, qui poursuit dans la Méditerranée la réalisation de ses intérêts légitimes, ne pouvait pas agir autrement qu'elle ne l'a fait. Assertion au moins étrange, car nous avons quelque peine à admettre que les intérêts légitimes d'un peuple lui permettent d'attenter, à grande distance de ses côtes, aux intérêts vitaux d'autres peuples.

Peut-être le ministère italien serait-il bien avisé de vouer un peu plus d'attention à des affaires moins lointaines. Voici peu de semaines qu'à Ancône, à la suite d'un conflit entre des manifestants et la police, la grève générale a été proclamée. Aussitôt le mouvement s'est propagé dans la plupart des petites villes de l'Emilie et de la Romagne ; il a agité les grandes cités ; on l'a ressenti jusqu'à l'extrême sud. C'a été une brusque explosion révolutionnaire doublée d'une jacquerie. On a incendié des églises, saccagé des gares, pillé des boutiques, construit des barricades. Tous les actes que peuvent inspirer la passion, la haine, la soif de destruction ont été commis : les femmes dépassant les hommes dans leur fureur et leur délire. Et, comme c'é-

tait inévitable, les défenseurs de l'ordre s'excitant aussi, il y a eu des morts et des blessés en grand nombre ?

Qu'est-ce au juste ? S'agit-il d'une répétition générale de l'anarchie ou seulement d'un accès de colère des vieux municipes, passionnés de liberté, qui considèrent les charges de l'Etat comme une tyrannie et le gouvernement comme l'ennemi ? Les avis diffèrent. Au dire des observateurs les plus avertis, le mouvement d'a pas eu des causes économiques ; il était antidynastique, antimilitariste, anti social ; c'était comme un soudain effort pour détruire toute l'organisation établie ; et la rapidité de sa marche, la facilité avec laquelle il a surgi sur les points les plus divers prouvent l'existence de passions identiques et une préparation très exacte. Ainsi un grand pays, parfaitement armé contre ses ennemis, a senti brusquement passer comme un vent d'abîme. Il en a gardé une impression profonde. Pourtant, lorsqu'à la Chambre le premier ministre, M. Salandra, a proclamé la légitimité des mesures qu'il avait prises pour rétablir l'ordre, il ne s'est trouvé que 254 voix contre 212 pour refuser l'enquête que réclamaient les socialistes.

De là une double constatation. D'abord il semble que la nouvelle assemblée de Montecitorio, nommée par des électeurs en grande partie illettrés, n'a qu'une notion confuse des devoirs de l'Etat. En dotant son pays du suffrage universel avant que l'instruction publique en eût élevé le niveau, M. Giolitti lui a rendu un fâcheux service. Ensuite il est évident que l'enthousiasme patriotique et belliqueux, soigneusement préparé par le gouvernement et la haute finance, qui avait saisi l'Italie au moment de la guerre d'Afrique a pris fin. Désormais les ministres devront tabler sur des réalités.

— En France aussi le désordre progresse, quoique de façon moins tragique. La masse s'en rend peu compte, parce qu'elle est, dans sa majorité, travailleuse et économe, parce qu'elle ne porte à la politique qu'un intérêt superficiel. Il faut des circonstances extraordinaires pour lui faire comprendre qu'il y a un rapport entre ses manifestations électorales et la vie de tous les

jours. Ce n'est que quand les rues de Paris se sont effondrées dans l'égout que le débonnaire bourgeois a réalisé les inconvénients d'une mauvaise administration préfectorale et municipale.... Quelle prodigieuse inquiétude ne faudrait-il pas pour qu'un des peuples les plus attachés de la terre au calme et au bien-être cesse d'envoyer au parlement des majorités de gens qui font bon marché des intérêts et de l'ordre public !

Et c'est un mal, car il s'établit entre les fougueux élus de la nation et la partie la plus agitée de la foule comme un va-et-vient de désordre qui menace de rendre impossible la tâche de tout gouvernement soucieux de sa dignité.

Tandis que M. Doumergue quittait prestement le pouvoir, comme s'il avait peur de l'assemblée qu'il avait lui-même fait élire, la nouvelle Chambre prenait à tâche de révéler son tempérament. Elle démolissait, après trois jours d'existence, un assez bon ministère que présidait le vénérable et disert M. Ribot, puis elle acclamait M. Viviani qui, avec d'autres collaborateurs, lui présentait à peu près le même programme que son prédécesseur. Et les vieux habitués des séances s'affligent de voir, dans la glorieuse salle du Palais-Bourbon, une centaine d'énergumènes d'extrême gauche qui interpellent, interrompent, hurlent, claquent des pupitres et sont manifestement incapables d'entendre exposer une opinion qui ne leur agréé pas. C'est ce qu'on veut bien appeler encore le parlementarisme.

Cependant des bandes de syndicalistes révolutionnaires saisissent l'occasion d'une partie de plaisir pour maltraiter des gens et mettre des cafés au pillage et les employés des postes, pour punir le Sénat qui ne comble pas exactement leurs vœux, se retranchent dans le bâtiment central et privent la bonne ville de Paris de ses lettres et de ses journaux. La police, insuffisante, n'a pas essayé de réagir contre les uns ; le ministre du commerce est venu, du haut d'un fourgon postal, parlementer avec les autres. Peut-être, sur le boulevard, trouve-t-on ces exercices amusants ; mais ailleurs il y a des gens qui appellent cela l'anarchie.

— L'année 1914 vivra dans la mémoire de nous autres Suisses. Elle reste maussade, le soleil est avare de ses rayons ; mais il y a de la joie chez les hommes. Les uns rappellent les grandes dates du passé, d'autres montrent la puissance du présent. Tandis que nos concitoyens de Genève célèbrent par des fêtes solennelles la réunion de leur république à la Suisse, l'exposition de Berne marque un succès grandissant et prend une allure de triomphe. Et comme l'activité que d'autres emploient à préparer la guerre s'épanouit chez nous en zèle organisateur, comme beaucoup d'excellents citoyens estiment, sans l'avouer, que le suprême bien est de porter une cocarde à la boutonnière et de prendre part à un nombre invraisemblable de comités, comme nous sommes patriotes aussi, l'année 1914 laissera chez bien des gens un souvenir enchanté.

— Les chambres fédérales viennent d'achever une laborieuse session. Elles avaient, au mois de mars dernier, voté la loi sur la réorganisation fédérale dont l'article le plus discuté et le plus important assure un chef permanent au département politique. Elles avaient aussi, pour la plus grande joie des protecteurs de la nature, approuvé l'arrêté accordant une subvention au parc national. En ce mois de juin, elles ont consacré une grande partie de leur temps au rapport de gestion qui a été approuvé comme c'est l'usage. Elles ont encore liquidé deux questions importantes : la loi sur les fabriques et la création d'un tribunal administratif ; les dernières divergences qui subsistaient entre les deux chambres écartées, les deux projets ont été acceptés à l'unanimité. La loi sur les fabriques deviendra applicable à l'expiration du délai référendaire ; l'institution d'un tribunal administratif, qui comporte une modification constitutionnelle, sera soumise au vote populaire.

Mais le clou de la session a été le débat du Conseil national sur la représentation proportionnelle. Il s'est prolongé pendant quatre jours ; les orateurs étaient légion. De l'avis de chacun, la discussion s'est maintenue à un niveau élevé et, malgré l'ancienneté du sujet, des arguments intéressants ont surgi. Les sièges

étaient faits : la majorité radicale s'est prononcée contre, les minorités étaient pour ; il n'y a eu de surprise pour personne.

Je l'ai déjà avoué et je le répète au risque de perdre l'estime des gens de bien : la représentation proportionnelle, malgré la stricte justice qu'elle implique, ne me tente point. Je la considère comme le remède suprême d'une démocratie aux abois. Je la souhaite à la France, dont les mœurs électorales sont viciées et qui réclame un changement quel qu'il soit ; je vois assez mal, par contre, ce que notre pays pourrait y gagner en ce moment. Peut-être y aurait-il un moyen de concilier les choses. Si, renonçant au système du quotient, on revenait au « vote accumulé » que préconisait naguère Prévost-Paradol, si on autorisait l'électeur, au lieu de voter pour deux ou trois candidats, à porter deux, trois voix au plus sur le même nom, on éviterait l'émiettement des partis et l'omnipotence des comités électoraux, tout en assurant la représentation des minorités importantes. Mais cette solution simpliste, critiquable d'ailleurs comme toute autre, ne court risque d'être prise en considération par personne. Il y aura donc, lorsque le Conseil des Etats se sera prononcé à son tour sur l'initiative et que la parole aura été donnée au peuple, des vainqueurs et des vaincus. Notre organisme politique n'en périra pas pour cela.

Lausanne, 25 juin 1914.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DU TRAVAIL A FLORENCE, par *Georges Renard*. —
Tome II. Paris, Editions d'art et de littérature, 86 bis, boulevard
de la Tour-Maubourg.

M. Georges Renard termine aujourd'hui sa remarquable *Histoire du travail à Florence*. Nous avons parlé, l'an dernier, du premier volume. Le second débute par une étude sur la révolution sociale au quatorzième siècle : voilà, dira-t-on, un titre singulièrement paradoxal ! Eh ! non. On s'y convainc que pas mal de problèmes, qui nous semblent récents, s'agitaient déjà dans l'enceinte des villes et des bourgs. Cette révolution mit fin au gouvernement du *popolo grasso*, — c'est ainsi qu'on désignait la classe riche, — et éleva le menu peuple aux affaires. Mais la haute bourgeoisie reprend le dessus, de ses rangs sortent les Médicis, la vieille république passe presque insensiblement à la monarchie. Deux noms incarnent les tendances qui vont solliciter tour à tour les Florentins : Laurent le Magnifique et Savonarole.

De l'histoire politique nous revenons à l'histoire économique en étudiant le grand commerce aux quatorzième et quinzième siècles. Les besoins financiers l'emportent sur l'opposition de l'Eglise contre le prêt à intérêt. Les grandes banques florentines auront des créanciers partout, à commencer dans les cours. L'industrie (les branches textiles essentiellement) prend son grand essor. Il se produit, dans la ville enrichie, un développement de luxe dont résulte un amour croissant de la beauté.

A la dynastie des Médicis succède celle des Lorraine. Florence sera désormais englobée dans le courant international qui ne permet plus à une ville d'exercer, dans le monde, une primauté incontestée.

M. Georges Renard conclut en exprimant le vœu que la ville

du Lys rouge devienne plus familière, plus amie à ses lecteurs. Il y a réussi : ces deux volumes feront mieux aimer Florence parce qu'ils la font mieux comprendre. L.

NOËL A TRAVERS LES AGES, par *G. Appia*. — 1 vol. in-16, Genève, Jeheber, éditeur, 1914.

De fervents admirateurs de M. G. Appia, pasteur, ont réuni en un volume, dans une louable intention, plusieurs récits de Noël qui furent publiés dans leur temps en brochure. Il n'y a donc pas de fil conducteur entre eux, et leur genre à chacun d'eux est bien celui de la brochure ou du récit pour arbres de Noël. Ils sont en général intéressants et s'adressent plutôt à la jeunesse, à laquelle ils ont le mérite de montrer comment la fête de Noël a été célébrée et comprise à des époques bien différentes, déjà dans l'antiquité, au quatrième siècle par exemple, et jusque dans nos temps modernes, par des récits missionnaires. Tout en parlant de Noël, l'auteur a choisi des épisodes intéressant particulièrement les protestants (Savonarole, Gustave Wasa, les Vaudois du Piémont).

Ce volume est agrémenté de plusieurs illustrations, dont quelques-unes eussent pu, sans inconvénient, être laissées de côté ; certains des clichés qu'on nous montre sont bons à être mis au rancart. EM. BZ.

L'HÉRITAGE. Roman, par *Henri Bachelin*. — 1 vol. in-16, Paris, Grasset, 1914.

Un héros de roman : vous vous imaginez un homme doué de qualités physiques, intellectuelles ou morales qui le mettent au-dessus ou au-dessous du reste de l'humanité ou, tout au moins, qui l'en distinguent par une particularité quelconque. Le héros de M. Bachelin, lui, est semblable à ce qu'il y a de plus commun ; il se meut dans un monde banal comme lui ; par ses yeux nous voyons toutes choses ramenées aux proportions les plus minimes, aux couleurs les plus ternes. Il ne se passe rien.

Et le miracle, c'est que vous vous attachez à ce pauvre Louis Vaudan, fruit sec, beau de sa seule probité. Vous le suivez de son village à Paris, à travers les étapes du collège, de la caserne et de ses successifs et modestes emplois. Vous vous intéressez à son amour lyrique pour la jolie Lucie, à son mariage avec sa

raisonnable cousine. Vous espérez avec lui que la célébrité lui viendra enfin par la littérature, sans trop y compter, car vous savez avant lui que Louis Vaudan est un médiocre doublé d'un timide. Quand, devant la tombe de son père, il comprend sa véritable nature, se résigne à n'être qu'un rond-de-cuir et se promet de faire de son mieux sa modeste besogne, vous êtes soulagé de le sentir dans sa véritable voie.

L'auteur ne narre point; il décrit; il vous montre de pauvres êtres, inconscients, qui luttent comme ils peuvent et ne triomphent guère.

Et de cette description fidèle, minutieuse, se dégage, à la longue, une pitié et une sympathie pour ces déshérités qui font la plus grande partie du genre humain. C'est sans doute ce qu'a voulu M. Bachelin.

V.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS. RONSARD, par *J.-J. Jusserand*. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette.

Page, écuyer, attaché d'ambassade, Ronsard avait appris beaucoup de choses — bonnes et mauvaises — dans sa jeunesse.

Son apprentissage de la carrière poétique, au dire de son biographe, dura huit ou neuf ans, mais ce ne fut pas un apprentissage stérile. Ronsard fut, en effet, un novateur dans toute la plénitude du terme, vénérant les anciens, fuyant les modernes et se proclamant, à l'exemple d'Horace, initiateur et chef d'école. Pour modeste, il ne le fut guère; témoin, entre autres, cette déclaration : « Quand tu m'appelleras le premier auteur lyrique français et celui qui a guidé les autres au chemin de si honnête labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois (p. 41). »

Il convient d'ajouter que le siècle où vécut Ronsard était celui des Christophe Colomb, des Luther, des Copernic, un siècle d'ardente recherche, de découvertes et de réformes dans tous les domaines. Ronsard excella dans l'ode, le sonnet et le long poème français. Imitateur passionné de Pindare et d'Horace, c'est en étant lui-même, ainsi que le fait observer M. Jusserand, qu'il fut le mieux inspiré.

Ronsard aimait. Il aimait Cassandre Salviati de l'illustre famille des Salviati de Florence. Mais vainement : Cassandre l'éconduisit pour épouser un gentilhomme de la région. Ce fut la plus

grande passion de sa vie, mais non pas l'unique, et qui lui inspira des sonnets en grand nombre.

Ronsard était catholique, ce qui ne l'empêcha pas de frapper de son vers certains de ses coreligionnaires et de rendre hommage à tels de ses adversaires. Mais en fait il n'aimait pas les protestants, qui le lui rendaient bien, d'ailleurs.

La *Franciade*, qui devait être un chef-d'œuvre, au dire de ses amis, fut au contraire un échec complet.

Après avoir languï six mois, Ronsard rendit l'esprit, à l'âge de soixante et un ans, étant, au moment de sa mort, ainsi que s'exprime son biographe, « le lettré le plus illustre d'Europe. »

E. B.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE CONTEMPORAINE, par *Camille Mauclair*.

— 1 vol. in-8°. Paris, Fischbacher, 1914.

M. Camille Mauclair a étudié la seconde moitié du dernier siècle et le commencement de celui-ci, c'est-à-dire la période qu'a déterminée et sur laquelle a pesé, si on peut ainsi dire, l'influence de Wagner. Il passe en revue la musique allemande, la musique française, la musique austro-hongroise, la musique russe, es musiques italienne, scandinave, anglaise, espagnole et belge. Pour chacune d'elles, il examine les hommes, leurs idées, leurs œuvres. Et il le fait avec mesure, avec conscience, et, sans qu'il y paraisse, avec une profonde érudition. Il se montre impartial, sans se montrer impersonnel. Il manifeste ses préférences, mais il les explique. Surtout, il joint l'esprit philosophique au sens artistique, et il écrit dans une langue nette, adéquate à la pensée, simplement et non sans élégance.

Relèverai-je une faute d'impression qui me touche particulièrement ? Le prénom du compositeur Bénédict est bien Julius, comme il est dit à la page 279, et non Julien, comme l'indique l'index (page 300).

A.-D. d'A.

LA JEUNESSE DU GÉNÉRAL DUFOUR

SOUVENIRS INÉDITS

Le général Dufour avait soixante-quatorze ans lorsqu'il entreprit de noter quelques souvenirs, destinés uniquement à sa famille. En tête du manuscrit qui nous a été gracieusement confié, on trouve cette indication :

« Ce ne sont ici que de simples notes sans liaison et jetées sur le papier comme elles se sont présentées à mon esprit. Elles ne sont donc point destinées à voir le jour. Après moi elles ne peuvent avoir quelque intérêt que pour mes enfants.

» Commencé en février 1861.

» G.-H. DUFOUR. »

Ce jugement de l'auteur peut être vrai de la première partie des *Souvenirs* : elle contient de menus détails se rapportant à son enfance qui n'ont de réel intérêt que pour les siens. Il en est autrement des pages où il raconte son séjour à l'Ecole polytechnique et ses débuts dans la carrière militaire. Il ne nous est point indifférent de savoir comment celui qui devint le général Dufour et rendit à sa patrie les services que l'on sait fut préparé à

l'accomplissement de cette noble tâche. C'est ce que nous apprendront les pages que sa famille a daigné nous permettre d'offrir au public. Tous nos lecteurs l'en remercieront avec nous.

Il convient d'abord de résumer les années d'enfance et de collège jusqu'au départ de Dufour pour Paris.

Le général descendait de Paul Dufour, « natif », dont le fils, Jacques, fut reçu à la bourgeoisie de Genève en 1640. De génération en génération, jusqu'à Bénédicte, père du général, les Dufour exercèrent l'état d'horloger : « Je suis le seul qui en soit sorti, et je serai le dernier, puisque le ciel ne m'a pas accordé de fils et que je n'ai point de frère. »

On sait que Guillaume-Henri Dufour est né en 1787 à Constance, où sa famille avait émigré à la suite des troubles politiques de 1782. Rentrée à Genève en 1789, elle se fixa dans le quartier de Saint-Gervais : l'enfant, âgé de cinq ans, put voir, en 1792, planter un arbre de la liberté auprès de la fontaine de Coutance ; c'était un de ses plus anciens souvenirs, avec celui qu'il garda d'une fête en l'honneur de J.-J. Rousseau.

Il entra, en 1797, en septième du collège. Peu de temps après, les Français s'emparaient de Genève.

« Un dimanche matin, raconte-t-il, parut le premier détachement de cavalerie, qui alla se poster au Molard. D'autres détachements, infanterie et cavalerie, prirent poste en même temps dans différents quartiers. Cet événement, qui causait tant d'affliction à la plupart des citoyens, me fut au contraire assez agréable, parce qu'il fallut abandonner les classes pendant quelques jours pour y loger une partie de la troupe. »

Le jeune Dufour n'était pas un écolier particulièrement studieux. Il déclare qu'il n'apprit pas grand'chose

au collège, « excepté la vie républicaine. » C'est toujours cela. Il ajoute : « Si je n'y ai pas fait de grands progrès, j'y ai en revanche donné et reçu force coups de poing. » Non qu'il fût particulièrement bataillard, mais il portait volontiers secours aux faibles.

Comme bien d'autres, il aimait à jouer des tours au bedeau du collège, ce fameux Griffon que Petit-Senn et Tœpffer illustrèrent dans la *Griffonnade*. Dufour conte quelques anecdotes sur ses maîtres. Retenons la suivante :

« Nous en avons un qui, pour se chauffer chez lui, emportait le bois de la classe et ne mettait au poêle que la moitié du nécessaire. Un jour, un de nous frappe à la porte ; un autre va voir de quoi il s'agit. « — C'est un étranger qui demande à voir » la glacière. — Hé bien ! répondez-lui qu'elle est sur le rempart et indiquez-lui l'emplacement. — Monsieur, il ne veut pas m'écouter et soutient que c'est ici. » Et nous de rire ! Le régent, à moitié aveugle, ne se doutait de rien. »

Dufour apprit peu de latin, moins encore de grec, et ne goûta guère, durant ses études classiques, que les combats des héros d'Homère : « Je suis cependant, déclare-t-il, un grand partisan de notre Collège public, non pas tant pour ce qu'on y apprend que pour le genre de vie qu'on y mène. »

Parmi ses camarades, et surtout dans les batailles d'écoliers, nous le voyons jouer déjà le rôle d'un chef. Il s'intéresse moins à ses études qu'aux exercices des conscrits : « J'écoutais avidement l'instruction qu'on leur donnait, et, à l'âge de quatorze ans, je maniais le fusil aussi bien qu'eux. » Le dimanche venu, ses camarades et lui portaient de grand matin avec des vivres dans leur sac et la gourde au côté, pour aller passer joyeusement la journée à la montagne.

Cependant, sa vocation ne se prononçait pas. Il crut un moment avoir le goût des arts et songea à devenir peintre : il travailla quelque temps sous la direction de MM. Arlaud et Châlons et fit des compositions que ses camarades admiraient : le *Combat de Gonzalve et d'Alamar*; *Marius sur les ruines de Carthage*; *Jason domptant les taureaux indomptables* (sic).

Pris ensuite d'un goût passager pour la chirurgie, il visite les hôpitaux, assiste à des opérations, s'exerce à faire des pansements. « J'étais un carabin, » dit-il. Il s'intéresse aussi à la botanique et fait partie des excursions dirigées par M. Gosse, le pharmacien bien connu ¹. Il fonde une société de tir à l'arc, dont il est le premier commandant. Et, se cherchant ainsi, il arrive au terme de son collège sans qu'aucune vocation s'impose nettement à ses goûts un peu dispersés. Mais la carrière militaire va s'ouvrir devant lui au moment où, parvenu à l'âge d'étudiant, il commence à ressentir le besoin d'un travail plus méthodique et plus suivi.

Nous venons de résumer le chapitre des *Souvenirs* intitulé *Enfance* et nous allons transcrire les chapitres où Dufour raconte sa carrière militaire au service de la France. Comme on le verra, il se trouvait depuis trois ans à Corfou lorsque survinrent, en 1814, les événements dont Genève vient de commémorer avec tant d'éclat l'anniversaire. Française malgré elle depuis quinze ans, Genève était rendue à elle-même et devenait un canton suisse. Dufour n'apprit que plus tard ce qui s'était passé dans sa patrie.

Aux souvenirs de sa jeunesse, qui sont d'un intérêt particulier, le général a ajouté un chapitre intitulé *Age*

¹ Voir Danielle Plan, *Un Genevois d'autrefois, Henri-Albert Gosse (1753-1816)*. Paris et Genève, 1909.

mûr et vieillesse, où il rappelle les principales étapes de sa carrière helvétique. Celle-ci est trop connue pour qu'il y ait lieu de reproduire intégralement ces pages : nous nous bornons à en extraire les renseignements que voici.

Dufour remplit simultanément les fonctions d'officier fédéral du génie, d'ingénieur cantonal genevois, qu'il exerça jusqu'en 1850, et la charge de professeur à l'Académie, où il inaugura l'enseignement de la géométrie descriptive. C'est à l'ingénieur Dufour que Genève doit le pont des Bergues, le Grand-Quai, le port du Commerce (aujourd'hui comblé), la remise en état de l'ancienne machine hydraulique de l'Île et diverses autres créations et installations. Il construisit en 1823 le premier pont suspendu en fil de fer, qui servit de modèle à ceux qu'on établit dès lors en France et ailleurs.

Comme officier fédéral il passa par tous les grades, depuis celui de capitaine jusqu'à celui de général. Il fut le premier colonel fédéral nommé à Genève (1827). Il organisa en 1819 l'Ecole militaire de Thoun, où il fut instructeur en chef du génie et de l'état-major. C'est de ce temps que datent ses relations avec Louis-Napoléon Bonaparte, qui fit, comme on sait, ses études militaires sous sa direction. Le prince, à qui Dufour avait inspiré une confiance touchante et la plus haute estime, devint et resta son ami. Il lui en donna dans la suite de nombreux témoignages, en particulier lors du séjour que le général fit à Saint-Cloud en 1855. L'empereur le nomma en 1866 grand-cordon de la Légion d'honneur.

On ignore trop que Dufour a beaucoup contribué à faire adopter le drapeau fédéral pour toute l'armée : avant 1840 il y avait dans nos bataillons autant de drapeaux que de cantons. Chacun sait, en revanche, qu'il a dirigé et mené à bonne fin l'exécution de la grande carte

topographique de la Suisse, qui coûta trente-deux ans de travail. C'est lui encore qui entreprit les fortifications de Saint-Maurice, d'Aarbourg, de Luziensteig et de Bellinzone.

Dufour fut nommé chef d'état-major en 1831 et quatre fois l'Assemblée fédérale le désigna comme général de notre armée. En 1847, la campagne du Sonderbund, qu'il mena avec l'habileté, la décision et l'humanité que l'on sait, fit de lui l'homme le plus populaire de la Suisse. C'est là le point culminant et glorieux de sa carrière. Puis, en 1849, il fut mis à la tête des 25 000 hommes levés pour empêcher les insurgés badois de violer la neutralité suisse. En 1857, il commanda l'armée qui occupa la frontière du Rhin menacée par la Prusse à la suite de l'insurrection des royalistes neuchâtelois. C'est lui, enfin, qui dirigea en 1859 l'armement préventif motivé par la guerre d'Italie.

Le général fut l'initiateur et pendant longtemps le président de la Société militaire fédérale. Il représenta Genève à la Diète, puis au Conseil national et au Conseil des Etats. Il prit une part active aux études et négociations qui précédèrent et préparèrent la création de nos chemins de fer. Il présida en 1864 la conférence internationale d'où est née la convention de Genève, soit l'institution de la Croix-Rouge.

Dufour est mort à Genève le 14 juillet 1875, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Et maintenant laissons-lui la parole : il va nous raconter son séjour à l'Ecole polytechnique et sa première campagne.

PHILIPPE GODET.

I. Jeunesse.

Me voilà hors du collège, j'ai communiqué, je suis un homme, ou je me crois tel ; aussi mes pensées deviennent plus sérieuses ; sentant le besoin de l'étude, je m'y livre avec plus d'ardeur et de persévérance. Entré dans l'auditoire de belles-lettres, j'y fis quelques progrès dans les langues mortes ; mais, effrayé des examens de la fin de l'année, je renonçai à ma qualité d'étudiant régulier pour entrer comme simple auditeur, ou externe, dans l'auditoire de philosophie. Les matières qu'on y traitait m'allaient mieux que les langues et la littérature anciennes ; la physique surtout, agréablement enseignée par M. le professeur M.-A. Pictet, avait pour moi de l'attrait.

Ce fut à ce moment que, par une circonstance fortuite, j'appris qu'il y avait à Paris une Ecole appelée Polytechnique, où l'on formait des élèves pour les divers services publics, militaires et civils : génie, artillerie, ponts et chaussées, géographes, constructeurs de vaisseaux, etc. Elle était alors gratuite, et les aspirants étaient dispensés de la conscription. Je pris subitement la résolution d'y entrer et de renoncer à la chirurgie qui, de ce moment, me sembla toujours contraire à mes inclinations....

Mon père se moqua d'abord de moi, ne comprenant pas qu'une pareille idée eût pu m'aborder quand je n'avais pas encore réussi à apprendre les quatre règles de l'arithmétique, et qu'à ma grande honte je ne savais pas mon livret, bien que mes dix-huit ans fussent sonnés. Je persistai néanmoins et j'insistai. Mon père se rendit quand il vit que je parlais très sérieusement. Il

me donna un maître de mathématiques. J'avais, comme on dit, si bien trouvé ma veine qu'en quelques leçons je me rendis familières ces règles qui, à la manière ordinaire de les enseigner, m'avaient paru la mer à boire. C'est que maintenant je les comprenais. Seulement, je ne savais pas mon livret et, pendant longtemps encore, il fallut me servir d'une petite table de Pythagore que je tenais dans le creux de la main quand je devais opérer.

Mes progrès en mathématiques furent tels en peu de temps que je donnai des leçons de répétition à tous mes camarades. Et cela était bien nécessaire, car le professeur de cette branche à l'Académie de Genève, tout habile et réputé qu'il fût, n'avait aucun talent d'enseignement.

Ce ne fut pas seulement en saisissant avec une grande facilité ce que mon maître particulier de mathématiques m'enseignait que je me fis une certaine réputation, mais encore en donnant des démonstrations nouvelles, en résolvant des problèmes difficiles. J'ai encore dans mes cartons certaines constructions qui prouvent combien mon goût était prononcé pour ce genre de combinaisons. Je me rappelle avec quel ravissement j'appris qu'une équation algébrique pouvait, moyennant certaines conventions, représenter une ligne droite ou courbe suivant son degré, et comment la combinaison de plusieurs équations revenait à une construction géométrique. C'est peut-être, de tout ce que j'ai appris, ce qui m'a le plus enthousiasmé. Je compris de suite tout le parti qu'on pouvait tirer de l'application de l'algèbre à la géométrie.

Cependant cette étude ne m'absorbait pas au point de me faire abandonner tout exercice. Au contraire, ce fut le moment de ma plus grande ferveur pour le jeu de l'arc et les courses de montagne. Je me baignais tous les jours et devins assez fort nageur pour traverser le lac, de

la côte de Cologny à Seicheron. Si les eaux étaient agitées, j'aimais à braver les vagues dans un bateau. Le marin au milieu de la tempête était mon idéal. J'aimais à recevoir la pluie, à faire une course de nuit, à coucher tout habillé sur le plancher, etc. Je dois cependant avouer que ces goûts m'ont un peu passé.

Les constructions navales me séduisaient beaucoup. J'avais fait, de toutes pièces, un petit navire, objet de l'admiration de mes amis....

II. Ecole polytechnique.

Enfin le jour arriva où je dus faire mes examens pour l'Ecole Polytechnique. C'était bien une autre affaire que ceux de l'Académie qui m'avaient tant effrayé. Ils se firent à la préfecture (le musée actuel). Je fus tenu au tableau pendant plus de trois heures, devant une nombreuse assistance. Le résultat en fut très peu satisfaisant. On s'attendait à mieux que cela. Cependant ce n'était pas assez mal pour m'ôter tout espoir d'admission.

J'attendis longtemps, et aucun avis ne me parvint. L'Ecole s'ouvrit au 1^{er} novembre 1807, et j'étais déjà résigné à passer ma vie dans la sphère bornée d'un donneur de leçons. Nous étions déjà dans le mois de décembre, quand m'arriva une lettre du gouverneur de l'Ecole, m'ordonnant de me rendre sans délai à mon poste, si je ne voulais pas m'exposer aux conséquences d'une plus longue absence sans permission. Qu'on juge de mon étonnement et de ma joie ¹ !

Je fis de suite mes préparatifs de départ ; et, comme mes parents étaient dans la gêne, on dut recourir à quelques amis pour faire la somme nécessaire. Il fallait avoir de quoi payer le voyage, le trousseau et la pension, qu'un

¹ Il paraît que ma lettre d'admission s'était égarée.

décret récent venait de fixer à huit cents francs. C'est-à-dire qu'au lieu d'être admis gratuitement comme autrefois, il fallait, depuis l'année 1807, payer ladite somme. C'était un mécompte ; mais on trouva le nécessaire, et je partis le jour de l'Escalade, par un beau temps de neige. (12 décembre 1807.)

Ce mécompte ne fut pas le seul, car le même décret privait les aspirants de l'avantage de ne pas tirer à la conscription. Je dus le faire à la veille de mes examens, et ayant tiré un numéro partant, je dus me faire remplacer. En sorte que je me suis trouvé dans cette singulière position de figurer dans l'armée sous deux noms différents.

Arrivé à Paris au milieu de décembre, j'y trouvai mon ami Janot, plus âgé que moi de quelques années. Il fut mon introducteur à l'école et se trouva présent quand on me fit connaître mon numéro d'admission, que j'avais ignoré jusque-là ; c'était le 140^{me}, ou le dernier moins quatre ! La terre se serait ouverte sous mes pieds que je n'aurais pas éprouvé un plus grand saisissement. Il fut toutefois de courte durée, et, me remettant, je frappai du pied et dis tout haut : « C'est égal, j'y suis, il faut en sortir avec honneur ! »

J'entrai donc bien résolu à prendre très au sérieux ma nouvelle vocation et à accomplir avec la plus scrupuleuse exactitude tous mes devoirs. Pendant les deux ans d'école je n'ai pas manqué une fois à cette résolution, d'où pouvait dépendre, je le sentais, ma carrière future ¹.

¹ Les élèves consignés pour punition ne portaient qu'une guêtre, et comme, à cette époque, le militaire était en culotte courte, on voyait de loin la jambe blanche qui contrastait avec la jambe noire. On appelait pour cette raison les consignés *chevaliers de la guêtre*. Je n'ai jamais fait partie de cet ordre.

A peine arrivé, le nouveau venu fut chargé de la corvée d'allumer la chandelle de la chambrée à cinq heures du matin. Il s'en acquitta de bonne grâce, et cela lui coûta si peu que, la semaine finie, il offrit à son successeur de faire la corvée pour lui ; et ainsi de l'un à l'autre pendant tout l'hiver. Cela fit un bon effet, et toute la chambrée me prit en affection. L'adjudant qui veillait au maintien de la police m'eut aussi en grande estime, parce que, tous les matins, quand il entrait dans le dortoir, il trouvait la chandelle allumée et mon lit fait. Aussi annonça-t-il un jour que je passerais dans un bon rang.

— Et pourquoi, monsieur Rostan ? lui dit-on.

— Parce qu'il est toujours levé quand j'arrive ¹.

On nous réveillait au son du tambour, qui battait la diane dans les corridors ; et, au premier coup de baguette, j'étais à bas du lit. Un jour je restai endormi, bien que le tambour commençât son vacarme à notre porte, et que mon lit fût, de tous, le plus rapproché de cette porte. Mes camarades, se voyant dans l'obscurité, crurent avoir rêvé le tambour, jusqu'au moment où l'adjudant fit entendre sa réprimande. Il fallut toute l'influence que j'avais acquise sur son esprit pour qu'il voulût bien accepter mes excuses.

— A la bonne heure, il faut bien que ce soit vrai, puisque c'est vous qui le dites. Pour cette fois je ne punirai pas, mais que cela n'arrive plus !

¹ Rostan était un brave grenadier de la garde consulaire qui s'était distingué en Egypte et en particulier au siège de Saint-Jean-d'Acre. L'Empereur le connaissait personnellement, et c'était en récompense de ses services qu'il lui avait donné la place d'adjudant de l'Ecole Polytechnique. Il était de Saint-Claude et m'appelait son « pays », en preuve de la considération qu'il avait pour un élève strict observateur de la règle. — On lui demanda un jour s'il savait ce que c'était que la chimie. « C'est tout ce qui pue, » répondit-il.

— Merci, monsieur Rostan.

Cela n'arriva plus.

Les cours étaient commencés depuis six semaines quand j'arrivai à l'Ecole. Il fallut piocher pour me mettre au courant de tout ce qui avait été fait jusqu'alors. La besogne ne m'effraya point, et j'en vins à bout. On était à la fin du cours de géométrie descriptive ; je dus prendre cette science par la queue ; mais je la devinais presque. La première leçon à laquelle j'assistai était une des plus difficiles ; je la compris si bien que j'en fus le répétiteur dans ma salle d'étude.... A la fin du premier semestre, le ministre comte Lacuée, gouverneur de l'Ecole polytechnique, m'annonça qu'il me faisait la remise de la moitié de la pension. Jamais une nouvelle ne me fit un si grand plaisir. Je me hâtai de la transmettre à mes parents, qui la reçurent comme moi.

Le régime de l'Ecole m'allait bien et je ne me suis jamais mieux porté. On faisait trois repas : pour le déjeuner, un morceau de pain et de l'eau à discrétion ; à dîner, soupe, bouilli, légume, avec un verre de vin ; le soir, la *ratatouille* et encore une goutte de vin.

Il y avait douze heures de travail, réparties de manière à ne pas trop fatiguer, portant sur divers objets dans la journée ; quatre heures de repos et de récréation, y compris les repas ; huit heures de sommeil. Pour mon compte, je profitais bien de cette dernière période, parce que mon principe était de travailler vigoureusement le jour et de me reposer la nuit. D'autres élèves veillaient souvent pour rattraper le temps perdu, ce qui nuisait à leur santé et les exposait aux punitions, car cela était défendu. Il n'était sorte d'inventions auxquelles ils n'eussent recours pour dissimuler la lumière accusatrice. Je

n'en goûtais que mieux la douceur de l'obscurité et d'un lit chaud.

Les exercices dans la cour de l'Ecole et les promenades militaires employaient, deux fois la semaine, la récréation de l'après-midi. Ce n'était pas ce qui me plaisait le moins. En raison de mon expérience acquise dans le maniement du fusil, je ne passai point par les ennuyeux préliminaires du conscrit, et j'entrai de suite dans le bataillon. Mais tous les élèves n'étaient pas dans le même cas ; il y en avait entre autres un que l'adjudant avait dû prendre à part. Et comme celui-ci ne manquait jamais de faire précéder son commandement du mot *peloton*, ainsi que la théorie le prescrit :

— Monsieur Rostan, disait le malheureux élève, dites-moi tout ce que vous voudrez, mais ne m'appellez pas *peloton*.

On comprend qu'un tel élève devait être l'objet des railleries de ses camarades. Je vois encore sa piteuse figure. Comment avait-il été reçu à l'Ecole ? Il était la critique vivante des examens tels qu'ils se pratiquaient.

Tous les dimanches le bataillon allait à la messe ; jamais je n'ai fait valoir ma qualité de protestant pour m'en exempter. Cette petite marche militaire me plaisait toujours.

Un exercice à feu au Champ-de-Mars, comme nous en faisions quelquefois, était une fête. Il y eut une cérémonie où le bataillon de l'Ecole eut la place d'honneur et marcha en tête de toutes les troupes qui y prirent part : c'est lorsque Napoléon fit transférer le cœur du maréchal de Vauban aux Invalides, pour le placer à côté de Turenne. On entendait des bonnes femmes dire en nous voyant passer :

— Cette belle jeunesse, c'est autant d'officiers.

Dans une autre occasion, nous nous trouvâmes au Louvre en même temps que l'Empereur. Il était en grand costume, après une réception d'ambassadeurs, et nous eûmes la chance unique de le voir devant notre front en manteau de velours cramoisi, souliers de satin blanc et chapeau à plumes. Deux élèves qui, dans cette occasion, eurent la hardiesse de faire connaître leur désir, obtinrent des sous-lieutenances dans l'infanterie. Comme leur bonheur était envié ! Ils esquivaient les examens de fin d'année, et n'avaient pas l'école d'application à traverser.

Nous avons eu, dans cette première année, une visite de l'illustre Monge, fondateur de l'École. Ce fut la dernière. Il passa dans toutes les salles, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas troubler, disait-il, le sanctuaire des sciences. Il me fit diverses questions et parut satisfait de mes réponses. Nous eûmes le malheur de le perdre cette même année. Il fut unanimement regretté. C'était le père des élèves. Toute l'École se rendit à son convoi.

Celui qui le remplaça dans l'enseignement de la géométrie descriptive ne le valait pas à beaucoup près ; c'était M. Hachette, que nous appelions *Mesieu Hassette*, à cause de sa bouche pincée et de sa parole sifflante. Il était souvent d'une obscurité parfaite, parce qu'on perdait la moitié de ce qu'il disait, et que, dans ses descriptions sur une grande toile où était tracée l'épure, il parlait d'une ligne en en montrant une autre. Il avait pour aide un dessinateur qui avait reçu le nom d'*empanon délardé*, terme de charpente qui lui allait à merveille.

Nous avons le professeur Lacroix pour maître d'ana-

lyse. Il était boiteux ; lorsqu'il nous parlait du *maximum*, il se dressait instinctivement sur sa longue jambe, et se repliait sur la petite lorsqu'il prononçait le mot de *minimum*. Il n'en fallait pas tant pour nous divertir....

Tout comme notre professeur d'architecture, M. Durand, qui comptait ses plaisirs par le nombre des colonnes qu'il traçait sur le tableau, « un plaisir, deux plaisirs, » etc. Nous l'appelions *l'entr'axe*. Ce qui n'empêche pas qu'en nous parlant avec chaleur d'axes de plein et d'axes de vide, qui ne doivent jamais se croiser ni se confondre, il nous a inculqué d'excellents principes.

Plein d'ardeur, cet excellent homme s'écriait en s'essuyant le front : « Paresseux que je suis ! paresseux que vous êtes ! paresseux que nous sommes tous ! c'est pour satisfaire à notre paresse qu'il faut travailler. » Il sous-entendait : « pour avoir le temps de se reposer, » mais il ne le disait pas ; ce qui rendait ses expressions assez plaisantes pour nous divertir. Malgré cela il n'y a pas un élève qui n'ait profité des bons principes architectoniques de M. Durand.

Il nous faisait quelquefois des aveux naïfs : « J'avais voulu, nous dit-il un jour, construire une voûte en pots pour qu'elle fût plus légère ; mais à peine décintrée, patatras ! voilà ma voûte par terre ! »

Notre professeur de physique était bègue, et les embarras de sa langue nous faisaient passer de bons moments ; mais il avait beaucoup de finesse, et les rieurs n'étaient pas toujours de notre côté. Un jour, après avoir reçu une boulette qui avait ricoché sur le tableau, il la ramassa tranquillement, et se tournant vers l'amphithéâtre : « Messieurs, nous dit-il, je vous ai ens-ei-gné les lois de la ré-ré-flexion. Voilà un corps qui, tombant là, est arr-ivé ici. Or, vous savez que l'angle de ré-ré-

flexion est égal à l'angle d'in-ci-dence, donc il est venu de là: c'est vous, Monsieur, qui l'avez lancé, » et il désignait un élève qui était en effet le coupable. Tout l'auditoire de rire. Cela calma le professeur, qui rit aussi, et ne donna aucune suite à cette espièglerie.

Le célèbre Fourcroix, dans son beau langage, devait nous enseigner la chimie ; mais, à notre grand regret, nous n'en reçûmes qu'une leçon. Elle était sur les métaux et commença ainsi : « L'or est un métal qui réjouit la vue, etc., » et, ce disant, le professeur faisait tourner dans sa main une belle tabatière de ce précieux métal. Il fut remplacé par deux chimistes qui n'avaient pas les mêmes qualités, quoique fort habiles ¹.

Tous nos chefs et nos professeurs avaient leur sobriquet, plus ou moins expressif de quelque singularité qui n'échappe pas longtemps à des jeunes gens avides de distraction et naturellement portés à la plaisanterie ².

Vers la fin de la première année on nous fit faire un petit lever topographique dans les environs de Paris. Je fus nommé « chef de planchette », ayant trois élèves sous mes ordres. Ce fut ma première dignité ; je crois que j'en fus plus fier que de toutes celles dont j'ai été honoré depuis. Le plan que nous fîmes alors est encore dans mon portefeuille.

A la suite des examens que nous eûmes à subir, je passai le onzième d'une division dans l'autre. Je fus nommé *sergent fourrier* de la quatrième compagnie (ce grade existait encore dans le bataillon d'école, bien que,

¹ Thénard était l'un de ces deux professeurs.

² Nous avions un répétiteur d'analyse extrêmement distrait. Il se mouchoit avec le torchon et essuyait le tableau avec son mouchoir de poche. Il ne le quittait jamais que tout couvert de craie. Mais il était très habile.

dans toute l'armée, il eût été remplacé par celui de caporal fourrier).

Je mis donc les galons d'or au bras et à l'avant-bras. Cela me valut 15 francs par mois. J'étais riche, n'ayant jamais touché jusqu'alors que les 5 sous qui nous étaient accordés comme solde journalière et sur laquelle se faisait toujours quelque retenue pour verres cassés, meubles gâtés, et pour chaussure.

Un autre avantage dont jouissaient tous les sous-officiers, c'était de rentrer le dimanche deux heures plus tard. J'en profitai deux fois seulement pour aller au Théâtre français voir le célèbre Talma.

Nous avions aussi nos délassements, en dehors de ceux qui se prenaient dans la cour de l'école aux heures de récréation. C'était d'abord la « bascule ». Voici en quoi elle consistait : on saisissait un nouveau venu, autrement dit un conscrit, et, le soulevant par les quatre membres, on s'en servait comme d'un béliet pour heurter, à plusieurs reprises, un banc ou un tabouret, avec une partie qui se serait brisée si elle eût été de verre. Le pauvre diable, qui ne s'attendait pas à une semblable réception, en était quitte pour se frotter un peu la partie lésée; un billet qu'on lui donnait le mettait à l'abri d'une récidive. Cela amusait beaucoup les anciens, qui, dans le temps, avaient aussi pour la plupart passé par la bascule.

Puis après le souper, qu'on expédiait en quelques minutes, les concerts, les représentations théâtrales ou le bal. Quelques amateurs de musique faisaient les frais des concerts. La salle n'était autre qu'un dortoir, où l'on n'entrait cependant qu'avec des billets; l'illumination consistait en quelques chandelles. Il en était de même pour les représentations théâtrales : quatre ou cinq élèves

doués d'un véritable talent dramatique, drapés avec les couvertures des lits, s'efforçaient d'imiter les plus célèbres acteurs de l'époque. On en jouissait beaucoup, quoique les scènes fussent bien courtes (de huit à neuf heures). Les spectateurs étaient debout ou assis sur les lits quand il y avait place. Il fallait des dames pour le bal ; on les trouvait parmi les plus jeunes élèves qui, moyennant un tablier de chimie et le bonnet de police placé avec plus ou moins de coquetterie, ne figuraient pas mal, jusqu'au moment où le roulement du tambour obligeait dames et messieurs à déguerpir et à éteindre les lumières.

L'été, tout cela était remplacé par la promenade et la conversation dans la cour et le long des corridors.

Les examens de fin d'année et d'école arrivèrent enfin. Ils se faisaient isolément, dans des cabinets particuliers, par des examinateurs, au nombre desquels était Malus, bien connu par ses belles découvertes sur la lumière, savant très estimé des élèves, mais aussi très redouté ; il en imposait beaucoup par son impassibilité. On ne l'a vu sourire qu'une fois à l'école ; ce fut lorsqu'il lut, sur la porte de son cabinet, ces mots latins : « *Libera nos a malo*, » qui veulent dire : Délivre-nous du mal, et aussi de Malus. Je fis un saut de joie en sortant de ses mains.

— Qu'avez-vous donc ? crièrent ceux de mes camarades qui attendaient.

— Il m'a donné un signe de satisfaction.

Et c'était beaucoup ; nous savions que sa voix était prépondérante dans le conseil de classification.

Dans un autre cabinet, je développai à M. Lacroix, qui aux fonctions de professeur joignait celles d'examineur, une théorie nouvelle que j'avais trouvée. Il me demanda de la lui communiquer par écrit. Ce fut une

bonne note pour moi. Vingt ans plus tard, M. Lacroix me reconnut dans une séance de l'Institut ; il vint à moi et me rappela ce fait qui l'avait frappé.

Mes examens furent bons ; je sortis le cinquième de l'école. C'était encore un saut en avant. Nous nous mîmes deux dans un fiacre avec un tas de livres, dîmes adieu au couvent, c'est-à-dire à l'école, et nous allâmes nous loger dans un petit hôtel. Nous devions rester encore quelques jours à Paris pour faire faire nos uniformes. Nous avions été classés tous deux dans le génie militaire. Le premier jour je battis la diane sur une table, nous sautâmes à bas du lit et nous nous mîmes à danser une ronde autour de nos bouquins pour leur faire nos adieux. Nous étions pleins de joie et savourions les douceurs de la liberté.

Mon retour se fit en diligence ; on mettait alors quatre jours et l'on couchait en route. La vue de notre splendide bassin, depuis le col de la Faucille, me jeta dans le ravissement. Mes parents m'attendaient à Gex. Quel bonheur de se retrouver au milieu des siens, après une première absence et au sortir d'une école aussi sérieuse que l'Ecole Polytechnique ! Après une collation, nous fîmes le reste de la route dans des voitures particulières et découvertes ; mes impressions se ranimaient à chaque point de vue ; je tombais d'extase en extase, tant le spectacle que j'avais sous les yeux l'emportait sur celui que j'avais pu voir tout le long de la route et surtout dans l'aride traversée du Jura.

III. Ecole du génie.

Je passai six semaines à Genève et je partis pour Metz, où se trouvait l'Ecole d'application du génie, réunie à celle de l'artillerie. C'était à la fin de 1809.

De ce moment je ne fus plus à charge à mes parents, qui purent employer leurs épargnes à rembourser les avances qui nous avaient été faites pour mon école.

Nous étions au nombre de vingt-quatre ¹, logés deux par deux dans une caserne, assujettis seulement à rentrer à dix heures du soir et à répondre à un appel du matin. Nous nous rendions à neuf heures dans la salle d'étude (cloître Saint-Arnoud) et nous y restions jusqu'à trois heures après-midi. Nous dînions ensemble, ou du moins en deux tables, et nous fréquentions le théâtre, où il nous était permis de nous abonner pour la modique somme de 5 francs par mois. Je ne profitai pas de cette permission les six premiers mois, employant mes soirées à travailler dans ma chambre ou dans la bibliothèque de l'école; aussi, de troisième que j'étais dans le génie, je passai premier dans la seconde période. Alors je me reposai un peu; je me donnai le plaisir du théâtre. Mais je tins bon pour les soirées et les redoutes: je ne me laissai pas entraîner; ma faible solde d'élève sous-lieutenant n'aurait pas suffi aux dépenses.

Si je n'allais pas au bal en personne, j'y étais représenté par ma culotte de casimir blanc, que je prêtais à mon ami Gellibert, grand ami de ces réunions, et qui n'avait pas les mêmes raisons que moi de s'en abstenir. Nous portions, en grande tenue, culotte blanche, bas de soie et souliers à boucle ².

Le génie militaire était extrêmement recherché à cette époque; aussi la moitié seulement de ceux qui le de-

¹ Le maréchal Vaillant était au nombre des vingt-quatre. La caserne portait le nom de quartier Coislin.

² Gellibert était à l'Ecole d'application d'artillerie en même temps que moi dans celle du génie. Ces deux écoles avaient des travaux communs et de nombreux rapports. Cela me consolait un peu de ce que Gellibert n'était pas des nôtres.

mandèrent purent-ils l'obtenir, en raison de leur classement. On a vu que, sorti le cinquième de l'Ecole Polytechnique, je n'étais entré que le troisième du génie à l'Ecole d'application, et que j'avais encore un saut à faire pour parvenir au premier rang. Ce saut, je le fis.

Nous remplissions tous les grades inférieurs dans nos exercices sur le terrain. On nous voyait en habit de soldat, en galons de sous-officier, avec les épaulettes, suivant le temps et le lieu. J'ai fait une faction de nuit à la citadelle ; et je me suis vu arrêter à la porte de la ville par une sentinelle dont la consigne était de ne laisser sortir que les officiers ; j'avais les galons de caporal ce jour-là.

La durée de l'école était de deux années ; mais les besoins du service actif appelèrent cinq élèves du génie avant le temps ; les cinq premiers durent partir pour Corfou. C'était un grand désappointement ; être ainsi éloignés de la grande armée où se trouvaient l'avancement et la décoration, alors si recherchée, nous semblait un exil. A quoi bon s'être donné tant de peine pour un tel résultat ! Cependant il fallut bien prendre son parti et obéir.

Nous achetâmes une voiture, ou plutôt un coupé muni d'un strapontin sur le devant, en sorte qu'à la rigueur nous pouvions y être assis tous les cinq, trois sur le banc du fond et deux sur le strapontin, nos dix genoux faisant juste la largeur de la voiture. Mais, avant le premier relais, les supports du banc mobile étaient déjà rompus. On y suppléa au moyen d'un rondin placé debout, sous le milieu du banc. Ce nouveau support avait bien la solidité nécessaire, et le strapontin pouvait servir, à la condition de se tenir deux en équilibre à ses extrémités. Nous y passions à tour de rôle. Tout notre

bagage, qui, il est vrai, se réduisait à peu de chose, était réuni dans la vache qui couvrait l'impériale de la voiture.

C'est dans ces conditions que nous parcourûmes en poste, jour et nuit, la distance de Metz à Naples, ne nous étant arrêtés qu'un jour à Genève, un à Milan, et deux à Rome. Il fallait bien la jeunesse et l'ardeur d'un premier service pour supporter cette torture.

Notre voiture paraissait légère par sa forme de coupé ; aussi l'étonnement était-il grand chez ceux qui nous en voyaient sortir, et il était plaisant d'entendre leurs exclamations, lorsqu'après trois officiers ils en comptaient encore un et deux :

— Ça ne finira pas ; c'est le cheval de Troie !

Et les discussions avec les maîtres de poste, pour esquisser le cheval de renfort, étaient sans fin¹.

Nous vîmes le grand théâtre de la Scala à Milan. A Rome, notre bonne fortune nous fit rencontrer, près du Capitole, un jeune architecte, frère d'un de nos camarades d'école. Il posa son portefeuille d'élève, et nous pilota en nous conduisant, par les chemins les plus courts, dans tous les lieux et vers tous les monuments qu'il était possible de visiter en deux jours bien employés². C'était bien précipité ; les jambes et la tête en souffraient étrangement. Il aurait fallu quinze jours pour tout voir, et encore ! Mais l'ordre ministériel portait d'arriver promp-

¹ La traversée du Simplon se fit par une forte tourmente, que l'instinct des chevaux de poste nous fit franchir sans accident. La route n'était pas encore faite de Martigny à Briegg. Le chemin était sinueux, étroit, et très mal entretenu. Cela a bien changé depuis.

² On nous montra le ballon qui, lancé à Paris lors du couronnement de l'Empereur, était venu, par un hasard bien extraordinaire, tomber près de Rome. On le conservait, comme un objet très curieux, plié et suspendu à un plafond.

tement. Pour atteindre ce but, on nous avait fait prendre la poste en nous fournissant d'avance les fonds nécessaires. Nous prenions donc la chose au sérieux, et nous ne nous serions pas permis la moindre infraction à l'ordre reçu.

On nous avait beaucoup dit que la traversée des Marais Pontins était dangereuse si on s'abandonnait au sommeil. Nous avions donc pris la résolution de nous tenir éveillés par une conversation nourrie. Cela alla bien pendant quelque temps ; mais le défaut d'aliment pour le discours, qui semblait fatalement peser sur chacun, et les fatigues de Rome, firent si bien que nous nous abandonnâmes tous à un délicieux et profond sommeil, qui ne cessa qu'au jour, quand les marais étaient passés. Cependant personne de nous ne prit la fièvre de la malaria ; nous en fûmes quittes pour la peur.

A Naples, nous vendîmes notre voiture, qui n'avait pas trop souffert du voyage, et comme il n'y avait plus de relais de poste, nous continuâmes notre route en voiturin jusqu'à Otrante, lieu d'embarquement.

On parlait beaucoup de voleurs et d'assassins dans cet heureux pays ; nous tenions nos sabres et nos pistolets toujours prêts. Arrivés à Ponte-Bovino, endroit fort décrié, nous voyons à quelque distance un groupe d'hommes armés, de très mauvaise mine. Sauter hors de la voiture et dégainer est l'affaire d'un moment :

— Que faites-vous, *illustrissimi*? nous crie le voiturin ; il n'y a rien à craindre, *sono i briganti nostri*.

Nous voilà bien rassurés, et nous passons, sans toutefois pouvoir nous empêcher de jeter quelques regards de méfiance sur ces singuliers protecteurs....

Il n'y avait pas d'auberge sur la route, qui n'était qu'un mauvais chemin défoncé se perdant de temps à

autre dans les bruyères. On s'arrêtait dans des espèces de caravansérails, où l'on trouvait bien un abri, mais où il fallait faire sa cuisine, après s'être procuré comme on pouvait les choses nécessaires. J'ai dû, plus d'une fois, plumer des grives et peler des pommes de terre. Cela ne m'amuse pas ; j'aurais préféré du pain sec. Mes camarades étaient d'un autre avis. Le vin d'ailleurs ne manquait pas, et assez bon.

Arrivés à Otrante, on nous logea militairement. Je me transportai avec mon billet chez un prêtre qui devait me recevoir. En me voyant arriver il jette les hauts cris, protestant qu'il n'a point de place ; qu'il lui est impossible de me fournir un lit ; qu'il est trop dénué, trop misérable, vivant de charité, etc.... Sans m'émouvoir, je le prends par la douceur :

— Je ne vous serai point à charge, lui dis-je ; je ne vous demande que de rester à couvert près de votre foyer ; je m'étendrai à terre ou sur cette table ; ne vous inquiétez pas de moi ; tout chez vous sera respecté.

Ces paroles dans la bouche d'un jeune officier, d'un militaire français, lui paraissent si rassurantes, et sont pour lui si nouvelles, qu'il se calme et finit par me donner un excellent lit bien propre, avec une fourre de coussin garnie de rubans roses. Je reconnus alors la vérité du proverbe : « On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. » J'ai quelque idée que ce lit, qui était dissimulé dans une soupente, où l'on montait avec une échelle, était celui de la nièce de ce bon prêtre ; car, en Italie, ils ont tous des nièces avec eux. Pendant les dix ou douze jours que je restai là, la pauvre fille alla coucher ailleurs.

Il y avait à Otrante une petite garnison dont les officiers mangeaient ensemble. Ils nous admirent à leur

table. Dans le nombre se trouvait un neveu du fameux Godoï, « Prince de la paix, » grand d'Espagne, et alors ministre tout-puissant.

Ce séjour, quoique bien triste, avait cependant un certain charme pour moi. D'abord le spectacle de la mer, toujours grandiose et saisissant. Ensuite les ruines du château, que j'allais souvent visiter, me rappelaient diverses circonstances d'un roman que j'avais lu dans mon enfance. Il portait pour titre *Le château d'Otrante*, et était plein d'aventures merveilleuses de chevalerie, qui m'avaient frappé au point que je me les rappelais encore et qu'il me semblait en être le témoin, sous ces vastes et sombres voûtes à moitié ruinées.

IV. Corfou.

Enfin un bon mistral et une nuit bien noire nous permirent de nous embarquer et de faire la traversée avec la chance d'échapper à la croisière anglaise, mais non au mal de mer, qui me tourmentait cruellement. Un certain matelot, qui ne s'en inquiétait guère, était grimpé au sommet d'un mât qui se balançait d'une manière effrayante. Ce diable d'homme se cramponnait au mât et aux cordages en criant : *mingha paura* — a pas peur ! Je le voyais prêt à être lancé dans les flots comme un projectile. Ce que peut l'habitude ! Pour nous, nous étions couchés, à moitié morts, sur le pont.

Le lendemain, jour de Noël 1810, nous entrions vers le soir dans le port de Corfou. Le calme le plus complet avait succédé au coup de vent ; il fallut le secours des rames pour arriver. Nous étions sur une chaloupe canonnière pouvant aller à voiles et à rames. On ne se servait pas de bâtiments plus gros, pour mieux échapper à la vue et aux poursuites des Anglais.

Il n'y avait pas de logement préparé ; on nous fit bivouaquer dans une chambre dépourvue de tout, à côté d'une autre chambre pareille où se trouvait une troupe de danseuses qui avait fait la traversée en même temps que nous. Les deux chambres communiquaient. Il ne se passa pourtant rien d'inconvenant, mais ce bivouac, hommes d'un côté, femmes de l'autre, pouvant se voir et causer entre eux, était assez cocasse.

Le chef du génie, directeur des fortifications des îles Ioniennes, était le colonel Baudrand, qui plus tard, fut général de division et gouverneur du duc d'Orléans. C'était un excellent militaire, en qui j'eus le bonheur de trouver un guide éclairé et, ensuite, un ami dévoué. Ce fut pour moi un événement bien heureux de faire mes premières armes sous un tel chef. Il me disait souvent : « Il ne suffit pas d'être un bon officier du génie, il faut encore connaître les autres services, apprendre à commander aux hommes, être enfin un véritable homme de guerre. » — Je me suis efforcé de profiter de ses leçons et de son exemple.

Le premier plan par courbes horizontales qui ait été fait est parti de Corfou ; nous y avons tous travaillé. On s'en est servi pour faire à Paris un relief de la place ¹.

Des fouilles, faites pour les fortifications, amenèrent d'intéressantes découvertes. Il y avait un certain officier de gendarmerie qui allait disant partout qu'on avait trouvé une magnifique médaille dont *l'iphigénie* était un taureau.

Nous ne donnions pas exclusivement tout notre temps

¹ J'en fis un plan à grande échelle, avec toutes ses batteries, dont on distinguait l'espèce. Le ministère de la guerre a bien voulu m'envoyer une copie de ce grand travail.

aux travaux de la place ; la danse et les armes occupaient nos loisirs. J'étais bien taillé pour la danse et, sans l'aimer beaucoup, je m'y étais cependant adonné par esprit de corps, pour que le génie fût convenablement représenté aux bals du Gouverneur. Nous étions quatre officiers (génie, artillerie, marine, état-major) qui y faisaient assaut d'entrechats et de jetés-battus. On faisait cercle autour des danseurs ; jugez de l'émulation ¹ !

Un soir de carnaval, je me travestis si bien qu'on me prit pour une dame. J'en imitais fort bien la danse et les manières ; au point que je reçus la cour d'un employé de la marine, qui me fit beaucoup d'avances, et qui fut bien sot quand il sut le lendemain que cette charmante personne qui l'avait si fort intrigué, et avec laquelle il s'était exterminé à valser, était un officier qui déjeunait tous les jours avec lui.

J'étais aussi passablement fort dans les armes. Cela m'a été utile.

Nous avions un cheval entre trois, n'étant pas assez riches pour en nourrir davantage. Nous le montions tour à tour, et cela suffisait pour nous entretenir dans ce que nous avions appris d'équitation à l'Ecole de Metz.

Un soir que nous étions un peu *allumés* après un dîner à bord de la frégate la *Pomone*, nous formions une chaîne entre officiers d'artillerie, de marine et du génie (armes dites savantes) ; après une ronde sur l'esplanade, la chaîne, sans se rompre, se prolongea dans une rue qui conduisait au théâtre. Nous y entrons ainsi, ou plu-

¹ La garnison se livrait aussi à quelques divertissements. Un certain nombre d'officiers s'étaient réunis pour jouer la comédie sur le théâtre de la ville. Ils ne s'en acquittaient point mal. On avait organisé des jeux de bague et des courses de chevaux. Les dames y assistaient sur des estrades. Les vainqueurs recevaient de leurs mains les prix qu'ils avaient mérités.

tôt nous nous y précipitons en nous tenant toujours par la main, et le chapeau « brassé carré » (terme de marine pour : en travers). Grands applaudissements des autres officiers, qui étaient en nombre au théâtre ce jour-là. Ainsi triomphe d'un côté, épargne de l'autre ; car on n'osa pas nous demander l'entrée, et nous ne songions guère à la payer.

Quelques familles turques s'étaient réfugiées à Corfou pour échapper au glaive du cruel Ali Pacha. Ils y étaient avec leurs femmes et leurs chevaux. Nous avons pu voir comment une femme obligée de changer de domicile était couverte d'un voile, escortée par quatre estafiers et le coupe-tête en avant. Ces gens agissaient comme s'ils étaient chez eux. On les voyait accroupis sur des tapis, la pipe à la bouche, dans la plus grande immobilité, ou se livrer à l'exercice violent du *g Jérid* sur des chevaux pleins d'ardeur. Ils ne manquaient jamais de s'agenouiller au soleil couchant, pour faire leur prière en se tournant vers la Mecque.

Le Gouverneur, général Donzelot, était fort distrait. Un jour, nous étions devant lui, le colonel Baudrand et moi, quand, nous retournant, nous l'apercevons dans un ruisseau où son cheval avait eu la fantaisie de se baigner. Il en sortit tout trempé et voulut achever la reconnaissance dans cet état. « Ce n'est rien, dit-il, il ne fait pas froid ; cela séchera. »

Je parvins assez rapidement au grade de capitaine, et à partir de ce moment, je me trouvai à l'aise pécuniairement parlant. Le colonel me donna le commandement d'une forte compagnie de sapeurs, pour me frotter aux hommes, disait-il. Il y joignit l'administration d'une section de train du génie. Et je ne cessai pas de remplir auprès de lui mes fonctions ordinaires d'officier d'état-

major. Moyennant tout cela, j'eus le bonheur de sortir un peu de l'ornière de l'officier qui n'est que savant dans la spécialité de son arme. Je pris du goût à la tactique et aux mouvements de troupes. Tous les dimanches, ma grosse compagnie, partagée en quatre pelotons, faisait l'école de bataillon¹.

Nous avions quelquefois la visite de la croisière anglaise. Pendant un des engagements qui en résultaient et qui étaient un spectacle pour toute la population, une petite yole ennemie s'approcha assez, sans être remarquée, pour lâcher un coup de canon contre la ville. Le boulet alla se perdre dans quelque grenier ; mais, en quelques secondes, toute cette population avait disparu.

Une autre fois, un vaisseau étant venu jeter l'encre à quelque distance : « Est-il à portée du canon ? N'y est-il pas ? » — On n'était pas d'accord. Pour résoudre la question, nous établissons deux planchettes sur des points bien connus, et, au moment où nous prenions l'angle, le vaisseau lève l'ancre et se remet à la voile. On n'aurait pas ôté de l'esprit de nos soldats que ce vaisseau, se moquant de nos canons, avait eu peur des planchettes : « Ah ! disaient-ils, il a bien vu la malice ! »

Il y avait non loin de la ville un endroit très fiévreux. Pour y avoir passé une seule nuit, et malgré d'épaisses fumigations, j'y pris la contagion qui avait décimé toutes les garnisons qu'on y avait envoyées. Une fièvre d'accès, rebelle aux plus fortes doses de quinquina, me tourmenta

¹ C'est à Corfou que, dans mes moments de loisir, j'ai écrit mon premier ouvrage. C'est un traité de Perspective, lequel, ayant été fait sans le secours d'aucun livre, a nécessairement un cachet d'originalité qui me le rend précieux. Il est resté en manuscrit, parce qu'il existe déjà un grand nombre de traités *ex professo* sur la matière.

pendant plus de six mois et ne me quitta qu'à la suite d'un accident dont j'aurai à parler.

J'avais la direction spéciale du Fort-Neuf, espèce de citadelle sur un rocher, qui contenait de grands approvisionnements de projectiles creux et d'artifices de tout genre, avec une grande poudrière. Le feu prit à un de ces magasins, en plein midi. Au bruit des explosions de bombes et d'obus, avec la crainte de voir sauter la poudrière, les rues furent en un instant pleines de gens qui fuyaient. Tous les bâtiments qui étaient dans le port appareillaient pour en faire autant. J'y conduisis ma compagnie, et, faute d'eau, je me servis de terre pour étouffer le feu. De temps à autre les éclats nous passaient devant le nez ; mais j'avais placé mes hommes sur un « cavalier », de façon qu'ils n'avaient rien à craindre. Il y avait là un cadavre horriblement mutilé ; c'était celui du malheureux qui, par imprudence, avait mis le feu aux artifices. Il n'y eut pas d'autre accident à déplorer, bien qu'on ne fût qu'à trois pas de la grande poudrière.

Comme nous revenions de Parga ¹, sur la côte d'Albanie, où nous étions allés en reconnaissance avec le colonel Baudrand, les Anglais, qui avaient eu vent de notre petite expédition, nous attendaient au cap Blanc, pointe méridionale de l'île de Corfou, cachés par les écueils. Ils nous enveloppent avec cinq ou six embarcations bien armées. Nous les attendons pour ne tirer que de près, et quand nous commençons à nous apercevoir de la justesse de nos coups au désordre de leurs rameurs, le feu

¹ Parga est sur un rocher en pain de sucre ; son territoire est extrêmement restreint. Les Parganiotes n'en ont pas moins opposé une héroïque résistance à la tyrannie du pacha de Janina. — Près du rocher de Parga coule une petite rivière qui était autrefois le terrible *Achéron*.

prend tout à coup à des paquets de cartouches qui étaient sur le pont. En un instant il est partout, et je me vois brûler comme un flambeau.

Heureusement, je ne perds point la tête ; je n'en fais ni une ni deux : je saute dans la mer et je gagne à la nage une petite embarcation que remorquait notre canonnière. J'y monte avec légèreté, dans l'intention de regagner le bord ¹. Mais, au contact de l'air, je me sentis comme pétrifié, ne pouvant plus bouger, ayant été cruellement atteint par les flammes, qui ne s'étaient pas bornées à dévorer mes vêtements. J'avais cependant encore mon uniforme et l'on distinguait les épaulettes. Cela me valut, de la part de l'ennemi, plusieurs salves assez nourries ; mais les balles passaient sans me toucher.

Le colonel et plusieurs matelots suivirent mon exemple. La défense cessa, et les Anglais, étant montés à bord, s'empressèrent d'éteindre l'incendie.

Nous voilà prisonniers ! Baudrand fut emmené à Malte, et moi transporté par un parlementaire à Corfou, les Anglais ne se chargeant pas volontiers des infirmes et des blessés. Il y en avait une demi-douzaine avec moi. La nuit fut pénible et me parut bien longue. J'avais les cuisses et les mains en chair vive, le visage et surtout les oreilles passablement atteints. Enfin, dans la matinée du lendemain, on me déposa au lazareth, où je passai une dizaine de jours, sous les soins d'un aide-chirurgien et d'un infirmier ignorant. Celui-ci me donna, en une fois, l'opium que je devais prendre en plusieurs jours. L'effet de cette méprise ne se fit pas longtemps attendre. Je fus en proie à de violentes convulsions, qui

¹ J'avais nagé en grande tenue, l'épée au côté. Ce qui m'avait le plus gêné, c'étaient mes bottes. Je gardai même mon chapeau, qui me garantit un peu des brûlures à la tête.

s'ajoutèrent aux douleurs des brûlures. J'étais empoisonné. On eut recours aux remèdes qu'on donne aux chiens en pareil cas : on me fit avaler un verre d'huile, qui produisit promptement un effet salutaire.

J'avais perdu la vue, et pendant une dizaine de jours, je crus rester aveugle ; mais, peu à peu, je retrouvai l'usage de mes yeux ; on comprend avec quelle joie je pus, pour la première fois, distinguer les objets. Je croyais encore que je serais couturé. J'en prenais difficilement mon parti. Mais de cela aussi j'ai été quitte pour la peur. Il ne reste pas trace de ces brûlures sur mon visage.

Je puis donc dire que j'ai essayé un peu de tout en ma vie. J'ai été sourd et aveugle, brûlé et empoisonné. Ces accidents m'ont fort éprouvé pendant quelques années ; mais, à présent, ils ne sont plus que dans mon souvenir.

Mon bain d'eau de mer avait fait merveille, car plusieurs marins, le capitaine de la canonnière, entre autres, moins atteints que moi et qui n'avaient pas eu recours au même spécifique, avaient vu leurs blessures s'envenimer et y avaient succombé. Non seulement je m'en tirai, mais l'accident que je viens de raconter me débarrassa de la fièvre qui me minait.

Six semaines après j'étais presque guéri ; le bras en écharpe, je me promenais pour passer le temps, quand on annonça un parlementaire. Bonne fortune pour un désœuvré ! Je descends à la marine et j'y trouve les mêmes officiers anglais qui m'avaient amené.

— Comment vous portez-vous ?

— Vous voyez, pas mal.

Sans autre parole ils me quittent pour se rendre chez le chef d'état-major, avec mission de me réclamer.

— Eh, que venez-vous demander ? répond celui-ci ; le pauvre diable est à plat de lit ; on n'en espère plus rien.

Ils se mirent à rire, en disant qu'ils venaient de me rencontrer. Le chef d'état-major se rendit à bord du vaisseau de l'amiral Taylor ; il lui proposa l'échange de quelques prisonniers contre le jeune officier. M^{me} Miot, qui avait accompagné son mari, mit son poids dans la balance. Le commodore, trop galant pour rien refuser à une dame, accorda l'échange, et je ne fus point conduit à Malte. Sans cet arrangement, j'aurais cru mon honneur engagé à me rendre comme prisonnier.

Ceci se passait au milieu de l'année 1813.

Vers la fin de cette année et le commencement de la suivante, le blocus redoubla de rigueur ; nous étions privés de nouvelles, nous ne recevions plus de solde. Réduits à subsister de ce qui se trouvait dans les magasins d'approvisionnement, nous avons mis en culture les jardins que les propriétaires avaient abandonnés et nous élevions des volailles. On voyait dans notre salle à manger une grosse bête de dinde conduisant une trentaine de petits poulets. Tous ces êtres vivaient des miettes de notre table, où l'on ne voyait plus que le pain de munitions, du *baccala* (morue sèche) et un peu de légume.

Les événements se précipitaient en France, sans que le bruit en vînt jusqu'à nous, quand tout à coup un parlementaire nous apporte une masse de journaux et la nouvelle que les Bourbons avaient reparu¹. Notre étonnement fut grand, car aucun de nous ne les connaissait, et les noms de Louis-Stanislas-Xavier, qu'on donnait au prétendant, nous semblaient étranges.

Depuis que nos affaires allaient mal en France, les

¹ Ceci nous reporte au mois d'avril 1814, où le comte de Provence devint roi. Ph. G.

Anglais ne nous laissaient plus rien ignorer ; et quand le drapeau blanc flotta à Paris, ils s'empressèrent de nous l'annoncer, en nous engageant à l'arborer aussi. Mais nous voulûmes attendre pour cela des ordres du nouveau gouvernement. Je contribuai, moi troisième, par des observations sérieuses, faites au général Donzelot, à maintenir encore une quinzaine de jours le drapeau de la République et de l'Empire¹, jusqu'au moment où un brick portant à l'arrière le pavillon blanc, à l'avant le pavillon tricolore, et au grand mât le pavillon parlementaire, nous apporta l'ordre attendu, et en même temps celui de remettre aux Anglais les forts et tout le matériel de guerre, ainsi que tous les approvisionnements de subsistance. C'était un sacrifice immense, qui dut cependant s'accomplir, quoi qu'il nous en coûtât.

Une flotte française, commandée par l'amiral Cosmao, arriva pour prendre la garnison et la ramener en France.

Pendant quelques jours tout fut en mouvement pour les préparatifs. Nos troupes reçurent des distributions extraordinaires, surtout en vin. C'était autant de pris à « nos amis les ennemis. » On chargea aussi tout ce qu'on put de matériel sur nos vaisseaux déjà encombrés de passagers. Nous étions mille six cents sur le vaisseau amiral, le *Sceptre*, de quatre-vingts canons.

Le soir d'une belle journée, tous nos vaisseaux déployaient leurs voiles et, poussés par une brise légère,

¹ Ce maintien du drapeau tricolore fut pour un des trois officiers mentionnés un des principaux motifs qu'il fit valoir, à une autre époque, pour obtenir la croix de la Légion d'honneur. Je fus appelé à constater cette circonstance qui m'était si bien connue. Le ministre me crut et la décoration fut accordée. L'officier mentionné ici est M. Picquot de la Mare, qui a été depuis médecin en chef de l'hôpital de Honfleur (Calvados). Il était, à Corfou, chirurgien-major d'un des régiments de garnison.

s'éloignent de cette ville que nous regrettions en la quittant, après l'avoir maudite plus d'une fois pendant que nous l'habitions. La musique militaire se faisait entendre ; notre canon répondait à celui des Anglais. C'était un spectacle magnifique, mais bien triste.

Contrariée par les vents opposés ou par le calme, notre navigation fut longue. Nous vîmes de loin l'île d'Ithaque, de près Reggio et Messine, les bordées nous portant tour à tour sur la côte de la Calabre et sur celle de la Sicile. Une nuit, par un magnifique clair de lune, on jeta l'ancre sur la plage de Charybde, d'où l'on distinguait clairement les mugissements de Scylla, dus aux courants et contre-courants qui se font sentir dans le détroit. Je passai une grande partie de la nuit sur le pont à écouter les histoires divertissantes du neveu de l'amiral, pendant qu'il faisait son quart en qualité d'enseigne de vaisseau. Les îles Lipari, demeure d'Eole, avec le petit volcan de Stromboli toujours en activité, les temples de Pestum et, plus que tout cela, l'île d'Elbe où était déjà notre grand Empereur, fixèrent tour à tour notre attention, réveillèrent nos souvenirs et nous émuèrent profondément. Enfin, après un mois de navigation, jour pour jour, nous descendîmes au lazareth de Marseille, où il fallut établir un campement pour recevoir tant de monde.

C'était pour les habitants une chose curieuse que de voir d'aussi vieilles moustaches, à une époque où l'armée ne comptait presque plus que des conscrits dans ses rangs. J'étais le plus jeune et le plus petit de la compagnie que je ramenaïs.

V. Rentrée en France.

1814

On nous logea chez le bourgeois et on nous retint deux jours à Marseille, ville éminemment royaliste. C'en fut assez pour que ma compagnie eût à souffrir de ce contact. Elle avait été recrutée à Corfou d'un assez grand nombre de Slaves, Illyriens déserteurs de l'Autriche. Les habitants n'eurent pas de peine à leur persuader que l'armée était licenciée, qu'ils étaient libres de se retirer, et qu'ils n'avaient plus d'ordres à recevoir de personne. Aussi, quand, nous rendant à Grenoble, notre première étape nous arrêta à Aix, une dizaine de ces étrangers, plus montés que les autres, vinrent à moi, après l'appel, réclamer impérieusement ce qui leur était dû pour solde arriérée et travaux. Ils savaient bien que je n'avais pas d'argent, mais ils voulaient provoquer un scandale. Sur mon refus motivé, ils devinrent plus exigeants encore :

— Nous voulons être payés sur-le-champ et partir !

Un second refus, plus ferme et plus péremptoire que le premier, les met en fureur : ils viennent à moi le sabre haut ; je tire mon épée et les contiens jusqu'à ce que mes sous-officiers et quelques vieux sapeurs, s'étant aperçus du tumulte, accoururent défendre leur capitaine.

La lutte fut vive ; j'avais terrassé deux de ces vauriens, qui sans doute intimidés et surpris ne purent résister à la forte impulsion que je leur imprimai. Ils essayèrent de résister pendant quelque temps ; mais voyant notre nombre augmenter de moment en moment, ils finirent par mettre bas les armes. J'en remis une demi-douzaine entre les mains de la gendarmerie. J'ignore ce qu'il en est advenu ; mais j'ai la conviction que si j'avais

rompu d'une semelle au premier moment, j'étais perdu, et que ma réputation de fort tireur me sauva ¹.

Nous marchions par étapes le long de cette route que, quelques mois plus tard, Napoléon devait suivre si audacieusement à son retour de l'île d'Elbe. Nous n'étions que deux compagnies réunies, mais fortes ; elles formaient une assez longue file qui se déroulait comme un ruban. Chaque fois que la tête changeait de direction dans les nombreux contours de cette route pittoresque, le cri de *paravirer !* partait de toutes les bouches. C'est le commandement qu'ils avaient souvent entendu, pour se préparer à la manœuvre de virer de bord quand le vent change, ou qu'on court des bordées : « Pare-à-virer ! »

Je dus licencier, à Grenoble, plus de la moitié de mes sapeurs, qui portaient jusqu'à trois chevrons d'ancienneté. Ils ne se souciaient pas de servir le nouveau gouvernement, et la loi était pour eux. Le reste fut compris dans la formation du 3^e régiment du génie, où j'eus le commandement de la 1^{re} compagnie du 2^d bataillon.

Mais après trois mois de séjour et d'organisation, j'obtins un congé de semestre....

La nouvelle du débarquement de Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, nous arriva à Genève dans les premiers jours de mars 1815. J'hésitais beaucoup sur le parti à prendre en cette circonstance, quand une lettre ministérielle vint me tirer de mon incertitude. Elle m'ordonnait de partir sur-le-champ pour retourner à Grenoble, notwithstanding la durée de mon congé ².

¹ Bien des années après cet événement, la première chose que me dit le maréchal Vaillant, en nous retrouvant aux Tuileries, fut de m'en rappeler les circonstances. Comment les avait-il connues ? Je ne sais. Il était alors ministre de la guerre.

² Cet ordre avait quelque chose de mystérieux, car il était daté de la fin de février, quelques jours avant le débarquement. Je crus pouvoir me

Mon parti fut vite pris : je n'avais qu'à obéir. Je me mis immédiatement en route. A Chambéry je repris avec bonheur la cocarde tricolore, et j'arrivai à Grenoble le lendemain du jour où l'Empereur en était reparti. J'y trouvai quelques-uns de mes grognards qui étaient venus pour rejoindre le 3^e régiment du génie, servant actuellement d'escorte au souverain de l'île d'Elbe, qui allait bientôt redevenir celui de la France. C'est une compagnie de ce régiment (la 1^{re}, du 1^{er} bataillon) qui, au pont de Lamur, accueillit Napoléon au lieu de le repousser, et entraîna le reste des troupes.

La porte de la ville de Grenoble étant fermée, on y fit un trou à coups de hache, et l'on peut littéralement dire que c'est en passant par ce trou, de trois ou quatre pieds carrés, que Napoléon a fait la conquête de la France. Jusque-là il n'était maître de rien.

C'était bien amusant de lire les bulletins royalistes quand on savait, comme nous, à quel point ils étaient menteurs. Aussi fit-on un pot-pourri où l'on trouvait ces deux vers élogieux à l'adresse du comte d'Artois :

Il a chassé Napoléon
Depuis Bourgoin jusqu'à Lyon.

Ils ne sont pas irréprochables, mais ils expriment bien la pensée de l'auteur et ce qui se passait en réalité. Aussi la marche triomphale de la troupe impériale, qui allait grossissant à mesure, ne nous surprit-elle nullement.

Je ne tardai pas à rentrer dans l'état-major ¹ et à rece-

l'expliquer par la visite d'un aide de camp du maréchal, que je reçus dans le courant de l'hiver. Cet ordre était allé me chercher à Annecy, où je n'étais plus, et le retard qui en résulta m'empêcha d'être témoin et probablement acteur de la grande scène de Grenoble.

¹ A cette époque, les officiers du génie quittaient alternativement l'état-major pour prendre des commandements de troupe, et la troupe pour rentrer dans l'état-major.

voir l'ordre de me rendre à Lyon pour coopérer aux grands travaux défensifs qu'on y voulait faire. Arrivé un des premiers je fus chargé d'une partie importante des fortifications ; j'avais toute la ligne entre le Rhône et la Saône. Quand arrivèrent des officiers supérieurs, on ne m'ôta pas cette direction, qui était en rapport avec leur grade. C'était pour moi une belle chance d'avancement : dans notre arme, tout ce qu'on pouvait désirer, c'était de rencontrer une chance, une occasion de montrer ce qu'on pouvait faire.

Le général Léri, notre chef supérieur, très redouté à cause de sa sévérité, avait approuvé mes dispositions ; il voulut m'en laisser tout le mérite.

— Comment avez-vous fait, me disait-on, pour charmer ainsi ce dur à cuire ?

— Je lui ai résisté.

Il avait, en effet, commencé par critiquer mon tracé ; je l'avais défendu avec convenance, quoique avec force, et le général s'était déclaré satisfait.

Le propriétaire du château de l'île Barbe, extrémité gauche de ma ligne, était extrêmement royaliste ; l'aînée de ses filles avait mis le feu au canon qui annonçait aux Lyonnais l'arrivée de M^{me} la duchesse d'Angoulême. Malgré cela je m'en étais fait des amis par les ménagements que je fis observer dans leur jardin, où l'on ne détruisit que ce qui était absolument nécessaire à l'établissement de nos batteries. Et, quoique j'eusse surpris ces demoiselles écrasant des violettes qui se montraient sur un parapet, je n'en respectai pas moins de beaux lys dont elles étaient fières. Je dinai un jour au château et, au dessert, elles eurent la malice de poser sur une assiette de bonbons qu'elles m'offrirent une grande fleur de lys, symbole du royalisme. Je la prends sans hésiter

et je la porte à ma bouche en disant : « Je voudrais les croquer toutes comme celle-là. » Ces dames ne se blessèrent point de ma franchise, elles en rirent.

Il y eut au château un grand repas donné aux autorités de la ville et du département (le propriétaire n'avait pas pu refuser le local). On avait arboré sur le toit un drapeau tricolore, qui fut oublié et resta flottant quand tout le monde se fut retiré, et qu'on eut fermé portes et fenêtres. Instruit de la chose, je courus à la ville prévenir de cet oubli le propriétaire, et lui dire que le drapeau serait enlevé le lendemain, dès qu'on pourrait entrer dans le bâtiment ; on n'avait nullement l'intention de le narguer. Il fut très sensible à cette démarche, qui ne contribua pas peu à me mettre bien dans ses papiers.

J'avais deux chevaux, l'un d'une souplesse admirable, allant partout au milieu des terres amoncelées, sur les banquettes les plus étroites, dans les broussailles et les fascines, sans s'effrayer de rien ; l'autre, excellent pour la fatigue, mais ayant peur de tout, des brouettes en mouvement surtout. C'était une bête peu commode pour un ingénieur. Aussi était-ce l'autre dont je me servais le plus ordinairement pour parcourir mes ouvrages, entre le Rhône et la Saône. Je l'ai vraiment regretté quand il a fallu m'en séparer.

Les musiques de la garde nationale et des régiments en garnison à Lyon venaient, de temps à autre, égayer nos travailleurs¹. On hissait des pavillons pour se saluer d'une redoute à l'autre. La population arrivait en foule.

¹ Un des bataillons de la garde nationale était commandé par le célèbre acteur Elleviou, qui avait quitté le théâtre depuis quelques années. Je me suis trouvé avec lui dans une même loge à l'opéra de Lyon. Il applaudissait fortement un acteur que nous aimions beaucoup. [Jean Elleviou de Rennes, 1771-1842, ténor fameux de l'Opéra-Comique, avait pris sa retraite en 1813. Ph. G.]

Ce fut pendant une de ces réjouissances, après la victoire de Ligny, que nous arriva, en juin, comme un coup de foudre, la terrible nouvelle de Waterloo, vague d'abord et si peu prévue qu'on n'y voulait pas croire ; elle ne se confirma que trop le lendemain.

Dès lors il n'y eut plus d'entrain parmi les travailleurs. Tout se ralentit. On continua cependant à se fortifier, parce qu'on était menacé d'une attaque des Autrichiens. Ils parurent, en effet, et il y eut quelques coups de fusil échangés entre les avant-postes ; mais une capitulation, amenée par les événements de Paris, empêcha les hostilités d'aller plus loin.

Le gouvernement avait envoyé dans les différentes parties de la France des Commissaires extraordinaires avec des pouvoirs très étendus. Celui qui était venu à Lyon, M. Pons de l'Hérault, avait adressé un rapport à l'Empereur, dans lequel il demandait pour moi le grade de commandant. C'était la conséquence de la bonne fortune qui m'avait appelé à diriger des travaux d'une grande importance. Les événements qui se précipitaient ne permirent pas de donner suite à ces propositions, et je restai capitaine, mais avec la croix de la Légion d'honneur.

Après la capitulation, nous nous retirâmes derrière la Loire, où se rassemblaient tous les débris de l'armée.

Nous y fîmes visite au brave et malheureux général Mouton-Duvernet, que des balles françaises devaient frapper, un mois plus tard, au mépris des conventions les plus saintes....

Au bout d'un certain temps, il ne resta plus que des officiers dans les postes qui leur étaient assignés. Les soldats partaient par centaines pour rentrer chez eux, sans attendre leur congé ou leur licenciement régulier.

La désorganisation était telle qu'on laissait faire. D'ailleurs, cela convenait fort aux Alliés, maîtres de la France.

Enfin le moment vint où les officiers eux-mêmes furent ou classés dans les nouveaux régiments, ou licenciés tout à fait, ou seulement mis à la demi-solde et en disponibilité. J'étais au nombre de ces derniers. Je m'acheminai donc vers le toit paternel, traînant par la bride mon second cheval boiteux d'un écart, et laissant un arriéré de 2 à 3000 francs qui ne m'a jamais été payé.

En repassant à Lyon, j'allai rendre visite à mes aimables royalistes. La première chose qu'elles firent, en me voyant, fut de me gronder de ce que je n'avais pas mis de cocarde blanche à mon chapeau.

— Vous savez bien, mesdemoiselles, qu'on ne met pas de cocardes aux chapeaux bourgeois (j'avais posé mon uniforme.)

— Vous en aviez bien de tricolores, il y a deux mois!

— C'est vrai, mais comme moyen de reconnaissance pour les sentinelles, qui ne devaient laisser entrer dans les ouvrages que ceux qui la portaient.

— C'est bon, c'est bon; nous en croirons ce que nous voudrons.

— La roue ayant tourné, me dirent-elles ensuite, nous pouvons maintenant vous offrir notre protection et nos services.

Je les remerciai, et me remis en route pour me rendre à Chambéry, et, de là, à Annecy, en passant par la route des Bourgeois et des Echelles.

Je passai quelque temps à Montrotier¹, près de mon père, et, sur la fin de l'année 1815, je vins à Genève, sans trop savoir ce que je ferais, mais à peu près décidé à quitter le service d'une puissance qui désormais m'était

¹ Château en Savoie, dont son père était propriétaire.

étrangère et qui marchait dans des voies que je ne pouvais pas approuver. Pendant une quinzaine de mois, je restai dans cette position, allant toucher ma demi-solde à Fernex. Le pasteur Martin était dans le même cas que moi, et nous avons plus d'une fois parcouru ensemble cette distance. Le pasteur renommé n'était alors qu'un simple capitaine d'infanterie, riant et plaisantant tout le long du chemin ¹.

Le gouvernement français avait, dans un but d'épuration, classé les officiers à la demi-solde en quatorze catégories, selon leur opinion politique plus ou moins prononcée. J'avais l'honneur de figurer dans la dernière, la plus mal notée. Je fus cependant compris dans un travail de réorganisation, et reçus une commission pour me rendre à Briançon, petite forteresse dans les Alpes. Je dus cet avantage (c'en était un alors) aux démarches de mes anciens chefs, qui s'intéressaient beaucoup à moi. Mais, pour rentrer ainsi en activité de service, il fallait se faire naturaliser.

Je ne le voulus pas, désirant rester dans ma patrie redevenue indépendante, pour m'y rendre aussi utile que possible. Je m'étais d'ailleurs ouvert une nouvelle carrière dans l'enseignement des mathématiques et des sciences militaires. J'envoyai donc ma démission, qui fut immédiatement acceptée, tant on était désireux de se débarrasser de ces maudits bonapartistes. On n'avait pas mis le même empressement à me répondre quand je ré-

¹ Le pasteur Martin, auteur des *Souvenirs d'un ex-officier (1812-1815)*, Paris et Genève, 1867. Le caractère gai de Martin est confirmé par les lignes suivantes que nous rencontrons à la fin de son livre : « Il m'est arrivé parfois de raconter tels ou tels incidents avec le sourire sur les lèvres, mais je sais que vous ne verrez point là un contraste avec ma vocation actuelle. Un peu d'enjouement et quelques traits humoristiques ne sont pas incompatibles avec la foi chrétienne. » Ph. G.

clamaïis ce qui m'était bien légitimement dû ; mes réclamations ont toujours été vaines ; je me suis lassé à la fin, et les ai envoyés promener.

Ma démission du service de France est du 17 février 1817. Un mois après, j'étais admis dans l'état-major du génie fédéral, à mon grade de capitaine. Je ne voulus point me prévaloir de mes études, de mon expérience acquise et d'une proposition à un avancement extraordinaire dont j'avais été l'objet¹, pour prétendre à un grade supérieur. Je me présentai et fus admis à mon grade actuel. L'état-major du génie était alors extrêmement restreint.

Mais une année après je fus nommé lieutenant-colonel du génie cantonal ; et, pendant deux ans, je me trouvais dans cette singulière position que, fédéralement, je ne portais que les épaulettes de capitaine, et que, rentré dans le canton, je reprenais celles du grade supérieur.

A la mort de mon père, qui eut lieu en 1837, je devins propriétaire du château de Montrotier. La difficulté de m'y transporter de Genève, et les ennuis que me donnaient les procès à soutenir dans ce pays de chicanes, me déterminèrent à vendre le château et le domaine quelques années après. Je fis alors l'acquisition d'une parcelle de terrain aux Contamines, où je fis bâtir la maison que j'y habite depuis 1845.

¹ Nous ignorons de quelle proposition il s'agit. Ph. G.

L'IMAGE VOILÉE

NOUVELLE

Il s'inclina sur la couche de la jeune mère, et un frémissement contenu secoua sa haute taille.

— Maria ! dit-il tout bas, et tout son étonnement ravi et son adoration reconnaissante tremblaient dans ce seul mot, qui venait de recevoir aujourd'hui même sa consécration par le miracle divin de la maternité, en élevant pour lui sa femme au rang d'une Madone.

Leurs sensibilités étaient si étroitement unies, que la jeune mère partagea l'émotion de son mari et leva les yeux vers lui avec l'abnégation de la femme qui est bienheureuse de sacrifier sa vie même pour le bonheur de l'homme élu.

Elle reposait, pâle et épuisée, le regard lointain, comme étranger au monde, car elle revenait des régions d'où nul retour ne sourit plus au voyageur, et elle gardait dans ses yeux l'étonnement sacré d'avoir eu la force de créer dans sa faiblesse, et de mettre un peu de vie dans le monde.

— Un fils, Gilbert ! murmura-t-elle, tout sera bien maintenant... peut-être....

Ses gestes avaient quelque chose de fervent et d'extatique, comme si elle grandissait au-devant de sa des-

tinée, et sentait qu'un charme maléfique, qui pesait sur leur bonheur, allait se dissiper entre eux pour toujours. Il inclina gravement la tête en signe d'assentiment.

Oui, leur union venait de recevoir sa vraie consécration, car quelque chose d'inquiétant planait jusqu'alors sur leur amour, comme sur toute félicité humaine édifiée sur le malheur d'un autre....

Et ils étaient tous deux de nature trop foncièrement noble pour ne pas en souffrir, comme d'une tache humiliante, mais l'impérieux amour les avait emportés par delà tous les obstacles, comme un pur-sang que sa race entraîne et qui brise toutes les barrières.... Mais voici que l'enfant paraissait, brisant de son petit poing fermé le joug de malédiction qui pesait sur eux. L'enfant !

Leurs regards se cherchèrent timidement par-dessus le berceau où reposait, dans l'insouciant sommeil des tous petits, leur bel amour qui avait pris forme humaine dans cette petite âme.

— Si *lui* le voyait reposer ainsi, dans son innocence, murmura la jeune femme, je crois que ce seul aspect désarmerait toute sa rancune.

Lui, c'était Patrice R., l'ami d'autrefois.... Ils parlaient très rarement de lui, comme si, d'un commun accord, ils se gênaient d'avoir infligé la pire infortune à l'homme auquel ils étaient redevables de leur bonheur.

— Et je crois, Maria, avoua son mari, d'une voix contenue, qu'il a éprouvé bien plus de regret que de rancune de ta perte, et qu'il l'éprouve encore.... Ah ! si je devais te perdre, moi !

L'homme frissonna, comme si un souffle d'air froid avait pénétré dans la tiède atmosphère de la chambre close.

Elle l'attira jusqu'à elle, d'un geste conciliant, et déclara d'une voix persuasive :

— Tu ne pourrais jamais me perdre entièrement, Gilbert, et *lui* ne posséda jamais mon être intime, quoique nous ayons été, pour un peu de temps, mari et femme selon le monde. Je n'étais qu'une enfant, lorsqu'on nous maria.

— Ma femme! fit-il en l'interrompant, comme si cette seule appellation expliquait et transfigurait tout. Puis ils se turent, les yeux dans les yeux, et ce fut comme une halte profonde où ils se reposaient dans le calme d'une félicité grave.

Voyant qu'elle paraissait épuisée par l'excès du sentiment, et retombait sur l'oreiller en fermant les paupières, comme éblouie par une lumière trop vive, il se dirigea sans bruit vers la fenêtre et son regard plongea dans la blanche splendeur du paysage hivernal, où le soleil errait sur des sentiers neigeux, en reflétant son éclat dans le prisme des glaçons et des fleurs de givre.... Les formes et les couleurs des choses inanimées réveillèrent si vivement l'artiste en lui, qu'il se sentit, dans la joie de la paix reconquise, dispos au travail. Il étira ses membres dans un désir d'activité, et ses mains se tendirent frémissantes au-devant du pinceau.

Comme il se dirigeait vers son atelier, sa femme entr'ouvrit ses paupières et dit tout bas, avec une douce exhortation dans la voix :

— Gilbert, tu as besoin de repos, car tu t'es surmené pour l'achèvement de ton dernier tableau. Repose à l'ombre de tes lauriers.

Il eut un petit rire incrédule :

— Reposer ! comment se reposer quand on a devant soi l'infini à explorer et toute la perfection à conquérir ? Songes-y, Maria, tu viens d'accomplir ton chef-d'œuvre, toi, en atteignant la cime de ton art de femme.... Dois-

je m'arrêter à mi-côte ? C'est mon tour maintenant de montrer ce dont je suis capable... l'art ne m'a pas dit son dernier mot. Je voudrais pouvoir créer un chef-d'œuvre vivant pareil à celui-ci, dit-il en s'inclinant vers l'enfant assoupi, comme pour puiser de la force et de l'inspiration dans sa contemplation.

Puis il se rendit dans son atelier. Dans la vaste pièce qui recevait la lumière d'en haut un clair feu de cheminée flambait, cependant que la blafarde clarté du jour d'hiver s'épandait sur d'innombrables toiles et esquisses représentant des scènes de la vie orientale, d'une somptuosité de nuances telle que les couleurs semblaient chanter un hymne d'allégresse. Mais le créateur de tout ce coloris paraissait sourd à son éclatante éloquence. Il était de ces natures d'artistes probes pour qui tout ce qu'ils ont atteint n'est plus que du passé, et qui regardent toujours devant eux, vers un idéal inaccessible, ne résidant pas dans l'éclat d'une gloire mondaine, mais dans la satisfaction intérieure de l'œuvre accomplie. Sa renommée comme peintre de l'Orient était déjà solidement établie, et ses *Fileuses à Bou-Saada*, sa *Halte de chameliers* à la lisière du Sahara, avaient porté son renom bien au delà des frontières de son pays. Son ambition l'entraînait plus haut encore, et le mystère de la physionomie humaine, avec ses charmes secrets, le séduisait infiniment. Mais tous ses vœux et tous ses efforts échouaient depuis quelque temps devant l'impossibilité d'achever certain portrait d'homme qu'il se plaisait à entrevoir dans sa perfection rêvée, comme l'apogée de son art. Il passa, aujourd'hui encore, impassible auprès de toutes ses toiles célèbres, sans même se laisser captiver par le contraste puissant qui éclatait si singulière-

ment entre la blancheur du froid blême qui régnait au dehors, et l'accablante chaleur qui se dégageait de son tableau le plus fameux : *Laghouat*. Le motif apparent en était une rue où de pauvres Sahariens se traînaient, écrasés par un soleil sans pitié, une rue bordée de maisons en boue séchée... mais le sujet véritable, c'était la chaleur, une chaleur si intense qu'elle semblait suspendre la respiration et la vie. Les damnés de cet enfer venaient de sortir des porches entre-bâillés, car le jour déclinait. Ils se rangeaient contre les murs ou s'accroupissaient à terre dans leurs burnous couleur de limon. Au fond se dressait un minaret, qui marquait la limite du « pays de la soif » dont Laghouat est l'extrême étape. L'effet était saisissant : la toile ne flamboyait pas, elle cuisait sourdement dans une ambiance saturée, et un air de flamme assombrie baignait toutes les figures.

Ce tableau lui avait attiré la faveur du monde et son superflu doré, mais il tendait surtout à sa propre approbation d'artiste, et celle-ci ne devait fleurir pour lui que sur un autre domaine.

Dans un angle de l'atelier, une forme carrée, enveloppée d'un linge blanc, faisait tache dans cette symphonie de couleurs. On eût dit un cercueil debout, recouvert de son suaire, et pour Gilbert M., cette forme blanche dissimulait en effet une chose morte à laquelle il avait espéré insuffler la vie merveilleuse de l'art.

Il s'effarait à la pensée de découvrir aujourd'hui cette image voilée, comme si elle dérobaient vraiment pour lui l'effroyable vérité dont la révélation jeta le jeune homme de Saïs dans une prostration telle qu'il ne put jamais plus sourire après en avoir soulevé le voile.

N'en serait-il pas de même pour le peintre de cette

image inachevée, qui était à l'origine de son bonheur d'homme, et de son infortune d'artiste ? En vérité, s'il lui était donné d'insuffler à ce portrait l'haleine de la vie, comme sa femme l'avait fait pour le nouveau-né, qui respirait dans son berceau sa félicité et sa gloire artistique auraient été parfaites.

Mais à quoi bon se consumer dans ce désir irréalisable ? Son destin semblait bien définitivement scellé, et ne l'avait-il pas forgé lui-même, dans la mesure où nous sommes les maîtres de nos passions, et nous laissons entraîner par elles ?

Le bonheur d'un autre était venu se briser à cette image voilée, et son art allait à son tour misérablement échouer devant cette même toile, à titre de revanche et selon la loi du talion.

Avec un geste brusque qui trahissait la colère de son impuissance, Gilbert arracha le voile qui dérobait depuis plus d'un an la funeste image à sa vue.... Il lui semblait qu'il devait se mesurer face à face avec un adversaire, avant de pouvoir reprendre possession de lui-même.... Mais à peine eut-il effleuré d'un regard le noble et impérieux visage dévoilé, qu'il reconnut son erreur.... Non, ce n'était pas là un ennemi. Cet homme planait très haut au-dessus des mesquines rancunes des hommes ordinaires.

Gilbert portait son pire adversaire dans son sein, avec l'inextirpable sentiment d'avoir infligé à cet homme d'élite une offense mortelle. C'est là qu'était l'écueil, sur lequel toutes ses ambitions venaient échouer comme des carènes vermoulues.

Il ressentit de nouveau très fortement le charme émanant de cette physionomie, qui lui avait inspiré jadis le violent désir de la fixer sur la toile, pour des temps indéfinis, afin que ni la maladie, ni la mort ne pussent plus

lui porter atteinte et qu'elle rayonnât pour l'humanité comme celle d'un précurseur sur les voies de la beauté. Et il y avait presque réussi !

Non, ce visage impérieux, au front d'intolérance, au regard tourné en dedans comme les regards des voyants, n'éveillait pas dans l'artiste ces vains remords qui sont la vertu des faibles, et que Gilbert dédaignait, mais le vigoureux repentir d'avoir fait à cet homme une blessure qui, par ricochet, saignait maintenant dans sa propre chair et menaçait de devenir mortelle à sa vocation, s'il s'entêtait à voir dans cet unique tableau le chef-d'œuvre rêvé, et à mettre sa plus haute ambition dans son impossible achèvement.

Que faire ? l'œuvre était déjà trop avancée et d'une ressemblance trop parlante pour qu'on pût la reléguer simplement dans un coin, ou la tourner contre la paroi, comme une pochade, mais d'autre part elle demeurait, en dépit de sa vérité, encore inanimée comme un paysage privé de soleil.... Il manquait aux lèvres qui s'entr'ouvraient, altérées de beauté, cette divine floraison de la bouche qu'est le sourire, et qui était chez ce modèle d'une attirance toute particulière.

Les yeux resplendissants, qui semblaient refléter la pureté immaculée des glaciers, étaient encore privés de l'étincelle sacrée qu'allume une haute pensée dans le regard humain.... Les boucles flottantes n'étaient pas encore gonflées par le souffle du vent qui les chasserait sur le front, pour laisser transparaître les hautes tempes où régnaient des pensées qui régissaient le monde.

Gilbert énuméra à cette heure, avec le coup d'œil sûr du critique, les qualités qui faisaient encore défaut à son tableau pour pouvoir, avec la perspective d'un succès, être exposé en public, mais il estimait assez justement sa

force créatrice pour savoir que quelques séances suffiraient à transformer cette image incomplète en un chef-d'œuvre.

Mais c'est là qu'il se heurtait à l'insurmontable récif : l'homme du portrait était le dernier dont il pourrait jamais obtenir la présence dans cet atelier, pour poser devant le peintre Gilbert M.

Gilbert demeura longtemps encore absorbé dans ses pensées devant l'œuvre inachevée, et la conscience d'une destinée irrévocable l'accablait de découragement.... Le passé le plus récent se déroula soudain à sa vue intérieure : non, Patrice R., l'ancien ami, le protecteur de Gilbert M., ne passerait jamais plus le seuil de sa maison, depuis que sa femme Maria avait reporté tout son amour sur le peintre, et que, placée par son noble époux, qui ne voulait pas retenir une femme à ses côtés contre son gré, devant un choix décisif, elle s'était prononcée pour le divorce avec l'un et l'union nouvelle avec l'autre.

Maria était encore très jeune quand on l'avait mariée au célèbre philosophe anglais beaucoup plus âgé qu'elle. Elle n'avait jamais éprouvé que de la vénération pour lui. Et quand Gilbert, dans tout l'épanouissement de sa belle virilité, et sans qu'il eût fait aucun effort pour la conquérir, la subjuga par le charme de son art, au cours des quotidiennes séances où il peignit son mari, la digue du devoir fut peu à peu submergée, puis envahie par le flot montant des sentiments tendres, et l'amour l'emporta, par delà le temps et les scrupules, vers le cœur d'un nouvel époux.

Patrice R. avait cédé la place avec générosité, et après une explication loyale entre les deux hommes, car la femme seule avait été la force agissante du drame, ils se séparèrent d'un commun accord, comme deux adver-

saires sur le champ d'honneur, après un duel sans effusion de sang.

Patrice savait que sa sérieuse Maria ne s'était pas dérobée aux devoirs conjugaux par simple caprice de femme, mais qu'elle avait agi sous l'impulsion souveraine d'un de ces irrésistibles amours basés sur les affinités électives. Il s'était soumis devant cette fatalité, et avait rendu la liberté à la jeune femme.

Comme il lui répugnait de mêler les tribunaux à une affaire d'ordre si intime et de transformer un conflit d'âme en banal fait divers, il évita toutes les poursuites juridiques, prit sur lui toute la charge, et se rendit à l'étranger. Il vint en Suisse pour y mesurer la hauteur des cimes éternelles et sonder la profondeur des glaciers....

Les nouveaux époux n'eurent plus de nouvelles de Patrice R. Seul, son nouveau livre sur les *Pierres de Venise* apporta dans leur retraite de bonheur, cachée à tout le monde, un écho de sa gloire grandissante et de sa mission de héraut dans le domaine de l'art.

Gilbert soupira. Ils avaient chèrement payé leur félicité par la perte de l'amitié d'un Patrice et il l'éprouvait doublement aujourd'hui devant ce tableau commencé qui ne recevrait jamais sa consécration.

Soudain il crut entendre un léger bruit de pas qui se rapprochaient, et il tressaillit, effaré : personne ne devait le surprendre dans la contemplation de cette toile.... Non ! Maria était retenue sur sa couche, et personne n'avait accès dans son atelier aux heures de travail.

Travailler !... L'unique labeur qui l'eût puissamment tenté à cette heure, consistait justement dans le modelé de ce visage, auquel il eût indiciblement aimé insuffler la vie, et qui le navrait par son actuelle insensibilité.

Mais toute réflexion était vaine et tout effort superflu.... Réduit à ses propres forces, il ne pouvait rien, absolument rien.... Il lui sembla qu'il était dorénavant, de par sa renonciation à l'achèvement de ce portrait, condamné pour toujours à la médiocrité.

Il laissa retomber le voile sur l'image, comme on recouvre pour la dernière fois la face d'un mort avant de la rendre à la terre, et comme il perçut dans les appartements de sa femme le léger vagissement de l'enfant, il se promit intérieurement de préserver, autant qu'il serait en son pouvoir, l'existence de son fils de la malédiction attachée à toutes les actions égoïstes qui détruiraient le bonheur d'un tiers, afin qu'une heure d'amer discernement, comme celle qu'il venait de vivre lui-même, fût épargnée à ses années de virilité.



... A la même heure, et tandis que les dernières rafales de l'hiver soufflaient en tourbillons sur les routes neigeuses du Nord, un voyageur solitaire longeait le quai des Schiavoni dans la lumière dorée qu'un précoce printemps faisait ruisseler sur Venise.

L'impérieux visage au front d'intolérance, au regard tourné en dedans, contemplait la mer et les lagunes, où les coupoles de San-Marco et de Santa-Maria della Salute s'élançaient légèrement, comme des dômes aériens, au-devant du soleil, tandis que la brume d'argent de leur enveloppe immatérielle réfléchissait tous les prismes de la lumière.

Il embrassa d'un regard de ferveur la ville éblouissante, dont les palais aux vives couleurs semblaient danser dans l'air chanteur, sur le tombeau des eaux miroitantes. La cité d'or et d'argent semblait une sirène, dont les blanches épaules émergeaient de la mer, étin-

celantes de gouttes d'eau, et qui nageait dans la lumière, en offrant voluptueusement sa gorge nue aux baisers des rayons flamboyants.

La haute stature du voyageur et son mobile visage étaient visiblement animés par les sublimes sensations que suscite l'aspect de cette ville unique, et tous les regards des passants se tournaient vers l'étranger aux boucles flottantes, qu'un souffle d'enthousiasme semblait soulever sur son front. Et pourtant cet homme, enveloppé dans une sombre houppelande de voyage, n'était pas de ceux que le monde appelle heureux, car il n'avait plus ni foyer, ni amour, et il avait éprouvé les pires trahisons dans les sentiments les plus sacrés, si bien qu'il pouvait écrire à Rossetti :

« J'ai souffert de l'amour d'une manière incommensurable.... Je suis aussi dégoûté d'être aimé que je le suis d'être détesté, car ceux qui m'aiment me comprennent aussi peu que ceux qui me détestent. Rien qu'une femme... mais je n'ai jamais pu obtenir le degré d'amour qui pourrait me faire plaisir et m'aider.... »

Ainsi songeait cet homme, mais nul aiguillon d'amertume n'empoisonnait sa blessure, il le sentait bien en ce matin bleu, en face de cette incomparable cité, qui devait de nouveau être sa consolatrice et qu'il saluait encore avec l'émotion de son adolescence.

Et celui qui savait regarder la beauté en face, d'un cœur si accessible à toutes les splendeurs de l'univers, n'était pas un infortuné, et quiconque cueillait sur le champ clos de ses plaies des roses pourpres pour son prochain était un favori des dieux....

Dans l'essor d'un coup de volonté supérieure, le voyageur s'éleva au-dessus de toutes les contrariétés de la destinée, et il s'estima encore privilégié au sein de cette

population frivole qui vivait au jour le jour, heureuse de quelques *soldi* qui lui suffisaient pour subsister. Il regarda vers San-Michele, où les sombres cyprès marquaient la frontière de la vie, car là-bas, dans l'étroit jardin clos qui s'élevait comme une île de paix au sein des flots mouvants, les silencieux cortèges funèbres qui longeaient les humides *calli* et passaient sous le Rialto dans des gondoles drapées de noir venaient aborder, lourds de fleurs, pour y chercher le dernier asile.

Là-bas, toute peine était abolie, toutes les haines et les rancunes abdiquaient devant la mort, et c'est dans un sentiment de conciliation que l'homme qui contemplait l'île du repos put penser aux êtres lointains devant lesquels il avait fui, pour ne pas projeter, par sa présence, une vivante ombre de reproche sur leur jeune félicité.

— Maria ! Maria ! dit-il lentement, et comme son regard se posait sur le dôme étincelant de Santa-Maria della Salute, on ne savait si sa parole était une salutation pour la Vierge immaculée, ou une pensée profane pour une femme regrettée.... Car un rayon de paix transfigura en cette minute la physionomie taciturne du penseur.

Puis il se dirigea d'un pas rapide vers un *vicolo* plein d'ombre, pour atteindre la Scuola San-Rocco, où les fresques du Tintoret l'attiraient puissamment à chaque voyage.

Comme il traversait les halles de la Confrérie de bienfaisance, transformée au cours des temps en musée du Tintoret, il se sentit subjugué à nouveau par l'audacieuse grandeur des tableaux de Jacopo Robusti, que l'on surnomma « le petit teinturier » à cause de la profession de son père.

Que de géniale hardiesse dans ces compositions, dont

le dessin rappelait Michel-Ange, et qu'elles dégageaient une forte impression dramatique de par la puissance du contraste des ombres et des lumières, accentué encore par la patine des siècles ! Il y avait quelque chose de prodigieux dans les dimensions colossales, qui enlevaient toute espèce de retenue au pinceau de l'artiste et l'entraînaient parfois à une certaine négligence d'exécution, mais le voyageur était un trop grand connaisseur d'art pour ne pas se délecter de nouveau au jeu des couleurs vraiment titianesques de son peintre de prédilection.

Et comme il se plongeait dans la contemplation d'un tableau biblique, il eut soudain, sans savoir pourquoi, et de par la grâce d'une inspiration supérieure, la souvenance lointaine d'un tableau inachevé... quelque part.... Et sa haine de toutes les choses incomplètes et médiocres lui révéla, dans l'éclair d'une sensation subite, le sentiment de malaise que devait éprouver un artiste consciencieux qui voit continuellement sous ses yeux une œuvre à laquelle il n'a pu prodiguer toute sa science, et qui est pour lui comme un ironique rappel de son insuffisance.

Le voyageur demeura longtemps encore absorbé dans sa contemplation fervente, et l'on eût dit qu'un esprit de mansuétude et de pardon descendait sur le rêveur des sublimes visions fixées aux murs, car, tout à coup, les étrangers qui visitaient les salles avec lui virent cet homme tirer sa montre, et l'interroger d'un air de profonde réflexion.... Puis, avec un geste spontané qui trahissait une grande et subite résolution, il s'élança dans la direction de la gare, suivi par toute l'invisible cohorte des bons esprits qui l'inspiraient....

Et le ciel de ses pensées était en ce moment plus lumineux encore que l'azur tiépolain qui s'étendait sur Ve-

nise comme une coupole de soie, et sa démarche était plus ailée que les essaims de pigeons qui s'élevaient sur la place Saint-Marc, radieux comme de palpitants messagers de paix....



... Une tempête soufflait sur la contrée. La puissante haleine du föhn annonçait la venue du printemps dans les pays du Nord.

Dans l'atelier de Gilbert M. un feu de cheminée égayait de sa lueur pourprée l'intimité de la pénombre qui remplissait la pièce. Le peintre venait de déposer sa palette avec un geste de découragement, et il considérait d'un œil critique et mécontent l'image esquissée, qui ne venait pas à son gré sous son pinceau : c'était un paysage d'hiver, dénudé d'air et de lumière....

La porte s'entr'ouvrit doucement et sa femme, le petit sur ses bras, vint lui offrir comme chaque soir le baiser nocturne de l'enfant, car c'était l'heure du sommeil. Il s'inclina profondément sur le nourrisson, et lorsqu'il releva la tête, son regard s'arrêta sur le beau visage de madone de sa femme, et leurs yeux se saluèrent dans une muette communion par-dessus la tête de l'enfant. Puis la jeune femme jeta un regard de curiosité sur le chevalet, mais il l'avait devancée, et retourna l'esquisse d'une main brusque, en disant évasivement :

— Ce n'est rien... rien....

Comme Maria vit qu'il regardait au loin, elle chercha du regard à travers l'atelier quelque œuvre nouvelle, et ses yeux se fixèrent sur l'image voilée, qui éclatait toujours dans sa blancheur, comme une surface morte dans l'angle obscur. Et comme son mari se détournait, péniblement frappé, elle pâlit.... Le passé était donc tou-

jours vivant, puisqu'il rejaillissait encore sur le présent, comme le rappel d'un rêve inaccessible....

Un coup de vent passa sur la maison, hurlant et gémissant comme une bête blessée.... A ce moment on frappa discrètement à la porte de l'atelier. C'était à l'entrée de plain-pied qui ouvrait sur la rue. Maria disparut d'un pas furtif, derrière la portière qui conduisait à l'appartement intérieur.... Gilbert hésita.... Qui pouvait bien venir le visiter à cette heure crépusculaire et tourmentée ? Il n'attendait personne et les visiteuses mondaines lui étaient importunes.

On frappa une seconde fois, avec une légère impatience ou la crainte de trouver la porte close. Gilbert regarda cette porte, avec l'étrange pressentiment que sa destinée allait dépasser le seuil dès qu'il l'entr'ouvrirait. Mais quel destin ? Il eut peur de l'hôte mystérieux....

Puis sa main saisit le loquet et ouvrit....

Une figure sombre pénétra si brusquement dans la pièce qu'on eût dit qu'un coup de vent la poussait en avant d'une main violente, comme pour abolir toute velléité de recul ou d'hésitation.... Une houppe de tempête enveloppait la haute stature, et d'un geste hardi le visiteur écarta le capuchon de son manteau : un visage impérieux au front d'intolérance et au regard tourné en dedans rayonna d'une pâleur mortelle, dans une toison de boucles grisonnantes qui encadraient comme une crinière cette tête royale. Gilbert avait reculé et, incapable de prononcer une parole, il s'écarta pour livrer passage à cet hôte presque divin pour lui....

Ni l'un ni l'autre ne dit une parole, car tous deux savaient déjà ce que signifiait cette rencontre, et Gilbert frémissait comme à l'accomplissement d'un miracle, de-

vant la beauté de l'acte de cet homme.... C'était donc là sa revanche ! Des dieux seuls, ou un Patrice R. pouvaient imaginer de telles représailles !

Silencieusement, l'hôte était entré, silencieusement il prit la place accoutumée des modèles sur la petite estrade, comme jadis, et retrouva fidèlement l'attitude du portrait inachevé. Puis il persista dans son mutisme, attendant patiemment la bonne volonté et l'inspiration de l'artiste. Car il n'y avait ici, en présence l'un de l'autre, qu'un peintre et son modèle ; il ne s'agissait que d'une séance de peinture, et il n'y avait pas de paroles à perdre.... La situation était clairement établie.

Gilbert rendit à son hôte, les petits services indispensables. Nul ne parla, mais le silence était plein de voix, quand le peintre retira d'une main fiévreuse l'image voilée de l'angle obscur, pour la placer en pleine lumière, sur son chevalet. Puis, dans la disposition d'esprit d'un officiant montant à l'autel, il arracha le voile, et se mit à l'œuvre si longtemps désirée.

Tout d'abord le pinceau frémit entre ses doigts, mais quand le merveilleux silence persista, et que nulle parole profane ne troubla la divine tranquillité, une inspiration supérieure s'empara de l'artiste, comme si un ange descendait vers lui pour une annonce.... Et il peignit comme on prie : avec toute son âme... longtemps... longtemps....

Lorsqu'il fut fatigué et que le pinceau tomba de sa main, son hôte se leva sans une parole, s'enveloppa de nouveau dans sa houppelande, laissa retomber son capuchon sur ses yeux et s'approcha de la porte.... Gilbert l'avait devancé et l'ouvrit toute grande devant lui, et, sans une parole, comme il était venu, l'homme sombre se glissa dehors, dans un coup de vent....

Le jour suivant, à la même heure, et de la même manière les mêmes rites s'accomplirent de nouveau, avec les mêmes particularités. Le silence ne fut troublé par aucune parole.... Le peintre travailla avec une ardeur sacrée, et chaque coup de pinceau le rapprochait de l'achèvement de son tableau. Il s'était arrangé de manière à n'être dérangé par personne au cours de ces heures, et Maria même n'osait pas dépasser le seuil de l'atelier durant les séances. Et cependant la jeune femme se sentait aussi émue que si l'on célébrait un office divin dans la chambre voisine, et que les deux hommes les plus proches de sa vie y tinssent chacun un rôle solennel....

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, jusqu'au soir où Gilbert, après un labeur acharné de plusieurs heures, s'arrêta devant son chevalet, avec un profond soupir de délivrance, et contempla son œuvre avec ravissement. Car ses regards avaient beau errer du modèle au portrait et du portrait au modèle, il ne remarquait plus aucune différence entre eux : il avait vraiment réussi à fixer sur la toile Patrice R. tel qu'il vivait, car, bien que le portrait demeurât muet, il était d'une ressemblance si parlante qu'il devait susciter chez le spectateur le sentiment de la vie. Gilbert ne prononça pas une parole, la condition du silence tacitement posée avait été si inflexiblement observée entre les deux hommes, au cours de ces séances, que le peintre aurait cru commettre un parjure s'il avait, par un seul mot de reconnaissance, profané entre eux le grand silence sacré. Et Patrice R. sentit que, par sa seule présence, une œuvre venait de trouver ici son couronnement, et que le cœur d'un artiste palpitait d'allégresse devant son rêve réalisé : son but était atteint.

Ce fut là toute la vengeance de Patrice R.

Il se leva lentement de son fauteuil, mais n'accorda pas un regard au portrait qui, pour des temps indéfinis, léguait fidèlement ses traits à la postérité. Il serra son manteau plus étroitement autour de ses épaules et s'approcha de la porte, sans prêter l'attention à la profonde révérence qui inclinait chaque soir le front de Gilbert sur son passage, comme devant une majesté....

Quand la porte s'ouvrit, une violente odeur de violettes pénétra dans l'atelier, comme si le printemps se tenait sur le seuil.

L'élan au dehors de Patrice R. en fut retardé d'une minute : Maria était debout devant lui et lui tendait silencieusement son enfant.... Le petit riait en offrant au fugitif une botte de violettes. Son rire résonnait dans le grand silence comme le gazouillis des oiseaux au nid....

Patrice se pencha rapidement sur l'innocente petite tête, l'embrassa comme on cueille une fleur au passage quand le printemps revient, et, serrant dans sa main le muet hommage des violettes, il se précipita dans la nuit printanièrement lumineuse....

L'image voilée, ainsi achevée, porta le renom de Millais bien au delà des frontières de son pays, et l'acte de Ruskin, qui fut pour l'humanité un précurseur de beauté, reste gravé dans le livre d'or où Dieu lui-même enregistre les belles actions humaines.

Ermitage de Beckenried, 1914.

ISABELLE KAISER.



VERS LE PAPE ÉTRANGER

M. Melchior de Vogüé, l'éminent écrivain dont les lettres françaises déplorent encore la perte, se promenait un jour dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. Contemplant les 263 médaillons qui se déroulent le long de la frise, au-dessus des colonnes, et qui contiennent les effigies de tous les papes à partir de saint Pierre, il observait que, après le portrait de Léon XIII, le dernier pape alors vivant, il restait encore 25 places à remplir :

« Elles sont creusées d'avance dans le marbre, écrivait-il ; loges vides qui attendent leur hôte. Mon regard errait sur ces trous noirs, cherchant à deviner l'histoire qu'ils déroberont, histoire voilée à nos yeux, déjà écrite quelque part. Quelles figures surgiront sur ce mur ? Vraisemblablement elles ne seront pas toutes italiennes ; la coutume récente (?) qui restreint à l'Italie le choix des conclaves n'aura plus de sens dans le catholicisme élargi, le trône pontifical redeviendra, comme autrefois, un siège accessible à tout l'épiscopat, sans acception de races ni de pays. Un des prochains médaillons recevra donc un pape étranger, un pape allemand, slave, anglais, un américain peut-être. »

Depuis bientôt trente ans qu'il écrivait ces lignes, l'hypothèse qu'émettait M. de Vogüé a fait de grands pas

vers sa réalisation. Si elle pouvait paraître hasardée il y a quelques années, elle ne l'est plus aujourd'hui et la perspective, la possibilité d'un pape non italien est envisagée couramment dans le monde catholique. On dirait même que le saint-siège, poussé par un secret et obscur instinct, s'efforce d'en hâter l'accomplissement. Dans ses dernières promotions cardinalices, qui remontent au consistoire du mois de mai écoulé, le pape Pie X a fait à l'élément étranger une part inaccoutumée, une si large part que, actuellement, le chiffre des cardinaux étrangers dans le sacré collège contre-balance presque celui des cardinaux italiens ; ceux-ci, en effet, ne sont que 34 contre 32 étrangers. Que l'un ou l'autre cardinal italien vienne à mourir et les étrangers se trouveront dans le sacré collège en nombre égal aux Italiens, ce qui ne s'est pas vu depuis de longs siècles. Il est donc évident que nous assistons à une lente évolution du siège apostolique, évolution dont le terme final sera la prise de possession de la papauté par un cardinal non italien.

Pour mieux comprendre l'évolution qui est en train de s'accomplir, il est nécessaire de remonter en arrière et de s'expliquer comment s'est établie la tradition des papes exclusivement italiens, tradition qui dure d'une façon ininterrompue depuis bientôt quatre siècles.

Constatons en premier lieu que l'usage de conférer la papauté à des cardinaux italiens ne fut jamais observée d'une façon régulière, soit aux premiers temps du christianisme, soit dans le cours du moyen âge. Dans les huit premiers siècles de l'ère chrétienne, le pape n'était point pris exclusivement dans le clergé romain et italien : on compte, en effet, parmi les premiers successeurs de saint Pierre, jusqu'au huitième siècle, une vingtaine de pontifes

d'origine orientale, Grecs ou Syriaques. A partir du huitième siècle, les papes non italiens deviennent plus nombreux encore. Depuis la fin du dixième siècle jusqu'à la fin du treizième, avant l'établissement de la papauté à Avignon, la France a donné 10 papes à l'Eglise : Sylvestre II, Léon IX (d'origine alsacienne), Etienne X, Nicolas II, Urbain II, Calixte II, Urbain IV, Clément IV, Martin IV, Innocent V (né dans la Tarentaise). A ces 10 papes il faut ajouter toute la série des papes d'Avignon, qui sont au nombre de 7 (j'en supprime les noms). Les papes d'origine allemande sont au nombre de 5. On compte en outre 4 Espagnols, parmi lesquels les deux Borgia, Calixte III et Alexandre VI ; un pape anglais, Adrien IV ; un hollandais, Adrien VI, soit en tout une cinquantaine de papes d'origine étrangère sur les 264 successeurs de saint Pierre ¹.

Le dernier étranger qui ceignit la tiare fut, je l'ai dit plus haut, le Hollandais Adrien VI (l'ancien précepteur de Charles-Quint), qui fut élevé au souverain pontificat en 1522. A la mort de Léon X ² Adrien VI ne régna que vingt mois, et à partir de son pontificat tous les papes qui se sont assis sur la chaise de saint Pierre appartiennent

¹ La dernière *Gerarchia cattolica* (ou *Annuaire pontifical*) de Pie X porte le nombre des papes non pas à 263, qui était le chiffre admis sous Léon XIII, mais à 259, y compris Pie X. On a supprimé ces derniers temps de la liste des papes quatre papes du X^e, du XI^e et du XIV^e siècle, parce que la régularité de leur élection et de leur succession est mise en doute par de nombreux historiens. Ces papes, qui figuraient encore il y a quelques années dans la chronologie officielle des pontifes romains, sont considérés aujourd'hui comme des antipapes.

² Dans le conclave de 1522 le cardinal Schinner, notre compatriote, eut des chances sérieuses d'arriver à la papauté. Aux premiers scrutins il obtint presque autant de voix que le futur Adrien VI. Ce fut le parti français, représenté par le cardinal Farnèse (plus tard Paul III), qui fit échouer sa candidature et assura l'élection d'Adrien VI.

ment à la nationalité italienne. Comment s'expliquer une tradition aussi longue et aussi constante, alors que, dans les siècles passés, et notamment durant la période du moyen âge, il n'était pas rare de voir des papes de nationalité étrangère, français, allemands, espagnols, arriver au souverain pontificat ? C'est dans les vicissitudes et les transformations du pouvoir temporel des pontifes romains qu'il faut chercher l'explication de ce changement. Tant que ce pouvoir n'eut qu'une existence troublée et précaire, tant que la domination temporelle du pape dans la ville éternelle fut en butte à des attaques d'ennemis de toute sorte, barons romains, princes italiens, rois de France ou empereurs d'Allemagne, la tradition des papes italiens ne put s'établir d'une façon régulière et définitive et subit de continuels accrocs. L'élection des papes de cette époque subissait forcément des influences étrangères qui aboutissaient souvent à la nomination de papes non italiens, surtout quand l'élection du pape se fit par l'institution régulière des conclaves dans le cours du XIII^e siècle.... Mais, à partir du XVI^e siècle, une profonde transformation s'accomplit dans les conditions du pontificat romain ; le pouvoir temporel des papes, à dater de cette époque, est fortement assis et définitivement constitué. L'Etat pontifical devient l'un des Etats régulièrement établis de la péninsule, au même titre que la république de Florence, la république de Venise ou le duché de Savoie. Le pape a sa place désormais dans la « constellation » politique italienne, place que personne ne lui dispute plus. Il n'est pas seulement, selon la doctrine catholique, le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Eglise universelle ; il est aussi — et quelquefois même surtout — le roi d'un Etat fortement constitué pour l'époque : il est le prince italien sinon le plus puis-

sant, tout au moins le plus considéré et le plus en vue. On s'explique donc qu'à partir de ce moment la tradition des papes exclusivement italiens se soit établie d'une façon constante et définitive. On n'aurait pas admis, ou tout au moins on aurait difficilement compris qu'un pape de nationalité étrangère fût appelé à gouverner un Etat qui faisait partie intégrante du système politique établi alors en Italie. Un certain équilibre tendait pour la première fois à se constituer non pas seulement dans la péninsule, mais dans l'Europe elle-même ; ce sont les commencements et comme l'essai timide de l'équilibre européen actuel, qui est présentement la loi de la politique internationale. Or la nomination d'un pape étranger, d'un Français, d'un Allemand ou d'un Espagnol, aurait porté une atteinte très grave à cet équilibre en risquant de faire entrer le souverain de l'Etat romain dans des combinaisons d'alliances qui eussent amené des perturbations profondes dans le système politique de la péninsule. On s'explique donc que, à partir du XVI^e siècle le choix des conclaves se soit porté exclusivement sur des papes de nationalité italienne ; des raisons de convenance, des nécessités politiques de premier ordre suffissent largement à expliquer l'origine de cette tradition qui s'est perpétuée sans interruption aucune durant quatre siècles.

La chute du pouvoir temporel en 1870 et l'installation de la capitale italienne dans la ville des papes lui ont porté un premier coup dont elle aura sans doute peine à se relever. Le pape a cessé d'être aujourd'hui le prince italien des quatre derniers siècles. Dépouillé de sa souveraineté terrestre, il n'est plus que le hiérarque suprême, le chef de l'Eglise catholique. L'Etat romain a été sécularisé et laïcisé comme l'ont été toutes les

autres souverainetés religieuses, les évêchés et les abbayes : le pape ne réunit plus sur sa tête les deux pouvoirs. Mais en même temps qu'elle accuse le caractère exclusivement spirituel de ses fonctions, la dépossession qu'a subie la papauté supprime la nécessité de lui conserver une empreinte italienne. Redevenu un pouvoir purement religieux, il n'y a plus aucune raison pour que ce pouvoir soit confié à des mains exclusivement italiennes. Cette transformation est d'autant plus nécessaire qu'elle coïncide avec une évolution générale des conditions de la société moderne, avec ce qu'on pourrait appeler une rénovation de l'univers. Les distances sont supprimées : il s'établit comme un rapprochement et une compénétration de tous les peuples et de toutes les races. Les catholiques admettent eux-mêmes difficilement que la papauté continue à rester la propriété exclusive d'une nation et d'une race. Mais il y a plus. Au moment où se fonda définitivement la tradition des papes italiens, l'extension du catholicisme était bornée aux limites de l'Europe ; et précisément à ce moment-là surgit le protestantisme qui détacha de l'unité romaine plusieurs des grandes nations du continent : l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, etc. Pendant les deux siècles qui suivirent la Réforme on put croire que la domination du catholicisme allait se limiter aux nations latines, parmi lesquelles l'Italie, au point de vue religieux, conservait une place prépondérante. Depuis lors, de grands changements sont survenus, spécialement dans le cours du dix-neuvième siècle. L'Eglise romaine a réparé en grande partie les pertes qu'elle avait subies aux époques précédentes. Non seulement en Europe elle tend à reconquérir et elle a déjà reconquis partiellement les grands Etats protestants et anglo-saxons, l'Allemagne,

l'Angleterre, mais dans les nouveaux continents elle a prodigieusement étendu le cercle de son action et de son influence. Aux Etats-Unis, le chiffre des catholiques s'élève en ce moment à près de 16 millions et ils sont actuellement dans la grande république américaine, en regard de l'émiettement du protestantisme, la confession chrétienne la plus nombreuse et la plus fortement constituée, grâce à l'esprit de discipline de l'Eglise romaine. Le développement inattendu de l'Amérique du sud a eu pour résultat d'accroître sensiblement le chiffre des catholiques dans cette partie du nouveau monde, et même en Australie le catholicisme a fait de tels progrès que ses adeptes s'y élèvent en ce moment à plus d'un million. Les derniers choix cardinalices de Pie X attestent l'importance qu'a prise le catholicisme dans ces nouveaux territoires. Les Etats-Unis possèdent actuellement trois cardinaux, les évêques ou archevêques de New-York, Baltimore et Boston; le Canada en possède un, l'archevêque de Québec, et un aussi l'Amérique du sud dans la personne de l'archevêque de Rio-de-Janeiro. Les deux Amériques sont donc en ce moment représentées par cinq membres dans le collège cardinalice : c'est là le signe le plus visible et le plus frappant de la transformation qui est en train de s'accomplir au sein du catholicisme. L'élément anglo-saxon qui, depuis la Réforme, n'avait joué dans l'Eglise romaine qu'un rôle très effacé, tend à y reprendre une place prépondérante. Les catholiques allemands, anglais, américains sont actuellement une des portions les plus vivantes, un des éléments les plus actifs et les plus prospères du troupeau de l'Eglise. Et cette ascension du catholicisme chez les peuples anglo-saxons coïncide précisément avec sa décadence, tout au moins partielle, chez

les nations latines. On sait l'état lamentable auquel il est actuellement réduit en France par suite de l'hostilité des pouvoirs publics ; en Espagne, malgré ses longues et fortes traditions, il ne fait présentement que végéter, et dans l'Italie elle-même, qui est la résidence de la papauté, les catholiques sont bien loin d'occuper la place à laquelle leur donnerait peut-être droit leur importance numérique.

Or il est impossible que cette transformation générale qui s'accomplit présentement dans les positions de l'Eglise catholique et que je viens à peine d'esquisser ne fasse pas sentir à la longue son influence dans l'élection du pape. C'est une nécessité pour la papauté de se *désitalianiser* si elle veut s'adapter aux conditions nouvelles des temps. La poussée de l'élément étranger sur le terrain ecclésiastique à Rome se fait toujours plus forte et plus marquée et le moment approche où elle finira par éliminer, partiellement tout au moins, l'élément italien de l'administration supérieure de l'Eglise. C'est la conséquence nécessaire et logique de l'évolution multiforme de la société civile et religieuse. L'Eglise catholique revient ainsi à ses origines ; catholique veut dire universel et l'un des caractères les moins contestés de l'Eglise romaine est précisément sa prétention justifiée à constituer une société cosmopolite et internationale, embrassant toutes les races et tous les pays.

La seule raison qu'on puisse invoquer aujourd'hui en faveur de la tradition qui n'admet que des papes italiens, c'est que cette tradition existe depuis plusieurs siècles et que, à Rome, on est éminemment conservateur. Mais « possession ne vaut titre » que jusqu'à un certain point. Nous venons de montrer que la tradition des papes exclusivement italiens, si elle a pu trouver sa

justification dans les conditions antérieures de la papauté, n'a plus aucune raison d'exister, ces conditions ayant subi une transformation radicale.

Il y a un autre argument qui milite contre le maintien de cette coutume et c'est à mon avis le plus fort et le plus saisissant qu'on puisse faire valoir. Je le développerai brièvement.

La situation où se trouve actuellement le chef de l'Eglise catholique dans Rome, devenue capitale de l'Italie une et résidence de la monarchie de Savoie installée au Quirinal, n'a presque pas d'analogie dans l'histoire et, pour en retrouver l'équivalent, il faut remonter à la courte période qui suivit l'établissement définitif du christianisme dans la Ville éternelle et précéda la fondation de Constantinople. Il y eut un moment en effet où le chef de l'Eglise chrétienne se trouva face à face dans Rome avec l'empereur. Mais ce moment fut de brève durée, puisque, à partir de l'exode de Constantin sur les rives du Bosphore, le pape n'eut plus de concurrents de sa toute-puissance et resta seul à Rome. Depuis lors, c'est-à-dire depuis le quatrième siècle, la domination religieuse et civile des pontifes romains a pu être contestée ou souffrir des atteintes de toute sorte, le pape a pu à plus d'une reprise être contraint à la fuite ou à l'exil : chaque fois qu'il rentrait à Rome, sa résidence séculaire, il s'y retrouvait le chef unique et n'ayant devant lui qu'une Italie morcelée et divisée. Le 20 septembre 1870 a ouvert une phase nouvelle et sans précédent dans les conditions de la papauté. Pour la première fois, dans le cours de sa longue histoire, la papauté a vu s'établir à ses côtés et en face de sa résidence traditionnelle du Vatican le chef d'une dynastie tenant sous sa main une Italie centralisée et unifiée. Le monde

catholique a pu accepter ou tolérer la tradition des papes italiens parce que le système des grandes nationalités ne s'était pas encore établi et que le jour où il a prévalu, l'Italie n'était qu'une nation faible et morcelée en plusieurs Etats. Mais aujourd'hui que l'Italie est devenue un grand Etat unifié au même titre que la France ou l'Allemagne, qu'elle aspire légitimement à jouer un rôle de premier ordre dans le domaine de la politique internationale, on voit les inconvénients de toute sorte que présente la nomination constante de papes italiens. Supposez que les papes aient continué de résider à Avignon jusqu'au jour où l'unité capétienne a été définitivement et fortement constituée, par exemple jusqu'au règne de Louis XIV : les autres nations auraient-elles toléré à la longue que le chef de l'Eglise catholique résidât en terre française avec toutes les apparences d'un vasselage vis-à-vis des rois de France ? Evidemment non. Or, il se passe en ce moment quelque chose d'analogue à Rome. C'est la première fois, je le répète, que le pape se trouve résider dans la Ville éternelle en ayant en face de lui le souverain de l'Italie transformée en grand Etat centralisé et devenue l'une des premières pièces de l'échiquier romain. Et ce qui ajoute à la gravité de cet événement historique, c'est qu'il coïncide avec un autre fait d'égale importance, le réveil en Europe de l'esprit nationaliste. Il est très curieux de constater que la constitution des grandes nationalités européennes ait abouti précisément à accentuer l'antagonisme entre les peuples, et à imprimer au patriotisme un caractère sauvage et farouche, inconnu jusqu'ici. Or, étant donné cet état d'esprit, qui est universel, comment les peuples catholiques ou même les Etats protestants et orthodoxes qui possèdent des sujets catholiques pourront-ils supporter à la

longue la situation qui s'est créée à Rome depuis le 20 septembre 1870, c'est-à-dire la présence simultanée dans la Ville éternelle du pape et du roi d'Italie, du chef de l'Eglise universelle et du souverain d'un grand Etat? Jusqu'à présent cette situation était tolérable pour les nations étrangères parce que la papauté se trouvait en conflit ouvert avec la monarchie de Savoie et que les protestations du pape contre un état de choses qu'il avait dû subir sans l'accepter constituaient une garantie de son indépendance morale et spirituelle. Mais si ces protestations venaient à cesser, si, comme nous en apercevons aujourd'hui de nombreux symptômes, un certain rapprochement tendait à s'établir entre le pape et le roi d'Italie, un tel état de choses n'autoriserait-il pas de la part des catholiques et des gouvernements intéressés un certain soupçon de connivence entre les deux souverains, celui du Vatican et celui du Quirinal? Ne pourrait-on accuser le chef de l'Eglise de mettre par entraînement de patriotisme ou nécessité de cohabitation la haute influence morale dont il dispose au service des influences italiennes? Et déjà cette accusation ne se fait-elle pas jour dans certains journaux français à propos de la question du protectorat des missions? Cette accusation n'est peut-être pas justifiée en ce qui concerne le pape lui-même, mais elle l'est certainement en ce qui regarde certains dignitaires italiens de l'Eglise catholique. Du reste, pour que ces influences italiennes se fassent sentir dans l'Eglise, il n'est même pas nécessaire que le pape se réconcilie officiellement avec le roi d'Italie. Leur entrée en jeu s'explique naturellement par le fait que tous les postes de l'administration centrale de l'Eglise, y compris la charge la plus élevée, celle du souverain pontificat, se trouvent entre les mains de personnages italiens, quⁱ

presque tous sont des patriotes sincères et dévoués à leur pays. Il est inévitable que dans certaines questions où ils sont appelés à faire valoir leur action, celle-ci s'exerce dans le sens de leurs intérêts nationaux et patriotiques, comme c'est le cas, par exemple, pour les missions en Orient et en Extrême-Orient. Or, les catholiques et les gouvernements qui possèdent des sujets catholiques ne pourraient que se sentir froissés et atteints dans leurs droits et leurs intérêts s'ils voyaient la papauté, puissance éminemment internationale, se laisser entraîner dans l'orbite de l'Italie et favoriser celle-ci au détriment des autres pays. Pour couper court à ce danger, il n'y a qu'un moyen, c'est de rompre la tradition des papes italiens et de faire asseoir sur la chaise de saint Pierre un pape qui, quoique résidant à Rome et servi par une administration italienne, saura cependant résister aux séductions du patriotisme et réagir contre le courant d'*italianità* actuellement tout-puissant dans les hautes sphères ecclésiastiques romaines. Voilà ce que pensent beaucoup de catholiques étrangers, ce que quelques-uns même commencent à dire ouvertement, et voilà ce qui, dans un terme plus ou moins rapproché, doit conduire nécessairement à l'élection d'un pape étranger. L'unification de l'Italie et l'installation de la capitale à Rome doivent avoir pour résultat fatal d'accentuer le caractère international de la papauté et de la forcer à se désitalianiser. Je ne crois pas qu'une réconciliation en règle s'accomplisse jamais entre le pape et le roi d'Italie. Mais, même si cette entente formelle entre le Vatican et le Quirinal venait à se réaliser, elle ne serait qu'un fait transitoire et passager et elle provoquerait inévitablement de la part des peuples catholiques une prompte réaction qui hâterait peut-être l'élection du pape étran-

ger et ce qu'on appelle la « désitalianisation » de l'Eglise. Cette « désitalianisation », passez-moi le terme barbare, commence déjà, du reste, dans une certaine mesure. De plus en plus l'élément étranger reprend sa place dans l'administration de l'Eglise, les prélats non italiens qui résident à Rome et qui remplissent des fonctions ecclésiastiques deviennent chaque jour plus nombreux et le pape lui-même est entré dans cette voie en conférant la pourpre à un grand nombre de prélats et d'évêques étrangers qui, aujourd'hui, contre-balancent presque l'élément italien dans le sacré collège. Le terme dernier et fatal de cette évolution sera la nomination d'un pape étranger.



Verrons-nous se réaliser cette éventualité déjà dans le prochain conclave ? Bien qu'on ne puisse l'exclure absolument, il y aurait cependant des raisons d'en douter. La tradition des papes italiens, comme je l'ai montré, est fortement ébranlée, mais peut-être n'est-elle pas destinée à disparaître dans un délai aussi rapproché. Dans une seule hypothèse on aurait chance de voir un cardinal étranger recueillir la succession de Pie X, c'est celle où le conclave se tiendrait à l'étranger. Mais en dehors de cette éventualité, assez peu probable dans l'état actuel de l'Europe, on pourrait presque parier que le successeur de Pie X appartiendra encore à la nationalité italienne. Une autre raison, indépendamment de la force de la tradition, milite en faveur de cette probabilité d'un futur pape italien. C'est que les questions de caractère exclusivement politique et national ne joueront qu'un faible rôle dans le prochain conclave. Elles avaient exercé au contraire une influence décisive dans le conclave de 1913, d'où sortit l'élection du cardinal Sarto, ce qui s'expliquait

par la tendance du dernier pontificat. La politique de Léon XIII et du cardinal Rampolla, qui s'inspirait d'une sorte d'impérialisme religieux, visait à rendre à la papauté sur le terrain international le rôle de premier ordre qu'elle avait joué dans les siècles d'or de son histoire. Léon XIII, obsédé par l'idée de faire capituler l'Italie et de l'obliger à lui restituer Rome, n'avait pas hésité à prendre parti entre les deux groupements d'alliances qui divisent l'Europe affichant des sympathies non dissimulées pour l'alliance franco-russe et déclarant une guerre à outrance à la Triplice, notamment à l'Italie et à l'Autriche. Cette attitude de la diplomatie pontificale durant le pontificat de Léon XIII devait fatalement avoir sa répercussion sur le conclave qui se réunit à sa mort. La question qui se posa alors fut de savoir si les cardinaux mettraient la tiare sur la tête d'un pape qui continuerait cette politique, ou donneraient leurs voix à un candidat décidé à restreindre le rôle de la papauté à des proportions plus modestes et à se confiner dans une complète neutralité internationale. Le *veto* de l'empereur d'Autriche qui empêcha l'élection du cardinal Rampolla fit pencher la balance en faveur de ce dernier parti et entraîna l'élection du cardinal Sarto. Durant son pontificat, qui dure déjà depuis onze ans, Pie X a eu d'autres visées et d'autres préoccupations que Léon XIII. La grande diplomatie a été le dernier de ses soucis ; il s'est occupé principalement à renforcer la discipline ecclésiastique, à concentrer les forces catholiques sur le terrain exclusivement religieux et surtout à faire la guerre aux doctrines suspectes et à exterminer l'hérésie moderniste. Mais dans l'exécution de cette dernière partie du programme pontifical n'a-t-on pas quelquefois dépassé la

mesure, et quelques-uns des auxiliaires et des collaborateurs de Pie X n'ont-ils pas exagéré la peur de voir des tendances nouvelles, hétérodoxes, s'introduire dans le corps doctrinal de l'Eglise? C'est tout au moins l'impression de beaucoup de catholiques et la question qui se posera au prochain conclave, et qui déterminera en grande partie le vote des cardinaux ne sera donc pas comme au précédent une question politique, mais avant tout une question doctrinale et intellectuelle. Vraisemblablement ce conclave se partagera en deux groupes, l'un décidé à continuer les tendances rigides du pape actuel, l'autre estimant nécessaire de relâcher l'intransigeance outrée de quelques-uns des conseillers de Pie X et de reprendre les traditions plus mesurées et plus libérales de Léon XIII, et, étant donné la composition actuelle du sacré collège, où prévalent les éléments modérés, tout porte à croire que c'est cette dernière tendance qui l'emportera. Dans le conflit d'idées et de tendances que soulèvera la succession de Pie X la question de nationalité ne jouera donc qu'un très faible rôle ; c'est la question intellectuelle qui décidera, ce qui est une chance considérable pour le maintien de la tradition actuelle des papes italiens. Néanmoins des surprises sont toujours possibles, et personne ne pourrait affirmer de façon absolue que le prochain pape appartiendra à la nationalité italienne. C'est une probabilité, très grande si l'on veut, mais non pas une certitude.



Dans les lignes de M. de Vogüé que je citais au début de cet article, l'éminent écrivain envisageait l'hypothèse d'un pape étranger, considérant comme possible l'élection d'un pape allemand, slave ou anglais. Il est permis

de ne point partager cette appréciation qui repose sur une connaissance très imparfaite de l'état de l'esprit en Europe et des conditions actuelles de la papauté.

Le système actuel d'équilibre européen et le réveil du nationalisme, nationalisme exclusif et jaloux qui se manifeste partout, doivent faire exclure *a priori* la nomination d'un pape appartenant à une grande nationalité, telle que serait l'allemande ou la slave. Les mêmes raisons qui militent contre le maintien de la tradition du pape italien peuvent être invoquées, et avec plus de force encore, contre l'élection d'un pape allemand, français ou slave. Jamais dans les futurs conclaves il ne se trouvera une majorité pour appuyer une élection de ce genre, qui serait d'ailleurs dangereuse au premier chef. Il suffit, par exemple, de réfléchir à l'état actuel des relations entre la France et l'Allemagne pour comprendre l'impossibilité morale d'un pape allemand ou français. (Et cette impossibilité est une raison de plus à invoquer contre la tradition du pape italien, puisque l'Italie est en ce moment une grande nation comme la France et l'Allemagne, et qu'elle fait partie d'une des deux grandes constellations européennes.) Le pape étranger de l'avenir, ce ne sera donc pas un pape français, allemand ou slave, ce sera plutôt un pape hollandais, belge, suisse ou, à la rigueur, américain. Le jour où la papauté se désitalianisera, ce ne sera pas pour s'incorporer à l'une des grandes nationalités du continent, car alors il vaudrait mieux pour elle rester italienne, mais pour s'incarner dans l'une des petites nationalités qui, Dieu merci, subsistent encore à l'ombre des grands Etats européens. Le dernier pape étranger fut un pape hollandais; il y a bien des chances pour que le prochain, celui qui renouera la

tradition des papes non italiens, soit un Hollandais ou un Belge. Et, précisément, les deux seuls cardinaux dont l'on cite quelquefois les noms, quand on agite aujourd'hui dans la presse cette question du pape étranger, sont un Hollandais, le cardinal van Rossum qui réside à Rome, et un Belge, le cardinal Mercier, archevêque de Malines. S'il y avait un cardinal suisse, il figurerait certainement, lui aussi, sur la liste. Les conclaves suivront sans doute l'exemple des grands ordres religieux qui choisissent souvent, sinon toujours, leur général parmi ceux de leurs dignitaires appartenant à de petites nationalités. Prenons, si vous voulez, l'ordre des jésuites, le plus connu et le plus influent de tous. A partir de son rétablissement, en 1814, les jésuites ont eu un certain nombre de généraux, parmi lesquels je relève un Polonais, un Hollandais, un Belge, un Suisse et un Espagnol. Les grands ordres religieux constituent dans l'Eglise une sorte d'Etat dans l'Etat. Ce sont des organismes puissants et l'exemple qu'ils donnent est digne d'être médité. Rarement leur général est pris parmi les Italiens, rarement aussi parmi les ressortissants des grandes nationalités ; c'est le plus souvent dans les petits Etats neutres, Belgique, Hollande, Suisse, ou ne jouant qu'un rôle très effacé sur le terrain international, tels que l'Espagne, que les grandes congrégations religieuses choisissent leur supérieur. Les mêmes raisons qui déterminent ce choix conservent toute leur valeur quand il s'agit d'élire le chef suprême de la hiérarchie. Et l'exemple des ordres religieux, ces petites Eglises de l'Eglise universelle, est invoqué avec juste raison par tous ceux qui pensent que la tradition des papes exclusivement et constamment italiens touche à sa fin et que le

pape de demain sera, non pas un Français, un Allemand, un Slave ou un Italien, mais un Belge, un Hollandais, un Suisse ou un Américain. C'est la même raison qui, dans un autre domaine, fait résider à Berne, en pays neutre, les grands organismes de caractère international. Neutre et international sont deux termes corrélatifs. La papauté, puissance internationale par excellence, a tout à gagner à s'incarner dans le représentant d'un petit pays et d'un Etat neutre. C'est le meilleur moyen, pour le chef de l'Eglise, de ne laisser planer aucun soupçon sur son impartialité politique et nationale, et par conséquent c'est une façon aussi de rehausser le prestige et la dignité de ses hautes fonctions religieuses.

Rome, juin 1914.

FRANÇOIS CARRY.



LES ÉCUS DE CINQ FRANCS

Esquisse historique et numismatique.

Bien des personnes, sans avoir la passion des collections, estiment qu'à tant que de conserver, ainsi que la prudence l'exige, quelque monnaie en réserve dans leur escarcelle, il vaut mieux conserver des pièces de bonne conservation et pouvant offrir un certain degré de rareté ou d'intérêt historique. Les écus de cinq francs sont les plus belles de nos monnaies d'argent et de celles qu'on met de côté quand on ne va pas jusqu'aux pièces de vingt francs. Peut-être ne lira-t-on pas sans quelque intérêt une quinzaine de pages sur l'histoire — aujourd'hui bien près de sa fin — de ces amis qu'on fréquente sans répugnance et dont hélas ! le seul tort est d'avoir des habitudes trop vagabondes. Je ne veux parler ici que des écus de 5 francs qui circulent en Suisse. Il y en a dans d'autres pays d'outre-mer et d'Europe, notamment dans plusieurs républiques de l'Amérique du sud, en Espagne et dans les Etats balkaniques ; mais il faut se garder d'accepter ces pièces-là, car elles n'ont pas cours dans nos pays et l'on n'aurait d'autre ressource que de les vendre à un orfèvre avec 60 % de perte. On sait que la France, la Belgique, l'Italie et la Suisse ont con-

clu, le 23 décembre 1865, une union monétaire, à laquelle la Grèce a adhéré peu d'années après. En vertu de cette convention, dite *Union monétaire latine*, ces cinq Etats se sont engagés à frapper leurs pièces d'or et d'argent sur un même pied et à les accepter réciproquement dans leur circulation interne, en excluant de cette circulation toutes les monnaies similaires d'autres Etats. Cette convention a subi, depuis 1865, diverses modifications. Mais, quant aux écus de 5 francs, la seule modification importante à signaler résulte d'une convention supplémentaire du 30 décembre 1885, en vertu de laquelle les Etats contractants ont décidé de suspendre la frappe de ces écus à partir du 1^{er} janvier 1886, sauf quelques exceptions prévues pour des sommes minimales en faveur de l'un ou l'autre des Etats. Il s'ensuit que, au point de vue de l'histoire, la série de ces belles monnaies s'arrête en 1886 et qu'il n'en existe point à l'effigie des souverains dont l'avènement est postérieur.

Les pièces de 5 francs sont, d'ailleurs, d'une origine relativement récente : elle sont l'application aux monnaies du système décimal introduit en France par la loi du 18 germinal an III (7 avril 1795). On avait bien frappé, au commencement du règne de Louis XV (1718-1720), des écus de 100 sols, ayant pour sous-multiples des pièces de 20 et de 40 sols, et d'où descendent en droite ligne nos pièces de 5 francs actuelles. Mais on a promptement abandonné ces écus pour les monnaies du système duodécimal : pièces de 24 sols, de 30 sols, de 3 livres et de 6 livres ; ce sont ces espèces-là qu'on a frappées pendant tout le reste du dix-huitième siècle, jusqu'à la loi de l'an III.

En Suisse, l'unification monétaire ne date que d'une loi du 7 mai 1850. Jusqu'à cette époque, chaque canton

avait sa monnaie spéciale, et ces monnaies locales se rattachaient à plusieurs systèmes différents, mais ayant, en général, pour base commune le *batz*, qui valait de 14 à 15 centimes. Pour les grosses pièces d'argent, la plupart des vieux cantons ont eu, jusqu'aux dernières années du dix-huitième siècle, des écus de 30 batz, valant de 4 fr. 80 à 5 fr. 50 de notre monnaie actuelle; à partir de 1795, on y a substitué, dans les cantons de Berne et de Lucerne, dans la République helvétique, dans les cantons d'Argovie, de Vaud, d'Appenzell (Rh. Ext.), de Fribourg, de Soleure et du Tessin, des écus de 40 batz, valant, de même que les écus de 6 livres français, environ 5 fr. 91; et, comme les monnaies cantonales ne suffisaient pas aux besoins de la circulation, on autorisa, dans plusieurs cantons, l'usage simultané des écus français moyennant une contremarque en indiquant la valeur en batz suisses (38 ou 39). Pour le dire en passant, les écus de 40 batz ou 4 francs suisses sont des pièces superbes, ayant aujourd'hui, dans le commerce des monnaies, une valeur très supérieure à leur valeur nominale.

Les premiers écus de 5 francs italiens remontent à la République cisalpine et au royaume d'Italie. Il en a été frappé ensuite dans le royaume de Naples sous Murat, et dans la principauté de Lucques et Piombino du temps des Bacciochi. Après la chute de l'Empire, les Etats sardes, puis le nouveau royaume d'Italie ont conservé le système monétaire français, depuis Victor-Emmanuel I^{er}, en 1814, jusqu'à nos jours; il existe en outre, se rattachant à la même période, des pièces de 5 francs du duché de Parme, des républiques éphémères de Milan et Venise, en 1848, du pape Pie IX et de la république de Saint-Marin.

La Grèce, à l'avènement du roi Georges I^{er}, a substi-

tué le système de la drachme valant un franc à celui de la drachme antérieure, qui ne valait que 0 fr. 90. Le royaume de Belgique a adopté également le système français depuis sa fondation, en remplacement des florins des Pays-Bas. Il y a encore lieu de mentionner, pour être complet, les écus de 5 francs frappés en 1837 par le prince Honoré V de Monaco ; mais ils ont toujours été fort rares, et les émissions n'ont pas continué quant aux monnaies d'argent.

Peut-être me sera-t-il permis d'ajouter, pour répondre à une question qui m'a souvent été posée depuis que j'habite la Suisse, qu'il n'est qu'un très petit nombre de pièces de 5 francs pouvant éventuellement se vendre plus cher que leur valeur nominale, même quand elles sont relativement peu communes. D'après les habitudes actuelles, les collectionneurs exigent, pour toutes les monnaies anciennes ou modernes, une conservation irréprochable. Les pièces, même rares, qui ont perdu par un long usage une partie de leur relief ne trouvent un acheteur que tout à fait exceptionnellement. Il ne faut donc pas les conserver avec l'espoir de faire jamais une bonne affaire : ce ne serait plus un placement de père de famille.

Les pièces françaises du premier tiers du dix-neuvième siècle ont conservé, quand elles sont « à fleur de coin, » une certaine valeur marchande à raison de leur rareté et de leur beauté. Mais même les pièces d'une moins belle conservation ont été très recherchées et retirées en assez grand nombre de la circulation, parce que, par suite d'un affinage défectueux de leur métal, elles contenaient une faible proportion d'or qu'il est possible d'extraire aujourd'hui avec un certain profit. A cette époque l'argent avait encore à peu près la valeur nominale qu'il a dans

les écus. De nos jours, l'opération serait désastreuse, la mince fraction d'or qu'on retirerait n'équivalant pas de loin à la perte qu'on subirait en convertissant en lingots des écus d'argent ayant encore leur valeur nominale de 5 francs.

Nous allons maintenant passer en revue les écus de 5 francs de l'Union latine en indiquant ceux qui présentent un intérêt historique ou une rareté exceptionnelle.

FRANCE. — Les premières pièces de 5 francs frappées en vertu de la loi de l'an III portent le millésime de l'an IV. Elles représentent, d'après un décret du 28 thermidor an III, « Hercule unissant l'Egalité et la Liberté, avec la légende *Union et Force*. » Ce groupe, élégamment dessiné et symbolisant clairement les principes que la République de 1792 avait tenu à mettre en honneur, est redevenu populaire par l'usage que, moyennant quelques menus changements dans les attributs, on en a fait pendant un an après la Révolution de 1848 et depuis 1871. Le revers porte les mots 5 FRANCS et le millésime, entre une branche d'olivier et une branche de chêne ; sur la tranche, on lit les mots *Garantie nationale*, en creux.

Ces pièces correspondent, dans l'histoire de France, à toute la période du Directoire et aux deux premières années du Consulat. Lorsque, après le 18 brumaire an VIII, Bonaparte devint premier consul, puis consul pour dix ans, enfin, le 14 thermidor an X, consul à vie, on en revint à la règle introduite, en France, par un édit du roi Henri II du 8 août 1548, et d'après laquelle la monnaie devait toujours porter le buste du souverain. La mâle figure de Bonaparte prit alors sur les monnaies, en vertu d'un arrêté du 18 pluviôse an XI (8 février

1803), la place du groupe allégorique du graveur Dupré, avec la légende : BONAPARTE, PREMIER CONSUL.

Le 28 floréal an XII (18 mai 1804), le premier des trois consuls de la République était proclamé empereur des Français et rendait, le mois suivant, un décret substituant, pour la légende des monnaies, aux mots *Bonaparte, premier consul*, ceux de NAPOLÉON EMPEREUR, mais laissant subsister au revers la légende *République française*, soit par un reste de simplicité républicaine, soit pour ménager certaines susceptibilités aussi peu d'années après la Révolution. Il existe deux coins différents, très beaux l'un et l'autre, de l'an XII et de l'an XIII.

Cette anomalie dans les légendes dura pendant plus de cinq ans. Ce n'est qu'après la série de victoires qui firent de Napoléon I^{er} l'arbitre de l'Europe, et littéralement le roi des rois, qu'il ne craignit plus de manifester ses tendances monarchiques. Par un décret du 4 août 1807, il consentit à ce que, sur les monnaies, sa tête fût laurée, et, au lendemain de l'entrevue d'Erfurt, qui cimentait son alliance avec la Russie, il ordonna, par un décret du 22 octobre 1808, que, à partir du 1^{er} janvier suivant, la légende EMPIRE FRANÇAIS remplaçât celle de *République française*. Depuis cette époque, les monnaies ne subirent plus aucun changement, ni jusqu'à l'abdication de 1814, ni pendant les Cent-Jours. Aucun des écus des huit dernières années de l'Empire n'est réellement rare, même celui de 1815. Les seules pièces très recherchées par les collectionneurs sont les pièces qui ont été frappées, sous le Consulat ou l'Empire, dans des villes redevenues étrangères à la Restauration : Genève (lettre G), Gênes (CL), Rome (R), Turin (U), Utrecht (un mât et un poisson). A la période du Consu-

lat se rattache un très joli écu de la République cisalpine (an IX et an X).

Durant la période brillante de l'Empire, les membres de la famille Bonaparte que l'empereur avait placés sur des trônes firent, presque tous, frapper, concurremment avec les monnaies usuelles de leurs Etats, des monnaies au type français. La description de ces monnaies nous entraînerait trop loin et n'aurait pour nos lecteurs qu'un intérêt limité ; nous nous bornerons à citer :

1° Les monnaies du royaume d'Italie, qui succéda, en 1805, à la République cisalpine ; bien que ce royaume eût pour vice-roi le prince Eugène Beauharnais, ses monnaies ont toujours été frappées à l'effigie de NAPOLEONE IMPERATORE E RE ; il existe, pour les écus, deux coins différents ;

2° Un écu de 5 fr. de Jérôme, roi de Westphalie ;

3° Un très bel écu de Joachim Murat, roi de Naples ;

4° Une série de sept écus différents frappés de 1805 à 1808 par Félix et Elisa Bacciochi, pendant qu'ils régnaient sur la principauté de Lucques et Piombino.

Nous ne connaissons pas d'écus de 5 fr. de Joseph, roi d'Espagne, ni de Louis, roi de Hollande. Mais il en existe un, devenu excessivement rare, portant au droit la tête de l'empereur, avec la légende en allemand : NAP. KAIS. BESCH. DES RH. BUND., et au revers, avec la valeur et le millésime 1808, le titre en légende du grand-duc de Bade : CARL. FRIED. GR. HERZ. VON BADEN. Napoléon avait, on le sait, marié sa fille adoptive, Stéphanie de Beauharnais, au prince Charles de Bade, petit-fils du grand-duc Charles-Frédéric. En 1808, pendant les années de splendeur, Charles-Frédéric, qui devait sa couronne grand-ducale à Napoléon, avait fait frapper ces pièces en l'honneur du tout-puissant Protecteur de

la Confédération du Rhin. Mais, quand l'horizon s'obscurcit, cet hommage monétaire embarrassa beaucoup le prince Charles, qui, sur les entrefaites, lui avait succédé et avait adhéré à la coalition contre la France. Le nouveau grand-duc donna l'ordre de retirer les pièces sur lesquelles on pourrait mettre la main, et il fut si bien obéi qu'il n'y en a plus aujourd'hui que quatre exemplaires connus ; j'ai sous les yeux une photographie de l'un des quatre.

Je ne sais trop s'il convient de mentionner ici les écus de 5 fr. de l'archiduchesse Marie-Louise, épouse de Napoléon I^{er}, et devenue duchesse de Parme en 1815 ; il en existe de 1815 et de 1832, d'un seul et même coin.

Après la première Restauration, en 1814, les écus à l'effigie du roi Louis XVIII représentent son buste en uniforme et, au revers, l'écu de France aux trois fleurs de lys, avec la légende redondante : PIÈCE DE 5 FRANCS. Après les Cent-Jours, on adopta, jusqu'à la fin du règne, en 1824, un nouveau coin, qui ne porte plus que la tête nue du roi. Il en est de même des pièces de son successeur, Charles X (1824-1830).

L'avènement de Louis-Philippe, duc d'Orléans, amena pendant les premiers mois une certaine incertitude dans les effigies des monnaies. On commença par frapper des écus avec la légende : LOUIS-PHILIPPE, ROI DES FRANÇAIS ; puis on corrigea la légende en : LOUIS-PHILIPPE I^{er}, ROI DES FRANÇAIS, la tête du roi non couronnée sur ces deux coins ; il existe de ces types des pièces des années 1830 et 1831, les unes ayant sur la tranche l'inscription : *Dieu protège la France*, en creux, les autres l'ayant en relief, ce qui fait en réalité huit variétés différentes. Dès le 8 novembre 1830, on avait mis au concours l'exécution d'un autre coin ; celui de

Domard, adopté en 1831, a servi pendant tout le reste du règne. Ces écus présentent, sur la face, la tête du roi ceinte d'une couronne de chêne et, au revers, la valeur et le millésime entre deux branches de laurier et d'olivier. Pour toutes les pièces de 1830 et 1831, la lettre monétaire et les différents du directeur et du graveur général figurent aux côtés du millésime, et non pas, suivant l'usage, tout au bas de la pièce.

A ces premières années de la monarchie de Juillet se rattache une autre pièce de 5 fr., qui n'a naturellement jamais eu cours légal, mais qui, pendant un an ou deux, a circulé assez abondamment dans l'ouest du pays, sous les auspices de la branche aînée de la maison de Bourbon. Cette pièce porte le buste du petit-fils du roi Charles X, connu sous les noms de duc de Bordeaux et plus tard de comte de Chambord, avec la légende : HENRI V, ROI DE FRANCE, et, au revers, l'écusson fleurdéliné du temps de Louis XVIII et de Charles X, mais sans lettre monétaire, car elle n'a très probablement pas été frappée en France. Le millésime est 1831 et 1832 ; elle se vend, aujourd'hui encore, une quinzaine de francs. Il y a vingt ans environ, un faussaire habile, qui connaissait bien son code pénal, s'avisa que les écus de Henri V ressemblaient beaucoup à ceux des deux derniers rois de la maison de Bourbon ; que, sinon en France, du moins dans les autres pays de l'Union latine où l'histoire des souverains français était moins connue, on pourrait en écouler facilement, et que, au pis aller, on ne risquait que la peine correctionnelle de l'escroquerie, au lieu des rigoureux châtimens réservés aux contrefacteurs de monnaies ayant cours légal. Il fabriqua donc un nouveau coin, très analogue à ceux de 1831 et 1832, et essaya d'écouler en Suisse de ces faux écus, qui avaient

d'ailleurs le poids et le titre des pièces authentiques ; j'ai eu entre les mains un de ces écus, sur l'authenticité duquel un banquier de Lausanne m'avait fait l'honneur de me consulter. Ma réponse négative ne pouvait être douteuse. Tout le monde paraît, d'ailleurs, s'être rendu promptement compte de la supercherie ; car, à ma connaissance, la circulation de ces pièces, qui valaient au poids à peine 2 fr. 50, s'arrêta net.

Le renversement de la dynastie d'Orléans et la proclamation de la République, en février 1848, amenèrent naturellement un changement radical dans les coins monétaires. Dès les premiers mois, le gouvernement provisoire, pris de court, employa, moyennant quelques menues retouches, les coins à l'Hercule de l'an IV, puis, par un décret du 3 mai 1848, il décida que « toutes les monnaies seraient gravées au type de la République », et ouvrit un concours pour la gravure de nouveaux coins. Vingt-deux artistes prirent part à ce concours, qui fut, en somme, très faible ; le prix fut donné à M. Oudiné, pour la tête de la République (ou de Cérès, ainsi que l'a dénommée le public), couronnée de chêne, de laurier et d'épis. Cette pièce, frappée dès 1849 et pendant les années suivantes, est encore fort abondante dans la circulation.

Lorsque, au mois de décembre 1851, le prince Louis-Napoléon Bonaparte eut été élu président à vie, son effigie et son nom remplacèrent, sur les pièces de 5 fr. la tête et le nom de la République ; les mots *République française* furent reportés sur le revers. Il existe deux coins à l'effigie de L.-N. Bonaparte, le premier, signé J.-J. BARRE, et connu dans le commerce des monnaies sous le nom d'écu à la mèche, déplut au président, précisément à cause d'un détail de sa barbe ou de sa

chevelure, et la frappe en fut promptement arrêtée ; il est devenu rare et vaut environ 15 francs ; le second, rectifié et signé simplement BARRE, est celui qu'on rencontre encore très fréquemment.

Le jour même de la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), un décret impérial ordonna de frapper les monnaies à l'effigie du souverain, avec la légende NAPOLEON III, EMPEREUR, et sur le revers, EMPIRE FRANÇAIS. Toutefois, ce n'est que trois ou quatre ans plus tard que ces nouveaux écus firent leur apparition. Après la campagne d'Italie, le vainqueur de Magenta et de Solferino ceignit son front d'une couronne de laurier ; c'est le type qui servit jusqu'à la chute de l'Empire.

Après le 4 septembre 1870, et en pleine guerre, il y eut dans les effigies des monnaies un véritable désarroi. Depuis plusieurs années, il n'y avait plus en France que deux ateliers monétaires en activité, ceux de Paris (lettre A) et de Strasbourg (BB). Lorsque Strasbourg eut été investi et que Paris fut menacé de l'être à son tour, le gouvernement songea à rouvrir au moins temporairement l'atelier de Bordeaux (lettre K) récemment abandonné ; il y envoya le matériel nécessaire, avec des coins. Peu de jours après, Paris, coupé du reste de la France, ne put plus travailler que pour ses besoins intérieurs ; Strasbourg, décimé et brûlé, tomba au pouvoir de l'ennemi, de sorte que Bordeaux seul eut à fournir, pendant huit mois, toutes les monnaies qui circulèrent dans les départements et à l'étranger. Ces pièces, marquées de la lettre K, portent toutes, d'un côté, la tête de Cérès de 1849, et, de l'autre, la valeur et le millésime, entre les branches de laurier et d'olivier du règne de Louis-Philippe ; elles sont des années 1870 et 1871.

Tout autrement variées sont les pièces frappées pen-

dant la même période à Paris, c'est-à-dire en plein foyer révolutionnaire. Les premières, émises au lendemain du 4 septembre 1870, offrent exactement les mêmes types que les pièces de Bordeaux (sauf la lettre monétaire A). Un mois après, le revers dépourvu de toute devise parut trop insignifiant ; on y substitua le revers des écus d'Oudiné de 1849, où les mots LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ se développent autour de branches de chêne et d'olivier. Au bout d'un nouveau mois, — pendant lequel s'étaient produites les échauffourées d'octobre, avant-courrières de la Commune, — on jugea que la tête de Cérès ne personnifiait pas encore assez énergiquement la République, et l'on reprit les types à l'Hercule de 1848. Ce type est celui qui a été conservé depuis lors et dont on s'est servi même pendant la Commune, à cela près qu'un petit trident, signature du citoyen Camélinat, préposé par elle à la Monnaie, a pris, pour quelques jours, au revers, la place de la petite abeille, signature du directeur attitré, M. de Bussierre. Les écus signés du trident ont été presque immédiatement remis au creuset et sont devenus rares, comme la plupart des écus frappés pendant la guerre, soit à Paris, soit à Bordeaux.

Ici s'arrête, quant à présent, l'histoire des écus de 5 fr. français. L'écu à l'Hercule a continué à être frappé jusqu'au jour où l'Union monétaire latine a décidé de suspendre la frappe de ces monnaies à partir de 1886. C'est à raison de cette convention que nous ne possédons pas, sous forme d'écu, la délicieuse *Semeuse* de Roty.

ITALIE. — *Parme*. — Nous avons déjà mentionné plus haut les écus de l'impératrice Marie-Louise, duchesse de Parme de 1815 à 1847. Après sa mort, les ducs de Parme, de Plaisance et de Guastalla firent, con-

formément aux traités, retour aux Bourbons d'Espagne, qui en avaient hérité au dix-huitième siècle du chef de la dernière des Farnèse et les avaient possédés depuis la paix d'Aix-la-Chapelle jusqu'à leur réunion à la France. Cette branche des Bourbons était représentée en 1847 par le duc Charles II ; mais, dès l'année suivante, en présence des mouvements révolutionnaires qui marquèrent en Italie les premiers mois de l'année 1848, Charles II se retira bénévolement, sous réserve des droits de son fils Charles III. Ce champion de la légitimité rentra effectivement dans son duché avec l'appui des baïonnettes autrichiennes, mais pour tomber, peu d'années après, sous le poignard d'un assassin (1854), laissant la couronne à un enfant de six ans sous la régence de la duchesse Louise, fille du duc de Berry et sœur du comte de Chambord. Il existe un fort bel écu du petit duc Robert de Parme et de sa mère, de l'année 1858 ; il est des plus rares. En 1859, le prince et la régente durent quitter précipitamment leurs Etats, à l'approche de l'armée française, et Parme ne tarda pas à être incorporé aux Etats sardes (décret du roi Victor-Emmanuel II du 18 mars 1860).

Etats sardes, royaume d'Italie. — A peine restaurés à Turin, en 1814, les rois de Sardaigne adoptèrent pour leurs monnaies le système décimal, dont on avait pu, depuis quinze ans, apprécier les avantages en Piémont et en Savoie. Il existe encore beaucoup d'écus de 5 fr. de Victor-Emmanuel I^{er} (1814-1821), et surtout de ses successeurs : Charles-Félix (1821-1831), Charles-Albert (1831-1849) et Victor-Emmanuel II, à partir de 1849.

Aux dernières années du règne de Charles-Albert se rattache un écu du Gouvernement provisoire de Milan et deux écus de la République éphémère de Venise, qui

eut comme président Manin (1848). La défaite du roi de Sardaigne à Novare, le 23 mars 1849, donna le coup de grâce à ces deux gouvernements ; mais les trois pièces qui les rappellent sont fort belles et peu communes.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter comment, à la suite de la campagne victorieuse de la France en Lombardie (1859), le royaume de Sardaigne s'est transformé, en un an, en royaume d'Italie au profit de la maison de Savoie et avec l'appui enthousiaste de la grande majorité de la nation italienne du nord, du centre et du midi. Ces événements ont laissé leur trace dans les monnaies, sous la forme de deux pièces de 5 francs, frappées, l'une dans la cité pontificale de Bologne, après le plébiscite des 11 et 12 mars 1860, avec la légende VITTORIO EMANUELE II (sans titre) et, au revers, la légende DIO PROTEGGE L'ITALIA, autour de l'écusson de gueules à la croix d'argent ; l'autre à Florence, ci-devant capitale du grand-duché de Toscane, après la loi du 17 mars 1861 qui venait de proclamer Victor-Emmanuel roi d'Italie, avec la légende VITTORIO EMANUELE II, RE D'ITALIA ; au revers, on lit CINQUE LIRE ITALIANE, autour du même écusson, et, en exergue, *Firenze, Marzo 1861*.

A partir de cette époque, toutes les monnaies du premier roi d'Italie sont du type très connu en Suisse et en France. Il n'existe également qu'un seul type pour les écus d'Humbert I^{er}, qui succéda à son père en 1878 : au droit, la tête du roi, avec la légende UMBERTO I, RE D'ITALIA, et, au revers, l'écusson italien, entre L et 5, dans une couronne de laurier et de chêne. Il n'a pas pu être émis d'écus de 5 francs à l'effigie du roi Victor-Emmanuel III, à raison de la suspension de la frappe de ce genre de monnaies.

BELGIQUE. — Le royaume de Belgique a adopté le

système du franc dès sa fondation en 1830. Il existe deux écus de 5 francs différents, à l'effigie du roi Léopold I^{er}, et un seul à l'effigie de son successeur Léopold II. Mais on a fait frapper, en 1853, à l'occasion du mariage du duc de Brabant avec l'archiduchesse Marie-Henriette d'Autriche, un écu spécial, portant, au droit, l'effigie ordinaire du roi Léopold I^{er} et, au revers, les deux têtes accolées des nouveaux époux ; puis, en 1880, pour le cinquantenaire de la monarchie, un écu portant, d'un côté les têtes accolées des deux rois, de l'autre la Belgique debout appuyée sur un lion assis, avec les dates 1830-1880. Peut-être convient-il aussi de mentionner ici le bel écu de 5 francs frappé, en 1887, par le roi Léopold II, en sa qualité de souverain de l'Etat indépendant du Congo ; le revers porte l'écusson de cet Etat, avec, sur la tranche, les mots *Travail et Progrès*.

SUISSE. — La Confédération suisse, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, a adopté, en 1850, le système du franc décimal, n'a aussi pour cette longue période que deux types d'écus officiels : l'Helvétie assise, remplacée il y a une trentaine d'années par une élégante tête de femme avec la légende CONFÆDERATIO HELVETICA. Je dis *officiels*, parce qu'elle possède, à côté de ces deux types, une charmante série de seize écus de 5 francs frappés, de 1851 à 1885, pour être donnés en prix aux tirs fédéraux. Ces écus, qui ont le titre, le module et le poids des pièces de 5 francs et portent la mention 5 F., ont pendant longtemps circulé comme telles. Une décision relativement récente du Conseil fédéral, prise probablement à raison des conventions monétaires en vigueur, a enlevé à ces écus de tir leur cours légal en Suisse et, par conséquent, dans le reste de l'Union. On peut le regretter ; car plusieurs de ces pièces sont de véritables œuvres

d'art et apportaient quelque variété dans la monnaie en circulation, où il y a aujourd'hui si peu à glaner.

GRÈCE. — Du temps du roi Othon de Bavière, la Grèce avait encore la drachme ancienne, qui valait à peu près 0 fr. 90 de notre monnaie. Les pièces de 5 drachmes avaient le même module que nos écus, mais ne pesaient que 22.3 g. et ne valaient que 4 fr. 45 ; il s'en est parfois égaré dans nos régions, mais elles n'y avaient pas cours légal et n'étaient acceptées que par erreur. Le roi Georges I^{er} de Danemark fit adopter, dès son avènement, le régime du franc décimal (loi d'avril 1867) et adhéra à l'Union monétaire latine ; ses écus, tous d'un même coin, sont fort connus et n'exigent pour nos lecteurs aucune description spéciale.

AUTRES ETATS N'APPARTENANT PAS A L'UNION. — Les Etats d'Europe n'appartenant pas à l'Union latine, mais ayant exactement le même système monétaire, sont : la Bulgarie, l'Espagne, le Monténégro, la Roumanie et la Serbie. Leurs monnaies, bien qu'identiques à celles de l'Union, ne sont pas admises à circuler sur son territoire.

Cette petite notice est, nous le craignons, une véritable nécrologie du bel écu de 5 francs créé par la loi française de l'an III. La frappe, suspendue dans l'Union latine depuis 1886, n'en sera probablement jamais reprise. La valeur intrinsèque de la pièce s'écarte trop de sa valeur nominale ; elle n'est plus qu'une monnaie fiduciaire, et l'on jugera sans doute inutile de continuer à la frapper, comme telle, aussi lourde et à un titre aussi élevé.

ERNEST LEHR.

UNE VAUDOISE DU BON VIEUX TEMPS

Fragments d'une correspondance
et du « Journal secret » d'une jeune fille
1807-1821

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Prague, 31 octobre 1813.

... A midi l'Impératrice m'avait fait prier de me rendre chez elle, désirant me parler seule. Plusieurs fois déjà elle l'avait essayé, sans que cela pût réussir. Elle me garda jusqu'après une heure. Elle a une conversation bien intéressante, et me captiva tout à fait. Elle aime ma petite avec une tendresse touchante; elle me disait avec un accent qui me faisait mal combien elle se trouverait heureuse d'avoir un enfant comme celui-là. Elle me dit des choses fort aimables pour moi, et d'un ton qui me les fait croire senties. Elle prétend que S. A. I. *prise comme elle le doit le bonheur de m'avoir, et qu'elle fait de moi le plus grand cas*. Je lui répondis que cette opinion était un effet de sa bonté, mais que je n'en croyais rien, et savais mieux qu'elle à quoi m'en tenir.... Elle parla de la Grande-Duchesse avec une vraie affection, mais tant de finesse, de justesse, de tact, que je restai confondue de son coup d'œil : elle la connaît comme si elle avait passé toute sa vie avec elle.

— La Grande-Duchesse est bien intéressante, me dit-elle; elle a

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de juin et juillet.

tant de bonnes qualités, une âme si pure, une instruction, des talents, une facilité presque effrayante. On voudrait la voir plus heureuse, plus calme ; elle ne l'est pas ; elle ne le sera jamais. Il y a des caractères faits pour se tourmenter toujours, qui ne vivent que d'inquiétudes.... La Grande-Duchesse cherche partout la perfection, la moindre défectuosité la rebute. C'est une belle erreur, mais je ne puis concevoir qu'on la conserve dès qu'on a un peu vécu dans le monde.

Elle ajouta :

— Je crains fort ses exigences pour sa fille. C'est une charmante enfant, mais elle n'en jouit point comme elle le devrait. Elle exige d'elle ce qu'elle n'en devrait exiger qu'à dix ans ; à dix ans elle la voudra comme elle sera à quinze, et ainsi de suite. Elle se gâte donc toujours le moment présent ; je le lui ai dit. — Dites-moi, ajouta-t-elle, — je vous dispenserai de me répondre, — la pauvre Grande-Duchesse est bien mal partagée.... Je connais ou plutôt j'ai vu le Prince héréditaire, elle me paraît bien malheureuse de ce côté-là ; il ne peut même pas la comprendre.

— Il est vrai, dis-je, qu'à cet égard elle a eu de grands sacrifices à faire. Est-ce l'éducation, est-ce manque total de facultés ? Voilà ce qui me semble impossible à décider ; mais d'où que provienne le mal, il est là, et il est sans remède.

— Elle est bien à plaindre, dit l'Impératrice.

— Oui... et pourtant elle a des compensations. D'abord le Prince est fort bon, il a d'excellents principes, des mœurs, une honnêteté parfaites.

— Ah ! s'écria-t-elle, ceci est aussi précieux que rare, aujourd'hui !

— Ensuite, il aime sa femme de toute son âme, il a beaucoup de confiance et d'égards pour elle.

— Mais, dit l'Impératrice, si l'on sent, que peut-on demander de plus ? Que fait l'esprit pour le bonheur de la vie ?

— Votre Majesté, il donne souvent de l'étendue aux sentiments et développe la faculté d'aimer.

— Ah ! qu'importe ! Pourquoi vouloir toujours être aimé à sa manière, et non selon ce dont les autres sont capables ?

— Ensuite, dis-je, quand on voit le prince avec ses enfants, il faut lui vouloir du bien.... Il est si bon père, il s'en occupe si joliment !

— C'est la preuve d'un bien bon cœur, dit l'Impératrice. Il ne faut pas être trop difficile... D'ailleurs il est si aisé de se consoler par des comparaisons, en regardant autour de soi... les malheurs d'autrui doivent nous faire prendre notre parti sur les nôtres.

— Ce n'est peut-être pas très généreux, dis-je, mais c'est du moins très consolant, je le sais.

— Comment ! dit-elle, n'est-ce pas un devoir, afin de ne pas nous croire seuls oubliés ou maltraités dans la nature ? Si nous connaissions bien le détail de toutes les positions, il nous en resterait peu à envier. Que savons-nous des chagrins cachés, des vers rongeurs dont on ne peut parler ?

Elle me fit ensuite l'éloge du Duc, qu'elle aime beaucoup, on le voit.

— Il fait grand cas de sa belle-fille, dit-elle, mais la connaît très bien.... Ce doit être drôle de les voir ensemble, lui avec sa manière toute ronde et quelquefois un peu brusque.... Quand sa belle-fille file du fil fin, fin, fin, il arrive et le brise tout net, par habitude et aussi parce que ça l'amuse.

Elle avait elle-même une petite mine si fine en disant cela, qu'elle était à croquer. En général elle parle fort bien, avec une facilité étonnante, toujours le mot propre, le mot qu'elle veut à ses ordres. Et elle a l'air d'être franche, ouverte ; du moins n'a-t-elle aucun de ces airs embarrassés, aucune de ces réticences qui rendent la conversation de la Grande-Duchesse si désagréable quelquefois. Ce qui m'a étonné, cependant, c'est l'éloge extrême qu'elle fit de l'Impératrice de France.

— J'ai fait par son départ, dit-elle, une énorme perte ; elle était une amie pour moi. Jamais je n'oublierai comment elle m'a reçue, ce qu'elle a été pour moi. Après la mort de sa mère,

jusqu'à mon arrivée, elle avait joui de tous les droits d'une Impératrice et avait été le bras droit de son père qui l'aimait infiniment. Eh bien, elle s'est retirée et m'a tout cédé sans un murmure.... Peu de belles-filles eussent agi ainsi envers une belle-mère contre laquelle tout la prévenait. Elle a été mon amie; et je n'oublierai jamais combien a été affreux le moment où elle m'a quittée. (Elle parut infiniment émue en se le rappelant.) Ses sœurs sont de bonnes enfants, et je n'ai eu à me plaindre d'aucune, mais elle était plus en âge de sentir....

— Oui, dis-je, et plus en âge d'apprécier tout ce que Votre Majesté a fait pour elles, et le bonheur vraiment rare d'avoir trouvé une belle-mère comme vous, Madame, qui avez su tout réunir, tout concilier, et faire oublier que vous n'étiez pas la mère.

— Vous connaissez trop la cour, continua-t-elle, vous avez trop de discernement pour que j'aie besoin de vous dire combien difficile fut ma tâche au début; mais enfin les bonnes intentions finissent par être reconnues. J'ai fait pour eux ce que j'ai pu, et ils se sont affectionnés, à moi, j'ose le dire.... Ce sont de bons enfants, mais timides, embarrassés, un peu gauches.... Cela est naturel, ils ne voient jamais personne.

— Oserais-je demander à Votre Majesté si c'est elle qui le veut ainsi?

— Non, dit-elle, c'est une règle établie dès longtemps, et cela va son train.

— C'est un grand inconvénient pour les Princesses.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-elle. Mais, d'abord, ce ne sont pas mes enfants, je les ai trouvés à moitié élevés; vous savez ce que sont les premières impressions. Une voix qui crie dans le désert est bien peu puissante.... que faire, sinon supporter ce qu'on ne peut empêcher, et ne pas se lasser de faire tout le bien qu'on peut, sous prétexte qu'on ne peut pas faire tout celui qu'on voudrait!

Je lui dis que parmi les Archiduchesses, toutes fort bien, j'avais surtout distingué M^{me} Marie-Clémentine, qu'elle avait quelque chose d'intéressant, et me paraissait annoncer de l'esprit, de l'âme.

— Oui, dit-elle, elle est aussi fort timide, mais elle a des élans, on sent qu'elle est capable d'affections profondes.

Je ne pus cependant découvrir pourquoi elle ne s'en rapprochait pas plus que des autres. Elle dit que l'éducation était tout ce qu'elle connaissait de plus intéressant quand on avait un sujet qui le fût : « Mais, dit-elle, il faut pouvoir s'en occuper seule et entièrement. » Elle parla avec beaucoup de raison et de sensibilité de ce que perdait une mère qui devait partager ses soins, ajoutant que c'était cependant pour elle une folie d'être jalouse puisqu'il venait un âge où un enfant bien pensant apprenait à aimer sa mère par-dessus tout.

Nous causâmes encore de quelques autres objets, ensuite elle m'embrassa pour la première fois très amicalement. Je lui demandai à baiser sa main, et vraiment par affection.

— Mon Dieu, dit-elle en ôtant son gant, pardonnez-moi, je suis glacée.

Effectivement cette pauvre femme, qui venait de parler avec un feu et une âme qui lui donnaient plutôt l'air échauffé, était comme le marbre. Cela me serra le cœur, et je pensai qu'elle avait peu d'années encore à supporter une existence qui ne paraît pas lui être bien chère. Elle est, dit-on, peu aimée : l'Empereur se plaît à la contrarier pour n'avoir pas l'air d'en être gouverné. Les gens qui l'entourent sont très mal disposés pour elle. L'un d'eux doit s'être avisé de dire une fois que l'Impératrice n'était qu'une comédienne.

— Taisez-vous, dit l'Empereur, je puis dire cela de ma femme, mais personne autre ne doit se le permettre.

On l'a abreuvée d'amertume dans la personne de ses frères, à qui on a fait toutes sortes d'affronts, qu'on a cherché à perdre : l'histoire de son frère Ferdinand, à qui on a ôté son régiment, puis repris son uniforme parce qu'il avait après cela demandé à aller sur ses terres, l'a rendue malade pendant notre séjour à Vienne. En me quittant, elle me répéta ce qu'elle m'avait dit plusieurs fois dans le cours de la conversation :

— Je sens, pensant comme vous faites, ce que votre tâche a de pénible, et ce qu'il a dû vous en coûter pour vous y faire.

— Mais comme vous le dites, Madame, elle a des dédommagements, elle est intéressante, noble et satisfaisante pour le cœur. C'est la seule que je voudrais remplir.

— Elle vous donnera bien des peines, mais aussi bien des jouissances. Vous avez su gagner tout l'attachement de votre élève : c'est ce qu'il y a de plus précieux.... Conservez-le, et vous serez assez payée de toutes vos peines. Mais si vous pouviez prendre votre élève et vous en aller avec elle, n'est-ce pas que vous aimeriez cela mieux que la cour ?

— Oui, car j'étais peu faite pour y vivre. Elevée à la campagne, j'ai respiré une atmosphère bien différente.

— On ne s'en douterait point à vos manières.... Mais n'espérez-vous point revoir votre patrie ?

Je lui contai ma maladie, l'espoir que j'avais eu d'aller en Suisse, pourquoi je l'avais différé, et mon projet pour l'été prochain.

— Ah ! dit-elle, je crains beaucoup qu'on vous gâte votre ouvrage pendant ce temps.... Adieu, ma chère, ne nous oubliez point.

Je me recommandai à son souvenir.

— Comptez-y, dit-elle ; j'ai eu beaucoup de plaisir à vous voir, à causer avec vous : j'apprendrai toujours avec joie de vos nouvelles et m'intéresserai toujours à ce qui vous concerne. Adieu ; je vous souhaite le moins de désagréments possible, et tous les dédommagements que vous méritez dans la carrière que vous allez parcourir.

.
Après le théâtre, nous fûmes prendre congé chez le Prince de Ligne, puis voir l'illumination en ville, d'un fort bel effet. Le peuple était ivre de joie. Toute la journée il cria *Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice !* On crut un moment que c'était elle qui se promenait incognito dans notre voiture à deux chevaux, et nous manquâmes d'être étouffées par la foule, assourdies de vivats ; tous les chapeaux étaient en l'air. C'est un excellent peuple que le peuple de Vienne, et si attaché à ses maîtres ! Lorsque l'Empereur revint après tant de revers de la dernière

guerre, il le reçut comme un dieu, pour le consoler, disait-il. Quelle réception ne lui fera-t-il pas au retour de cette guerre glorieuse entreprise aux dépens de ses intérêts paternels pour le bien et d'après le désir de ses peuples !

X

1814

Ici, le journal s'interrompt pendant près de trois mois. La santé de Louise, de moins en moins bonne, lui rend trop difficile l'essentiel de sa tâche pour qu'elle ne songe pas à renoncer tout à fait au surcroît de travail que représente la rédaction, même abrégée et intermittente, de son « Journal secret. » Puis, il faut bien le dire, la vie mondaine tarit presque sûrement les sources de la vie intérieure. Maintenant qu'il n'y a plus à consigner, chaque jour, de faits politiques ou militaires, ni de conversations avec l'empereur de Russie ou l'impératrice d'Autriche, maintenant que s'éloignent les bruits de fêtes et les bruits de guerre, maintenant qu'on reprend la vie monotone de Weimar, Louise s'ennuie, comme elle l'avait prévu. Elle éprouve au dedans d'elle-même un grand vide.

Si elle n'a plus beaucoup de courage pour faire son journal, il lui en reste assez pour écrire des lettres très détaillées, surtout à son père, et qui justifient bien le plaisir que celui-ci prenait à les lire au coin de son feu, à côté d'une bonne bouteille, et sa pipe à la bouche. Le 8 février 1814, Louise écrit de Weimar :

... Le jour fameux dans nos annales où ma Princesse a eu six ans, je me levai de grand matin pour lui écrire une lettre, comme elle m'en avait priée ; pour ranger sur sa table de déjeuner un énorme gâteau dont je lui faisais présent, orné de fleurs, avec des pots de jacinthes, de violettes, et mon épître au

milieu. Une belle table ronde, plusieurs cahiers de gravures, don du Prince héréditaire, un fort beau collier de madame la Duchesse, une petite *troïka* ou petit char pour promener sa poupée ou elle-même, que lui avait fait faire M^{me} Batsch, des guirlandes ou couronnes de fleurs, des vases à fleurs de sa femme de chambre, des filles de garde-robe, etc., tout cela décora notre appartement. Je fus la rechercher ; rien n'est touchant comme les promesses qu'elle me fit et la prière qu'elle adressa à Dieu du fond de son cœur. Après je l'amenai en triomphe. Grande joie : bon déjeuner, soupe au chocolat, par mes ordres, son met favori. Maman vint avec plusieurs jolis petits cadeaux, comme noix dans laquelle il y a un nécessaire complet, flacons, portefeuilles le vrai cadeau qui, comme de coutume, est quelques pièces d'argenterie. n'était pas prêt. Vint la nourrice, avec une autre espèce de gâteau, de quoi nourrir une garnison tout un mois ; les amies avec leurs petits cadeaux. Toute la matinée la chambre ne désemplit pas, et surtout pas d'Altesses ; partant je fus toujours debout ; je crus que je n'y tiendrais pas. Mais ma contenance fut bonne jusqu'à la fin ; je donnai à chacun gâteau, malaga et bischof. Enfin, quand ils furent tous partis, ma Princesse et moi tombions des quatre. Nous dinâmes ; je la mis au lit galamment, et imitant son bon exemple, me voilà sur mon canapé, recommandant qu'on ne m'éveille qu'en cas que le château brûlât.

... Le lendemain de ce beau jour, ma Princesse eut un petit bal masqué. Ses amies, au nombre de quinze, s'étaient habillées sous divers costumes pour lui faire la surprise d'une mascarade, pour elle le *nec plus ultra* des plaisirs à venir. Je fis les honneurs du thé à toutes ces dames avec le ménage de ma Princesse, qui se compose de toutes les pièces d'argenterie que S. A. I. lui donne chaque année pour Noël et pour son jour de naissance. Les enfants étaient charmantes dans leurs différents habits de caractère, et elle s'amuserent bien. La petite Princesse Auguste fut la plus gaie de toutes ; c'est une délicieuse enfant.

Jeudi 10 courant.

Notre vie est presque toujours la même, passablement vide de jouissances pour moi, abstraction faite de celles que me donne ma chère enfant. Il est impossible de rien imaginer de plus aimable, et de mieux sous tous les rapports. Et une finesse, une sensibilité, une intelligence ! Je passerais ma vie à en parler. Ah ! si je pouvais, comme me disait une fois l'Impératrice d'Autriche, la prendre dans mes bras et m'enfuir avec elle, quand je devrais vivre seule au fond d'un bois, je croirais encore avoir une assez riche source de plaisirs. Mais ce n'est pas pour quoi nous avons été créées, l'une et l'autre ; et ce n'est point au milieu des forêts, mais des buissons épineux de la société, qu'il nous faut traverser la vie.... Ce que tu veux, et non point ce que je veux ! Que ta volonté soit faite, et non la mienne !

Je désirerais bien que tu pusses voir ce cher ange qui enchante tout le monde. Je t'avoue qu'à mesure que mon affection pour elle augmente, ma crainte et mes scrupules que mon éloignement momentané ne lui devienne fatal augmentent aussi. Toutes les autres considérations ne sont rien, mais celle-là, si j'en étais bien convaincue, serait capable de me retenir, malgré l'extrême besoin que j'ai corporellement et moralement de me retrouver quelque temps tranquille et recueillie pour reprendre mes forces, mes idées, une certaine assiette, qui dans cet état de tension continuelle semble quelquefois disparaître complètement. La tâche, auprès de mon enfant, quelque assujettissante et fatigante qu'elle paraisse à chacun, est plus dure encore qu'on ne croit : tous les jours commencer son service à huit heures du matin, le continuer jusqu'à huit heures du soir, sans un instant de relâche pour se retrouver avec soi-même ; après huit heures même n'être pas tranquille, n'avoir pas un coin grand comme la main qui vous appartienne, et où l'on puisse se retirer.... Ceci exige une abnégation dont on ne peut bien calculer toute l'étendue que quand on est chargé de ce dont aucun être pensant ne supporterait le poids, si l'amour qui rend tout possible,

léger et doux, ne venait jeter son voile sur ces sacrifices continuels et renouvelés sous tant de formes. Si je n'aimais pas ma Princesse plus que tout au monde après mes parents, je serais depuis longtemps morte ou partie. Mais ce n'est point ce qui m'est le plus à charge. Cette occupation continuelle d'un objet chéri m'est devenue habitude ; ce qui me fatigue et me sera sans cesse odieux, c'est la gêne et l'apprêt où il faut toujours être. Pas une demi-heure, pas une minute où l'on ne doive observer ses actions, ses jeux de physionomie, ses gestes et ses pensées ; être prêt à rendre compte de ses plus intimes sentiments, à combattre le bon et pénible combat, ou à être lâche ; et dans une angoisse perpétuelle de heurter quelque étiquette.... Enfin pourquoi te dire tout cela, à quoi tu ne peux rien changer ni moi non plus ! Que je fusse née pour une autre existence, ce n'est pas douteux ; mais tirons le meilleur parti de celle-ci, telle qu'elle est. J'ai lieu au fond d'être contente. J'ai obtenu de chacun tout ce qu'il était capable de me donner ; et s'il y a là peu de nourriture pour le cœur, celui-ci s'accoutume à vivre de peu. Seulement, le mien veut se retrouver une fois au milieu de vous.... Si je puis, au printemps, voir la paix, et ma Princesse établie avec l'excellente M^{me} Batsch et sa petite sœur au Belvédère, je partirai sans regrets pour deux ou trois mois.

Quelques jours plus tard :

... Tu sais si je sens ta position. Mais toi qui as tant de courage, qui ne te plains jamais, quand il t'échappe ainsi un mot sur ta triste vie, il va jusqu'au fond de mon âme ! Mon bon Papa, prends courage. Je ne t'écris pas aujourd'hui pour nous apitoyer, mais pour te dire seulement qu'à cette époque ¹ mon cœur renouvelle plus fortement encore la résolution de ne vivre que pour toi, et pour embellir la fin d'une existence qui, hélas ! méritait d'être plus heureuse. Partout où je croirai pouvoir t'être le plus utile, je me trouverai à ma place, et tu disposeras toujours de moi. Cher Papa, laisse-moi aussi, d'après mes faibles moyens, faire quelque chose pour toi. Sans quoi je ne sau-

¹ Anniversaire de la mort de sa mère.

rai plus pour qui je travaille, et mon courage m'abandonnera. Je te demande donc instamment la permission de me charger, cette année, de la pension de Benjamin, c'est-à-dire de l'argent de poche dont il a besoin. J'espère qu'il a trop de délicatesse pour être peiné de m'avoir cette petite obligation. Et si tu veux absolument faire encore quelque chose, arrangeons-nous pour qu'il prenne encore quelques leçons, car je t'avoue qu'il me semble manquer de beaucoup de connaissances qu'un homme comme il faut doit posséder de nos jours, où le progrès des lumières est si grand dans toutes les classes.

... Nous avons souvent chez S. A. I. de petites réunions fort agréables : Goethe qui s'y humanise, M^{mes} de Waldner, Wolzogen, et le général. Il s'ensuit ordinairement un petit souper où souvent je suis invitée, et où on n'est pas trop gêné. Chez moi, après le souper de mes Princesses, j'ai souvent aussi de petites soirées de causerie, de lecture, soit en français, soit en allemand, avec M^{me} de Schardt, une fort spirituelle et savante dame, la bonne M^{me} de Schiller, l'aimable Wolzogen, et un excellent vieillard, grand-maître de la Duchesse, homme plein d'esprit, de connaissances, de la plus aimable modestie et de la plus franche bonhomie. Il a eu le talent unique de vivre plus de soixante ans à la même cour sous tous les règnes sans s'être fait un ennemi ni un envieux, quoique ayant été ami du maître. Je crois que c'est parce qu'il n'a jamais été ni *favori*, ni *enrichi*. Ce phénix s'appelle d'Ensiedel. Le général de Chanicoff, qui en dépit de sa distraction et de quelques petites choses est un homme aussi distingué par ses talents que par son bon sens, sa droiture et sa probité, vient aussi chez moi ; encore de temps en temps quelques autres dames. Pour les messieurs, je m'en suis tenue à ces deux-là, absolument sans conséquence par leur âge et leur position ; car Weimar n'est point exempt des clabauderies de petite ville. Une conduite toute simple et prudente m'en a garantie jusqu'à cette heure, et jamais je n'ai eu un mot de personne à cet égard. Cet excès de précautions et de scrupule m'est nécessaire dans la place que j'occupe.

.

... N'as-tu jamais lu Schiller ? Ah ! c'est quelque chose de superbe ! Ses pièces de théâtre ont des beautés à nulle autre pareilles. Si tu pouvais me procurer une fois la traduction du nommé Schweizer, je t'aurais beaucoup d'obligation. Si *Don Carlos* n'est pas bien rendu, je me mets à l'ouvrage. Jamais je n'ai rien lu de plus beau. Avez-vous en Suisse l'ouvrage si marquant et si célèbre sous tant de rapports de M^{me} de Staël sur l'*Allemagne* ? Connais-tu deux brochures d'un certain Camille Jordan ? Recevez-vous les Gazettes de Francfort, et as-tu lu les discours de deux membres de la commission du Corps législatif, Lainé et Raynouard ? Et celui de l'Empereur Napoléon ? Est-ce que les troupes ont enfin fini chez vous ? S'il plaît à Dieu on s'en tiendra à la prise de vos canons, et on ne vous demandera rien autre, car la paix se fera. Mais comment ? Voilà la question. Laissons cela à la Providence.

... Je m'inquiète de ce grand froid pour tes courses. Tu dois geler. Nous avons depuis quelques jours 15, 20 et 22 degrés. Les pauvres soldats ! Et les habitants de tant de pays ruinés de fond en comble ! Comment les conquérants qui font la guerre par fantaisie espèrent-ils miséricorde d'un Dieu qui entend les plaintes de tous ces infortunés !

Le 29 mars, avant une interruption de plusieurs mois, car quelques semaines plus tard Louise va partir pour la Suisse, nous trouvons dans le *Journal* ces lignes qui montrent bien tout le besoin qu'avait la jeune fille d'un temps de repos après trois années de travail incessant et d'émotions diverses :

J'ai été plusieurs fois malade ce mois-ci. Ma santé est bien mauvaise, et chaque fois que j'arrête ma pensée sur cet article, tout le poids de ma position vient m'accabler, et je succombe sous ce fardeau. Quelle triste perspective que mon avenir ! Souffrance, isolement, rien qui intéresse et remplisse ma vie ! Mais je m'arrache autant que je peux à ces réflexions si peu propres à me soutenir. Oh ! si j'avais plus de confiance en cette bonne

Providence qui n'abandonne point ses enfants ! si j'avais conservé plus de zèle, plus de sentiment religieux ! Mais sous ce rapport j'ai perdu beaucoup. Je suis devenue étrangère à tout ce qui autrefois animait mon existence et remplissait mon cœur. Il faut que cela change.... Il faut que pendant quelque temps je me retrouve à moi-même, hors du tourbillon qui m'entraîne sans m'attirer ni me séduire. J'irai chercher du calme et du repos sur les bords de ce beau lac que j'ai si souvent contemplé dans l'angoisse de mon cœur, et jamais sans que je sente mon âme s'élever au Créateur de ces merveilles. Ces sentiments si doux, mon âme ne peut s'y être fermée. Je les retrouverai, et avec eux la paix, et la force de continuer une tâche pénible, mais que je suis bien décidée à poursuivre, à cause de l'amour extrême que m'inspire ma chère petite. Je croirais commettre un péché en l'abandonnant, après avoir vu clairement de quelle utilité Dieu a permis que je lui sois. Sa santé s'est fortifiée, et je crois y avoir contribué par le régime exact et minutieux auquel je l'ai accoutumée, par la liberté et la gaieté d'esprit que lui laisse mon indulgente amitié. Elle est toujours naturelle, gaie, en train, et s'est attachée à moi avec une passion qui ne connaît pas de bornes et qui m'effraie : si jamais je devais la quitter, je ne sais si elle pourrait s'en consoler. Je sens trop aussi qu'elle n'a proprement que moi qui la *comprend* ; mon caractère, si en rapport avec le sien, semble m'avoir destinée à la diriger. Je crois me voir refleurir en elle.

S. A. I. eut la bonté de me reparler il y a quatre ou cinq jours de mon voyage, et il a été décidé que je partirais demain, 22, pour la Suisse !!! Les préparatifs, les adieux, les lettres à écrire ont dévoré mon temps, et fort heureusement, car rien n'égale mon serrement de cœur à l'idée de quitter ma petite.

Je suis bien touchée de ce que chacun à sa manière m'a témoigné d'intérêt et de bienveillance.... La Grande-Duchesse seule est restée froide, et quoique disant de temps en temps quelque chose d'obligeant, elle n'a pas eu un mot de vraie amitié. Rien qui vint du cœur et qui y allât. Je l'avoue, si cela m'afflige pour moi, cela m'afflige bien plus encore pour elle ! Cette pauvre

femme est malheureuse et le sera toujours, parce qu'elle *n'aime rien véritablement*. Le vide qui la dévore est le ver rongeur qui ne périt point, mais la fera elle-même périr. — Autrefois il me semblait que Goethe avait fait une phrase romanesque et rien de plus en disant : *Was ist das Leben ohne Liebe ? eine Zauberlanterne ohne Licht* ¹. Ah ! en étendant ce mot « amour » à toutes les affections de l'âme, sans lui donner le sens étroit qu'il reçoit dans notre langue, que cette assertion devient vraie !

Ce séjour de près de quatre mois à Lonay — fin mai à fin septembre — fut pour Louise une joie immense et une précieuse détente, mais il ne lui apporta pas, quant à sa santé, tout le bien qu'elle en attendait. Après une amélioration passagère produite par le bonheur de retrouver son père, de revoir ses amis, de contempler de nouveau le cher paysage du Léman, ses maux, dès son retour en Allemagne, vont la travailler de nouveau. En attendant elle jouit profondément de ses belles vacances, trop vite passées, comme tous les jours de bonheur. De retour à Weimar, elle écrit à son père :

Belvédère (Weimar) 8 octobre 1814.

Je veux noter pour toi, mon cher et bon Papa, ce qui m'a paru le plus remarquable dans l'espace de chemin que j'ai parcouru pour la première fois dans ce voyage. Je tâcherai d'éloigner de ma plume les diverses sensations qui m'agitaient après vous avoir quittés. Je n'en finirais point si je commençais, et ce n'est pas l'histoire de mes combats avec moi-même que je veux t'envoyer. Je laisse de côté l'impression de tristesse qu'éprouve un Suisse en se retournant, au-dessus de la montée du Chalet-à-Gobet, et en disant un dernier adieu à cette vue ravissante des bords de notre lac, qu'il ne reverra peut-être jamais, qui du moins va lui échapper pour bien longtemps, et laisser dans son

¹ Que serait la vie sans l'amour ? Une lanterne magique sans éclairage.

âme presque le vide d'un ancien ami qu'il faut quitter ; l'attendrissement avec lequel il prononce ces vers du philosophe des Délices :

Mon lac est le premier. C'est sur ses bords heureux, etc.

Je passe également sur la rencontre de l'ex-roi Joseph¹, de sa femme et de ses deux filles, qui se promenaient auprès de Montpreveyres en attendant que leur suite et leur équipage fussent prêts. Ils font le tour de la Suisse. Le monarque détrôné a bonne façon. Il ressemble fort à son frère, avec moins d'expression, et plus de bonhomie. Sa femme est assez bien, une de ses filles très belle.

Je me bornerai à mentionner notre dîner à Moudon, avec M^{me} de Beausobre (nous parlâmes de Morges, il va sans dire), notre couchée à Payerne à la Maison de Ville, où je me suis trouvée mieux qu'à l'Ours, qui est pourtant plus fameux ; notre déjeuner à Morat avec mon ancienne connaissance M. le pasteur Roux, que j'eus bien du plaisir à revoir ; notre couchée à Aarberg, notre passage à Soleure, etc., etc.

Après une description assez longue des lieux traversés, des curiosités visitées au passage, Louise termine sa lettre en disant :

Je t'ai écrit comme je fus reçue, quelles sensations m'ont fait éprouver cet accueil, ainsi que mon retour. Mon petit itinéraire, si incomplet qu'il soit, m'a pourtant conduite plus loin que je ne croyais. Si tu m'écris à ton tour, tu diras :

Tu disais : j'étais là, telle chose m'advint,
Et j'y croyais être moi-même.

Je serai satisfaite, puisque j'aurai rempli une de ces heures solitaires, passées près de ta cheminée, que de longtemps, hélas ! je ne pourrai partager.

¹ Joseph Bonaparte, frère aîné de Napoléon I^{er}, qui fut roi de Naples, puis roi d'Espagne. Il avait épousé Julie Clary, fille d'un négociant marseillais.

XI

1815-1817

A son retour de Suisse, Louise ne reprit pas son *Journal*. Sa vie, durant les années qui suivent, fut ce qu'elle avait été les années précédentes, à cela près que sa position est mieux assise, sa fermeté, son bon sens, son tact, en un mot sa supériorité, lui ayant donné peu à peu sur son entourage cette autorité qui n'est, à tout prendre, que le reflet et la conséquence de la maîtrise exercée sur soi-même. En outre, partout où elle passait, elle se créait des amitiés, dont plusieurs la suivirent toute sa vie. Parmi ces relations, une des plus brillantes, sinon des plus rassurantes et des plus solides, fut le prince Louis Bonaparte, ex-roi de Hollande¹, avec qui elle eut toute une correspondance, dont deux lettres seulement nous sont parvenues ; la première, insignifiante, est relative à une collecte pour les victimes de la guerre ; elle est signée *Anonime* ; la seconde, qui n'est pas signée du tout, est datée de Vienne, le 24 mars 1815. Le prince, à cette date, charmait l'ennui de ses loisirs forcés en publiant ses *Odes*, ou son *Essai sur la versification*.

Cette lettre est assez intéressante pour qu'il vaille la peine d'en reproduire les passages essentiels :

Je regrette de n'avoir pas le loisir de répondre aussi amplement que je voudrais aux trente-six questions renfermées dans les douze articles d'interrogatoire qu'il vous a plu de m'adresser, écrit le prince. Vous trouverez déjà quelques-unes de vos demandes répondues plus haut ; les gazettes, les événements, et votre correspondance, je suppose, auront répondu à quelques

¹ Louis Bonaparte, né en 1778, frère de Napoléon I^{er} et père de Napoléon III. Mis, en 1806, sur le trône de Hollande, il abdiqua en 1810, et vécut dès lors dans la retraite.

autres. Je m'attacherai donc principalement à celles qui pourront laisser à mes réponses le mérite de la nouveauté.

1. Ce que j'ai fait depuis que j'ai suivi notre souveraine en congrès ?

— J'ai mieux fait que les autres, car je n'ai rien fait : si ce n'est que j'ai fait beaucoup de bile, ce dont je me repens.

2. Je loge au château impérial ; rien ne s'y passe (à huis ouverts s'entend) que je n'en sois. J'ai bouche en cour, ce qui me vaut quelquefois des indigestions. J'ai fait il y a quelque temps une chute dans le corridor, et j'en ai eu pendant quinze jours une bosse au front et une croûte sur le nez ; après cela j'ai gagné une fièvre catarrhale pour avoir assisté au service funèbre qui a été exécuté à l'église de Saint-Etienne pour la mort de Louis XVI. Je n'imaginais pas que je ressentirais un jour les suites de la révolution française. Après cela, mes crampes m'ont repris ; après cela j'ai eu la diarrhée... voilà comment je varie mes plaisirs.

— Qui je vois ? Ceux que je ne puis pas éviter.

— De quoi je m'amuse ? De rien.

— De quel air je m'ennuie ? De l'air que je respire depuis six mois dans l'impatience d'en respirer ailleurs un plus libre.

3. Quelle tournure prennent les affaires ? Je vous renvoie aux gazettes ; aux articles de Vienne qui rapportent entre autres des pièces officielles. Vous saurez que les principales affaires sont arrangées ; que le sort de la Pologne, celui de la Belgique, de Genève, les acquisitions de la Suisse sont fixés ; que la Saxe est partagée, et qu'elle l'est malheureusement d'une manière qui ne peut contenter personne, excepté ceux qui ont voulu le mal, et qui trouvent leur intérêt à semer des divisions au loin. — Le duc de Weimar doit obtenir, avec le titre de grand-duc, des acquisitions qui doublent à peu près la population de ses états. Vous pensez bien que la grande-duchesse entre pour quelque chose dans les motifs de ces dotations, puisque c'est par l'empereur de Russie que le duc acquiert ces avantages. Il paraît donc naturel qu'elle doive y participer. Mais peut-être cela ne

contentera-t-il pas tout le monde, et que par des calculs d'ambition et d'intérêt, on aurait mieux aimé que les choses se fussent arrangées autrement. Il s'agit de l'acquisition du pays de Fulde où la grande-duchesse pourrait établir sa résidence, ou s'arranger de manière à passer quelques mois de l'année. — La décision de ces affaires tient à des arrangements qui doivent être conclus avec la Bavière, et sur lesquels on est encore en discussion. — M. Gersdorf montre un esprit sage et tient une conduite estimable ; le duc doit avoir lieu d'être satisfait de l'avoir choisi pour cette mission. — Mes idées sur les affaires générales ? Je n'ai pas été bien édifié de ce qui s'est fait ; et quelque ambition que j'eusse d'être occupé, je ne puis regretter de ne pas être au nombre des *feseurs*, et de n'avoir pas leur responsabilité à partager. — Le début des négociations a été marqué par une absence totale de mesures, de combinaisons, de plans et de travaux préparatoires. On ne savait pendant assez longtemps comment entamer les opérations, ni comment parvenir à s'entendre. La force pour ainsi dire physique des choses a dû suppléer à ce qui devait être du domaine de la méditation et des combinaisons pour en décider la marche. Des intrigues, de petites passions, de petites vues, se signalèrent à côté des grands intérêts et des droits qui devaient la diriger. Ces mobiles accessoires, mais puissants, ont laissé leur empreinte sur les affaires auxquelles ils avaient eu part. Vous sentez que des choses instituées ainsi ne peuvent inspirer beaucoup de respect par elles-mêmes, ni beaucoup de confiance dans leur stabilité : et qu'elles doivent par conséquent présenter la perspective de nouvelles guerres ou de nouvelles révolutions. — Voilà ce qu'il y avait à dire avant l'incident inattendu de l'évasion de Napoléon et de ses progrès en France. Vous jugerez combien cette révolution d'une nature nouvelle, puisque l'armée seule doit la consommer contre le gré de la nation, peut, si elle s'effectue, influencer par ses suites sur la situation générale des affaires. Il est difficile, d'après ce qu'on en sait ici jusqu'à présent, d'en prévoir encore les résultats. Il serait à désirer que le parti contre lui fût assez fort pour faire échouer son entreprise dans son commencement, et

pour prévenir par là une guerre fâcheuse qui excitera bien des plaintes ; car on croyait avoir atteint le moment où, après tant de sacrifices et de sang répandu, les peuples allaient enfin jouir d'un peu de tranquillité ; et voilà qu'il faudra sur nouveaux frais recommencer la guerre ; et contre qui ? contre ce même homme à qui on l'a faite pendant tant d'années, mais qu'on savait vaincu, détrôné, et qu'on a cru au pouvoir des vainqueurs. Ces réflexions n'empêchent pas, en attendant, qu'on ne prenne des mesures énergiques ; les troupes marchent de tous côtés. La guerre civile en France peut maintenant seule (à moins qu'une mort prompte ne frappe cet homme) prévenir ou diminuer l'effusion du sang des peuples. Mais voilà déjà une bien longue lettre.... J'ai présenté il y a quelque temps à la grande-duchesse M. Pictet de Genève. Il lui a dit dans la conversation qu'il avait appris que S. A. I. avait auprès de ses enfants une personne de ses compatriotes. — La grande-duchesse lui a répondu, en vous nommant, que vous étiez en effet à la tête de l'éducation de sa fille aînée ; elle ajouta : c'est une personne très distinguée, que je suis bien satisfaite d'avoir chez moi. — Ainsi soit-il.

Un malencontreux accident — fracture du pied, semble-t-il — vint encore, cet été-là, ajouter aux souffrances auxquelles la pauvre Louise n'était que trop habituée. Mais le moral reste bon. Elle écrit à son père :

Malgré ma cruelle infirmité, quoique je ne puisse presque pas faire vingt pas dans la maison, ni aller chez personne, qu'à la cour je me fasse porter, que je n'aie mis le pied chez qui que ce soit et n'aie jamais vécu plus solitaire, jamais cependant je ne me suis trouvée plus heureuse, plus tranquille, plus d'accord avec moi-même. Ma santé est meilleure et se soutient, malgré toutes mes misères ; souvent le matin je souffre un peu de l'estomac, mais en général cela va assez bien, et c'est miraculeux, vu la manière dont mon pied contrarie tous les soins que je prenais d'ailleurs de ma santé. Lui-même me donne quelquefois des douleurs cruelles, et je dois toujours l'avoir étendu sur

un canapé ou sur un tabouret. Malgré tout cela, je suis contente de ma position et ne désirerai pas, tant que je devrai vivre éloignée de toi, en changer le moins du monde. Mon enfant réussit à souhaiť sous tous les rapports; sans doute elle m'occupe beaucoup, presque uniquement; mais je le fais avec succès, avec amour, avec délices. C'est un bonheur que d'élever une enfant ainsi, sans contrariétés.... Il ne peut durer, et j'en attends de nouvelles; mais j'ai du courage et de la patience en provision.

Juin 1817.

Je quittai Iéna, où nous avions passé six semaines de la manière la plus agréable et la plus douce, au sein d'une nature qui n'est que gracieuse, mais si variée, si champêtre, que chaque jour vous y attache davantage; et ce fut avec des regrets bien vifs. Ce deuxième séjour a confirmé l'impression que m'avait laissée celui de l'année dernière; et si jamais je suis indépendante et sans liens dans ce monde, si ma patrie me laisse orpheline et isolée par la perte de tous les objets de mon affection, c'est Iéna que j'adopterai pour telle, parce que là on peut vivre retiré et parfaitement libre, avec économie, simplicité, et trouver réunies les douceurs d'une vie toute campagne, les ressources intellectuelles qu'offre la société d'hommes distingués chacun dans son genre, et l'accueil plein de bonté de leurs familles. Quoique j'aie très peu vu la société, je ne puis dire combien je m'y suis sentie à mon aise, et combien la solidité et les lumières qui s'y trouvent d'un côté, la bonhomie de l'autre, dédommagent amplement des jouissances et raffinements du luxe et d'un ton plus élégant, qu'y regretterait peut-être un habitant des cours. — Quant aux plaisirs de tous les jours, à ces plaisirs qu'on goûte dans une promenade solitaire, qui peut désirer mieux que le repos de ces lieux? J'avais besoin d'exprimer une fois le sentiment de reconnaissance que ce séjour m'a laissé. Charmant jardin Griesbach! Les heures passées dans ta maisonnette paisible, quoique souvent troublées par des souffrances physiques et par des peines de l'âme, sont parmi les plus douces de ma vie. Rien n'effacera de mon souve-

nir les sensations de ces heures matinales, à ma petite fenêtre, de moitié avec une amie qui m'entendait si bien, ou avec ma chère enfant dont la jeune âme s'ouvrait à l'amour du Créateur par la contemplation de ses œuvres....

Je ne m'arrêterai point sur les diverses impressions que provoquèrent en moi ces derniers jours passés à Weimar, où nous nous étions tous rendus, ces préparatifs de départ, ces adieux, l'angoisse du présent, l'incertitude de l'avenir.... Ma douleur en quittant ces chères petites Princesses, à me séparer de ces amis si bons et si dévoués, me prouva combien sont fermes et puissants les liens qui m'attachent à cette nouvelle patrie. J'y ai passé six années bien importantes de ma vie, à l'âge où le caractère, le jugement et les goûts se forment; les miens sont, je le crains, devenus trop allemands, si ma destinée m'appelle à vivre ailleurs; mais j'ai confiance en ce Dieu tout bon qui mesure le vent à la toison des brebis, et qui me ferait sans doute trouver des dédommagements aux vides affreux qui m'attendent à chaque pas sur la terre natale.

XII

1818-1821

En juin 1817, après une cure à Ems, qui n'avait pas produit tout l'effet désiré, un long séjour en Suisse avait été déclaré nécessaire à la santé de la jeune gouvernante. Elle comptait fermement que ce repos la mettrait en état de reprendre une tâche qui l'intéressait chaque jour davantage, et que les années rendaient du reste plus captivante et moins lourde. Mais le séjour en Suisse, cette fois-ci, ne produisit pas sur son organisme trop éprouvé le bien qu'elle espérait. Les nouvelles qu'elle pouvait envoyer à Weimar étaient si peu encourageantes que la grande-duchesse dut se résoudre à ne pas la rappeler et à confier à une autre gouvernante l'éducation de sa fille. Le coup fut terrible pour Louise. Ne

pas achever la tâche qu'elle avait entreprise, être séparée de cette enfant qui était l'enfant de son âme et qu'elle aimait presque comme si elle eût été l'enfant de ses entrailles, la plongea dans un chagrin si profond qu'elle en devint *hypocondre*, comme on disait alors, ou neurasthénique, comme on dirait aujourd'hui. La bonté de la grande-duchesse qui chercha, autant qu'il était possible à atténuer le coup, en lui prodiguant les marques d'estime, en l'engageant à revenir plus tard à Weimar à titre d'invitée et d'amie ; l'empressement affectueux de ses voisins, heureux de la revoir au milieu d'eux, et dont « elle faisait les délices par ses qualités vraiment supérieures », comme M. Martin l'écrivait à son fils Benjamin ; la tendresse admirative de ce père lui-même, rien de tout cela ne suffit à faire contrepoids à sa peine, et à l'espèce d'humiliation qui la rongait à se voir en quelque sorte retranchée du nombre des êtres actifs et utiles. Trois mois durant elle vécut, ou plutôt végéta, dans un marasme désespérant pour elle-même et pour les autres.

Enfin ses amis, M. et M^{me} Pache, parvinrent à la décider à faire avec eux un petit voyage en Suisse. Soit que la crise fût sur le point de céder, soit effet bienfaisant de la distraction, soit rencontre providentielle d'un homme supérieur, — le Père Girard, — ce voyage la rendit à elle-même.

Le 11 juin, elle écrit à son père, en faisant allusion à un projet d'école qu'elle aurait voulu fonder sur le modèle de celles du Père Girard, et dont l'idée lui avait été suggérée sans doute par ce grand éducateur.

Fribourg, 11 juin 1818.

Mon cher Père,

C'est le Ciel qui m'a conduite ici, où j'ai retrouvé en peu d'heures vie, entrain, courage, résignation (pour le moment au

moins). Et tout cela est l'ouvrage d'un homme de Dieu, du Père Girard¹; parles-en à Sophie Pache, et des motifs qui me décident à la laisser partir sans moi. — Elle aurait voulu pouvoir en faire autant. Hélas, je paie ma triste indépendance assez cher pour oser en jouir. — Je suis bien ici à l'auberge, avec de braves gens; protégée par le Père Girard, je n'ai rien à craindre. Je suis mieux de santé qu'en partant, au moins d'esprit; et les autres cures peuvent se renvoyer. J'en fais une pour mon âme qui les vaut bien. Le Père Girard, ayant été lui-même six ans hypocondre, promet que cela me passera comme à lui-même il y a trois ans; et je crois que personne ne peut y contribuer mieux que lui. Sophie, cette excellente Sophie, te dira quel espoir nous avons pour l'avenir, et l'approbation qu'y donne cet homme angélique. Mon Dieu! sois mille fois béni de me laisser croire que je puis redevenir utile à quelque chose dans ce monde! Ah! pourquoi tous les malheureux, tous les gens bien intentionnés pour l'humanité ne viennent-ils pas à Fribourg chercher des consolations et des lumières? Sophie te dira encore quels conseils et quels soins nous promet ce bon Père.

J'ignore encore comment je reviendrai; peut-être prendrai-je un char, peut-être la diligence, demain, samedi ou dimanche. Ne m'attendez que quand vous me verrez. Je suis bien et j'y reste. Adieu, — mille choses à nos entours. Je t'envoie une bouteille d'eau de cerises que je comptais te porter; bois-la à ma santé. Adieu, cher et excellent ami, pense à moi. J'en ferai autant à chaque instant de jouissance. Va chez nos amis, et tâche d'excuser un coup de tête qui n'en est pas un, mais paraîtra tel. Toutefois sans parler de notre projet d'école; on a l'air de se vanter d'avance, et qui sait si jamais nous pourrions réussir? Mais l'espoir seul mérite sacrifice de temps, d'argent et de sentiment, puisque je quitte mes bons compagnons de route pour

¹ Le Père Girard, de l'ordre des cordeliers, né à Fribourg (1765-1850), dirigea l'école française de Fribourg, qu'il porta au plus haut point de prospérité. Son *Cours éducatif de langue maternelle* lui valut de l'Institut de France un prix de 6000 francs et le titre de membre correspondant de l'Académie des sciences morales.

quelques jours ; mais tous m'approuveront, Dieu, ma conscience, mes amis et les honnêtes gens : c'est assez.

Le Père Girard m'a beaucoup recommandé de m'abstenir de remèdes. Ce qu'il veut pour moi, c'est de l'exercice au grand air, des voyages, l'absence de souci, et quelque idée forte, grande, et qui me relèvera à mes propres yeux. Après six ans de noir, d'hypocondrie et d'affections nerveuses, voilà comment il s'est guéri, mais non pas en un jour ; il dit qu'il faut une extrême et longue patience avec soi-même et avec ses maux ; être content dès que les accès s'éloignent, s'affaiblissent, diminuent, sans croire que cette amélioration puisse amener un rétablissement immédiat. Il avait essayé en vain tous les bains et toutes les drogues de la pharmacie, et ne s'est guéri que par lui-même.

En juillet, Louise est à Genève, très fêtée par tous ceux dont elle fait la connaissance. Elle écrit :

Je fus passer la soirée chez M^{me} Pictet de Rochemont, dont la famille est sous tous les rapports tout ce qu'il y a de plus distingué et de plus aimable à Genève. M. Pictet, que je ne connaissais pas encore, passa toute la soirée avec nous, et fut vraiment délicieux, comme on dit qu'il peut, mais ne veut pas souvent l'être. Nous parlâmes Hofwil, Fribourg, Yverdon, Weimar, Angleterre, romans, agriculture, religion, bienfaisance. C'est un homme universel, profond, piquant, original et de la meilleure société. Il nous laissa à huit heures, et ces dames furent pour moi comme une mère et des sœurs. M^{me} Pictet sut si bien gagner ma confiance, que je lui parlai de moi, de mon état passé, de mon bonheur présent. Elle me serra dans ses bras en pleurant, en me disant de regarder sa famille comme la mienne, et sa personne comme m'étant dévouée. Elle passe, ainsi que son mari, pour être froide et raide ; je ne l'ai trouvée que pleine de vie, d'âme et de charme ! C'est une femme unique, prodigieusement instruite, savante même. Elle écrit un article pour la *Bibliothèque universelle*, et le quitte pour faire du sirop ou aller à son école de bienfaisance peigner ses enfants.

Elle veut absolument me conduire demain à sa nièce, M^{me} Ver-net-Pictet, femme d'un mérite et d'une grâce inimitables, et qui a envie de me voir par le compte beaucoup trop flatteur que sa tante lui a rendu de moi. Demain nous allons avec M. Perrot voir le grand et aimable auteur des *Abeilles* à Chougny. Entre deux je suis les classes Malan, etc. Tu vois, cher ami, que je ne t'oublie pas malgré mes affaires et mes plaisirs. Je suis de mieux en mieux. Adieu, cher et excellent ami, je t'aime et t'embrasse de cœur et d'âme.

En suite de circonstances qui nous sont inconnues, Louise dut renoncer au projet de fonder une école. Mais le bel équilibre qui était une de ses plus précieuses qualités, et que le Père Girard a su lui rendre, ne l'abandonne pas pour cela. Elle est restée d'ailleurs en correspondance avec lui ; il continue à s'intéresser à elle et à lui donner des conseils. Un billet de la main du religieux est daté du 24 septembre 1818 :

Vous serez bien peu contente de moi, mademoiselle Louise ; mais aussi ne pourriez-vous comprendre la position dans laquelle je me trouve depuis quelque temps. C'est le moment le plus critique de ma vie, et je ne puis prévoir ce qui va m'arriver incessamment. J'ai conservé, au milieu d'un public inquiet, tout le sang-froid que vous me connaissez. Rien de haineux n'est entré dans mon cœur. Tout bouge autour de moi : je reste tranquille et j'attends. La cause de l'éducation ne serait pas perdue, lors même que l'on croirait devoir punir ou paralyser l'un de ses bons amis. L'œuvre de Dieu se rit des vains complots des hommes. Adieu, mademoiselle Louise, je n'ai que très peu de temps à donner à la correspondance, et chacun n'a pas eu son tour, même pour une seule ligne. Retenez les idées et les résolutions qui vous ont fait du bien. Tout nous aide quand nous voulons nous aider nous-mêmes.

Votre tout dévoué

G. GIRARD.

Deux mois après, le 26 novembre, il écrit encore de Fribourg :

S'il m'était possible, ma chère demoiselle Louise, de suivre une correspondance, assurément vous n'auriez pas sujet de vous plaindre de mon silence. Je suis obsédé d'affaires et de visites, et voilà que depuis longtemps mon école est en souffrance. La vie s'en va, et il faut que je saisisse les moments passagers pour achever ma tâche. Vous savez que si j'ai des aides pour l'exécution, je n'en ai point pour l'instruction. Heureusement que M. Chappuis est venu loger au couvent avec son jeune élève; il travaillera avec moi et nous aurons quelque avance.

Je ne savais pas où vous vous étiez arrêtée après votre vie ambulante. Je suis bien aise d'apprendre que ce soit chez monsieur votre père, et que votre santé se soutienne. Vous vous proposez de vous livrer à l'étude; c'est bien : mais il faut aussi de l'activité pour faire couler la bile. Il vous faut, outre la force de l'âme, du mouvement à l'air; votre cure doit être en même temps morale et mécanique.

... Je vous souhaite tout le bien que je me veux à moi-même, et vous prie d'offrir mes respects à monsieur votre père.

G. GIRARD.

M. Chappuis me charge de vous remercier de votre précieux souvenir.

J'ai parlé d'une correspondance suivie : cela n'empêche pas de se donner de temps à autre des signes de vie, surtout si l'on s'attend à ne recevoir que quelques lignes de moi, et avec quelque retard.

A mesure que le temps passait, la vie matérielle devenait toujours plus difficile. Louise ne gagnait plus rien; d'autre part, la belle santé de M. Martin commence à être moins brillante. Ce ne sont pas les soucis qui manquent à Louise, comme nous le font voir ces deux lettres à son frère :

Lonay, 4 juillet 1819.

Mon cher Benjamin,

Tu n'aurais pas été si longtemps à attendre de mes nouvelles, si Papa ne m'avait engagée d'un jour à l'autre à attendre celui où il pourrait t'envoyer ce que tu lui demandais, et que j'aurais bien voulu être dans le cas de pouvoir t'offrir. Mais il n'était pas en mon pouvoir de rien distraire de ce que j'ai pour vivre, qui n'est que le strict nécessaire. Mon père veut faire ce sacrifice, et compte d'ici à une huitaine t'envoyer L. 100. Je t'assure que c'est beaucoup pour lui, si c'est peu pour toi. Tu ne te fais pas une idée de la gêne où il est. . . . et de tout ce que je prévois pour l'avenir. Aussi voudrais-je bien retrouver une bonne place. Quoique je ne lui coûte rien, que je ne lui aie jamais fait beaucoup de dépense, j'éprouve comme des remords en ne faisant rien et en le voyant tant travailler. Il a la manie des fonds, et se donne chaque jour plus de peine et d'embarras. Dieu veuille que cela réussisse, mais je suis bien loin de l'espérer, et je te dirai entre nous que, selon moi, nous ne pouvons ni ne devons compter sur aucun débris de la fortune de mon père, mais nous faire notre sort nous-mêmes. Il a dû prendre, il y a trois ou quatre ans, les L. 1500, seul résultat de mes économies, dont je n'ai reçu ni quittance ni rien de semblable ; et je les regarde bien comme perdus. Mais ne parlons pas de tout cela. . . . Je m'empresse de te tracer ces mots et de te dire que je t'aime toujours de tout mon cœur, que je suis bien ainsi que Papa, et que nous sommes depuis le 1^{er} de juin ici, où la campagne est magnifique. Papa a fini ses foins qui ont été beaux, bons et vite faits. Tous les valets sont partis hier. — Nous n'avons plus qu'un cheval ; les vaches sont vendues. Nos quatre pigeons, nos trois poules, un chien, deux chats, voilà nos richesses. La gaieté et le contentement d'esprit sont les premières de toutes, et Dieu soit loué, elles ne me quittent plus. Nos effeuilles sont finies depuis huit jours. La Joséphine est charmante. Ah ! si tu étais là pour en jouir avec moi, l'arranger, y jouer de la flûte ! Je n'entends pas une flûte sans penser à toi.

Nous avons dans ce pays une foule d'étrangers. . . . Peut-être trouverai-je quelque famille avec qui voyager ; sinon j'essaierai une pension à Lausanne, l'hiver prochain.

Réponds-moi bientôt, et par ce bon M. Warnery, qui m'assure que cela ne lui coûte rien. Dis-moi avec détail comment tu te trouves de ton nouveau patron, comment tu es avec l'ancien, ce que tu dis, fais, penses, projettes ; — tout, tout enfin de ce qui te concerne, et par conséquent m'intéresse si fort.

Morges, 22 avril 1821.

Mon cher Frère,

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, ce n'est ni manque d'affection, ni faute de penser à toi avec sollicitude et regrets ; mais j'ai toujours espéré que nous pourrions t'annoncer quelque meilleure nouvelle. Mon avenir semblait devoir s'éclaircir et se fixer d'une manière qui t'eût été avantageuse. Dieu en a disposé autrement. Soumettons-nous à sa volonté. Aimons-nous, confions-nous en lui, travaillons, et espérons qu'un jour plus ou moins éloigné il voudra bénir et couronner nos efforts, et remplir le vœu de mon cœur de nous voir réunis !

J'ai passé cet hiver à Morges, à portée de notre bon Père, mais aussi de mes amis ; et j'ai rempli mon temps par quelques leçons données à des jeunes filles. Je ne sais pas encore comment je passerai cet été. En attendant je vais souvent voir Papa, qui s'est soutenu cet hiver, mais qui n'est pas encore comme je voudrais. Il a de l'oppression, de l'enflure aux jambes, de la faiblesse, moins de gaieté, beaucoup de peines, peu d'argent, cinq valets à conduire, toutes ses vignes à faire de sa main ; et notre pauvre Marianne un peu vieillie pour tout ce train. Voilà sa position, qui n'est pas toute couleur de rose, ni la mienne non plus. Mais nous tâchons de nous y soumettre avec patience et courage. Tu ne peux espérer de secours ni de lui ni de moi, mon cher ami.

...Marc Muret m'a dit l'autre jour que tu te plaignais de notre silence. Sais-tu bien, mon bon frère, que c'est moi qui t'ai écrit la dernière ? Quant à Papa, cela le fatigue trop, et tu connais sa vieille horreur pour ce bel art de rapprochement dans l'absence.

Dans le courant de l'été 1821, une nouvelle douleur atteignit Louise : elle perdit son père après quelques jours de maladie. M. Martin laissait ses affaires en fâcheux état. Pour tirer le meilleur parti possible de la situation, Louise consentit à rester, pendant la liquidation, à la tête du train de campagne, à conduire les ouvriers, à présider aux ventes, etc. Après quoi elle s'en va à Genève, réclamée probablement par des amis, et c'est là que son sort se décide. Elle connaissait, depuis quelques années, M. Gerlach, pasteur luthérien, originaire de Saxe-Cobourg-Gotha, établi à Genève. Il recevait chez lui, à titre de pensionnaires, quelques jeunes gens de bonne famille (il eut pendant plusieurs années les deux fils de M^{me} de Staël) à qui il faisait faire des tournées pédestres en Suisse et en Italie, à la manière des *Voyages en zigzag* de Toepffer. D'un premier mariage il avait eu huit enfants, — tous vivants en 1821. — Lui-même, à cette date, devait avoir atteint la cinquantaine ; il était veuf depuis quelques années. Louise, tout en ayant pour lui beaucoup d'estime et de sympathie, ne répondit pas d'emblée à un sentiment qui, à en juger par la lettre suivante, semble avoir été fort vif :

Dimanche matin, 5 heures ¹.

Pareille au médecin qui sait que le remède qu'il ordonne au malade n'a aucune vertu en soi, mais que par la foi il peut avoir une action bienfaisante, vous m'avez écrit votre chère lettre de jeudi dernier ; elle n'a pas tout à fait manqué son but, et a au moins diminué le poids que j'avais sur la poitrine, et qui m'empêchait de dormir et de manger. J'ai pu prêcher hier, mais Dieu sait avec quel combat contre votre image qui me poursuivait constamment ! Je pense communier aujourd'hui, et être

¹ Cette lettre est écrite en allemand.

tout à Dieu, mais je crains de devoir, même là, lutter contre la tentation de vous faire au dedans de moi une place trop grande.

Vous me reprochez d'être trop passionné, et de ne pas voir les difficultés...

Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment :
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes sentiments tel est le caractère ;
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire¹.

Déjà, dans une précédente lettre, je vous ai fait part de la vacuité de mes sentiments, mais m'avez-vous vraiment aveuglé sur les difficultés ? Depuis trois ans que mon attention est fixée sur vous, précieuse amie, j'ai ces difficultés devant les yeux ; j'ai combattu contre elles, j'en ai vaincu beaucoup ; et si jamais le sort nous rapproche et me laisse vous faire l'histoire de mon penchant pour vous, vous me jugerez avec plus de justice, et ne trouverez pas que j'aie agi en insensé.

Il y a une difficulté que je ne puis écarter, et qui me pèse sur le cœur, celle qui vient de mes enfants. Si des enfants sont vraiment un obstacle éternel au bonheur d'un père qui a eu le chagrin de perdre leur mère, il ne resterait qu'à se faire brûler vif quand on devient veuf, comme font les femmes indoues à la mort de leur époux.

Il n'y a qu'une marâtre qui fait de mauvais enfants. Un cœur aimant rencontre l'amour, et je ne crois pas mes enfants assez encroûtés pour être insensibles à l'amour et à la reconnaissance. Si des amies maladroites ne vous avaient pas mise en garde contre mes enfants, chère Louise, vous jugeriez les choses avec plus d'impartialité, et reconnaîtriez que vous trouverez en mes filles aînées des amies bienveillantes, et dans les plus jeunes des enfants reconnaissants.

Vous dites que vous pensez à ma maison. Ah Dieu ! vous pourriez être la maîtresse, la déesse de cette maison, et vous hésitez, vous doutez, vous me tourmentez par vos éternels ater-

¹ En français dans le texte.

moiements ! Voulez-vous me préparer longuement à mon triste sort ? J'aime mieux être tué d'un coup que d'être lentement dévoré par le feu. Vous me demandez si je vous aime, si j'éprouve ce sentiment. . . . Vous, me faire cette question, vous, vous, Louise !

Tous mes enfants sont bien et vous saluent cordialement. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles. . . . Epargnez-moi dans vos lettres le « Mon cher Monsieur », — si nous ne pouvons plus être amis, il vaut mieux ne plus nous écrire.

Recevez plus que des salutations de votre

G.

Louise finit par se laisser toucher. Cette dernière lettre à son amie Sophie, la même à qui elle adressait, quatorze ans auparavant, les jolies lettres qui ouvrent ce récit, nous la montre heureuse enfin, heureuse d'un grave et paisible bonheur. Et en nous séparant d'elle au seuil de sa vie de femme mariée, nous sommes heureux, nous aussi, de la laisser entre des mains fidèles et sûres.

A Madame Mazelet (née Monod) chez Monsieur Monod,
conseiller d'Etat, à la Pallud, Lausanne.

J'attends plus tard mon ami, sans savoir s'il viendra ou non ce soir. Je suis dévorée d'ennui et de battements de cœur, chère et bonne Sophie ! J'essaie en vain de lire et de m'occuper par moi-même : c'est impossible. . . . Ecris-moi, je t'en prie : j'ai besoin de te lire, même après t'avoir entendue. Rosette t'aura dit de ma part tout ce que je lui ai écrit de particulier et de tendre pour toutes les deux, et le bonheur que vous m'avez donné à Morges en dépit des pénibles sensations qui m'y ont assaillie. — Ah ! oui, mes chères, mes excellentes amies, vous avez bien tenu votre parole de m'y rattacher plus que jamais ! Quel doux accueil vous m'y avez fait ! Quel baume qu'une affection comme la vôtre ! Et même dans ce moment, je la sens plus vivement encore. Que je suis heureuse au milieu ou plutôt après tant d'é-

preuves ! Comment ai-je mérité une telle félicité, et comment le bonheur d'aimer et d'être aimée, dont le Ciel se montre quelquefois si avare, m'a-t-il été si richement départi ? C'est le premier de tous les biens. Il change la douleur même en source de jouissances. Mes souffrances, samedi et dimanche matin, n'étaient pas sans douceur par votre tendre intérêt, par celui qui m'était exprimé dans cette lettre de mon respectable ami. Quel riche fonds d'affection, de bonheur, son cœur si chaud possède encore ! Ma chère amie, c'est un sort que j'enviais sans m'en rendre compte, que d'être chérie par un homme qui a toute mon estime, toute mon admiration, et j'ose dire toute mon affection. Prie Dieu pour moi, chère et bonne Sophie, que je m'en rende digne, que je ne l'oublie pas, que je ne sois pas enivrée des jouissances de cette position, ni effrayée par ses peines et ses difficultés. . . . Aidez-moi de vos conseils, mes amies, dans une route que vous avez parcourue appuyées dès le principe par des mères tendres et dévouées, et où j'entre seule, tard, privée de secours, et avec des devoirs si multiples, si divers ! Quelquefois je frémis de demeurer au-dessous d'eux. Mais non ! Dieu, mon cœur, mon excellent Gerlach m'aideront . . . et vous aussi, mes premières, mes seules, mes véritables et constantes amies. Mettez-moi en garde contre moi-même et contre les autres, aidez à mon ami à me rendre digne de lui et de la vocation intéressante dont son estime pour moi m'a jugée capable longtemps avant que son cœur lui eût fait sentir qu'il ne pouvait pas vivre sans moi. C'est comme à la future mère de ses enfants orphelins, à la directrice de sa maison, à la confidente de ses projets et de ses pensées qu'il a peu à peu donné tout son cœur ; qu'il ne soit pas trompé, et que je puisse justifier le choix qu'il a fait !

.

9 heures.

Je viens de passer une délicieuse soirée. Il n'y a rien que nous ne nous soyons dit du fond du cœur avec mon ami. Il te chérit et m'a dit qu'il vivrait cent ans qu'il n'oublierait pas le bien que lui avait fait ton excellente lettre : elle lui a rendu le courage

et l'espoir lorsqu'il était prêt à cesser toute correspondance avec moi. Il dit que c'était la plus délicate et la plus charmante des lettres . . . enfin je suis un peu jalouse de tout ce qu'il dit de toi.

Mercredi matin.

Encore quelques mots de tendresse . . . je t'ai tant tourmentée de mes chagrins que je me fais une douce jouissance de te communiquer mon bonheur. Les impressions que je reçois deviennent chaque jour plus douces, plus vives, mais aussi plus calmes, plus raisonnables, plus tranquillisantes . . . Quand toutes mes affaires seront prêtes et terminées, j'écirai à M. Gerlach. Il viendra. Nous hâterons tout, et nous irons passer huit jours dehors avant de nous établir *chez nous*. Oh ! quelle délicieuse expression que celle-là ! Quel bonheur j'y goûterai ! Je n'en connaîtrai plus d'autre ; mais je crois qu'il me suffira seul. Il répondra à toutes les critiques, et s'il ne les faisait pas taire, que m'importerait ? Dieu, mon cœur et mon ami contents, n'est-ce pas assez pour cette vie ?

Toute à toi

L. M.

J. DE MESTRAL COMBREMONT.



LA NOUVELLE SHÉHÉRAZADE

I

Au déclin de sa jeunesse, Hadi-Anoun fit annoncer à ses femmes que chacune d'elles serait une dernière fois appelée chez le Maître, puis, dès l'aube, étouffée dans la cour du harem. Leur effroi, pensait-il, serait pour lui une source d'émotions nouvelles.

Le premier soir du printemps, il ordonna donc qu'on dressât dans sa chambre un souper et que sa plus jeune épouse lui fût conduite.

Quand elle entra, ses bijoux entre-choqués sonnaient comme si tout son corps eût été de cristal. Le sultan se félicita de son invention ; il lui semblait en effet découvrir une forme nouvelle sous la forme gracile de cette enfant terrifiée. D'un geste rassurant il l'attira vers lui et la supplia de jouer une dernière fois sous ses yeux avec le petit Moussa.

Moussa comptait douze ans. Sa charge, qui était simplement de balancer l'éventail du sultan, aux heures brûlantes de la journée, avait peu à peu imprimé à tous ses gestes une grâce inconnue, vive et nonchalante à la fois. Il jeta aussitôt à la jeune femme une balle qu'elle rattrapa en poussant un cri de détresse. Durant un

grand moment il courut dans la chambre avec des rires ingénus et des sauts qui faisaient gonfler sa large culotte bleue.

II

Cependant, à mesure que l'été approchait, l'enfant, que son office retenait chaque jour davantage auprès d'Hadi-Anoun, s'étonnait de la tristesse toujours plus profonde de celui-ci : « Veux-tu que nous jouions devant toi ? » lui demandait-il de temps en temps, ne doutant pas que sa compagne de jeux fût rentrée au harem. Le maître ne daignait pas répondre et distraitement continuait de balancer une babouche au bout de ses orteils, jusqu'à l'heure où la sultane élue pour la nuit apparaissait, les yeux pleins d'épouvante. Moussa se retirait alors, se demandant quelles pouvaient être les causes d'un tel ennui d'une part, et de l'autre part d'une telle angoisse. Il errait à travers les jardins, sous le clair de lune. Peu à peu la nuit le pénétrait de son silence et de sa paix. Entre les arbres, il se plaisait à contempler les toits de la ville, pareils aux pétales d'une fleur énorme dont la tige était une mince rivière se perdant au loin parmi les sables.

Mais, un matin, il fut étonné de trouver son maître marchant dans son appartement d'un pas allègre et de l'entendre ordonner qu'on sellât une mule.

Hadi-Anoun enfourcha la bête, qui partit d'un grand trot. Il ne rentra que fort tard et, sans rien dire, se laissa tomber sur son divan. Moussa vit bien cependant que ce n'était point par lassitude, quoique le parfum d'herbe qui s'exhalait des vêtements du voyageur autorisât l'enfant à penser qu'il avait poussé très loin sa mystérieuse expédition. Enfin la porte du harem s'ouvrit et

malgré la pénombre Moussa crut reconnaître celle qui avait déjà été appelée la veille. Hadi Anoum courut à elle, la fit asseoir sur le coussin le plus proche et lui releva lui-même son voile sur la bouche pour qu'elle parlât.

III

Durant trois saisons, ce fut elle qui vint chaque soir, à la même heure, dans la chambre. Elle souriait et avec ses longs cils elle faisait à Moussa un petit signe amical.

Qui donc était-elle pour avoir si merveilleusement guéri le maître de son ennui, par quels sortilèges lui avait-elle rendu une jeunesse qu'il allait, dès l'aube, dépenser en des courses interminables, et surtout quelle était la vertu qui l'empêchait de trembler, comme ses sœurs, sous le regard amoureux du sultan ? Moussa savait bien qu'on ne répondrait pas à ces questions, que peut-être même, s'il les posait, elles lui attireraient un châtiment. Une fois donc, étant sorti de l'appartement, il y rentra aussitôt en se traînant sur les mains et retenant son souffle. A la lueur d'une lampe, il ne distingua rien que le bras levé de la sultane et, vers son visage invisible, le visage attentif d'Hadi-Anoun qui se penchait.

Son cœur battait si fort que l'enfant ne put tout d'abord écouter : « Seigneur, dit enfin la jeune femme sans avoir repris haleine, daignez entendre un autre conte ! »

Quand l'aube parut, Moussa à quatre pattes derrière une table pleurait à grosses larmes, tant le récit avait été touchant ; et désormais il ne manqua plus un seul soir de se cacher auprès du divan.

Il ne pénétrait pas toujours le sens des fables de la

favorite. Il connaissait encore peu de choses et peu de gens et souvent il ne parvenait point à se représenter les pays qu'elle décrivait, les événements qu'elle exposait. Lorsqu'il sentait l'attention d'Hadi-Anoun bien enchaînée, il risquait parfois un œil entre l'écartement des deux coussins. Du corps de la femme, il n'apercevait que le bras toujours levé dans la lumière et il s'efforçait de lire dans ses plus légers mouvements comme dans les traits familiers d'un visage. Les anneaux de jade et d'argent bruissaient tantôt avec passion, tantôt avec gaité, tantôt avec une mélancolie qui déjà donnait à l'enfant comme une curiosité de la tristesse. Mais, un soir, Moussa crut le voir trembler tout à coup. Les doigts écartés de la main se raidissaient. Au souvenir brusque de la terreur des autres sultanes, sans savoir pourquoi, l'enfant s'inquiéta. Il se dit que c'était peut-être la dernière nuit qu'il entendait la voix qui l'avait longtemps ému; et sur le visage, pourtant calme, du maître il chercha à deviner le secret de cette volonté si implacable qui tirait, à la longue, l'effroi de la grâce la plus sûre et de la plus pitoyable douceur.

IV

Au crépuscule du jour suivant, il était étendu sur le tapis de la salle, lorsque la petite porte du harem s'entrebâilla. Il fut aussitôt debout.

— Ne crains rien, murmura la favorite d'une voix sans timbre. Je me suis sauvée. Je sais que le Maître est absent.

Elle s'était appuyée contre le mur rougi par le couchant.

— Il va rentrer, souffla l'enfant immobile.

Alors elle se précipita sur ses mains qu'elle baisa.

— Sauve-moi ! supplia-t-elle. Je suis la sœur de Shéhérazade. Je croyais savoir, comme elle, assez de contes pour qu'ils remplissent mille et une nuits. Le Maître m'avait promis de me laisser vivre, si je retenais son attention durant tout ce temps-là.... J'étais folle. Au bout d'un an je m'aperçois que j'ai déjà raconté à peu près tout ce que je savais ou que je pouvais imaginer.... O mon petit enfant, je n'ai plus d'histoires que pour la nuit qui vient ! Je vais mourir comme les autres ! Il les a toutes fait tuer. Demain je serai étouffée dans la cour.

Elle crispait sa main sur son cou ; et de tout son visage, seuls vivaient les yeux trop grands.

— Je ne veux pas mourir, gémit-elle enfin en se laissant tomber sur les genoux.... Je ne veux pas mourir.... J'ai songé que toi seul tu pourrais me sauver. Tu es libre ; tu peux aller à la ville écouter ce qu'on y raconte et me le rapporter. Tu écriras, chaque jour, sur un papier ce que tu auras appris.... Veux-tu ? Dis-moi oui.... Je n'ai que quelques ans de plus que toi. Tu comprends, n'est-ce pas ? qu'on ne veuille pas mourir.... Tu jetteras ce papier, chaque matin, par-dessus le mur du harem, du côté des jardins.... Mon petit, rends-moi la vie.... Que veux-tu que je te donne ? Prends-ce collier.... Je t'en supplie. Aie pitié ! Aie pitié !...

Moussa parvint à s'arracher de ses bras et sanglotant traversa le palais.

V

Il s'arrêta quelques secondes pour reprendre son souffle à l'entrée de cette ville qu'il n'avait jamais aperçue que du haut des terrasses, pareille à une rose géante sur le sable. Il s'engagea entre des maisons noires, cherchant

du regard une ombre humaine à chaque fenêtre, sur chaque porte. La rue était déserte. L'enfant en suivit une autre. Le silence y était si grand que tout à coup le bruit de ses sandales sur le pavé lui fit peur et qu'il se mit à courir sur la pointe des pieds. Déjà il avait traversé le même quartier dans tous les sens, lorsque la lune parut au bas du ciel et redoubla son épouvante en jetant devant lui une ombre démesurée.

Ses forces étaient épuisées. Il arriva enfin au milieu d'une petite place où bruissait longuement un arbre bleu. Il dut faire un effort pour se rappeler comment il se trouvait ici, dans quel dessein il avait fui du palais. Alors la même angoisse recommença de l'étreindre et dans le gémissement de l'arbre croyant entendre, l'imploration de la sultane, machinalement il poursuivit sa course.

Près des remparts, des éclats de voix frappèrent son oreille. D'instinct, il se dirigea vers l'endroit d'où elles semblaient venir. Une lueur jaune ourlait le bas d'une porte qu'il poussa aussitôt.

— D'où viens-tu, à cette heure ? Qui es-tu ? lui crièrent des hommes assis au fond d'une salle basse.... Que veux-tu ?

— Boire... put seulement articuler Moussa.

— Quel est ton nom ?

Mais il eut peur soudain du bizarre accoutrement de ces hommes, de leurs figures barbues et il fit un mouvement vers la porte.

— On ne te fera pas de mal, dit le plus âgé. Nous sommes des marchands qui attendons le petit jour pour repartir.

Quand Moussa leur eut déclaré qu'il vivait au palais du sultan, tous se turent avec respect quelques secondes ; puis, ayant tiré de leurs ballots de menus objets qu'il dut

accepter, ils recommencèrent de l'interroger. Ils voulaient savoir de quelles couleurs étaient les robes et les chevaux d'Hadi-Anoun ; s'il était vrai qu'il avait composé des vers sur la lune et les roses. Quoique l'envie de s'étendre et de dormir le torturât, l'enfant répondait à chacune de leurs questions. en trempant de fois à autre ses lèvres dans le bol de vin qu'ils lui avaient fait servir.

— Sa favorite est-elle belle ? demanda enfin le plus jeune.

Moussa ferma les paupières.

— Est-elle belle ?

— Oui. C'est la sœur de Shéhérazade.

Puis joignant soudain les doigts et tout le buste penché sur la table :

— Vous qui avez voyagé, dites-moi des contes. Dites-moi ce que vous avez vu.... Etes-vous allé jusqu'à la mer ?

— Nous l'avons traversée. Ses yeux sont-ils bleus, comme on dit ?

— Oui. Avez-vous vu des tempêtes ?

— Nous avons plusieurs fois naufragé. L'aime-t-elle beaucoup ?

— Oui. Qu'y a-t-il de l'autre côté de la mer ?

— Des pays sans lumière. Comment est-elle ?

— Triste. Dites-moi ce que vous avez vu pour que je le lui rapporte et qu'elle se reprenne à sourire.

Tandis que le soleil se levait, il se sauva dans la campagne. Tout ce que lui avaient raconté les marchands, il l'écrivit aussitôt. Le récit de leurs aventures belles comme des fables en ces pays dont autrefois il souffrait, aux heures de rêverie, de ne pouvoir préciser la couleur et que ses yeux croyaient voir luire maintenant, tout cela allait permettre à la sœur de Shéhérazade de vivre

encore quelques jours. Jamais il n'avait rien désiré avec autant d'ardeur. Pourtant il restait agenouillé sur le sol, traçant d'un doigt de lentes arabesques dans la poussière.

VI

Quand la sultane entra, le soir même, dans la chambre d'Hadi-Anoun, Moussa comprit, à son air calme, que leur stratagème avait réussi. Blotti derrière les coussins l'enfant l'écouta comme si jamais il n'avait entendu ce qu'elle racontait. Sa voix avait en effet gardé, dans son souvenir, les déchirants accents de la veille et ils lui semblaient prêter maintenant aux aventures des marchands l'infinie désolation d'un rêve que la vie a déçu. Ah ! qu'était-ce que ces naufrages et ces contrées de l'autre côté de l'océan, en face des naufrages et des contrées que l'imagination avait souvent montrés à l'enfant, quand le songe l'emportait loin des hommes ; qu'était-ce même en face de la détresse qu'hier, devant lui, avait laissée éclater la sœur de Shéhérazade et de l'immensité qu'il avait entrevue dans ses yeux, alors qu'elle n'était plus vivante qu'à demi ! Moussa comprenait tout d'un coup d'où venait l'accablement qui s'était emparé de lui, le matin, en disant adieu aux voyageurs. Plein d'insouciance jusqu'alors, il avait été presque en même temps mis en présence de la mort et de la vie. Il avait vu soudain cette dernière tourbillonner, se perdre toute en l'autre, comme une plume d'oiseau dans le gouffre de l'air ; et maintenant il croyait entendre le bruit même de la chute formidable et légère avec le cliquetis des bracelets de la conteuse et le souffle haletant de sa voix. C'était donc pour permettre à une femme de vivre quelques heures de plus qu'il avait fallu accomplir tant

d'exploits , supporter tant de fatigues , traverser tant de mers et de continents ! Etait-ce bien la peine de retarder , au prix de si grands efforts , une heure impossible à éviter et ne valait-il pas mieux se résigner à ce repos de la mort , but certain de tous les voyages , havre après toutes les traversées ?

Le lendemain , Moussa retourna à la ville , le surlendemain encore et tous les jours pendant des mois. Il recueillait des histoires dramatiques ou plaisantes. Mais aucune ne le surprenait. Les plus bouffonnes lui semblaient tristes , médiocres les plus magnifiques ; et l'art de la sœur de Shéhérazade ne parvenait pas , à son gré , à leur prêter quelque intérêt.

VII

Une nuit , comme elle venait d'achever un de ses récits les plus parfaits , et qu'Hadi-Anoun souriant s'était assoupi , un instant , la tête contre son épaule , la favorite faillit pousser un cri et porta la main à son cœur. Dans l'ombre , elle avait vu luire des yeux. Elle sauta du divan.

— C'est moi ! murmura Moussa , un doigt sur la bouche , en se mettant debout.

Ils coururent tous les deux jusqu'au jardin.

— Que faisais-tu là ? demanda-t-elle enfin en l'entraînant dans l'ombre d'un rosier.... Réponds.... Pourquoi pleures-tu ?... Grand Dieu , ne sais-tu plus de contes ?... Tu ne vas pas me laisser mourir , si près d'être sauvée ?... La mille et unième nuit sera au début de l'automne.... Parle-moi. je t'en supplie , parle-moi !...

— Les vivants sont comptés sur la terre , répondit-il après un court silence. Je te rends la vie peu à peu ; mais en échange je sens qu'il me faudra prendre ta mort.

Comme une amande qui s'ouvre, elle vit soudain briller ses dents.

— D'ailleurs celui qui pleurait tout à l'heure, c'était encore un peu l'enfant plein d'illusions que j'ai été. Ayant vu tout ce que j'ai vu depuis deux années, ayant compris tout ce que j'ai compris, va, je ne puis rien regretter.

— Mais que dis-tu ? Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Pourquoi mourrais-tu ? Tu ne connais rien du monde.

— Je sais qu'on en fait le tour.

— Tu ne connais rien de la vie.

— C'est si peu de chose !

— Ah ! ne dis pas cela....

Et mettant sa main sur la tête de l'adosescent.

— Tu n'as jamais aimé, dit-elle.... Attends l'amour, crois-moi... Tu verras alors toutes choses avec des yeux nouveaux et rien ne te semblera plus précieux que la lumière.

Elle continua de parler avec feu. Moussa, le buste rejeté en arrière, n'écoutait plus. Le visage d'une enfant qu'il voyait, chaque soir, assise à l'entrée de la ville, revenait brusquement en son esprit. Elle portait un collier de corail qu'elle soulevait rêveusement entre ses dents en le regardant passer.

VIII

Il ne se rendit pas compte de l'instant où la sultane le quitta pour regagner la chambre d'Hadi-Anoun et, à l'aube, il sortit du palais, poussé par une étrange force.

Enfin il s'arrêta devant une petite maison très blanche et attendit. D'heure en heure, l'ombre d'un arbre tourna doucement sur le toit. L'air commençait de fraîchir, lorsque parut l'enfant au petit collier rouge.

Ils se sourirent et Moussa vint, cette fois, s'asseoir auprès d'elle. Elle lui raconta la vie de son père qui était berger, celle de ses frères qui étaient marins. Le vent faisait voler ses cheveux qui venaient toucher la joue ou le front de l'adolescent. Il voulut savoir son nom, ses occupations. Elle s'appelait Rahib et brodait des écharpes. Il lui dit alors qu'il aurait voulu l'aider dans son travail et il évoqua des journées passées à ses pieds, tandis qu'on entendrait sur la terrasse le bouillonnement de la chaleur dans le gosier des colombes pâmées.

Lorsqu'ils eurent fini de parler, elle laissa ses mains dans les mains de Moussa. La sultane avait eu raison. Jusqu'à cette minute, il n'avait rien connu de la vie. Elle était tout entière dans la joie si nouvelle qui remplissait son cœur, l'élargissait tout d'un coup et lui faisait, eût-on dit, toucher le bord d'un invisible horizon plus reculé que cette ligne derrière laquelle, en ce moment, on voyait le soleil décliner.

De même que cette joie dépassait les limites du monde, l'ombre de la mort ne parvenait pas à couvrir sa clarté. En effet, si l'adolescent avait vu, pendant des mois, de soir en soir, les plus orgueilleuses agitations des hommes, les plus magnifiques exploits venir s'abîmer dans cette ombre de la mort, au point que la plus merveilleuse aventure ou le plus rare trésor lui avaient désormais paru insuffisants à donner quelque prix à la vie, — soudain l'amour lui semblait au contraire, dans l'épanouissement miraculeux de son cœur, projeter de grands rayons par delà la misérable lumière des jours et magnifier le monde en plongeant en lui la racine d'une divine floraison. Il fallait vivre pour aimer ; il fallait aimer pour ne pas mourir.

IX

Pendant plus d'une semaine, Moussa fut, à la même heure, assis auprès de Rahib. Après avoir longtemps causé, ils se quittaient ordinairement au lever de la lune. Debout sur le seuil, la jeune fille regardait s'éloigner son compagnon. Mais un soir qu'il venait de gagner la campagne, il se vit soudain rejoint par elle. Elle était tout émue de sa course. Sans s'être rien dit, ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre et, pour la première fois, se baisèrent sur les lèvres.

Quand ils eurent dénoué leur étreinte, le jeune amant chancela presque en contemplant le ciel. Toutes les étoiles le regardaient. Alors, comme en cette nuit où il avait été à la ville, sur la prière de la sultane, il se mit à courir. Une même peur lui serrait la gorge, et la chambre d'Hadi-Anoun où il se glissa enfin lui fut un lieu de refuge ainsi que l'avait été la pauvre auberge des marchands.

La favorite était assise, la taille mollement entourée par le bras du sultan qui l'écoutait. Elle achevait de lui conter la vie des frères de Rahib. Moussa tendit l'oreille. Les aventures qui l'avaient ravi lui apparurent soudain d'une affreuse médiocrité, toutes rabougries, toutes mortes, pareilles à ces grains d'olives desséchées sur lesquels pleure le voyageur se souvenant de terres fabuleuses. Il s'approcha le plus près qu'il put du divan, le cœur comme égaré à la recherche de biens qu'il possédait et qu'il venait de perdre. Cependant cela n'était encore rien et déjà son imagination connaissait l'amertume de ces désenchantements. Mais lorsque, vers le milieu de la nuit, sous le voile d'une fable, il reconnut, ne voulant pas la reconnaître, l'histoire de ses amours avec Rahib, il retint

des sanglots, tant ces amours lui semblaient déjà lointaines, déjà finies. Pourtant elles étaient nées d'hier ; il avait à peine quinze ans ; et à quelques minutes de cette chambre, peut-être, son amie souriait-elle encore au goût du premier baiser sur ses lèvres. Pourtant, en leur nouveauté, ces amours lui avaient paru si grandes, si durables, que le monde entier en avait pris, à ses yeux, une immensité inconnue et reçu comme un sceau d'éternité !

X

L'été commença de mourir. Des vapeurs amollissantes s'élevaient de la terre. La nuit, Moussa s'endormait dans sa cachette — ce qui ne lui était encore jamais arrivé. On entendait des fruits détachés des branches tomber dans le clair de lune, comme des pierres dans l'eau et le chant plus triste du rossignol accompagner la voix plus joyeuse de la sultane. Elle ne se paraît plus maintenant de bijoux, et son visage sans fard avait retrouvé la volupté de ses plus jeunes sourires.

Cependant, à l'entrée de la mille et unième nuit, comme le Maître n'était pas encore revenu de sa promenade, elle accourut, les mains et la bouche crispées d'inquiétude, dans la chambre où se tenait Moussa.

— J'étais certain, dit-il simplement, que tu te sauverais encore et que tu viendrais me trouver. Non, je ne sais plus rien.... Je t'ai raconté tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu moi-même raconter. Et, ce matin, je n'ai pu te faire connaître une nouvelle histoire.... Allons, ne tremble pas ainsi....

— Je vais mourir ! s'écria-t-elle. Il n'y avait pourtant plus qu'une nuit.... Mais non, c'est impossible.... Ne m'abandonne pas !

— Tu vivras. Ne t'avais-je d'ailleurs pas dit une première fois que c'était moi qui prendrais ta mort ? Je t'attendais, ce soir, pour te faire mes adieux.

— Que dis-tu ? Je ne veux pas que tu meures.... Je vais supplier le Maître. Et s'il ne veut pas t'épargner, je me livrerai à ta place.... Je le dois. N'es-tu pas encore plus jeune que moi ?

— Le Maître ne m'a point menacé.

— Comment ?... Explique-toi....

Il prit dans ses deux mains le bout du voile brodé de la sultane et le porta jusqu'à sa bouche :

— Dès l'instant où mon cœur et mes yeux se sont ouverts à la vie, je l'ai vue, de soir en soir, engloutie par la mort. Bien vite, j'ai été assuré qu'il ne valait pas la peine d'attendre, de souffrir, que toute espérance était inutile. Aussi déjà m'en serais-je allé si, une fois, — rappelle-toi ! — tu ne m'avais pas parlé de l'amour. Je ne le connaissais pas encore. J'ai cru en lui. Il est venu ! Il est venu !... Dans sa lumière, mes jours me sont apparus, un moment, transfigurés ; le monde a été bouleversé à mes regards. Si je vivais, ce serait de ce souvenir. L'amour est en effet la seule grande chose qui pourrait nous retenir sur la terre ; la seule qui pourrait la rendre éternelle, en nous immortalisant. Mais, hélas, pourquoi ne pouvons-nous pas faire autrement, dans notre misère, que de le réduire à quelque brève et triste caresse ? Et en voulant l'étreindre en nos bras, quelle malédiction nous pousse donc toujours à le réduire à la mesure de nos corps !... Pendant quelque temps j'ai erré, j'ai vécu, hésitant à comprendre ces choses. Mais c'est fini. Je ne le puis plus aujourd'hui méconnaître, c'est sur les lèvres de l'amour retombé avec moi de si haut que j'ai donné mon plus grand baiser de consentement à la mort !

La favorite regardait le jeune homme en pleurant.

— J'ai simplement compris plus tôt que toi, acheva-t-il, une grande vérité. Adieu. La mort me réclame. Dès cette nuit, j'irai vers elle. Je m'enfoncerai dans le désert, sans eau et sans pain, du côté où l'on ne trouve plus d'oasis.

Il s'éloignait à reculons. Elle voulut saisir encore ses mains, le retenir un instant près de soi. Mais tout à coup dans le jardin retentit un galop. Le sultan revenait. En hâte la favorite releva sur son visage son voile baigné de larmes. Moussa avait disparu.

— Seigneur, dit-elle, dès que son Maître entra, et sans lui donner le temps de parler, Seigneur, j'ai réservé pour cette dernière nuit qui va voir enfin s'accomplir votre chère promesse, le plus étrange de mes contes. Ma sœur même me l'eût envié. C'est l'histoire d'un enfant de quinze ans qui ne croit pas à l'amour. Ah ! Seigneur, ne riez pas... ne riez pas ainsi.... Venez plus près de moi, plus près encore. Ce premier soir d'automne est froid. Je frissonne, mon bien-aimé....

Enfin, ayant doucement levé le bras dans la clarté de la lampe :

— Ecoutez-moi, ajouta-t-elle.... Voici que j'entends chanter le rossignol, ô ma Vie ; et c'est l'heure....

MARTIAL-PIÉCHAUD.



VARIÉTÉS

LES FÊTES DU CENTENAIRE GENEVOIS

Il faudrait sans doute remonter bien haut dans les chroniques des fêtes nationales et des anniversaires patriotiques célébrés chez nous pour retrouver des journées égalant en splendeur et en enthousiasme celles des 4, 5 et 6 juillet, où Genève a fêté le centenaire de l'arrivée des troupes suisses au Port-Noir, et l'entrée de la vieille République dans le giron fédéral. Les mots les plus prestigieux ne disent pas grand'chose pour peindre cet élan irrésistible de tout un peuple, cette allégresse sans commande, ces touchantes manifestations d'attachement à la patrie suisse. Spectacle inoubliable, instants bénis, frissons sacrés qui secouaient les plus sceptiques, vous laisserez des souvenirs à jamais gravés dans le cœur des Genevois et des Confédérés accourus si nombreux pour fraterniser avec les fils du dernier venu dans le faisceau des vingt-deux Etats ! Pendant trois jours la pensée de la Suisse entière a été concentrée sur Genève. Les preuves d'une ardente amitié ont afflué de toutes parts : mouvement grandiose des sympathies confédérées qui s'est traduit par la venue à Genève du Conseil fédéral au complet, — c'est la première fois que le haut gouvernement helvétique prenait part *in corpore* à un centenaire cantonal, — par les délégations exceptionnellement nombreuses des chambres fédérales et des cantons, par la présence de contingents militaires cantonaux, par d'in-

nombrables articles de presse, tous débordants d'éloges, depuis les organes socialistes jusqu'à ceux de l'extrême droite !

La *Bibliothèque universelle*, qui a vu le jour à l'ombre des tours de Saint-Pierre, se devait de prendre part à ces fêtes qui marqueront un véritable événement historique et pas seulement une commémoration. On trouvera, plus loin, dans la *Chronique suisse romande*, des considérations sur la portée des journées que Genève vient de traverser. Bornons-nous donc ici à raconter sans apprêt ce que nous avons vu.



Vers le commencement de 1910, une assemblée représentant les groupements politiques et les diverses classes sociales se réunissait au Palais électoral de Genève. Avec un grand enthousiasme on y chargea le Conseil d'Etat d'organiser la célébration de l'anniversaire du 1^{er} juin 1814. Le pouvoir exécutif genevois fit appel à la collaboration de nombreux citoyens ; un comité fut désigné. On décida que les fêtes du centenaire genevois comprendraient plusieurs parties : tout d'abord une cérémonie au Port-Noir, où les Suisses avaient débarqué, puis la représentation d'une pièce patriotique, enfin des banquets populaires et une fête spéciale pour la jeunesse.

Les journées des 4, 5 et 6 juillet se sont déroulées rigoureusement d'après ce programme. Mais il fallut compter avec les caprices du temps, qui échappe à la réglementation de tous les gouvernements et de tous les comités. Pendant la dernière semaine, le ciel maussade n'avait eu que de trop rares sourires pour les préparatifs qui enflévreraient les commissions de décoration. De copieuses averses détrempaient arcs de triomphe, festons et oriflammes. Bien plus, un petit vent aigrelet ne faisait rien présager de bon. Le matin du samedi 4 juillet les regards anxieux se tournaient encore vers le sud-ouest, du côté du Fort-l'Ecluse. Mais, vers midi, un léger souffle de bise, cette vieille et fidèle combourgeoise de Genève, trouait de carreaux bleus le dais obstiné des nuages ; à 1 heure, les trains amenant les invités de la République arrivaient à Nyon par le plus gai des soleils. La cause du beau temps semblait définitivement gagnée.

C'est de Nyon que partirent, en 1814, les barques portant les contingents de Fribourg et Soleure. Pour rappeler le plus fidèlement possible cet événement, c'est à Nyon que les autorités genevoises avaient décidé de recevoir leurs hôtes fédéraux et cantonaux. Par une pensée gracieuse, dont on a su infiniment gré, le canton de Vaud et la ville de Nyon avaient tenu à se charger de cette réception. La petite cité vaudoise, si pittoresque et si gentiment assise sur les gradins de la Côte, était toute à la joie. On avait pavoisé à profusion : ce n'est pas tous les jours que Nyon a l'honneur de recevoir le Conseil fédéral et les délégués des cantons ! A la promenade des Marronniers, belvédère merveilleux qui offre un des plus beaux points de vue du Léman, un déjeuner avait été servi sous les arbres séculaires. Et, au milieu de la bonne humeur, rehaussée encore par le soleil éclatant et les crus généreux du canton de Vaud, des toasts brefs, mais infiniment cordiaux, furent échangés. Cette amicale réception d'une heure fut le plus heureux prologue des fêtes genevoises. Des esprits chagrins ont parlé parfois de frottements entre Genevois et Vaudois : il faut avoir vécu les courts instants de Nyon pour être persuadé du contraire !

Accompagnés au port par toute la population, les personnages officiels se sont embarqués pour Genève. Quatre des grands bateaux-salons de la Compagnie de navigation s'avancent majestueusement sur le Petit-Lac, entourés d'embarcations couvertes de fleurs et de draperies. Spectacle charmant : jamais l'azur du lac n'a été si beau, jamais son miroir si brillant. De tous les ports parviennent le son des cloches, le bruit du canon, l'éclat des fanfares, les clameurs de la population. A Versoix, trois grandes barques aux voiles latines sont prêtes pour recevoir les contingents fribourgeois, soleurois, bernois, bâlois et lucernois, portant l'uniforme de l'époque et les armes tirées des musées et des arsenaux. Cette flotte historique, précédant l'escadre officielle, cingle dans la direction de Cologny. Le nombre des esquifs va sans cesse croissant : il y a là des échantillons de tous les moyens de locomotion dont on dispose sur le lac, depuis l'ultra-moderne canot automobile jusqu'à la modeste péniche de

nos pêcheurs, bref, une véritable reconstitution de l'expédition des Argonautes s'avancant dans le cadre le plus grandiose, par — coïncidence à noter — un temps exactement semblable à celui du 1^{er} juin 1814. Et, par surcroît, des aéroplanes viennent décrire des courbes gracieuses au-dessus du bateau officiel et saluer les personnages fédéraux.

Là-bas le Port-Noir se dessine. Le long du lac ont pris position les syndics costumés, les grenadiers, les cavaliers, les gymnastes, les éclaireurs, les cadets. Depuis les tribunes surchargées on agite des drapeaux et de blancs mouchoirs. Les mélodies du *Cè qu'é l'aino* et de l'*Hymne national* se fondent de la rive à la flotte. Au milieu d'acclamations frénétiques, les barques accostent. Comme en 1814, un des syndics s'avance pour donner l'accolade au commandant des troupes suisses. Moment inoubliable, tableau empoignant où bien des yeux se sont mouillés!

Pendant ce temps les autorités vont débarquer aux Eaux-Vives. L'entrée en rade de Genève, toujours imposante en temps ordinaire, offrait ce jour-là un spectacle merveilleux : des quais, des balcons, de partout éclatent les cris d'une foule en délire ; les écoles de Genève, massées sur le rivage, entonnent les vieux refrains nationaux. Les couleurs genevoises et fédérales claquent au vent et se marient dans une gamme éclatante.

Quel glorieux cortège que celui qui a défilé pendant près d'une heure à travers les rues de Genève, au milieu des arcs de verdure et des étendards, accompagné d'applaudissements joyeux ! Les fleurs tombent, pluie parfumée, sur les membres du Conseil fédéral et spécialement sur M. le président de la Confédération Hoffmann. A l'estrade de la porte de Rive, une dame âgée salue le haut pouvoir par ces paroles : « Enfants de Tell, soyez les bienvenus ! » Il faut avoir vu cette longue et triomphale théorie, égayée par les manteaux polychromes des huissiers, les chatoyants uniformes des anciennes milices, le costume coquet des gymnastes, s'avancer dans la gloire d'un beau soir d'été, parmi des milliers de spectateurs, jusqu'à l'antique promenade de la Treille où M. Fazy, président du Conseil d'Etat de Genève, a salué les magistrats confédérés, au nom desquels M. de Planta,

président du Conseil national, a répondu, tandis que ce vieux témoin des fêtes genevoises, la cloche *Clémence*, répandait les ondes de sa voix imposante sur la noble cité, le lac et la campagne !



Les fêtes genevoises ne pouvaient se passer sans la représentation d'une pièce patriotique écrite spécialement pour la circonstance, comme on le fit à Lausanne et à Aarau en 1903, à Bâle en 1901, à Berne et à Schwytz en 1891. Le comité central ouvrit à cet effet un concours. Onze manuscrits furent soumis à la critique d'un jury : il les écarta tous. C'est alors qu'on s'adressa à deux Genevois de tendances et d'affinités très différentes, MM. Baud-Bovy et Malsch, qui acceptèrent de travailler ensemble à la confection du livret. La musique fut confiée à M. Jaques-Dalcroze.

La question du théâtre souleva de nombreuses discussions. Tenant compte de fâcheuses expériences faites dans des *Festspiele* dont la réussite fut compromise par le mauvais temps, on décida de construire une salle spéciale. La partie inférieure du beau parc de Mon-Repos paraissait désignée pour recevoir cette construction, qui devait contenir près de 6000 personnes et permettre à 1200 figurants d'évoluer sur la scène. Celle-ci communique directement avec la salle par des gradins. Un vaste portique ionien forme le fond, les entre-colonnements encadrent les décors mobiles des quatre actes. Au dernier acte, la toile de fond est supprimée. C'est la nature elle-même qui va constituer le décor : tout d'abord le lac, puis le coteau verdoyant de Cologny avec, à l'arrière-plan, les croupes boisées des Voirons et les grandes Alpes de Savoie. On a critiqué la hardiesse de cette innovation, qui devait bouleverser un peu les données techniques et les règles traditionnelles de l'esthétique théâtrale. Mais l'épreuve semble avoir été plutôt favorable aux auteurs : la combinaison des deux éléments, artificiel et naturel, la fusion de la lumière venant de la scène avec la clarté du grand jour se sont réalisées assez heureusement.

Une fraction des chœurs, les solistes et l'orchestre étaient pla-

cés au-dessous de la scène. Malgré des modifications importantes faites encore au dernier moment, après la répétition générale, il n'a pas été possible d'obtenir une acoustique parfaite. L'interprétation paraît en avoir un peu souffert.

Voyons maintenant la pièce elle-même. C'est le premier acte, la *Vigie dans la nuit*, qui a été le plus discuté. Les uns y voient une harmonieuse nouveauté apportée au théâtre, et destinée à faire école ; les autres lui reprochent au contraire de dédaigner par trop certains principes scéniques éprouvés depuis longtemps.

Tout au début, un bourgeois de la Restauration, placé parmi les spectateurs, annonce la pièce dans des vers d'une fière inspiration et commémore les luttes soutenues par la République :

Vingt siècles, par la poix, le fer ou le canon,
Nous avons gardé nos murailles :
Malgré le siège, la disette et la mitraille,
Vingt siècles nous avons dit : Non !

Le rideau s'ouvre sur l'intérieur d'une tour de la cathédrale de Saint-Pierre. Reprenant un procédé créé par M. Philippe Godet dans son *Neuchâtel suisse* où le *Messenger boiteux* évoquait de vieilles images, MM. Baud-Bovy et Malsch font parler le veilleur et le sonneur de la cathédrale. Ces personnages verront apparaître sur le ciel les visions du passé, suscitées par la voix des cloches. Imprécis et estompés, des tableaux vont se dessiner dans le lointain et rappeler les étapes de l'histoire de Genève. Sur la scène — et c'est là justement la grande et hardie innovation — des groupes d'environ trois cents jeunes gens et jeunes filles, drapés dans des étoffes gris-mauve, aux gestes souples et harmonieux, évoluent en exécutant des mouvements rythmiques, selon les principes de l'école déjà célèbre de Hellerau. Ces « rythmiques » — comme on les appelle à Genève — ont la tâche d'expliquer et commenter les apparitions qui se détachent tout au fond. C'est donc une reconstitution du chœur antique, mais développée dans le sens plastique : procédé qui ouvre de vastes horizons à notre technique théâtrale actuelle. Au théâtre de Mon-Repos, l'œil contemplait, ravi, les évolutions des disciples de

M. Jaques-Dalcroze. Où trouver ailleurs tant d'élégance, tant d'équilibre et tant d'intuition de la beauté?

Pour chaque tableau la masse chorégraphique aura des attitudes et des mouvements différents. Voici les Helvètes, les Bur-gondes, la Genève des évêques, celle des ducs, les Eignots (ici, par exemple, le groupe rythmique représente la révolte de l'esprit contre l'oppression), la Genève de la Réforme, que le veilleur salue :

Dieu seul est ta pensée; un livre est ton étude;
L'immensité du ciel à ton bonheur suffit
Et, sur l'étroit coteau, tu jettes le défi
De ton feu dans la solitude.
Tous ceux qui, sur la route, errants, las de marcher
Ont vu clignoter ta lumière
Se sont hâtés devers ta porte, ô veuve austère....

Voici l'Escalade, Rousseau et la Révolution (le groupe ryth-mique représente l'ivresse de la liberté déchaînée.)

Mais la nuit a passé, le carillon sonne sept heures. Au loin retentit le canon du général autrichien Bubna. « La liberté s'en vient tout le long du Jura, » annonce le veilleur.

Un chant, grave et doux, ouvre le II^e acte (la *Lecture de la proclamation*):

Le temps passe et passe, ô ville obstinée,
Tissant le manteau de ta destinée,
Un manteau de deuil, un manteau d'effroi....

Le décor évoque la place de l'Hôtel de Ville, le 31 décembre 1813. La foule attend l'issue de la séance du Conseil. Les femmes bavardent à la fontaine, les hommes discutent, des pa-trouilles autrichiennes passent. Les horlogers, les tanneurs chan-tent; les enfants, que nul comme M. Jaques-Dalcroze ne s'entend à poétiser, arrivent tout joyeux. Mais soudain les membres du gouvernement provisoire sortent de séance, un conseiller an-nonce le rétablissement des autorités genevoises. Des gardes na-tionaux posent le vieil écusson mi-parti gueules et or au-dessus de la porte de l'Hôtel de Ville. Cet acte se termine par le caril-

lon de Saint-Pierre égrenant le *Cé què l'aino*, auquel répondent l'air du *Devin du village* et le *Ranz des vaches*.

L'hiver régnait au II^e acte, c'est le printemps à l'acte suivant, le plus joyeux, le plus entraînant, le plus chaud à l'œil par les costumes qui vont du rose tendre au rouge vif, du gris perle au bleu profond, du jaune paille à l'orange foncé, en passant par de délicates nuances. Nous sommes sur les bastions de Saint-Antoine, les beaux gardes nationaux fraternisent avec la foule. Une troupe de jeunes élégants entonne une chanson d'un comique irrésistible. La fête populaire s'engage spontanément : jeunes filles, jeunes gens, enfants costumés en lanciers et en mame-louks. Les fillettes « tournent une ronde », détaillent l'antique et célèbre *empro* genevois ; les garçons se livrent à des jeux plus batailleurs. Tout ce petit monde abandonne la partie en entendant le tambour. Un contingent de superbes grenadiers présente les armes au colonel Micheli de Chateauvieux qui, après une harangue, fait distribuer les drapeaux flammés rouge et jaune à la garde genevoise. A noter ici un chœur profond, aux tonalités particulièrement émouvantes :

Drapeaux, drapeaux ailés dont l'essor plein de joie
Mêle le sang qui coule à la moisson qui ploie.

.

Tout nous attache à ces humbles vallons
Où dorment ceux de notre race,
Où, parfois, creusant son sillon,
Le soc bute aux débris rouillés de leurs cuirasses.

Une clameur irrésistible : « Au Port-Noir ! Au Port-Noir ! » La foule quitte dans un grand enthousiasme la vieille promenade où seuls quelques gamins restent à jouer aux « mapiis. »

C'est au IV^e acte que l'on fête l'arrivée des Suisses. On entend tout d'abord une ode au lac, récitée durant le rideau fermé :

O lac, miroir des blancs nuages
Où s'avive et se double à nos yeux éblouis
La grâce de tes paysages,
Ton onde est l'âme du pays !

Ce matin, tes flots clairs, beau lac, tes flots sonores
 Font comme un chemin triomphal
 Où du haut des sommets, à pas légers, l'aurore
 Apporte en riant l'idéal.

Pendant un touchant chœur d'enfants, le rideau s'est ouvert sur le Léman même. Les bataillons de la garde urbaine descendent du haut des gradins et traversent la salle, musique en tête ; ils débouchent sur la scène. Tout à coup retentit au large un coup de canon : « C'est la voix de la Suisse ! » proclame le chœur. Les barques apparaissent dans l'encadrement des portiques. Les Genevois et les Confédérés échangent des appels, les musiques et les chœurs se répondent de la rive au lac. Alors le peuple de Genève se précipite sur la grève :

Tes flancs portent la paix, barque libératrice !
 La paix, la liberté, l'amour de la justice !

s'écrie le chœur.

La barque fribourgeoise atterrit. Le colonel Girard en descend et donne l'accolade au colonel Micheli. De partout monte une clameur immense. Et voici qu'un homme du peuple fend la foule : c'est le veilleur de Saint-Pierre qui saisit la bannière fédérale et la baise longuement. Les canons tonnent, les cloches s'ébranlent. Le moment est saisissant. Tous les exécutants forment une masse imposante qui, vibrant avec les spectateurs, entonne un hymne à la patrie commune :

Forte du pur éclat des gloires disparues,
 Tu lèves sur nos champs ton bras jamais lié
 Et tu fais, du rempart ou du glaive rouillé,
 Des écoles et des charrues.

.

Partout, les opprimés tournent les yeux vers toi.

Sur ce livret, M. Jaques-Dalcroze a répandu les trésors de sa science musicale. On a particulièrement goûté les intéressantes et prenantes combinaisons mélodiques qui accompagnent les mouvements des groupes rythmiques, l'inspiration franche de

certaines chœurs, les motifs énergiques soulignant l'arrivée des soldats, et surtout la fraîcheur exquise des chansons enfantines.

Huit fois le théâtre de Mon-Repos a ouvert ses portes pour la *Fête de juin*, huit fois les spectateurs ont envahi jusqu'aux derniers recoins de la vaste salle et ont fait des ovations interminables aux auteurs et aux exécutants. La pièce patriotique de MM. Baud-Bovy, Malsch et Jaques-Dalcroze fut bien le couronnement des fêtes genevoises.



La matinée du dimanche 5 juillet a été consacrée à des services religieux commémoratifs dans les églises du canton, sans distinction de religion, de cultes et de dogmes. Réformés, catholiques romains ou nationaux, israélites, les sectes de tout rang et de tout ordre ont célébré le glorieux anniversaire dans une note touchante de reconnaissance et de sentiments fraternels. La précieuse leçon de tolérance qui se dégage de ces manifestations ecclésiastiques n'aura pas été le moindre résultat des fêtes de juillet.

Une heureuse tradition romande est celle des banquets populaires qui groupent en plein air, autour de longues tables, les amis et voisins du même quartier. Des personnes de tous rangs se sont attablées fraternellement, déballant et partageant leurs provisions. Partout, à Genève, ces joyeuses agapes ont eu lieu ; chacun, riche et pauvre, y a pris part. Les différents quartiers s'étaient réparti et même disputé les membres du haut Conseil fédéral et des gouvernements cantonaux. Le pittoresque de ces banquets, la franche et communicative gaité qui y régnait ont fait une heureuse impression sur les personnages officiels.

Et la population genevoise gardera un souvenir ensoleillé de ces heures passées au Molard, sur la Treille, à Saint-Antoine, au Bourg de Four et dans vingt autres endroits, à deviser gaiement avec nos magistrats venant des quatre points cardinaux et parlant nos rudes mais sains dialectes alémaniques ou les idiomes du Tessin et des Grisons.

Dirons-nous encore les splendeurs de la fête de nuit, la plus belle qui ait jamais été organisée à Genève? Parlerons-nous de l'illumination féerique de la rade — et l'on sait si le port de Genève se prête à ce genre de réjouissances? Rappelons-nous la réunion de la jeunesse scolaire genevoise, quelque chose comme treize mille écoliers, réunion qui fut malheureusement compromise par la pluie? Notons encore la course des invités officiels à travers le canton de Genève, car la partie rurale de la République entendait, elle aussi, recevoir les représentants confédérés. Dans plusieurs villages, ce fut une véritable bataille de fleurs, la population endimanchée se pressait autour des magistrats helvétiques et ce n'est pas dans les communes dites « réunions », sur l'ancien territoire français et sarde annexé à Genève par le traité de Vienne, que l'enthousiasme fut le moins débordant.

Et maintenant ces fêtes grandioses sont passées. Il en reste un sentiment de reconnaissance profonde envers le peuple genevois, le souvenir réconfortant d'heures merveilleuses. Comme le landamman d'Uri avait raison de s'écrier, au moment de quitter Genève : « On ne peut vivre qu'une fois quelque chose de pareil ! »





CHRONIQUE PARISIENNE

Paris et ses trous. — La zone militaire et l'intérieur. — Développement de Paris autrefois (ses cinq enceintes) et dans l'avenir (suppression des fortifications). — Plan d'extension : espaces libres et circulation. — Le déclassement des fortifications : opération sociale et opération financière.

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, affirme la sagesse des nations. La plus belle ville du monde (en tout cas une des plus belles : c'est Paris que je veux dire), donne vraiment trop peu de ce qu'elle a. Elle s'obstine à le cacher et même, pourrait-on croire, à le détruire. J'ai parlé naguère des multiples travaux qui l'enlaidissent : aujourd'hui la place du Palais-Royal est transformée en un vaste chantier. Et c'étaient hier des précipices qui se creusaient devant Saint-Augustin et Saint-Philippe du Roule, engloutissant autos et piétons. Naturellement on a nommé une commission d'enquête qui, non moins naturellement, s'est efforcée de ne découvrir aucune responsabilité. Nous mourons en France d'un excès de paperasses administratives couvertes de formules toutes faites qui ne signifient rien et n'engagent personne. Les optimistes qui les rédigent constatent invariablement que tout est pour le mieux dans le meilleur des pays, et la farce est jouée. Examinons un peu la physiologie — si j'ose employer cette expression — de Paris.

Vous qui avez tout près de vous montagnes, bois, lacs et fleuves, vous avez beau vivre dans une ville de 80,000 âmes, vous faites quelques pas et vous respirez l'air pur. Mais s'imagine-t-on jusqu'où déferle la marée d'une ville de trois millions d'habitants et jusqu'à combien de lieues circulaires de son lit elle va déposer son écume et ses épaves ? Il ne suffit nullement de faire quelques pas pour trouver la campagne autour de Paris.

Il n'est pas de spectacle plus pittoresque et plus varié, ni plus lugubre, ajouterai-je, que celui des terrains qui, sur une largeur de 250 mètres, s'étendent au delà des fortifications. A côté d'immeubles dont certains remontent à 1796 et qui ont miraculeusement échappé aux bombardements successifs de la guerre et de la Commune, s'étendent des jardins lépreux où quelques citadins se livrent avec délices, chaque dimanche, aux joies d'une culture infructueuse. Sur le territoire de Neuilly la chapelle de la famille d'Orléans voisine, d'une part, avec les attractions de Luna Park et, d'autre part, avec les baraques malodorantes des ratodromes et autres chenils entassés à la porte des Ternes. Ça et là une coquette maisonnette tente de jeter une note élégante dans le chaos de baraques de planches où s'abritent des familles entières et qu'entourent tantôt des jardinets fleuris, tantôt de véritables dépotoirs. Toute une population s'est créé là une vie à part. Dans de vieux wagons réformés se rencontrent des commerces fort achalandés ou de minuscules industries. Il n'est peut-être pas de profession, depuis le chiffonnier jusqu'au fabricant d'aéroplanes, qui n'ait trouvé là son emplacement. Mais, en dépit de tous les efforts de ses habitants, une impression pénible se dégage, sur la plupart des points, de cette zone asservie. Contaminé par le voisinage des usines et des dépôts malsains de résidus, l'air semble irrespirable, et de fait, dans les cabanes humides où tant de miséreux s'abritent, la tuberculose multiplie ses ravages.

Au delà de la zone, ce sont des espaces vagues semés d'une herbe rare et tôt roussie, les bois de Boulogne et de Vincennes qui ne sont, à proprement parler, que des parcs envahis, dès les premiers beaux dimanches, par une foule innombrable, et les villes de la banlieue qui ne sont guère que des réductions de Paris. On peut dire sans trop d'exagération que, sur un rayon de dix ou douze kilomètres autour de ses fortifications, Paris a brûlé l'herbe, coupé les arbres et supprimé les champs. Ceux qui se satisfont, chaque dimanche d'été, de la verdure de la banlieue ne connaissent point la vraie nature, à moins que ce ne soient des sages qui savent se contenter de peu, voire de rien.

De ce point de vue, que dirons-nous de l'intérieur même de Paris ! De son centre les jardins privés ont complètement disparu. Les parcs et les jardins publics n'y occupent que 223 hectares, contre 2735 à Londres, 971 à Vienne et 725 à Berlin. Encore ces réserves d'air pur sont-elles mal réparties. Dans certains quartiers on étouffe. Et, malgré des protestations légitimes mais parfaitement inutiles, arbres et espaces libres continuent de disparaître : la butte Montmartre, où l'on trouvait encore de la verdure il y a deux ans, se couvre d'immeubles de rapport, et dans quelques années elle sera en tous points semblable aux quartiers du centre.

Paris s'est développé au hasard, sans plan préétabli, au petit bonheur ... ou au grand malheur. Sans doute, au XVII^e siècle, différents édits interdirent-ils de bâtir dans les faubourgs et même dans l'intérieur de la ville « en aucune place nouvelle, si ce n'est pour refaire les maisons qui s'y trouvent faites de vieille date. » Mais douze ans après, en 1639, l'Etat lui-même pourvoyait « à la construction d'un nouveau faubourg du côté de la porte Saint-Honoré, nécessaire comme étant l'abord de la province de Normandie ! » Sous Philippe-Auguste Paris occupait 253 hectares, 3370 sous Louis XVI. Il en occupe aujourd'hui 7802. Sa population était approximativement de 216 000 habitants en 1292, de 250 000 en 1328, de 415 000 en 1637, de 500 000 en 1700, de 524 186 en 1789. Elle était exactement, à partir du premier recensement régulier, de 547 756 en 1801, de 1 053 262 en 1851, de 1 696 141 en 1861, de 2 714 068 en 1901 et de 2 846 976 en 1911. Dans l'espace d'environ cinq cents ans (1292—1801) elle n'a augmenté que de 300 000 âmes, soit 600 par année, alors que de 1801 à 1911 elle s'est accrue de presque 2 300 000 unités, soit 20 910 par année. Depuis, l'augmentation *annuelle* régulière est de 25 000. L'hectare de terrain compris dans les vingt arrondissements valait *en moyenne* au XIII^e siècle 2,600 francs : il vaut aujourd'hui 1 297 000 francs ; autrement dit le mètre carré est monté, dans cet intervalle de 600 ans, de 26 centimes à 130 francs.

La vallée dont Lutèce devait être le centre avant même que

de devenir Paris, capitale de la France, fut habitée aux temps préhistoriques. La douceur du climat, les nombreuses îles qui se succédaient à partir du confluent de la Seine et de la Marne et qui pouvaient fournir asile aux hommes attaqués, la variété des sites qui se prêtaient à des cultures différentes, l'abondance des carrières de pierre, d'argile et de sable, les immenses forêts que peu à peu la civilisation a réduites aux actuels bois de Boulogne et de Vincennes, tout invitait les nomades à planter là leur tente, ou à s'y creuser des cavernes dans le calcaire, ou à y bâtir leurs huttes de branchages. Lorsque vers le milieu du IV^e siècle l'empereur Julien fit de sa « chère Lutèce » sa résidence préférée, la région tout entière s'était déjà transformée au contact de la civilisation romaine tout en gardant, à cause de ses forêts, sa physionomie de terre de chasse. Lutèce n'était alors, au même titre que Sens, Chartres, Auxerre, Troyes, Orléans et Meaux, qu'une des sept cités de la Lyonnaise sénonaise, elle-même une des dix provinces du diocèse de Trèves ou des Gaules ; mais pour la première fois elle joue dans notre histoire un rôle dont l'importance ne fera qu'aller s'accroissant jusqu'au jour où nettement elle deviendra prépondérante.

La première enceinte gallo-romaine construite autour de Lutèce paraît l'avoir été vers la fin du III^e siècle. Elle entourait seulement l'île de la Cité. Peu à peu, sous les Mérovingiens, les habitations se répandirent dans les campagnes environnantes par delà les deux ponts qui servaient de forteresses : le grand Châtelet sur la rive droite, le petit Châtelet sur la rive gauche.

La deuxième enceinte, dite de Louis VI, fut achevée par Louis VII. Il semble que seule la rive droite ait été fortifiée.

La troisième, dite de Philippe-Auguste, est exactement connue. Terminée en 1210, elle avait une longueur totale de 5000 mètres. Sur la rive droite elle enfermait les quartiers de Saint-Germain l'Auxerrois, des Halles et la presque totalité du 4^e arrondissement. Sur la rive gauche elle commençait au pont des Arts, à l'endroit précis où s'élevait la tour de Nesle, se développait vers le Luxembourg et le Panthéon et rejoignait la Seine au pont Sully.

La quatrième fut construite par Charles V. De la porte Saint-Denis elle gagnait obliquement le Palais-Royal. La ville, surtout sur la rive droite, continuait de se répandre dans le faubourg. « Sous Louis XI, dit Victor Hugo, on voyait par places percer, dans cette mer de maisons, quelques groupes de tours en ruines des anciennes enceintes, comme les pitons des collines dans une inondation, comme des archipels du vieux Paris submergé sous le nouveau. »

Au XVII^e siècle Vauban obtint la démolition des murailles qu'il estimait inutiles. Sur la rive droite fut tracée une chaussée plantée d'arbres et appelée « nouveau Cours », qui correspondait à peu près exactement aux « grands boulevards » actuels. Mais la suppression des murailles eut une influence déplorable sur les recettes d'octroi. Les plaintes des fermiers-généraux se multiplièrent à tel point que Louis XVI fit construire une clôture d'octroi. En 1787 les travaux furent suspendus, à cause de l'énormité de la dépense, estimée à 25 millions. En 1791 l'octroi fut aboli. Le Directoire le rétablit en 1798. Bonaparte fit alors achever la muraille, qui subsista jusqu'en 1860. Mais en 1818, à la suite de l'invasion étrangère, la question de la défense de Paris fut mise à l'ordre du jour. Le mur d'octroi étant insuffisant, il fallait de plus importants travaux. Louis-Philippe fit commencer la construction d'ouvrages fortifiés qui constituèrent la cinquième enceinte de Paris. C'est celle-ci que, depuis plus de trente ans, il est question de désaffecter : la rue militaire, le talus (muraille des remparts), le fossé et le second talus, dont l'ensemble a coûté 140 millions, sont aujourd'hui inutiles à la défense de Paris grâce à la double ceinture de ses forts. Cette cinquième enceinte n'occupe pas moins de 444 hectares : 34 km. 530 m. de longueur sur 135 mètres de largeur.

La loi Beauquier (22 janvier 1909) a institué que toutes les communes de France ayant une population supérieure à 10 000 habitants doivent établir un plan rationnel et hygiénique de leurs développements futurs. De toutes les grandes capitales, Paris est celle où la population est le plus concentrée : 370 habitants

par hectare, contre 265 à Berlin et 161 à Londres. Certaines communes de la banlieue sont dans une situation analogue qui ne peut que s'aggraver : de 2 000 000 il y a 50 ans la population du département de la Seine a passé à plus de 4 000 000 en 1911. Dans un demi-siècle elle sera de 6 000 000. Si l'on en veut préparer la répartition, et non la laisser s'entasser au hasard sur certains points qui deviendront dangereux pour la salubrité publique, il importe de distribuer harmonieusement les pleins et les vides, en défendant les espaces libres contre l'envahissement désordonné des constructions. C'est dans ce sens que vers la fin de l'année dernière M. Delanney, préfet de la Seine, fit distribuer au conseil municipal son rapport intitulé : *Considérations techniques sur l'extension de Paris. La circulation. Les espaces libres*. En voici l'économie générale.

1° *Espaces libres*. Pour plus tard, et peu à peu, selon les occasions, les facilités ou les besoins urgents : désaffectation de la plupart des casernes situées dans le centre, des cimetières *intra muros*, des bâtiments occupés par les administrations publiques ; en banlieue, mainmise sur les forts détachés et conservation de tous les espaces libres actuels (jardins, parcs, bois), auxquels on ajoutera des terrains situés à proximité et voués aujourd'hui à la culture maraîchère. Paris devant occuper un jour, par l'annexion totale de la banlieue, toute la superficie du département de la Seine, soit 47 839 hectares, on obtiendrait ainsi, à l'intérieur du Paris futur, 6854 hectares de jardins publics de toutes catégories. Pour le Paris actuel, le projet permet de porter le nombre des jardins intérieurs de 81 à 128, et leur surface de 223 à 332 hectares.

2° *Circulation*. Deux exemples, entre mille, de son intensité. En 1883 il passait quotidiennement, rue Royale, 1435 voitures ; en 1912 on en a compté 11 634. En 1902 il y avait à Paris 1673 automobiles, et en 1912, 10 072. Il faut décongestionner certains quartiers, surtout ceux du centre, moins par des percements de rues dont le réseau est déjà extrêmement serré, que par leur élargissement. Ce sera un travail colossal. Et tout ne

sera pas dit quand ce sera fait : il faudra réserver les rues *tout entières* à la circulation en supprimant le plus grand nombre possible d'étalages, kiosques, terrasses, colonnes, chalets, vespasiennes, qui encombrent les trottoirs. Pour le Paris futur sont prévus l'élargissement de 360 km. de routes et chemins et le percement de 80 km. de voies nouvelles.

La mise à exécution du projet du « grand Paris » permettra à de nombreuses sociétés ouvrières de créer des quartiers nouveaux, composés de maisons individuelles, saines et économiques, dont elles pourront faire l'acquisition grâce aux sociétés d'habitations à bon marché et de crédit immobilier. Or, sans moyens de transports rapides, nombreux et peu coûteux, l'extension ne peut se faire avec la largeur et l'élasticité nécessaires. En France les municipalités vivent surtout des produits de leur octroi ; elles ne mettent donc aucun empressement à donner aux transports suburbains le développement voulu, ni à la population des facilités qui lui permettraient de s'établir, en plein air, en dehors des limites de l'octroi. La première condition d'une extension en rapport avec les règles d'une bonne hygiène, c'est l'annexion des communes urbaines, prévue dans le projet du « grand Paris. »

De tous ces projets le premier qui aura incessamment une solution est celui du déclassement des fortifications. Leurs 444 hectares de terrain appartiennent à l'Etat qui les vend 100 millions à la Ville de Paris, chiffre fixé par la convention que signèrent, le 16 décembre 1912, le ministre des finances et le préfet de la Seine et qui est soumise à la double approbation du parlement et du Conseil municipal. Les travaux d'arasement et de nivellement du mur d'enceinte seraient à la charge de la Ville. De plus, l'Etat se réserve 126 hectares pour des casernes et pour certains emplacements déjà concédés à des services publics. La Ville deviendrait donc propriétaire d'environ 300 hectares, puisque dix-huit au moins devront être affectés à la voirie. Qu'en fera-t-elle ?

On proposa naguère de les convertir soit en espaces libres, soit en terrains à bâtir pour maisons à bon marché. Propositions

excellentes qui portaient remède : la première à la crise d'insalubrité dont Paris, comme toutes les grandes villes, est perpétuellement atteint, la seconde à la crise des loyers. Malheureusement ni l'une ni l'autre ne fut adoptée. Au lieu d'une opération *sociale* qui s'imposait, c'est une opération *financière* qui à peu près certainement sera faite. Le terrain sera loti et revendu avec bénéfices par la Ville de Paris : à ces bénéfices l'Etat se réserve le droit de participer par moitié.

C'était une opération sociale qui s'imposait. « On bâtit à Paris, disait récemment au Sénat M. Ribot, mais on bâtit moins pour les pauvres que pour ceux qui sont riches ou dans l'aisance. » Aujourd'hui le problème de l'habitation prime celui du pain. L'empilement des hommes dans des clapiers de six ou huit étages et dans des villes sans verdure est une prodigieuse barbarie qui étonnera les historiens des temps futurs. Une action réciproque s'exerce de l'homme sur l'habitation et de celle-ci sur celui-là. Quels sentiments veut-on qu'éprouvent les êtres innombrables entassés dans des taudis sans air et sans lumière où rien ne les retient, d'où au contraire tout aspire à les chasser ? La misère du logis, sa laideur, sa malpropreté, son exigüité, ses promiscuités poussent l'homme au dehors, désorganisent la famille, font le jeu de l'alcoolisme et de la prostitution, et justifient ce mot que « le logement du pauvre est pour lui une source de souffrances, pour nous une source de dangers, » et cet autre : « La maison insalubre est comme la source empoisonnée d'où se répandent les maux dont souffre la société. »

Des campagnes on afflue à Paris. De là l'insalubrité des logements ouvriers due à l'entassement. De là aussi la cherté des loyers due au jeu de l'offre et de la demande. En 1911 il y eut une hausse de 16 %. Rue de la Paix, une simple boutique louée 22 000 francs en 1850, 65 000 en 1872, 120 000 en 1890, l'est aujourd'hui 365 000 ! Mais l'augmentation frappe surtout les petits loyers dont la cherté absorbe parfois $\frac{1}{3}$ du budget de la classe ouvrière, alors qu'il n'en devrait absorber que $\frac{1}{10}$. Le monopole des propriétaires est une monstruosité qui justifie les plus scandaleux abus. Une loi du 16 septembre 1807 avait dé-

cidé que 50 % de la plus-value donnée à la propriété immobilière par les travaux de la collectivité reviendrait à la commune : jamais la bourgeoisie qui fut au pouvoir au cours du dix-neuvième siècle et qui y est encore n'a appliqué cette loi. La Chambre syndicale des propriétaires a son bulletin officiel et ses organes officieux, ses protecteurs. Elle est devenue une force sociale. Elle témoigne d'une extrême ferveur pour le statu quo : point de nouvelles charges fiscales ou sanitaires, point de réformes qui porteraient atteinte aux privilèges de ses membres. Qu'on n'étende point le territoire parisien : ce serait provoquer une crise immobilière et une baisse des loyers.

Afin de remédier à cet état de choses, plusieurs sociétés se sont fondées pour élever des habitations salubres et à bon marché. Elles étaient en 1913 au nombre de 374. De plus, le 13 juillet 1912, la Chambre et le Sénat ont voté une loi autorisant la Ville de Paris à emprunter 200 millions en vue de construire des habitations à bon marché, et d'acquérir ou d'assainir des immeubles déjà existants. On prévoit la construction, en sept années, d'environ 26 000 logements auxquels les fortifications désaffectées devraient fournir un emplacement tout désigné ; y viendraient vivre les 20 000 familles de six personnes qui habitent des locaux surpeuplés, les 2783 ménages de quatre personnes qui logent en garni, et la plus grande partie des 59 000 Parisiens qui habitent des maisons rongées par la tuberculose. Les classes privilégiées auraient intérêt à faire ces concessions au peuple : ce serait une assurance contre une brusque explosion de la machine sociale.

Malheureusement il n'en est rien. (Et nous arrivons ici à l'opération financière.) Aveuglées par un égoïsme mal compris, les hautes classes laissent l'Etat ligoter les communes et leur interdire le droit d'imposer la richesse pour trouver les ressources nécessaires à des œuvres comme la rénovation de l'habitation et des villes. Des 300 hectares de terrain qu'acquerra la Ville, 4 % seulement, c'est-à-dire *douze (!)*, seront obligatoirement affectés à la construction d'habitations à bon marché : les 288 autres deviendront la proie des spéculateurs.

Il y a pourtant quelque chose de bien dans la convention : l'aménagement de la zone militaire en espace libre. La zone militaire, ce sont ces terrains dont on a pu lire la description au commencement de cette chronique, et qui s'étendent hors de Paris, entre les fortifications et les villes de banlieue, sur une longueur de plus de 33 km. et sur une largeur d'environ 250 mètres. Sur eux pesait la servitude *non ædificandi*. Aucune construction n'y devait gêner le tir éventuel des canons des remparts ou l'observation des mouvements de l'ennemi. Ils appartiennent à des particuliers et dépendent administrativement des 21 communes qui entourent Paris. La disparition des fortifications devait entraîner logiquement la main-levée de cette servitude. C'est le souhait des 150 gros propriétaires qui ont accaparé les $\frac{4}{5}$ de la zone et qui voudraient revendre librement ces terrains achetés à bas prix afin de réaliser des bénéfices énormes. Or, la servitude militaire a été changée en servitude sanitaire ; l'interdiction de bâtir est maintenue au nom de l'hygiène, et Paris aura ainsi autour de lui un réservoir d'air pur. Ensuite, ces terrains seront aménagés en espaces libres : pelouses, jardins, parcs, pièces d'eau. Mais nous retrouvons ici les spéculateurs : cette future avenue de verdure donnera une plus-value considérable aux maisons et terrains avoisinants : d'un côté à ceux des fortifications, de l'autre à ceux de la banlieue. Qu'on s'étonne, dans ces conditions financières, de voir réduite à 4 % la part des habitations à bon marché !

Maigres résultats matériels quand on réfléchit que, si les riches ont des maisons pourvues de tout le confort moderne, beaucoup de travailleurs vivent encore dans des taudis semblables à ceux où moururent, il y a trois siècles, leurs ancêtres. Mais, si le Paris des riches ne s'est point bâti en un jour, on ne saurait exiger davantage pour le Paris des pauvres. L'essentiel est que le mouvement ait été donné, que des protestations s'élèvent contre le monopole des propriétaires, et que des habitations à bon marché s'édifient de plus en plus nombreuses. Peut-être un jour viendra-t-il où les hommes respireront à leur aise dans des rues plus larges et dans des maisons non surpeuplées. A

moins que, de plus en plus miné et sapé, Paris ne s'effondre tout entier dans un immense trou aux proportions d'abîme ! Il n'y aura plus personne pour chercher les responsabilités : le résultat sera exactement le même.

HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE ALLEMANDE

A propos de Léopold de Ranke. — Histoire universelle. — Les forêts de Berlin. — Un poète souabe. — Moltke à Rome. — Frédéric Hölderlin.

On est en train de ressusciter Léopold de Ranke. Son éditeur, Duncker & Humblot à Leipzig, annonce la publication d'un choix de ses œuvres qui, en dix volumes, comprendra l'*Histoire d'Allemagne*, l'*Histoire des papes*, l'*Histoire de Wallenstein* et un livre d'essais historiques. Ce n'est, on le voit, qu'une partie minime de l'œuvre volumineuse du grand historien, mais c'en est la partie essentielle, celle qui durera. Et il était surtout important que ces ouvrages, devenus classiques, devinssent accessibles au grand public. Ranke, sans doute, ne sera jamais un historien populaire à la manière de Treitschke : il n'avait pas assez de passion pour cela. Mais si Ranke ne savait pas soulever les foules par sa narration colorée, du moins a-t-il de bonnes leçons à nous donner. Celle-ci d'abord que la vérité est dans les nuances. Qui peut se flatter de posséder la vérité ? On n'y parvient, ou à peu près, qu'avec beaucoup de calme, de modération, de sentiment d'équité. Ranke est un des rares historiens qui puisse se flatter d'y avoir réussi. Dès 1825, il exposait dans la préface de sa première œuvre, l'*Histoire des peuples germaniques et romans*, l'idéal qu'il voulait atteindre : « On a assigné à l'histoire, disait-il, la fonction de juger le passé et de montrer aux hommes de quel profit elle peut être pour l'avenir. L'essai que je présente

aujourd'hui au public n'a point cette prétention : il veut simplement montrer comment les choses ont été réellement. »

Comment les choses ont été réellement, cela paraît certes simple, mais combien en pratique c'est difficile ! On y est sans cesse empêché par la passion, l'imagination, la légèreté, et il faut une surveillance de toutes les heures pour y réussir. Il faut surtout un amour de la vérité que rien ne puisse entamer. A un congrès d'historiens, un protestant très zélé, auteur d'une histoire de la Réforme aussi remarquable par l'orthodoxie de ses opinions que par sa partialité, disait à Ranke avec une glorieuse suffisance :

— Nous avons ceci de commun, vous et moi, cher confrère, que nous sommes tous deux historiens et chrétiens.

— Pardon, lui répondit Ranke, il y a pourtant une différence entre nous, je suis d'abord historien, ensuite chrétien.

Et ce bon Prussien, très protestant et très conservateur, pouvait dire, avec la même vérité, qu'avant d'être Prussien, protestant et conservateur, il était historien. Jamais il ne permit à ses sentiments de franchir le seuil de la science. Ses idées lui étaient chères, mais plus cher encore était son amour de la vérité.

Ranke avait aussi une autre qualité éminente, celle de rendre la vie au passé. Sous sa main les documents s'animaient et toujours il en tirait l'esprit. Et avec quel art ne savait-il pas maîtriser une matière rebelle ! D'esprit vif et primesautier, il avait, à côté de la légèreté, la grâce. A un disciple appliqué il donnait ce conseil : « Surtout, écrivez de beaux livres. » Lui-même donnait un grand soin à la forme et écrivait dans une langue souple et nuancée. En cela il ressemblait à Ernest Renan, dont il avait la nature irénienne, l'horreur de la rhétorique et de l'amplification. Modéré en tout, οὐδὲν ἄγαν semblait sa devise. C'était dans toute l'acception du terme un Attique.

Et ces dons, il les a surtout révélés dans l'*Histoire des papes*, son chef-d'œuvre. Dans ce beau livre il peint à fresque une période importante d'histoire universelle, car il s'attachait toujours à ce qu'il y a de significatif en histoire. Mais avec quelle minutie ne peint-il pas aussi le détail des choses ! Merveilleux évocateur des hommes, il nous montre les papes dans leur vie jour-

nalière, avec leurs tics, leurs gestes, les particularités physiques qui sont comme révélatrices de l'âme. Grégoire XV est un « homme de petite taille, flegmatique et courbé par l'âge ; » Alexandre VI a « amené de Louvain sa vieille bonne pour tenir son ménage ; » Léon X « sort de Rome sans surplis et chaussé de bottes, à la grande douleur de son maître des cérémonies ; » Paul IV « est un grand maigre, tout nerfs, avec des yeux qui, malgré ses quatre-vingts ans, ont encore tout le feu de la jeunesse. » Et ainsi défile toute une galerie de personnages extraordinairement vivants.

Et ce prestigieux évocateur en histoire était aussi un esprit singulièrement juste et clairvoyant. Bien qu'il se défendît de vouloir tirer des faits des leçons pour l'avenir, ses livres sont riches en enseignements. On sait le cas que faisaient de son jugement des souverains comme Frédéric-Guillaume IV et Guillaume I^{er}. En 1860, à la veille de prendre les grandes décisions qui devaient assurer à la Prusse l'hégémonie en Allemagne, ce dernier consulta Ranke. Rentré chez lui, l'historien note dans son carnet, à la date du 20 juin 1860 : « Pendant une demi-heure je me suis trouvé dans la région des conceptions historico-politiques avec un homme qui comprend et qui a la puissance. » A cela on peut ajouter le jugement de Bismarck qui, questionné un jour sur ses trois livres de chevet, nomma la Bible, Shakespeare et Ranke.

Eh oui, n'en déplaise à Nietzsche qui persiflait volontiers l'« irénisme » édulcoré de Ranke, Ranke est le pain des forts.

— Un des élèves les plus directs de Ranke est Théodore Lindner, professeur à l'université de Halle et auteur d'une grande *Histoire universelle depuis les invasions germaniques*¹. Le huitième et avant-dernier volume, qui vient de paraître, aborde l'histoire du dix-neuvième siècle en Europe. « C'est surtout maintenant, dit l'auteur, qu'on peut vraiment parler d'une histoire universelle. Enfin, le globe est complètement ouvert et toutes ses parties participent de la civilisation commune. D'im-

¹ *Weltgeschichte seit der Völkerwanderung*, in neun Bänden. Achter Band. Stuttgart und Berlin, Cotta'sche Buchhandlung, 1914.

menses territoires inconnus sont conquis. Grâce aux découvertes de la science, les pays se rapprochent, de nouveaux Etats sont formés, et la puissance politique n'est plus l'apanage de quelques nations. En Europe on voit surgir l'Allemagne et l'Italie ; en Amérique, les Etats du nord et du sud ; en Asie, le Japon. C'est dans ce siècle aussi que l'Angleterre donne les limites extrêmes à son empire colonial, et que la Russie accomplit sa formidable poussée en Asie, qui, coïncidant avec le réveil des Etats slaves, lui donne une importance considérable. La France et l'Allemagne se taillent aussi de vastes empires coloniaux. Enfin, des Etats qui semblaient morts se réveillent de leur léthargie. »

En attendant d'étudier les pays d'outre-mer, M. Lindner, dans son huitième volume, s'occupe des Etats européens. S'entendant, comme Ranke, à broser de grandes fresques historiques, il ne traite pas seulement la vie politique des nations, mais la vie économique, sociale, scientifique, religieuse, littéraire et artistique. Entre tous ces chapitres, nous signalerons particulièrement ceux qu'il consacre au romantisme, à la pensée philosophique, au développement des sciences naturelles, aux progrès de la technique et aux débuts du socialisme. Ajoutons qu'en caractérisant les mouvements généraux, M. Lindner s'attache à mettre en vedette la nation qui y a eu la part la plus grande. On a ainsi, à côté de vues d'ensemble très larges, des tableaux particuliers très précis. Et c'est sans doute un tour de force d'avoir en 450 pages résumé, de manière si concrète et si claire, ce qu'il y eut d'essentiel dans l'histoire de l'Europe des deux premiers tiers du dix-neuvième siècle.

— Berlin, à juste titre, est fier de ses forêts. En effet, nulle part ailleurs, autour d'une grande capitale, on n'en trouve de plus belles et de plus étendues. Il y a la forêt de Grünewald qui va jusqu'à la Havel, celle de Rurendorf qui, à l'est, va dans la direction de Potsdam, et celle du Tegel, plus considérable encore, qui vers le nord dessine la ligne noire de ses pins. Pour se rendre compte de ce que les forêts sont pour les Berlinoises, il suffit de les voir les dimanches ou les jours de fête. Le peuple des

petits bourgeois, des ouvriers et des employés ne cesse d'y affluer, et c'est par milliers que les gares déversent les promeneurs. Comme des écoliers en vacances on les voit joyeux s'ébrouer dans les bois à la manière de jeunes poulains, avides d'air et de liberté. On en rencontre aussi beaucoup au bord de l'eau, au Halensee, à Treptow, réputé par ses brasseries, au Wannsee, sur les grèves duquel dévalent des sapins aux fûts droits et rougeoyants. On a déjà remarqué que tous ces paysages aquatiques de la banlieue berlinoise rappellent des paysages du sud. Sans doute il y manque la chaude lumière de la Grèce, et le ciel y est plus souvent gris que bleu, mais ces lacs, ces lentes et larges rivières ombragées de pins maritimes aux formes tourmentées ont, avec leurs immenses échappées, quelque chose de la sobriété des lignes du midi.

On pu craindre un instant que la ville tentaculaire, à l'étroit dans son enceinte, n'empiétât trop sur la forêt. Déjà les citadins attristés voyaient avec regret des moellons s'entasser sur des espaces mis à découvert supprimant du même coup des arbres, de l'air et de la beauté. Et ce qu'il y avait aussi d'affligeant à constater, c'est que les Vandales n'étaient pas toujours des entrepreneurs de bâtisses, mais des gens qu'on pouvait croire dévoués à l'intérêt public. L'empereur lui-même, qui certes est un ami de la nature, n'a-t-il pas ordonné de tracer au travers du Grönewald une chaussée pour les automobiles, afin de raccourcir de vingt minutes le parcours de Berlin à Potsdam? Et n'a-t-on pas vu une société de sports abattre de hauts et vénérables arbres pour créer, dans la même forêt, un nouveau champ de courses? Mais le halte là! semble intervenir. Une société, l'*Union utilitaire du grand Berlin*, s'est constituée dans le but de protéger les forêts et de sauvegarder les intérêts esthétiques et sociaux des habitants de la ville. Des revenus particuliers sont affectés à cette union qui s'est donné la tâche de racheter à l'Etat toutes les forêts avoisinant immédiatement la capitale. Les négociations sont engagées et, malgré quelques difficultés qu'elles ont rencontrées au début, tout permet de supposer qu'un accord

interviendra bientôt, et que Berlin ne courra plus le danger de voir sa plus belle parure endommagée.

— Les jeunes d'hier, ceux qui montaient si joyeusement il y a vingt ou vingt-cinq ans à l'assaut des positions de l'art nouveau, les *Stürmer und Dränger* de 1880, Hauptmann, Dehmel, Conrad, Bleibtreu, ont dépassé maintenant ce que le poète appelle « le milieu du chemin de la vie. » Leurs cheveux grisonnent et, sans s'être positivement assagis, bien des jeunes du dernier bateau les tiennent déjà pour de vieilles barbes.

L'un des plus modestes de cette phalange, César Flaischlen, a célébré, il y a quelques semaines, son cinquantième anniversaire de naissance. Nullement tapageur, se mettant volontiers à l'écart des groupes et des petites chapelles, il a poursuivi, paisible, son chemin et c'est par son effort continu qu'il s'est imposé à l'attention. César Flaischlen a voulu avant tout être lui-même. Sa carrière littéraire n'a pas eu d'autre but : « La vie, dit-il, est plus importante que l'art, ou mieux encore, c'est l'art le plus difficile qu'on puisse pratiquer sur la terre. » Et il ajoute : « Etre homme est plus difficile que d'écrire des poèmes, des nouvelles, des pièces de théâtre et n'a, au fond, rien à faire avec cela. »

César Flaischlen n'en a pas moins écrit de nombreux livres, des poèmes, *Nachtschatten*, *Alltag und Sonne*, des essais dramatiques, *Graf Lotbar*, *Toni Strümer*, *Martin Lehnhardt*, des nouvelles et des romans, *Lehr- und Wanderjahre des Lebens*, *Professor Hardmuth*, *Ailes fatiguées* et surtout cette étude psychologique si prenante, *Jost Siegfried*. Mais, dans toutes ses œuvres, mettant en pratique la maxime qu'il a émise, il s'est efforcé de se trouver. Actuellement il est attelé à une œuvre d'histoire littéraire de longue haleine qui nécessite un grand effort. « J'en viendrai à bout, disait-il récemment au critique Th. Ebner : on n'est pas pour rien Souabe ; le mur sera percé, si épais soit-il. »

C'est que César Flaischlen, — établi depuis quatorze ans à Berlin, où il vint pour diriger l'importante revue d'avant-garde *Pan*, — est resté profondément attaché à sa petite patrie la

Souabe. Fidèle à la vie intérieure, il n'a jamais été entamé par le berlinisme affairé et tapageur. A une époque où tant d'écrivains montent sur les tréteaux et vaticinent, il s'est tenu modeste dans son coin et s'est défendu de vouloir réformer le monde. « Mon rôle, dit-il, n'est point de libérer l'humanité. Je ne coiffe point ma tête de la marotte et des grelots. Calme, je vais dans la forêt verte, tranquille, je m'assieds sur la grève blanche, jouissant du soleil, du vent et des vagues, et regardant les nuages qui jouent dans le ciel. » Ne croirait-on pas entendre Hermann Hesse, le bon poète souabe ? Et l'illusion est plus complète encore lorsqu'on l'entend dire, comme l'auteur de *Peter Camenzind*, que l'écrivain doit apporter de la joie à l'humanité. « Il s'agit, dit César Flaischlen, de sortir enfin de cette éternelle oppression de la besogne journalière. L'homme est fait pour le dimanche. De la misère du travail quotidien il charge trop ses épaules. Poète, lève-toi, ceins ton vêtement, va dans les pays et sois le jeune messager de cette aurore. »

Cela nous sort un peu de la littérature des boudoirs et des cabarets.

— L'intéressante revue de la maison Cotta, *Der Greif*, publie dans son numéro de juin une curieuse étude sur un séjour de Moltke à Rome en 1845. Moltke, dans cette ville, avait été attaché comme adjudant au prince Henri de Prusse qui y séjournait. Il profita de ce temps pour dresser une carte de la campagne romaine. De retour à Berlin, en 1849, après la mort du prince, il obtint du roi, grâce à Alexandre de Humboldt, une subvention de 700 marcs qui lui permit de faire graver et de publier sa carte. L'ambition du futur grand stratège n'allait pas alors au delà de continuer de semblables travaux. « C'est un homme très désintéressé, écrivait de lui Humboldt au roi : il ne demande qu'une chose, c'est lorsque la faiblesse de sa santé l'obligera à renoncer au service militaire, de pouvoir aller vivre dans les montagnes de la Sabine pour faire la relevé topographique du pays et en dresser la carte. »

Moltke, certes, ne prévoyait pas alors la haute destinée qui l'attendait.

— L'Inselverlag, qui s'est signalé ces dernières années par la beauté typographique de ses publications, met en vente une nouvelle édition en cinq volumes des œuvres de l'infortuné poète Frédéric Hölderlin dont la vie littéraire fut aussi courte que tragique¹. La publication commence par le second volume qui comprend le célèbre roman *Hypérion ou l'Ermite en Grèce*. Si, comme je le crois, un beau livre, pour être pleinement goûté, doit être revêtu d'une belle parure, on ne saurait en souhaiter de plus somptueuse que celle que les éditeurs de l'Inselverlag ont donnée à ce volume, grand format, merveilleusement imprimé en larges caractères sur un papier de choix. Oui, c'est pure délectation que de prendre de cette manière contact avec la pensée poétique, ailée, d'Hölderlin, qui s'exprime en mots infiniment mélodieux. On sait qu'*Hypérion* est un roman écrit sous forme de lettres et qu'il a pour sujet l'amour passionné d'un jeune Grec pour sa patrie et pour sa fiancée. Jamais poète moderne n'a parlé avec plus de pénétration du miracle de la civilisation grecque. C'est la transposition plus éloquente encore de la *Prière sur l'Acropole* d'Ernest Renan où le divin dans l'art est révélé à une âme apte à en sentir la grandeur et la beauté. Et dans quelle merveilleuse langue tout cela est dit ! Je ne connais point dans la littérature allemande de prose plus musicale et plus poétique que celle d'Hölderlin dans *Hypérion*. Aucun écrivain, si ce n'est Maurice de Guérin dans son *Centaure*, n'a su faire parler de façon si magnifique les grandes voix de la nature. Comme une harpe éolienne il laisse ses cordes vibrer aux souffles des vents. N'est-ce pas lui qui disait : « J'ai compris le silence de l'éther et jamais la voix des hommes. »

ANTOINE GUILLAND.

¹ Friedrich Hölderlin, *Sämtliche Werke und Briefe*. In fünf Bänden. Kritische historische Ausgabe, von Franz Zinkernagel. Leipzig, 1914.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

L'impôt sur le revenu. — Une nouvelle solution proposée pour la question des noirs : le développement du mulâtre. — La musique nègre aux Etats-Unis. — Les *folk songs* américains. — Politique étrangère du président Wilson.

Au moment où nous écrivons ces lignes, il y a dix mois que l'impôt sur le revenu est en vigueur aux Etats-Unis et le ministère des finances constate que les résultats sont un désappointement. La taxe n'a rapporté que 161 millions de francs, au lieu des 280 attendus : soit une différence de 119 millions. Le père de la réforme, M. le représentant Hull, proteste, il est vrai, contre les déductions pessimistes, en disant qu'il est trop tôt pour tirer des conclusions ; que bien des imposés sont absents qu'il y a des retards de versements inévitables au début d'un changement fiscal de cette nature. M. Hull a peut-être raison. Toutefois, on conçoit que les financiers américains éprouvent un peu d'anxiété. Cela a été toute une histoire d'arriver à faire passer la loi. Pendant dix-huit ans, la Cour suprême comme le Congrès ont hésité devant une mesure qui semblait une atteinte portée à la liberté personnelle, et qui nécessitait un amendement à la constitution. On dut soumettre le *bill* à la rectification de chacun des Etats ; et si l'on n'a pas obtenu l'unanimité de leurs suffrages, les trois quarts ont consenti, ce qui a permis de promulguer la loi.

L'impôt sur le revenu est aujourd'hui à la mode ; il est en effet regardé comme très démocratique, et plus équitable que les autres formes de taxes. En dehors de ces considérations, son succès aux Etats-Unis est d'autant plus désirable qu'il faut combler le vide considérable créé dans les recettes du budget par l'abaissement ou la suppression de nombre de droits de douane. En somme, le nouvel *income tax* n'est pas lourd pour la grande majorité de la nation, parce qu'il ne frappe que les revenus qui dépassent 15 000 francs. On peut se mon-

trer libéral dans un pays qui possède 43 500 individus ayant plus de 100 000 francs de rente, et 3500 en ayant plus de cinq cent mille !

Mais il ne faut pas oublier que la population de cette contrée s'approche de 100 millions d'âmes ; elle les dépasse même si l'on compte les possessions et colonies. L'augmentation, purement métropolitaine, a été de plus de six millions et demi depuis 1910 ; le chiffre exact publié par le bureau de recensement en avril dernier est de 98 781 324.

— Il est difficile de mentionner ce genre de statistiques sans évoquer la pensée des difficultés causées par la présence, parmi cette population, de près de dix millions de noirs. Cependant, nous n'aborderons aujourd'hui cette question épineuse que pour parler d'une théorie nouvelle et en contradiction avec celles admises jusqu'ici en ce qui concerne l'amélioration de la race nègre aux Etats-Unis. On a l'habitude de considérer les quelque deux millions de mulâtres vivant ici comme moralement inférieurs aux noirs pur sang, et ceci en conformité de l'opinion en cours sur tous les métis. Voici qu'un professeur de l'université de Virginie, M. H. E. Jordan, annonce que l'infériorité du mulâtre en Amérique ne tient pas au mélange du sang, mais à ce que, dans l'état *actuel* des choses, les *parents* de ce mulâtre sont presque toujours des individus d'une mentalité inférieure : le seul fait de leur union le prouve. De longues études semblent avoir démontré à M. Jordan que le nègre pur sang n'est pas, sauf de rares exceptions, susceptible de progresser au delà d'une certaine limite, alors que le mulâtre a, pour ainsi dire, les avantages intellectuels du blanc. Le professeur cite la Jamaïque, dont les 50 000 mulâtres (sur 700 000 gens de couleur) ont, par leur énergie, leur industrie, amené l'île à son degré actuel de développement économique. Il en conclut que le problème noir se résoudra, non par l'éducation du pur sang, mais par l'amélioration du mulâtre. Ceci est très bien. Mais pour y arriver autrement qu'en théorie, il faudrait tout d'abord obtenir de meilleurs éléments, susceptibles d'être perfectionnés. Il nous paraît qu'on tourne dans un cercle vicieux. Les conditions ne sont pas,

ici, les mêmes qu'à la Jamaïque : nos *mulattoes*, jusqu'à présent, ne font que compliquer la situation, puisque dans leur ensemble ils ne sont, nous l'avons dit, que peu recommandables. Il est possible, après tout, que la question de milieu fasse beaucoup en la matière. On ne peut nier que les gens de couleur soient mieux vus dans les colonies anglaises qu'aux Etats-Unis ; et cela les aide considérablement à faire leur chemin dans le monde. Nous avons *de visu* constaté le fait, récemment, aux îles Bermudes. Là, les noirs, qui forment la majorité, semblent avoir, depuis des siècles, une fonction nettement définie : ils sont pêcheurs, maraîchers ; ils exercent toutes les petites professions. Ils vivent en parfaite harmonie avec les blancs. Mais il faut dire que, satisfaits de leur sort, ces nègres ou mulâtres ne cherchent pas à sortir de leur condition. Bien plus, ils méprisent ceux d'entre eux qui vont sur le continent américain et y « perdent leurs bonnes manières. » Comme on le voit, il y a une redoutable inconnue dans le problème : comment empêcher l'individu de couleur de dégénérer en sortant de son milieu ?

Chacun sait que le grand éducateur nègre, Booker Washington, persiste à avoir foi dans l'avenir du pur sang et affirme que celui-ci peut se développer par ses propres moyens. Dernièrement il a, dans une conférence très remarquée, fait ressortir l'accroissement du nombre des propriétaires fonciers nègres dans le sud. En Géorgie, ces derniers posséderaient pour 160 millions de terres rurales et 75 millions de propriétés citadines. En Virginie, les gens de couleur possèdent déjà $\frac{1}{24}$ du sol. En Tennessee, on compte 4000 fermiers noirs ; en Arkansas, 16 000. Il reste à savoir quelle sorte de fermiers sont ces nègres. Cependant ces chiffres sont de bon augure, principalement parce qu'ils montrent une tendance, de la part du *colored people*, à rester dans le sud, au lieu d'aller se pervertir dans les grandes villes du nord, où ils tombent assez bas. Quant à l'augmentation du nombre de nègres propriétaires dans les villes, elle est plutôt à déplorer, car dans tous les quartiers des cités où les noirs acquièrent des terrains il se produit une dépréciation sensible de la valeur générale des immeubles.

— Que le noir soit ou non susceptible de développement intellectuel, il a sans contredit certaines dispositions — pour ne pas dire talents — très caractéristiques. Il est vraiment curieux, par exemple, d'étudier la musique nègre : on voit ainsi que le *colored man* s'est fait là une place modeste, mais bien à lui. Toutefois, il semble nettement établi sur ce point qu'il n'est pas capable de faire de progrès. S'il tente d'imiter les blancs, il est perdu en tant que musique : tel est du moins l'avis d'un homme qui s'y connaît, un noir lui-même, M. James Reese Europe, lequel a réalisé ce tour de force de créer le Negro Symphony Orchestra, de près de 180 exécutants. Tour de force est le mot propre, car le chef d'orchestre a eu à vaincre des difficultés dont bien peu de personnes se doutent. C'est ainsi qu'il a dû renoncer à divers instruments, tels que le cor français, le hautbois, le basson, à cause de la conformation de la bouche du noir : le premier doit être remplacé par deux cors barytons ; le second par deux clarinettes ; le troisième par un trombone de plus. Mais ce n'était pas là la tâche la plus ardue. Il fallait modifier la proportion des divers instruments de façon à faire bien ressortir le cachet de cette musique particulière : par exemple, mettre au lieu des seconds violons des mandolines ou des banjos, augmenter le nombre des trombones et celui des cornets, enfin donner aux exécutants l'appui de dix pianos ! D'un autre côté — et ceci montre une fois de plus ce qu'il y a de machinal, d'instinctif dans le talent du nègre — il est nécessaire de lutter constamment contre la tendance qu'a le musicien de couleur à tomber dans le rythme sautillant de la danse noire, le *rag time*. Il n'y a pas, en effet, que des morceaux de danse dans la musique nègre : nombre de mélodies, non sans analogie avec certaines productions des moujiks russes, sont plaintives ou contemplatives ; elles proviennent soit de l'époque de l'esclavage, soit, directement, des pays d'Afrique, berceau de la race. On conçoit, d'après ce qui précède, que peu de nègres aient pu se distinguer réellement comme compositeurs. Le nom de Colerige-Taylor est souvent cité en cette matière ; mais ce noir n'est pas classé par

ses « frères » parmi les véritables musiciens de couleur ; élevé avec les blancs, et doué d'une mentalité exceptionnelle, ce compositeur n'a produit que des morceaux où l'influence blanche se fait toujours sentir. Will Marion Cook, Rosamond Johnson et le professeur Europe sont, eux, de purs représentants du genre qui nous occupe.

Ce que nous avons dit des exécutants nègres ne s'applique pas par analogie au théâtre. Le noir est un bon imitateur en tout, excepté en musique « blanche. » Aussi a-t-on quelques exemples d'acteurs de cette race qui ont eu du succès. Peu de gens connaissent, aujourd'hui, le nom de cet Ira Aldridge, esclave aux Etats-Unis, qui, protégé par le célèbre tragédien Kean, fit en Angleterre, il y a quatre-vingt-dix ans, dans le personnage d'Othello, une grande sensation ; et, après avoir joué devant toutes les têtes couronnées d'Europe, mourut en 1867, très estimé comme artiste, avec le surnom de « Roscius africain. »

— La musique noire n'est pas la seule expression du *folk song* de l'Amérique du nord, comme trop de personnes, en Europe, sont disposées à le croire. Déjà, dans une de nos précédentes chroniques, nous avons touché quelques mots des mélodies indiennes. Mais il y a un autre genre de musique encore dont on ne s'est occupé que très récemment, et surtout depuis que M. le professeur Lomax, en 1910, a publié ses *Chants du cowboy*. Dans ces derniers six mois, plusieurs périodiques, comme le *Mid West*, le *Journal of American Folk Lore*, le *South Atlantic Quarterly*, la *Modern Philology*, ont consacré des études à cette question. A proprement parler, en l'espèce, il s'attache peut-être plus d'intérêt aux paroles qu'à la mélodie. Cependant, celle-ci existe et elle est curieuse parce qu'elle représente un état d'âme, des impressions données dans des circonstances qui se font de plus en plus rares. Aussi ces ballades ou ces chants ont-ils plus de valeur au point de vue historique qu'à celui de la littérature. Du reste, ils n'ont en général que peu de souffle poétique : ils sont plutôt descriptifs, ainsi que la plupart des productions analogues de tous les temps et de tous les pays. Il

est néanmoins des exceptions, telle que *The lone star trail* (Le sentier de l'étoile isolée), respirant l'énergie, le brio du cowboy d'antan. La qualité dominante, d'ordinaire, est la force : on sent la lutte contre des difficultés, des dangers journaliers. Les plus intéressants sans doute de ces morceaux sont ceux qui dépeignent le regret de l'homme des plaines, ou du « voyageur » des bois du Nord-Ouest, à la vue des empiètements de la civilisation. Il pleure la prairie qu'envahit, grâce à l'irrigation, la culture scientifique ; la forêt qui se peuple de scieries ; le torrent qu'asservit l'usiner ; il pleure la vie libre enfin, dont il ne restera plus bientôt que le souvenir. Un type de ce genre est *The camp fire goes out* (Le feu de bivouac s'éteint). Sur ce terrain, le chant tombe dans le domaine de la complainte, à la mélodie monotone et traînante, qui ne se distingue pas considérablement des productions similaires de la vieille Europe. Il faut remarquer que certain nombre de rengaines originaires des villes, et depuis longtemps oubliées là, ont survécu dans les plaines du Far West, les unes telles quelles, comme *The death of Garfield* (La mort du président Garfield), d'autres en se transformant selon les besoins locaux — par exemple la célèbre ballade anglaise de *Lord Randal*, devenue dans les camps de mineurs du Colorado, *Johnny Randal*. La ballade américaine vraiment originale est, sans contredit, plus primitive, simple et rude que les productions analogues d'Angleterre, si anciennes que soient celles-ci. On en a tiré cette conclusion, laissant le champ libre à la discussion, que les chants anglais remontant au moyen âge devaient être l'œuvre d'une classe sociale infiniment plus cultivée que celle des chansonniers américains des plaines ; et, par suite, que les compositions émanées de cette région des Etats-Unis forment un genre bien à part, différent de ce que nous a légué le folk-lore du vieux monde.

— Il en coûte de passer du domaine artistique, fût-il des plus modestes, au terre à terre de la politique étrangère. Cependant, il est des faits que l'on ne saurait laisser de côté dans une chronique des Etats-Unis, parce qu'ils marquent, semble-t-il, le début d'une ère nouvelle dans cette politique. On a si souvent

accusé les Américains d'être sans gêne envers les autres puissances, — et l'on a eu si beau jeu en vérité! — que l'impartialité fait un devoir de mentionner le revirement dû à la droiture et à la profonde honorabilité du président Wilson : nous voulons parler de l'affaire des péages du Canal interocéanique, et du traité avec la Colombie. Pour ceux de nos lecteurs qui auraient perdu de vue ces questions d'intérêt local, nous rappellerons que, au mépris d'engagements formels pris avec l'Angleterre, l'administration *républicaine* avait exempté des droits de passage dans le canal de Panama les vaisseaux côtiers des Etats-Unis. La promesse de « traitement égal pour tous » avait été faite un peu à la légère, il est vrai, — et par de piètres diplomates, c'est encore vrai — en échange de l'abandon par la Grande-Bretagne de certains droits sur le Panama. De quelques technicités qu'on eût entouré la mesure d'exemption, elle n'en restait pas moins, en équité, un révoltant manque de bonne foi, une de ces choses qui faisaient monter le rouge au front de tous ceux qui, aux Etats-Unis, ne sont ni tripoteurs d'affaires, ni politiciens éhontés. En amenant le Congrès à revenir sur sa décision, le président Wilson n'a pas seulement accompli un acte sans précédent, mais il a relevé le prestige du pays. Il est facile de s'en convaincre en lisant les journaux sérieux, en écoutant les conversations des honnêtes gens. On éprouve un indicible soulagement lorsqu'on songe que le parlement vient enfin de donner un démenti éclatant à la prédiction de Tocqueville, lequel doutait fort que cette contrée pût jamais se comporter d'une façon intègre à l'égard des autres nations. Le second point, qui a attiré moins d'attention, a cependant son importance. L'Europe ne s'est que médiocrement inquiétée de la manière dont l'Oncle Sam s'est procuré la zone du Canal. Le percement de l'isthme était pour elle la question intéressante. Sur le continent américain, et principalement dans toute l'Amérique du sud, il en était tout autrement. Le canal n'était que secondaire en comparaison des procédés du président Roosevelt. Celui-ci, en effet, avait engagé l'entreprise en poussant tout simplement la province colombienne de Panama à la révolte, et, comme il l'a déclaré lui-même

cavalièrement, en « prenant la zone. » La Colombie, qui avait été traitée avec une belle désinvolture, avait un *casus belli* incontestable. Elle eut le grand bon sens de le négliger, et de garder le beau rôle, laissant à la grande république du nord celui du traître de mélodrame. Ici encore le président Wilson a entrepris de remédier, dans la mesure du possible, à l'injustice commise par l'administration de Roosevelt et le parti *républicain*. Non seulement un dédommagement pécuniaire fut offert à la Colombie, mais on présenta à cette dernière des regrets officiels pour ce qui s'était passé. Regrets tardifs, certes ; mais l'administration *démocrate* n'est pas responsable en somme, des... légèretés de ses adversaires ; et elle n'en a que plus de mérite à avoir fait une chose qui risquait d'amener une scission dans le parti même. M. Wilson est un énergique, qui, d'ailleurs, ne se laisse pas arrêter par le souci d'une réélection. Si sa politique, dans l'affaire du Mexique, a été hésitante, pour arriver finalement à la solution préconisée par bien des gens, — le soutien officiel des insurgés constitutionnalistes, — il faut se souvenir que la critique est facile, et la vraie solution parfois plus aisée à trouver quand on peut envisager les événements sans être troublé par le poids d'une écrasante responsabilité devant le pays et devant l'histoire.

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Genève, canton suisse, par M. Ch. Borgeaud. — *Genève suisse : le Livre du Centenaire*. — *France et Suisse*, par M. Henri Moro. — *Les épopées suisses : Marignan*, par M. Henry Chardon. — *Contes plus contes que les autres*, par M. Roger-Cornaz.

Les fêtes grandioses du centenaire genevois se prolongent en multiples échos. Il en restera non seulement le souvenir salutaire de ces solennités où le peuple d'un canton-frontière renou-

velait le gage de sa fidélité à la patrie commune, mais aussi des œuvres durables, œuvres de circonstance sans doute, mais fortes, utiles et vivantes.

Peut-être les érudits versés dans l'histoire locale savaient-ils déjà tout ce qu'on vient de nous apprendre. Je doute qu'ils l'aient su avec cette netteté, avec cette ampleur de vues que, seuls, le rapprochement et la concordance des travaux récents rendent possibles. Il faut entendre raconter par M. Charles Borgeaud les difficultés que Genève eut à vaincre pour s'unir à la Suisse¹. Hésitation des Confédérés et opposition de quelques-uns, indécisions au sujet des frontières du nouveau canton, divergences d'opinion sur le régime politique qui convenait à l'Etat restauré, tout semblait contraire au vœu du peuple genevois, rien ne paraissait le favoriser, si ce n'est la ténacité, l'habileté et l'extraordinaire influence de ses diplomates, les Saladin, les Pictet de Rochemont, les d'Ivernois, les Eynard, les Lullin. « On dirait, par ma foi, s'écrit un jour Talleyrand, que Genève est la sixième partie du monde. »

Car ce fut à Talleyrand et à Metternich qu'ils eurent affaire, au congrès de Paris d'abord, au congrès de Vienne ensuite. Ils réclamaient pour Genève la frontière militaire du Jura, c'est-à-dire le pays de Gex, et, de plus, un agrandissement du côté du Chablais et du Faucigny. De congrès en congrès, ils rappelaient leurs demandes avec une insistance infatigable et le peu qu'ils obtinrent à la fin, au second congrès de Paris, Genève et la Suisse le doivent surtout au service signalé que Pictet de Rochemont avait rendu aux puissances alliées, dans une occasion où peut-être il a prévenu la guerre entre elles.

Les conclusions de M. Ch. Borgeaud sont d'un optimiste. Genève, canton mixte, canton ville et canton frontière, telle est, dit-il, la formule qui résume la situation du vingt-deuxième canton, que, pour le plus grand souci de ses gouvernements, ce triple caractère a toujours distingué de tous les autres. Et il estime, sinon aisée, du moins possible, la solution des problèmes

¹ Charles Borgeaud, *Genève, canton suisse; 1814-1816*. Genève, Atar, 1914.

actuels, dont le plus pressant est celui de l'assimilation des étrangers. Ce serait faire sans doute un pas vers la solution que d'en parler dans l'esprit de tolérance et d'équité et avec l'élévation de sentiments qui donnent à ses dernières pages autant d'éloquence qu'il y a dans celles qui précèdent de sûreté d'information, de nouveauté et de précision.

— Au surplus, que Genève soit capable de résoudre les problèmes du jour, si graves soient-ils, c'est de quoi l'on ne songera point à douter en considérant ce qu'elle a su accomplir depuis sa libération. Le *Livre du Centenaire*¹ en fait foi. Ce gros livre, qui contient l'histoire d'un siècle, laisse l'impression d'un résumé, tant il déborde de matière. Il se compose de six études, l'une de M. Henri Fazy sur l'histoire genevoise, une autre de M. Emile Yung sur l'activité des savants genevois, la troisième de M. Jules Cougnard sur la littérature à Genève, les trois dernières de M. Paul Seippel sur les beaux-arts, de M. Louis Wuarin sur le développement économique et de M. Etienne Chennaz sur l'instruction publique.

Comment donner une idée de tout cela, même par à peu près ? Et comment éviter de prendre le ton du dithyrambe après avoir contemplé le spectacle d'une activité si intense, d'une telle fertilité en hommes, en savants, en artistes, en littérateurs, en industriels, en commerçants et en financiers, d'une si rare ingéniosité à s'accommoder aux circonstances, à surmonter les crises, enfin d'une volonté de vivre si puissante ? Pas plus qu'autrefois Genève ne s'abandonne elle-même, et à la différence d'autrefois elle n'est point abandonnée à elle-même. Presque tous les chapitres de ce remarquable ouvrage aboutissent à des perspectives d'avenir. C'est que le développement politique, scientifique, artistique, économique, du vingt-deuxième canton est si continu et si riche que nous découvrons un nouvel accroissement dans chacune de ses phases.

Complétant les conférences de M. Ch. Borgeaud et celles de Philippe Monnier, M. Henri Fazy nous dépeint le régime réac-

¹ 1814-1914. *Genève suisse. Le livre du Centenaire*. Genève, Jullien, 1914. Avec 80 planches hors texte.

tionnaire qui fut institué à Genève par une sorte de surprise, après la retraite des troupes françaises, et nous fait voir par quelles transformations successives, parfois violentes, cette oligarchie est devenue l'une des démocraties les plus avancées que l'on connaisse. Etude suggestive et des plus propres à faire comprendre certaines conditions présentes de la vie genevoise. Il en faut dire autant des autres chapitres. Celui que M. Emile Yung a écrit d'une plume si aisée et si vive nous révèle une telle fécondité dans la production scientifique qu'on peut, sans exagérer, mettre Genève en parallèle avec les plus grandes capitales. Encore M. Yung ne parle-t-il que des sciences exactes, des sciences physiques et naturelles et des sciences biologiques. Il y a d'autres sciences et Genève s'est illustrée par d'autres savants. Ai-je mal lu ? Je ne vois pas qu'il soit fait mention de l'ouvrage, classique en son temps, de Pictet, sur les Indo-Européens, des recherches de Soret sur l'esthétique, ni de ce grand linguiste : de Saussure.

M. Jules Cougnard, qui traite avec beaucoup de compétence de l'histoire littéraire genevoise, s'est enfermé un peu étroitement dans son domaine, vaste d'ailleurs, je le reconnais. Il fait défiler les historiens assez rapidement ; les juristes, les économistes, Antoine Cherbuliez, par exemple, n'obtiennent pas un coup d'œil.

Fait curieux, les savants genevois sont issus, presque tous, des familles aristocratiques, et les artistes sortent en général des milieux populaires. Philippe Monnier nous a dépeint la vie et l'humeur de ces « cabinotiers », de ces artisans, horlogers, graveurs, bijoutiers, en qui l'exercice du métier a favorisé naturellement l'éclosion du sens artistique. Ce qui en est résulté, M. Paul Seippel nous l'expose en quatre-vingts pages très suggestives, enrichies de fort belles illustrations. Non content de nous renseigner, il nous débrouille et nous oriente.

Après la restauration de la république de Genève, il se forme une école de peintres dont les uns célèbrent l'histoire nationale suisse et dont les autres se vouent au paysage. Ceux-là s'efforcent de rendre le paysage alpestre. Les uns et les autres

sont des romantiques. Lugardon, Hornung, Diday, Calame, et leurs élèves, ont triomphé jusqu'au moment où l'influence de l'école de Barbizon provoqua une réaction qu'on ne peut s'empêcher de trouver excessive.

Ce fut, en somme, Barthélemy Menn qui décida de l'évolution du goût et acclimata à Genève l'influence des plein-airistes français. Les pages que M. Paul Seippel consacre à sa mémoire sont parmi les meilleures de cette étude. Et de Menn à Hodler la continuité, nous dit-il, est directe. Opinion peut-être hardie, qu'il serait intéressant d'entendre développer.

On ne pouvait tout dire. L'esquisse que M. Seippel nous donne de l'histoire de la sculpture genevoise, de Pradier à Rodo de Niederhäusern, ses rapides indications sur la critique, ses notes sur l'architecture et la musique nous font regretter vivement qu'il n'ait pu entrer dans un plus grand détail. Les critiques, particulièrement, mériteraient une place à part. Qui serait mieux placé et plus qualifié que M. Seippel pour les faire revivre et leur rendre justice ?

Je voudrais bien m'arrêter à la Genève économique de M. Wuarin. D'autant plus qu'il traite des arts mineurs aussi bien que de l'industrie, du commerce et de la finance. Il nous donne même — et pour commencer — un raccourci de l'histoire de la ville, rues, constructions, agrandissements, quais, ponts, expansion urbaine, édifices, services industriels, moyens de transport, œuvres philanthropiques ; tout est là, et cela ne se résume point. M. Wuarin ne conclut pas expressément, mais le lecteur conclura pour lui et grâce à lui. Malgré la crise économique dans laquelle nous nous débattons, et dont Genève ne sent peut-être pas les effets autant que d'autres villes, malgré le recul de certaines industries, comme la bijouterie et même l'horlogerie, on chercherait vainement à nous faire accroire que la prospérité économique de nos voisins décline. Ce qu'il faudrait dire plutôt, c'est que l'évolution du commerce, de l'industrie et même de l'agriculture est aujourd'hui si rapide qu'elle rend nécessaires de constantes adaptations à des conditions nouvelles. Mais l'histoire même que M. Wuarin nous raconte avec tant

de précision dans les faits et dans les chiffres atteste chez les Genevois une telle force d'initiative, une telle souplesse d'accommodation, une si admirable ténacité, que nous n'appréhendons pas de les voir inférieurs à des obstacles qui ne dépassent point ceux qu'ils ont vaincus si souvent.

Au surplus, ils sont armés. M. Chennaz nous montre comment, depuis 1886, l'instruction publique a été sans cesse complétée et perfectionnée pour assurer le recrutement des carrières industrielles et techniques. Ecoles professionnelles, école d'horticulture, école ménagère, raccord de l'école secondaire et de l'université pour les jeunes filles, accroissements divers de l'université, enfin un mouvement incessant, une perpétuelle mise au point, c'est bien là le signe et le gage de la vitalité et l'une des meilleures promesses d'avenir qu'on puisse souhaiter.

— Si l'on cherchait une confirmation de ces dires, je la trouverais dans l'ouvrage que M. Henri Moro vient de faire paraître¹. M. Henri Moro est un jeune publiciste français, établi à Genève depuis plusieurs années, qui nous a étudiés avec soin et nous juge avec autant d'impartialité que de courtoisie. C'est faire à M. Moro un compliment flatteur, quand on se rappelle ce que tant d'autres ont écrit, que de lui dire qu'il nous connaît et qu'il nous a compris. Je n'ai relevé que des inexactitudes imperceptibles, et en fort petit nombre. La complexité de nos institutions rebute ordinairement les étrangers. Il l'a pénétrée. Il s'est informé très exactement de notre histoire, de notre politique, de notre industrie, de notre commerce, de nos finances, de nos moyens de transport, de notre littérature, au moins pour la Suisse romande, des courants d'opinion qui se font sentir parmi nous, des problèmes que nous nous posons. Il me semble que son livre est un de ceux qui peuvent le mieux nous faire comprendre à nous-mêmes la situation présente de notre pays.

Qu'il nous tire tant qu'il peut vers la France, c'est son droit, à lui Français, et même son devoir. S'il réussit à répandre dans

¹ Henri Moro, *France et Suisse*. Lausanne, Payot, 1914.

son pays, comme il le désire, cette idée que la France aurait tout à gagner à s'entendre avec nous, à nouer avec nous des relations d'affaires plus étroites, il aura rendu un précieux service à l'une et à l'autre nation. Mais il s'exagère peut-être notre prétendue dépendance à l'égard de l'Allemagne, et surtout l'influence des mœurs publiques allemandes sur les nôtres. Le Suisse allemand — car ce n'est pas de nous, n'est-ce pas, qu'il peut être question — ne saurait éprouver de haine pour l'Allemagne. D'où lui viendrait-elle ? Et qu'est-ce qui la justifierait ? Mais il est républicain, il est démocrate, et enfin il est Suisse avant tout. Nous n'avons pas plus à nous défier de son admiration de l'Allemagne qu'il n'y a lieu de prendre ombrage de notre sympathie pour la France.

Si j'adressais une critique à M. Moro, ce ne serait qu'en l'accompagnant d'un éloge : il a le défaut de ses mérites. Pour surprendre dans le présent le secret de notre vie, il a regardé autour de lui avec une attention pénétrante ; mais il n'a regardé qu'autour de lui, et bien que je sois surpris de voir tout ce qu'il a observé et vraiment compris de nos conditions d'existence, je crois qu'il n'a pu établir la vraie proportion des mouvements d'opinion, des tendances et même des faits économiques et politiques qu'il rapporte ; faute d'avoir saisi le lien du présent avec le passé, il a l'air de croire que nos littérateurs ont pour mission de former en nous l'unité d'esprit, que sais-je, de sauvegarder notre indépendance, tandis que notre littérature n'est peut-être que l'expression encore imparfaite de l'unité d'esprit, de la force et de ce souci jaloux de l'indépendance commune qui ont été créés par d'autres, laborieusement, méthodiquement, et, je l'espère, définitivement dans toutes les parties de la Confédération depuis 1848.

M. Moro signale lui-même, ou plutôt un de ses correspondants lui rappelle ce phénomène d'assimilation bien caractéristique : la Suisse entière adoptant, épousant les traditions et les légendes des cantons primitifs, et la Suisse romande faisant siens les hauts faits des anciens Confédérés. Guillaume Tell,

Winkelried ont été célébrés par les patriciens de Berne et de Zurich, et nous, nous tirons orgueil du combat de Saint-Jacques, des victoires de Grandson et de Morat.

— En voici un nouvel exemple : M. Henry Chardon publie un roman historique sur la campagne de Marignan. Titre général : *Les épopées suisses*¹. Est-ce le commencement d'une série ? Va pour la série, pourvu que l'auteur la varie et se renouvelle.

Ce commencement, paraît-il, est un début. S'il en est ainsi, félicitons le débutant. Il a l'aisance d'un vieux routier. Ecrire tout un livre sur une bataille, sans tomber dans le détail d'érudition ni dans la discussion historique, reconstituer l'événement avec ses préparations et ses particularités n'est point chose aisée. Aux spécialistes de rechercher si le récit de M. Chardon est rigoureusement exact. Il omet, peut-être à dessein, certains traits sur lesquels des historiens célèbres ont insisté. Voir la description de Michelet et ce qu'il dit de la fameuse « cassine » et de la beuverie qui aurait commencé au fort du combat. La narration, en tout cas, est d'une belle allure, clairement ordonnée et impressionnante. Le dialogue est naturel, approprié au caractère des personnages, émaillé de traits pittoresques. M. Chardon a de sérieuses qualités de composition, une vision forte et colorée, l'art de créer et de poser des types, de bien distribuer les scènes principales de son œuvre. Vraiment, j'ai peine à croire qu'il soit un débutant ; mais c'est lui qui le dit, et mes doutes sont tout à son honneur.

— Il me reste trop peu de lignes pour souhaiter convenablement la bienvenue aux *Contes plus contes que les autres*, de M. Roger-Cornaz. En quoi plus que les autres ? N'est-ce point assez qu'ils le soient autant si les autres sont ceux de nos conteurs préférés ? Ils le sont moins, car le premier est presque un roman et les autres sont plutôt des impressions que des histoires. Mais quelles impressions délicates et quel aimable petit roman ! Où a-t-il pris cette grâce charmante qu'il répand en tous ses écrits ?

¹ Henry Chardon, *Les épopées suisses. Marignan*. Lausanne, Biedermann, éditeur, 1914.

Je me suis demandé souvent de quoi et comment cela est fait. Ce style vient en partie du dix-huitième siècle; on dirait qu'il s'y mêle un ressouvenir de l'anthologie grecque. L'arrangement des mots n'y fait pas tout, loin de là. Une certaine habitude de la vision, un choix spontané des objets et dans les objets en est peut-être le principal secret. Notre pays, ô merveille, a produit un styliste! Les autres cherchent *un* style; il a, lui, *du* style. Ils cherchent un style comme on fait la criée pour retrouver un objet perdu, avec des roulements de tambour et en ameutant les badauds. Il a du style et il écrit, voilà qui est bien simple. Même, il affecte de n'écrire que pour lui-même. N'en croyez rien. Si cela était, il ne le dirait pas et il ne publierait pas et il n'écrirait pas. Il ne mettrait pas l'histoire en madrigaux. Lisez vous-même l'histoire de M^{lle} de Valneige et relisez-la en prenant votre temps. Car M. Roger-Cornaz est de ceux qu'on savoure en les relisant. Pour les madrigaux, ce sont de petites pièces de tapisserie, assorties de mille nuances avec un goût exquis. L'ironie n'y fait point défaut, ni la mélancolie, ni la couleur, ni la solennité par endroits, ni la concision; mais ces qualités se compensent et se fondent ensemble. L'auteur n'en souligne aucune. Il ne vous dit pas: prenez garde, je vais peindre un paysage; écoutez, je m'élève à l'éloquence; voyez, je note des états d'âme.... Mais il écrit ceci :

« D'autres, au moment de quitter la vie, emporteront pour y rêver dans la nuit éternelle l'image et le regret de lieux innombrables qu'ils ont aimés; ce sont des cités et des palais, des forêts et des plaines, des montagnes et des océans. Pour moi, je ne verrai que ce petit enclos entre ses murs de lierre, ce carré de ciel, ce chemin et ces arbres qui ferment l'horizon. Puissé-je les contempler non pas en souvenir seulement, mais en vérité, comme je les contemple ce soir sous l'averse de printemps. Et puisse aussi ma cendre reposer sous l'ombre quatre fois tutélaire du tilleul, du platane et des deux cyprès. »

Puisse-t-il d'abord rencontrer un sujet digne de sa plume, dont il ne connaît pas assez les ressources, puisqu'il ne l'a pas encore essayée à de plus hautes entreprises. M. Roger-Cornaz

est un écrivain de race. Nous n'en avons jamais eu beaucoup et c'est miracle qu'en ce moment nous en ayons un.

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le rôle de l'eau dans les épidémies de fièvre typhoïde a-t-il été exagéré?

— Disparition de la résistance au passage de l'électricité au zéro absolu. — Méthode nouvelle de traitement de la scarlatine et de la rougeole sans isolement. — Dans quelles conditions le pétrole a-t-il pris naissance? — Les courants vagabonds et leurs dégâts. — Le froid et le commerce des fleurs. — Publications nouvelles.

Devons-nous nous résigner à entendre traiter de sornettes nos croyances les plus chères? On sait combien Peer Gynt fut amer dans ces circonstances. Mais, après tout, les dogmes sont aussi incertains en hygiène qu'en d'autres domaines. Et dès lors, M. Rollet a peut-être raison dans une certaine mesure.

Les premières précisions relatives à l'origine hydrique des épidémies de fièvre typhoïde ont été fournies, en France, par M. Dionis des Carrières, d'Auxerre, en 1882. M. Rollet, d'Auxerre également, s'élève avec vigueur contre l'opinion dominante actuelle. Il montre que chaque année les cas de fièvre typhoïde se présentent partiellement là où la population est le plus dense, où l'air et le soleil sont le plus rares, et dans les maisons les plus anciennes. L'eau potable, dans les quartiers d'Auxerre qui sont atteints, est la même que dans les quartiers indemnes. Par conséquent l'eau n'a rien à voir dans l'affaire. Les épidémies les plus importantes ont eu lieu en 1882, 1892 et 1902, coïncidant chaque fois avec des travaux de canalisation souterraine ou d'égout. Les habitants ont dû ramasser à la semelle de leurs souliers et disperser partout des germes pathogènes pris à la terre remuée, polluée par les fosses non étanches. En 1912 il y a eu

de nouveaux travaux, mais on a désinfecté les tranchées et pas un cas de typhoïde ne s'est présenté.

Il serait évidemment exagéré d'exonérer l'eau de toute participation à la genèse des épidémies de fièvre typhoïde. Mais la part de l'état général, dans ces épidémies, est plus grand qu'on ne pense communément.

Les sujets mal logés, mal aérés, mal ventilés, présentent, comme les sujets surmenés, un terrain où le germe prend pied plus aisément et se développe. Le terrain est presque aussi important que le microbe.

— M. d'Arsonval a communiqué à l'Académie des sciences une note fort intéressante sur la démonstration expérimentale, fournie par M. Kamerlingh Onnes, d'un courant moléculaire d'Ampère dans un conducteur presque parfait.

On sait que la résistance électrique des métaux diminue avec la température selon un taux indiquant que vers le zéro absolu, c'est-à-dire vers -273° , la conductibilité doit être parfaite et la résistance nulle. Les expériences faites au laboratoire cryogène de Leyde ont montré qu'en effet, à 1 ou 2 degrés Kelvin, c'est-à-dire à 1 ou 2 degrés au-dessus du zéro absolu, la résistance des métaux purs disparaît totalement. Ces métaux deviennent supra-conducteurs.

Un fil de plomb pur, formant circuit clos, refroidi par l'hélium liquide, a été exposé à l'action d'un courant. Par induction, il s'y est établi un courant qui s'est montré relativement permanent, qui n'a pas cessé avec la disparition du courant inducteur, et qui a continué d'exister tant que le refroidissement a duré.

Ceci signifie qu'en l'absence de toute résistance dans le circuit refroidi il n'y avait aucune dissipation d'énergie, et qu'on avait réalisé les courants moléculaires pressentis par Ampère. Sans le froid, le courant induit aurait dû durer $\frac{1}{70\,000}$ de seconde, après éloignement de l'inducteur ; avec le froid, il a duré des jours. L'expérience est très concluante et précise. Dès que la température du circuit induit atteint 6° Kelvin, la résistance se présente et s'oppose à la persistance du courant moléculaire.

— Une nouvelle méthode de traitement de la scarlatine, imaginée en Angleterre par le Dr Robert Milne, et appliquée par lui sur les enfants recueillis dans les *Barnardo Homes*, fait beaucoup parler d'elle en ce moment. Le but de celle-ci est avant tout d'empêcher la propagation des maladies aux sujets sains, de diminuer les risques de contagion sans obliger à l'isolement des scarlatineux. La méthode s'applique aussi aux cas de rougeole.

La scarlatine étant contagieuse non pas seulement lors de la desquamation épidermique, mais dès le début de la maladie, puisque l'agent pathogène existe dans la gorge, la bouche, les liquides buccaux, et dans les matières expulsées lors de la toux et de l'éternuement, M. R. Milne, s'inspirant de pratiques populaires écossaises, consistant à barbouiller d'huile les scarlatineux, a eu l'idée de soumettre celles-ci à une épreuve expérimentale. Il a barbouillé ses malades *intus et extra*; il leur a badigeonné la gorge et la bouche aussi bien que la peau. Les résultats ont été très bons : la contagion a disparu, et en même temps la maladie a perdu de sa gravité. On sait qu'elle est plus sérieuse pour les Anglais que pour les continentaux, sans qu'on devine d'ailleurs pourquoi.

Voici la méthode. Dès le début, on badigeonne la gorge toutes les deux heures avec de l'huile d'olive phéniquée à 10 %, le premier jour. Après quoi, trois ou quatre badigeonnages par jour suffisent, avec de fréquents lavages de la bouche et de la gorge, pour en assurer la propreté. Pour la peau, on pratique des onctions, avec l'essence d'eucalyptus pure, sur tout le corps, du vertex aux ongles des orteils, matin et soir les quatre premiers jours, puis une fois par vingt-quatre heures du cinquième au dixième jour. Nulle nécessité de couper les cheveux.

Dans la rougeole on opère de même, en ajoutant la précaution de placer sur la tête et la poitrine un grand cerceau couvert de gaze aspergée de temps à autre avec de l'essence d'eucalyptus pour empêcher le malade de projeter les microbes autour de lui par la toux. Pour l'entourage, on verse un peu d'essence d'eucalyptus

sur l'oreiller, et aussi sur un sachet porté nuit et jour. C'est tout. Aucun isolement des malades; les sujets bien portants restent à côté de ceux-ci. Et pourtant aucune contagion n'a lieu, et la maladie évolue de façon plus bénigne, sans les complications trop coutumières, lésions du rein, bronchites, broncho-pneumonies, otites, etc. De nombreux cas ont été cités pour démontrer l'efficacité de la méthode. Il convient que les médecins, sur le continent, essaient de la méthode préconisée par leur confrère anglais, et nous donnent, à leur tour, le résultat de leurs expériences.

— Comment le pétrole se forme-t-il? De nombreuses théories ont été proposées. Mais c'est sans doute à la géologie qu'il faut demander la clef de l'énigme. C'est ce qu'a fait M. Jean Chautard, dont les recherches ont été présentées à l'Académie des sciences.

Les roches pétrolifères, d'après des études faites dans des régions diverses du globe, présentent d'abord le caractère de n'avoir rien à faire avec les terrains et produits éruptifs. Ce sont des roches sédimentaires. En outre, ces dernières renferment toutes des dépôts indiquant des alternances de faciès lagunaires et de faciès marins, alternances qui sont des signes de régressions intermittentes. Ceci permet de se faire une idée des conditions ayant présidé à la formation des pétroles. Aux périodes lagunaires il y a eu accumulation de débris organiques, animaux et végétaux, apportés d'ailleurs ou ayant vécu et péri sur place; aux récurrences marines sont venus des sédiments imperméables qui ont recouvert ces débris et les ont protégés contre l'action oxydante de l'air, en leur permettant de se bituminiser. Les pétroles seraient donc d'origine organique, et non pas d'origine minérale, inorganique.

— Tant de fils courent dans nos villes, tant de courants électriques s'y promènent, y distribuant l'énergie utilisée de tant de façons, qu'on est en droit de se demander si toute cette électricité se contente de faire sa besogne, et si une partie de celle-ci ne vagabonde pas à droite ou à gauche, faisant le mal.

Bon nombre de faits ayant donné à penser que l'existence de courants vagabonds, et malfaisants, était parfaitement possible, une commission municipale, à Paris, a dû faire une enquête sur la question, et examiner celle-ci de près.

Ce qui résulte des recherches faites est que les courants vagabonds existent incontestablement. Ils attaquent et corrodent les conduites métalliques jusqu'à perforation complète. L'Eau et le Gaz, par conséquent, se plaignent que l'Electricité leur dégrade leurs conduites, et les électriciens ne connaissent pas de moyen d'éviter le vagabondage des courants. Alors, payez les dégâts, disent l'Eau et le Gaz. Non pas, répond l'Electricité : protégez vos poules ; mon coq est libre. Isolez vos conduites....

La situation est très complexe. Ce qu'il y a de plus clair dans l'affaire est qu'on a imaginé des instruments intéressants permettant de déceler et de mesurer les courants vagabonds.

Les dégâts qu'on reproche à ceux-ci se produisent surtout par électrolyse : mais il peut arriver que la cause ait disparu, alors qu'en d'autres cas elle subsiste encore et soit évidente. Il est possible de discerner d'où viennent les courants vagabonds ayant causé les dégâts, dans certains cas où nulle hésitation n'est permise. Mais dans d'autres, plus nombreux, c'est autre chose, et la détermination de la responsabilité est beaucoup moins aisée.

En fait de moyen de supprimer les courants vagabonds, il n'y en aurait qu'un seul : l'isolement du conducteur de retour. Cela coûte cher. Mais la question n'est pas là : il faut éviter les courants vagabonds parce qu'ils causent du dommage.

— Il entre en Allemagne beaucoup de fleurs fraîches, en provenance de l'Italie surtout, et de la France dans une moindre proportion. Les horticulteurs français vont toutefois, semble-t-il, pouvoir augmenter beaucoup leur vente en Allemagne, grâce aux wagons frigorifiques. On a, en effet, reconnu que les fleurs coupées, maintenues à 2° C, se conservent intactes, sans perdre leur couleur ni leur parfum, pendant un temps très long, vingt, trente et quarante jours, et une fois sorties du froid, exposées à la température ordinaire, elles y subsistent aussi longtemps

que si elles venaient d'être coupées. On peut donc faire voyager les fleurs aux plus grandes distances sans risquer de les trouver fanées ou défraîchies à l'arrivée. Comme les wagons réfrigérants ne se rencontrent pas encore partout où ils sont désirés, beaucoup d'horticulteurs ont imaginé de rafraîchir leurs colis par un séjour en wagon frigorifique, avant de les expédier, ou encore d'y insuffler de l'air froid au moment du départ. De cette façon, la conservation est plus longue, car, avec un emballage approprié, le froid peut être maintenu pendant plusieurs heures.

Les chambres frigorifiques ont un autre emploi dans le midi de la France.

Malgré la découverte des parfums synthétiques, artificiels, les fleurs restent très recherchées ; on continue à leur demander les essences qui ont des qualités inconnues aux produits synthétiques. Or, souvent les usines ne sont pas en état de traiter la quantité formidable de fleurs qui s'abat sur le marché pendant un temps assez restreint : on a donc imaginé des chambres froides, où les fleurs sont entreposées, et attendent, sans rien perdre de leurs qualités, le moment où on pourra s'occuper d'elles. C'est tout profit pour le distillateur ; pour l'horticulteur aussi, car l'avisement des prix par surabondance de production ne doit plus se produire.

— Publications nouvelles : Signalons le tome II du très beau *Nouveau traité de pathologie générale* de MM. Bouchard et Roger (Paris, Masson), l'ouvrage contenant la meilleure et la plus complète mise au point des problèmes principaux et des idées générales de la médecine contemporaine. Ce traité s'adresse autant au théoricien qu'au praticien. — Puis, voici les *Problèmes de l'atmosphère*, par M. A. Berget (Paris, Flammarion), un ouvrage résumant parfaitement tous les grands problèmes de l'atmosphère, problèmes d'ordre physique, ou chimique, ou météorologique, montrant toutes les difficultés, toutes les curiosités aussi, et ne dissimulant pas combien les solutions sont encore provisoires. — Du même auteur, chez Hachette, dans la *Bibliothèque des merveilles*, dont on ressuscite le titre, au moins, mais sous un vêtement nouveau, — couverture rouge, fort laide d'ail-

leurs — au lieu de la bleue d'autrefois — un ouvrage sur la *Télégraphie sans fil*, histoire, principes, pratique, utilisation, avenir, danger, etc. Ici encore excellent résumé d'une des grosses questions de la physique pratique contemporaine. — Enfin, dans *Le concept mécanique de la vie*, de Jacques Loeb (Paris, Alcan) on trouvera un exposé très détaillé et intéressant de la conception physico-chimique de la vie, opposée à la conception vitaliste.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les suites d'un assassinat.

N'en déplaise à ceux qui prétendent que l'histoire est faite du seul mouvement des masses et qu'elle obéit à des lois immuables, l'intervention de l'individu, l'acte accidentel conservent une singulière importance ; ils peuvent, non point déterminer une évolution de toutes pièces et fixer le sort des peuples pour des siècles, mais briser le cours naturel des choses, changer la vie d'un ou de plusieurs Etats pour un moment qui dure des années.... Et souvent il y a entre les résultats prodigieux de l'un de ces actes et l'instrument infime qui l'a accompli une différence telle qu'il semble que la relation normale de cause à effet n'existe plus et que nous sommes livrés aux jeux de la fantaisie et du hasard.

Des jeunes gens complotent de tuer un grand personnage. Ils s'imaginent, dans leur naïveté barbare, qu'en se servant de la bombe et du revolver ils vont non seulement rendre leur nom immortel, mais assurer le bonheur de leur pays ou de l'humanité. Dix-neuf fois sur vingt l'attentat, éventé par la police ou maladroitement perpétré, échoue ; les conspirateurs finissent par la main du bourreau ou passent de longues années en prison ; quelques-uns échappent ; pour tous l'oubli se fait bien vite. Ce sont là des crimes vulgaires, vulgaires aussi sont les auteurs ;

l'histoire ne s'en préoccupe pas. Mais parfois l'un ou l'autre réussit et les suites sont infinies.

Le garçon de dix-huit ou dix-neuf ans, névrosé, malade, qui, à coups de revolver, a tué l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand, et sa femme, la duchesse de Hohenberg, s'est, en quelques secondes, fait une place à côté des assassins les plus célèbres des temps anciens ou modernes, il a mis quelque chose de lui dans l'histoire du monde ; les conséquences de son acte sont incalculables.

Car l'homme qui a été tué n'avait pas livré son secret. On disait de lui des choses surprenantes et souvent contradictoires ; on disait qu'une fois sur le trône il ébranlerait les cadres de l'ancienne monarchie, supprimerait le dualisme et réaliserait par la force les grandes ambitions des Habsbourg sur les pays limitrophes ; œuvre trop vaste et trop vague aussi qu'il aurait été bien embarrassé d'accomplir.

Mais des traits précis apparaissaient sur lesquels tout le monde était d'accord : François-Ferdinand avait fait ses preuves comme organisateur habile et travailleur infatigable ; il s'était préparé soigneusement à sa tâche de conducteur de peuples. Il avait une volonté, chose rare chez un héritier de trône qui, circonvenu dès son adolescence par des influences diverses, accablé de flatteries et d'honneurs, mais embarrassé par les fictions constitutionnelles, se résigne bien vite à son rôle d'apparat, plus facile et plus avantageux, à son attitude de surhomme, qui plane très haut... et ne fait rien. Cette volonté, on ne sait pas exactement comment elle aurait agi ; mais elle ne se serait sans doute accommodée ni de l'étiquette de cour dont l'archiduc, uni morganatiquement à une femme qu'il adorait, avait amèrement souffert, et qui s'est vengée de lui après sa mort en écartant ses enfants de ses funérailles, ni des méthodes intérieures dont un demi-siècle de pratique n'a certes pas prouvé l'excellence, ni du système de politique extérieure pour autant qu'il aurait limité sa liberté. Et comme, dans la monarchie des Habsbourg, la volonté du souverain est le facteur essentiel, comme elle est à peu près la seule force devant laquelle tous les peuples s'inclinent,

François-Ferdinand, devenu empereur et roi apostolique, aurait préparé des surprises à ses contemporains et, en bien ou en mal, accompli une œuvre.

C'en est fait : il est tombé sous les balles d'un enfant ; craintes, ambitions, espérances, tout ce qu'évoquait le nom du rude archiduc est maintenant enfoui dans la tombe. De celui qui lui succède comme héritier de treize ou quatorze couronnes, l'archiduc Charles-François-Joseph, nous ne savons rien que ce qu'on a dit de presque tous les aspirants au trône, qu'ils se soient appelés Nicolas de Russie, Victor-Emmanuel d'Italie ou Georges d'Angleterre.... Il est intelligent, instruit, aimable. C'est le bon jeune homme qui ne souhaite que d'accomplir son devoir en faisant plaisir à chacun.... L'avenir confirmera-t-il ces pronostics ? Si oui, le souverain bienveillant sera-t-il plus avantageux pour l'Autriche-Hongrie et l'Europe que l'archiduc redouté ? Nous ne savons ; personne d'ailleurs ne le saura jamais.

Mais il y a plus : l'attentat des Bosniaques orthodoxes Cabrinovitch et Princip n'influe pas seulement sur l'avenir, il ouvre dans le présent une crise redoutable.

Déjà dans les premières dépêches qui, le 28 juin, étaient expédiées de Serajevo et de Vienne dans le monde entier, une tendance était perceptible, celle de rendre la propagande serbe dans la monarchie dualiste et le royaume de Serbie lui-même responsables de l'assassinat. L'instruction de l'affaire prenait immédiatement l'ampleur d'un de ces procès de tendance dont l'Autriche-Hongrie a trop souvent donné le spectacle ; des arrestations en masse avaient lieu et, dans toute la Bosnie, se déchaînait une ruée sanglante des musulmans et des catholiques contre les Serbes orthodoxes, véritable pogrom que la police secondait.

De fait, il n'était pas nécessaire d'aller chercher les causes bien loin. L'assassinat politique est toujours un crime, presque toujours une erreur ; il ne s'excuse pas, il s'explique parfois. Or ce que nous avons appris depuis quelques semaines sur la Bosnie-Herzégovine nous montre une population odieusement pressurée et maltraitée. L'administration austro-hongroise s'est constam-

ment exercée contre la majorité orthodoxe. Aujourd'hui, l'état social du paysan est pire qu'il y a quarante ans, quand il gémissait sous le joug turc; les classes cultivées sont livrées à une inquisition policière qui aurait provoqué l'enthousiasme d'un Gentz ou d'un Metternich. Toutes les rigueurs slavophobes de Vienne et de Budapest retombent sur un peuple malheureux à qui on interdit d'avoir une histoire, des souvenirs, des espérances; on voudrait le réduire à l'état de troupeau inconscient et docile. Mais les gens qui n'ont plus aucun moyen régulier de défense préparent leurs armes dans l'ombre, les partis vaincus recourent à l'assassinat. A Vienne, où l'on s'occupe de tant de choses, on aurait pu penser à cela; on préparait à l'archiduc un voyage triomphal, c'est à la mort qu'on l'envoyait.

Maintenant la répression s'aggrave, elle s'inspire de fureur; et ce n'est plus seulement en Bosnie qu'il faut étouffer l'esprit de rébellion, il faut en finir avec le petit Etat serbe qui s'obstine à sauvegarder son indépendance et qui a donné depuis deux ans des preuves extraordinaires de vitalité. La mort tragique de l'archiduc n'est plus qu'un prétexte à vengeance, et ce n'est pas seulement lui, c'est l'orgueil blessé de la grande monarchie qu'on se prépare à venger.

Les premières semaines de juillet ont été marquées par des alternatives d'inquiétude et de confiance; on nous disait que le vieil empereur et le comte Berchtold tenaient tête au parti de la guerre, que l'Autriche-Hongrie ne sortirait pas, en face de sa petite voisine, de la discussion diplomatique. Brusquement a paru l'ultimatum du 23 juillet et l'on a compris.

Cette pièce s'écarte par le ton de tout ce à quoi la diplomatie nous a habitués; elle exige du gouvernement serbe des choses énormes, des choses telles qu'en les acceptant il perdrait toute indépendance et tout prestige non seulement en face de l'étranger, mais vis-à-vis de ses administrés; elle réclame une réponse dans les quarante-huit heures. Pour trouver des équivalents, il faudrait remonter à l'époque où Napoléon traitait les rois en enfants indociles ou, plus loin encore, jusqu'au temps où

Louis XIV sommait le doge de Gênes de se présenter à Versailles en coupable. C'est l'humiliation profonde, ou bien c'est l'écrasement.

Les diplomates du Ballplatz ont une vieille réputation d'habileté. Je la crois exagérée ; il me paraît même que toute l'orientation politique de l'Autriche est malheureuse ; mais ils rachètent par des petites choses leur manque de clairvoyance dans les grandes. Alors que tombait ce formidable coup de massue, il semblait bien que personne ne fût en état de soutenir la cause serbe. La Triple entente a trop souvent manqué de résolution depuis deux ans : maintenant elle paraît disloquée, surprise, inquiète.

Chacun des Etats qui la composent a des affaires intérieures qui le préoccupent plus que la politique générale. La France, divisée par la discussion de l'impôt sur le revenu, intimidée par de fâcheuses révélations sur l'insuffisance de son armée, a brusquement reporté toute son attention sur le procès Caillaux : jugement d'une femme meurtrière, en apparence, en réalité lutte ardente et féroce de deux politiques ou de deux clientèles. L'Angleterre, malgré tout ce qu'on dit, ne sait pas trouver la formule qui permette de pacifier l'Irlande ; l'intervention du roi s'est elle-même révélée vaine ; maintenant on discute encore dans le Parlement, mais les oreilles se tendent vers l'ouest dans l'attente des coups de fusil. Cependant sir Edward Grey, que le ridicule n'effraie plus, vient de prononcer un de ces discours optimistes dont il a le secret : il a trouvé dans l'histoire de la crise balkanique la preuve que les grandes puissances avaient confiance les unes dans les autres ; il estime que tout est bien en Europe. En Russie, la session parlementaire s'est terminée par un regrettable conflit entre la Douma et le Conseil de l'empire ; la partie éclairée de la nation se préoccupe de ce désaccord perpétuel qui paralyse l'œuvre législative et prépare les voies à un retour d'absolutisme et, comme signe du malaise général, des grèves redoutables ont éclaté à Saint-Pétersbourg et ailleurs.

Il est étrange vraiment que ces trois puissances dont les possessions occupent la moitié du monde, dont les ressortissants

se chiffrent par centaines de millions, laissent passer à d'autres la direction des affaires de l'Europe. En se tenant étroitement unies, en parlant haut quand l'occasion s'en présente, elles éviteraient des incartades comme celle que l'Autriche-Hongrie vient de commettre. Mais elles ont laissé croire qu'on pouvait tout se permettre et, alors que leur diplomatie est parfaitement outillée, que leurs ambassadeurs valent ceux de n'importe qui, personne chez elles, non personne n'a su prévenir la surprise que le gouvernement d'un empereur plus qu'octogénaire préparait au continent. Dans ces conditions, il est sans grande importance que M. Poincaré, que le rôle de monarque décoratif paraît charmer de plus en plus, s'en soit allé parader sur les bords de la Néva et qu'il ait échangé avec le tsar, à la hauteur du champagne, des toasts conçus sur le mode connu.

Au contraire la Triple alliance a « joué. » Je ne sais si l'affirmation des journaux italiens que leur pays n'avait rien su du projet a rencontré beaucoup de créance ; le gouvernement de Rome n'a manifesté aucune humeur de ce très mauvais tour. Mais l'Allemagne a été prompte à prendre position. Ses ambassadeurs auprès des grandes cours ont renouvelé la démarche d'il y a cinq ans déclarant que le conflit austro-serbe devait rester localisé et que toute intervention provoquerait des événements d'une extrême gravité. Car la hardiesse se confond parfois avec la subtile prudence et c'est par l'intimidation qu'on obtient les plus fructueuses victoires.

Ces choses étant, la question paraissait entendue, la Serbie devait céder. Elle a cédé, en effet, sur presque tous les points. Le petit royaume victorieux dans deux guerres a admis de faire, en face de sa puissante voisine, un véritable *mea culpa* dont elle-même dictait les termes et de le porter officiellement à la connaissance de l'armée ; il a accepté de supprimer toutes les associations ou publications qui proclameraient l'idée serbe et pourraient par là-même porter préjudice à l'Autriche-Hongrie, de révoquer les professeurs, fonctionnaires et officiers convaincus de faire de la propagande anti-autrichienne, d'arrêter immédiatement les personnages suspects d'avoir facilité le complot de

Serajevo... et cela continue ainsi. Sur un seul point le gouvernement n'a pas cédé : il n'a pu admettre l'intervention de fonctionnaires austro-hongrois agissant sur territoire serbe pour poursuivre les auteurs de menées subversives et les complices de l'attentat, cela parce que la constitution du royaume le lui interdisait et qu'il ne pouvait la modifier en quarante-huit heures. Il s'est engagé d'ailleurs à accorder à l'Autriche toutes les satisfactions de fait et à soumettre le litige, si tant est qu'il en existait encore un, au jugement des puissances ou du Tribunal de La Haye.

Là-dessus le baron Giesl, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, a jugé la réponse insuffisante parce qu'il y avait une borne à l'humiliation et s'en est allé en claquant les portes, emmenant avec lui le personnel de la légation. Les relations diplomatiques étaient rompues : les troupes se mobilisaient ; d'un instant à l'autre des actes de guerre pouvaient intervenir.

Pourtant quelque chose s'est produit qui a étonné bien des gens. Les dispositions de la Russie officielle en face de l'aggression autrichienne nous sont inconnues. Peut-être le tsar Nicolas II, ce pauvre souverain, tout pénétré de son importance, dit-on, mais inquiet, indécis jusqu'à la maladie, aurait-il cédé une fois de plus à ses incurables hésitations, pour ne rien faire en fin de compte.... L'empereur Guillaume II ne lui avait-il pas envoyé un télégramme personnel où il l'adjurait, au nom de la paix, de laisser l'Autriche régler seule à seule son conflit avec la Serbie ? Mais la nation a bougé ; la presse sans distinction de partis a dénoncé l'offense, des manifestations ont animé les rues de Saint-Petersbourg.... Le Conseil des ministres a compris qu'il y allait de l'honneur de la couronne et du prestige de l'Etat. Pour une fois la Russie s'est montrée dans son rôle de grande puissance slave de 180 millions d'âmes et, comme l'Autriche refusait de céder à ses sollicitations et de proroger l'échéance de l'ultimatum, elle a déclaré qu'une invasion du territoire serbe ne saurait la laisser indifférente. Là-dessus les corps d'armée austro-hongrois concentrés le long du Danube et

de la Save ont suspendu leur mouvement. Jusqu'à présent la guerre n'a pas éclaté.

Tandis que la diplomatie trop longtemps indifférente poursuit ses efforts de la dernière heure, que des dépêches s'échangent, que les ambassadeurs courent chez les ministres, l'Europe retentit du bruit des soldats en marche et dans les bourses se dessine un mouvement de recul qui prend les proportions d'une panique. Qu'arrivera-t-il ? Est-ce que le grand conflit redouté depuis si longtemps va éclater enfin, déclanchant tout le mécanisme des alliances et jetant les peuples les uns sur les autres dans une mêlée comme on n'en a jamais vu, ou bien une défaillance se produira-t-elle dans l'un des camps, la diplomatie dénichera-t-elle quelque solution bâtarde, donnant à l'Autriche presque toutes les satisfactions, laissant à la Serbie une ombre d'indépendance, heureuse trouvaille cependant puisqu'elle préviendrait la guerre et la multitude de ses maux ?

Cela, nul ne peut le dire, sauf quelques grands du monde, des empereurs et des rois, des hommes comme tous les autres qui se trouvent disposer de la vie et de la mort de milliers ou de millions d'hommes.... Mais ils ne parlent pas.

Et, en terminant cette chronique, je ne puis qu'être frappé de la parfaite stérilité de mon travail. Une chronique mensuelle peut être intéressante quand elle traite de faits acquis, avec le recul que donnent quelques jours ou quelques semaines ; elle est décevante et inutile quand elle expose des événements que chaque heure modifie. Ceux qui me liront dans cinq jours sauront une foule de chose que j'ignore ; ma prose retardée n'aura aucune valeur pour eux.

27 juillet 1914.

REVUE DES REVUES

La REVUE HEBDOMADAIRE a institué une enquête intitulée : « Les Témoignages de l'expérience, » d'un intérêt assez inégal. La dernière réponse qui vient de paraître (18 juillet), due à M. Paul Bourget, est la plus remarquable. M. Bourget constate que l'idée maîtresse qui, entre 1850 et 1860, possédait tous les esprits, c'était le « scientisme », flanqué d'un autre dogme intellectuel, le « démocratisme. » Or, actuellement, M. Bourget observe dans la jeunesse française une protestation contre ces deux « idolâtries. » L'effort de la génération qui touche aujourd'hui à la vieillesse — la sienne — lui paraît donc « consister dans une critique et une défaite, que je crois pour ma part définitive quoique incomplète, de l'illusion scientifique et de l'illusion démocratique. »

Cette vue est assurément juste en un certain point, et l'on ne saurait refuser à M. Bourget, même quand on ne partage pas toutes ses conceptions, le don de l'observation psychologique et une sincérité honnête. Remarquons d'ailleurs qu'il ne dénonce pas la science comme malfaisante, mais « l'illusion scientifique », c'est-à-dire l'idée que la science était capable de satisfaire l'homme entier et que la morale ou la religion étaient désormais inutiles. On a cru cela très sérieusement sous le Second empire, dans l'enchantement provoqué par des découvertes étonnantes.... Mais M. Bourget ne manque pas de constater que la critique de cette illusion a été faite aussi bien par des savants que par des philosophes ou romanciers bien pensants, et que les meilleures armes pour attaquer le scientisme, c'est la science qui les a fournies. Quoi qu'il en dise, l'attitude de Brunetière pouvait parfaitement s'interpréter comme une déclaration de guerre à l'esprit

scientifique — et cette attitude était absurde autant que maladroite.

Le renouveau spiritualiste — si l'on ose employer une épithète qui a eu tant d'aventures — n'est donc pas dû à la défaite de l'esprit scientifique, il est dû à l'accord de celui-ci et de l'esprit métaphysique. C'est moins à un renouveau spiritualiste que nous assistons qu'à un renouvellement du positivisme. Il n'y a plus d'opposition — en apparence tout au moins, et pour les intelligences pressées — entre vérité scientifique et vérité religieuse, mais ce résultat est obtenu grâce au progrès de l'esprit scientifique. « Qui dit science, dit soumission au fait. » Et les faits religieux doivent être tenus pour réels et expérimentés comme les autres. D'accord. Toute cette exposition de M. Bourget est claire et probante dans sa brièveté.

Peut-être pourrait-on se servir de cet argument de fait pour défendre contre M. Bourget des gens qu'il n'aime pas beaucoup : Montalembert et Lacordaire. Il leur reproche d'avoir cru que le triomphe de la Révolution était inévitable, et d'avoir essayé par suite de « christianiser la démocratie. » M. Bourget le leur reproche parce que, d'une part, il estime qu'il y a une antinomie radicale entre le christianisme et la Révolution, et que, d'autre part, il juge que la démocratie n'est qu'une erreur qui a fait son temps. Mais cette erreur, même si elle est caduque, a rempli une grande partie du dix-neuvième siècle et débordé sur le vingtième : elle est un fait, elle aussi. M. Bourget ne confond-il pas sur ce point de son raisonnement le fait et la valeur ? Quel que soit le jugement qu'on porte sur la démocratie, il suffit qu'elle ait existé, qu'elle existe encore, pour légitimer l'essai qui fut tenté par les catholiques libéraux de la christianiser.

Au reste, nous n'insistons pas, car notre tâche n'est point de défendre ces derniers. Marquons encore l'objection fondamentale que M. Bourget fait à la littérature inspirée il y a un demi-siècle par le réalisme scientifique. Le réalisme n'était plus chez Huysmans et Maupassant, « comme chez Stendhal et chez Balzac, une vision totale de la nature humaine... » mais une « vision brutale et diminuée qui interdisait au romancier les larges con-

clusions sociales, le personnage supérieur ou simplement sympathique. » Il nous paraît qu'une telle critique porte encore sur certains écrivains contemporains pour lesquels le balbutiement et la médiocrité sont les traits principaux des personnages — ne disons pas des héros — qu'ils mettent en scène.



Dans la REVUE DE PARIS du 15 juillet, notre collaborateur, M. Edouard Chapuisat, trace un tableau très pittoresque, d'après les mémoires de M. et M^{me} Jean-Gabriel Eynard, du Congrès de Vienne. Eynard n'était pas seulement un bel homme, un soldat courageux, un mondain, un cœur enthousiaste, et sa femme une délicieuse personne : tous deux étaient de très malicieux observateurs. Aussi le journal qu'ils tiennent est-il fort amusant.

Les souverains, généraux, diplomates réunis à Vienne passent leur temps tour à tour en fêtes et en négociations. Ce qu'il y a de plus illustre en Europe est là. Voici le portrait de l'empereur Alexandre, le même que Tolstoï, dans *Guerre et paix*, nous peint d'une si idéale séduction :

L'empereur Alexandre est toujours habillé en colonel : il change seulement la couleur de ses habits. Hier il avait un habit rouge. Je l'ai trouvé engraisé depuis Paris ; il a les épaules fortes ainsi que la poitrine, le col un peu court et les bras en avant. Il a d'assez fortes hanches et il est un peu chauve. Si ce n'était pas l'empereur de toutes les Russies, on ne le citerait point comme un très bel homme ; cependant il a une expression de physionomie fort agréable et ce qu'on pourrait appeler, chez un particulier, une bonne figure. S'il n'était pas souverain, on trouverait qu'il a la tournure d'un joli cœur de bastringue.

Talleyrand — ce bas de soie rempli de boue, comme disait, mais plus vigoureusement, Napoléon — joue une partie extrêmement serrée, et il connaît tour à tour les succès et les revers. Prodigieusement intelligent, il n'est pas gêné par les scrupules et ne s'embarrasse pas de son passé. Il n'hésite pas à se rendre à la messe célébrée en mémoire de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de M^{me} Elisabeth. Devant le catafalque il fait entendre d'austères paroles. Par contre, il ne perd pas une occasion de dire du mal de son ancien maître. Selon lui, le caractère princi-

pal de Bonaparte « était la lâcheté, il était lâche en tout. » Citons M. Chapuisat :

Talleyrand rit encore de la crainte qu'éprouvait le souverain à boire l'eau des carafes à sa portée immédiate et hausse les épaules en songeant aux rames de papier dont étaient doublées ses voitures pour parer aux balles de ses assassins. « L'essence de Bonaparte était la ruse : tout l'indiquait en lui ; lorsqu'il marche, tout son corps fait un mouvement comme s'il était fait avec des anneaux. Sa ruse suppléait à sa bravoure. » Et Talleyrand, à la démarche claudicante, s'essaie à imiter dans une salle de bal celui qui traversa l'Europe auréolé de gloire. Car il ne lâche pas sa proie. La ruse du tyran n'était limitée, dit-il, que par son ambition ; n'avait-il pas dans ses cartons un projet de campagne contre Constantinople qui devait faire suite à la campagne de Moscou ? Avec cela, très superstitieux ; si superstitieux qu'il n'osa pas aller en Portugal, parce que Joséphine lui avait présenté un livre portugais prédisant la mort, sous les murs de Lisbonne, d'un personnage dans lequel il crut se reconnaître. On parle de l'histoire que Napoléon écrit à l'île d'Elbe ; Talleyrand demeure sceptique. « Il peut jeter les premières idées, cependant il ne sait ni le français, ni l'italien. Autrefois, il avait une belle écriture, mais, pour cacher qu'il ne savait pas l'orthographe, il a cherché à la gêner et ne finissait aucun mot, afin qu'on ne pût pas connaître ceux qui étaient mal écrits. » Et comme, après avoir critiqué le style généralement haché de Napoléon, on loue telle de ses lettres, Talleyrand marque dans un sourire quel en fut l'auteur.

Tout l'article, qui est à lire, abonde en portraits, en scènes vivement traitées. Voici le prince de Ligne, jadis un délicieux écrivain mais devenu un vieux beau sans le sou, qui meurt au milieu de toutes ces réjouissances ; comme sa femme lui baise la main à l'instant de son agonie, il murmure : « Madame de Ligne me prend déjà pour un saint. » Voici le roi de Bavière, qui dit des gaudrioles, et raconte que se trouvant en 1789 dans la loge de Marie-Antoinette au théâtre, une actrice l'apostropha : « Comment ? te voilà ici, Max ! » Voici Wellington, fatigué, portant mal l'uniforme, mais provoquant dans les salons une curiosité générale. Voici des dîners, des chasses, des bals. Chez le comte Razamowsky, ambassadeur de Russie, les polonaises se déroulent à travers tout le palais : on va dans le boudoir de taffetas jaune, dans la chambre du maître de céans, tendue de gros de Naples, dans l'alcôve aux piscines de marbre blanc....

Et les Eynard reçoivent aussi : le duc de Richelieu, Capo

d'Istria, Pozzo di Borgo fréquentent chez eux. La « belle Eynard » a beaucoup de succès grâce à sa beauté, à son esprit. Elle représente noblement la Suisse : n'a-t-on pas raconté qu'elle se parait volontiers, parmi tant de rivières et de diadèmes, d'un simple collier de cristal des Alpes ? Eynard seconde utilement son oncle Pictet de Rochemont. Puissions-nous avoir de nos jours des diplomates de cette envergure, de cette sagesse, de cette habileté ! Pictet était rédacteur à la *Bibliothèque britannique*, qui est devenue la revue où nous avons l'honneur d'écrire ces lignes : et Talleyrand, reconnaissant l'opposition intellectuelle que son organe avait menée contre Napoléon, lui dit : « Je puis vous certifier que si Bonaparte vous avait pris, vous auriez été dans une fâcheuse position. »

Eynard ne devait pas se borner à ce rôle de spectateur européen. On sait que quelques années plus tard, il mit sa grande intelligence, sa vaste fortune et ses relations étendues au service de la cause hellénique. Un monument a été élevé à Genève par les étudiants grecs en reconnaissance à sa mémoire. En 1846, un député français s'écriait, aux applaudissements de la Chambre : « Ce ne sont pas les gouvernements d'Europe qui ont sauvé la Grèce : c'est l'opinion publique, c'est un simple citoyen de Genève, M. Eynard, qui a appelé toute l'Europe au secours de la Grèce. » Il y a eu comme celà quelques « citoyens de Genève » qui ont joué un certain rôle dans le monde....



Les *Lettres familières de Théophile Gautier* que publie le *MERCURE DE FRANCE* (1^{er} juillet) sont plus qu'amusantes : elles révèlent par quelques lueurs fugitives l'âme bonne et dévouée d'un poète qu'on a cru insensible. Une d'entre elles est adressée à M. Jules Crosnier, (« peintre *Génois* », dit une note) que Gautier qualifie de « cher Jujube. »

Dans le numéro du 15 juillet, M. René Dumesnil, étudiant les célèbres personnages de Flaubert, Bouvard et Pécuchet, conclut qu'ils ne sont pas des imbéciles comme on le croit généralement, mais bien plutôt des grotesques. La chose n'est pas sans

importance pour qui veut connaître Flaubert lui-même. Certaines œuvres qui ne sont pas des confidences directes renseignent néanmoins, par contre-coup, sur leurs auteurs — surtout les œuvres ironiques, d'une ironie supérieure, transcendente, si l'on peut dire. D'ailleurs Flaubert, malgré ses théories d'impassibilité, a répandu son âme dans ses livres. Ne parlons pas même de l'*Education sentimentale* qui a un caractère d'autobiographie morale. Mais prenons la *Tentation, Bouvard et Pécuchet* : ne l'expriment-ils pas par choc en retour? Parfois même, ils l'expriment sans intermédiaire. Dans une de ses lettres, Flaubert avoue ou à peu près — nous n'avons pas le texte sous les yeux — que M^{me} Bovary, c'est lui-même.

Dès lors on s'explique comment ses deux bourgeois ridicules se sont modifiés au cours de son travail. A force de vivre avec eux il a fini par les comprendre. « Dans l'idée primitive, dit M. Dumesnil, il y a, en dépit de l'impassibilité du romancier, une sorte d'hostilité, ou tout au moins d'antipathie pour ces deux fantoches, incarnant la médiocrité bourgeoise. Petit à petit, ce sentiment s'atténue — et, à défaut de sympathie nettement caractérisée, fait place à une neutralité plutôt bienveillante et nuancée de pitié, parce que Flaubert en traçant leur portrait fait un peu la caricature de son propre caractère et la satire de ses propres aspirations. »

Leur défaut, en somme, c'est le manque de méthode. Ils ne sont pas dogmatiques et méchants comme Homais; ils sont pleins de bonne volonté. Seulement, leur élan désordonné les emmène au hasard à travers les connaissances humaines. Ce sont des touche-à-tout, qui finissent par être douloureux... Et M. Dumesnil a raison de les comparer à des Esseintes, le héros de Huysmans qui, lui aussi, *papillonne*, multiplie les expériences, et aboutit au néant par dilettantisme, comme eux par conviction bornée.



Dans les MARGES du 15 juillet on lit une lettre inédite de Georges Brummel, publiée par M. Maurice de Faramond. Elle

est charmante. Le fameux dandy, alors âgé de cinquante-cinq ans, y formule, à l'usage d'une altesse allemande, des appréciations sur Paris :

Je ne vous dirai point que Paris m'a rendu stupéfait. Je n'ai jamais pu croire bien au fond que la capitale de France fût un antre sauvage, occupé seulement par les ours (*grenadiers*) et autres bêtes sauvages qu'on nous dépeignait du temps de Bonaparte.

Paris est un joli endroit, gracieux pour des gentlemen ornés du collier (*de barbe*) qui adorent les fanfares de cuivre ronflantes et lisent des romans extraordinaires dans une vie quotidienne simple. Comme d'ailleurs les révolutions (*qu'ils font*), après les avoir faites orangeusement et par le sang, ils s'en accommodent avec bon caractère.

J'ai vu le Roi Louis-Philippe. Quel nom magnifique, sans égal ! Il a tué son cousin (??). Mais il n'a pas l'air de notre Macbeth, précisément. Ce n'est pas le monarque chargé de crimes, et qui soutient des visions à table. Il a plutôt un bel air de digestion et de fraîcheur, comme dans les gravures, et prononce ses mots avec suite. La Reine aussi, Amélie, ne pêche point par une allure qui ébouriffe ou qui glace. Elle semble un jardin sous l'ombrage, raisonnablement cultivé.

...En toute profondeur d'âme, devant ces belles Princesses françaises et leur agrément délicieux, on ne peut s'empêcher de songer toutefois à nos Ladies, si inspirées par leur propre valeur, si tendues en leur pompeux attirail de toilette, qu'on sent bien qu'elles pourraient recevoir, solidement appliqués, cinquante coups de cravache dans les lombes, sans bouger d'une ligne ou cesser d'entr'ouvrir leur sourire, comme un Paradis — ou que le lustre même, à la rigueur, pourrait se poser brusquement sur leur coiffure ! Cela semblerait bien, et un noble accident.

...Que vous écrire encore, chère et illustre Amie, qui puisse vous intéresser ? Les grands Seigneurs Français m'ont paru pleins de qualités, sympathiques, spirituels, d'esprit ouvert ; mais ils ne boivent pas excessivement ; alors est-ce boire ?... De même quand ils jouent, ils n'ont pas l'air de jouer chaque fois le total ; alors est-ce jouer ?

J'ai vu, le dernier jour, deux poètes, M. Victor Hugo et M. La Martine, qui sont très bien payés, m'a-t-on assuré. Je n'ai pu m'empêcher de songer à cette occasion à notre George (*Byron*), à ses grandes boucles brunes, à son amitié. L'on m'a demandé de faire un éloge de M. Victor (*Hugo*) qui possède un haut front vaste, malgré les sous-pieds (*qu'il porte*). Je lui ai dit très en face, en anglais : « Œuvre splendide, Monsieur. » Il n'a pas saisi tout de suite. Mais il a été satisfait de mon air. Voilà le principal ! D'ailleurs je n'ai pas lu ses poèmes ; et lui, je pense, ne savait pas assez qui j'étais.



P.-I. Toulet, l'auteur de *Monsieur du Paur*, de *Mon amie Nane*, des *Tendres ménages* est un écrivain rare et mystérieux, mal

connu du public, et dont l'esprit, l'ironique mélancolie, l'imagination exquise, la grâce si pure, enchantent quelques lecteurs choisis. Il existe ainsi, dans la pénombre de la littérature, des œuvres pleines de mérites, que bien peu de gens fréquentent, et qui pourtant l'emportent de beaucoup sur tels ou tels livres à gros succès. Qui sait, d'ailleurs, si un de leurs charmes ne vient pas de ce qu'elles sont cachées, masquées en quelque sorte, et d'une beauté plus émouvante d'être secrète.

Néanmoins, une revue de jeunes, le *DIVAN* (juillet) a jugé qu'il fallait rendre hommage à Toulet. Elle a eu raison. Non seulement elle publie quelques études de ses amis, mais encore elle donne des textes, vers ou maximes, de ce frémissant fantaisiste. Voici quelques-unes de ses pensées :

— L'amour des femmes console de leur amitié; mais, hélas! c'est par avance.

— Les femmes le savent bien, que les hommes ne sont pas si bêtes qu'on croit, qu'ils le sont davantage.

— Ce pessimiste, en disant qu'il n'est point de mariages délicieux, avait-il oublié déjà celui des autres?

— Battre les femmes avec une fleur, et pour quoi faire? Ça ne leur fait pas du tout de mal.

— Dans le désert de la vie, se sentir aimé tout à coup — car cela aussi arrive — c'est comme à Robinson le pas du sauvage. On mourrait d'épouvante, et de joie. On songe de n'être plus seul. On songe....

— Quand on a connu que la vie n'est que fumée, celle de son propre toit garde encore quelque douceur.

— Ce n'est pas les prophètes qui sont malheureux de n'être pas crus; mais leur pays, de ne les pas croire.

— La vie est comme une grappe, dont on peut extraire encore, quand elle est mûre, les vins puissants du remords et de la nostalgie.

— Tout le monde est capable de dégoût; mais pour blasé, il le faut naître.

— Ce sont des douleurs bien sincères, celles qui ne sont pas secrètement flattées d'être en spectacle.



BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

L'HISTOIRE EN FRANCE DEPUIS CENT ANS, par *Louis Halphen*,
professeur adjoint à la Faculté des lettres de Bordeaux. —
1 vol. in-8°. Paris, Armand Colin.

En huit courts chapitres et en moins de deux cents pages, le petit volume de M. Louis Halphen résume parfaitement cent ans de la science de l'histoire en France.

On y voit comment, au début du XIX^e siècle, la curiosité historique se réveilla et comment, d'abord, elle ne fut pas toute désintéressée, puisque Guizot mettait l'histoire au service de la politique. Avec lui, avec Mignet et même avec Thiers, cette science commença par être « philosophique. » Elle devint « pittoresque » avec Barante et Augustin Thierry. Vers 1830 naquit la passion exclusive de l'érudition, c'est-à-dire de cette partie humble du savoir historique qui ne veut connaître que les faits et ajourne indéfiniment ou supprime les considérations générales. « Thiers ne voulut plus être qu'un annaliste, qui raconte les événements un à un, avec le plus d'exactitude possible, dans tout le détail qu'il peut connaître... Pour Mignet, l'âge était passé des synthèses rapides et brillantes comme celle qu'il avait tentée dans son *Histoire de la Révolution*. » Guizot, alors ministre de l'instruction publique, fit voter en 1834 un crédit annuel de 120 000 francs pour la publication d'une vaste collection de *Documents inédits sur l'histoire de France*.

Mais une imagination aussi ardente que celle de Michelet ne pouvait accepter de soumettre patiemment aux faits le génie créateur et de réduire la vivante histoire, cette « résurrection » du passé, à n'être qu'une simple statistique. Dans d'étonnants passages que cite M. Halphen, on admire avec quelque stupeur l'emportement de ce grand historien à épouser les fureurs populaires contre Marie-Antoinette, à porter Danton aux nues, à tom-

ber dans les pires vulgarités de la déclamation anticléricale, à se repentir, comme d'une faiblesse, de sa première admiration pour l'art du moyen âge, à retrancher de ses études les gens et les choses qui lui déplaisent, par exemple le jansénisme, dont il se déclare « tellement ennuyé et tanné » qu'il n'en dira pas un seul mot. Mais tel était le charme de son éloquence et de sa poésie qu'on lui a pardonné presque tout. Il est touchant de voir un historien comme Gabriel Monod, si radicalement différent de Michelet par sa discipline morale et intellectuelle, par sa méthode, par son humeur, vouer à ce maître un culte enthousiaste qu'il a fait partager à ses propres disciples. Taine, dans son aversion pour les hommes de la Révolution française, manque d'équilibre autant que Michelet dans sa ferveur, avec cette circonstance aggravante qu'il se piquait d'une sereine objectivité scientifique.

L'histoire tient à la fois de l'art, de la science, de la philosophie, de la politique et de la morale ; les historiens continuent à se classer d'après la place plus ou moins grande qu'ils font à ces tendances diverses. La division nécessaire du travail, devenue de plus en plus impérieuse à mesure que le trésor du savoir humain s'accroît davantage, a multiplié infiniment les études spéciales et discrédité les essais de généralisation. Mais on sent aujourd'hui les besoins de faire sa juste part à un débordement d'érudition devenu excessif, et de revenir dans une certaine mesure à une conception sagement philosophique de l'histoire, sans laquelle il ne saurait y avoir de véritable science, si la seule science digne de ce nom est celle du général. « Sans que les recherches savantes aient été interrompues, on constate depuis peu une tendance de plus en plus marquée chez un assez grand nombre d'historiens à laisser là de temps à autre le cortège encombrant de dissertations critiques qui compliquent leurs ouvrages ordinaires et ne les rendent accessibles qu'aux initiés. Des livres comme le *Vercingétorix* de M. Jullian, comme la *Théodora* de M. Diehl, comme les *Premiers temps de l'Etat pontifical* de Mgr Duchesne, comme l'*Innocent III* de M. Luchaire, ou comme la plupart des volumes de l'*Histoire de France*, publiée sous la direction de M. Lavissee... sont autant d'indices du désir très net de ne pas laisser s'accroître la rupture définitive entre le public et l'histoire véritable. »

P. STAPFER.

NAPOLEON UND DIE SEINEN, von *Gertrud Kircheisen*, tome I. — 1 vol. in-8°. Munich, Müller, 1914.

MEMOIRES DER FRAU VON STAEL, bearbeitet und herausgegeben von *Gertrud Kircheisen*. — 1 vol. in-8°. Berlin, Morane & Scheffelt.

NAPOLEON I. UND DAS ZEITALTER DER BEFREIUNGSKRIEGE IN BILDERN, von *F. M. Kircheisen*. — 1 vol. gr. in-8°. Munich et Leipzig, Müller, 1914.

NAPOLEON I., SEIN LEBEN UND SEINE ZEIT, von *F. M. Kircheisen*, tomes II et III. — 2 vol. in-8°. Munich et Leipzig, Müller 1914.

NAPOLEONS UNTERGANG, 1814, von *F. M. Kircheisen*, tome III. — 1 vol. in-8°. Stuttgart, Lutz.

J'ai déjà signalé ici-même quelques-uns des ouvrages que M. et M^{me} Kircheisen ont consacrés à l'histoire napoléonienne. L'année 1914 a vu fleurir de nouveaux volumes dus au travail de ce couple érudit et infatigable. M. et M^{me} Kircheisen usent de la méthode simple et claire qui leur a valu tant de succès non seulement auprès de leurs lecteurs de langue allemande, mais de ceux qui, tels que les Japonais par exemple, peuvent en prendre connaissance par les traductions.

A voir le petit nombre de renvois au bas des pages, le lecteur non averti peut se demander si les auteurs sont aussi renseignés que le laisse croire l'étendue de leurs œuvres. Qu'on se rassure et que l'on n'exige point d'eux, sauf exception, ces notices fort précieuses, en vérité, mais un peu encombrantes. Qu'on se rassure et que l'on veuille bien se reporter à la très importante *Bibliographie du temps de Napoléon*, dont M. Kircheisen nous a déjà donné plusieurs tomes.

Les quelque trente mille fiches que ce savant a recueillies et qui lui servent à dresser sa *Bibliographie* le dispensent le plus souvent de détailler ses sources.

L'histoire de Napoléon et de son temps, ainsi entreprise par M. Kircheisen, est une œuvre considérable. Les trois premiers volumes — il y en aura six ou sept — se lisent avec agrément. Le troisième s'ouvre sur le voyage de Bonaparte en Suisse au mois de novembre 1797. Une fois de plus, l'auteur se montre parfaitement documenté, ce qui lui permet, dans son chapitre

deuxième, de donner un aperçu bref et précis de la situation de la Suisse à la fin du dix-huitième siècle.

Les recherches auxquelles M. et M^{me} Kircheisen se sont livrés pour l'illustration de leurs ouvrages les ont engagés à publier la belle iconographie que nous mentionnons en tête de ce compte rendu. Les reproductions artistiques ou simplement documentaires y abondent et permettent au lecteur d'avoir une vue d'ensemble sur cette époque que font revivre les autres livres des deux auteurs.

Parmi ces autres livres, il faut mentionner très spécialement celui que M^{me} Kircheisen consacre à Napoléon et à sa famille. Le tome premier, que nous annonçons aujourd'hui, apporte des renseignements sur la mère et sur les frères de l'empereur, renseignements habilement réunis et qui ne font point double emploi avec les ouvrages similaires de langue française déjà parus.

En considérant non seulement le nombre, mais aussi la valeur des volumes publiés par M. et M^{me} Kircheisen ainsi que le *sous-pressé* dont ils font part au public, on ne peut qu'admirer leur puissance de travail et les féliciter de faire revivre avec tant d'impartialité une époque dans laquelle ils se meuvent avec bonne grâce et dont ils savent apprécier, malgré tant de souffrances, la gloire.

ED. CH.

GENÈVE ET LES SUISSES, 1691-1792, par *Marguerite Cramer*. —

1 vol. in-8°, avec 7 portraits et 1 fac-simile. Genève, Eggimann.

En cette année 1914 qui consacre le centième anniversaire de leur réunion à la Suisse, les Genevois se sont plu à rappeler les émouvantes circonstances historiques par lesquelles passèrent leurs pères. M^{lle} Cramer décrit quelques-unes de ces circonstances avec autant de méthode que d'érudition. Elle retrace en une page vivante la diplomatie des cantons vis-à-vis de Genève au cours du XVIII^e siècle et donne des détails peu connus sur le rôle de la France et de ses agents au sein de la Diète. Par de nombreux textes inédits, M^{lle} Cramer fait revivre les figures d'habiles négociateurs et indique l'importance de leur action. Son ouvrage est une contribution de haute valeur à l'histoire de notre pays. Il convient de l'en remercier et de la féliciter.

ED. CH.

AU SERVICE DES ROIS ET DE LA RÉVOLUTION, par *Frédéric Barbey*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot, 1914.

M. F. Barbey a réuni en un volume plusieurs études fort intéressantes sur quelques Suisses hors de Suisse. Que ce soit Marc Reverdil, de Nyon, engagé à titre de lecteur du roi de Pologne pour vingt ducats par mois, plus dix ducats pour le carrosse, que ce soit Ferdinand Christin, d'Yverdon, secrétaire du ministre des finances de France, incarcéré plus tard à la prison du Temple; que ce soit le pupille de Lavater, ce Jean-Gaspard Schweizer au long nez, cherchant fortune à Paris avec la jolie Madeleine et recevant bientôt Fabre d'Eglantine, Bernardin de Saint-Pierre, Dumouriez, La Fayette, Mirabeau, — il y a dans ces hommes, dans ces choses, dans ces événements, un attrait puissant que M. Barbey a parfaitement su mettre en relief.

Livre d'aventures, livre d'érudition, cet ouvrage sera lu avec plaisir et profit par tous ceux qui veulent connaître les circonstances dans lesquelles pouvait se dérouler la carrière de nos pères, souvent téméraires, toujours courageux. ED. CH.

SWITZERLAND. The Story of the Nations Series. Vol. 26. — 1 vol. in-16. London, Fisher Unwin, 1914.

M^{me} Lina Hug et M. Richard Stead publient, chez M. Fisher Unwin, la quatrième édition de leur *Histoire de la Suisse*: témoignage flatteur de l'intérêt que suscite dans le public intellectuel de langue anglaise le récit des faits et geste d'un peuple, petit par le nombre, mais grand par l'influence que ses institutions politiques et sociales exercent dans le domaine de la pensée contemporaine.

Le volume est dédié aux professeurs Georg von Wyss et Meyer von Knonau, deux noms connus aussi bien à l'étranger qu'en Suisse. Les auteurs rendent également hommage aux études de Secrétan, de Marc-Monnier, de Rambert et d'autres écrivains romands. Mais pourquoi ne trouve-t-on pas le nom de Berthold van Muyden? C'était une autorité, surtout pour les détails.

Nécessairement un peu condensée, cette histoire présente, malgré quelques lacunes regrettables, mais inévitables dans un travail populaire, un aperçu de la formation et du développement politiques des cantons confédérés, depuis leurs origines

jusqu'à nos jours. L'ouvrage débute par une courte étude sur les Helvètes et leurs successeurs, les Alémanes et les Burgondes, dont descendent les populations actuelles de cette unité politique qui a nom la Suisse.

Les auteurs se sont efforcés d'être impartiaux dans leurs déductions ethnologiques et politiques ainsi que dans leurs commentaires sur la philosophie religieuse. Aussi traitent-ils les grandes crises réformistes de Genève et de Zurich et les dédales du Sonderbund avec une légèreté de touche, un tact et un jugement dignes d'admiration. Quoique ce travail soit destiné à des lecteurs étrangers, maint Suisse y puisera des renseignements qu'il chercherait en vain dans certains volumes plus considérables, mais partiels, destinés aux lecteurs du pays. R. W.

CITÉS ET VILLES SUISSES, par *Gonzague de Reynold*. 1^{re} série, 1 vol. in-16. — Lausanne, Payot, 1914.

M. Gonzague de Reynold a réuni en un petit volume fort élégant les descriptions poétiques et charmantes qu'il publia, pour la première fois, dans la *Semaine littéraire*. Il ne se borne pas d'ailleurs à dire la nature enchanteresse de tel de nos paysages héroïques; il en conte à mi-voix l'histoire; il en exprime surtout avec émotion et tendresse l'esprit.

Une conversation s'établit entre l'auteur et le lecteur. Ne manquez pas d'y prendre part. Vous sortirez émerveillé des ressources morales des cités et pays suisses, et vous porterez avec plus de joie, de courage et d'ardeur votre responsabilité civique.

De Genève à la Rhétie alpestre, en passant par la campagne vaudoise et les monts gruyériens; de Neuchâtel au merveilleux Tessin, en passant par Berne ou le Valais, vous apprendrez à connaître votre pays et les pensées qui doivent réagir en vous pour vous permettre de le bien servir. M. de Reynold est un guide éloquent, persuasif, et, malgré les chansons douces qu'il fredonne le long du chemin, tout à fait attentif et sûr.

ED. CH.

BALZAC, par *Emile Faguet*. — 1 vol. in-16, avec portrait. Paris, Hachette & C^{ie}.

Après un *Flaubert* et un *André Chénier*, M. Emile Faguet nous donne aujourd'hui, dans l'excellente collection des grands écrivains français, un Balzac. Les romanciers s'imaginent volontiers

que leur dernier roman est supérieur aux précédents. Je ne sais s'il en est de même des critiques. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression que jamais M. Faguet n'a mieux « réussi » à faire vivre son modèle et à camper un portrait savoureux en même temps qu'il en analyse l'œuvre avec la sagacité qu'on lui connaît. Je prie mes lecteurs d'excuser ce mot « réussi » ; mais l'extraordinaire facilité de M. Faguet évoque toujours pour moi quelque jeu ou quelque gageure, et j'ai peine à me figurer, devant ses livres, si documentés et si substantiels qu'ils apparaissent, qu'ils ont été conçus dans une atmosphère de labeur pénible et de méthode rigoureuse.

Aussi bien nul écrivain français ne devait, plus que Balzac, solliciter l'intérêt et la curiosité d'un esprit aussi intéressé et aussi curieux que celui de M. Faguet. Et l'œuvre considérable de l'auteur de la *Comédie humaine* était bien faite pour incliner le plus averti des critiques contemporains à satisfaire son penchant naturel à la comparaison, voire à la digression. M. Faguet ne s'en est pas fait faute. Nous n'aurons pas l'ingratitude de nous en plaindre si, conduits par un maître aussi expert, nous rafraîchissons à son contact des notions de littérature un peu oubliées. Car la remarque prêtée par M. Faguet à Balzac : qu'on ne lisait plus guère de son temps, a gardé, je pense, toute sa valeur, si même elle ne se justifie pas davantage.

Je signale en passant, à la page de garde du volume, un bon dessin à la sépia de Boulanger, représentant Balzac, avec lequel son spirituel commentateur ne laisse pas, par une piquante coïncidence, d'offrir quelque ressemblance.

R. F.

LES VICTORIEUSES, par *Dora Melegari*. — 1 vol. in-16 illustré. Lausanne, Payot.

L'infatigable et toujours intéressant écrivain qu'est M^{me} Dora Melegari nous présente aujourd'hui le premier volume d'une collection, *Ames et visages de femmes*, où sont groupés les types les plus représentatifs de l'humanité féminine.

L'auteur a voulu, pour débiter dans cette série suggestive, célébrer d'abord les victorieuses, soit les femmes qui ont su triompher de la nature, des préjugés et des événements. On en trouve à tous les degrés de l'échelle sociale et dans toutes les époques. Elles ont entrepris des œuvres difficiles ou soutenu des

luttres formidables. De Sainte-Catherine de Sienne à Helen Keller, en passant par Isabelle d'Este, Marie-Thérèse ou M^{me} de Maintenon (pour ne citer que celles-là), on trouve de nobles exemples, apportant le réconfort, et dignes de stimuler la vaillance et l'espoir. L.

LA ROUTE DE L'ORIENT, par *Noëlle Roger*. — 1 vol. in-8° illustré. Lausanne, Payot.

M^{me} Noëlle Roger a une âme de pénétrante sympathie. Ses romans nous promènent d'un cœur à l'autre avec émotion et tendresse, et ses récits de voyages eux-mêmes sont enveloppés dans le sentiment intime et profond qui unit les êtres aux choses. Voir, c'est bien ; comprendre, c'est mieux. M^{me} Noëlle Roger voit et comprend. Elle voit avec des yeux de lumière. Elle décrit les rayons et les ombres, et toutes ces choses merveilleuses qui se profilent parmi les uns et les autres. Elle comprend ; elle va d'un tzigane à quelque paysan roumain mâchant sa galette de maïs, de tel Bosniaque à tel haut dignitaire de Stamboul ; elle interroge chacun, et, de cette interview de la pensée orientale, pensée multiple, diverse, tour à tour si simple et si mystérieuse, elle crée un livre.

D'intéressantes photographies accompagnent cette belle évocation de la route de l'Orient. ED. CH.

TSAR ET NAPOLEON, par *D. Alcock*. 3^e édition. — 1 vol. in-16. Genève, J.-H. Jeheber.

M. D. Alcock est un auteur recommandé par le *Semeur*, le *Refuge* et le *Messager* ; c'est dire qu'il est un auteur bien pensant. Il l'est encore par la *Semaine littéraire* ; c'est dire qu'il est aussi un écrivain. La jeunesse trouvera plaisir et profit à lire ce récit du temps de Napoléon I^{er}, une des époques les plus palpitantes de l'histoire du monde. Elle y puisera également d'excellentes leçons de tous les bons sentiments qu'il convient de cultiver chez elle. L'histoire et la fiction se marient agréablement au cours des 41 chapitres dont se compose le volume.

Quarante et un chapitres, c'est peut-être un excès de division, et cela apparente l'œuvre aux romans dits « à tiroir », ainsi nommés à cause de l'extrême commodité qu'ils offrent au lecteur intermittent. Mais sans doute celui-ci n'en ressentira-t-il pas l'inconvénient, pas plus qu'il ne remarquera l'artifice ingénu de

certaines titres alléchants, parmi lesquels le dernier : *Christos vos-kress* — qui signifie en français vulgaire « Christ est ressuscité » — est on ne peut plus couleur locale.

Tsar et Napoléon, Français et Russes, Nicolofski et Versailles, l'évocation de Waterloo et la réalité de la Bérésina, empereur et moujiks, le livre de M. Alcock emprunte son intérêt à l'histoire et à la géographie, aux scènes de mœurs et aux portraits des personnages. Celui du tsar Alexandre, en particulier, est tracé avec une sympathie, je dirai même une piété qui le gravera profondément dans la mémoire. R. F.

L'IMPÔT SUR LE REVENU, par *Edwin R.-A. Seligman*, professeur d'économie politique à l'Université de Columbia, New-York. Traduction française par *William Oualid*. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière.

Les Etats-Unis de l'Amérique du nord ont connu, pour la première fois, l'impôt sur le revenu, pendant la guerre de Sécession. C'était un impôt de guerre, une ressource extrême dans un moment critique. Aussi, lorsque le temps des luttes était passé, que le pays eut repris son essor économique, et après avoir pansé ses blessures, les jours de l'impôt étaient-ils comptés. Etabli en 1862, il fut définitivement abrogé en 1872. Pendant vingt ans il n'en fut plus question, la Confédération nord-américaine, grâce au rendement des douanes basé sur un tarif fortement protectionniste, réalisa d'énormes excédents budgétaires. Mais à la longue cette prospérité même ramène les idées vers un impôt sur le revenu qui paraît désirable, non pas comme mesure fiscale, mais comme un moyen d'égaliser les charges entre les contribuables pauvres sur lesquels pesaient plus lourdement les droits d'entrée, et les contribuables riches qui en étaient proportionnellement moins atteints.

En 1894, une loi instituant l'impôt sur le revenu fut votée par la Chambre des représentants et adoptée par le Sénat. Seulement, lorsqu'il s'agit d'appliquer cette loi, elle fut attaquée devant la Cour suprême comme inconstitutionnelle. Les motifs invoqués à l'appui de cette contestation étaient de pure forme ; ils n'avaient même pas un caractère péremptoire, puisque la Cour suprême ne s'y est ralliée qu'à une voix de majorité, mais la différence de cette voix suffisait pour rendre la loi inefficace. La majorité

estima que l'impôt sur le revenu était un impôt direct et, comme tel, devait être réparti entre les Etats de l'Union conformément à la constitution, c'est-à-dire proportionnellement à leur population. Ainsi, un Etat A et un Etat B ayant la même population, mais A étant cinq fois plus riche, les ressortissants de B cinq fois plus pauvres auraient eu à payer par rapport à leurs revenus cinq fois plus que ceux de A. La loi votée par le Congrès ayant prévu une répartition différente était donc contraire à la constitution. Pour la mettre d'accord avec celle-ci et avec l'arrêt de la cour, il aurait fallu consacrer une inégalité monstrueuse, ce qui était également inadmissible.

Comme la constitution n'autorisait la perception de l'impôt que sous une forme impraticable, il devint nécessaire, pour aboutir à un résultat, d'introduire dans la constitution un article permettant au Congrès d'établir l'impôt sans égard pour la population des différents Etats. Ainsi fut fait en 1908, et dès lors la voie a été rendue libre pour l'élaboration d'un nouveau projet d'impôt à l'abri de toute contestation juridique.

M. Seligman raconte toute l'histoire de l'impôt sur le revenu aux Etats-Unis en remontant à ses origines lors de l'occupation anglaise. Il ne se contente pas de relater les faits, il entre dans le vif des questions juridiques en résumant les commentaires des avocats et les considérants des juges. Il donne son opinion sur le système d'impôt qu'il estime non seulement le plus juste, mais aussi le plus pratique dans un pays démocratique comme les Etats-Unis. Chose curieuse, après avoir examiné tous les systèmes d'impôt qui ont cours dans la vieille Europe, c'est à celui de l'ancienne métropole, c'est-à-dire de l'Angleterre, — pays encore aristocratique malgré la poussée démagogique qui l'agite momentanément, — qu'il accorde toutes ses préférences. Le système anglais se traduit par la perception de l'impôt à la source même des revenus et par la division des revenus en cédules distinctes selon leur provenance. Les idées de l'auteur ont eu leur influence sur l'élaboration de la loi d'impôt mise en vigueur aux Etats-Unis depuis le commencement de l'année 1914, et ses préférences pour le système anglais ont aussi été celles des législateurs américains.

L'impôt anglais, c'est-à-dire « l'income tax », était jadis strictement proportionnel, sauf une diminution et même une exemp-

tion pour les petits revenus. Depuis l'avènement du cabinet libéral l'impôt s'est compliqué de l'adjonction d'une taxe complémentaire pour les grands revenus. C'est un genre d'impôt progressif qui a le seul tort, mais ce tort équivaut à une iniquité, d'avoir été voté par ceux qui n'ont pas à le payer, c'est une contribution établie par les bourses modestes sur les gros portemonnaie. Sur ce point, M. Seligman, dont il faut louer du reste les opinions modérées et pondérées, a admis un peu trop facilement la légitimité de la rançon des riches, d'autant plus qu'il n'en fait pas un très grand cas comme mesure fiscale, car, dit-il, ce ne serait en pratique qu'un impôt sur les millionnaires consciencieux et patriotes.

La grande place réservée aux Etats-Unis n'a pas empêché M. Seligman de traiter historiquement et de présenter dans leur état actuel les impôts sur le revenu en Angleterre d'abord et ensuite dans les autres pays d'Europe. La Suisse n'a pas été oubliée, mais son système, qui est, comme on sait, basé sur la souveraineté cantonale, n'a pas eu le don de plaire à l'auteur et il en déconseille très énergiquement l'adoption à son pays, pour lequel il préconise un impôt fédéral sur le revenu et non pas un impôt spécial des Etats qui forment la Confédération américaine.

C. S.

A TRAVERS LE PRISME DU TEMPS, par *C. Wagner*. — 1 vol. in-16.
Paris, Fischbacher.

L'auteur nous présente ces pages comme un « Volume de causeries scolaires », s'adressant donc à des écoliers. Mais, écoliers, nous le sommes tous, et tous, parents et enfants, grands et petits, nous pouvons considérer par conséquent ces causeries comme s'adressant à nous aussi. Et je gage que « A travers le prisme du temps » sera mieux encore compris et apprécié par les grands que par les petits.

Ici, comme au reste précédemment, M. Wagner moralise. Mais il le fait avec tant de simplicité, de bonhomie, d'humour, d'esprit et de cœur qu'il est impossible au lecteur de ne pas être intéressé et même subjugué.

A toutes les pages les mots piquants, charmants, les anecdotes amusantes abondent. L'auteur est un pédagogue à peu près unique en son genre : il charme tout en instruisant.

Seulement, voilà ! Pourquoi M. Wagner qui parle si bien de nos obligations terrestres ne dit-il pas un mot de nos obligations religieuses ? Nous ne lui demandons pas de prêcher, certes ! Mais, enfin, l'auteur qui est un chrétien, et un excellent chrétien, ne sait-il pas aussi bien que nous que la morale est étroitement unie à la religion, que la morale et la religion s'appellent, que celle-ci, seule, engendre l'autre, et qu'il n'est pas de morale qui vaille sans l'appui de la religion ? Dire au jeune homme, à l'homme même, qu'il doit être bienveillant et bon envers tous, honnête, ce n'est pas tout, cela ne suffit pas ; il y a autre chose encore à faire entendre ; il importe avant tout d'être chrétien et, pour être chrétien, pour avoir le courage et la force de le devenir et d'accomplir tous ses devoirs, il faut se tourner vers le Dieu de l'Evangile, recourir à son intervention toute-puissante.

Nous n'insistons pas, préférant relever les qualités grandes de ce volume plutôt que ses lacunes. Qui lira « A travers le prisme du temps » en retirera une saine instruction en même temps qu'une satisfaction d'esprit pleine et entière. E. B.

A TRAVERS L'INDE, par le capitaine *Claude-Lafontaine*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon.

Aimable relation d'un voyage moderne aux Indes pendant les premiers mois de 1910. Parti de Bomrby, l'auteur nous mène à Ahmedabad, la grande cité aux quinze mosquées, que la civilisation européenne n'a pas encore touchée ; puis, au travers des plaines brûlées, à Ajmere, petite ville gaie, lumineuse où la vie, dans sa simplicité, est semblable sans doute à ce qu'elle y fut toujours. De là nous le suivons à Jeypour, dans ce Rajpootana où l'Inde antique commence à être troublée par les idées nouvelles, à Amritzar et son temple d'or, pour parvenir à Delhi qui songe à sa gloire passée, du milieu de ses ruines. Puis c'est Lahore dont les Anglais font de plus en plus une résidence à leur goût, élégante et banale ; Lucknow pareille à tant d'autres villes hindoues où les maîtres du pays et les indigènes vivent leurs vies séparées en des quartiers distincts ; Bénarès singulière et magnifique ; Calcutta enfin, énorme et sans grandeur. Le voyage du capitaine se termine, après une visite rapide à Pondichéry déserte, par une semaine à Ceylan, « l'île enchantée, l'île heureuse où tout

est plus beau ou plus doux qu'ailleurs, où les heures coulent légères et parfumées parmi les fleurs éternelles. »

Le capitaine Claude-Lafontaine a su voir et noter en cours de route bien des symptômes de la transformation des habitudes, même de la mentalité hindoue sous l'action de l'influence européenne. Cela donne à son livre une valeur documentaire précieuse, accrue encore par son impartialité. Il aime les Anglais et les connaît bien. Mais sa sympathie va également aux indigènes. Il s'efforce de les comprendre, de pénétrer jusqu'à leur âme mystérieuse. Il avoue n'y pas réussir comme il l'avait espéré. Le dernier mot de cette civilisation plus vieille que la nôtre, infiniment compliquée, grotesque et sublime, répugnante et magnifique, lui échappe. Il le sent avec mélancolie. D'où l'accent très particulier de bien des pages dans ce récit de voyage. Ajoutons-y encore les qualités d'un style coloré, nerveux, et très souple — et voilà plus qu'il n'en faut pour engager les amateurs de récits de voyages à lire celui du capitaine Claude-Lafontaine. G. B.

LES HOMMES DE LETTRES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par *Maurice Pellisson*. — 1 vol. in-16. Paris, Colin.

« Il ne s'agit ni de critique ni d'histoire littéraire », nous dit M. Pellisson au seuil de son livre. C'est de l'histoire sociale. Etant donné un groupe social (celui des hommes de lettres) dans un milieu social (la société française au dix-huitième siècle), quels ont été les rapports de ce groupe avec les autres groupes (libraires, comédiens, beau monde, gouvernement, etc), et avec les lois (lois écrites, lois de l'opinion) qui régissaient le milieu ?

On voit la tendance systématique, scientifique.

L'histoire littéraire du dix-huitième siècle se résume en grande partie dans le conflit du pouvoir, traditionnel, catholique, absolu, et des esprits novateurs qui luttèrent pour l'affranchissement. Donc il est intéressant de grouper les faits de ce conflit, de les extraire de chaque biographie particulière, de les étudier en eux-mêmes.

C'est à peu près ce qu'a fait M. Pellisson, du moins dans la première partie de son livre ; livre nourri de bonne érudition, nouveau par beaucoup de ses éléments et peut-être aussi par sa méthode ; mais terne, et qui ne tentera guère que les spécialistes. Il est vrai qu'en notre temps c'est un « groupe social » assez considérable.

P. K.

LA
PSYCHOLOGIE DES PEUPLES SLAVES

Dans les articles que je donne depuis quarante ans — et plus — à la *Bibliothèque universelle* j'ai eu bien souvent l'occasion de relever tel ou tel détail de la mentalité slave. Je voudrais aujourd'hui essayer de résumer les traits principaux des peuples de cette race dont la destinée a été si agitée et souvent si malheureuse.

Dans sa *Psychologie des nations*, publiée il y a une douzaine d'années, feu Alfred Fouillée a consacré un chapitre à la race slave, mais il n'a guère fait que reproduire — en citant d'ailleurs ses auteurs — les idées d'Anatole Leroy-Beaulieu et les miennes.

Le lecteur peu au courant des questions ethnographiques et statistiques fera bien de se reporter à l'ouvrage du professeur Niederle : *La race slave* (édition française, librairie Alcan). Les chiffres qu'il donne devront être augmentés d'au moins un dixième, vu l'accroissement rapide de cette race prolifique.

I

La formule générale, la synthèse de l'histoire des Slaves se trouve résumée dans trois ou quatre sentences que je demande la permission de rappeler.

Au sixième siècle de l'ère chrétienne l'empereur Keravice les appelle *ethna anarchika kai misallèla*, autrement dit des peuples anarchiques et qui se détestent les uns les autres.

L'histoire de l'infortunée Pologne est tout entière concentrée dans deux adages : *Polska niezondem sloi* (La Pologne existe par l'anarchie) et *Moudry Polak po skodzie* (Le malheur rend sage le Polonais). Celle de la Russie débute par un aveu naïf :

Les peuples de la Russie slaves et finnois — destinés à être plus tard slavisés — vivent en discorde perpétuelle et se font la guerre entre eux. Ils envoient au delà de la mer chez les Varègues et leur disent : « Notre pays est grand et riche, mais il n'y a point d'ordre parmi nous. Venez donc nous régir et nous gouverner¹. »

Le domaine de la race slave était jadis dans l'Europe centrale beaucoup plus considérable qu'il n'est aujourd'hui. Il s'étendait au moyen âge jusqu'aux bouches de l'Elbe. Le fameux grenadier poméranien, si cher à M. de Bismarck, était un Slave germanisé. Le nom même de la Poméranie est encore un nom slave (*Po* = le long de, *More* = la mer). La destinée de ces Slaves baltiques ou polabes (*Po* = le long de ; *Labe* = l'Elbe) est une terrible leçon pour les Slaves actuels et donne lieu pour ceux de l'ouest qui ont encore échappé au joug germanique à d'amères méditations. C'est en se fondant sur ce précédent que les Prussiens prétendent aujourd'hui déraciner (*ausrotten*) les Polonais du royaume. De ces Slaves disparus il n'est resté qu'un seul débris. C'est par lui que nous commencerons cette étude.

Ce débris d'un grand peuple compte aujourd'hui envi-

¹ *Chronique slave de Nestor*, p. 15 de ma traduction. (Librairie E. Leroux, 1884.)

ron 160 000 âmes. Il est partagé entre deux Etats, la Saxe pour la plus grande partie et la Prusse. La libéralité du gouvernement saxon lui a permis de vivre, d'avoir même quelques institutions nationales. Les Slaves de Lusace se consolent de leur misère actuelle par l'idée de leur passé et de la grandeur de leur race. Ils entretiennent les relations les plus intimes avec les Tchèques et s'encouragent à l'exemple de ces voisins qui représentent l'élément le plus vivace et le plus solide de la race.

Les Tchèques eux aussi sont un peuple victime du voisinage des Allemands. Ils forment en Bohême, Moscovie, Silésie un total d'environ 8 millions et, comme nous le dirons tout à l'heure, ils se continuent en Hongrie par les Slovaques. Si une nation a la vie dure, c'est assurément celle-là.

Les princes slaves de la Bohême, pour défricher les forêts et cultiver les frontières du nord et de l'ouest, eurent l'idée d'y appeler des Allemands et l'on sait que lorsque le Germain est établi quelque part, il est bien difficile de l'en déloger. Mais ce voisinage du Germain d'une part, de l'autre la notion très claire des catastrophes qui étaient arrivées aux Slaves de l'Elbe ont eu pour effet de tripler l'énergie de la race tchèque et de lui donner la force nécessaire pour résister à ses adversaires. Au moyen âge la réforme hussite ne fut pas seulement, comme nous le croyons volontiers, un mouvement religieux précurseur de celui de Luther et de Calvin. Ce fut aussi une réaction nationale contre la prépondérance injustifiée qu'avaient prise les Allemands dans la vie sociale et politique. Etouffée par la réaction autrichienne, la nationalité tchèque a repris conscience d'elle-même sous l'influence des idées libérales du dix-

huitième siècle et elle s'est instinctivement rattachée à la tradition de Huss et de Ziska, les premiers excitateurs, ou, comme ils disent à Prague, *éveilleurs* de la nation. L'historien Palacky, l'archéologue Schafarik, le poète Kollar ont été des protestants. Le cinquième anniversaire du supplice de Jean Huss (6 juillet 1915) ne sera pas seulement une fête religieuse, — il n'y a guère que 300000 protestants en Bohême, — ce sera avant tout une fête nationale.

Mais les Tchèques ne vivent pas seulement de leur passé hussite ; ils ont été le premier peuple qui ait embrassé dans ses études l'ensemble de la race, le premier peuple *panslaviste*. Ils ont été à ce point de vue les premiers instituteurs de leur race ; c'est eux qui ont révélé à leurs congénères, aux Russes notamment, l'idée de la solidarité des peuples slaves dans la lutte contre les ennemis communs. Cette solidarité est loin encore d'être réalisée. Le jour où elle le sera, le mérite en reviendra surtout aux Slaves de Bohême.

Dans la lutte héroïque que les Tchèques ont à soutenir contre le germanisme, leurs sympathies ont dû nécessairement se porter vers la nation qui dans ces dernières années a eu le plus à souffrir de l'Allemagne, vers la France. Ces sympathies, impuissantes sous le règne de Napoléon III, prévenu par les Polonais et les Hongrois contre les dangers imaginaires du panslavisme et qui ne voyait pas le pangermanisme à l'affût de l'Alsace-Lorraine, se sont surtout manifestées lors des malheurs de la France. Depuis, elles n'ont cessé de s'accroître ; tout le monde se rappelle les fréquentes visites échangées entre les municipalités de Prague et de Paris, entre les Sokols tchèques et les gymnastes français.

La science tchèque, en luttant contre celle de l'Allemagne, en a pris parfois le pédantisme. La poésie ardente et généreuse a donné bien souvent le signal des luttes pacifiques, en attendant qu'elle sonne celui des combats. Les Slaves d'Autriche sont très prolifiques ; le jour où ils auraient la majorité au parlement de Vienne, Dieu sait quelle nouvelle orientation prendrait alors la politique de l'Etat austro-hongrois.

A la période de renaissance politique et intellectuelle correspondit dans certains esprits une période d'illumination, de mysticisme littéraire ou philologique, de fraudes pieuses, dont le poète Kollar fut le plus illustre représentant. Cette période est aujourd'hui close. Il n'en reste plus que quelques mystiques attardés, dont les œuvres, dépourvues de critique, n'exercent plus d'action sur la majorité des citoyens.

II

En luttant pour les intérêts de leur race, les Tchèques combattent aussi pour la tradition historique de leur couronne qui domine le royaume de Bohême, les provinces de Moravie et de Silésie. Les Slovaques de Hongrie, qui prolongent la race tchèque dans l'intérieur du royaume de saint Etienne, n'ont pas comme les Tchèques proprement dits à revendiquer un droit d'Etat, une tradition historique. Ils font partie de la couronne de Hongrie, et les Magyars dominateurs du royaume s'efforcent *per fas et nefas* de contrarier leur développement moral et intellectuel. Ils ont eu des gymnases, on les leur a fermés ; une société littéraire, on l'a interdite et on a confisqué des capitaux péniblement réunis. *Tot ember nem ember*, l'homme slovaque n'est pas un

homme, dit un proverbe hongrois qui fait pendant à l'adage grec : *Boulgaros apanthropos*, le Bulgare n'est pas un homme.

Les Slovaques ont fourni à la Bohême, au début du dix-neuvième siècle, le grand poète panslaviste Kollar, le grand savant panslave Schafarik. Ils sont presque aussi maltraités par les Magyars que les Polonais par les Russes et les Allemands. Mais leurs souffrances ne trouvent pas d'écho dans la presse européenne. Ils ne peuvent même pas se faire gloire de leurs persécutions. On devine quels sentiments divers fermentent dans leur âme.

Si jamais ton jour vient, Dieu juste, Dieu vengeur....

Ce jour a failli venir en 1848. Qui sait maintenant s'il ne va pas revenir ?

Les 1 500 000 Slovènes qui peuplent la Carinthie, la Carniole, la Styrie et l'Istrie sont moins à plaindre. Ils n'ont pas à souffrir la brutale oppression des Magyars. Mais ils sont un peuple qui n'a pas d'histoire. Leur langue se rapproche du croate serbe et c'est vers le groupe croate serbe qu'ils doivent nécessairement graviter. Ils sont très profondément catholiques. La période de leurs annales qui a le plus frappé leur imagination, c'est la période napoléonienne. Napoléon avait créé un royaume d'Illyrie, disparu avec lui, mais dont le nom figure encore dans le protocole autrichien. Un patriotisme de race baptisé du nom d'illyrisme exalte l'imagination des Sud-Slaves et en fut pendant quelques années le symbole. Modérés dans leurs aspirations, tenus en échec d'un côté par les Allemands, de l'autre par les Italiens, les Slovènes ne peuvent s'appuyer que sur les Serbo-Croates. Mais ils ne font pas partie du même groupe politique. Ils

se rattachent à la Cisleithanie et envoient leurs députés au parlement de Vienne.

Les Serbo-Croates forment un groupe d'environ 10 millions d'hommes, — parmi lesquels je ne comprends pas les Macédoniens récemment annexés par les Serbes et les Grecs, car ils appartiennent à la nationalité bulgare. Mais ce groupe est morcelé en diverses unités politiques. Parmi les Serbo-Croates, les uns (Croatie, Slavonie, Dalmatie, Bosnie et Herzégovine) appartiennent à la Cisleithanie et à la Hongrie, les autres aux royaumes de Serbie et de Monténégro. Ils ont quatre centres principaux : Agram, Belgrade, Saraevo, Tsetinie ; ils pratiquent cinq religions (catholiques, orthodoxes, musulmans, *uniates* et quelques protestants). Ils ont trois alphabets (cyrillique, latin et glogolitique). Ils obéissent à trois courants différents de civilisation : le germanique, l'italien, le byzantin, sans compter les traces qu'une longue domination musulmane a laissées dans la vie sociale et dans la langue.

Cette nation essentiellement poétique possède les plus belles épopées populaires de l'Europe. Qu'il suffise de rappeler ici les cycles épiques de Kosovo et de Marko Kralievitch.

Dans ce groupe si varié, c'est le royaume de Serbie qui paraît appelé à jouer un jour le rôle que le Piémont a joué en Italie. Aujourd'hui la lutte contre le Turc est finie ; malheureusement les tueries des Serbes paraissent les avoir un peu grisés. De même que les Polonais, n'ayant pas su s'agrandir par la soumission ou l'alliance des Slaves baltiques, ont cherché de dangereuses compensations au détriment du peuple russe, de même les Serbes repoussés de l'Adriatique par la politique autrichienne ont cherché des compensations au détriment des populations

bulgares de la Macédoine. Je souhaite que cette *mégalomanie* ne leur coûte pas trop cher et ne fasse pas tort au progrès réel du groupe serbo-croate. Ils sont très fiers d'avoir leurs *penne* ou épopées populaires ; ils évoquent avec orgueil les souvenirs de la vieille Serbie d'avant Kosovo (1389). Dieu veuille qu'ils ne se soient pas préparés de cruels mécomptes. Leur groupe appartenant à diverses religions, ils ont pour premier devoir la tolérance religieuse. Or ils ne la pratiquent en aucune façon vis-à-vis des Bulgares qu'ils viennent de s'annexer en Macédoine. S'ils n'usent pas à l'égard des Bulgares exarchistes de la plus libérale tolérance, ils n'arriveront point à s'entendre avec leurs voisins les Bulgares, avec les Croates, les Dalmates, bien moins encore avec les Slovénes.

III

Les Serbes sont de pure race slave. Les Bulgares, eux, descendent aussi de ces tribus anarchiques dont parlait l'empereur byzantin ; mais ils doivent leur nom à un peuple d'origine turque venu des régions du Volga qui s'est fusionné avec eux, comme les Francs germaniques se sont fusionnés chez nous avec les Gallo-Romains. Ils ont aussi, au cours de leur carrière tumultueuse, assimilé quelques éléments grecs. Ils constituent comme les Serbes une nation essentiellement démocratique.

Je tiens à déclarer que j'ai toujours considéré comme Bulgares les Slaves de Macédoine. Je n'ai aucune raison de démentir ce que j'écrivais il y a bientôt trente ans dans la *Grande Encyclopédie* et ce que le professeur Niederle, le juge le plus impartial et le plus compétent, a si nettement exposé dans son livre sur la race slave (p. 213 et

suivantes de la traduction française¹). Le rôle de la science n'est pas de servir les intérêts momentanés de tel ou tel Etat, mais les intérêts éternels de la vérité. A mon témoignage je prie le lecteur de joindre celui de mon ancien élève, M. Léon Lamouche, qui sait fort bien le serbe et le bulgare et qui a été pendant de longues années commandant et lieutenant-colonel de la gendarmerie macédonienne.

Je n'insiste pas.

Parmi les populations balkaniques les Bulgares ont été les plus éprouvés par la conquête musulmane. Ils n'ont pas seulement perdu l'indépendance politique, la sécurité de leur vie économique et même de leur foyer. On leur a ravi jusqu'à l'Eglise nationale que les Turcs avaient laissée aux Serbes, et les Tatares aux Moscovites. Le clergé phanariote, autrement dit grec, s'est emparé des diocèses et des paroisses et il a fallu une longue lutte dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle pour leur restituer une Eglise nationale, l'*exarchat*, sous l'autorité d'un chef suprême, l'exarque, résidant à Constantinople. Dans leur délire mégalomane les Grecs allaient jusqu'à dire : *Boulgaros apanthropos*, le Bulgare n'est pas un homme. A propos de cette calomnie et de beaucoup d'autres rappelons-nous le mot du poète latin :

Quidquid Græcia mendax
Audet in historia.

Les Bulgares ont résisté à toutes les épreuves qui les ont accablés ; ils ont deux qualités fondamentales, la patience et la persévérance ; ils sont aujourd'hui de tous les peuples balkaniques le plus *lettré* au sens pédagogique du mot. Moins poétiques que leurs voisins les

¹ Librairie Alcan.

Serbes, moins habiles que les Grecs, ils sont de tous les peuples balkaniques le plus sérieux, le plus tolérant, et celui qui dans le minimum de temps a su réaliser les progrès les plus rapides. Je n'en parle pas seulement d'après des récits qui pourraient être plus ou moins mensongers, mais d'après les impressions rapportées de deux voyages dans leur pays à trente années de distance, en 1882 et en 1912.

Les Slaves balkaniques sont séparés des autres membres de leurs familles par les Allemands, les Magyars et les Roumains. Cette séparation matérielle ne serait rien encore, si ces peuples ne s'efforçaient de les calomnier au point de vue moral. Ils n'y ont que trop bien réussi et la presse de langue française, pour des raisons que je veux ignorer, n'est que trop disposée à faire bon accueil à des récits mensongers et calomnieux.

IV

Nous arrivons maintenant aux deux plus grands peuples slaves, à ceux qui ont joué le rôle le plus considérable dans l'histoire de l'Europe. L'exposé de leurs relations n'est guère plus consolant que celui des rapports des deux peuples balkaniques.

Les Polonais forment au maximum un total d'environ 22 à 24 millions, concentrés en masse compacte du côté de l'ouest, disséminés en colonies éparses dans les pays russes du côté de l'est. Ils sont avec les Serbes et les habitants de la Petite-Russie le peuple probablement le plus pur au point de vue ethnique. C'est un peuple brave, idéaliste, poétique et musical. Mais il lui a de tout temps manqué le sentiment de la réalité. A l'époque où les Slaves païens s'étendaient jusqu'à l'Elbe, ils ont laissé échapper l'occasion de se les assimiler en les ini-

tiant au christianisme. Ils ont abandonné cette tâche aux Allemands, qui ont tout simplement détruit les Slaves baltiques, et en les aidant à cette œuvre néfaste les Polonais ont préparé la grandeur future de la Russie. Après avoir laissé échapper cette occasion, ils ont tenté d'annexer à l'*Union*, c'est-à-dire à l'Eglise romaine, les populations russes orthodoxes de la Lithuanie et de la Petite-Russie et ils ont préparé leurs voisins de l'est à de formidables revendications.

La nation polonaise a de bonne heure été menée par une aristocratie parée de titres étrangers, fort brave, mais fort égoïste et fort exclusive. Cette aristocratie considérait les classes inférieures comme étant d'une autre race, la race de Cham. Elle a introduit dans le pays des étrangers allemands ou israélites qui ont pris en main le commerce. Effroyablement anarchique, elle avait fait de l'anarchie même — c'est-à-dire de l'égoïsme individuel — un principe de gouvernement. Elle entreprit contre ses voisins de brillantes expéditions ; mais elle était aussi imprévoyante que brave ; elle ne sut jamais doter le royaume d'un système de places fortes. Elle ne sut jamais lui créer une forte marine.

Après les partages et l'échec des espérances que Napoléon avait suscitées, la classe intellectuelle chercha le salut de la nation dans les doctrines du mysticisme, dans l'idée du miracle : « Le sentiment et la foi me disent plus que les lunettes du savant », écrivait Mickiewicz. Et ailleurs : « Mesure tes forces à ton but et non ton but à tes forces. » Le mysticisme, Mickiewicz le prêcha jusque dans sa chaire du Collège de France. Il eut pour résultat les deux révolutions avortées de 1830 et de 1863. La doctrine mystique pénétra dans les sciences mathématiques avec Wronski, dans l'ethnographie avec Duchinski.

L'ensemble de la nation paraît guéri, aujourd'hui, de cette maladie. En attendant le miracle que les pères ont vainement espéré, les fils essaient de refaire leur nation par le travail et par l'économie. Ils n'ont rien de mieux à faire.

IV

Le chiffre total des Russes dépasse 90 millions. On distingue dans leur nationalité trois éléments : les Grands-Russes ou Moscovites qui constituent la portion principale et dominante, les Russes slaves (6 millions) et les Petits-Russes, improprement appelés, d'un mot archaïque, Petits-Russiens, qui occupent l'ouest et le sud de l'Europe. Ces deux éléments ont subi la domination et l'influence intellectuelle du polonisme et les Polonais, ne pouvant plus espérer d'en faire des sujets, ont parfois exprimé l'idée de s'en faire des alliés lors d'un démembrement fort hypothétique de l'empire russe. Au fond, les Russes blancs ne comptent pas. Les Petits-Russes, qu'on évalue à 25 ou 30 millions, débordent sur la partie orientale de la Galicie et sur la Hongrie septentrionale. Ce sont les Languedociens de la Russie ; ils ont une langue belle et poétique, un admirable instinct musical, mais ils n'ont pas ce qui s'appelle une histoire, une tradition nationale. Ballottés entre la Russie moscovite et la Pologne, ils n'ont jamais pu se constituer en Etat ; je ne crois pas qu'ils aient chance d'y arriver et que ce soit leur intérêt. Gogol, qui était Petit-Russe, écrivait en 1844 : « Que les forces différentes des deux races (Petits-Russes et Grands-Russes) se développent de telle sorte que, s'étant ensuite unifiées, elles produisent quelque chose d'achevé dans l'humanité ! » Ce vœu est le mien.

L'Allemagne s'est unifiée en dépit de la différence du *hochdeutsch* et du *plattdeutsch* et des deux cultes luthérien et catholique. C'est le nord, en général, qui a dominé le midi et fait l'unité nationale dans les grands Etats continentaux, en Allemagne, en France, en Italie.

Les Grands-Russes sont donc le facteur principal de la Russie. Ils ont subi des mélanges d'allogènes auxquels ils doivent sans doute une partie de leur force. Les Slaves anarchiques du début ont été d'abord organisés par des Scandinaves. Le siège de l'Etat russe s'est établi à Kiev, et le christianisme a apporté des éléments byzantins. Au douzième siècle, le centre de gravité se reporta vers l'Orient et les Slaves se mêlèrent aux Finnois de la région moscovite. Du treizième au quinzième siècle le monde russe subit la domination des Tatares, dont l'influence se retrouve encore aujourd'hui dans la langue des finances et de l'administration. Plus tard, un grand nombre de Tatares baptisés sont entrés dans la société russe. Aux quinzième et seizième siècles le monde moscovite recueille les traditions byzantines et tatares et reste fermé au monde européen. Il est d'une farouche intolérance. Il y est rigoureusement interdit de changer de religion. Les Polonais sont catholiques. Les Suédois et les Allemands sont luthériens. Changer de religion, c'est passer à l'ennemi. Au dix-septième siècle, les étrangers font leur apparition : ce sont d'abord les Polonais, puis les Allemands ; les Français ne viendront guère qu'au dix-huitième siècle. La Russie traverse alors une période de *xénomanie* (manie de l'étranger) qui finit par un véritable accès de *gallomanie*.

Une réaction se produit à la suite de l'invasion de Napoléon et de l'apparition du romantisme et ramène les Russes au nationalisme. Le développement des voies

de communication met, d'autre part, les Russes en rapports plus fréquents avec l'Europe, et le développement de la presse, en dépit d'une censure ombrageuse, fait pénétrer des idées auxquelles un peuple si longtemps isolé est encore mal préparé. Il se produit une sorte d'ivresse cérébrale. Les jeunes gens sont incapables de digérer les idées nouvelles ; ils ne se rendent aucunement compte de l'histoire de leur pays et de sa situation attardée vis-à-vis des vieilles nations de l'Occident. Beaucoup d'entre eux sont des fils de parents ignorants, alcooliques ou détraqués. Il y a un manque complet d'équilibre entre l'instruction et l'éducation. Certains s'abandonnent, sans profit pour eux mêmes ou pour les autres, à de fâcheuses rêveries métaphysiques, politiques ou humanitaires. Ils ont rejeté le dogme de l'Eglise et ils veulent se faire une *conception du monde*, autrement dit savoir pourquoi ils sont nés, pourquoi ils mourront et ce qu'ils deviendront ensuite, et comme ils ne trouvent pas de réponse, ils se suicident.

Toutes ces indications — j'emploie le mot au sens médical — expliquent en grande partie les troubles, les désordres dont la Russie a été le théâtre dans ces dernières années.

Au fond, l'idéalisme de ces Russes qui poursuivent l'irréalisable est très proche parent de celui des Polonais qui espéraient refaire leur patrie par un miracle. Le paysan, qui ne pense pas et qui travaille est, au fond, — quand il n'est pas alcoolique, — un élément bien supérieur à celui de ces détraqués. Et d'autre part il y a dans la société intellectuelle une foule d'éléments sérieux et bien équilibrés. Je ne parle pas de cette aristocratie de plaisir et de high life qui ne représente en somme qu'une caste peu nombreuse.

Les étudiants russes sont nombreux chez nous. Tâchons avant tout de les initier au vieux bon sens de notre race, à notre esprit d'ordre et d'économie.

Les observations qu'on vient de lire sont nécessairement très incomplètes. Je m'en rends bien compte et m'excuse de tout ce que j'ai omis, faute d'espace et de temps.

En somme, les peuples slaves sont encore beaucoup plus jeunes que nous. Leur croissance normale a été retardée par leurs voisins, les Allemands, les Turcs, les Grecs, les Tatares. Puissent-ils aboutir à la pleine possession de l'équilibre moral, de la maturité intellectuelle. Puissent les historiens de l'avenir n'avoir point à répéter la sévère formule de l'empereur byzantin : « Ils étaient anarchiques et se détestaient les uns les autres. »

LOUIS LEGER.



LA VOLTIGEUSE

CROQUIS MILITAIRE

On avait aligné sur le quai d'embarquement de la gare les dix-huit canons de montagne, nos trois anciennes batteries, — vendus par la Confédération à une nation étrangère, une minuscule république des pays chauds, que le désir prenait de jouer aux soldats.

Les pièces, frottées à l'huile, luisantes, endimanchées, propres comme à une veille d'inspection, attendaient, sur trois rangs de profondeur, le train qui devait les emporter. Avec les corbeilles à munitions, les écouvillons et les caissettes de réserve, les équipements étaient rangés, au grand complet. Tout y était, tout. Les batteries semblaient prêtes à partir pour la montagne. Les bras des limonnières se tendaient, inutilement, vers d'imaginaires mulets, ces braves mulets valaisans qui, plus jamais, ne viendraient s'y atteler.

Serrées, essieux à essieux, les pièces se touchaient. Et les bouches à feu, dans la même inclinaison et à la même hauteur, élevaient leur trou noir, marqué de rayures, d'où ne jaillirait plus le shrapnel filant, en sifflotant son air de bataille, par-dessus la vallée, par-

dessus le torrent, les forêts, les glaciers, vers les cibles, à la crête d'un escarpement. Vides et silencieux, les coins hermétiquement clos, les dix-huit canons bayaient aux corneilles.

Finies, vos randonnées, — crânes petits canons ! — vos randonnées sur les routes poudreuses, quand vous arriviez à l'étape, blancs de poussière et crasseux ; — vos courses en haute montagne à dos de mulet, quand, solidement liés au bât, vous côtoyiez les précipices ! Finis, les bivouacs, les nuits de bivouac, quand gémit la rafale ou quand, doucement surgie, la lune miroite dans vos flancs d'acier ; — les réveils au lever du soleil, quand la diane anglaise jette, frissonnante, au pâturage assoupi, sa claire mélodie ; — les tirs, quand, enfouis dans les rhododendrons et le genépi jusqu'au milieu des roues, vous vomissiez le fer et la poudre, avec le tonnerre, en vous démenant comme un diable et en cabriolant comme une folle chevrette ! Finies, les descentes à bras par les pentes gazonneuses, quand, étourdis de vitesse, vous vous abandonniez aux mains des canonniers ! Finis, les services de parc à l'ombre des rochers, dans l'eau des cascades jaillissantes ; — les retours à la plaine au long des chemins dont on ne voit pas le bout, quand, malgré les chants des soldats, perce la mélancolie des beaux jours révolus ; — les stations à l'arsenal, dans la vaste halle, froide et sonore, où l'on vous alignait jusqu'au prochain cours de répétition ! Le prochain cours ? Il n'y aura pas de prochain cours pour vous, plus jamais. C'est fini !

Au vieux fer, chers petits canons de jadis ! au vieux fer ! ou, ce qui est pis, en exil !...

On aurait voulu vous voir prolonger votre vieillesse

dans un coin d'arsenal. On vous aurait rendu visite avec sympathie, avec intérêt, avec émotion même. On vous aurait amené les jeunes artilleurs de montagne, — les recrues, — et on leur aurait dit : « Voici les anciens canons de montagne, vos aînés, ceux qui pendant un demi-siècle ont veillé à nos frontières de glaciers ; aimez-les ! » Et quoique démodés et relégués, vous seriez, au moins, chez nous ! Le progrès, hélas ! le progrès et l'argent n'ont cure du sentiment pas plus que de la poésie ; le progrès vous a délogés, chassés de chez nous, pour toujours. On ne vous reverra jamais.

Des intrus, vernissés de vert, qui reculent sur l'affût, qui sont plus adroits que vous, qui sont plus rapides que vous, des intrus vous ont remplacés. Ils occupent vos places à l'arsenal et à la caserne. Ils reposent sur vos empreintes à la halle aux pièces. Ils se prélassent sur le dos de vos ex-frères d'armes, les mulets. Ils accompagnent de leurs roulements les chants des canonniers. Les échos alpestres redisent une voix qui n'est pas la vôtre. Parce que vous ne reculiez pas sur l'affût, on vous exile !

Vous étiez six, ils sont quatre par batterie. Vos méthodes de tir étaient simples et claires et vous arriviez toujours au but, les leurs sont savantes et compliquées et ils ne tirent pas mieux que vous. Vos bouches, contre l'ennemi, s'ouvraient, énormes et menaçantes, en un rond de huit centimètres et quatre millimètres ; les leurs, malgré de vains efforts, ne dépassent pas sept centimètres et cinq millimètres. On a changé vos numéros. On a changé les noms de vos servants et ceux de vos mulets. Vous formiez deux batteries, d'abord ; vous formiez une grande famille. Vous étiez seuls à courir les montagnes, seuls à flairer de près nos rochers des fron-

tières. Le respect vous entourait. On vous regardait avec admiration redescendre des cimes ! Puis une batterie sœur vint se joindre à vous. Vous fûtes alors dix-huit, une vaillante petite phalange de dix-huit canons de montagne, dix-huit à pétarder par là-haut, dix-huit petits canons, solides et râblés, et vous ne reculiez devant rien pour accomplir votre devoir !... Vous étiez jolis comme tout, avec l'acier doré de vos bouches à feu et vos affûts aux armatures noires. Vous aviez l'air martial, vous aviez l'air militaire.

Eux ? mais regardez-les ! ils sont verts comme des lézards ! Ils n'ont pas votre bonne mine, votre allure de grognards.

Et puis, que voulez-vous !... il faut s'y faire ! Un jour viendra où nos trente-six nouveaux canons de montagne à recul sur affût, remplacés par des pièces à — que sais-je ? — à l'avance sur affût, seront alignés sur le quai d'embarquement d'une gare et, comme vous, exilés, partiront pour d'autres destinées.

Pauvres canons, pauvres et chers vieux canons de montagne ! si vous saviez les poignées de souvenirs que vous emportez ! la mélancolie qui vous suit, là-bas, derrière les océans, vers les contrées lointaines d'où vous ne reviendrez pas !... Si vous saviez !...

* * *

Un qui a été étonné, ce matin, dans sa plantation de café, c'est Hilaire Chandolin, un Valaisan établi colon dans un pays des tropiques. « Boum !... boum !... » faisait au loin une grosse voix sourde. L'air tremblait. Et le Suisse, la main sur son outil, écoutait, la tête tournée du côté du bruit.

Le fait est qu'il y avait de quoi s'étonner ! A part sa

gendarmerie, le pays n'a pas d'armée, la contrée est de tout repos, les nations voisines sont pacifiques, et la guerre, cette vilaine chose, est abandonnée à l'Europe civilisée.

« Boum !... boum !... » faisait, insolite, la grosse voix au loin, du côté des prairies, où commence la vie de la nature livrée à elle-même.

Des mines ? nenni, point de mines par là ! Des carrières ? non plus, pas un caillou ! Une chasse ? diable, c'est trop bruyant pour tirer quelques perruches ou des ouistitis ! Bref, on n'avait jamais entendu pareil vacarme dans la région.

Peu à peu les coups s'étaient espacés, et maintenant plus rien ne bougeait. Le ciel immense était gris-bleu et le soleil flambait au milieu.

L'homme s'était remis au travail, obsédé. Sa pensée, malgré lui, par association, remontait le cours de sa vie et y furetait, inquiète. Subitement, il se souvint. De la joie lui sauta aux yeux et un sourire éclaira son visage jauni par les fièvres. Parbleu ! bien sûr que c'était cela, ces coups... absolument cela... les canons de montagne ! Bien sûr qu'il avait déjà entendu ces mêmes coups, secs et durs, tonner dans les rochers à son école de recrue. Brigand de brigand ! drôle d'idée de penser tout à coup à son « camp », trente ans en arrière, là, en pleine terre étrangère, à des milliers et des milliers de kilomètres de son val d'Anniviers. Et pourquoi ? je vous demande un peu pourquoi ?... Parce que des moricauds, quelque part, s'amusaient avec de la dynamite.

Il s'en voulait presque de s'attarder, attendri, à ces babioles ; mais quand on a été soldat, et qu'on grisonne, et qu'on est exilé, et qu'on pense au pays, il n'y a pas ! il n'y a pas ! ça vous point le cœur. Ah ! sa section,

ce qu'elle marchait ! Et sa pièce ! ce n'était pas pour rien qu'on l'avait baptisée la *Voltigeuse* dans la batterie ; première au chargement, première à la position, première au tir, première en bas, aux descentes, et sans jamais verser, — si, une fois, parce que Painsec, le chargeur, un type formidable, était à l'infirmerie. Et Noveli, le sergent, et le lieutenant de Matten avec son air triste, — en voilà un qu'on aimait ! La *Voltigeuse* !... on la soignait celle-là ! Il fallait la voir, démontée, voltiger aux bras des canonniers et se poser sur les mulets !... En cinq secs c'était fait !... « Mon lieutenant, première pièce prête ! » annonçait le caporal. On avait fini alors que les autres hissaient péniblement l'affût. Le lieutenant souriait. Et à la halte de midi, les hommes de la *Voltigeuse*, réunis derrière le mulet du vin, avaient droit à un petit verre de plus.

— Papa !... des soldats, lui crie son garçonnet, viens vite, des soldats !

L'homme se redresse. Des soldats ! Le gamin plaisante. Ce n'est pas ici qu'il en vient, des soldats.

On perçoit, cependant, une rumeur pareille au piétinement d'un nombreux troupeau. Puis on devine un roulement là-dedans, des roues qui écrasent la terre lourdement.

Ah ! le bon temps !... on est jeune, on aime la vie, on croit à un tas de choses, tandis que plus tard....

— Papa !... insiste l'enfant, viens !...

Et voici qu'à l'orée d'un bois, sur la piste qui mène aux prairies, paraît un couple de buffles, attelé à, un chariot, un étrange petit char assez semblable à une pièce d'artillerie. Un deuxième attelage paraît, traînant un même petit char....

Cloué sur place, Hilaire Chandolin croit rêver... une

ribambelle de petits canons de montagne débouche du bois et se met à défiler devant lui, entre les bambous. Des indigènes, en uniforme, escortent les attelages de buffles.

La lumière se fait. Alors ces coups, ces détonations, le réveil de ses souvenirs, la *Voltigeuse*, ce n'était pas de la blague ? D'un bond il fut à la tête de la colonne qui faisait halte, et incohérent, égaré, il apostropha le conducteur :

— Où est-ce que vous allez comme ça, vous ? Ça vient de chez moi, ça, ça appartient à la Suisse !

Au mot de Suisse, un sous-officier avait souri et répétait, en secouant affirmativement la tête :

— Souisse !... Souisse !... Souisse !...

— Et pis encore, des canons de montagne, sacrédié de sacrédié !... des canons de montagne !...

L'ancien artilleur s'était approché de la première pièce, et, les mains fébriles, palpat le petit canon, le cajolait, le flattait. L'écusson fédéral gravé dans l'acier identifiait la pièce et, ahuri, le Valaisan lut sous l'écusson un gros chiffre : 1. Numéro 1 ! Sa pièce ! tonnerre ! sa vieille pièce retrouvée, la *Voltigeuse* !... Ah ! mes amis, il fallait voir ce débordement de joie, ce débordement de souvenirs qui, pêle-mêle et bousculés, lui brouillaient l'esprit.

— Sacré dié de sacré dié !... marmonnait-il, ému, ne trouvant pas d'autres paroles pour exprimer son bonheur.

Quoique pareille à toutes ses sœurs, les pièces de montagne, il l'aurait distinguée entre mille, sa *Voltigeuse*, Chandolin. Et il restait là, penché, les mains sur la bouche à feu, lentement calmé, mais bouillonnant à l'intérieur, évoquant les scènes aimées avec les figures des

camarades, le traintrain de la batterie dans le beau décor alpestre. Toute sa jeunesse semblait lui monter par bouffées au visage, et avec elle le souffle des montagnes du pays natal. Ah ! cette *Voltigeuse* qu'on rencontrait au coin d'un bois de bambous, sous le ciel tropical, trente ans après l'avoir quittée à l'arsenal de Sion ! Et les autres canons ! tout le régiment qui venait rouler par ici ! les trois batteries au grand complet : c'était à en perdre la tête !

Survint, au galop, un officier. La colonne allait se remettre en marche, lorsqu'Hilaire Chandolin empoigna son fils, debout, près de lui, le planta devant la pièce :

— Embrasse-moi ça, gamin... c'est un bout de ton pays !

L'enfant baisa le canon à la culasse....

La colonne s'ébranla.... La *Voltigeuse* disparut la première. Et « nos » canons de montagne, derrière leurs buffles, graves et lents, défilèrent, flanqués de soldats étrangers. Grinçants et cahotants, tristement, comme en une retraite, les pièces passèrent et disparurent au coin de la plantation de café.

Quand le bruit sourd des batteries se fut complètement éteint, comme dissous dans l'air embrasé, Hilaire Chandolin, qui n'avait pas bougé, partit à grandes enjambées vers sa femme, tirant son enfant par la main et mâchant, les dents serrées, des « sacrédié de sacrédié » pour crever l'émoi qui lui gonflait le cœur.

CHARLES GOS.



LES VITAMINES

L'étude scientifique de l'alimentation de l'homme a passé par des phases décisives. Le chimiste et le clinicien ont tout d'abord étudié les aliments et leur composition élémentaire et ils sont arrivés à la conclusion qu'il existait sept éléments alimentaires : les albumines, les hydrocarbures, les graisses, les purines, les lipoïdes, les sels et l'eau, et que seule une alimentation pouvait être regardée comme complète lorsqu'elle contenait ces sept éléments indispensables.

Dans une seconde phase l'étude de notre alimentation se précisa ; l'on vit qu'à côté d'aliments absolument indispensables, tels que l'albumine, les sels, l'eau et en quelque mesure les hydrocarbures, il en était d'autres que l'on pouvait, temporairement tout au moins, laisser de côté sans grand dommage pour l'organisme, comme les graisses, les lipoïdes et même les purines, à la condition qu'on les remplaçât par une proportion plus grande d'autres éléments de valeur calorifique correspondante. Choisir une nourriture qui contienne tous les sept éléments alimentaires et qui les contienne en quantités suffisantes pour couvrir le déficit journalier en albumine, sels et eau, et pour satisfaire aux besoins calorifiques de notre organisme, telle était, semble-t-il, la seule et définitive solution du problème alimentaire.

Mais la science a marché et nous voici depuis quelques années dans une troisième phase. Aussi le médecin hygiéniste ne peut-il plus, aujourd'hui, se contenter de solutionner le problème alimentaire d'une manière aussi simpliste, car les expériences récentes ont démontré qu'un régime tel que celui dont nous venons de préciser les lois peut parfaitement provoquer un état maladif et même causer la mort, pour peu que nous persistions à l'imposer aux malades.

Nous avons, en effet, appris à connaître une nouvelle loi alimentaire que voici : un régime, pour être complet, doit non seulement contenir tous les éléments alimentaires en doses suffisantes, mais il doit encore comprendre certains autres éléments que l'organisme humain est incapable de créer. Si ces éléments font défaut, le régime, si judicieusement compris soit-il, ne peut maintenir la santé et même, à la longue, la vie de l'homme.

Or il existe deux groupes de substances que l'organisme humain, bien plus mauvais chimiste que la plante, est incapable de fabriquer lui-même, ce sont les *acides aminés* et les *vitamines*.

Nous savions depuis longtemps que l'albumine est indispensable à l'homme, mais ce n'est que depuis peu que nous avons appris qu'il ne suffit pas de donner de l'albumine, et de l'albumine en dose suffisante, pour maintenir une santé parfaite, mais qu'il faut encore que cette albumine soit une *albumine complète*.

L'albumine, que ce soit la caséine du lait, la myosine de la viande ou une autre albumine, a toujours la même composition élémentaire ; comme l'a démontré l'éminent chimiste de Berlin E. Fischer, elle se laisse toujours décomposer en acides aminés.

La molécule albumineuse peut donc être comparée à

des bâtiments que l'on construit sous des formes différentes, mais qui sont toujours bâtis avec les mêmes pierres: la forme du bâtiment varie, le nombre des pierres varie, leur groupement varie, et grâce à cela on aura tantôt une église, tantôt une villa, mais les pierres sont toujours les mêmes. Les pierres du bâtiment albumineux sont les *acides aminés*, et les différentes albumines les contiennent en quantités et en proportions variables; certaines albumines renferment tous les amino-acides, les autres n'en contiennent qu'une partie. Or, les recherches de Willcock et Hopkins et d'Abderhalden nous ont montré que l'on pouvait parfaitement nourrir un homme en lui donnant à la place d'albumine des amino-acides, mais à la condition que certains d'entre eux ne manquent jamais, car ils sont indispensables pour la vie et l'organisme est incapable de les former synthétiquement aux dépens d'autres amino-acides : les amino-acides indispensables sont la phénylalanine, la tyrosine et le tryptophane. Or, il existe deux albumines employées fréquemment dans notre alimentation habituelle : la *colle* et l'albumine du maïs, la *zéine*, qui ne contiennent pas dans leur molécule ces amino-acides indispensables ; aussi ne peuvent-elles à la longue satisfaire au besoin albumineux de l'organisme, et les animaux nourris avec ces deux corps albumineux joints cependant à tous les autres éléments alimentaires sont tous morts.

Mais bien rares seront les hommes qui choisiront pour couvrir leur besoin albumineux ces deux albumines exceptionnelles ; aussi l'hygiéniste qui connaît ces faits n'aura-t-il guère à intervenir pour conjurer semblable erreur.

Il n'en est pas de même de la seconde découverte celle des vitamines, qui a une tout autre importance

car ce sont des substances extrêmement répandues dans nos aliments et absolument indispensables à notre vie.

C'est à la suite d'une longue série de travaux sur une maladie régnant aux Indes, le béribéri, que l'illustre directeur du laboratoire de recherches contre le cancer, à Londres, Casimir Funk, réussit à isoler de certains aliments un nouveau groupe des substances appartenant aux albumines et qu'il appelle les *vitamines*, pour indiquer à la fois leur affinité albumineuse et leur importance vitale. Les vitamines sont en effet absolument indispensables à la vie et cela à un point tel que, si elles manquent totalement dans une nourriture qui contient, à cette seule exception près, tous les autres éléments alimentaires et qui les contient en quantité suffisante pour satisfaire au besoin calorifique de l'organisme, il en résulte aussi bien chez l'animal que chez l'homme des états morbides qui conduisent directement à la mort, pour peu que l'on persiste dans cette alimentation. Ce groupe de maladies, auquel Funk donne le nom général d'*avitaminoses*, se caractérise par des symptômes gastro-intestinaux, des symptômes de faiblesse générale et cardiaque, des symptômes nerveux, des symptômes locomoteurs et enfin par des éruptions cutanées, symptômes qui prédominent tantôt dans un système tantôt dans un autre, suivant l'espèce de vitamine qui manque dans la nourriture. Les avitaminoses comprennent déjà maintenant trois maladies : le *béribéri*, le *scorbut* et la *pellagre*, que nous voulons étudier succinctement ici.

Mais il est plus que probable que d'autres maladies encore : le rachitisme, la dystrophie farineuse des nourrissons et la sprue, rentreront dans ce même groupe lorsque l'étude des avitaminoses aura fait plus de progrès.

Le béribéri.

Cette maladie s'observe chez tous les peuples qui se nourrissent de riz ; c'est ainsi qu'on l'observe au Brésil, en Afrique, mais c'est surtout chez les Chinois, les Coréens et les Japonais que le béribéri exerce ses ravages. Il ne s'agit pas là d'une maladie causée par le riz, car on l'a observé sous forme d'épidémies causées par le pain à Terre-Neuve, par le sagou dans les Moluques et par une nourriture uniforme dans quelques asiles d'aliénés d'Europe. D'un autre côté, tous les mangeurs de riz n'en sont pas atteints, car les Hindous en sont exempts, ce qui ne tient pas au sol des Indes, puis qu'on l'a constaté dans plusieurs prisons des Indes hollandaises. Enfin, chose plus étrange encore, alors que le riz, il y a quelques années, ne donnait que des cas de béribéri clairsemés, on vit tout d'un coup et presque subitement le riz causer une recrudescence de la maladie telle que, dans le Japon seulement, en 1900, on en compta plus de 50 000 cas, dont un grand nombre de mortels. C'est même cette circonstance qui mit Eykmann, actuellement professeur d'hygiène à Utrecht, mais qui se trouvait alors à Java, sur la voie de la grande découverte qui allait rendre possible la prophylaxie de cette maladie. Grâce à d'importantes statistiques, Eykmann et son élève Vordermann en arrivèrent, en effet, à pouvoir conclure que le béribéri n'était pas du tout causé par des microbes, comme on le supposait, mais qu'il se développait lorsque les populations faisaient usage du *riz poli et blanc* et jamais lorsqu'elles employaient le riz naturel rouge.

Alors qu'aux Indes on se servait du riz naturel, excepté dans les prisons hollandaises, les Chinois, les Coréens et les Japonais employaient le riz blanc et cela surtout de-

puis les dernières années, où les procédés de mouture s'étaient perfectionnés.

L'année suivante, en 1897, Eykmann découvre que le polissage du riz prive cette céréale d'une partie de son enveloppe et en particulier de la pellicule argentée, et qu'en ajoutant au riz poli le « son de riz » qui contient précisément ces substances, celui-ci devenait inapte à causer le bériberi.

Enfin, en 1912, Fraser et Stanton arrivèrent à démontrer, par des coupes microscopiques faites sur des grains de riz, dans quelle partie du grain se trouvaient ces substances si importantes. Le grain de riz, comme toutes les céréales, est contenu dans une enveloppe ; si nous sortons le grain de son enveloppe, nous serons surpris de lui trouver une couleur rouge brunâtre qui lui donne un aspect bien différent de celui du beau riz blanc que nous connaissons.

Pratiquons maintenant une coupe microscopique du grain de riz lui-même et nous allons voir qu'il est formé de deux couches inégales ; la plus importante, la couche interne dite *endocarpe*, est blanche et formée d'amidon, l'externe, appelée *péricarpe*, beaucoup plus mince et rougeâtre, est formée de cellules de lipoïdes et d'albumine. Or, les Japonais avaient de tout temps l'habitude, avec leur meule en pierre, de blanchir le riz en en séparant la couche extérieure, prétendant que ce péricarpe donnait au riz, dont ils sont très friands, un goût peu agréable ; mais, pratiqué à la main, ce procédé rend la séparation très incomplète ; aussi ce riz gris ne causait-il qu'exceptionnellement le bériberi. Mais, peu à peu, les progrès de la civilisation amenèrent au Japon les machines à polir le riz qui, fabriquant un riz blanc agréable à la vue et au goût, détrônèrent les meules à main.

Les nouvelles machines munies de courroies de cuir et enduites de paraffine polissaient le riz jusqu'à disparition entière de la couche extérieure, ne laissant qu'un grain blanc et lisse appelé riz poli et qui se vend beaucoup plus cher que le riz gris. Il y avait tout profit pour les fabricants, car les débris de la couche extérieure donnent le son de riz qui engraisse admirablement les porcs ; aussi est-il surtout utilisé à cet effet, alors que, mélangé au riz poli, il aurait empêché l'éclosion du béribéri. Ce fait nous explique pourquoi d'autres céréales décortiquées et préparées de la même manière, comme la farine de froment blutée, le sagou, etc., ont pu causer du béribéri.

En Europe, où l'on fait usage d'une nourriture variée, le béribéri n'a pas été décrit sous forme d'épidémie, et il paraît être inconnu de la plupart des médecins. Mais il a cependant été observé dans des circonstances exceptionnelles, — entre autres pendant le siège de Paris, — ou lorsqu'un régime trop uniforme a été adopté dans des asiles fermés.

C'est ainsi qu'en Irlande on a vu éclore des cas isolés de béribéri dans des asiles d'aliénés et une épidémie plus importante dans le Richmond Asylum près de Dublin, où 174 cas se déclarèrent avec 25 morts. En France, Chantemesse en a décrit une épidémie dans l'asile d'aliénés de Saint-Lemmes, près d'Angers, avec une mortalité de 40 cas.

J'ai eu moi-même l'occasion d'en voir deux cas qui me furent amenés de France. Le premier, un adulte, avait des symptômes mixtes de scorbut et de béribéri atrophique avec *polyneurite* des deux jambes ; l'autre présentait des symptômes mixtes de scorbut et de béribéri hydropique avec œdème généralisé. Ces deux ma-

lades, par crainte de la viande, du lait et des pommes de terre, avaient peu à peu abandonné ces aliments et en étaient arrivés à vivre pendant plusieurs semaines uniquement de potages à l'eau, de pâtes et de riz. L'état de tous deux s'améliora en quelques jours et ils guérèrent en quelques semaines grâce à l'emploi de jus de citron, de lait cru, de viande crue et de pommes de terre associés au riz et aux autres céréales.

Le béribéri commence le plus souvent six ou sept semaines après le début de l'alimentation uniforme par un dégoût des aliments, par une sensation de faiblesse dans les jambes ; les genoux deviennent tremblants et le malade trébuche facilement. Il se plaint de fourmillements dans les jambes et d'engourdissement dans les pieds et les mollets, qui sont sensibles à la pression ; la vue diminue, surtout le soir ; enfin au moindre effort le malade souffre de palpitations et le soir il trouve ses pieds enflés. A ce stade de la maladie il suffit d'un élargissement de l'alimentation, il suffit d'y introduire des légumes ou des fruits pour voir disparaître ces symptômes d'une manière surprenante, car l'amélioration se produit en quelques jours.

Si l'alimentation uniforme est par contre continuée, la maladie progresse soit du côté du béribéri atrophique, soit du côté de la forme hydropique.

Dans la première forme *atrophique* l'on voit se développer une paralysie avec atrophie progressive des muscles débutant par les jambes, puis envahissant lentement les bras, le tronc et la nuque. Cette forme peut durer des années avant de se terminer par une paralysie de la respiration ou du cœur. Dans la forme hydropique c'est la faiblesse du cœur qui prédomine et qui s'accompagne d'abord de palpitations et d'essoufflement au

moindre effort ou après les repas, puis d'une hydropisie commençant par les jambes et envahissant lentement et progressivement tout le corps, sans en excepter les grandes cavités : abdominale, thoracique et péricardique. Cette forme a une marche beaucoup plus rapide. Les nourrissons allaités par leur mère atteinte elle-même du béribéri sont pris rapidement d'un béribéri foudroyant avec vomissements, diarrhée, cyanose, palpitations, aphonie et œdème généralisé, mais même dans cet état grave on voit le lait d'une mère saine améliorer ces symptômes en quelques heures et les guérir en peu de jours avec une rapidité qui tient du miracle.

Quelles sont les causes de cette étrange maladie ? Les observations cliniques ne permettaient que des hypothèses plus ou moins plausibles, mais ne donnaient aucune certitude. C'est ainsi que pour quelques auteurs le béribéri était une maladie n'atteignant que certaines races à l'exclusion des autres ; mais alors pourquoi les Japonais habitant l'Amérique en étaient-ils exempts ?

Pour d'autres il s'agissait d'une maladie infectieuse, mais jamais ni dans le sang du malade, ni dans ses organes on ne parvint à déceler un seul microbe.

Seule l'expérimentation sur les animaux devait permettre de trancher la question et ceci nous amène à parler du béribéri expérimental.

BÉRIBÉRI EXPÉRIMENTAL. — C'est encore Eykman qui le premier parvint à démontrer que l'on peut facilement et en moins de six semaines provoquer chez les oiseaux (poules et pigeons) une maladie en tous points semblable au béribéri humain, pourvu qu'on ne leur donne qu'une nourriture absolument uniforme composée de riz poli, ou uniquement de farine de froment blanche,

ou d'amidon ou de sucre. Cette maladie, comme le béri-béri humain, se guérissait rapidement si on ajoutait à cette nourriture uniforme le péricarpe du riz soit sous forme de *son de riz*, soit même sous forme de l'extrait aqueux de ce son. Axel Hort observe les mêmes phénomènes en donnant aux animaux en expérience non plus du riz seulement, mais une nourriture uniforme composée de céréales décortiquées ou même de viande cuite longuement, mais dans ces cas le béri-béri se combinait avec le scorbut. Gryn's parvint à en donner l'explication en démontrant que la viande, les légumineuses et en particulier les petits pois contenaient aussi en quantités appréciables ces substances capables de neutraliser le béri-béri, mais que ces substances, très résistantes vis-à-vis des acides, étaient très facilement détruites par les alcalins, par une température élevée dépassant 100° et même par une dessiccation trop prolongée.

C'est ainsi que grâce au béri-béri expérimental on vit peu à peu se formuler la théorie de plus en plus évidente que le béri-béri humain ne pouvait s'expliquer que par la consommation prolongée et exclusive d'aliments dépourvus de substances indispensables au métabolisme normal et même à la longue à la vie.

Mais cette hypothèse ne pouvait prendre force de loi que par la démonstration de ces substances indispensables à la vie et qui pouvaient paraître encore hypothétiques. Aussi beaucoup d'auteurs s'attachèrent-ils à trouver la substance active du son de riz et à la déterminer. Mais il fallut une longue série de recherches pour arriver enfin à la vérité. Fraser et Stanton furent les premiers, en 1900, à s'occuper de cette recherche. Ils retirèrent du son de riz une substance riche en phosphore qui

guérissait le béribéri expérimental, aussi en conclurent-ils que l'absence de phosphore devait être la cause de cette maladie et cela d'autant plus que tous les riz contenant moins de 0,50 % d'acide phosphorique qu'ils essayèrent provoquèrent le béribéri expérimental.

Ces expériences furent reprises par Schaumann en 1908 et par Simpson et Edie en 1911, qui les confirmèrent en démontrant :

1° Que soit chez les animaux en expérience, soit chez les malades de béribéri il y a des troubles du métabolisme du phosphore, ces malades n'éliminant plus de phosphore par l'urine ;

2° Que les aliments coupables ne contenaient que peu de phosphore ;

3° Que le péricarpe de ces aliments où l'on trouve le principe curateur en recèle des quantités considérables ;

4° Enfin que le phosphore du péricarpe n'est pas un phosphore inorganique, mais qu'il s'y trouve sous forme de combinaisons phosphorées variées, toutes vivantes, que l'on doit ranger dans les *lipoïdes phosphatides*.

Il était donc probable, d'après les travaux de Schaumann, que les substances actives appartenaient aux phosphatides, car les aliments qui en contiennent beaucoup guérissent, ceux qui en contiennent peu produisent le béribéri. Enfin, toujours d'après Schaumann, seuls les phosphatides créés par la plante ou mis en réserve par l'animal dans l'œuf, par exemple, paraissent être assimilables et actifs.

C'est alors que Casimir Funk commença ses études sur les substances actives contenues dans le son de riz et la levure de bière, que Schaumann avait reconnue comme extrêmement active pour combattre le béribéri.

En opérant sur plusieurs centaines de kilogrammes de

son de riz ou de levure, Funk est parvenu d'abord à démontrer que, si ces substances se trouvent presque constamment avec des phosphatides, elles ne sont *pas des phosphatides*, car après des manipulations chimiques compliquées il est parvenu à isoler du son de riz quelques grammes d'une substance cristallisable ne présentant plus les réactions ni des hydrocarbones, ni des graisses, ni des lipoides, ni du phosphore, mais qui contenait cependant toutes les substances actives contre le bérubéri.

L'analyse chimique de cette substance montra à Funk qu'elle appartenait à la classe des nucléo-protéides dans laquelle se trouvent les purines et l'acide urique et qu'elle représentait un groupe de bases pyrimidiniques jusque-là inconnues, voisines de l'allantoïne. Pour indiquer leur parenté avec les protéines et leur importance vitale, Funk appelle ces substances les *vitamines*.

Les expériences faites sur des centaines de pigeons rendus expérimentalement malades du bérubéri avec une nourriture exclusive au riz poli et qui paraissaient prêts à succomber ont toujours et sans exception démontré l'activité remarquable des vitamines cristallisées.

Quatre à cinq milligrammes injectés sous la peau amenaient la guérison du pigeon moribond en deux ou trois heures avec une rapidité quasi miraculeuse, ce qui démontre à la fois l'importance de la vitamine et l'avidité phénoménale avec laquelle le corps l'absorbe et l'utilise lorsqu'elle est mise à sa disposition.

Cette santé parfaite du pigeon continue pendant quatre à six jours lors même qu'on continue à ne lui donner que du riz poli, mais après ce laps de temps les symptômes se reproduisent, ce qui prouve que la dose injectée a été épuisée, et l'animal succombe si on ne lui fait pas à temps une nouvelle injection.

Ces expériences si probantes nous démontrent d'une part l'action remarquablement puissante des vitamines, puisqu'il suffit d'une dose de quelques milligrammes pour maintenir la vie, mais aussi leur importance capitale pour l'organisme, puisque les symptômes morbides ne commencent ou ne recommencent que lorsque la provision de vitamines de l'organisme est épuisée, pour disparaître tout de suite dès que la provision en est renouvelée.

Le scorbut.

Cette maladie s'observe chez l'adulte, chez l'enfant et même, depuis quelques années, chez le nourrisson. Elle apparaît généralement sous forme sporadique à la suite de grandes famines, de sièges prolongés, comme celui de Paris en 1870, ou lorsque la récolte de pommes de terre vient à manquer complètement dans un grand pays, comme cela s'est produit en Russie; enfin, pendant de longs voyages sur mer, du temps des voiliers, on a observé par contre de véritables épidémies de scorbut.

Alors que le bérubéri est causé par certains aliments d'origine végétale et spécialement, comme nous l'avons vu, par le riz poli, le scorbut se produit surtout après l'ingestion prolongée d'aliments d'origine animale qui ont été altérés soit par une cuisson exagérée, soit par des procédés de conservation, et aussi, mais plus rarement, après l'usage prolongé d'aliments d'origine végétale profondément modifiés par une longue dessiccation.

SCORBUT INFANTILE. — Le scorbut infantile, qui ne s'observe qu'extrêmement rarement avec l'allaitement naturel et seulement sur des voiliers et pendant des sièges prolongés, lorsque la mère ou la nourrice ne peuvent plus se procurer d'aliments frais et sont obligées de se contenter de conserves, est devenu relativement fré-

quent depuis que l'on a été obligé, pour nourrir les bébés, de se servir de lait stérilisé.

Le scorbut infantile, que l'on appelle aussi la maladie de Barlow, ne se montre en effet chez l'enfant nourri artificiellement que si le bébé a pendant plusieurs semaines été nourri exclusivement de lait trop stérilisé ou de lait cuit deux fois, comme le sont certains laits stérilisés, fabriqués industriellement, et que l'on vend sous le nom de *laits stérilisés*, de *laits condensés*, *maternisés*, *homogénéisés*, de *poudres de lait*, etc.

Il faut cependant ajouter qu'actuellement la plupart des fabriques ont, grâce aux protestations médicales, renoncé soit aux longues stérilisations de trente à quarante-cinq minutes, soit aux doubles cuissons, si dangereuses, mais qui avaient un grand avantage pour les fabriques, celui de conserver très bien le lait. C'est ainsi que le professeur Stooss, de Berne, qui emploie depuis vingt ans le *lait stérilisé de Stalden* dans son hôpital d'enfants, n'a jamais vu un seul cas de scorbut succéder à son emploi. Enfin on a observé des cas relativement fréquents de scorbut infantile chez des bébés qui avaient été nourris exclusivement avec des potages de farines à l'eau ou avec des bouillies de farines *maltées* ou de farines lactées.

SCORBUT DE L'ENFANT ET DE L'ADULTE. — Le scorbut de l'adulte, dont la nourriture est beaucoup plus variée, est bien plus rare et ne s'observe que lorsque le malade a été obligé, faute d'aliments frais, de se nourrir exclusivement d'aliments cuits longuement et surtout de conserves de viandes ou de légumes, ou de légumineuses séchées, etc., comme cela arrivait autrefois sur les voiliers.

Nous pouvons conclure de ces faits que le scorbut ne se produit jamais avec des aliments frais. Seuls le lait

trop cuit, les conserves de viandes stérilisées, les légumes conservés, les légumineuses, — pois et haricots secs, — et enfin une alimentation de famine composée exclusivement d'hydrocarbones : sucres et céréales, sont capables de causer cette terrible maladie si douloureuse et même si dangereuse pour la vie, pour peu que l'on en méconnaisse la nature et la cause.

Cette maladie débute, chez l'adulte, par des symptômes analogues à ceux du bérubéri : inappétence absolue pour toute nourriture, signes de faiblesse et d'anémie progressives accompagnés de dyspnée et de palpitations au moindre effort, enfin par une apathie morale, physique et intellectuelle qui augmente lentement, mais progressivement. La peau devient ensuite flasque et de couleur blanc-jaunâtre, elle se sèche, desquame et se couvre, surtout sur les extrémités inférieures, de petites hémorragies cutanées appelées *pétéchies*.

Puis les extrémités deviennent douloureuses et refusent toute espèce de mouvement, si bien que l'on parle alors volontiers de rhumatismes ; mais, en examinant avec attention, on aperçoit aux chevilles, au creux poplité, sur les mollets, des tuméfactions douloureuses produites non par les rhumatismes, mais bien par des hémorragies sous-cutanées. Enfin, symptôme caractéristique, mais qui n'est pas constant, surtout chez le bébé, on observe la gingivite scorbutique, qui est une inflammation ulcéreuse et hémorragique des gencives, accompagnée parfois de diarrhées glaireuses et sanguinolentes. Si la maladie progresse, on voit alors survenir une faiblesse cardiaque progressive avec œdème des jambes, qui se transforme peu à peu en une hydropisie généralisée conduisant à la mort.

Le scorbut du bébé se manifeste par des symptômes

analogues, mais à la pâleur cireuse du visage et des oreilles, à l'inertie des membres et à l'inappétence du début il faut ajouter comme symptôme caractéristique la douleur qui, pour l'enfant, est intolérable et lui arrache des cris déchirants aussitôt qu'il voit quelqu'un s'approcher de son lit. Les membres sont, en effet, chez le bébé, beaucoup plus tuméfiés et plus douloureux à la pression, ce qui tient aux hémorragies sous-périostes qui ont décollé le périoste et souvent séparé la tête de l'os de la diaphyse. Enfin survient l'inflammation des gencives, très caractéristique, mais qui manque chez les bébés encore dépourvus de dents.

Si, à ce moment, la maladie du bébé n'est pas reconnue, on voit la faiblesse cardiaque augmenter ; les palpitations et l'oppression s'accroissent, puis la bouffissure des jambes commence et se transforme peu à peu en hydropisie généralisée qui se termine par la mort. En somme, même tableau chez le bébé, chez l'enfant et chez l'adulte et mêmes constatations à l'autopsie : hémorragies cutanées, sous-cutanées, périostées et diaphyso-épiphysaires, porosité et raréfaction du tissu osseux et atrophie de la moelle osseuse avec arrêt d'ossification et de croissance osseuse.

Le tableau du scorbut s'éloigne donc de celui du béri-béri. Ce sont évidemment deux maladies différentes, mais qui ont cependant des relations étroites, puisque toutes deux se terminent de la même manière, par une faiblesse progressive du cœur et par de l'hydropisie, puisque toutes deux sont causées par une alimentation vicieuse et que toutes deux se guérissent très facilement par une modification de cette alimentation. Il suffit en effet, pour guérir le scorbut, sans changer l'alimentation primitive, d'ajouter du lait cru, de la purée de pommes

de terre, des jus de fruits, spécialement du jus de citron ou d'orange, pour guérir en quelques jours le scorbut infantile. Pour l'adulte on peut encore ajouter de la viande crue, du fruit cru ou des légumes frais. La rapidité de la guérison tient du prodige.

La parenté de ces deux maladies peut encore se montrer dans le fait qu'elles se combinent quelquefois : c'est ainsi que Scherer a décrit, l'année dernière, une épidémie de scorbut dans les colonies allemandes d'Afrique avec 862 malades et 289 morts, causée par une alimentation uniforme avec du riz, dans laquelle les symptômes hémorrhagiques du scorbut se mélangeaient aux symptômes de paralysie atrophique du béribéri. Il en a été de même dans les cas décrits par Delpech et par Bucquoy survenus pendant le siège de Paris et qui avaient été causés par une alimentation exclusive avec du riz poli. Nous avons aussi constaté des symptômes mixtes dans les deux cas que nous avons observés, où l'alimentation, cependant plus variée quoique trop uniforme, était composée de céréales, de pâtes et de riz.

Quelle est la cause du scorbut? Pour répondre à cette question, il nous faut avoir recours au scorbut expérimental.

SCORBUT EXPÉRIMENTAL. — Ce scorbut a été étudié par Holst et Frœhlich. Ces auteurs montrèrent que les cobayes, les lapins et les chiens nourris uniquement avec du pain et de l'eau, ou exclusivement avec des farines d'avoine, d'orge, de froment, de riz ou de maïs, ou avec des gruaux d'orge, d'avoine et de froment, tombent malades après trois semaines avec des symptômes et des lésions absolument semblables à celles du scorbut humain. Les porcs, dans ces mêmes conditions, offrent des symptômes et des lésions mixtes de scorbut

et béribéri. Les symptômes scorbutiques présentés par ces différents animaux disparaurent rapidement lorsqu'on ajouta à leur nourriture des choux, des carottes, de la dent de lion, de l'oseille, des pommes de terre, du jus de citron et de framboise ; aussi Holst et Frœhlich appellent-ils ces aliments « les aliments antiscorbutiques crus. »

Mais les aliments antiscorbutiques perdent extrêmement facilement leur activité. C'est ainsi que la *cuisson* est très préjudiciable à l'activité antiscorbutique, une cuisson modérée la diminue, une cuisson dépassant 100° la détruit pour peu qu'elle soit prolongée. Par contre, la purée de pommes de terre et le bouillon de carottes passé conservent malgré leur cuisson toute leur activité. La *dessiccation* exerce une action analogue. La chaleur humide d'un appartement paraît être plus dangereuse pour l'activité antiscorbutique des carottes et des pommes de terre que la dessiccation dans une étuve à 37°. Mais ici aussi il existe des différences entre les aliments antiscorbutiques. La dent de lion sèche est inactive, alors que le chou desséché est encore actif, mais beaucoup moins que le chou frais. En revanche, le jus de citron même cuit et stérilisé conserve son activité complète et entière. Les jus de citron et d'orange constituent donc le meilleur antiscorbutique. Le lait de femme et le lait de vache frais, ainsi que les jus de viande frais, sont aussi des antiscorbutiques, mais à un faible degré ; il en faut une proportion notable pour obtenir une guérison. Le lait cuit, par contre, perd une partie de son activité antiscorbutique ; le lait stérilisé n'en a presque plus.

Quelle est la substance qui dans tous ces aliments guérit le scorbut ? C'est évidemment une substance beaucoup moins stable que celle qui empêche le béribéri,

parce que la chaleur et même la dessiccation la détruisent.

Les recherches de Funk, beaucoup moins avancées que celles sur le béribéri, démontrent cependant dans le lait et dans le jus de citron la présence certaine de vitamines, mais elles n'ont pas pu encore être isolées à l'état cristallisé et encore moins expérimentées. Il est du reste probable que la proportion de ces vitamines est variable ; c'est ainsi que dans le lait elle est plus considérable en été, lorsque les vaches sont au fourrage frais, que lorsqu'elles sont uniquement au fourrage sec. Les recherches de Funk confirment que les vitamines du scorbut sont extrêmement facilement détruites par la chaleur et par la dessiccation, et cela beaucoup plus facilement que les vitamines du béribéri.

Aussi cet auteur, en se basant sur ses travaux, admet-il une distinction absolue entre les vitamines du béribéri et celles du scorbut. En effet, la levure de bière, les petits pois et l'avoine, qui empêchent le béribéri, n'empêchent pas le scorbut. Par contre, toutes les substances antiscorbutiques empêchent le béribéri ; aussi Funk pense-t-il que la vitamine antiscorbutique peu stable se transforme facilement en vitamine du béribéri beaucoup plus stable et il en donne pour preuve le fait que les petits pois frais, qui ne contiennent que la vitamine du béribéri et pas celle du scorbut, donnent naissance à cette dernière lorsqu'on les fait germer, comme si la vitamine du béribéri était capable de se transformer en vitamine du scorbut par l'action des enzymes.

La pellagre.

- La question de la pellagre se trouve à l'heure actuelle dans la même phase que celle du béribéri il y a dix ans. C'est dire que tous les auteurs ne sont pas unanimes

pour attribuer cette maladie à l'absence de vitamines dans la nourriture des pellagreaux comme le fait Funk à l'heure actuelle. Alors que le béribéri se trouve presque exclusivement chez les mangeurs de riz, la pellagre ne se voit que chez les mangeurs de maïs. On l'observe dans l'Italie du nord, où l'on en comptait 34 000 cas en 1910. En Roumanie, où dans la même année on signale 75 000 pellagreaux, enfin dans le Tyrol et dans l'Amérique du nord, où l'endémie est en croissance depuis 1880, alors qu'elle décroît dans tous les autres pays. Mais il y a plus : la forme américaine de la pellagre est beaucoup plus aiguë et plus grave que celle des autres pays, puisqu'elle donne de 20 à 25 % de mortalité, alors qu'elle n'est que de 4 % en Italie et dans les Etats balkaniques. La raison de cette différence tient vraisemblablement au mode de consommation du maïs. En Italie et dans les Balkans le grain est traité d'une façon primitive, tandis qu'en Amérique il est poli énergiquement dans des moulins à vapeur. La pellagre dans tous les pays est extrêmement rare en ville et fréquente à la campagne, et apparaît surtout au printemps, comme du reste toutes les avitaminoses. Le grain de maïs, comme celui de riz, se compose d'un *endocarpe* formé d'amidon, et d'un *péricarpe* dur qui contient la presque totalité de l'aleurone (partie azotée). Or l'industrie moderne cherche à polir le maïs, c'est-à-dire à le priver de son péricarpe, mais en le faisant elle le prive de l'aleurone et des graisses qui contiennent les vitamines. C'est ainsi que le maïs, comme le riz, serait privé de ses composants nobles par les machines à vapeur.

Si bien qu'alors que la farine de maïs totale contient 4,3 % de matières grasses, le gruau de maïs n'en contient plus que 1,9, et le *hominy*, la nourriture si usitée par le

peuple dans le nord de l'Amérique, n'en a plus que 0,7.

Si nous ajoutons que la cuisson prolongée prive encore la polenta des restes de vitamines qu'elle contenait, nous n'aurons plus de peine à nous expliquer l'apparition de la pellagre.

Le *tableau clinique de la pellagre* diffère sur plusieurs points de celui du bérubéri et du scorbut. Il débute cependant comme ceux-ci par une inappétence et une faiblesse générale avec palpitations et gonflements au moindre effort, par une fatigue des membres, qui paraissent en coton. Plus tard surviennent comme signes caractéristiques des symptômes gastro-intestinaux, des éruptions cutanées et des troubles nerveux.

LES SYMPTOMES GASTRO-INTESTINAUX. — Le premier en date est la *stomatite pellagreuse* : la muqueuse de la bouche et du pharynx devient rouge, gonflée et douloureuse ; le larynx est rouge vif, fissuré et saignant aussi bien au milieu que sur les bords ; les gencives sont gonflées, rouges, sanguinolentes comme dans le scorbut. Souvent on constate sur cette muqueuse des aphtes ou de petites bulles qui s'ulcèrent. Ensuite la *gastrite pellagreuse*, caractérisée par de l'anorexie, des gastralgies, du pyrosis, des nausées, enfin des vomissements. L'examen du suc gastrique démontre le plus souvent dans la gastrite pellagreuse une anachlorhydrie, c'est-à-dire une absence d'acide chlorhydrique dans le suc stomacal. Enfin l'*entérite pellagreuse*, qui se manifeste par des coliques plus ou moins violentes, avec selles muqueuses et sanguinolentes souvent extrêmement nombreuses. En un mot on trouve dans la pellagre tous les signes d'une inflammation gastro-intestinale généralisée ulcéreuse.

L'ÉRUPTION CUTANÉE. — Cette éruption est un symptôme précoce de la maladie et se manifeste sous

forme de dermatite pellagreuse, papuleuse ou vésiculopustuleuse, qui débute par des brûlures pénibles avec rougeur et gonflement intense de la peau. Elle est absolument symétrique et se montre sur les mains : le *gant pellagreu*x ; sur les pieds : le *soulier pellagreu*x ; enfin sur la nuque et plus rarement sur le visage : le *masque pellagreu*x. Le reste de la peau est souvent sec et desquamant.

Dans les cas chroniques et récidivants la peau, surtout la peau du visage et des mains, s'atrophie et devient bronzée et ridée comme celle d'un vieillard.

TROUBLES NERVEUX. — Si la maladie progresse, les symptômes de faiblesse nerveuse s'accroissent, il survient des tremblements des lèvres, de la langue et des mains comme dans l'intoxication alcoolique ; les réflexes, tantôt exagérés, tantôt abolis, précèdent une paralysie spastique atrophique des pieds et des mains. La psychose à forme d'hypochondrie n'est pas exceptionnelle dans les cas graves de pellagre. Enfin le cœur s'affaiblit et l'hydropisie envahit peu à peu tout le corps. Comme dans le scorbut on a trouvé dans la pellagre une raréfaction des os.

Quelle est la cause de la pellagre ?

La plupart des auteurs lui attribuent une origine toxique provoquée par des champignons développés dans le maïs, d'autres admettent une origine infectieuse par bacilles ou protozoaires, d'autres encore invoquent l'influence de la lumière sur la peau, mais les nombreux examens faits soit dans la nourriture des pellagreux, qui est la polenta, soit dans leur sang, ont toujours démontré une absence absolue de microbes. Ce qui rend extrêmement difficile toutes les recherches sur la pellagre, c'est que l'on ne connaît pas encore actuellement un animal qui réagisse par des symptômes de pellagre au maïs

décortiqué; c'est dire que la pellagre expérimentale, qui seule permettrait une étude complète, n'existe pas à l'heure présente. Funk, cependant, se basant sur les analogies qui existent entre cette maladie, le béribéri et le scorbut, n'hésite pas à proclamer comme cause de la pellagre la disparition des vitamines dans le maïs trop poli ou leur destruction dans le maïs trop cuit ou trop séché.

Sans doute la démonstration de cette affirmation n'est pas faite et elle ne le sera que lorsque les vitamines de la pellagre seront isolées et qu'elles auront guéri l'animal ou l'homme pellagreu par injection sous-cutanée. En attendant, nous pouvons considérer la pellagre comme une avitaminose. Aussi est-il possible de traiter le pellagreu par le changement de régime : on donnera au malade des fruits frais, des légumes frais, de la viande crue ou mi-cuite, du lait cru, du jus de citron et des pommes de terre. Des cas indiscutables de guérison rapide ont été obtenus par cette simple mesure diététique.

Au point de vue prophylactique nous pouvons dès maintenant affirmer que le maïs poli ne doit jamais être employé comme constituant principal de l'alimentation et qu'il ne doit être absorbé qu'avec d'autres aliments riches en vitamines, en particulier les pommes de terre, qu'on peut facilement se procurer partout. Il convient en outre que le maïs soit moulu avec son péricarpe et qu'il ne subisse aucune perte dans cette opération.

Enfin, si l'on veut quand même se servir du maïs poli ou des *hominy* américains pour faire le pain de maïs ou pour préparer la polenta, il faut absolument, si l'on veut éviter sûrement la pellagre, le mélanger avec le son du maïs qui contient l'*aleurone* et les vitamines.

Quel est le rôle des vitamines dans l'organisme ?

Nous en sommes réduits aux spéculations et aux hypothèses. Un fait est certain, c'est que les vitamines sont indispensables à la vie, mais il est non moins certain que leur faible proportion exclut l'idée qu'elles contribuent à la vie de l'organisme par une production d'énergie ou de calorique.

Remarquons que les symptômes morbides des avitaminoses n'apparaissent jamais brusquement et qu'ils ne commencent que quand *toute la provision* de vitamines accumulée dans l'organisme a été épuisée, ce qui demande de quatre à six semaines.

Remarquons ensuite que les vitamines indispensables sont empruntées d'abord aux muscles, ensuite aux nerfs, pour satisfaire à cet impérieux besoin, ce qui explique que les symptômes morbides commencent toujours par les muscles, pour finir par le système nerveux, et nous serons obligés de conclure que les vitamines exercent une influence spécifique sur les combustions intimes, c'est-à-dire sur le métabolisme de toutes les cellules de notre organisme.

Cette influence s'exerce-t-elle par l'intermédiaire des *hormones*, ces substances peu connues encore qui régissent nos sécrétions internes, ou bien, ce qui paraît plus probable, les vitamines servent-elles elles-mêmes d'élément constitutif indispensable aux sécrétions de nos glandes endocrines : thymus, thyroïde, hypophyse ou surrénale, sécrétions qui favorisent l'assimilation cellulaire des protéines, des lipoides et des sels, celle des sels de chaux en particulier ? L'avenir seul nous l'apprendra.

Quelles conséquences pratiques pouvons-nous tirer de l'étude des avitaminoses?

La première conséquence, c'est qu'il doit exister dans tout régime digne de ce nom des vitamines, car elles sont absolument indispensables au fonctionnement normal de l'organisme et nos cellules humaines sont absolument incapables de les créer par synthèse aux dépens d'autres éléments alimentaires.

La seconde conséquence, c'est qu'il existe des aliments qui contiennent des vitamines et d'autres qui n'en contiennent pas. Il est donc d'une extrême importance pour le médecin de bien connaître ces aliments à vitamines, car l'un ou l'autre de ces aliments doivent nécessairement figurer dans *tous les régimes* qu'il aura à ordonner.

La troisième conséquence, enfin, c'est que la préparation des aliments à vitamines par la cuisson et que les méthodes de stérilisation et de dessiccation employées pour leur conservation détruisent en grande partie, quelquefois même en totalité, les vitamines qu'ils contiennent. Il est donc indispensable que le médecin se préoccupe non seulement de la provenance des aliments qu'il ordonne, mais encore de leur préparation culinaire, s'il veut éviter les accidents inhérents à l'absence de vitamines dans la nourriture.

Il nous reste à étudier rapidement les aliments à ce double point de vue.

ALIMENTS RICHES EN VITAMINES. — Les vitamines se trouvent surtout dans les aliments appartenant au règne végétal, mais il existe à ce point de vue de très grandes différences entre les divers aliments.

RÈGNE VÉGÉTAL. — *Les céréales.* L'orge, l'avoine, le riz, le froment, le maïs, le sarrasin contiennent de no-

tables proportions de vitamines, mais elles ne sont pas répandues uniformément dans toute la graine. Chez la plupart des céréales elles sont plus abondantes dans le péricarpe ; dans le riz et le froment elles s'y trouvent même exclusivement, alors que dans l'orge elles sont, d'après Suzuki, réparties également dans l'endo-et le péricarpe.

Aussi les céréales non décortiquées, le riz rouge, le son de riz, le pain complet, le pain de son, le malt d'orge sont-ils de beaucoup préférables au riz blanc et au pain blanc au point de vue des vitamines.

Les fruits. Les fruits frais, les jus de fruits frais et spécialement les jus de citron et d'orange contiennent beaucoup de vitamines. Les fruits cuits et les sirops en contiennent aussi, mais il est certain que la cuisson, la stérilisation et la dessiccation des fruits diminuent notablement leur activité.

Les légumes. Les légumes frais, les légumineuses, spécialement les petits pois, et surtout les pommes de terre contiennent de fortes proportions de vitamines, mais la préparation des légumes en enlève et en détruit des quantités considérables. La méthode si souvent employée en cuisant les légumes et qui consiste à jeter le bouillon en enlève presque la totalité. C'est pour cela certainement que les bouillons de légumes et les soupes aux légumes et aux pommes de terre *qui contiennent toutes les vitamines*, et qui sont si généralement employés dans nos campagnes, ont une importance si considérable dans la prophylaxie des avitaminoses. Et cela est si vrai que dans les pays où elles sont employées ces maladies sont absolument inconnues.

Enfin la levure de bière fraîche et ses extraits, la céro-

line de Bohringer, expérimentée par Funk, contiennent beaucoup de vitamines et peuvent être utilisées avec avantage dans certaines avitaminoses comme le bériberi.

RÈGNE ANIMAL. — Dans le règne animal, nous avons à citer avant toutes choses :

Le lait. Le lait de femme, le lait de vache, d'ânesse ou de chèvre qui constituent l'unique nourriture du bébé contiennent à l'état cru des vitamines en proportion suffisante, mais à la condition que ces laits soient pris en grande quantité.

Le lait de femme en contient d'autant plus que la nourriture de la nourrice est elle-même composée d'éléments plus riches en vitamines. De là l'utilité pour elle de prendre des aliments frais tels que les fruits et les œufs, des légumes cuits dans leur bouillon et du malt.

Le lait de vache contient plus de vitamines en été qu'en hiver et sa richesse en vitamines est plus considérable avec le fourrage frais qu'avec le fourrage sec.

Si une légère ébullition ne nuit que peu aux vitamines du lait, il est malheureusement certain qu'une cuisson et surtout une stérilisation à 100° peuvent déjà les diminuer notablement. Une stérilisation à plus de 100° ou un chauffage prolongé détruisent presque complètement toutes les vitamines du lait. En tout cas un fait est prouvé, c'est qu'une double stérilisation ou un chauffage répété du lait soir et matin détruisent toutes les vitamines. Il est probable aussi, quoique non encore démontré, que la condensation du lait et sa transformation en poudre de lait détruisent en grande partie, sinon complètement, ses vitamines.

C'est grâce à la connaissance de ces faits que nous pouvons expliquer pourquoi l'alimentation du nourrisson est si facile et donne de si bons résultats avec du lait de

femme qui contient toutes ses vitamines, alors que l'allaitement artificiel s'accompagne si souvent d'anémie, de troubles digestifs et quelquefois même de troubles de la nutrition, lorsque le bébé est nourri trop longtemps avec du lait de vache souvent pauvre en vitamines et trop longtemps cuit, ce qui détruit encore le peu qui en restait.

Cela est surtout le cas avec le lait trop stérilisé ou stérilisé deux fois, qui peut causer le scorbut à cause du manque complet de vitamines.

Sans doute le lait stérilisé, que j'ai souvent appelé un *mal nécessaire*, se digère plus facilement que le lait cru; sans doute le lait stérilisé industriellement est quelquefois indispensable lorsqu'il est impossible, sur mer, par exemple, de se procurer un lait de vache irréprochable. Mais, si l'on est obligé d'y recourir pendant plus de quinze jours, il est sage d'ajouter à cette alimentation sans vitamines cinq à dix gouttes de jus de citron par jour dans un peu d'eau sucrée.

Il est toujours préférable, lorsqu'on peut se procurer de bon lait, s'il faut le préparer en grand, de le pasteuriser simplement au lieu de le stériliser. Dans les familles il ne faut le bouillir qu'un très court laps de temps.

Il vaudrait mieux encore ne le maintenir sur le feu que jusqu'au moment où il commence à monter, ce qui est suffisant pour détruire au moins les microbes pathogènes, pourvu que l'ébullition ait lieu aussitôt après la traite et que le lait refroidi tout de suite soit conservé à une basse température jusqu'au moment de sa consommation.

L'œuf. L'œuf contient certainement des vitamines, puisqu'il doit satisfaire non seulement à la nutrition, mais à la croissance et au besoin de vitamines du jeune

poulet qui sans ces dernières sortirait de sa coquille en présentant tous les signes morbides du bérubéri.

Mais ces vitamines sont très inégalement partagées dans l'œuf. Le blanc d'œuf n'en contient point, elles se trouvent entièrement dans le jaune. Nous ne savons rien de l'influence qu'exerce la cuisson sur la vitamine de l'œuf.

La viande. On trouve des vitamines en assez grande abondance dans la viande crue de toute provenance. On en trouve surtout dans le muscle cardiaque. Mais lors de la cuisson de la viande elles passent entièrement dans le bouillon. Le bouilli n'en contient point. La viande rôtie renferme des vitamines, mais nous ne savons pas dans quelle proportion le gril, la broche ou la casserole les diminuent.

Les glandes internes. — Le thymus, le foie sont riches en vitamines. De toutes les substances expérimentées par Funk contre le bérubéri expérimental, c'est l'acide nucléinique du thymus qui s'est montré le plus actif. Le ris de veau cru peut donc être regardé comme un remède excellent contre les avitaminoses. En est-il de même lorsqu'il est cuit ? Nous n'en savons rien.

Cervelles. — On a trouvé des vitamines dans le cerveau, dans la moelle et les nerfs. Nous ne connaissons pas non plus l'influence exercée par la cuisson sur les vitamines des nerfs.

ALIMENTS PAUVRES EN VITAMINES. — Le lait stérilisé, les conserves et les poudres de lait, le lait bouilli plusieurs fois, le blanc d'œuf, la viande bouillie et les conserves de viandes sont les aliments pauvres ou sans vitamines appartenant au règne animal.

Les céréales décortiquées, les pâtes alimentaires, le riz blanc, la farine de froment blanche, le pain blanc, les

conserves de légumes et les fruits desséchés sont les aliments sans vitamines appartenant au règne végétal.

Il est extrêmement fréquent que l'on utilise en médecine ces aliments pauvres en vitamines pour des régimes ; sans doute ces aliments pauvres ou dépourvus de vitamines ne sont pas dangereux par eux-mêmes pourvu qu'ils soient mélangés à d'autres aliments riches en vitamines. Pour peu que le médecin ordonne donc une *alimentation variée*, le malade ne courra aucun danger de contracter le béribéri.

Le danger commencera seulement lorsque les aliments pauvres en vitamines représenteront la base de l'alimentation ou lorsque le malade se soumettra ou aura été soumis à un régime par trop uniforme ; et encore faut-il insister sur ce fait que ce n'est pas le régime uniforme par lui-même qui donne le béribéri, car les paysans russes et irlandais qui ne se nourrissent presque que de pommes de terre se portent très bien et le béribéri est inconnu chez eux. Cela provient du fait que les pommes de terre contiennent des vitamines en abondance, que la cuisson ne paraît pas détruire ; aussi, depuis leur introduction en Europe, les grandes épidémies de scorbut, si fréquentes pendant le moyen âge, ont-elles absolument disparu. La pomme de terre est donc un antidote des avitaminoses.

Ces faits nous expliquent pourquoi un régime de potages blancs, de riz blanc, de pudding, de pain blanc grillé ou de zwiebacks, enfin de lait stérilisé, comme on le donne très habituellement aux enfants pendant leur deuxième année, rend ces enfants pâles, anémiques et faibles. Pourquoi ils se plaignent d'inappétence, d'essoufflement et de palpitations au moindre effort, et de douleurs dans les membres le lendemain d'une petite

promenade, c'est que, suivant un régime pauvre en vitamines, ils ressentent les premiers symptômes de l'avitaminose. Le régime du petit enfant doit, en effet, être toujours complété et corrigé par des pommes de terre, des légumes frais, des fruits cuits et des fruits crus si possible ; il donne alors les meilleurs résultats.

L'étude des vitamines nous fournit encore de précieux renseignements sur l'alimentation que nous devons donner aux enfants plus âgés et aux malades.

Pour le grand enfant il faut surtout préconiser une alimentation variée, mixte, à la fois végétale et animale, et se garder, tant qu'il est bien portant, de vouloir lui imposer un régime uniforme. En suivant cette règle on évitera sans peine l'influence néfaste de l'avitaminose.

Il sera souvent plus difficile de maintenir cette règle en cas de maladie. Beaucoup de parents redoutent de « nourrir la fièvre. » C'est une idée exacte. Mais il faut se garder d'exagérer et de mettre les fiévreux à un régime de famine composé d'eau ou de petite soupe. C'est ainsi que dans la pneumonie on ne donne guère comme nourriture que du lait stérilisé ou de petits potages maigres ; cela n'a pas ici grand inconvénient, car la fièvre pneumonique ne dure que huit jours, et il faut cinq ou six semaines pour que les avitaminoses se manifestent. Mais lorsqu'il s'agit d'une scarlatine ou surtout de la fièvre typhoïde, qui durent de six à huit semaines, cela a une importance considérable, car, très souvent, il s'ensuit une perte d'appétit absolue, de la faiblesse du cœur et des symptômes de paralysie atrophique des muscles des jambes due à une dégénérescence des nerfs qui rappellent, à s'y méprendre, les symptômes du béribéri.

C'est pour cela que, depuis bien des années, nous avons

ajouté au régime des fébriles les bouillons de légumes et les jus de fruits, et tout spécialement le jus de citron.

C'est encore pour cette même raison que dans le régime de l'*entérite* qui doit être un régime à base de riz, de pâtes, de céréales, de puddings, nous exigeons comme correctif l'adjonction de purées de pommes de terre, de viande, de myrtilles ou de nèfles.

Il ne faut donc pas oublier, lorsqu'on s'occupe du régime des malades, que l'inappétence, l'*anorexie* des médecins est un des premiers symptômes d'une alimentation pauvre en vitamines. L'anorexie et le dégoût des aliments doivent donc être considérés comme l'une des premières manifestations du besoin de vitamines et comme la première indication du besoin de l'organisme *de changer et d'étendre le régime*. Or, c'est le contraire que l'on fait, surtout si, à cette alimentation trop uniforme, pauvre en vitamines, l'organisme répond encore par des nausées, des vomissements, de la diarrhée !

Ces symptômes intestinaux engagent nécessairement le malade lui-même, et, s'il s'agit d'un enfant, ses parents, à réduire de plus en plus la diète, à la rendre de plus en plus uniforme, de plus en plus farineuse, comme cela était arrivé pour mes deux cas de béribéri, et il en résulte une aggravation de plus en plus considérable de tous ces symptômes.

Dans tous ces cas nous ordonnerons non pas de restreindre la nourriture, bien au contraire, de donner une diète légère, mais extrêmement variée, avec des bouillons de légumes variés et des jus de fruits pour commencer, en continuant peu à peu avec des fruits frais, des légumes frais, des pommes de terre et de la viande.

Je terminerai ces considérations générales sur les ré-

gimes par une citation tirée d'un de mes livres consacré à l'étude des régimes, et qui a été écrit bien avant le livre de Funk : « Il faut insister sur ce point, que beaucoup de médecins ne paraissent pas comprendre : un régime, qui n'est pas autre chose qu'une sous-alimentation spéciale, a pour but d'empêcher la formation de résidus alimentaires et l'intoxication qui en résulte ; *mais c'est tout ce qu'on peut en attendre.* »

Un régime, et c'est déjà beaucoup, permet donc de guérir les phénomènes morbides, mais il ne saurait guérir leurs causes ; il permet la réparation du tube digestif, mais il ne saurait l'exécuter.

Pour remettre le tube digestif à l'état normal, on ne saurait trop le dire et il faut le répéter : *il faut sortir du régime.*

D^r AD. COMBE.

COMMENT FORMER LES SOLDATS?

Le problème ne se pose pas de la même façon dans les pays de milices et dans ceux où l'armée est permanente. Mais il offre partout un égal intérêt, et partout hélas ! il est négligé. De nombreuses causes expliquent que bien peu d'officiers s'occupent de pédagogie militaire, et j'ai eu occasion de les indiquer ici même, ayant, à plusieurs reprises, traité dans la *Bibliothèque universelle* la question de l'instruction et de l'éducation des recrues.

Par une assez surprenante coïncidence, un officier de l'armée allemande, lequel se trouve être presque un de mes homonymes, le major Meyer, chef de bataillon au 102^e régiment d'infanterie, à Zittau, a été hanté par les mêmes préoccupations que moi ; il a fait des constatations analogues aux miennes et a poursuivi des expériences du même genre, dont il a parlé dans le *Militär-Wochenblatt* de 1911 (n^o 150) et dans l'*Archiv für Pädagogik* de janvier 1913.

En Allemagne comme en France, les règlements militaires insistent sur la nécessité de sauvegarder l'individualité de chacun. Les règlements universitaires font la même recommandation. Malheureusement, en Allemagne comme en France, la pratique ne répond pas à la théorie

L'armée tend à étouffer la personnalité de ses membres plutôt qu'à la développer.

Cette tendance provient, d'après le major Meyer, de ce que la troupe est appelée à agir par mouvements d'ensemble effectués par des collectivités. Ces évolutions s'apprennent mécaniquement, si tant est qu'on puisse réaliser l'automatisme. Dans l'infanterie, où les longues marches appesantissent le fantassin, l'homme acquiert l'état de machine tout naturellement, tandis que la conduite de leur monture tient perpétuellement en éveil l'attention des cavaliers.

Il est fort regrettable qu'il en soit ainsi.

D'une part, en effet, sur le champ de bataille, lorsque le feu dure depuis longtemps intense, le tirailleur a besoin de réfléchir par lui-même pour bien employer son arme et pour bien utiliser le terrain (et il en est de même pour la sentinelle dans le service des avant-postes). D'autre part, le soldat étant un citoyen, il convient de lui donner des qualités d'initiative et de cultiver ses aptitudes personnelles, comme le prescrit la pédagogie.

« Nous commettrions envers notre pays une faute grave si nous nous attachions à dresser nos soldats uniquement pour la guerre, au lieu de nous considérer avant tout comme faisant partie de l'ensemble qui a pour mission d'élever la culture du pays et de le rendre apte aux œuvres de la paix aussi bien qu'à agir en campagne.

» L'école est au premier rang de cet ensemble. Aussi ai-je eu la pensée de continuer, dans l'exercice de ma profession, qui consistait à former des recrues, ce que l'école avait commencé quelques années auparavant sur les mêmes sujets.

» M'étant tenu depuis longtemps au courant de la littérature pédagogique, j'avais acquis la certitude qu'une sève vigoureuse et jeune circule dans notre corps enseignant ; la majeure par-

tie des maîtres allemands sont animés d'un noble zèle : ils connaissent la vie et sont devenus psychologues ; la déplorable « pédanterie de la chaire » qui a transformé l'école en martyre, pour les gens de ma génération, est actuellement en train de disparaître. Ou plutôt elle a cessé d'exister. »

Donc, le capitaine Meyer (c'est au temps où il commandait une compagnie, en effet, qu'il a mis ses idées en application) demanda à ses jeunes soldats de mentionner, dans le *curriculum vitae* qu'il est d'usage de leur faire écrire, leur incorporation, les écoles qu'ils avaient fréquentées, avec les noms des instituteurs dont ils avaient suivi la classe.

S'adressant alors à ces instituteurs, il les pria de répondre à un questionnaire qu'il leur envoya et qui portait sur les facultés intellectuelles, le jugement, la mémoire, l'attention, la facilité d'élocution, l'esprit de méthode, la conduite, la moralité, le caractère, le degré d'énergie, la sociabilité, le plus ou moins d'altruisme de chacun de leurs anciens élèves. Il leur demanda de signaler en détail les malheurs qui avaient pu frapper ceux-ci, les événements importants de leur vie, les voyages qu'ils avaient faits, les aptitudes particulières qu'ils avaient manifestées dans l'exercice de leur profession, autant du moins que les instituteurs (y compris les maîtres chargés des cours d'adultes) pouvaient en avoir eu connaissance.

« Le résultat de mon enquête fut particulièrement satisfaisant. Je n'eus pas à enregistrer de réponses à côté. Partout j'ai senti l'amour du métier, l'intelligence de la tâche nouvelle, le désir d'aplanir même de loin les voies devant le disciple d'antan.

» Et le profit n'en a pas été mince. Car les réponses ont singulièrement facilité la formation des jeunes soldats si nombreux, si divers de caractère, et surtout leur répartition entre les sous-

officiers qui ont eu à les dresser et qui, eux aussi, présentent des différences considérables.... Il convient d'en tenir compte. »

Malheureusement, le capitaine Meyer n'a eu que trop tard l'idée de procéder ainsi. Il ne put prolonger suffisamment l'expérience, d'autant moins qu'il ne tarda pas à être déplacé. Du reste, dans l'exécution du programme qu'il s'était tracé, il rencontra bien des obstacles. L'entreprise absorbait trop de temps et aussi trop d'argent (frais d'impression, affranchissement d'une volumineuse correspondance, étant donné que la plupart des recrues avaient passé par plusieurs écoles, avaient habité plusieurs villes. A ce propos, il est intéressant de constater qu'il y avait concordance, en général, entre les avis donnés par les maîtres successifs d'un même élève).

Aussi émet-il le vœu qu'on généralise et qu'on réglemente les mesures qu'il a prises. Il voudrait que l'autorité militaire s'entendît avec l'université, que les investigations fussent obligatoirement effectuées, soit lors de la levée du contingent, soit à l'occasion des opérations des conseils de revision. Les résultats devraient parvenir aux commandants de compagnie avant l'incorporation de la classe, afin de permettre la préparation d'une judicieuse distribution des recrues entre leurs instructeurs.

Mais n'y a-t-il pas à craindre que, en cas de renseignements défavorables, les sous-officiers conçoivent sur certains de leurs hommes des opinions désavantageuses, dont il sera difficile de les faire démordre ?

« C'est là une éventualité qui doit être envisagée et en vue de laquelle j'engage les commandants de compagnie à ne pas communiquer tout de suite à ces gradés, peut-être même à ne pas leur communiquer du tout les notes en question. Ainsi ai-je fait, en ce qui me concerne. Je m'empresse d'ajouter que, chez beaucoup de jeunes gradés, j'ai reconnu un sens pédagogique très sûr. »

Dans les expériences que j'ai instituées de mon côté, et que je n'ai pas pu, moi non plus, pousser aussi loin et prolonger autant que je l'aurais désiré, j'ai constaté la même aptitude de la part des subalternes à collaborer intelligemment, utilement, avec le capitaine. Si l'expérience leur fait un peu défaut, leur bonne volonté est extrême. La satisfaction d'obtenir des résultats contribue à l'entretenir, et aussi cette amitié qui, malgré la différence des grades, existe à un haut degré, en France, entre de jeunes hommes réunis pour accomplir en commun le plus haut devoir patriotique. Ils sont particulièrement enclins à pratiquer ce que Dragomiroff a appelé la camaraderie de combat.

A ce point de vue, donc, la tâche serait facile, si on voulait chercher à introduire dans l'armée les règles de la pédagogie. Mais, pour bien des raisons, on ne s'en inquiète guère, et il y a peu d'officiers capables d'écrire sur la question un gros livre comme *L'éducation guerrière*, que vient de publier (à la librairie Paul Dupont, Paris) le commandant V. Demars, chef d'escadron d'artillerie breveté d'état-major.

I

Ce livre même témoigne bien haut de l'ignorance dans laquelle l'armée vit des conquêtes faites en matière d'enseignement. Car l'auteur est, à proprement parler, un autodidacte à cet égard. Elève de l'Ecole polytechnique, puis de l'Ecole d'application de Fontainebleau, le lieutenant Demars fut versé dans une batterie sans se douter des devoirs qu'il avait à remplir comme instructeur et surtout comme éducateur. Dans son régime, personne ne lui en parla ; il ne vit que des capitaines dont « la plupart considéraient leur rôle comme

terminé quand ils avaient réglé les questions de nourriture et d'habillement : c'étaient surtout des administrateurs. » Quant aux lieutenants, ils « se considéraient comme des sortes de professeurs chargés d'enseigner aux troupiers, l'un l'artillerie, l'autre l'équitation, un troisième l'emploi du sabre ou du mousqueton. » Pour ce professorat, d'ailleurs, aucune orientation ne leur était donnée. Ils avaient suivi des cours dans les lycées, dans les écoles d'où ils venaient de sortir. Ils n'avaient qu'à s'en inspirer plus ou moins judicieusement.

Cette situation, je l'ai plusieurs fois exposée ici même ; par exemple dans mes articles de mai et juin 1901 sur l'instruction militaire. Car, déjà à cette époque, j'essayais de mettre en pratique des principes nouveaux, en réaction contre les errements en cours. Efforts bien vains, puisque le lieutenant Demars, quoiqu'il fit ses premières armes dans le régiment où j'étais capitaine, n'a pas eu connaissance de mes tentatives ou n'y a pas attaché d'importance. C'est, en effet, à un ouvrage étranger qu'il dut d'être éclairé.

« Vers 1893, dit-il, éclata chez nous, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, un livre édité en Allemagne, sous l'influence de Dragomiroff, le grand éducateur russe, livre intitulé : *Drill oder Erziehung* (Dressage ou éducation). Le fond de la thèse de Dragomiroff pouvait se résumer ainsi : « Est-ce par la manœuvre à pied, par la manœuvre à rangs serrés, par les exercices automatiques, — le *drill*, en un mot, — qu'on doit préparer l'âme du soldat à la guerre ? Ou est-ce par l'éducation, c'est-à-dire par l'action répétée de la parole de l'officier, et de certains exercices de courage, exécutés dès le temps de paix ? »

» Ce livre, *Drill oder Erziehung*, dès 1893, souleva les controverses les plus vives dans les cercles d'officiers. Comme il arrive souvent en matière militaire, les jeunes prirent ardemment parti pour la doctrine nouvelle, et les anciens se raccro-

chèrent désespérément aux procédés d'autrefois, dont ils avaient l'habitude. Nous sommes en 1913, et la controverse dure encore. »

Donc, « les jeunes prirent ardemment parti pour la doctrine nouvelle. » Ils sentirent qu'il y avait quelque chose à tenter. Et ils tentèrent. Mais il leur manquait d'être guidés, d'abord, et ensuite de disposer de moyens d'action. Ils n'avaient sous la main qu'une ressource : la parole. Ils en usèrent. Deux écoles se formèrent au sujet de cette utilisation du... bavardage. L'une entreprit d'élever chez le soldat toutes les facultés de l'âme humaine, en profitant des divers incidents de la vie journalière à la caserne pour tirer, dans une sorte de petit sermon, les enseignements que comportaient ces incidents, en exaltant les vertus ou en flétrissant les vices qu'ils mettaient en relief. L'autre école voulut se borner à développer les facultés guerrières par des lectures appropriées, par des conférences patriotiques, par des récits d'histoire militaire.

« N'ayant point de parti pris, j'essayai les deux méthodes, la méthode des petits sermons, et la méthode des lectures militaires, l'une après l'autre, sur deux classes différentes. Les deux ans terminés, j'ouvris les yeux bien grands, et regardai avec soin les résultats obtenus. Je constatai que les deux méthodes étaient absolument équivalentes. Elles avaient donné, toutes les deux, des résultats identiquement nuls. Les hommes formés de cette manière ne valaient pas, comme combattants, un liard de plus que ne valaient les classes antérieures formées par le vieux *drill*.

» C'était la faillite de la parole comme moyen d'éducation. »

Voici donc le jeune camarade fort embarrassé. Il sentait la nécessité de faire quelque chose. Il ne savait pas.

quoi. Ses premiers tâtonnements avaient abouti à un échec, sur lequel il était décidé à ne pas rester.

Se trouvant dans cet état d'esprit, en 1896, il fut envoyé à l'Ecole d'application de cavalerie, pour compléter son éducation équestre.

Les exercices auxquels on est soumis à Saumur ne laissent pas d'être dangereux. Chaque année, on enregistre des morts ou des accidents graves, résultant de la pratique qu'on y fait de l'équitation soit avec des chevaux difficiles soit dans des circonstances périlleuses. Pour affronter les obstacles très gros, très impressionnants (et, par surcroît, inconnus, inattendus), qu'il s'agit de franchir dans les *cross-country*, la volonté est mise à de rudes épreuves. Devant des barrières fixes mesurant 1 mètre 30 de hauteur, devant de larges cours d'eau, auxquels on arrive inopinément, si la monture hésite, tente de se dérober, se défend, il faut entrer en lutte avec elle : nouvelle épreuve pour la volonté déjà chancelante du cavalier. Il n'est pas rare que la moitié du peloton, voire le tiers seulement, rentre à l'école derrière l'écuyer instructeur, tous les autres ayant été « semés » au cours de la randonnée, et leurs chevaux ayant profité de cette chute pour s'échapper.

« Réfléchissez à l'éducation morale que pouvait donner un tel travail aux officiers. Vous verrez qu'il contient tous les éléments moraux importants que nécessitera la conduite au feu :

- » 1^o Dompter sa propre peur ;
- » 2^o Dompter la peur d'autrui (autrui, ici, c'était le cheval) ;
- » 3^o Faire surgir de son cœur, au milieu du danger, une volonté suffisante pour aller de l'avant, et entraîner avec soi la volonté défaillante d'autrui. »

Voici l'illumination qui se fait dans l'esprit de notre homme. Ce que la parole n'a pu réaliser, il le demandera

à l'action. Aussi, une fois rentré au régiment, soumettra-t-il sa batterie au régime qui, à Saumur, lui a fait acquérir le mépris du danger. Donnant l'exemple (il a vu le prestige qu'acquerrait son écuyer dans les steeples en prenant la tête de la reprise et en montant, sans étriers, le cheval le plus mauvais, celui dont personne ne voulait), il exécutera devant ses hommes et il fera exécuter par eux des « exercices de courage. » S'il en démolit quelques-uns, tant pis ! On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, n'est-ce pas ?

Le programme était simple à concevoir. Hélas ! l'exécution fut malaisée.

D'abord, il fallut obtenir l'autorisation du capitaine, lequel, responsable de la santé de ses hommes, ne tenait pas à ce qu'il y eût « de la casse. » Et il ne tenait surtout pas à ce qu'il y en eût à ses propres dépens. L'idée de cavalcader sans étriers en tête de sa batterie ne lui souriait pas. Il se voyait faisant « panache » au haut d'une haie ou tombant dans la rivière.

Comment le prestige de son grade et la dignité de ses cheveux gris eussent-ils résisté à ce désarçonnement ?

Le lieutenant Demars ne fut pas plus heureux auprès de ses camarades qu'auprès de son commandant de batterie :

« La plupart des vieux lieutenants (31 à 35 ans) objectèrent que ni eux ni leurs chevaux n'avaient l'endurance, ni l'instruction d'obstacles suffisants, pour payer d'exemple honorablement dans de tels exercices. Je ripostai par le *fabricando fit faber*. Ils ajoutèrent que la fatigue physique était trop forte pour leur âge ; que, dans la période d'acclimatement, ils échoueraient, tomberaient, ou « flancheraient », un jour ou l'autre, devant quelque gros obstacle ; et qu'un tel événement les déconsidérerait, bien inutilement, devant leurs hommes. Ils s'épou-

vantaient, d'autre part, à l'idée des accidents possibles que pouvait entraîner une telle méthode : accidents d'hommes, accidents de chevaux. Colère du colonel, plaintes des parents aux députés, interpellations à la Chambre : histoires ! Ils s'émurent, d'autre part, à l'idée des « refus d'obéissance » qu'une telle méthode pouvait provoquer chez les « fortes têtes », qui n'en voudraient point comprendre les motifs élevés : histoires ! Bref, ils virent tant de raisons, et de si fortes, pour ne rien faire, que je n'arrivai point à les convaincre. »

Les sous-officiers opposèrent une résistance tout aussi grande. L'équitation sans étriers leur semblait un excellent moyen d'enseignement pour les « bleus. » Mais ils n'admirent pas sans mécontentement qu'on la leur imposât. Ils virent dans l'ordre donné un abus de pouvoir et une brimade pure.

Chez les jeunes canonniers, notre novateur ne rencontra que peu d'enthousiasme. Sans doute, il y en eut qui manifestèrent quelque joie de « tâter du danger », d'essayer leur courage, de réaliser quelque « performance », d'amasser des souvenirs de hardiesse qui peut-être les auraient dispensés d'être braves par la suite, et qui leur auraient servi dans les discours de leurs vieux jours : « J'étais là ; telle chose m'avint. » On aime plus se vanter des exploits accomplis que de les renouveler.

Il faut croire que, malgré le médiocre empressement de ses chefs, de ses camarades, de ses subordonnés, le lieutenant Demars réussit pourtant à exécuter quelques promenades à travers champs. Car il raconte qu'il dut parlementer (et même financer) pour faire passer sa troupe dans des terrains privés. Certain jour, un paysan, dont cette troupe n'avait pourtant pas traversé le champ, vint réclamer une indemnité sous prétexte que la galopade des chevaux dans une propriété voisine avait mis

sa vache en gaité, et que la traite du soir s'était trouvée diminuée à la suite de la randonnée qu'elle s'était sottement mise à faire dans son affolement !

On voit que la mise en pratique de ses idées se heurtait à une foule de difficultés presque insurmontables. Eût-il réussi d'ailleurs à aplanir celles-ci, que le problème n'eût été qu'à demi résolu. Car, dans l'artillerie, à côté des canonniers conducteurs qui apprennent à monter à cheval, il y a les canonniers servants qui n'apprennent pas l'équitation. Ils voyagent soit à pied, soit portés par les voitures (pièces et caissons) des batteries. Au surplus, l'artillerie n'est qu'une faible fraction de l'armée. Les fantassins n'ont pas besoin de moins de courage que leurs camarades des armes spéciales.

Comment leur en donner ?

La gymnastique acrobatique pouvait y contribuer. Mais ce moyen est aujourd'hui en discrédit ; on en pros crit l'usage. Les appareils (barres fixes, trapèzes, etc.) ont disparu de nos casernes. La culture physique, à la suédoise, ne comporte plus de danger. Or, le danger est la raison d'être d'une méthode basée sur ce postulat que nous avons besoin d'hommes braves plus encore que d'hommes vigoureux.

De là l'inefficacité, au point de vue spécial de la formation du courage, du *cross-country*, c'est-à-dire de la course à pied, au pas gymnastique, sur des parcours plus ou moins difficiles. Cet exercice, mené progressivement sur une ou deux lieues, surtout si on le transforme en *rallye-papier* avec fausses pistes, amuse extrêmement ceux qui y prennent part : il est excellent pour les muscles et la respiration ; malheureusement il ne fournit aucun élément sérieux d'éducation de la volonté devant le danger.

« Un beau jour, un camarade m'invita à prendre part, par distraction sportive, à une partie de *football-rugby*. C'étaient les débuts de ce sport en France, vers 1899. On sait en quoi consiste le rugby. Deux groupes de quinze hommes, commandés chacun par un capitaine, luttent pour la possession d'un ballon ovale. Il s'agit, pour chaque parti, de porter le ballon dans les « buts » de l'adversaire. Pour arriver à ce résultat, chaque parti dispose de trois moyens principaux : les coups de pied, qui font gagner du terrain au ballon ; la vitesse, qui permet de porter le ballon, à la course, dans les buts de l'adversaire ; la violence, qui, sous la forme du *plaquer*, permet à chaque joueur de jeter par terre le joueur du parti adverse lorsqu'il devient dangereux pour son propre camp.

» Je constatai d'abord, en jouant moi-même, que ce sport du football-rugby, si difficile quand on veut y devenir très habile, a, au contraire, le mérite de pouvoir être enseigné en quelques leçons aux débutants, et qu'il peut être appris très rapidement d'une façon rudimentaire, suffisante toutefois pour entamer les parties de jeu.

» Or, la rapidité d'apprentissage est une condition essentielle pour tout sport destiné à être enseigné dans l'armée.

» Je constatai ensuite — chose beaucoup plus intéressante — que l'idée maîtresse du rugby est la lutte, la lutte d'une volonté collective contre une autre volonté collective. Le rugby est donc, dans son essence même, une école de la volonté. Je faisais là, pour ma méthode, une découverte d'une importance capitale. Je constatai aussi, par ma propre expérience, que l'école de la volonté au rugby se fait réellement au milieu de la peur et du danger. Quiconque n'a pas joué au rugby ne se fait pas une idée exacte des émotions violentes que traverse un joueur, écroulé au milieu d'une mêlée où on talonne ferme, et ne se fait pas non plus une notion approchée du courage nécessaire pour porter le ballon, malgré les dangers très réels du *plaquer*, au milieu des buts de l'adversaire. Le rugby contient, à haute dose, tous les éléments nécessaires à l'éducation du combattant : la lutte, la volonté, la peur, le courage, le danger.

» Ainsi le rugby s'affirmait à mes yeux, pour l'homme à pied, comme une école morale aussi efficace que peut l'être l'équitation d'obstacles pour l'homme à cheval.

» Le rugby contenait mieux encore : il s'affirmait comme une bonne école d'effort collectif et de discipline. L'autorité du « capitaine » sur son « quinze » est absolue, et religieusement respectée : à jouer ce jeu, les hommes perdent peu à peu la rage de l'individualisme, qui est la plaie du tempérament français, et apprennent à combattre énergiquement et modestement, non pour leur gloire personnelle, mais pour le succès de leur camp. »

Conclusion : il faut allier à l'apprentissage du métier des armes, c'est-à-dire au maniement du fusil, à la manœuvre du canon, à l'escrime du sabre ou de la lance, des exercices sportifs, équitation ou lutte, qui soient capables de rendre l'âme maîtresse du corps qu'elle anime, ce qui n'est possible que si leur pratique comporte du danger.

II

Or, notre apprenti pédagogue dut constater que la réalisation de l'éducation dans le danger suppose et exige la collaboration — la complicité, en quelque sorte — de ceux qui doivent la recevoir. Elle est impossible si le personnel à instruire n'est pas animé par un enthousiasme militaire vibrant, par une foi patriotique intense, par une confiance ardente dans la méthode. Bref, il fallait la mettre préalablement dans une atmosphère morale favorable. Et cette ambiance n'existait pas. Il était donc indispensable de la créer tout d'abord. Et comment la créer ? En revenant à la parole, à cette parole que « dans ma superbe, récemment acquise, d'homme d'action, j'avais si mal à propos dédaignée », dit avec sa belle franchise le commandant Demars, dont le livre plaît par sa sincérité autant que par sa belle ordonnance

et l'originalité de ses aperçus. On y voit se mélanger les considérations philosophiques ou psychologiques et les faits d'expérience. La méthode s'élabore peu à peu sous l'action combinée de la méditation et des circonstances. Le hasard s'en mêle, comme il s'est mêlé de mettre Newton sur la piste des lois de la gravitation. Que de pommes on a vues tomber sans songer à en extraire le secret de l'attraction terrestre !

Donc, un événement fortuit devait fournir l'idée du moyen convenable pour rendre efficaces des discours qui, sous la forme de sermons, de morale pratique, pas plus que sous la forme de conférences d'histoire militaire, n'avaient donné de résultats appréciables.

Un jour que la batterie du lieutenant Demars passait à Châteaudun, il réunit ses hommes à l'heure de la soupe, et il proposa, à ceux qui le désireraient, de leur raconter comment la ville s'était défendue en 1870. Il ne força personne à assister à cet entretien. Mais personne n'y manqua, encore que tout le monde fût fatigué des durs travaux de la journée : pansage, astiquage, corvées diverses, nettoyage du harnachement, entretien des voitures et des canons. « Tous les canonniers restèrent, même les conducteurs illettrés, même les Parisiens sceptiques. Les histoires de batailles allèchent toujours nos soldats. » Et pendant deux heures que dura la promenade dans la glorieuse cité, aucun des auditeurs ne lâcha l'ardent cicerone. On oublia que la soupe refroidissait dans les gamelles. « Mes hommes me suivaient dans cette causerie, violemment émus, les yeux rivés sur moi. »

« L'âme de la patrie vibrait puissamment en nous, à ce contact étroit avec le sang des héros morts en ces lieux pour elle.

» Je fus moi-même stupéfait de l'impression morale inespérée

faite sur les hommes par notre visite au champ de bataille de Châteaudun. C'était une véritable révélation. Parisiens sceptiques, conducteurs illettrés, servants sagement ménagers d'eux-mêmes, tous vibraient à l'unisson, tous étaient emballés. Je sentais que, au sortir de ce bain d'héroïsme, j'aurais pu exiger de ma troupe un effort fantastique, et qu'elle l'aurait généreusement donné.

» Ainsi la visite de champs de bataille constitue la baguette magique avec laquelle l'officier peut, du cœur du soldat le plus fermé, le plus sec, faire jaillir, comme Moïse du rocher, une source abondante et généreuse de dévouement à la patrie. »

Hélas ! cette baguette magique, bien rares sont les occasions qu'on peut avoir d'en mettre à l'épreuve la vertu : il n'y a guère de garnisons, en effet, qui soient à proximité de champs de bataille d'où on puisse tirer des enseignements utiles. Car ni le combat de Mons-en-Puelle, ni le siège de La Rochelle ne peuvent donner matière à des développements oratoires du genre de ceux que la défense de Châteaudun a pu inspirer au lieutenant Demars.

Un nouveau « hasard », un de ces hasards qui n'arrivent qu'à ceux qui y aident et qui en sont dignes, devait lui suggérer une nouvelle idée pour l'utilisation de sa « baguette magique. » Curieux de visiter les théâtres d'opération de l'année terrible, il avait choisi les dates anniversaires des 14, 16 et 18 août pour accomplir un pieux pèlerinage à Borny, Rezonville, Mars-la-Tour, Gravelotte, Saint-Privat. Il y était poussé par le désir d'étudier le terrain et de suivre sur place les opérations tactiques. Il y était poussé aussi par un sentiment de vénération pour les soldats tombés en défendant le sol de la patrie. Sa bonne étoile voulut qu'il s'y rencontrât avec plusieurs sociétés de vétérans allemands qui exécutaient, comme

lui, un voyage de souvenirs. Cette promenade, faite sous la conduite d'un capitaine de l'état-major de la place de Metz, était un acte public, sans caractère officiel. Il put donc se joindre à la caravane, sans commettre d'indiscrétion, et il l'accompagna dans son excursion patriotique.

On commença par se réunir, le 14 août, autour du monument commémoratif élevé à Borny, près de la brasserie de l'*Amitié*. L'assistance entonna la *Wacht am Rhein*, puis le *Heil dir im Siegerkranz*. Après quoi, trois *Hoch !* furent poussés en l'honneur de l'empereur.

« Au contact de ces chants guerriers, une émotion profonde montait progressivement du cœur au cerveau de tous ces vieux soldats. Quand ils eurent fini de chanter, leurs visages étaient transfigurés ; leurs yeux déjà surexcités lançaient des éclairs : le démon de la guerre avait repris possession de l'âme de tous ces vétérans qui, quelques instants auparavant, sous leurs effets civils et avec leur air bonasse, m'avaient fait l'effet de paisibles bourgeois endimanchés. Les chants guerriers avaient fouetté leurs cœurs et remué le sang dans leurs veines. L'officier pouvait parler : la fibre guerrière était en émoi, et prête à vibrer sous les coups de sa parole.

» L'officier d'état-major allemand, un grand bel homme, d'une tenue superbe, se dressant sur ses étriers, commença. Il expliqua sommairement le paysage ; montra les villages importants : Aubigny, Colombey, Borny, Noisseville ; définît en quelques mots la situation tactique du 14 août, les emplacements initiaux du 1^{er} corps allemand et de l'armée française ; et raconta la bataille à coups d'anecdotes héroïques, toutes véridiques, hélas ! et toutes à la gloire des braves soldats du 1^{er} corps allemand.

» Comme, sous la pluie de printemps, la sève généreuse monte à gros bouillons et fait pousser à vue d'œil les bourgeons

et les beaux fruits sur des arbres puissants, ainsi, sous la parole de cet officier, parole tombant du haut de son grand cheval de bataille, je voyais les cœurs de ces vétérans se gonfler d'orgueil national et de folie héroïque, à en éclater. Quand l'officier cessa de parler, ils étaient suspendus à ses lèvres ; leurs cœurs battaient violemment à l'unisson du sien. Il n'eut qu'un mot à dire, et tous ces hommes, instantanément transformés en soldats disciplinés, comme aux beaux jours de leurs vingt ans, rompirent par quatre, en très bon ordre, entonnant d'eux-mêmes un chant guerrier de marche, pas redoublé des plus alertes, intitulé *Germania*. C'est ainsi qu'on se rendit d'un champ de bataille à un autre.

» Je les suivis, stupéfait : je n'avais pas perdu ma journée. Ainsi ce peuple, que nous croyions enfoncé dans les méthodes rigides du *drill* en matière d'éducation militaire, pratique couramment, officiellement, des procédés d'éducation morale raffinés, profondément raisonnés, à une dose de perfection qu'on ignorait chez nous ! »

Plus encore. Une fois ces cérémonies terminées, quelques-uns des assistants se rendirent chez un libraire de Metz où ils achetèrent une sorte de tableau panoramique des environs de la ville, grande toile d'environ 1^m50 de long sur 1 mètre de haut, formant une perspective en couleur des terrains sur lesquels on s'était battu.

— Pourquoi vous encombrer d'un pareil souvenir ? demanda à un de ces vétérans le lieutenant Demars qui les avait suivis.

On lui répondit que tous les membres des sociétés de vétérans n'avaient pu s'offrir le luxe coûteux du voyage de Metz, pour entendre la voix de la patrie allemande parlant par la bouche du capitaine d'état-major ; mais que, ayant bien écouté la leçon qu'il avait faite sur le terrain, l'ayant bien comprise, ayant l'habitude, en qua-

lité d'anciens sous-officiers, de faire de l'instruction, on emportait ces vues perspectives pour expliquer aussi bien que possible, aux camarades restés au village, les localités qu'on avait parcourues et les événements qui s'y étaient déroulés, afin de reprendre, dans ce cadre favorable, l'évocation que l'orateur officiel avait faite sur le terrain, l'évocation des gloires allemandes.

Donc on peut avoir chez soi un portrait des champs de bataille. A la caserne, dans les chambrées, on peut montrer sur la toile comment et où des actes de guerre ont été accomplis. Cette représentation des lieux (à défaut de celle des événements, qu'on a cherché plus tard à reproduire grâce au cinématographe, dans des scènes malheureusement truquées et artificielles), cette image coloriée illustre le récit et lui donne de la vie.

Notre lieutenant fit ainsi des conférences historiques. Il en fit aussi de géographiques, au cours desquelles il montra la France en rivalité avec d'autres pays, cherchant à se créer un empire colonial, gênée dans ses entreprises par la concurrence d'autres nations, ayant besoin de s'allier à certaines puissances pour être en état de soutenir la lutte. Et, ainsi, il comprit de quelle utilité peut être la parole, dont il avait été tenté de dédaigner le secours après quelques essais infructueux.

Mais la voix peut servir aussi à chanter, et l'exemple de Borny lui avait montré quelle puissance d'excitation martiale il y a dans certains hymnes.

Il fit donc apprendre à sa batterie la *Marseillaise*, le *Chant du départ*, la *Marche lorraine*, la marche de *Sidi-Brahim* et celle de *Sambre-et-Meuse*, qui sont d'un rythme accusé et joyeux, dont les paroles sont convenables, et qui évoquent des sentiments patriotiques d'ordre élevé.

« A la première marche que nous eûmes à faire, à pied, je mis en tête mes quatre meilleurs chanteurs, chargés de donner le couplet, le gros de la troupe devant, comme le chœur antique, se contenter de reprendre le refrain. Et, au garde-à-vous, l'arme sur l'épaule droite, la batterie s'ébranla ainsi en chantant. L'effet produit fut saisissant d'allure, de gravité, j'allais dire de majesté. J'en étais moi-même surpris ; mes camarades n'en revenaient pas.

» Quelques jours plus tard, toute ma batterie fut mise à pied, conducteurs et servants : ses chevaux devaient servir momentanément à renforcer les chevaux d'une autre batterie. Et nous dûmes nous mettre en route dans cet équipage, sans entraînement, pour le camp de Mailly. Mes hommes, dont j'avais, par toute cette éducation, surexcité le moral, marchaient comme des enragés, sans laisser un trainard en arrière. Notre dernière étape fut de 42 kilomètres, ce qui est un record pour une batterie montée voyageant à pied. Au 42^e kilomètre, nous fîmes notre entrée dans le camp de Mailly, l'arme sur l'épaule droite, tout l'effectif dans le rang, toute la batterie au garde-à-vous, et chantant la *Sidi-Brabim*. Les troupes présentes au camp se précipitèrent des deux côtés de la route, pour voir arriver mes canonniers chantants, et les applaudir. Notre entrée avait vraiment fière allure.

» Après cette expérience, ma conviction était faite. Je constatais que l'effet d'excitation qui m'avait si fortement frappé à Metz chez les vétérans allemands se produisait exactement de la même manière chez nos soldats que chez les Germains, sous l'influence des chants patriotiques. La seule différence qu'on puisse noter est que l'effet produit par le chant est plus considérable chez le soldat français que chez le soldat allemand, parce que nous sommes un peuple plus nerveux, et que notre sensibilité est plus vive. »

III

Nous voici donc en possession d'un processus pédagogique bien déterminé. Par des moyens artificiels — dis-

cours en face de tableaux ou devant la mappemonde, et... en avant la musique ! — nous mettrons les âmes en état de réceptivité. Grâce à quoi nous obtiendrons facilement que nos conscrits se prêtent aux épreuves que nous voulons leur imposer pour les aguerrir, épreuves dures et périlleuses, d'où leurs caractères sortiront trempés. Moins d'exercices militaires et beaucoup de conférences, de séances de foot-ball ou d'équitation en casse-cou : voilà le programme qu'on nous propose.

Il est très séduisant. Il l'est d'autant plus qu'on nous affirme qu'il a donné d'excellents résultats. Peut-être, cette affirmation venant de l'initiateur même de la méthode, sommes-nous en droit d'en douter. Elle est frappée de suspicion légitime. Je la crois pourtant. D'abord, parce que le commandant Demars est sincère, il ne s'en fait pas accroire, et il ne cherche pas à nous tromper. Loin de s'attribuer le beau rôle et de mettre ses qualités en valeur, — son courage, en particulier, — il n'hésite pas à exagérer la terreur que lui inspirent les « sauteurs » et les coursiers plus ou moins « charognards » de Saumur. On peut donc admettre que, sévère pour lui-même, et résolument sincère, il ne se donne pas pour plus perspicace qu'il n'a été.

D'ailleurs, quand un homme intelligent, laborieux, instruit, ayant du cœur et décidé à réussir, entreprend une tâche d'éducation, il serait surprenant qu'il ne la menât pas à bien. Le commandant Demars est un convaincu. Preuve en soit la détermination qu'il prit de s'exposer aux dangers et aux fatigues d'une expédition au cœur de l'Afrique. Il y fut conduit précisément par son apostolat même. A force de travailler à élever le niveau moral de son personnel, il sentit peu à peu grandir en soi le respect de sa profession. Il en arriva à « se

monter la tête », comme on dit, et, un beau jour, il se trouva tout confus d'enseigner le patriotisme et l'esprit de sacrifice en chambre, c'est-à-dire sans avoir versé, pour son compte, la moindre goutte de son sang pour la patrie, sans même en avoir cherché l'occasion. Cette idée ne tarda pas à l'obséder ; il lui sembla qu'il ne pourrait se prendre réellement au sérieux, dans son rôle d'éducateur militaire, que lorsqu'il aurait fait campagne. Il sollicita donc, et obtint, de faire partie de la mission Gendron chargée d'une reconnaissance au Congo.

Ce voyage lui causa de rudes souffrances. Il lui apporta aussi de précieux enseignements. La partie de son gros volume où il raconte certains épisodes fort empoignants et les observations qu'il recueillit est d'un captivant intérêt, en même temps que d'un beau souffle. On sent chez cet officier une foi profonde : il est dévoré d'ardeur, et sa conscience jalouse, inquiète, le pousse à chercher jour après jour de nouveaux progrès. Comment cette persistante aspiration vers la perfection n'eût-elle pas touché ceux qui en étaient les témoins... et l'objet ? Sa sollicitude ne pouvait les laisser indifférents. Son zèle, son application à son devoir, ses prouesses, les récits et peut-être les légendes qui devaient circuler sur son compte : c'étaient là autant de causes de son prestige, de l'influence qu'il exerçait sur ses canonniers, des efforts qu'il obtenait d'eux. Faut-il ajouter que le Français aime, sinon à se singulariser, du moins à se distinguer ? La batterie qui défile en entonnant la *Marche lorraine*, et qu'on regarde, et qu'on écoute, et qu'on admire, se sent à dix coudées au-dessus de la batterie voisine qui marche silencieusement. La fierté spéciale qui entre dans la formation de l'esprit de corps est un stimulant énergique. D'être avec un chef qui se remue et qui

vous remue par contre-coup, c'est agréable à des jeunes gens qui ont du sang dans les veines. Il ne leur déplait même pas qu'il se produise des tâtonnements dans la voie du progrès, et qu'on fasse sur eux des expériences qui tendent à leur amélioration en tant que soldats, en tant que citoyens, en tant qu'hommes.

En faut-il davantage pour expliquer les succès obtenus par l'enseignement ou plutôt, comme je le disais, par l'apostolat de notre apprenti pédagogue? C'est à l'homme qu'ils sont redevables, sans doute, plus qu'à la méthode.

La méthode, en effet, n'est peut-être pas à l'abri de toute critique. Qu'on s'efforce de mettre sa monture dans le « mouvement en avant » et de lui donner du « perçant », avant de chercher à la dresser, c'est suivre l'ordre logique. La jument de Roland avait toutes les qualités possibles et imaginables ; malheureusement, elle ne vivait pas. Or, *primo, vivere*. Si le vent ne souffle pas, il ne sert à rien au voilier de savoir manœuvrer : il ne saurait avancer. Donc, il est naturel que l'éducateur crée de la force motrice avant de chercher à l'utiliser. L'éducateur, l'instructeur, faciliteront leur tâche en créant chez l'élève le désir d'apprendre, en faisant vibrer en lui des sentiments élevés ou délicats, ce qui lui permettra de faire appel à sa bonne volonté, à son enthousiasme, à sa finesse d'esprit. On ameublit le sol avant d'y semer. On doit pareillement travailler les âmes pour voir germer les notions professionnelles ou les connaissances techniques dont on y jette la graine. Mais, pour préparer des jeunes gens à apprendre le métier de soldat, pour les mettre en état de réceptivité, est-il nécessaire de leur parler de batailles gagnées ou perdues, d'évoquer des gloires ou des humiliations, de montrer la

situation que la France occupe sur le globe terrestre, d'énumérer les raisons qu'elle peut avoir de conserver sa place parmi les nations ? De tout cela, le jeune citoyen apporte sous les drapeaux le sentiment plus ou moins confus. Ses parents, ses maîtres, l'ambiance dans laquelle il a vécu ont dû former sa mentalité. Quelques conférences devant la carte ou devant un tableau mural ne peuvent guère changer cette mentalité, à moins que l'orateur n'exerce un grand ascendant personnel. Et, s'il l'exerce, peu importe que ses paroles portent sur tel ou tel sujet. D'ailleurs, dans un exposé technique, que comprendra un homme dépourvu de culture ? Le commandant Demars a donné d'excellents modèles de causeries à la troupe. Il a su se mettre, autant qu'il est possible, à la portée d'intelligences moyennes. Mais il serait facile de montrer que les mots dont il se sert ne peuvent avoir pour la plupart des esprits aucune signification précise. Offensive, contre-attaque, tout cela ne leur dit rien.

Les termes les plus usuels n'ont pas le sens qu'on est habitué à leur attribuer. J'en pourrais citer un exemple assez topique, ce me semble. C'est le sens que beaucoup de gens donnent à l'expression : « Faire des prisonniers. » Ayant vu des gendarmes conduire des malfaiteurs menottes aux poignets, on est porté à se figurer que, lorsqu'une troupe se rend, on ligotte les soldats captifs et on les conduit à la prévôté.

Ce détail suffit à indiquer que l'imagination du troupier fait aisément fausse route. Ce troupier n'est pas insensible à ce qu'on lui dit ; mais il ne le comprend pas plus qu'un auditeur de réunion publique ne comprend le tribun qui harangue la foule. Le brave électeur se laisse prendre à de grands mots, à certaines phrases, à certains gestes, à la véhémence du ton ou à l'énergie de

l'accent. Mais il ne se représente pas avec netteté ce qu'il y a sous l'éloquence qu'il a applaudie avec enthousiasme.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que certains chefs sachent provoquer l'entière confiance de leurs hommes et qu'ils soient capables de les mettre en état d'excitation morale, pour employer l'expression dont se sert le commandant Demars. Et, alors, ces chefs peuvent obtenir de leurs subordonnés des efforts considérables, des sacrifices, le courage d'affronter le danger.

Mais à qui fera-t-on croire que les cross-country et les parties de foot-ball puissent constituer une école de bravoure ? Ce que font les pur-sang de Saumur, les braves sous-verges des régiments en sont incapables. Ces bonnes bêtes, honnêtes et paisibles, ne risquent ni d'emballer leurs cavaliers, ni de « faire panache » en abordant les obstacles. On leur a appris à enjamber les haies ou les levées de terre, d'ailleurs, et non à sauter par-dessus, parce que, normalement employées en attelages et destinées à tirer les voitures, elles risqueraient de casser leurs traits, si on leur demandait de faire un bond.

La qualité médiocre des montures — sans parler de la crainte des « histoires », laquelle retient les chefs — empêche d'exposer les cavaliers à de gros dangers, et à des dangers répétés. Il s'ensuit, d'abord, qu'on ne met pas leur courage sérieusement à l'épreuve, et ensuite que, à moins de prêter au ridicule, on ne peut exalter très haut la fierté d'un homme qui, en définitive, a si peu risqué.

Il en est de même pour les prouesses peu reluisantes du foot-ball rugby. Notre novateur est bien obligé de

reconnaître lui-même qu'il a eu beaucoup de peine à obtenir de ses servants qu'ils déployassent beaucoup de vigueur, et qu'il en résultât des horions. Il ne signale pas de « casse. »

« Nous sommes un peuple si profondément imprégné de civilisation intellectuelle, si pénétré du « respect de la personne humaine », et, depuis tant de générations, habitué comme Panurge à craindre les coups, qu'il m'était impossible, dans les premières séances de rugby, d'obtenir de mes canonniers qu'ils s'empoignassent hardiment, à la manière anglo-saxonne, pour exécuter des *plaquer* énergiques. Loin d'avoir à redouter les excès de brutalité de la masse, je constatai qu'il était en permanence absolument nécessaire de les appuyer vigoureusement pour les faire jouer avec entrain, de manière à obtenir qu'il y eût réellement lutte, combat, plaquer, danger. La crainte des accidents, pouvant résulter de l'excès d'ardeur des hommes dans ce jeu, était donc une chimère. »

Peut-on se flatter d'enhardir des gens qu'on expose non à des périls, mais à de simples simulacres de péril ? Et n'y a-t-il pas quelque chose d'enfantin dans les épouvantails que la franc-maçonnerie met au seuil de ses loges et qui n'ont jamais fait de mal à personne ?

Au surplus, il ne faut pas oublier que le courage se spécialise, se localise. Henri IV avait peur des souris. Tel champion qui ne craint pas un coup de poing franchement donné dans un exercice sportif, tel duelliste qui ira d'un cœur calme sur le terrain se mesurer avec un adversaire connu, redoutera la balle traîtresse insidieusement lancée sur un champ de bataille par un tirailleur anonyme, qu'il ne verra pas, dont il ne saura même pas s'il est à 200 mètres de distance ou à 1000. Le courage du combattant n'est pas le courage du joueur, pas plus

d'ailleurs que la discipline du soldat n'est celle de l'équipier. L'autorité du « capitaine » sur son « quinze » ne ressemble pas à celle du caporal sur son escouade. Elle en diffère par son objet. Elle n'en diffère pas moins par ses manifestations et ses procédés.

Il y a plus. La pratique du foot ball ou des steeple peut nuire à la discipline, au lieu d'y contribuer, notamment si on veut mêler les gradés aux simples soldats. Car ceux-ci ne manquent pas de profiter de l'occasion pour assouvir quelque vengeance, et on en voit qui introduisent dans la partie des coups irréguliers pour frapper durement tel sous-officier dont ils croient avoir à se plaindre. On n'a d'autres ressources que de confier le rôle d'arbitre au capitaine, en prenant pour chefs d'équipe les lieutenants. Mais alors, d'une part, ces officiers ne donnent plus l'exemple, ils ne sont plus mis sur le pied de l'égalité avec les soldats et, d'autre part, la hiérarchie sportive ne correspondant pas obligatoirement avec la hiérarchie militaire, ils peuvent se montrer, dans ces emplois privilégiés, inférieurs à tel ou tel de leurs subordonnés.

D'ailleurs, je ne crois pas, comme mon jeune camarade Demars, à la nécessité de l'exemple. Je crois même qu'on ne saurait trop, dans l'éducation morale du soldat, lutter contre la tendance à l'égalitarisme que certains considèrent comme la plus parfaite manifestation de l'esprit démocratique.

L'armée est essentiellement aristocratique, puisque les uns commandent et que les autres obéissent. Il ne faut pas hésiter à marquer de traits exagérés et grossis les différences qui séparent la classe dirigeante de la masse subordonnée. Ce que veut l'esprit démocratique, c'est que la classe dirigeante soit digne de diriger, et que ce ne

soit pas des galons, des grades, des distinctions purement artificielles, mais la valeur intrinsèque, qui ouvre des droits au commandement. Il n'est nullement contraire aux aspirations modernes que les chefs aient des prérogatives qui correspondent à leur situation et à leurs devoirs.

Il n'y a pas de raison pour exiger d'un vieux général la résistance physique d'un troupier de vingt ans. Et ce troupier aura plus de confiance, en campagne, dans un capitaine instruit, prévoyant, réfléchi et calme, mais médiocre cavalier, que dans un casse-cou dont il aura admiré les prouesses équestres ou qu'il aura vu jouer remarquablement au foot-ball.

Napoléon disait que, depuis l'invention de la poudre, grâce à quoi un homme de cinq pieds dix pouces risque aussi bien qu'un nain d'être frappé par un projectile, les qualités intellectuelles l'emportent sur les qualités physiques. « S'il suffisait, pour être général, d'avoir de la force et de la bravoure, chaque soldat pourrait prétendre au commandement. Le chef qui fait de grandes choses est celui qui réunit les qualités civiles (coup d'œil, talent, esprit, connaissances administratives, éloquence, connaissance des hommes) : c'est parce qu'il passe pour avoir le plus de capacité que le soldat lui obéit et le respecte. Il faut l'entendre raisonner au bivouac. Il estime plus le général qui sait calculer que celui qui a le plus de bravoure. » Et ce grand psychologue ajoutait :

« Je savais bien ce que je faisais quand, général d'armée, je prenais la qualité de membre de l'Institut. J'étais sûr d'être compris même par le dernier tambour. »

Conséquent avec lui-même, il ne cherche pas habituellement à donner aux troupes le spectacle de son

intrépidité pourtant admirable ni de son anormale endurance. Mais, à Moscou, il ordonnait à son huissier Augel d'entretenir toute la nuit des bougies allumées dans sa chambre pour que ses soldats pensassent : « Voyez, l'Empereur ne dort jamais ; il travaille continuellement ¹. »

L'exemple qu'il faut donner, c'est celui de la conscience dans l'accomplissement de son devoir, c'est celui de l'aptitude à accomplir ce devoir. Mais le devoir du chef n'est pas le même que celui du soldat. D'ailleurs, le commandant Demars ne s'en rend-il pas compte en demandant que les lieutenants, au lieu de faire partie de l'équipe des « quinze », en aient le commandement ? Mais a-t-il songé que cet officier, tout en étant peut-être un très rapide coureur, ou un très vigoureux lanceur, risque de n'avoir pas les qualités directrices nécessaires dans l'emploi spécial qu'il lui réserve, à cause non de ses qualités sportives, mais de son grade dans l'armée. En le lui réservant, il l'expose à donner la preuve de son incapacité. Le camp qui aura perdu la partie par le fait de cette incapacité trouvera justement que la place occupée par le lieutenant ne correspond pas à sa valeur. Et il ne sera pas content. Et il perdra le respect de l'autorité, ou, tout au moins, il sera conduit à le perdre.

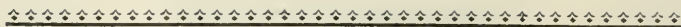
En relevant les erreurs pédagogiques que, d'après moi, le commandant Demars a commises, je ne méconnais ni ses qualités d'officier ni le mérite de son livre. Il a personnellement donné des preuves remarquables d'énergie, de volonté, de personnalité. Son *Education guerrière* contient une foule d'idées originales, profondes, intéres-

¹ *Journal du maréchal de Castellane*, cité par le commandant de Lort de Sérignan. (*Napoléon et les grands généraux de la Révolution et de l'Empire*, page 55.)

santes. Il est bien composé et écrit d'une façon attachante. Certaines parties en sont de premier ordre. On sent qu'on a affaire à un homme, à un homme qui pense et qui agit, à un homme qui est convaincu et sincère. Son œuvre est donc profondément respectable.

Si j'ai cru devoir la critiquer, c'est parce qu'elle caractérise et mesure, en quelque sorte, l'ignorance dans laquelle vit le monde militaire des questions d'éducation et d'instruction. Du moment qu'un représentant aussi qualifié de ce monde militaire, à la fois plein d'ardeur et d'intelligence et de savoir, brillant élève de l'Université d'abord, puis de nos plus grands établissements de culture scientifique et professionnelle, ayant passé par l'Ecole polytechnique, l'Ecole d'application de Fontainebleau, l'Ecole de cavalerie de Saumur, l'Ecole supérieure de guerre, du moment qu'il est arrivé au grade d'escadron sans jamais avoir appris son métier d'instructeur ou d'éducateur autrement que par routine, du moment qu'il a dû se créer une méthode en s'acharnant avec une inlassable persévérance, avec une curiosité souple et réfléchie, à la solution du problème, du moment enfin que l'ensemble des solutions auxquelles il est arrivé se montre si peu satisfaisant, on est en droit de penser que l'armée française n'est pas encore assez au courant des règles de la pédagogie et qu'elle n'a pas fait assez d'efforts suivis pour s'y mettre.

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.



PIE X

L'ÉGLISE — LE SIÈCLE

Etre Dieu sur la terre, pour deux cents millions d'êtres humains ! Etre leur conscience suprême, incarner à leurs yeux attentifs la vérité et la justice, disposer de la grâce divine, ouvrir aux âmes les portes de l'éternité bienheureuse ou les rejeter au nom même du Tout-Puissant ! Etre cette exception unique : un homme infallible ! Vivre dans le sentiment perpétuel et dans la pesante solitude de cette grandeur ; pour la soutenir, se reclure en une prison fictive d'où l'on gouverne un monde, disparaître derrière les hautes murailles du Vatican, refermer sur soi le lourd portail de bronze et d'autres portes plus massives, plus redoutables encore : toutes celles qui donnent accès à la civilisation contemporaine, à la pensée, aux aspirations, à la vie du temps présent ! Ne plus représenter que la tradition, mais la vouloir immuable et universelle, ne plus respirer que l'âme du passé, mais l'insuffler au siècle et l'y faire revivre en dépit de l'histoire, en dépit des rois, en dépit des peuples !

Quel rôle ! Comment n'en sentirions-nous pas la

beauté, si éloignés que nous soyons de la foi catholique ? Comment ne nous attacherions-nous pas avec un intérêt plus puissant et plus élevé que celui de la simple curiosité à comprendre l'inspiration et l'œuvre de ces souverains dépossédés que leur ruine a enrichis, dont le pouvoir s'est accru par la défaite, qui, dépouillés de leurs Etats, ne connaissent plus de frontières, et réduits à la domination spirituelle, la font sentir sur tous les continents ?

Pour nous, moins sans doute que pour les catholiques, mais pour nous aussi, la réunion d'un conclave est un grand événement. Nous ne saurions faire abstraction ni de l'existence ni de l'influence de ces millions d'hommes dont l'action va se régler à la voix du nouveau pontife. Le catholicisme est une chaîne qui nous entrave ou une ancre qui nous affermit, peut-être l'un et l'autre. Sommes-nous si sûrs de nous-mêmes, de notre civilisation laïque et scientifique, que nous ayons le droit d'omettre dédaigneusement ce que Taine appelait « la grande paire d'ailes ? »

Or le catholicisme a semblé, depuis une quinzaine d'années, en voie de réorganisation ; loin de se resserrer et de végéter, il est redevenu vivant et même conquérant. Deux papes bien différents ont guidé ses destinées : de 1878 à 1903, Léon XIII ; de 1903 au 20 août 1914, Pie X.

Léon XIII, un Pecci, de naissance et de goûts aristocratiques, humaniste délicat, d'une culture exquise, d'une finesse diplomatique, d'une étendue et d'une clarté d'esprit supérieures, fut surtout un politique. Sans abandonner rien des prétentions de Pie IX, il les fit valoir par de tout autres moyens. On n'entendit plus tonner la foudre. Plus de ces protestations violentes contre les libertés

modernes, contre la tolérance, contre le progrès. Le souverain pontife entreprit de séduire à la foi catholique les gouvernements et les peuples. Aux gouvernements l'Eglise se présentait comme un auxiliaire précieux. Le parti du centre se formait en Allemagne, et, après quelque temps de lutte, fortement organisé, pratiquant la maxime du *do ut des*, devenait l'allié fidèle du pouvoir, dont il obtenait concessions sur concessions. En France, la Curie donnait pour mot d'ordre aux fidèles de ne point s'inféoder aux partis monarchistes; la cause catholique, disait-on, n'est liée à aucune forme de gouvernement. Même on leur recommanda de se rallier à la république. En Amérique, des prélats comme l'évêque Ireland, comme le cardinal Gibbons, rivalisaient d'individualisme et de largeur d'esprit avec les protestants. En Angleterre, toute une partie du clergé anglican témoignait ouvertement son inclination vers le catholicisme.

Outre les gouvernements il fallait conquérir le peuple, afin de se faire écouter du gouvernement grâce à l'influence qu'on aurait sur le peuple, et d'agir sur le peuple grâce à l'appui qu'on recevrait du gouvernement. Loin de contrarier ou d'ignorer les aspirations sociales qui se faisaient jour dans les classes populaires pendant les vingt dernières années du dix-neuvième siècle, l'Eglise les encouragea et s'efforça d'en devenir l'organe. Il y eut des cercles ouvriers catholiques, des mutualités, et plus tard des syndicats catholiques, des fédérations de la jeunesse, des pèlerinages, quantité de créations, un rapprochement de l'Eglise et du peuple où il faut reconnaître à la fois une admirable expansion de charité et une très belle renaissance de l'idéalisme, mais aussi une action

concertée pour ressaisir la domination morale et l'influence politique en tous lieux.

C'est là ce qu'on a appelé l'impérialisme de Léon XIII. Il coïncidait avec le mouvement d'expansion politique et économique qui s'est fait sentir dans les grandes nations, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Autriche, en Russie, en Italie, et qui a donné lieu à tant d'entreprises coloniales. Mais il fallait aussi convaincre les intellectuels, venir à bout du positivisme et ruiner cette opinion si répandue que le divorce est définitif entre le savoir moderne et la foi catholique. Ce fut alors que Léon XIII remit en vigueur la philosophie de Thomas d'Aquin, l'une des plus souples qui existent, l'une de celles dont on peut élargir et distendre les cadres le plus aisément pour y faire entrer les données de fait recueillies par les savants.

Il sembla pendant quelque temps que cette prodigieuse entreprise réussissait, que cette reprise de l'âme et de la pensée humaine, que même cette nouvelle conquête de l'influence politique sans aucune arme matérielle allait s'accomplir. A la déférence générale des chefs d'Etats, aux cordiales sympathies populaires dont l'écho parvenait jusqu'à lui, au renouveau surprenant de la science catholique, dont il était l'inspirateur, le pape Léon XIII pouvait se croire accédé à une sorte de présidence morale du monde civilisé.

Celui que Gambetta avait nommé « l'opportuniste sacré » et qui avait su prendre toutes ses initiatives opportunément eut un dernier bonheur, qui fut de mourir à l'heure opportune. Le compromis qu'il avait tenté entre le siècle et l'Eglise et qui avait rendu à l'Eglise le sentiment de sa force, dans la confiance que le siècle

venait à elle, laissait vivre le siècle dans l'illusion que l'Eglise venait à lui. Le malentendu devait se dissiper tôt ou tard. Ni l'habileté de Léon XIII ni celle du cardinal Rampolla, son secrétaire d'Etat, n'eussent adouci l'amertume de la déception. Peut-être en eussent-ils moins souffert que Giuseppe Sarto, qui en a supporté tout le poids.

C'était un curé de campagne. Il le resta jusqu'à la fin, gardant sa bonhomie, sa douceur, sa simplicité, son langage pittoresque et son accent vénitien. Le peuple l'aimait comme un des siens qui aurait été porté au trône pontifical et qui y aurait été plus enfermé, plus prisonnier que d'autres, se sentant dépaysé et seul parmi les splendeurs solennelles du Vatican.

Giuseppe Sarto naquit en 1835, à Riese, dans le diocèse de Trévise, d'une famille du peuple que la mort du père laissa dénuée de ressources. Six filles et deux fils, c'étaient bien des bouches à nourrir ! Giuseppe avait dix-sept ans. On le reçut par faveur au séminaire de Padoue. Il suivit tous les degrés de la hiérarchie, curé, archiprêtre, chanoine, évêque, puis cardinal et patriarche de Venise.

Administrateur consciencieux, bon organisateur, ami du peuple, patriote, et, malgré la brouille du Vatican et du Quirinal, serrant la main des ministres, bénissant des drapeaux et des navires, il était plus encore, il était surtout prêtre, attaché à ses devoirs religieux. Ce trait importe à retenir. La grandeur et les misères de son pontificat viennent de là.

Les Vénitiens l'adoraient. Quand il partit pour le conclave, en 1903, une foule se pressait à la gare. Au milieu des acclamations, il leva la main et montrant son

billet de chemin de fer: « Voyez, s'écria-t-il, j'ai pris mon billet de retour! » Il ne devait pas revenir. L'élection fut longue. Aux premiers tours, les voix allaient au cardinal Rampolla, et les fidèles massés sur la place voyaient sortir de la cheminée la fumée des bulletins qu'on brûle quand la votation n'a pas de résultat. Enfin le cardinal Puzyna se leva et prononça le veto contre le cardinal Rampolla au nom de l'empereur d'Autriche-Hongrie. Il y eut de l'indignation, des protestations, mais les voix allèrent à Sarto, dont la consternation était sans bornes. Il se déclarait incapable, indigne. Ce fut en levant les bras au ciel qu'il entendit proclamer son nom et qu'il vit le dais de chacun des cardinaux s'abaisser devant le sien, pendant qu'on brûlait de l'encens. Il était devenu le successeur de saint Pierre.

Ce qui l'effrayait, c'était la grandeur de sa tâche. Après un pape politique et diplomate, on avait voulu un pape qui se vouât surtout à l'œuvre religieuse. Mais cette œuvre, il l'entrevoyait hérissée de difficultés.

Il s'y est dévoué jusqu'à son dernier souffle. A-t-il réussi? A-t-il sauvé, a-t-il refondé le catholicisme? A-t-il été après Léon XIII ce que Paul III ou Paul IV ont été après Léon X? Il n'appartient qu'à l'avenir d'apporter une réponse décisive à de si graves questions. Par cela seul qu'elles se posent, on saisit l'importance du pontificat de Pie X. Et l'on comprend aussi comment il se fait que les uns considèrent cet homme si humble, si simple, comme un régénérateur de la foi, tandis que d'autres lui imputent les malheurs de la chrétienté, la ruine matérielle de l'établissement catholique en plusieurs pays, le trouble, les dissensions, et même les progrès de l'incrédulité, ou du moins de la haine des incrédules.

L'œuvre religieuse, c'est la célébration du culte, le soin des pauvres, les missions, c'est la pratique de la piété envers Dieu et des vertus chrétiennes envers les hommes. L'Eglise catholique ne la conçoit que dans l'unité de la foi et sous l'autorité de son gouvernement. Foi et soumission sont pour elle deux termes inséparables, presque indiscernables. Pour ranimer la foi et vivifier l'Eglise, il fallait donc réorganiser le gouvernement. Pie X commença par le sommet. L'un de ses premiers actes fut de promulguer une « constitution » par laquelle il supprimait le « droit d'exclusion », ce privilège établi depuis quelques siècles, qui permettait aux gouvernements de Vienne, de Paris, de Madrid et de Lisbonne d'intervenir dans le conclave, par l'organe de l'un des cardinaux, et d'opposer leur veto à l'élection d'un candidat.

Après quoi le pape entreprit une œuvre considérable de réformes intérieures. Réformes domestiques, suppression d'emplois, réduction des traitements, simplification du cérémonial de cour, restauration des finances du saint-siège. Les encycliques, décrets, décisions de toute sorte que Pie X fit publier pendant les onze années de son pontificat forment une liste interminable. Son activité se portait sur tous les points, non par des sautes capricieuses mais avec ordre, et, selon toutes les apparences, d'après un plan systématiquement conçu et méthodiquement suivi. Ce qui lui donnait ces airs d'arbitraire, c'était la forme de son action ; aux décrets et aux encycliques, il préférait le « *motu proprio* », document moins impersonnel, où le tempérament et pour ainsi dire la physionomie de l'homme s'accuse davantage à travers le masque de la majesté pontificale. Mais on voit aisément que toute son entreprise tend à un seul but : alléger, affermir, concentrer l'organisation de l'Eglise,

en simplifier les rouages, abréger l'expédition des affaires et surtout coordonner cet immense mécanisme de façon à le rendre plus souple, docile instantanément, d'un bout à l'autre, à la moindre impulsion partie de Rome.

Il réorganise entièrement les « congrégations romaines », les dicastères de son gouvernement ; il met en œuvre la codification du droit canonique, entreprise gigantesque puisqu'elle n'est rien de moins que la revision de toutes les lois, de toutes les institutions, coutumes et traditions, de tous les droits établis, enfin de toutes les parties de ce vaste corps administratif et juridique de l'Eglise, qui s'est formé de siècle en siècle, où chaque époque a laissé quelque trace et qui forme un enchevêtrement inextricable.

En même temps qu'il cherchait à rendre visible dans les cadres de l'organisation l'harmonie de la discipline ecclésiastique, il en faisait sentir l'unité par son intervention personnelle en une multitude d'affaires petites et grandes, direction des séminaires, nomination de curés, instructions aux évêques, comme s'il voulait faire dans l'application l'épreuve expérimentale de ses lois avant de les introduire dans le dispositif du code.

Rarement l'Eglise fut guidée avec une attention plus constante et plus minutieuse, rarement elle fut prise en main avec une volonté aussi claire qu'elle ne le fut par ce brave homme si simplement pieux, d'une bonté si populaire et d'une si cordiale bonhomie. C'est précisément, peut-être, parce qu'il ne calculait pas, ne combinait guère. Il n'avait pas d'ambition, ne connaissait pas les retours personnels. Il appartenait à son œuvre bien plus que son œuvre ne lui appartenait. On a probablement exagéré l'influence de ce triumvirat qui s'était formé autour de lui et qui aurait attiré à soi tous les pouvoirs :

le cardinal Merry del Val, le cardinal Vivès y Tuto, deux éminences espagnoles, et le secrétaire de la Consistoriale, le cardinal de Lai. Il n'a pas eu à son service une intelligence de premier ordre, comme Léon XIII l'avait eue en la personne du cardinal Rampolla. Ce qu'il avait à faire, était-ce d'ailleurs affaire d'intelligence ? Au temps de ses grandes luttes, un jour qu'il recevait un pauvre curé dont il voulait faire un évêque, l'autre se prosternait à ses pieds avec larmes, le suppliant de le laisser à son obscurité et de lui épargner des honneurs accablants. Pie X le releva en lui disant : « J'ai besoin de Cyrénéens comme vous pour m'aider à porter la croix du Christ. »

Il concevait le rôle de l'Eglise dans son esprit religieux et il n'en apercevait l'aspect politique qu'à travers l'aspect religieux. Dès lors les compromis, les habiletés devenaient chose vaine. Le bon sens suffisait, — du moins il l'a cru, — avec la dignité. Et la dignité ne lui a pas manqué un seul instant ; les concessions qu'il croyait possibles, il les faisait sur l'heure et sans marchander ; celles qu'il jugeait incompatibles avec les nécessités de la foi, nulle puissance ne l'y aurait plié.

Bien des faits ne seront éclaircis que plus tard, beaucoup plus tard, s'ils le sont jamais. Pourtant on a supposé en Italie que Pie X avait renoncé, dès le début, aux espoirs et aux rêves de Léon XIII. Gouverner l'Eglise comme un corps spirituel, telle aurait été la mission qu'il se donnait ; quant à ressaisir le pouvoir temporel, rien ne donne à penser qu'il en ait formé le vœu. Aussi son attitude envers le Quirinal a-t-elle été beaucoup plus conciliante que celle de son prédécesseur. On ne saurait parler d'un rapprochement. La papauté ne peut se déjuger, se condamner elle-même. Comment un

souverain pontife abandonnerait-il les prétentions du saint-siège sur la ville éternelle ? Et comment, dès qu'il les maintient, ferait-il le moindre geste où l'on puisse voir une adhésion à la loi des garanties ? Aussi bien, il s'est trouvé qu'en fait cette situation paradoxale qui dure depuis quarante-quatre ans est la meilleure solution d'un problème insoluble. Cet emprisonnement volontaire au palais du Vatican est l'une des plus belles fictions des temps modernes et l'une des plus utiles. Car, d'une part, il n'y a pas place à Rome pour deux souverains et, d'autre part, le pape est plus indépendant, mieux protégé, depuis que le souverain c'est le roi. On rapporte que Bismarck s'écriait un jour, à l'époque du Kulturkampf : « La présence d'un seul vaisseau allemand devant Civita-Vecchia ferait disparaître toutes ces difficultés, si le pape possédait encore ses Etats ! »

Un pontife pénétré de la nécessité de rétablir la discipline et de ranimer la vie religieuse dans l'Eglise ne se sentira nullement gêné par le pouvoir civil dans l'accomplissement de cette tâche, pourvu qu'il réussisse à éviter les occasions d'accorder ou de refuser son acquiescement à l'état de fait. Je ne me rappelle qu'une circonstance dans laquelle Pie X se trouva en quelque sorte pris au dépourvu. Ce fut lors de la visite de M. Loubet au roi d'Italie. Le saint-père ne pouvait se dispenser de protester, car la France était encore officiellement catholique, unie à l'Eglise par le Concordat. Plus tard, au commencement de la guerre de Libye, un haut dignitaire ecclésiastique ayant exprimé des vœux pour le succès des armes italiennes se vit désavoué. Simple mesure de prudence. Il y a quantité de catholiques en pays musulmans. C'eût été déchaîner sur eux les vengeances du fanatisme :

que de prendre parti ostensiblement, et l'abstention de la Curie n'était point une marque d'hostilité contre l'entreprise nationale.

Il n'est peut-être pas certain que Léon XIII ait réservé toutes ses rigueurs pour l'Italie et pour la royauté italienne, ni surtout que la politique du cardinal Rampolla ait été de détacher l'Europe de l'Italie pour l'isoler, la réduire et reconstituer le pouvoir temporel. Mais c'est la politique que beaucoup d'Italiens lui ont attribuée et par laquelle ils expliquaient sa longanimité envers les nations étrangères, ses constantes bonnes grâces pour la France. Ce fut là l'une des causes du succès de l'anticléricalisme et de la franc-maçonnerie dans la péninsule pendant le pontificat de Léon XIII. Il est certain, par contre, que cette politique n'a pas été celle de Pie X. En cet ordre de choses on ne recueille que des indications ténues, tout consiste en nuances. Pie X n'a pas retiré le *non expedit* qui interdit aux fidèles de former un parti politique comme en Allemagne. Mais il ne les a pas détournés de la politique active. « Des catholiques députés, soit, disait-il, mais je ne veux pas de députés catholiques. » Des catholiques députés, il y en a, surtout depuis les dernières élections, et l'on sait que le ministère conservateur actuellement au pouvoir n'ignore ni leur force, ni leur bonne volonté.

Pourquoi ce pontificat n'a-t-il pas été un règne de paix, de sérénité et d'amour ? Pourquoi, dans une société qui prend si grand soin de séparer ce qui est de la religion de ce qui est de l'ordre civil, ce pape, qui avait décidé de se consacrer à une œuvre de reconstitution religieuse, qui, en matière de politique, voulait s'en tenir à une attitude passive, qui avait pris pour devise le mot

de saint Paul : instituer tout en Christ, *omnia instaurare in Christo*, pourquoi ce débonnaire rempli de piété saine et d'intentions droites s'est-il trouvé engagé dans des luttes acharnées, poussé à des décisions inflexibles qui rappellent la manière et la mémoire de Pie IX, et comment se fait-il qu'il ait provoqué ou n'ait pu empêcher l'une des crises les plus dangereuses que l'Eglise ait subies depuis la Révolution française ?

Ignis ardens, feu ardent, dit de lui la fameuse prophétie qui décrit la succession des papes. On assurait au début que ce serait la flamme de la charité, embrasant et purifiant l'Eglise. Quand vinrent les malheurs de son règne et qu'on le vit inébranlable, on refit les calculs, on déclara qu'il y avait eu erreur sur la prédiction de saint Malachie, qu'un pape avait été oublié et que le signe de Pie X était la *stella ecclesie popolatæ*, l'étoile annonciatrice de la dévastation de l'Eglise.

Feu régénérateur ou feu dévastateur ?

Pie X a été en lutte avec la France, avec l'Espagne, avec le Portugal ; il a failli entrer en conflit avec l'Allemagne ; il a provoqué délibérément une crise de la foi dans le monde catholique tout entier. Il a usé ses forces dans des combats sans cesse renouvelés. Je ne puis songer à les retracer en détail, ni même à les résumer sommairement. Pourtant, ils sont d'une si grande conséquence pour l'avenir du catholicisme et — à vues humaines — pour l'évolution intellectuelle, religieuse, politique même, des plus grands pays, que je ne saurais me dispenser d'en rappeler les phases principales.

Il a mené deux grandes guerres, l'une hors de l'Eglise, contre des gouvernements, l'autre au dedans, contre le « modernisme », l'une et l'autre pour assurer l'indépen-

dance de l'établissement catholique et pour en restaurer l'unité.

Rien de plus logique, de plus sincère, je ne dirai pas de plus conciliant, que son attitude à l'égard du pouvoir politique. Attendre pour atteindre, disait-il. Attendre, c'est-à-dire se confiner dans les fonctions du sacerdoce, s'abstenir de toute intrusion dans les affaires temporelles, mais revendiquer inflexiblement les libertés, les droits, les privilèges consacrés, tout ce qui est nécessaire à l'Eglise pour lui permettre d'accomplir sa mission religieuse et morale. C'est, si l'on veut, un programme de résistance passive. Mais pourquoi résister si l'on n'est point attaqué ? C'est qu'on l'était ou qu'on devait l'être. Pie X a hérité d'une situation dont il n'était pas responsable. Son attitude ayant été la même envers tous les Etats, nous pouvons négliger ses rapports avec l'Espagne et le Portugal pour nous attacher aux événements de France qui ont illustré particulièrement ses intentions et ses actes.

Moins de trois ans après son avènement au trône pontifical, le Concordat qui avait régi pendant quatre cents ans les relations du saint-siège avec la France était aboli ; la Chambre française votait la loi du 9 décembre 1905, la loi Briand, et procédait unilatéralement à la séparation des Eglises et de l'Etat. Quels étaient les motifs de cette décision ? Quelles en ont été les conséquences ?

Comme il arrive souvent, les causes prochaines de ce fait considérable sont d'importance médiocre. M. Loubet, président de la République, avait reçu en 1903 la visite des souverains italiens. Il la leur rendit à Rome en 1904. La Curie romaine fit tenir au gouvernement français une

protestation diplomatique, qu'il repoussa, mais à laquelle il n'aurait pas donné de suite si le prince Albert de Monaco n'en avait eu connaissance et ne l'avait communiquée à M. Jaurès, qui la publia dans son journal. Cette publication entraîna le rappel de l'ambassadeur de France auprès du Vatican.

Une autre affaire commençait dans le même temps, celle des évêques de Laval et de Dijon. Déjà Léon XIII avait fait écrire à Mgr Geay, évêque de Laval, pour lui conseiller de donner sa démission. Des bruits très fâcheux couraient sur le compte de ce prélat. L'évêque avait donné sa démission, puis l'avait retirée. Léon XIII avait dit à des évêques français : « Il y a à Laval un mauvais évêque. Mais qu'y puis-je ? J'ai les mains liées par le Concordat. » Or, en 1904, le saint-office réitéra l'invitation adressée quatre ans plus tôt à Mgr Geay. C'était violer le Concordat, faire acte d'autorité auprès des évêques à l'insu du gouvernement français, dont les droits étaient méconnus. Malgré la note explicite que le chargé d'affaires, M. de Courcel, transmit au cardinal Merry del Val, celui-ci enjoignit à Mgr Geay et aussi à l'évêque de Dijon, Mgr le Nordez, de se rendre à Rome pour se justifier. M. Delcassé signifia alors au saint-siège que le gouvernement rompait toutes relations avec Rome et considérait la mission du nonce apostolique à Paris comme terminée. Ce fut à l'occasion de ces incidents que la Chambre vota un ordre du jour de M. Sarrien qui invitait le gouvernement à déposer une loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat.

Il suffit de constater la disproportion de l'effet à la cause pour réduire à leur juste valeur les arguments de ceux qui blâment l'intransigeance du saint-siège. Un

peu de souplesse, disent-ils, aurait du moins retardé la crise. Ils ne voient pas qu'elle était inévitable, que d'ailleurs le pape ne pouvait désavouer ses prédécesseurs, Léon XIII et Pie IX, en gardant le silence sur la venue de M. Loubet au Quirinal. L'un et l'autre avaient déclaré que la visite d'un souverain catholique au roi d'Italie, dans la ville éternelle, était une offense au saint-siège. Dans l'affaire des évêques, il n'avait vu qu'une question religieuse ; chef suprême de l'Eglise, il prétendait mettre fin au ministère des deux prélats qui lui paraissaient indignes de leurs hautes fonctions. Mais le gouvernement de la République, de son côté, ne pouvait concéder au pape le droit de s'ingérer dans les affaires de l'Etat. Chose singulière, c'est en se confinant dans le domaine de ses devoirs religieux, ce n'est point en se mêlant de politique, que Pie X a provoqué la rupture.

C'est qu'entre la conscience scrupuleuse du souverain pontife et l'idéal politique et social de la troisième République, l'incompatibilité devenait flagrante. Depuis 1879, depuis la retraite de Mac-Mahon et l'élection de Jules Grévy à la présidence, chaque année le régime du Concordat paraissait plus faux. L'un des premiers actes de Jules Grévy avait été d'appeler au pouvoir Jules Ferry. Les élections qui avaient eu lieu après le 16 mai 1876 s'étaient faites ostensiblement contre le « gouvernement des curés. » Et le ministère se trouvait d'accord avec la Chambre et le pays pour entreprendre la laïcisation de toutes les institutions publiques.

Les fameux décrets de 1880 eurent pour conséquence l'expulsion des Jésuites, la dispersion par la force de deux cent soixante et une communautés religieuses. Toutes les congrégations non autorisées ne furent pas

supprimées. Mais on ne cessa de laïciser résolument. On visait surtout l'enseignement. Tout le monde le sait, ce fut là et c'est là encore le grand sujet de querelle. La loi sur l'obligation de l'enseignement primaire est de 1881. Aussitôt après, en 1882, Jules Ferry en fit promulguer une autre pour prescrire la neutralité de cet enseignement en matière de religion. Le clergé français engageait une lutte acharnée contre le gouvernement républicain et s'alliait avec les partis conservateurs. Vint l'affaire du boulangisme, vint ensuite l'affaire Dreyfus. Soutenu, peut-être sauvé par l'appui des partis avancés, des socialistes, le gouvernement leur devait des gages. Il serait injuste de dire que sa politique ait été antireligieuse ; mais elle fut plus qu'anticléricale, elle fut anti-ecclésiastique.

Le nouveau groupement des partis se faisait sans aucun doute d'après des oppositions d'intérêts, mais aussi d'après une opposition d'idées. A considérer les choses de ce point de vue, on peut résumer la situation en disant qu'il s'agissait de l'unité morale de la France, c'est-à-dire de l'esprit de l'enseignement, de la pression administrative, de l'action des fonctionnaires, de la direction dans laquelle on allait faire agir toutes les influences, si puissantes en France, par lesquelles les élus modèlent les électeurs et orientent l'opinion commune. Allait-on fonder l'unité morale de la nation sur la tradition religieuse avec l'appui du clergé ou sur une conception à la fois patriotique et humanitaire, purement humaine et laïque ?

On le sait de reste, les hommes d'Etat de la République avaient pris ce second parti bien avant l'avènement de Pie X. Entre leur manière de voir et la sienne,

il n'y avait pas de compromis, pas de transaction possible. Il est contraire à l'histoire, à l'ambition, à la nature de l'Eglise catholique de n'exister qu'à titre privé, sans attaches avec l'organisation de la société. Elle ne peut se désintéresser de l'enseignement. Or M. Combes avait fermé quatre mille écoles congréganistes. En 1904, il faisait voter une loi qui interdisait l'enseignement de tout ordre à toutes les congrégations, autorisées ou non.

Quand la rupture eut lieu, la guerre était déjà déclarée, la guerre se faisait. Elle ne pouvait pas ne pas se faire. Pour ferme partisan qu'on soit de la civilisation laïque, que trouvera-t-on à condamner dans l'attitude de Pie X, sinon d'avoir été catholique et pape ?

Sa résistance fut cruelle au clergé français, cruelle aux fidèles, mais très digne et très forte. On dit qu'il a incliné quelque temps à prendre son parti de la loi de séparation, loi libérale, mais que des Français, M. Emile Ollivier, M. Flourens, M. Grousseau l'en dissuadèrent. Dès lors il s'en tint à la tactique de la « résistance passive. » Ne rien accepter et laisser faire. M. Briand, l'auteur de la loi, avait prévu la formation d'associations dites cultuelles, auxquelles l'Etat aurait remis les édifices du culte et les biens de l'Eglise. Le pape interdit la constitution des cultuelles. C'était réduire les curés de campagne à la misère, ceux de la ville à la gêne, les évêques à une condition malaisée. Tout le monde obéit. Il y eut des souffrances indicibles. On vit les prêtres en quête d'occupations manuelles. A côté de leur sacerdoce, les uns se firent ouvriers agricoles, d'autres apiculteurs, fabricants de parfums, que sais-je encore. Mais on obéit presque sans exception.

Au profit de qui ? Un journaliste d'un parti réactionnaire entra un jour dans la sacristie d'une église de Paris que des laïques formés en association — malgré l'interdit — avaient reçue en garde. Il protesta auprès du curé, qui s'excusa sur la nécessité de laisser les églises ouvertes dans l'intérêt des fidèles.

— Mais c'est justement là ce qu'il ne faut pas ! s'écria-t-il. Si le gouvernement ne ferme pas les églises, le peuple ne s'apercevra pas que la religion est persécutée. Et nous serons encore battus aux prochaines élections....

Ce mot en dit long. Le pape a-t-il pratiqué, de propos délibéré, la politique du pire ? A-t-elle été la pire des politiques ? On calcule qu'il a fait perdre trois cent cinquante millions à l'Eglise de France, en menses et biens ecclésiastiques qui eussent été dévolus aux cultuelles. Mais nous avons vu le spectacle, au moins curieux, d'un gouvernement socialiste ou radical-socialiste, formé de libres penseurs, comme M. Briand, et d'athées déclarés, comme M. Viviani ou M. Clemenceau, s'ingéniant à rendre possible la célébration du culte et à faire accepter au clergé des édifices et des trésors dont il ne voulait pas ! On lui proposa la loi de 1881 sur le droit de réunion, la loi de 1901 sur le contrat d'association ; le clergé regardait vers le pape, puis secouait la tête. Circulaires, projets, lois, rien n'y faisait. On s'obstinait à lui refuser la persécution ; il s'obstinait à s'y exposer, jusqu'au moment où de guerre lasse on s'accorda tant bien que mal sur une nouvelle loi, celle de 1907, et l'on organisa des « associations paroissiales. »

Ce qui est résulté de cette lutte interminable, c'est une hostilité ardente entre le clergé et le gouvernement ;

de plus c'est la mainmise entière et, à ce qu'il semble, définitive, du pape sur le clergé. Il n'y a plus de gallicanisme ; en un sens, même, il n'y a plus d'épiscopat. Les nominations d'évêques se font à Rome sans droit de présentation reconnu ni aux fidèles, cela va sans dire, ni aux prélats, à part certaines formalités dérisoires. Les Jésuites sont exclus de la France, mais c'est l'Eglise de France tout entière qui se trouve soumise aux volontés de la curie romaine *perinde ac cadaver*. Jamais, même aux temps de Grégoire VII ou d'Innocent III, la concentration du pouvoir religieux entre les mains du souverain pontife n'a été parfaite à ce point. C'est pourquoi, s'il y a des trêves, il n'y aura pas de paix véritable. Entre l'Eglise et l'Etat, ce n'est plus d'une question de droit qu'il s'agit, c'est d'une question de force. Et c'est peut-être la force, celle que donne la centralisation complète, que Pie X a rendue à l'Eglise, en lui faisant subir l'épreuve impitoyable dont elle n'est pas encore remise.

Il la lui a fait subir tout aussi sévèrement en ce qui est de la doctrine. Pourquoi s'en indigner ? On est catholique ou on ne l'est pas. Mais on peut tâcher de comprendre ceux qui le sont. L'Eglise n'est pas une association humaine. C'est la cité de Dieu sur la terre. La doctrine est la charte de ce royaume, le signe de reconnaissance de ceux qui en font partie. Ce n'est ni une philosophie, ni une science, au sens que nous donnons à ce mot. Et c'est précisément quand ses liens avec la société politique se dénouent que l'Eglise a besoin d'une plus forte unité intellectuelle et morale.

Dans sa lutte avec le modernisme, plus encore que dans ses conflits avec divers gouvernements, Pie X a été

guidé par un sentiment profond des nécessités du temps et des conditions d'existence du catholicisme. Tout le monde ne me donnera pas raison sur ce point. M. Boutroux écrivait il y a quatre ans :

« N'y a-t-il pas, d'ailleurs, un symptôme particulièrement alarmant dans ce fait que le côté d'où sont venues à la politique pontificale les approbations les plus enthousiastes soit précisément le camp de ses pires ennemis ? Dans le monde catholique on a obéi, dans le monde anticatholique on a exulté. »

Pour ma part, je n'exulte pas, mais j'admire le courage, la foi et la bonne foi de ce souverain des âmes qui a été lui-même une âme et qui a puisé dans sa piété l'inspiration d'une conduite aussi exempte d'équivoques.

Qu'est-ce que le modernisme ? Un essai de conciliation entre l'Eglise et le siècle. Conciliation heureuse si elle pouvait aller sans sacrifices inavouables. Cela se peut-il ? Telle est la question. Pie X l'a tranchée par la négative.

Cette conciliation a deux formes, l'une dogmatique, l'autre sociologique. Ni l'une ni l'autre n'est très claire. Malgré la publication retentissante d'un « programme des modernistes », ce mouvement d'opinion a consisté en un grand nombre d'efforts individuels ou de petits groupements plutôt qu'en une entreprise commune et coordonnée.

C'est dans l'encyclique *Pascendi dominici gregis*, du 8 septembre 1907, qu'on trouvera l'exposition la plus systématique des doctrines du modernisme. Mais, précisément, l'encyclique est un arrêt de condamnation qui ne ressemble et ne prétend ressembler en rien à une discussion académique. Quels rapports établir entre

M. Fogazzaro, le romancier, l'abbé Loisy, l'exégète, don Romolo Murri, le politicien, et le père Tyrrell, et le père Schell, et tant d'autres ?

Des influences intellectuelles de deux sortes s'étaient exercées sur le clergé dans les vingt dernières années du XIX^e siècle. Elles avaient pénétré jusqu'au fond des séminaires, à plus forte raison parmi les rangs des fidèles. Les unes étaient le fait des philosophes, les autres des savants, surtout des exégètes.

Certaines interprétations de l'agnosticisme, du criticisme, du pragmatisme, semblaient propres à permettre un élargissement du dogme, un rapprochement de l'Eglise et de l'esprit moderne. Vers 1890, une jeune génération s'élevait, qui n'entendait rompre ni avec son temps, ni avec la tradition religieuse. Le dogme, disait-on, est-ce autre chose que l'expression de la piété ? Et la piété, n'est-ce pas la palpitation de l'âme, la vie même de l'esprit ? Ne convient-il pas que la formule soit calquée sur la réalité qu'elle doit traduire ? Et l'on se fondait sur des analogies tirées de la structure des théories scientifiques pour montrer que la valeur des formules est relative, qu'on peut et qu'on doit, sans rejeter les formules anciennes, chercher des expressions de la piété plus adéquates, plus larges et, au fond, plus exactes, qu'on en pourra toujours trouver de nouvelles et de meilleures. On modifiait ainsi le sens des doctrines en gardant les termes.

D'autre part, les savants catholiques ne laissaient pas de subir l'ascendant des découvertes contemporaines, notamment dans l'exégèse biblique, dans l'archéologie et même dans l'histoire de l'Eglise. Jusqu'à ces dernières années, dans les séminaires italiens, par exemple, on

n'enseignait guère le grec et pas du tout l'hébreu. Mais on échappait malaisément aux atteintes de la science protestante, dans une époque où les livres, les revues paraissent à foison, où la presse quotidienne en vient à toucher aux questions les plus absconses. Léon XIII avait nommé une commission des études bibliques pour encourager et surtout diriger les travaux des catholiques. Pie X lui-même a décidé la revision de la traduction de la Vulgate. Mais des esprits hardis devançaient les intentions du saint-siège.

En outre, et c'est la forme sociologique du modernisme, on voyait des prêtres et des laïques se jeter dans le courant de la démocratie. Cela avait commencé par « l'américanisme. » On vantait l'individualisme, la religion fondée sur des convictions personnelles, et l'égalité, et la liberté. Que nous voilà loin du Syllabus de Pie IX ! La discipline, le respect de la hiérarchie, le sentiment de l'autorité s'affaiblissaient étrangement. Qu'est-ce qui subsistait du catholicisme chez ces catholiques, à part de vagues effusions de piété dont on empruntait le meilleur exemple à l'ouvrage d'un protestant, *La vie de saint François d'Assise*, de M. Sabatier, et aux fictions d'un romancier : *Il santo*, de M. Fogazzaro ?

Le saint-père, s'étant résolu à frapper, le fit avec la même décision et de la même façon entière qu'il avait dans toute circonstance où quelque chose de grand et de sacré lui semblait en cause. Après avoir publié l'encyclique *Pascendi*, il exigea de tous les prêtres, des élèves de tous les séminaires, des prélats et des dignitaires de toute l'Eglise le fameux serment antimoderniste, que bien peu se refusèrent à prêter. Il supprima les « congrès catholiques » en Italie, prononça une condamnation sans

appel contre les associations du « Sillon » fondées en France par M. Marc Sangnier, encouragea en Allemagne les syndicats ouvriers catholiques à rester ou à devenir strictement confessionnels. Partout ou presque partout on se soumit. Le tumulte de cette prise d'armes durait encore quand les terribles événements politiques de ces derniers jours l'ont couvert d'un bruit autrement redoutable.

Ignis ardens, flamme ardente ! Était-ce Grégoire VII, était-ce Innocent III, ou n'était-ce que le petit campagnard de Riese, déconcerté par la difficulté des questions, par la complexité des affaires et qui, dans le trouble de sa grandeur, crut bien faire de n'écouter que ses impulsions de sentiment ? Il laisse l'Eglise catholique diminuée en nombre, appauvrie, et malgré tout plus forte, plus une, ambitieuse de conquêtes. Il a voulu la régénérer pour l'œuvre de l'amour et il l'a redressée et armée pour la bataille. Les puissances morales du monde sont plus opposées que jamais. Nos neveux verront d'étranges spectacles.

MAURICE MILLIoud.

LES ORIGINES DE LA GRANDE GUERRE

Il est malaisé de parler d'une guerre qui commence. Non seulement les décisions du dieu des batailles restent environnées d'un troublant mystère et tout pronostic à cet égard serait enfantin, mais la préparation diplomatique qui appartient au passé est presque aussi obscure. Plus tard, seulement, ceux qui ont joué les grands rôles et dont la bouche est aujourd'hui fermée par le secret professionnel parleront. Plus tard des documents d'archives, de ces pièces dont il est impossible de récuser la valeur, seront livrés au grand public. Mais aujourd'hui !... Les publicistes qui, au mois d'août 1870, traitaient des origines de la guerre franco-allemande, se doutaient-ils que vingt bonnes années s'écouleraient avant qu'on vît un peu clair dans la matière qu'ils prétendaient exposer ? Peut-être que non. Aujourd'hui l'expérience nous a rendus prudents.

Je fais donc toutes mes réserves, j'expose les choses, sans parti pris, telles que je les vois, telles que paraissent les avoir faites les actes des gouvernements. Quelques pièces officielles sont déjà là : notes de chancelleries, lettres de souverains ou de ministres publiées dans des livres à couverture bleue, blanche ou orange. Des hommes

d'Etat ont donné des explications devant les parlements, des attitudes ont été prises, des ultimatums échangés. Il y a des faits acquis. Mais c'est bien peu de chose en comparaison de ce qu'un avenir prochain révélera : que vaudra mon travail dans dix ans ?



Des opinions diverses courent déjà sur les origines de la guerre actuelle. Dans l'occident de l'Europe on la considère comme un acte de brutalité de la combinaison austro-allemande : l'Autriche ayant saisi une bonne occasion de faire capituler la petite Serbie qui, depuis trop d'années, s'entêtait à vivre libre, l'Allemagne s'est placée à ses côtés sans aucune préoccupation du droit ; dans la conviction orgueilleuse de sa force, elle a menacé tout venant, puis elle est entrée en guerre, résolue à jouer la partie suprême qui lui donnerait l'hégémonie européenne.

L'opinion allemande considère cette guerre comme purement défensive : c'est avec pleine justice que l'Autriche châtiât la Serbie de ses dangereuses et constantes intrigues ; il fallait les laisser en tête à tête ; la mobilisation de la Russie, qui prétendait intervenir alors que personne ne la menaçait, est un acte offensif et les autres Etats, possédés d'une jalousie ancienne à l'égard de l'empire germanique, ont saisi l'occasion de se jeter sur lui.

Faut-il exposer encore la version que donnait l'autre jour un grand journal italien habituellement bien renseigné ? D'après lui, la guerre serait l'œuvre d'un fort parti militaire austro-allemand dont le *Kronprinz* de Berlin serait l'âme ; ce parti, impuissant à la cour d'Autriche aussi longtemps que vivait l'archiduc François-Ferdinand,

aurait triomphé de la résistance affaiblie du vieil empereur sitôt que disparut son énergique conseiller. Quant à Guillaume II, violemment pris à partie par son fils, il comprit que son autorité et son prestige étaient en jeu et céda.

Il est difficile d'admettre, quel que soit le pouvoir de la presse officieuse à former une opinion, qu'une grande guerre moderne puisse n'avoir pour cause que les agissements d'un parti ou le caprice d'un souverain. Sans doute, l'intervention de la personnalité peut exercer, à un moment donné, une influence décisive ; mais elle n'agit que sur des éléments déjà préparés ; elle serait impuissante à créer de toutes pièces.

Depuis quelques années l'équilibre paraissait détruit en Europe. La Triple alliance faisait bloc ; quelles que fussent les divergences de sentiments, il subsistait de gros intérêts communs qui suffisaient à la maintenir. La Triple entente, depuis la mort du roi Edouard VII, restait incertaine : les préoccupations intérieures de chacun des Etats semblaient l'emporter sur les buts collectifs.

A plusieurs reprises s'était dessinée comme une épreuve des forces, une *Kraftprobe*. L'Allemagne avait tâté la France dans ses entreprises marocaines et chacune de ses interventions lui avait valu un avantage. L'Italie, au cours de la guerre turque, avait pu constater que, moyennant certaines limitations, sa situation privilégiée entre ses alliés et ses amis lui permettait de réaliser de grandes choses dans la Méditerranée. L'Autriche, enfin, dans les affaires balkaniques, avait régulièrement fait céder l'Europe lorsqu'elle avait proclamé sa volonté ferme et fait surgir l'Allemagne à ses côtés.

On devait avoir l'impression, dans le camp de la

Triple alliance, qu'en y mettant de la vigueur, l'autre camp céderait toujours. Avec le temps la disproportion s'accroissait. En France, la loi des trois ans, votée dans un moment d'inquiétude, était si discutée qu'on pouvait la croire inefficace ; le parti radical-socialiste, nettement antimilitariste, avait triomphé aux élections ; le scandale de l'affaire Caillaux révélait une démoralisation profonde ; l'armée, telle que la décrivait le sénateur Humbert, ne devait pas être en état de partir en campagne. En Angleterre, la question du home rule divisait profondément la nation ; la résistance de l'Ulster pouvait d'un moment à l'autre provoquer la guerre civile ; la plupart des ministres radicaux, on le savait fort bien, avaient des sympathies germaniques, parce qu'ils croyaient, comme tous les bons pacifistes, qu'une entente avec l'Allemagne assurerait la paix universelle. La Russie paralysait des ressources immenses par une politique effarée ; l'impuissance du souverain gagnait le gouvernement ; elle ne prenait une ferme attitude un jour que pour capituler le lendemain. N'était-ce pas le moment d'agir si l'on avait des comptes du passé à régler, des projets d'avenir à réaliser ?

Ces rancunes, ces desirs existaient et ceux qui voulaient des actes étaient légion.

La situation nouvelle de la péninsule des Balkans avait le don d'exaspérer les hommes d'Etat austro-hongrois. Depuis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, tous leurs calculs s'étaient révélés faux. Ce n'est qu'au prix d'une mobilisation coûteuse et de menaces terribles qu'ils avaient empêché les Serbes de déboucher sur l'Adriatique et conservé, par la création de l'Albanie, une route indirecte vers la mer Egée. Mais leur œuvre restait

chancelante : l'Italie intervenait, la Serbie devenait une puissance. N'était-il pas grand temps, puisqu'on avait la force, de porter un coup formidable pour rouvrir une large voie aux ambitions des Habsbourg ?

L'Allemagne industrielle et commerçante se plaignait. Dans le grand marasme qui dominait l'Europe depuis quelques années, ses produits ne s'écoulaient plus ; ils encombraient les magasins ou restaient en consigne dans les entrepôts. L'activité continuait cependant : il fallait décongestionner le pays par l'accroissement des marchés. C'était une question vitale pour laquelle on pouvait risquer quelque chose. Il y avait des raisons politiques et morales aussi : l'Allemand est susceptible ; il croit volontiers qu'on lui en veut de ses victoires et de sa puissance ; il n'a d'ailleurs pas toujours tort. S'il me faut en croire les journaux qui me viennent d'outre-Rhin, jamais cette obsession n'a été plus instante que maintenant : c'était comme une vaste conspiration qui empêchait l'empire germanique de développer sa force et son génie. Et le danger allait croissant avec le prodigieux accroissement de la nation russe et la réorganisation de son armée : un jour où l'autre il faudrait en découdre.... Or, tous les hommes politiques de l'école de Frédéric II l'ont dit : un Etat menacé a le droit de choisir son moment pour faire la guerre. Joignons à cela le sentiment de la force, la constatation que les nouvelles lois militaires de 1911 à 1913 avaient d'ores et déjà donné leur plein effet, le grand mouvement national et belliqueux qui, après les événements de Saverne, avait fait taire les protestations des partisans de l'ordre et de la justice... et nous comprendrons que l'Allemagne se tint frémissante, prête à marcher au premier signal.

Car, jusqu'à preuve du contraire, j'estime que l'action est venue de l'Autriche et de l'Allemagne. Une campagne de presse admirablement organisée a propagé dans les deux empires l'opinion opposée ; des millions de gens croient en toute bonne foi que leurs pays ont été victimes d'un véritable guet-apens ; mais il me paraît impossible que l'histoire justifie ce point de vue. Les dispositions de la Russie me sont inconnues, sauf que tous les Russes que j'ai rencontrés depuis quelques semaines m'ont dit leur profonde stupéfaction en face de la guerre. Mais je sais ce qu'on pensait en France et en Angleterre et jamais nations n'ont été plus pacifiques, plus inquiètes à l'idée d'une aventure, que la France et l'Angleterre au mois de juillet 1914.



Un ultimatum à la Serbie était préparé de longue date. Il était voulu par le parti militaire austro-hongrois et admis par l'Allemagne. L'archiduc François-Ferdinand approuvait-il cette mesure ? Nous n'en savons rien. Tout au plus devons-nous constater que sa mort, qu'on disait avantageuse pour la paix de l'Europe, a laissé le champ libre aux partisans de la guerre, tout comme les circonstances de cette mort ont fourni aux diplomates du Ballplatz les éléments d'un réquisitoire écrasant contre le petit Etat voisin.

De fait, s'il ne s'était agi que de venger le défunt, la diplomatie autrichienne s'y serait prise d'étrange façon. Entre le crime de Serajevo et l'ultimatum aucune communication ne fut faite de Vienne à Belgrade ; les autorités serbes ne connaissaient rien de l'enquête ; elles apprenaient seulement qu'à Vienne on prodiguait les déclarations rassurantes à tous les représentants des grands Etats, qu'on disait vouloir faire œuvre de justice et non

de vengeance. Soudain le coup est porté, l'ultimatum arrive : ses clauses sont formidables, humiliantes ; que le gouvernement serbe les accepte, il restera dans l'avenir discrédité, incapable d'accomplir sa mission ; il aura lui-même ouvert son territoire aux fonctionnaires austro-hongrois ; qu'il les refuse, c'est l'action militaire prompte, impitoyable.

Non certes, il y a autre chose qu'un acte de vengeance pour la mort d'un homme, c'est l'exécution définitive du petit Etat qui, à un demi-siècle de distance, a cru pouvoir reprendre le rôle du Piémont en face d'une autre Lombardie et qui, faute d'un Cavour, a parfois manqué de prudence. C'est cela et c'est plus encore.

Qu'on se représente la situation de l'Autriche après la réussite de ce coup. Toutes les erreurs de sa diplomatie depuis cinq ans et plus seront brillamment réparées. Les Etats balkaniques comprendront qu'elle a la force : ils se détourneront de la Russie déconsidérée et prendront désormais leur mot d'ordre à Vienne. La Serbie, avec ou sans guerre, sera réduite à une situation de vassalité. L'Autriche surveillera ses routes, exploitera ses chemins de fer, jalonnnera le territoire de ses garnisons. Elle exécutera enfin la fameuse descente du Vardar qu'ont rêvée tous ses hommes d'Etat et débouchera sur Salonique dont elle fera son port marchand par quelque ingénieuse combinaison de sa diplomatie. Il y a plus : par delà l'Archipel et la Marmara, l'Autriche retrouvera l'Allemagne solidement campée en Anatolie ; les deux empires lieront leur effort dans l'Orient turc comme ils l'ont fait dans l'Europe centrale ; de Belgrade à Bagdad un champ immense d'activité politique, industrielle, commerciale s'ouvrira devant le germanisme triomphant. Et l'Europe assistera stupéfaite à sa propre abdication.

Ce résultat, on croyait l'obtenir sans guerre, sans guerre européenne s'entend, car l'exécution militaire de la Serbie paraît bien être rentrée dans les plans des hommes d'Etat austro-hongrois. Pour empêcher l'alliance franco-russe de « jouer », l'ultimatum fut lancé au moment où MM. Poincaré et Viviani voguaient sur les eaux de la Baltique et le délai réduit à 48 heures.

Mais, si la guerre éclate, les choses n'en iront pas plus mal. On se croit prêt : la Triplice fera bloc ; on en est si sûr à Berlin et à Vienne qu'on ne s'est pas donné la peine d'informer l'Italie de la combinaison. La Triple entente a donné tant de preuves de faiblesse qu'on ne peut croire qu'elle se mette d'accord sur un plan d'action. Pour désintéresser l'Angleterre, on va d'ailleurs lui promettre qu'aucun changement ne sera apporté à la carte de l'Europe. Alors viendra l'exécution du plan dès longtemps préparé : un coup foudroyant contre la France, tandis que la Russie, lente dans sa mobilisation et ses concentrations, ne pourra que regarder de loin ; puis un retour sur le front oriental et des rencontres avec les armées moscovites qui poursuivront mollement une guerre déjà décidée sur un autre champ de bataille. Et la paix imposée à la France aux abois, arrachée à la volonté vacillante de Nicolas II, consacrera pour un demi-siècle le triomphe du germanisme en Europe : elle assurera à l'Autriche les mains libres dans les Balkans ; elle donnera à l'Allemagne une magnifique colonie de peuplement dans l'Afrique du nord et d'autres colonies, d'autres empires, partout où il lui plaira de les prendre, sur toutes les côtes, sur tous les continents.



Tel est le plan. Bismarck l'aurait exécuté de façon supérieure. Il aurait su, s'il l'avait voulu, imposer la

punition de la Serbie à l'acceptation de l'Europe. Si la grande guerre avait éclaté, il aurait fait marcher ses alliés et disloqué le groupe de ses adversaires. Et surtout il aurait propagé auprès de tous les puissants du monde l'impression irrésistible que l'Allemagne était dans son droit, que ses intentions étaient justes.... Plus tard un revirement serait survenu peut-être ; mais il n'aurait plus été temps.

Les metteurs en scène de la grande partie, le comte Berchtold, MM. de Bethmann-Hollweg et de Jagow, paraissent s'être peu préoccupés de suivre les traditions de Bismarck. Peut-être ne s'en sont-ils pas souciés. Tandis que l'Autriche oppose à toutes les demandes de modération une intransigeance absolue, l'Allemagne agit comme une puissance sûre de sa force : elle charge ses ambassadeurs auprès des grands Etats de renouveler la démarche de 1909, de déclarer qu'elle considère le conflit austro-serbe comme une affaire locale à laquelle personne n'a le droit de s'intéresser ; dans le cas contraire, l'empire germanique est là, avec toutes ses troupes, pour soutenir son alliée. Puis elle attend, se bornant à engager en sous-ordre quelques autres démarches assez mal appuyées pour obtenir des neutralités ou s'assurer des appuis.

Ce qu'on n'avait peut-être pas prévu à Berlin, c'est l'ampleur du mouvement qui se déclina alors contre les procédés de l'Autriche. L'opinion ne pouvait admettre que la monarchie dualiste fût, de propos délibéré, courir à l'Europe désireuse de paix un pareil risque de guerre. S'il ne s'agissait vraiment que de châtier la Serbie, il n'y avait aucune proportion entre le bouleversement auquel on exposait un continent et le mince résultat désiré. Il devait y avoir autre chose.

Bientôt cette impression s'accroît. L'Autriche repousse les démarches de la Russie qui la prie de prolonger le délai accordé aux Serbes ; elle estime insuffisante la réponse du gouvernement de Belgrade qui ne fait des restrictions que sur un point et dépasse en humilité tout ce qu'on avait attendu. L'ultimatum avait été présenté le 23 juillet, le 25 les négociations diplomatiques étaient rompues, le 28 l'Autriche déclarait la guerre à sa voisine du sud. Le pas décisif était fait. Et l'Allemagne ne tenta rien pour calmer cette ardeur ; à sir Edward Grey, qui préconise une démarche de toutes les puissances neutres auprès du gouvernement austro-hongrois, elle oppose ses obligations vis-à-vis de son alliée, ce qui rend la manifestation illusoire. Lorsque la guerre est déclarée seulement, l'empereur Guillaume accepte, sur la demande expresse du tsar, de tenter un effort auprès de François-Joseph. Que fut cette intervention suprême ? Nous ne le savons pas ; et il était trop tard.

Les recueils de pièces diplomatiques publiés par trois gouvernements ne sont pas en ma possession ; je ne les connais que par des extraits détaillés publiés par les journaux qui nous parviennent ; mais ces extraits sont suggestifs.

Le *livre blanc* allemand expose tous les efforts de la chancellerie de Berlin pour maintenir la paix ; elle s'est associée à tout ce qui s'est fait dans ce sens ; elle n'y mettait qu'une condition : que l'Autriche fût laissée libre d'exécuter son juste châtiment sur les Serbes. Ce que la Russie a fait avait un caractère nettement agressif : elle a mobilisé malgré les promesses faites à l'Allemagne et paralysé d'avance les derniers efforts de l'empereur Guillaume II. De là les demandes d'explications et l'ultimatum.

Le *livre orange* publié à St-Pétersbourg soutient, comme de juste, une thèse diamétralement opposée : la Russie a voulu la paix jusqu'au dernier moment ; mais ses propositions ont été rejetées par l'Autriche. Les mesures militaires qu'elle a prises répondaient à la mobilisation autrichienne ; la Russie s'en était nettement expliquée à Berlin. Et tandis que les négociations se poursuivaient, voilà qu'arrive l'ultimatum allemand promptement suivi de la déclaration de guerre.

Que croire ? L'accord n'est pas fait là-dessus et ne se fera sans doute jamais. La correspondance des derniers jours entre le Tsar et le Kaiser que publie le *livre blanc* permet peut-être de se faire une opinion. Les deux souverains s'adjurent réciproquement de maintenir la paix et ils paraissent également sincères. Mais quand Nicolas II insiste, le 29 juillet à 10 heures, sur l'indignation que l'attaque contre la Serbie provoque en Russie et ajoute : « Je prévois que bientôt je ne pourrai plus résister aux pressions qui s'exercent sur moi et que je serai obligé de prendre des mesures qui provoqueront la guerre... » il touche manifestement au vif de la situation. Guillaume II répond le même jour à 6 h. 30 : il parle de la nécessité de l'exécution des Serbes, des efforts qu'il fait à Vienne, à l'appel du tsar, pour prévenir la rupture austro-russe et dit entre autres choses : « Naturellement, des mesures militaires pourraient être considérées par l'Autriche-Hongrie comme une menace et provoquer le malheur que nous voulons conjurer.... » Mais la partie est-elle égale ? Il faut éviter de blesser les susceptibilités autrichiennes, et la Russie, où il y a aussi une opinion publique, doit rester les bras croisés devant sa voisine qui arme ; sans cela on ira à la guerre !... En attaquant la Serbie, une protégée, on atteignait la Russie dans ses intérêts et

dans son honneur.... Le gouvernement de Berlin savait cela. Il a pourtant approuvé cette attaque ; dès lors n'était-il pas trop commode de recommander à la Russie le calme et de la rendre responsable des suites si ce calme n'était pas maintenu ?

La chancellerie allemande ne conservait d'ailleurs pas grande illusion quant au maintien de la paix, car, en ce moment même, elle poursuivait des négociations d'une tout autre nature. Il ressort du *livre bleu* qui a été distribué aux membres du parlement britannique au début de la séance du 6 août que, le 30 juillet, M. de Bethmann-Hollweg insistait auprès de l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Berlin, sir Ed. Goschen, pour obtenir la neutralité de l'Angleterre. Il promettait que l'Allemagne, en cas de victoire, n'exigerait de la France aucune cession territoriale en Europe, mais refusait de prendre le même engagement quant aux colonies. Il déclarait vouloir respecter l'intégrité de la Hollande si l'adversaire en faisait autant. Il se réservait d'agir vis-à-vis de la Belgique selon ce qu'exigeraient les nécessités de la guerre, mais promettait de la laisser intacte si elle ne faisait pas campagne avec les ennemis de l'Allemagne. A quoi sir Ed. Goschen répondait le lendemain par une fin de non-recevoir.

L'Angleterre s'est estimée liée par ses engagements avec la France ; elle n'a pu admettre la rupture du traité, signé par elle comme par la Prusse, qui garantissait la neutralité de la Belgique. A ce propos, sir Ed. Grey et M. Asquith ont prononcé dans les séances parlementaires des 4 et 6 août de nobles et fières paroles dont nul ne peut suspecter la sincérité. Mais, en ne consultant que ses intérêts, comment admettre que l'Angleterre, qui prétend surveiller la route des Indes et tenir la Méditer-

ranée par Gibraltar, Malte et Alexandrie, puisse tolérer un établissement de la puissante Allemagne dans l'Afrique du nord ? Comment s'habituerait-elle à rencontrer sur tous les océans les pavillons de guerre et de commerce de l'empire germanique, héritier actif et prolifique des grasses colonies que la France n'a pas su conserver ? Il y a là une de ces questions vitales pour lesquelles l'Angleterre est prête à jouer le tout pour le tout.

La négociation avec l'Italie ne nous est pas encore connue. Le gouvernement de Rome a l'intention, dit-on, de publier un livre là-dessus. Il lui sera facile de démontrer que, l'alliance italo-allemande ayant un caractère défensif, il n'a pas cru devoir appliquer le *casus fœderis* à une guerre qu'il estimait offensive de la part de ses alliés. L'Autriche et l'Allemagne, en négligeant d'informer l'Italie de leurs desseins vis-à-vis de la Serbie, l'avaient par avance déliée de tout engagement. Mais, au-dessus de toutes ces discussions juridiques, il y avait là aussi une question d'existence. Que deviendrait l'Italie, qui, fière de son passé, prétend redevenir un jour la grande puissance méditerranéenne, avec l'Allemagne comme voisine africaine ? Une flotte formidable croiserait sur les côtes de Sicile avec Bizerte comme point d'attache ; elle lierait ses mouvements à ceux de l'autre flotte, celle de l'Autriche dans l'Adriatique. Entre ces deux colosses l'Italie passerait au rang des pays tolérés. Et si ces redoutables perspectives avaient pu échapper à son gouvernement, la nation les saisit d'instinct : elle manifesta contre la guerre.

Ainsi l'Allemagne, au début de l'immense conflit, laissait se répandre l'impression qu'elle aspirait à la suprématie, qu'elle menaçait les intérêts sacrés des peuples. L'éclatante protestation de l'autonomie européenne se

retournait contre elle. Bismarck n'eût point été satisfait de ses médiocres successeurs.



La déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie est du 1^{er} août. Bien que succédant régulièrement à l'ultimatum, elle surprit tout le monde, le tsar bon premier. Dans une lettre au roi d'Angleterre publiée dans le *Blue book*, il écrit : « J'aurais volontiers accepté votre proposition si, cet après-midi même, l'ambassadeur allemand n'avait adressé une déclaration de guerre à mon gouvernement.... »

Pourquoi cette hâte ? La nouvelle, d'ailleurs suspecte, de la mobilisation russe a-t-elle vraiment surpris et indigné l'empereur Guillaume qui y aurait vu une trahison punissable par la guerre seule ? Mais le Kaiser savait fort bien que l'Allemagne elle-même se préparait à la guerre depuis des jours et des semaines et que, pour se faire par des convocations individuelles au lieu d'appels publics, sa mobilisation n'en était pas moins très avancée. Était-ce pour obliger la France, liée par son traité avec la Russie, à se déclarer contre l'Allemagne et entraîner dans l'action l'Italie incapable de récuser le *casus fœderis* ? Mais il aurait fallu donner à toute la négociation un caractère défensif et l'Allemagne n'y songeait guère. Dans ces journées fiévreuses elle agit avec une assurance tranquille, en puissance consciente de sa force, pour qui le temps des subterfuges est passé et qui ne craint pas de jeter dans le camp adverse tous les malintentionnés du jour, de la veille et du lendemain.

À la déclaration de guerre à la Russie succède, le 3 août, la déclaration de guerre à la France. Comme il s'agit d'en finir vite avec elle et qu'il est indispensable d'opérer un immense déploiement de troupes, les armées

allemandes ont traversé le Luxembourg et pénétré sur territoire belge. Au Reichstag, le chancelier de Bethmann-Hollweg reconnaît la violation du droit des gens ; il ajoute : « Nécessité ne connaît pas de loi... Lorsqu'on est menacé comme nous le sommes... on s'en tire comme on peut. »

Mais les Belges refusent de s'incliner devant l'acte de violence. A eux aussi on déclare la guerre dans cette même journée du 3 août : l'Allemagne a l'air de ne plus compter. Après cela les dernières velléités pacifiques des libéraux anglais sont épuisées : le 4 août l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin demande ses passeports. C'est une guerre de plus. Dans les jours qui suivent les déclarations se succèdent. Les unes sont naturelles, normales, elles régularisent un état d'hostilité déjà existant ; d'autres sont étranges, stupéfiantes ; elles mettent en conflit des peuples qui ne se touchent pas, qui ne se connaissent pas ; elles heurtent des pygmées à des géants.

Le 5 août, c'est la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Russie. Le même jour, celle du Monténégro à l'Autriche ; le 6, de la Serbie à l'Allemagne ; le 11, du Monténégro à l'Allemagne (!), de la France à l'Autriche-Hongrie.... Ce n'est pas fini : le 19 août, le Japon a envoyé un ultimatum à l'Allemagne que celle-ci aura peine à digérer ; on en annonce d'autres encore.... Jamais l'histoire n'avait vu pareil échange de défis, pareil entre-croisement de forces.

Un autre trait caractérise cet extraordinaire conflit : la facilité avec laquelle chacun l'accepte.

A notre époque de congrès, de ligues et de conférences de la paix, où l'on voit une foule de gens de bien s'unir aux partis politiques extrêmes dans une même propagande antimilitariste, on pouvait croire que, dans chaque

pays, de forts groupements protesteraient contre une guerre qui, comme buts avoués, n'invoquait que des motifs secondaires : punition de quelques meurtriers, mise à la raison d'un petit peuple.

C'est exactement le contraire qui est arrivé.

En 1870 la guerre avait été repoussée au Corps législatif français par toute la gauche républicaine, au Reichstag de l'Allemagne du nord par trois députés socialistes. Aujourd'hui, aucune voix discordante ne s'est élevée. L'extrême gauche française a applaudi le message de M. Poincaré et le discours de M. Viviani, comme les socialistes allemands ont manifesté devant l'empereur, et les pacifistes anglais approuvé les paroles de sir Edward Grey et de M. Asquith. C'est une évolution, mais pas dans le sens que nous aurions attendu.

Il y a plus : jusque dans le tréfonds des peuples la guerre est acceptée, un courant belliqueux passe.

Sans doute, on doit accueillir avec quelque réserve les articles de correspondants intéressés qui nous montrent tous les peuples de la double monarchie de François-Joseph, Slaves et Magyars, Allemands, Valaques et Italiens fraternisant autour du vieil empereur et ne demandant qu'à exterminer ses ennemis. Des renseignements particuliers me font croire que ce bel accord n'existe pas. Admettons, si l'on veut, que l'enthousiasme se manifeste sur certains points et qu'ailleurs il en est autrement.

En Allemagne, l'unanimité de la population paraît établie : elle a accepté telles quelles les assurances de son gouvernement. Aucune critique dans les journaux : ils déclarent tous que la guerre qui est faite à leur pays est inspirée par la malignité et la malveillance, ils signalent les inspirations intéressées et traîtresses de chaque ennemi nouveau. La nation marche ; après quelques jours

d'incertitude douloureuse provoquée par les lenteurs devant Liège, elle est sûre de la victoire, comme elle est sûre de son bon droit. Déjà, à Berlin comme à Munich, la foule s'en va acclamer devant les palais des souverains les victoires que lui annonce l'agence Wolff. C'est l'état d'âme de 1870, plus uniforme parce que la nation est plus compacte.

L'Angleterre et son gouvernement ont été brusquement arrachés à leurs préoccupations intérieures. Ils rêvaient de réformes sociales, assurances et protection de tous les âges, de relèvement de la petite propriété, d'égalisation des fortunes, de réparations politiques et nationale.... L'armement de l'Ulster, la vision de la guerre civile avaient été un premier et cruel rappel; la guerre étrangère en est un autre. Il y a une dure ironie à ce que ces hommes d'Etat libéraux qui ont commencé leur campagne de gouvernement sous la bannière du doux pacifiste qu'était sir Henry Campbell-Bannerman et ont toujours conservé quelque chose de ses idées soient appelés à diriger le pays dans l'une des crises les plus tragiques de son histoire; mais ils le font sans broncher: la patrie est en jeu et la masse les soutient. On nous dit qu'il passe en Angleterre un grand souffle de résistance, comme au temps des guerres napoléoniennes. Il s'agit de maintenir l'équilibre de l'Europe, condition de la puissance britannique; dès lors aucune défaillance n'est permise. Et le mot de M. Redmond, que les volontaires nationalistes et ceux de l'Ulster se chargeront de pourvoir à la sécurité de l'Irlande, prouve bien qu'au-dessus des discordes civiles le but national apparaît.

En France aussi les ardentes querelles qui passionnaient les partis et paralysaient la vie publique ont cessé comme par magie. Sans doute la guérison n'est pas com-

plète. On constate avec étonnement que, alors que l'Angleterre appelait au ministère de la guerre lord Kitchener, son plus glorieux soldat, le gouvernement français, qui avait une occasion de se compléter, n'ait rien trouvé de mieux que de confier les affaires étrangères à M. Doumergue, de laisser à la guerre M. Messimy et d'appeler à la marine l'autoritaire brouillon qu'est M. Augagneur. Quelle œuvre ce gouvernement peut-il faire, ou s'il ne la fait pas, à quoi sert-il ? Mais la nation ne regarde pas à ces hommes, elle regarde à ses chefs naturels et moraux, à tous ceux qui lui disent de rester unie et d'avoir confiance. Elle ne voulait pas la guerre, certes ! il n'y avait pas de peuple plus attaché à son repos que le peuple de France.... Mais l'impression existe, universelle, que cette guerre était nécessaire, qu'il aurait fallu la faire un jour ou l'autre ; et l'on dit qu'autant vaut aujourd'hui que demain. La France marche, unanime comme au temps de la Révolution, avec le même espoir.

De la Russie nous savons peu de chose. Des manifestations se sont produites à Saint-Petersbourg et à Moscou quand on a appris que l'Autriche attaquait la Serbie, et bombardait Belgrade. Le tsar s'en est allé au Kremlin déclarer la guerre à ses ennemis et invoquer la protection divine sur ses armées. Mais les sentiments des masses nous sont mal connus. Il est à croire, cependant, que l'impression d'une guerre nationale gagne jusqu'aux couches profondes du peuple. C'est le slavisme qui est en cause. Et si l'appel que le souverain vient de lancer à la nation polonaise n'est pas suivi d'une déception amère, la campagne qui s'engage peut avoir des suites incalculables.

Ailleurs on se réserve encore, mais on ne se désintéresse pas. Les Etats balkaniques sont pris d'une agita-

tion intense ; en Italie, un parti chaque jour grandissant proclame que la neutralité n'est plus de mise quand le canon tonne sur l'Adriatique ; jusque dans la péninsule ibérique il y a des gens qui veulent partir en guerre puisque tout le monde fait la guerre.

Dans ce grand déchaînement des peuples et des passions, notre Suisse est restée fidèle à ses traditions et à ses devoirs. Les sentiments et les sympathies qui l'animent peuvent n'avoir pas le même objet ; elle est unie dans la ferme volonté de rester calme et neutre au milieu des masses combattantes. Le Conseil fédéral en a fait la déclaration solennelle. Avant cela, déjà, un chef avait été donné à notre armée dans la personne du général Wille ; nos troupes mobilisées rapidement avaient couvert les frontières, tandis que le landsturm assurait la sécurité des routes et des voies ferrées. Notre peuple a fait son devoir. Il est à regretter seulement que cette résolution n'ait pas inspiré tous les actes de la vie. Si la panique qui s'est dessinée un instant quant aux matières d'alimentation n'a pas eu de lendemain, l'inquiétude qui a saisi notre public, depuis le gros capitaliste au plus humble possesseur d'épargne, les innombrables retraits d'argent qui ont succédé ont provoqué prématurément une crise économique et sociale dont nous ne voyons que le début.



L'Autriche-Hongrie, étroitement soutenue par l'Allemagne, a donc voulu, par un coup hardi, ouvrir au sud de sa frontière une trouée si large que la péninsule des Balkans aurait été désormais soumise à son influence. Il en aurait résulté pour les deux empires des avantages infinis, tant économiques que politiques : c'était la prise de possession de tout l'Orient turc ; la Triple entente,

déconsidérée par sa faiblesse, ne s'en serait pas relevée ; le germanisme aurait dominé l'Europe.

Ce résultat, on pensait l'obtenir sans tirer l'épée, de l'abdication du continent. Mais la guerre n'était pas exclue ; les deux puissances en admettaient la perspective ; elles en entrevoyaient les fins, plus opulentes encore que celles du travail de paix.

Il aurait fallu préparer la partie diplomatiquement. En cela l'Allemagne a dû se montrer faible, puisqu'elle n'a pas même su faire jouer le mécanisme de la Triple alliance, tandis que la Triple entente se dresse contre elle appuyée sur d'autres Etats encore. Singulière continuation du travail de Bismarck, qui ne cessait d'accumuler les appuis pour sauvegarder l'œuvre qu'il avait faite ! L'Allemagne déplore-t-elle sa négligence, se rend-elle compte des erreurs commises ? Nous ne savons. Louvois disait à Louis XIV : « Votre Majesté pourra se dire qu'elle est seule contre tous, » et Napoléon, dans la gloire de son règne, semblait prendre plaisir à grossir le nombre de ses ennemis pour pouvoir les faucher au vent de son épée. Peut-être un gouvernement moderne appuyé sur une nation unanime peut-il arriver, dans la pleine conscience de sa force, à mépriser tous les appuis secondaires.

Mais encore cette confiance est-elle justifiée ? L'Allemagne qui combat, non pas pour maintenir le *statu quo* mais pour le modifier, peut-elle espérer, grâce à des ressources militaires développées jusqu'au degré suprême de l'effort, imposer sa loi à ses ennemis ?

A cela nous ne pouvons répondre ; les renseignements que nous donnent les journaux sont trop contradictoires et les coups décisifs ne sont pas portés.

La guerre austro-serbe, qui nous aurait passionnés en

d'autres temps, n'a plus qu'une importance secondaire et les sanglants combats qui se livrent sur la Drina n'influencent que bien peu la marche des événements ¹. Du théâtre oriental ne nous parviennent que des nouvelles fabriquées par les intéressés. Dans les mêmes rencontres, les deux partis, Russes et Austro-Allemands, s'attribuent la victoire. Nous pouvons admettre que tout ce qui s'est passé jusqu'à maintenant n'est qu'une série d'engagements entre troupes de couverture. Sur la frontière franco-allemande et en Belgique il en est autrement. Les batailles de la Haute-Alsace qui se livrent au dedans d'une enceinte de forteresses ne peuvent avoir que des résultats limités ; mais ailleurs, en Lorraine, les Allemands paraissent avoir obtenu un avantage important ; en Belgique, ils débordent le réseau des forteresses et l'occupation de Bruxelles leur vaut, avec de grosses ressources matérielles, un effet de prestige. Mais ce sont là des succès tactiques ; le but stratégique de la guerre : l'invasion foudroyante de la France sur une ligne immense marquée de quelques-unes de ces rencontres dont un pays ne se relève pas, ce but est bien loin d'être atteint ; car nous voici au vingt-troisième jour de la mobilisation et le territoire français est à peine entamé.

Cependant, l'inquiétude ou l'ambition se propageant en Europe et dans le monde, le nombre des ennemis augmente. Chacun regarde devant lui et va où le portent ses désirs.... L'entourage de François-Joseph et de Guillaume II ne commence-t-il pas à trouver que le contre-coup de l'affaire de Serbie se propage un peu trop loin?

ED. ROSSIER.

¹ Cet article a été écrit du 20 au 23 août. Il ne peut donc prétendre à être rigoureusement actuel quant aux opérations militaires.

CHRONIQUE ITALIENNE

L'esprit révolutionnaire en Italie. — A propos d'un livre de M. Vilfredo Pareto. — La veillée tragique. — Ce qui ne changera pas.

Quiconque a suivi de loin les épisodes les plus significatifs et les plus bruyants de la vie italienne pendant ces derniers mois peut croire que le royaume se trouve à la veille d'une grande révolution. Les tumultes d'Ancône, de Turin, de Milan et surtout les événements de la Romagne, où des églises et des mairies furent détruites, où un général de l'armée italienne fut arrêté, un fonctionnaire tué, où l'on proclama la république et l'on crut qu'elle existait, tout cela paraîtrait en somme constituer des raisons plus que suffisantes pour démontrer une profonde défiance du peuple italien dans ceux qui le gouvernent et dans ses institutions, et une volonté délibérée, à peine réprimée aujourd'hui, victorieuse demain, de bouleverser *ab imis fundamentis* l'édifice même de l'Etat. Cette opinion semblerait confirmée par le triomphe des socialistes, obtenu avec leurs seules forces, dans la plus grande commune italienne, Milan, et par l'obstruction socialiste à la Chambre, obstruction qui a pris fin au moyen d'une transaction qui ne peut tromper aucun ami sincère de l'ordre établi.

Devons-nous donc croire que l'Italie soit à la veille d'une de ces convulsions tumultueuses dont un pays sort radicalement transformé? Ou, du moins, devons-nous considérer que l'esprit révolutionnaire se trouve dans une période ascendante et que la prédominance reconquise dans le parti socialiste par ses éléments les plus batailleurs et les plus intransigeants soit l'indice d'un état d'esprit répandu dans tout le pays?

Je crois qu'il serait profondément erroné d'interpréter ainsi les derniers événements. Il faut tenir compte de circons-

tances qui modifient la situation apparente des faits ou qui leur donnent un caractère tout à fait transitoire : je veux faire allusion à la guerre de Libye et au suffrage universel. La guerre de Libye, voulue et soutenue par le consentement quasi unanime de la nation, a fini par causer, comme toutes les fatigues supportées trop longtemps, un sentiment de lassitude et d'ennui, sentiment qui fut exploité facilement par des adversaires demeurés à part, tranquilles et prudents, au moment de l'enthousiasme. Et les récriminations tardives de ces derniers furent extraordinairement favorisées par les artifices, mis au jour et avoués, au moyen desquels le gouvernement de M. Giolitti avait tenté de faire front aux charges financières de l'entreprise. Le suffrage universel qui, selon les intentions de M. Giolitti, devait être une sorte de compensation pour le peuple qui s'était montré si généreux de son propre sang, ou constituer du moins une ingénieuse *captatio benevolentiae* en attendant le jour de la reddition des comptes, eut au contraire pour effet d'exaspérer la lutte et de rendre plus âpre et plus combatif l'esprit du prolétariat. Ceux qui sont un peu familiarisés avec l'histoire savent combien il est ingénu et absurde de supposer que, dans les choses de la politique, le sentiment de la reconnaissance ait une part quelconque. Toute concession faite au peuple par les classes dominantes est interprétée inévitablement comme un signe de faiblesse, ou encore, dans les hypothèses les plus favorables, comme la reconnaissance obligatoire d'un droit préexistant. Une telle opinion est souvent accompagnée de la colère d'avoir été forcé d'attendre si longtemps et du plaisir de pouvoir constater ou supposer la peur de l'adversaire.

D'autres causes s'y ajoutent, ainsi celles de caractère accidentel : la crise économique et le chômage qui en résulte, la couleur conservatrice (je dis couleur et non pas composition) du cabinet actuel. Cette couleur se prête admirablement au jeu des hommes rouges (j'entends vêtus de rouge) et fournit quelque apparence de créance au spectre de la réaction que ces hommes font apparaître sur leurs tréteaux.

Comme conclusion : je crois que ce grand embrasement révo-

lutionnaire de juin dernier a été favorisé par un concours de circonstances en grande partie fortuites et transitoires. Ce qui me semble en revanche autrement significatif, c'est la faveur sans cesse décroissante, voire même l'aversion résolue que le socialisme rencontre auprès de la jeunesse cultivée. La grande majorité des jeunes gens qui suivent les écoles secondaires et supérieures, ou qui font leurs premières preuves dans les journaux, se déclarent ardemment patriotes ou marchent directement derrière les bannières du nationalisme, tout comme, voici vingt ans, ils sympathisaient avec les théories et les aspirations du socialisme international. On eut une preuve évidente de cet état d'âme pendant les récents désordres : les rares tentatives vivaces de résistance ont été, dans ces jours d'égarement général, entreprises et poursuivies par la jeunesse studieuse.... Eh bien, celui qui considère le caractère désintéressé de tous les mouvements juvéniles et cette aptitude prompte et naturelle qui est propre aux jeunes gens et qui leur permet de deviner et de sentir ce qui est dans l'air, celui-là ne pourra pas méconnaître la grande signification de cet esprit antidémagogique de la nouvelle génération.

Dans une chose, peut-être, il faut reconnaître que les socialistes italiens et leurs adeptes ont raison, c'est en réclamant un respect plus spontané et plus convaincu du principe de la liberté. Je veux faire allusion surtout aux obstacles et aux défenses que la loi et la coutume italiennes ont l'habitude d'opposer à certaines manifestations collectives de la pensée. Il est probable qu'une plus grande latitude de la loi à consentir à des conférences, des assemblées, des cortèges et toutes autres démonstrations appelées publiques, et qu'une tolérance plus intelligente de la part des fonctionnaires enlèveraient aux agitations politiques une bonne partie de leur férocité et permettraient aux passions populaires de se soulager dans la forme la plus inoffensive, c'est-à-dire en violences purement verbales. Il ne faut pas oublier que les révoltes les plus dangereuses dans l'histoire de la nouvelle Italie, les révoltes récentes aussi bien que celles de 1898, ont trouvé une cause occasionnelle dans une intervention

trop hâtive et pas assez discrète de la police de sûreté. La formule *réprimer et non prévenir* a paru une fois et paraîtra encore à plusieurs un article du credo radical ; mais, à y bien songer, c'est du libéralisme pur et élémentaire. Le devoir de l'Etat libéral est en fait de discerner le bien-être commun entre les actes utiles et les actes nuisibles, comme juge, et non comme philosophe, entre des tendances bonnes ou mauvaises. Mais prévenir, cela veut dire nécessairement évaluer les intentions, les traiter à un point de vue moral. Cela veut dire, en d'autres termes, attribuer à l'Etat une fonction essentiellement différente de sa nature d'organisme exclusivement politique et supposer la légitimité d'une doctrine orthodoxe.

— Ces observations m'amènent à parler d'un livre de M. Vilfredo Pareto, nom cher et illustre aussi en Suisse romande. *Il mito virtuista e la letteratura immorale* (Le mythe vertuiste et la littérature immorale ; Rome, Bernardo Lux, 1914. Seconde édition) n'est pas un grave traité, mais une étude brève, vivace et presque toujours convaincante contre cette nouvelle forme de bigoterie moralisante, d'origine septentrionale, qui a réussi à trouver quelque faveur en Italie. En fait, une loi de 1906 a aboli le séquestre préventif pour tous les écrits, à l'exception de ceux qui offensent les bonnes mœurs et la pudeur. D'où la compétence que s'est attribuée l'autorité constituée, même la police, à juger de la valeur « morale » d'une publication, donc la nécessité d'admettre une doctrine morale d'Etat. Cette constatation suffirait à rendre défiant tout partisan sincère de la théorie libérale, puisqu'aussi bien le libéralisme doit être pris « en bloc », même si certaines conséquences extrêmes pouvaient nous déplaire. Mais M. Pareto démontre, par de nombreux exemples et arguments, combien il est difficile et, dans de nombreux cas, impossible et presque toujours arbitraire de tracer la limite au delà de laquelle la représentation de l'amour cesse d'être une matière légitime d'art et commence à devenir un moyen de corruption. Presque tous les classiques les plus solennels, antiques ou modernes, renferment des éléments érotiques qui, considérés à un certain point de vue, pourraient paraître périlleux. Devons-nous

donc réduire Horace, Boccace, Rabelais, à des éditions expurgées? Il ne faut pas objecter que les grands écrivains seraient exempts de toute persécution parce que, dans leurs œuvres, l'art intervient pour rendre décente la nudité la plus hardie. Il faudrait en fait admettre pour l'Etat une compétence esthétique, encore plus inconcevable qu'une compétence morale.

Dans la dernière partie de son livre, qui me semble la plus originale, M. Pareto se propose le problème suivant : il faut reconnaître les absurdités pratiques, les contradictions, le ridicule du vertuisme ; « mais pourquoi ne pas l'admettre comme idéal, comme mythe, et ne pas y voir une des forces capables de transformer la société ? » Et l'auteur répond que le vertuisme, comme mythe principal, ne peut avoir de valeur, parce que l'histoire ne confirme pas que « ce soient les bonnes mœurs qui rendent les peuples forts, prospères, victorieux. » Mais il reconnaît que « comme mythe accessoire, la croyance « vertuesque » peut avoir une importance sociale notable et exercer un effet puissant et bienfaisant. » « Les rapports du vertuisme avec l'utilité sociale, dit-il, ne résultent pas de ses qualités intrinsèques ; ils résultent de sentiments qui, entre autres manifestations, ont celle du vertuisme. » Ainsi, il semblerait injuste de méconnaître la valeur historique du vertuisme de Calvin et de ses successeurs : valeur dépendant cependant tout entière d'un vaste sentiment dont le vertuisme ne fut qu'une expression partielle.

— Je voudrais vous signaler d'autres livres, d'autres manifestations caractéristiques de la vie italienne... Mais est-il possible de le faire pendant ces jours d'attente tragique? Quelles œuvres de génie individuel sembleraient encore dignes d'attention? Quels actes significatifs? Quels fondements stables? Même si Dante et Michel-Ange étaient aujourd'hui ressuscités dans un nouveau chef-d'œuvre, un tel miracle ne pourrait jeter assez de lumière pour diminuer dans les esprits l'ombre énorme que la catastrophe imminente projette sur toute la vie, publique et privée....

Lorsque cette chronique paraîtra, cette ombre se sera dissipée, ou bien elle aura cédé à la clarté du feu ou encore à la pâleur des cendres. Mais que demain nous réserve la ruine et le carnage, ou que, par un prodige de la bonté divine ou de la sagesse

humaine, l'horizon redevienne rapidement serein, l'angoisse étrange de cette veille demeurera ineffaçable dans la mémoire des hommes et restera dans l'histoire. Chacun, le plus fort comme le plus humble, peut et doit se sentir sur le point de tout perdre. L'énormité de la menace est telle que notre pensée, trop longtemps accoutumée à une conception bien moins horrible de la vie, ne parvient pas à la concevoir intégralement. D'où une sorte de calme qui, au moins de ce côté des Alpes, permet les entretiens coutumiers, les affaires habituelles. Mais ce calme n'est qu'apparent : c'est un calme comme lorsqu'on ne sait pas que faire ou qu'on sait qu'il ne vaut pas la peine de faire quelque chose.... Etat d'esprit qui, en dehors de l'Italie, prend certainement un ton plus douloureux et plus tragique, mais peut-être moins fastidieux, parce que la lutte inévitable a la vertu de réveiller dans les âmes certaines énergies puissantes, qui, dans une période d'attente, demeurent encore assoupies. Autre note caractéristique : les répugnances profondes, cordiales et générales suscitées dans le peuple italien par la politique brutale de la monarchie danubienne. Les journaux, même les plus prudents et les plus attachés à la Triple alliance, manifestèrent cette antipathie véhémement depuis le début. Et ce fut une vraie heure de joie, un profond soupir de soulagement, une détente des nerfs, quand on sut que l'Etat italien ne se considérerait pas comme lié pour collaborer avec les empires allemands dans l'odieuse lutte. Depuis que l'Italie existe, il n'est peut-être jamais arrivé qu'une décision du gouvernement incarne de façon aussi parfaite le sentiment de tout le peuple. Il ne s'agit pas non plus d'un renoncement suggéré par un sentiment vil ou par le désir de vivre en paix : le gouvernement et le peuple savent à quel grand danger s'expose l'Italie par son attitude. Tous accourraient comme à une fête pour lutter contre le véritable, contre le cordial ennemi. Et l'on pourrait dire que.... Mais non. Il est sot et puéril, dans un tel moment, de se dépenser dans des calculs et dans des pronostics. La même observation est rendue très difficile par la complexité et la mobilité des choses. Tout est en mouvement....

— Non, pas tout; et c'est une impression d'un contraste très

étrange, dans ces terribles journées pour les hommes, que font la paix solennelle des choses naturelles, l'indifférence divine. J'ai encore gravé dans les yeux, pendant que j'écris, le riant paysage de la Riviera occidentale, où je me trouvais avant de rentrer au pays. La Ligurie, si rocheuse, si raide et si déchiquetée depuis Gênes à la Spezia, se complait en formes tranquilles et douces de Gênes à Ventimille : à peine quelque amas de rudes rochers à pic çà et là, comme si cette fière terre voulait montrer que son ossature puissante persiste quand même ; à peine quelque pointe fendant fièrement les ondes, ou quelque profil revêché de montagnes. Mais les autres montagnes, presque toutes se détachent si douces et si harmonieuses dans l'air clair ! Elles ne sont ni trop resserrées, ni trop pressées de se jeter dans la mer. Si bien que de nombreuses vallées, amples et claires, s'y trouvent à leur aise. Et, entre le rivage et le mont, le sol s'étale tranquillement ou se prépare lentement à monter. Et l'olivier donne à ces collines sereines une douceur à la fois plus enveloppante et plus vivace : l'olivier, non pâle comme ailleurs, non estompé comme une fumée, non inconsistant comme une ombre. L'olivier a dans ce pays une allure de fière noblesse, une couleur nourrie, qui s'accorde admirablement avec la pâleur chaude de la pierre, avec le rouge vif de l'argile. Et les replis des hauteurs, le fond des vallées sont, à cette saison, tout égayés de lauriers-rose. J'ai vu d'en haut le lit desséché d'un torrent se prolonger sur des lieues et des lieues, marqué d'un large trait serpentant, rouge-rosé. J'y suis descendu : je me suis trouvé dans le plus fabuleux des jardins, ne voyant autour de moi autre chose que ces glorieux arbustes, sortis comme par magie des sables arides, fleuris à pouvoir enguirlander tous les hommes, donner une parure de fête à toutes les maisons, recouvrir toutes les rues. Riants à verser une lumière de rire même dans les yeux les plus troublés et les plus sombres.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE HOLLANDAISE

La guerre.

12 août 1914.

Cette chronique vous arrivera-t-elle ? Qui le sait ? A tout hasard, je l'écris et vous l'envoie, pour noter les impressions d'un habitant de ce pays brusquement isolé, privé de toute communication postale avec le reste du monde.

L'émotion produite dans toute la Hollande par la nouvelle foudroyante de la mort du colonel Thomson devant Durazzo était lente à se calmer ; les journaux, les revues de tous les partis avaient confondu leurs regrets ; les présidents des deux Chambres s'étaient faits les interprètes du deuil national ; la reine elle-même était allée à Groningue faire devant les soldats du 12^e régiment l'éloge du digne chef qui venait de lui être enlevé ; on lui avait rendu les plus grands honneurs ; un navire de guerre avait été envoyé en Albanie prendre le cercueil, et d'Amsterdam, où le vaisseau aborda le 15 juin, jusqu'à Groningue où furent célébrées les funérailles, au passage du train, les garnisons échelonnées le long de la voie, musique en tête, inclinaient le drapeau devant la dépouille du vaillant soldat tombé au champ d'honneur.

Et peut-être y avait-il dans ces manifestations quelque regret, presque du remords d'avoir laissé perdre une si grande force, un si grand talent d'organisateur pour ce royaume d'Albanie, création mort-née des intrigues de certaines grandes puissances qui ne valait pas les os d'un seul soldat hollandais. On comptait sur lui pour la réforme de l'armée nationale : qui lui succédera ? qui prendra sa place en un jour de crise ? se demandait-on ; mais nul ne se doutait que le moment était déjà là où l'on aurait besoin de lui.

L'orage grondait cependant, sourdement ; mais on ne voulait pas l'entendre. C'était l'époque des vacances : comme à l'ordi-

naire, tout le monde s'envola en Suisse, en Allemagne, au Tyrol, en Norvège, en Belgique, en France. Nous étions allés, pour notre part, dans les Ardennes belges, à Houffalise, sur les bords de l'Ourthe, dans une région légèrement accidentée, d'un calme, d'une douceur enveloppante, dont les habitants sont très accueillants aux étrangers. Nous étions à quelque distance du village, sur la hauteur, d'où l'œil embrasse l'horizon bordé par la ligne des Ardennes, avec, plus près, les villages perdus dans les bois, au penchant des collines, les champs où l'on venait de couper les blés et les foin, mais où se balançaient encore les avoines et les seigles. L'intimité s'établit bientôt entre les pensionnaires de l'hôtel ; j'appréciais en particulier un ingénieur de Liège qui avait beaucoup voyagé, qui avait passé plusieurs années en Russie et qui s'intéressait vivement aux choses de la politique internationale. Il y avait à peine huit jours que nous étions là, quand l'Autriche envoya son ultimatum à la Serbie. Nous eûmes tous un serrement de cœur : n'était-ce pas le signal des complications redoutées ? On voulait quand même espérer encore que les gros nuages se dissiperaient ; que la réponse de la Serbie serait conciliante et, de fait, elle l'était, puisqu'elle consentait à tout, sauf à l'établissement sur son territoire de fonctionnaires autrichiens, c'est-à-dire à la perte de son indépendance nationale. Mais aucune concession n'aurait satisfait l'Autriche qui, sûre de l'appui de l'Allemagne, pouvait se montrer intraitable ; de jour en jour, d'heure en heure, la situation s'aggravait et l'on avait conscience que le péril s'étendait sur toute l'Europe. Comment les choses se savent-elles ? Nous n'avions au château des Chiras ni téléphone, ni télégraphe ; nous courûmes à Houffalise le mercredi matin 29 juillet ; le bureau de la poste était envahi par des gens qui voulaient des nouvelles ; les communications avec Bruxelles étaient presque impossibles ; il fallut attendre près de deux heures pour avoir l'usage du téléphone ; nous apprîmes que tout était en rumeur dans la capitale ; on n'avait pas de renseignements certains ; on disait seulement que des mesures militaires allaient être prises, mais lesquelles ? On n'en savait rien et

même y en aurait-il ? Nous restâmes très troublés cette matinée ; pour nous surtout, qui devons rentrer en Hollande et qui nous trouvions à quelques kilomètres du Luxembourg, de la frontière allemande et de la frontière française, nous avions intérêt à être renseignés sans retard. C'est ainsi que nous décidâmes avec l'ingénieur liégeois de nous rendre au poste de gendarmerie le plus voisin, à une quinzaine de kilomètres, pour demander s'il n'y avait pas en Belgique des ordres de mobilisation.

Le commandant du poste, sur le vu de notre carte, nous reçut très courtoisement ; mais il nous déclara n'avoir rien reçu. Sans doute, il avait eu la veille l'avis de faire rentrer les hommes en congé, mais la chose était sans importance. — N'y avait-il pas des mouvements de troupes à la frontière ? — Il l'ignorait ; sa circonscription ne s'étendait pas jusqu'à la frontière. — Où faudrait-il aller pour obtenir ces renseignements ? — A Gouvy, aux Trois-Vierges, à Vielsalm ; mais, ajouta-t-il aussitôt, je vous déconseille d'y aller ; car vous pourriez bien être regardés comme espions et traités comme tels. — Evidemment il y a quelque chose et tandis que la conversation se poursuit, voici l'appel du téléphone. Ah ! cet appel, je l'entendrai longtemps. Nous ne percevons d'abord que oui, oui, oui, et nous nous regardons anxieux. Est-ce la guerre qui passe dans cet appareil ? Puis, pour s'assurer que l'ordre a été bien compris, le commandant répète : « Combien de classes convoquez vous ? — Trois. — Lesquelles ? — 1910, 1911, 1912. — Pour quand ? — Demain matin, 8 heures. — Entendu. » Et la voix reprend : « Combien avez-vous de têtes de bétail dans votre circonscription ? — 3000. — Bien. Bonjour. — Bonjour. » Et nous avons tous les trois un frisson. C'est bien la guerre qui vient de passer.

Cependant le commandant veut nous rassurer. Il est arrivé plus d'une fois que trois classes fussent convoquées, pour des grèves, pour des manœuvres ; mais sa parole sonne creux et nous reprenons : « Nous permettrez-vous de venir encore aux nouvelles ? » Il nous répond sans hésiter : « S'il y a d'autres nouvelles, ce sera la mobilisation générale et, en ce cas, vous l'apprendrez chez

vous ; on sonnera le tocsin, on frappera aux portes, et se tournant vers moi : Mais, par exemple, les Hollandais pourraient bien n'avoir plus de train à leur service et leur automobile risquerait d'être l'objet d'une réquisition. » Nous le remercions et nous revenons à Houffalize. Notre parti est bientôt pris ; nous laisserons les malles en arrière ; elles arriveront, quand elles pourront, par le chemin de fer (nous les avons eues, en effet, avec quelques jours de retard) et le jeudi matin, à la première heure, nous partons pour Bruxelles en automobile par Laroche, Marche, Namur et Ottignies.

Cette matinée ne s'effacera pas de ma mémoire. Le ciel était brumeux, d'une brume épaisse qui se laissait aller en pluie fine, mais promettait bientôt le retour du soleil. Nous courions sur les routes désertes ; les paysans allaient au travail, la bêche sur l'épaule ; çà et là, un jeune garçon poussait devant lui des vaches ; les poules picoraient autour des fermes ; des femmes lavaient leur linge, et quand le soleil perça le brouillard à la descente de Laroche, ce fut un émerveillement. Les bois verts et profonds s'étagaient sur les collines et, au bas, l'Ourthe fuyait rapide, tandis que des pêcheurs, les pieds dans l'eau, la ligne à la main, attendaient la truite qui n'avait pas l'air de mordre souvent à l'hameçon. Sur la route, des promeneurs allaient cueillir des fleurs des champs ; les enfants riaient et s'amusaient ; rien n'indiquait que l'on fût à la veille de graves événements. Seulement, aux approches de Marche, on voyait dans la campagne s'avancer des petits soldats répondant à l'appel de mobilisation ; ils rejoignaient la gare la plus voisine pour de là être transportés à leur corps. Dans les environs de Namur, les rappelés devenaient plus nombreux ; les voitures des propriétaires en portaient trois, quatre à la fois, et si les visages étaient sérieux, on n'en voyait pas de découragés. A Jambes, dans la banlieue de Namur, les soldats sont partout ; dans les rues de Namur, ils ont formé les faisceaux ; ils causent avec vivacité, ils rient ; le capitaine se mêle à eux, leur tape sur l'épaule ; puis, sur un signe, les soldats reprennent leur arme et ils montent allègrement à la citadelle. Les rues sont pavoisées

d'oriflammes aux couleurs de la Belgique ; le roi devait venir faire une visite avec la reine ; mais ils ne viendront pas, les circonstances sont trop graves pour des fêtes. A la gare, toutes les issues sont gardées par des militaires ; c'est l'état de guerre qui se manifeste, lors même qu'il n'est pas proclamé. Nous prenons ici le train pour Bruxelles, afin d'avertir notre fils qui est à Genval ; nous ne lui apprenons rien de nouveau. Depuis dimanche il voit passer continuellement des trains se dirigeant sur Namur portant des munitions, de l'artillerie, des vivres, du matériel d'ambulance. A Bruxelles, le train arrivant de Paris est au grand complet ; on a peine à trouver une place dans les compartiments ; les couloirs sont remplis de gens debout. Et tout le monde parle de la guerre. Tout le monde... je me trompe : il y a là en face de moi deux jeunes filles qui s'enquièreent de quelle guerre il est question. Elles arrivent pourtant de Paris et dans le milieu où elles vivaient elles ne se sont aperçues de rien. En revanche, une dame d'Anvers, dont la fille est dans un pensionnat à Velp, près d'Arnhem, a peur de ne pouvoir la ramener assez tôt pour rentrer en Belgique. Et l'on voit dans sa parole haletante, précipitée, les traces de la panique dont nous allons trouver d'autres manifestations en Hollande.

A notre entrée à Rotterdam, nous apprenons que le reste de la famille, venu en auto, est à Breda et nous arrivera le lendemain. L'auto est en Hollande ; elle est la dernière qui ait traversé la douane. Le vendredi 31, la mobilisation de sept classes est décidée pour le lendemain ; les chemins de fer ne marcheront que très irrégulièrement. Notre fils aîné, pasteur wallon à Leyde, part de Bruxelles à neuf heures par un train qui doit être rendu à une heure et qui arrive à trois heures. Nous allons l'attendre, mais on ne délivre plus de cartes de perron. Une foule s'entasse aux abords de la gare pour voir passer les trains de soldats et arriver les régiments de réserve. En voici un qui fait halte sous un soleil torride, sur le rond-point de la gare, en attendant son embarquement ; et vraiment, pour des soldats peu exercés, ces jeunes gens n'ont pas trop mauvaise mine ; ils attendent sans impatience et en bon ordre le moment du départ.

Mais le mouvement de troupes — chose inconnue dans ce pays, on n'en a vu de semblables qu'en 1848 et en 1870 — a provoqué un grand trouble dans les familles et dans les esprits. Que va-t-il survenir demain ? Sans doute la Hollande a proclamé et proclame sa neutralité ; sans doute l'empereur d'Allemagne a promis solennellement à la reine qu'il maintiendrait son indépendance et l'intégrité de son territoire ; mais si l'Angleterre prétendait remonter l'Escaut ? Et on se voit engagé dans le conflit ; les intérêts prennent peur. Samedi, de longues files de porteurs de livrets se pressent aux portes de la caisse d'épargne de l'Etat et des bureaux de la caisse d'épargne de la ville ; tout le monde entend être remboursé à la fois et, après plusieurs heures d'attente, on a enfin obtenu des billets de la Banque néerlandaise ; nouvelle difficulté : personne ne veut accepter de billets. Dans les magasins, les épiceries, les boulangeries, les boucheries, la monnaie se cache. Il y a des individus qui se vantent de détenir 9000 florins d'argent ; il y en a d'autres qui offrent d'acheter 5 florins les billets de 10 florins, qui sont pourtant le papier-monnaie de l'Etat. Il faut donc aller de nouveau faire queue à la Banque et on peut y rester une journée entière. Quand tout cela finira-t-il ? A la panique financière s'en ajoute une autre : on a peur de manquer de vivres : vous ne voyez de tous côtés que servantes avec des corbeilles pleines ; les épiceries, les magasins de comestibles sont littéralement assiégés ; plusieurs, des plus achalandés, doivent fermer leur porte, leurs réserves épuisées. Quand on apprend que l'Angleterre entre dans la lutte, l'affolement devient indescriptible ; rien n'entrera plus et l'on voit déjà non pas une ville, mais le pays entier assiégé. Il n'y a pas à discuter avec ces craintes : personne n'entend rien et ne veut rien entendre.

Là-dessus arrivent coup sur coup les nouvelles de la mobilisation générale en France ; le dimanche 2 août, la plupart des pasteurs wallons rejoignent leur régiment ; en Hollande, tous les hommes de la landwehr sont rappelés le lundi sous les drapeaux ; tous les trains de voyageurs sont supprimés ; les états-généraux, convoqués d'urgence le même jour, votent à l'unani-

mité, socialistes compris, un crédit de 50 millions de florins, plus de 100 millions de francs, pour permettre à la Hollande de défendre sa neutralité ; il est interdit aux journaux de donner aucun renseignement sur les mouvements ou les emplacements des troupes ; puis, le gouvernement, renchérissant sur les devoirs des neutres, rappelle qu'il est non seulement défendu d'exporter aucun des objets, vivres, munitions, remèdes considérés comme contre bande de guerre, mais qu'il est défendu d'exprimer publiquement, de vive voix ou par écrit, ses sentiments sur les puissances belligérantes ; un journal écrit : « Notre premier devoir, c'est l'égoïsme. » Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les sections de la Croix-Rouge de se mettre partout à l'œuvre et de tout organiser pour recevoir les malades et les blessés. Déjà, à Maestricht, les hôpitaux regorgent et on se prépare de tous côtés à prendre ceux que le Limbourg sera impuissant à soigner.

Mais à côté de ces misères directes de la guerre, il y en a d'autres non moins navrantes et qui sont la conséquence des premières. Les maris, les pères, les enfants sont partis, mobilisés ; et malgré l'indemnité journalière de l'Etat, les ménages abandonnés souffrent. Même pour les hommes encore laissés en arrière, la situation est lamentable. Beaucoup d'industriels ferment leurs ateliers ; le crédit se resserre ; des maisons établies depuis cinquante, soixante ans n'obtiennent les matières premières que contre argent comptant ; à Rotterdam, le port qui occupe 35 000 ouvriers est vide ; on se demande comment tous ces gens-là mangeront. Les bourgmestres ont été autorisés à fixer un prix maximum pour les denrées, les marchands ont été invités à afficher à leur devanture le prix de leurs marchandises ; la farine de blé a été taxée à 14 florins (30 fr.) au maximum les 100 kilos. Jeudi on a réquisitionné les automobiles ; on ne les voit pour ainsi dire plus employées que pour la guerre et la Croix-Rouge.

D'autre part, on nous affirme que nous avons de la farine pour six mois, du charbon jusqu'au mois de janvier, de la benzine pour dix-huit mois ; mais si l'on ne nous rationne pas, on

nous engage à nous rationner d'avance. Le boulanger vous envoie une circulaire vous recommandant de ne pas gaspiller le pain et de faire la veille votre commande pour le lendemain, afin qu'il n'en reste pas la moindre quantité inutilisée ; les municipalités qui ont le monopole de l'éclairage vous invitent à ne consommer que juste le nécessaire de gaz ou d'électricité ; on vous fait attendre le charbon ou le pétrole ; les marchands de charbon vous disent : « Nous aurons toujours la tourbe. » Car ce n'est rien aujourd'hui, par ces chaudes journées d'été ; mais si le malheur était survenu ou durait encore en hiver ?

Un comité national de secours, avec des sections auxiliaires dans toutes les villes, vient de se former sous la présidence d'honneur de la reine et sous la présidence effective du ministre de l'agriculture, du travail et de l'industrie. Il demande des souscriptions pour une durée de trois mois. La reine a donné 20 000 florins en tête de la première liste, et l'on peut compter sur tous pour cette œuvre de solidarité nationale. Mais les besoins sont si grands et si pressants !

Ce qui n'a pas été le moins pénible, c'est la cessation à partir du 2 août de toute correspondance. Le lundi matin, 3 août, il y a eu encore quelques journaux ; mais après, plus rien. Par le télégraphe sans fil, nous sommes restés rattachés au reste du monde. Bien entendu, je n'ai pas vu votre livraison d'août. De notre famille, aucune nouvelle. Enfin, le 12 août, un journal de Paris imprimé sur une feuille ; depuis, quelques lettres, quelques cartes, vieilles ou récentes. Comme elles ont été les bienvenues ! Il nous semblait vraiment que c'était une résurrection et je compris que c'était bien là une des pires horreurs d'un siège. Espérons que celle-là au moins nous sera désormais épargnée.

Au moment de finir, j'apprends que la reine a signé un arrêté autorisant le ministre de la guerre à rappeler le landsturm quand il le jugera nécessaire et à prendre dès maintenant parmi ceux qui en font partie les hommes nécessaires pour compléter les cadres de la landwehr. Vous pensez l'émotion causée par cette mesure. Des attroupements se forment dans les rues devant les

affiches. Mais il n'y a ni trouble, ni désordre. Le peuple s'inspire de l'exemple que lui ont donné les Chambres, où tous les partis confondus et faisant trêve à leurs querelles se sont ralliés autour du gouvernement.

LOUIS BRESSON.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Printemps olympien et la guerre. — Souvenirs de Carl Spitteler. — Fritz Marti. — Adolphe Frey et les écrivains suisses. — Cent ans d'histoire zurichoise. — Le peintre Rittmeyer. — Livres et revues.

Par ces jours de luttes épouvantables où la conscience se trouble de voir tant de sang versé, tant d'ignominies, tant d'abus de force, j'ai voulu relire dans le beau poème de Carl Spitteler, *Printemps olympien*, le superbe épisode où Apollo, conduisant triomphalement son char de lumière à travers l'espace, s'étonne qu'avec tant de magnificence sur la terre, l'homme ne soit pas simplement bon. « Il aurait pourtant le cœur plus léger », dit-il.

Et le Dieu bon, équitable et généreux qui contre son désir dut faire la guerre à Kakokès, le roi des Pieds-plats, s'en prend, dans une retentissante invective, à celui qui créa le monde mauvais. « Le coupable c'est toi, dit-il, puisque l'être le plus pacifique doit s'endurcir, puisque celui-là n'est pas toléré qui ne sait pas tuer. »

Mais l'espoir renaît dans l'âme du poète. « Si l'homme tue, dit-il, c'est parce que la loi de nature le force à tuer pour vivre.... Mais il est capable de nobles sentiments. Avec le temps il doit devenir plus sage, et des instincts plus purs doivent s'éveiller en lui. Oui, la justice finira par régner un jour sur la création. » Et il annonce la venue de l'Homme-Roi des temps nouveaux qui dira : « Dans mes bras fraternels je vous apporte la pitié et la miséricorde. »

A ces paroles d'Apollo les peuples de la terre, étonnés, répondent : « Quelle surprenante nouveauté est-ce là, presque incompréhensible à nos oreilles, accoutumées au cliquetis des armes ? Dans ce monde sauvage, plein d'inimitiés et de haines, apparaît l'amour. La pitié recourt à notre hospitalité ! Nous recevons un frère. Un ami nous est né qui nous comprend, qui éprouve avec nous, qui souffre avec nous, qui, s'il ne nous sauve pas, du moins nous ménage. »

— C'est ainsi qu'au milieu des tristesses de l'heure j'ai évoqué la noble physionomie du plus grand de nos poètes, de celui qui par la hauteur de son inspiration et la pureté de sa forme fait songer à Alfred de Vigny. Talent un peu hautain, aristocratique et distant, Carl Spitteler semble s'être établi dans l'éther pour ne point voir les hideurs de la terre. Comme le poète Hölderlin, il peut dire : « J'ai compris le silence de l'éther et jamais la voix des hommes. »

Dans de délicieux souvenirs d'enfance qu'il vient de publier, Carl Spitteler nous explique comment cette disposition naquit en lui¹. Tout jeune et comme à son insu ses yeux s'abreuverent de profondeur, de ciel et d'espace en contemplant les longues lignes sinueuses du Jura dominées par la coupole céleste. « C'est dans le paysage du Jura, dit-il, non dans celui des Alpes, que j'ai puisé l'air et la lumière, le sentiment de la hauteur et l'espace. Il s'agit surtout du regard jeté dans de telles profondeurs célestes, dans de tels lointains terrestres, dans de tels jeux d'air et de nuages, dans une terre où, entre de basses chaînes de montagnes, s'étend une plaine invisible, qui se fait deviner par son voile de brume et par d'autres sources de lumière sises dans les profondeurs. Comme je l'ai dit, nulle trace dans ma mémoire d'avoir, enfant, observé consciemment cette lumière ou même de l'avoir admirée, mais il est bien certain que mon âme alors s'abreuvait de hauteur et d'espace et, comme le peintre, depuis lors je n'ai jamais séparé la voûte céleste de l'image de la terre. Et c'est à ces réminiscences visuelles de ma première enfance que, lorsque je me vouai à la poésie, je tirai tous mes

¹ *Meine frühesten Erlebnisse*. Iena, Diedrichs, 1914.

thèmes de l'air. C'est par le regard que mon esprit s'envole, mon guide est la lumière, l'éther profond et clair la source de mes chants. »

Carl Spitteler a raison de chercher dans les obscures sensations de l'enfant la source de son art. Il le fait avec une acuité singulière, retrouvant toujours l'image qui comme un jet de lumière inonda de clarté la nuit de sa première enfance. Ce ne sont pas des lueurs graduées, mais de brusques visions isolées au milieu de l'inconscience du petit être qui s'éveille à la vie, à la manière des animaux qui viennent de naître, des petites plantes qui germent obscurément. Et c'est ainsi qu'il retrouve des sensations très précises qui ont survécu alors que tant de choses poignantes, tant de lieux, tant d'aventures, tant de visages sont tombés dans l'oubli.

Tout cela nous vaut une série d'esquisses, de visions, que le poète note sans suite, sans transitions, telles qu'elles surgissent dans sa mémoire. On voit ses rêves d'enfant, la mère-grand au bonnet tuyauté, la brasserie du grand-père, l'enclos où il traîna ses premiers pas chancelants, la rue qui lui semblait infinie, le bureau de son père où il y avait une panoplie, l'appartement de sa tante et marraine à Bâle, qui habitait dans une vieille petite rue trop étroite pour que les voitures pussent y passer, le jardin d'un autre grand-père où il eut sa première révélation de la vie des plantes, Agathe la servante, qui venait de la Forêt-Noire, son père, un bon géant qui avait une grosse moustache et qui lui apprenait le pas militaire, le colonel Sulzberger, un ami de la maison, Waldenbourg avec sa forêt enchantée et sa cascade merveilleuse, Soleure, qui la première fois qu'il la vit lui parut une ville de rêve aux toits d'or et qui resta toujours ainsi pour lui.

En évoquant ces visions, Carl Spitteler s'est efforcé de leur conserver le caractère qu'elles avaient alors pour son esprit. A ce titre son livre a une valeur psychologique de premier ordre. Il nous dit aussi l'influence que sa mère, une femme d'une exquise sensibilité, eut sur sa manière de sentir. « Les choses du monde visible, dit-il, je les ai toujours vues au travers des yeux

de ma mère, à laquelle rien de beau n'échappait. Qui sentait le printemps au plus profond de son cœur, c'était ma mère. Dans le cœur de ma mère la nature régnait en maîtresse. S'étant mariée de bonne heure, — elle avait alors seize ans, — il semblait qu'elle n'eût pas encore eu le temps d'être jeune. Elle le fut plus tard dans sa joie d'épouse et de mère. Elle s'épanouissait, saluait le printemps, s'émerveillait des choses. Et ce qu'elle sentait, il fallait que je le sentisse. Ce n'était pas par des paroles enthousiastes qu'elle communiquait. Ce n'était pas son genre. Mais si ma mère n'avait pas le don de la parole, elle sentait vivement, profondément. Quand elle voyait ou entendait une belle chose, des larmes mouillaient ses paupières. »

Quel délicieux portrait n'est-ce pas et qui fait bien augurer d'un livre où l'on trouve de tels trésors !

— Nous avons conduit à sa dernière demeure Fritz Marti, le bon poète auquel Carl Spitteler a envoyé le suprême adieu dans des lignes émues de la *Nouvelle Gazette de Zurich*. Marti était la bonté et la délicatesse mêmes. Son âme, à la fois naïve et généreuse, n'avait point été déveloutée par les duretés de la vie. Car Marti avait eu une vie très dure. Sorti d'une condition fort modeste, c'est à la force du poignet qu'il avait dû se faire sa place au soleil. Les déboires ne lui avaient pas été épargnés, mais il avait triomphé de toutes les peines. De petit paysan il était devenu maître primaire, puis maître secondaire et, en 1899, rédacteur du feuilleton littéraire de la *Nouvelle Gazette de Zurich*. Fritz Marti était alors âgé de trente-trois ans et il avait déjà publié plusieurs ouvrages, un volume d'esquisses, *Schmerzenskinder*, un volume de nouvelles, *Sonnenglauben*, et surtout un exquis roman, *Le prélude de la vie*, qui nous raconte l'histoire d'un enfant de village, pauvre, fier et sensible, qui, au milieu de difficultés insurmontables, arrive à réaliser son rêve de vie intellectuelle indépendante. C'est l'histoire même de Fritz Marti. Et quels jolis tableaux et portraits, qui sont comme des souvenirs d'enfance, parsement ces pages ! J.-V. Widmann, qui en salua l'apparition dans la revue allemande *Die Nation*, disait que depuis

Henri le Vert on n'avait rien écrit, en Suisse, d'aussi frais et d'aussi original.

Mais une fois pris dans l'engrenage du journalisme, Fritz Marti, qui était très consciencieux, n'eut plus beaucoup de temps à consacrer à la pure littérature. Il publia pourtant en 1906 un long roman psychologique, *L'école de la passion*, qu'il aurait tout aussi bien pu intituler *L'école de la vie*. Marti y donne, en effet, toute son expérience des choses et des hommes. Mais l'œuvre, trop touffue, trop minutieuse, manqua son but. Elle n'en témoigne pas moins d'un très noble effort de pensée et d'une belle conscience d'artiste. Fritz Marti ne courait pas assez le succès, mais le succès venait à lui. Il méditait d'écrire une autre œuvre plus ramassée et plus prenante. Carl Spitteler, qui fut son confident, nous dit que cette œuvre aurait été le chef-d'œuvre de Marti. Oui, notre ami n'avait pas dit son dernier mot et, comme souvent, la mort a fauché de grandes espérances.

— Nous manquions jusqu'à présent d'un essai un peu développé sur la littérature suisse allemande. Adolphe Frey a comblé cette lacune en publiant, sous le titre de *Schweizer Dichter* (Quelle & Meyer, à Leipzig), un petit volume qui est un modèle de sagacité, de finesse et de bon goût. M. Adolphe Frey, qui est un poète, parle des écrivains en poète. Il nous dit dans sa préface qu'il n'a point entendu faire un manuel scolaire. A merveille ! nous n'en avons que trop, de manuels scolaires. « Je ne fais station, dit-il, que devant les auteurs qui en valent la peine, devant les productions d'une réelle valeur artistique ou d'une importance exceptionnelle. » Voilà qui est bien aussi. On n'a besoin de connaître que ce qui est vraiment beau ou fort. Et, comme la littérature suisse allemande ne commence véritablement qu'au XVIII^e siècle, M. Frey passe rapidement sur ce qui précède, le *Waltharilied*, Steinmar et Hadlaub, les chants populaires, le cycle des Wyttenweiler, Gegenbach et Manuel. Au XVIII^e siècle il s'arrête davantage à Albert de Haller et au Zurich littéraire, qui lui inspire de bonnes pages. Puis viennent J.-C. de Salis-Seewis, Ulrich Hegner, David Hess. Mais M. Frey a hâte

d'arriver aux grands noms de la littérature suisse allemande, Gotthelf, Gottfried Keller et C.-F. Meyer. Il donne aussi une place à Jacob Frey, Johanna Spyri, Dranmor, Leuthold, J.-V. Widmann et Arnold Ott, c'est-à-dire aux morts, et clôt là son livre. Non qu'il méconnaisse les mérites des vivants, mais ceux-ci sont si nombreux que dans l'étroit cadre qu'il s'est imposé, s'il avait voulu tout citer, il aurait risqué de ne faire qu'une nomenclature.

— On n'a pas tous les jours l'occasion de voir l'histoire racontée d'une manière attrayante. Saisissons donc celle que nous offre M. S. Zurlinden qui, en un beau volume, superbement illustré de reproductions de gravures du temps et d'aquarelles, nous narre l'histoire de Zurich depuis cent ans¹. Ce volume a été écrit à l'occasion du centenaire de la feuille officielle de la ville de Zurich, le *Tagblatt*, qui est sans doute un des organes les plus originaux du journalisme suisse. Sans couleur politique, n'ayant qu'une demi-page de texte sous la rubrique *Coup d'œil sur les événements du jour*, ce journal qui reflète la vie publique par ses communiqués multiples a un nombre prodigieux d'abonnés. Et c'est ce qui a permis à ses éditeurs, MM. Römer et Ulrich, d'offrir à leurs amis et collaborateurs un beau livre qui retrace l'histoire de la ville et de leur canton depuis que leur feuille a vu le jour.

M. Zurlinden, chargé de ce travail, est un journaliste expert qui connaît le secret d'intéresser son public. Au lieu de prendre la suite des événements, sans en rien omettre, et en mettant tout sur le même plan, il donne une série d'esquisses, de tableaux et de portraits qui font revivre de manière singulièrement heureuse l'histoire de sa cité qu'il connaît comme personne. Sous sa plume, le Zurich d'autrefois ressuscite, tel qu'il était avant qu'on abattît ses fortifications : il nous décrit les vieilles portes, les rues étroites et tortueuses, le débarcadère du Schifflande, les promenades ombragées de tilleuls, les avenantes hôtelleries, tel le Schwert dont la réputation était euro-

¹ *Hundert Jahre. Bilder aus der Geschichte der Stadt Zürich in der Zeit von 1814-1914*. 1^{er} Band. Zürich, Berichthaus Druckerei 1914.

péenne, le marché au poisson, le Kratzturn, le Rennweg et bien d'autres lieux encore. Mais dans cette ville ainsi évoquée, ce qu'il nous montre surtout, ce sont les hommes qui ont agi, Hans de Reinhardt, qui fut landamman de la Suisse, Vater Pestalozzi, les hommes politiques de l'Uster Tag, les protagonistes du *Putsch* de Strauss, les nombreux présidents de la ville et Alfred Escher, « le grand baron », comme on disait alors, et auquel M. Zurlinden a raison de donner une large place dans son livre.

Ce volume s'arrête à 1860, mais il sera continué en un deuxième volume dont l'intérêt ne peut manquer d'être aussi vif. Souhaitons que M. Zurlinden ne nous le fasse pas trop attendre.

— Emile Rittmeyer, le bon peintre saint-gallois, vient d'être l'objet d'une étude très pénétrante du professeur munichois H.-E. de Berlepsch-Valendàs¹. Sans prétendre épuiser le sujet, l'auteur veut surtout nous montrer ce qui fait l'originalité de l'artiste, la manière dont il s'est formé, les influences qu'il a subies et comment sa personnalité s'est dégagée des leçons de ses maîtres. Personne mieux que M. de Berlepsch-Valendàs n'était qualifié pour entreprendre ce travail. Ayant connu de près le peintre, ayant été son confident et possédant de nombreuses lettres de lui, il en trace un portrait très ressemblant.

On sait qu'Emile Rittmeyer, né à Saint-Gall en 1820, mort à Feudenstadt dans la Forêt-Noire en 1904, a peint des scènes de mœurs saint-galloises et appenzelloises, des scènes de la vie militaire, des portraits et des paysages, surtout des paysages des montagnes avoisinantes ; on sait aussi qu'il illustra deux ouvrages classiques, *Das Tierleben der Alpenwelt* de Tschudy et *Die Alpen in Natur und Lebensbildern*, de H. de Berlepsch. Sans avoir été un novateur au sens propre du mot, Rittmeyer fut, avec Frank Buchser, le premier peintre suisse qui s'inspira des leçons de Courbet et des plein-airistes français. La chose est surtout remarquable dans ses études de la haute montagne, qui s'ins-

¹ *Emil Rittmeyer. Ein Schweizer Maler.* Sankt-Gallen, Fehr'sche Buchhandlung, 1914.

pirent directement de la nature sans réminiscences d'école. Comme beaucoup de peintres, Rittmeyer était plus original dans ses études que dans ses tableaux composés. Ses dessins sont tous remarquables, non seulement ceux qu'il composa pour les livres d'histoire naturelle cités plus haut, mais surtout les études sommaires au crayon et au fusain dont il remplissait ses albums. A cet égard ses croquis militaires de la guerre du Sonderbund et de l'entrée des soldats de l'armée de Bourbaki en Suisse ont, indépendamment de leur valeur artistique qui est grande, une valeur documentaire considérable.

L'étude de M. de Berlepsch-Valendàs, richement illustrée de reproductions de dessins, d'études, de tableaux, d'aquarelles (dont plusieurs en couleurs), est particulièrement intéressante en ce qu'elle nous fait assister à la genèse de toutes ces œuvres. Rittmeyer avait d'abord étudié à Munich sous la direction de Kaulbach, mais cet enseignement académique, tout en formules et en idées préconçues, n'était guère fait pour lui plaire. Il cite à ce propos une amusante anecdote. Courbet, qui se trouvait aussi à ce moment à Munich, eut un jour à essayer une longue et pédalesque dissertation du directeur de l'Académie sur l'art, le but qu'il poursuit et les conditions nécessaires à son plein effet. Lorsque son interlocuteur eut fini, tirant son brûle-gueule de la bouche, Courbet dit avec beaucoup de calme :

— Tout cela est fort beau, monsieur le professeur, mais moi je préfère la peinture.

Rittmeyer, qui lui aussi, préférait la peinture, quitta le milieu munichois qu'il qualifiait de « stérile », pour aller travailler à Anvers puis à Paris. A Anvers il fit la rencontre de Frank Buchser, qu'il connaissait déjà et, ensemble, ils se délectèrent de la rutilance des maîtres flamands. « A Anvers, écrivait-il plus tard à son futur biographe, on entraît de plain pied dans l'art, sans longues dissertations sur le but de la peinture et autres balivernes. On peignait tout simplement ce que l'on voyait. »

Cette étude de la nature, Rittmeyer la poursuivit à Paris, où il vint en 1857. Il y trouva des peintres suisses français :

Bachelin, Lugardon, Lemaître, qui lui firent un excellent accueil. « Ce fut pour moi un nouveau monde, dit-il, un monde opposé à celui que j'avais vu à Munich et fort différent de celui d'Anvers. » Ce n'est pas que tout lui plût dans la peinture française d'alors : s'il admirait fort Courbet, il avait un goût médiocre pour les adroits et habiles peintres du second Empire qui, dit-il, « connaissent admirablement leur métier, mais travaillent trop de chic et ne sont pas exempts de frivolité. » Feuerbach, qu'il voyait alors à Paris, l'attirait par son art sérieux, noble et distingué. Plus tard, dans un second séjour à Paris au moment de l'exposition de 1855, il fit la découverte des maîtres de Barbizon et ce fut pour lui une révélation. Justement il travaillait alors avec Anker dans l'atelier de Gleyre. Il est curieux de voir le jugement que Rittmeyer portait sur son maître. « Gleyre, dit-il, ne dessine pas une ligne sans se demander comment Raphaël eût fait dans un cas semblable. Et ce travail persistant d'après des formes consacrées enlève à son œuvre la spontanéité, le naturel, la fraîcheur. » Rittmeyer aimait mieux l'esthétique de Courbet, qui lui disait alors : « En art, il n'y a pas d'écoles et il ne doit pas y en avoir ; il n'y a que des individualités. Chacun doit peindre comme il voit sans se soucier de ce qu'ont fait les autres. Ce qu'il y a de plus précieux dans l'art, c'est l'originalité, l'indépendance de l'artiste. »

Et ce fut surtout de ces leçons que Rittmeyer profita quand il peignit ses meilleures toiles, sa barque de pêcheur qui fait songer aux petits maîtres hollandais, le portrait de sa mère, d'une facture si personnelle, la fête de l'alpe dans l'Appenzell, la fennaison à la montagne, la fête des lutteurs. Chez lui, avec une rare conscience et la dévotion au métier, il y avait une finesse, une bonhomie, un humour auxquels il a donné carrière dans des tableaux plus familiers où il représente les mœurs des petites gens au milieu desquels il vivait ; à l'instar de Gottfried Keller, qui était son grand ami, Rittmeyer fut le peintre de Seldwyla.

— Parmi les nombreux livres parus cet été, signalons l'excellente traduction des *Histoires et légendes* de Francesco Chiesa que M. Mewis-Béha publie chez Orell Füssli. Pour la même

librairie M. Rodolphe de Tavel a écrit à l'occasion de l'Exposition nationale une petite monographie pleine de saveur et d'humour sur Berne, illustrée par M. W. Ritter ; en décrivant sa ville, M. de Tavel s'efforce surtout d'en faire connaître les mœurs et l'esprit ; il y réussit à merveille.

Après la série des chants populaires qu'il a édités dans son *Röseligarte*, M. A. Francke, de Berne, met en vente, dans un plaisant volume qu'il appelle *Der Ustig*, cent des mélodies les plus populaires de notre pays. Le même éditeur donne une version allemande du charmant volume de M. Charles Gos, *Sous les drapeaux*, auquel le public de la Suisse française a fait un si chaleureux accueil. En ces heures angoissantes où tous nos soldats sont en armes, on ne peut que recommander la lecture de ce livre, précédé d'une émouvante préface du colonel Secretan et illustré de nombreux dessins à la plume de M. François Gos.

Comme d'habitude, la revue munichoise *Süddeutsche Monatshefte* consacre son numéro d'août aux écrivains suisses (*Schweizer Jahrbuch*). Les articles sont fort divers. On y trouve des nouvelles de H.-F. Kurz, de Meinrad Lienert et d'Henri Federer ; des poésies de Siegfried Lang ; des lettres de J.-V. Widmann, qui se révèle épistolier savoureux ; des études sur Meinrad Lienert par Carl Spitteler et Anna Fierz ; un essai de Julius Petersen sur la première rédaction d'*Henri le Vert* ; une page d'histoire de M. Cechsli sur les Suisses à la révolution de Juillet ; des pages très suggestives de M. Hermann Schoop sur les savants suisses actuels ; un article de M. Joseph Hofmiller sur les conteurs suisses : enfin une étude en français de M. Georges Wagnière sur le Centenaire de Genève.

ANTOINE GUILLAND.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LA PATRIE GUERRIÈRE, par *Henry Houssaye*. — 1 vol. in-16.
Paris, Perrin & Cie.

Nous assistons en France, comme en Suisse, à une réjouissante floraison de littérature militaire, symptôme des préoccupations et des inquiétudes qui hantent les peuples et les individus à cette aube encore incertaine du vingtième siècle. Il en est parmi ces productions qui n'offrent qu'un intérêt technique. D'autres spéculent sur le chauvinisme et les instincts cocardiers que les doctrines anarchistes et internationalistes n'ont pas réussi à étouffer chez nos voisins de l'ouest. D'autres enfin, d'un caractère plus élevé, se servent de l'histoire pour y puiser des leçons de vaillance et d'abnégation, pour y retremper dans l'exaltaion des victoires passées leur âme encore endolorie de la défaite inoubliée.

C'est dans cette dernière catégorie que se range ce volume posthume d'Henry Houssaye. Les articles recueillis par les soins pieux de M. Louis Sonolet, qui les fait précéder d'une solide introduction, ont paru à des époques diverses dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans la *Revue bleue*, au *Journal des Débats*, au *Figaro*, au *Gaulois*, à l'*Echo de Paris*, dans la *Revue hebdomadaire*. Il n'y a guère, je crois, d'inédite que l'histoire ancien régime du *Sergent Sans-Soucy*. Un lien étroit unit les études sur Napoléon, les portraits d'hommes de guerre, les récits de la campagne de 1870, les chapitres consacrés à des souvenirs personnels ou à des questions militaires précises : l'amour de la patrie. L'amour de la patrie ennoblit ces pages où la sensibilité de l'historien de 1814 et de 1815 se trahit plus vibrante et plus émue.

R. F.

SÉBASTIEN CASTELLION ET LA RÉFORME CALVINISTE, par *Etienne Giran*. — 1 vol. in-18. Paris, Hachette, 1914.

M. Etienne Giran a choisi un sujet fort intéressant pour son dernier ouvrage. Il l'a traité avec entrain, avec chaleur, et il aurait pu nous donner sur Castellion et la Réforme une belle œuvre. Pourquoi faut-il qu'hypnotisé par les idées du parti Kuyper, en Hollande, qui prétend maintenir les doctrines calvinistes dans tout leur rigorisme, M. Giran ait cru devoir se départir de son rôle d'historien pour se répandre en diatribes déjà ressassées contre l'homme de Noyon et de Genève, Calvin ? Sur bien des points l'honorable pasteur d'Amsterdam prêche à des convertis ; il est à craindre que, sur les autres, il ne fasse perdre du terrain à Castellion dans l'esprit de ses lecteurs. Les exagérations sont des bulles de savon que crève le vent le plus léger.

Ceci dit, je déclare que Castellion, avec et sans M. Giran, m'est extrêmement sympathique. Récemment, en véritable historien, M. le professeur Eugène Choisy a publié une nouvelle édition du *Traité des Hérétiques* de Castellion. Cette œuvre est émouvante. C'est là qu'il faut chercher la pensée de Castellion qui, si courageux et héroïque qu'il fût, lançait à Monseigneur Guillaume, comte de Hesse ces paroles de paix, toujours bonnes à méditer dans une église et ailleurs : « Je ne vois point comment nous pourrions retenir le nom de chrétien, si nous n'ensuivons sa clémence et douceur. »

ED. CH.

UN TÉMOIN DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. JOURNAL DE BENJAMIN CUENDET, par *Eug. Moutarde*. — Br. in-8°. Lausanne, Payot & C^{ie}.

Cette brochure contient le journal d'un soldat suisse qui fut officier de la garde nationale à Lyon de 1769 à 1815, c'est-à-dire pendant une période mouvementée où l'ouvrage ne chôma pas pour les militaires. Il ne faut pas chercher dans cette brochure des faits nouveaux sur la période révolutionnaire à Lyon ; c'est plutôt le carnet d'un officier fils de ses œuvres notant au jour le jour ses impressions, ses dépenses et les menus faits de la vie du soldat. Cela ne manque pas d'intérêt au point de vue documentaire et si l'on cherche à se rendre compte des sentiments et des idées qu'inspiraient à un modeste officier les prodigieux événements dont il fut le contemporain.

EM. BZ.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-QUINZIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1914. — N^{os} 223-225.

	Pages
LES ALOUETTES. A PROPOS DE LA RENAISSANCE DE L'IDÉALISME EN LITTÉRATURE, par <i>Raoul Gout</i>	5
LE DERNIER CHAPITRE DU « ROBINSON SUISSE », par <i>René Morax</i>	33
LE SOMMEIL DE LA MARMOTTE, par <i>Maurice Arthus</i>	52
UNE VAUDOISE DU BON VIEUX TEMPS. FRAGMENTS D'UNE CORRESPONDANCE ET DU « JOURNAL SECRET » D'UNE JEUNE FILLE, 1807-1821, par <i>J. de Mestral Combremont</i> .	
Seconde partie	80
Troisième et dernière partie	321
MADemoiselle NOÉMIE ET MONSIEUR HONORÉ, par <i>Jean-Bernard David</i>	
Seconde et dernière partie	118
A PROPOS DE L'EXPOSITION NATIONALE, par <i>André Godet</i> .	142
VARIÉTÉS: LA JEUNESSE DE SAINTE-BEUVE, par <i>Paul Sirven</i>	152
LA JEUNESSE DU GÉNÉRAL DUFOUR. — Souvenirs inédits..	225
L'IMAGE VOILÉE. — Nouvelle, par <i>Isabelle Kaiser</i>	269
VERS LE PAPE ÉTRANGER, par <i>François Carry</i>	286
LES ÉCUS DE CINQ FRANCS, par <i>Ernest Lehr</i> , membre correspondant de l'Institut	305
LA NOUVELLE SHÉHÉRAZADE. — Nouvelle, par <i>Martial Piéchaud</i>	354
VARIÉTÉS: LES FÊTES DU CENTENAIRE GENEVOIS	369
LA PSYCHOLOGIE DES PEUPLES SLAVES, par <i>Louis Leger</i> , membre de l'Institut	449

LA VOLTIGEUSE. — Croquis militaire, par <i>Charles Gos</i>	464
LES VITAMINES, par le Dr <i>Ad. Combe</i>	472
COMMENT FORMER LES SOLDATS, par le lieutenant-colonel <i>Emile Mayer</i>	505
PIE X. L'EGLISE. LE SIÈCLE, par <i>Maurice Millioud</i>	534
LES ORIGINES DE LA GRANDE GUERRE, par <i>Edmond Rossier</i>	557
CHRONIQUES PARISIENNES.	

Juillet. — La question de l'Odéon. — Les vingt-cinq directeurs de ce théâtre de 1796 à 1914. — Le cas d'Antoine : histoire et motifs de sa démission. — Les trente-cinq prétendants à sa succession. — Situation fautive de l'Odéon, théâtre de quartier et théâtre d'art. — La concurrence faite aux théâtres en général par les cafés-concerts et par le cinématographe. — Diminution des recettes. — Décadence de l'art dramatique 171

Août. — Paris et ses trous. — La zone militaire et l'intérieur. — Développement de Paris autrefois (ses cinq enceintes) et dans l'avenir (suppression des fortifications). — Plan d'extension : espaces libres et circulation. — Le déclassement des fortifications : opération sociale et opération financière 380

CHRONIQUES ITALIENNES.

Juillet. — Le nationalisme italien. — Le beau crime et le procès d'un rustique. — Carlo Dossi et Alfred Oriani. — *Madre nostra* d'Olindo Malagodi. — *L'Epistolario* de G. Carducci. 180

Septembre. — L'esprit révolutionnaire en Italie. — A propos d'un livre de M. Vilfredo Pareto. — La veillée tragique. — Ce qui ne changera pas..... 578

CHRONIQUE ALLEMANDE.

Août. — A propos de Léopold de Ranke. — Histoire universelle. — Les forêts de Berlin. — Un poète souabe. — Moltke à Rome. — Frédéric Hölderlin..... 390

CHRONIQUE HOLLANDAISE.

Septembre. — La guerre..... 585

CHRONIQUE RUSSE.

Juillet. — Michel Delines. — L'effort vers le progrès, en Russie, et le résultat obtenu. — Tourguéniev. — Le sommeil et le réveil. — Alcoolisme. — L'interdiction de fêter le centenaire de Schevtchenko. — La poésie petite-russienne, Gogol et l'Ukraine. — Centenaire de Lermontov. — Le calme littéraire. — La Russie n'exporte plus des romanciers, mais des danseurs. — Le mouvement philosophique. — Un ouvrage sur Soloviov. — Lettres inédites d'Alexandre Herzen. — La mort de Viroubov. 190

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

- Août.** — L'impôt sur le revenu. — Une nouvelle solution proposée pour la question des noirs : le développement du mulâtre. — La musique nègre aux Etats-Unis. — Les *folk songs* américains. — Politique étrangère du président Wilson..... 398

CHRONIQUES SUISSES ROMANDES.

- Juillet.** — *Tell*, par M. René Morax..... 200
- Août.** — *Genève, canton suisse*, par M. Ch. Borgeaud. — *Genève suisse : le Livre du Centenaire.* — *France et Suisse*, par M. Henri Moro. — *Les épopées suisses : Marignan*, par M. Henry Chardon. — *Contes plus contes que les autres*, par M. Roger Cornaz.... 405

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Septembre.** — *Printemps olympien* et la guerre. — Souvenirs de Carl Spitteler. — Fritz Marti. — Adolphe Frey et les écrivains suisses. — Cent ans d'histoire zurichoise. — Le peintre Rittmeyer. — Livres et revues..... 593

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Juillet.** — Le fluor des eaux potables. — Emigration aux Etats-Unis et en Argentine. — L'économie du combustible. — Conservation des poissons vivants par congélation. — Appareils pour tuer les mouches. — L'assimilation de l'azote aérien par les plantes. — Le coup de soleil. — Publications nouvelles. 207
- Août.** — Le rôle de l'eau dans les épidémies de fièvre typhoïde a-t-il été exagéré? — Disparition de la résistance au passage de l'électricité au zéro absolu. — Méthode nouvelle de traitement de la scarlatine et de la rougeole sans isolement. — Dans quelles conditions le pétrole a-t-il pris naissance? — Les courants vagabonds et leurs dégâts. — Le froid et le commerce des fleurs. — Publications nouvelles..... 414

CHRONIQUES POLITIQUES.

- Juillet.** — Toujours l'Orient : la sagesse roumaine ; le conflit gréco-turc ; le prince de Wied et l'Albanie. — La politique italienne ; une fâcheuse surprise. — Un beau désordre en France. — En Suisse : des fêtes ; la session des chambres fédérales..... 212

- Août.** — Les suites d'un assassinat..... 420

- REVUE DES REVUES..... 428



BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

	Pages
<i>Renard, Georges.</i> — Histoire du travail à Florence.....	221
<i>Appia, G.</i> — Noël à travers les âges.....	222
<i>Bachelin, Henri.</i> — L'héritage.....	222
<i>Jusserand, J. J.</i> — Les grands écrivains français.....	223
<i>Mauclair, Camille.</i> — Histoire de la musique contemporaine....	224
<i>Halphen, Louis.</i> — L'histoire en France depuis cent ans.....	436
<i>Kirchseisen, Gertrud.</i> — Napoleon und die Seiner. Tome I. — Mémoires der Frau von Staël.....	438
<i>Kirchseisen, F.-M.</i> — Napoleon I. und das Zeitalter der Befreiungskriege in Bildern. — Napoleon I., sein Leben und seine Zeit. Tomes II et III. — Napoleons Untergang, 1814. Tome III.....	438
<i>Cramer, Marguerite.</i> — Genève et les Suisses, 1691-1792.....	439
<i>Barbey, Frédéric.</i> — Au service des rois et de la révolution.....	440
Switzerland. The Story of the Nations Series.....	440
<i>de Reynold, Gonzague.</i> — Cités et villes suisses.....	441
<i>Faguet, Emile.</i> — Balzac.....	441
<i>Melegari, Dora.</i> — Les victorieuses.....	442
<i>Roger, Noëlle.</i> — La route de l'Orient.....	443
<i>Alcock, D.</i> — Tsar et Napoléon.....	443
<i>Seligman, Edwin R.-A.</i> — L'impôt sur le revenu.....	444
<i>Wagner, C.</i> — A travers le prisme du temps.....	446
<i>Claude-Lafontaine.</i> — A travers l'Inde.....	447
<i>Pelisson, Maurice.</i> — Les hommes de lettres au dix-huitième siècle	448
<i>Houssaye, Henri.</i> — La patrie guerrière.....	603
<i>Giran, Etienne.</i> — Sébastien Castellion et la Réforme calviniste...	604
<i>Moutarde, Eugène.</i> — Un témoin de la Révolution française. Journal de Benjamin Cuendet.....	604



